

Pitirim Sorokin

Professeur Honoraire à l'Université de Harvard  
(1959)

# Tendances et déboires de la sociologie américaine

Un document produit en version numérique par Mme Marcelle Bergeron, bénévole  
Professeure à la retraite de l'École Dominique-Racine de Chicoutimi, Québec  
Courriel : [mailto: mabergeron@videotron.ca](mailto:mabergeron@videotron.ca)

Dans le cadre de: "Les classiques des sciences sociales"  
Une bibliothèque numérique fondée et dirigée par Jean-Marie Tremblay,  
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi  
Site web: <http://classiques.uqac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque  
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi  
Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

## Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf, .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

**L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.**

Jean-Marie Tremblay, sociologue  
Fondateur et Président-directeur général,  
[LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES.](#)

Un document produit en version numérique par Mme Marcelle Bergeron, bénévole,  
professeure à la retraite de l'École Dominique-Racine de Chicoutimi, Québec.  
Courriel : <mailto:mabergeron@videotron.ca>

PITIRIM SOROKIN

**Tendances et déboires de la sociologie américaine**, Traduction  
de Cyrille ARNAVON AUBIER ÉDITIONS MONTAIGNE,  
13, QUAI DE CONTI, PARIS. COLLECTION SCIENCE  
DE L'HOMME, 401p.

Polices de caractères utilisés :

Pour le texte : Times New Roman, 12 points.

Pour les citations : Times New Roman 10 points.

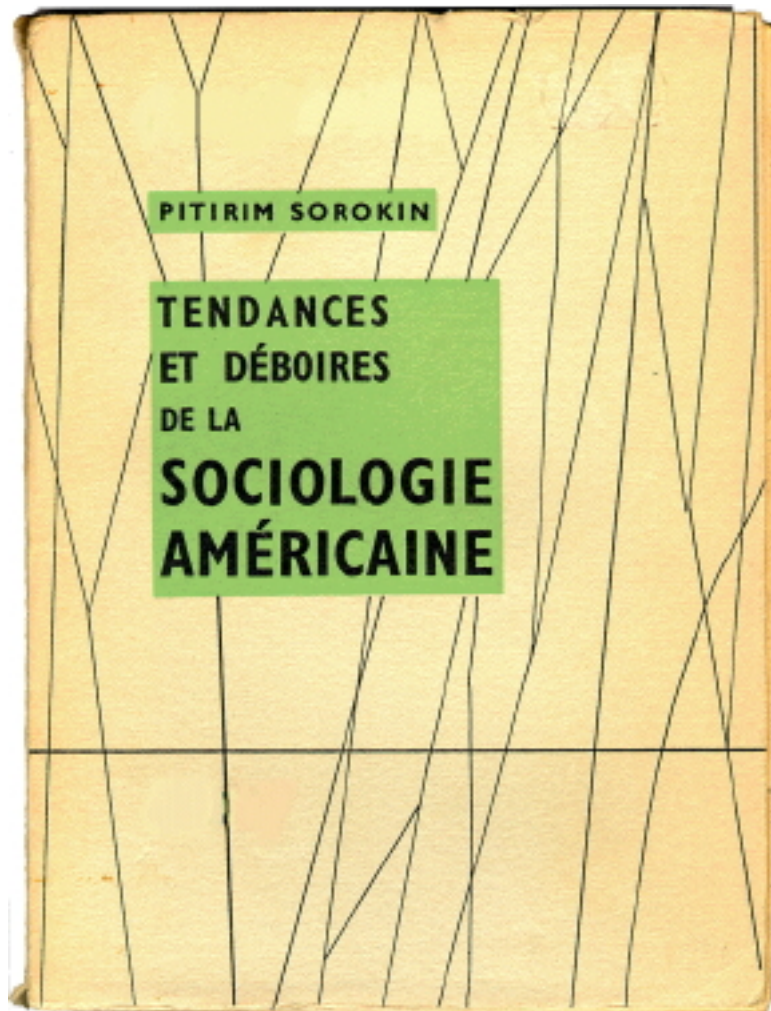
Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2003  
pour Macintosh.

Mise en page sur papier format  
LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition complétée le 1<sup>er</sup> mai, 2008 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, Québec.

Pitirim Sorokin  
(1959)



# Table des matières

## PRÉFACE de Georges Gurvitch

## CHAPITRE I. — L'amnésie et les nouveaux Christophe Colomb

1. L'amnésie et le complexe de l'inventeur
2. Raisons de l'amnésie et du complexe de l'inventeur

## CHAPITRE II. — Défauts du langage : argot pseudo-scientifique

## CHAPITRE III. — L'illusion de l'opérationnalisme

1. L'opérationnalisme dans les sciences de la nature
2. Faux opérationnalisés dans les sciences psycho-sociales

## CHAPITRE IV. — La manie des tests (Testomanie)

1. L'époque des tests (testocratie)
2. Les tests en tant que procédé universellement répandu
3. Défauts des tests psycho-sociaux modernes

## CHAPITRE V. — Les travers des tests d'intelligence

1. Difficultés générales des tests d'intelligence
2. Contre-épreuve inductive appliquée aux tests d'intelligence

## CHAPITRE VI. — Tests projectifs et autres tests psycho-sociaux

1. Méthodes projectives
2. Critique inductive des tests projectifs
3. Autres tests psycho-sociaux

## CHAPITRE VII. — La Quantophrénie

1. La reine des sciences et le culte de la numérolgie
2. Mathématiques truquées dans les sciences psycho-sociales contemporaines
3. La transcription, la déformation et l'introduction frauduleuse de formules mathématiques dans les sciences psycho-sociales
4. Le culte de la numérolgie
5. Quantifications factices de données qualitatives

CHAPITRE VIII. — **La Quantophrénie (fin)**

1. Modèles mathématiques
2. Méthodes statistiques
3. Autres faiblesses de la méthode statistique
4. Conclusion

CHAPITRE IX. — **Le culte de la physique sociale et de la mécanique mentale**

1. Faux semblants de la sociologie et de la psychologie naturalistes
2. La méthode expérimentale
3. La physique sociale d'aujourd'hui et les psycho-sociologies mécanistes
4. Modèles cybernétiques

CHAPITRE X. — **Au pays des merveilles : les atomes sociaux et les petits groupes**

1. La recherche des atomes sociaux et des particules élémentaires
2. L'atome social de Moreno
3. L'écroulement de l'atome
4. Excursion au pays des merveilles : « Les petits groupes »

CHAPITRE XI. — **Prévision et théorie scientifique**

1. La prévision en tant que preuve de la validité d'une théorie
2. Incertitude des fondements de la prévision
3. Récapitulation

CHAPITRE XII. — **Philosophie périmée et épistémologie des sciences sociales contemporaines**

1. La prédominance d'un empirisme sensualiste désuet
2. Sénilité de l'épistémologie courante

CHAPITRE XIII. — **L'impasse des connaissances fondées sur des bavardages organisés**

1. Le pseudo-objectivisme de la psychologie et de la sociologie contemporaines
2. Tendances négatives
3. L'échéance
4. De l'impasse actuelle à la voie royale : Pour une sociologie et une psychologie intégrales

## PRÉFACE

[Retour à la table des matières](#)

M. Pitirim Sorokin, qui jouit d'une renommée mondiale et dont les nombreux livres sont traduits dans presque toutes les langues, n'a pas besoin que je le présente aux lecteurs français. Auteur d'ouvrages remarquables consacrés aux recherches empiriques, tels que *Social Mobility*, 1926, *Principles of Urban Sociology*, 1929, *A Source Book in Rural Sociology* (3 volumes, 1930-1931) et *Time-Budget of Human Behavior*, 1939, Pitirim, Sorokin est plus connu encore par sa contribution de premier plan à la sociologie générale, dont nous relèverons ici plus particulièrement *Contemporary Sociological Theories*, 1928 (traduction française, 1935), *Socio-Cultural Causality, Space Time*, 1943 et *Society, Culture and Personality*, 1947 (synthèse très informée de l'ensemble de sa théorie). Sa grande œuvre, où se combinent une immense érudition historique, la recherche statistique et la théorie sociologique : *Social and Cultural Dynamics* (4 volumes, 1937-1941), représente un effort intéressant pour poser d'une façon nouvelle les problèmes de la sociologie de la connaissance. Si l'on ajoute que Sorokin fut le fondateur de la « Section de sociologie » à l'Université de Harvard, section qu'il a présidée pendant de très longues années, on se rendra compte de tout ce que la sociologie américaine doit à l'auteur du présent ouvrage.

Ayant eu comme maîtres, d'une part le sociologue historisant Maxime Kovalevsky, d'autre part les fondateurs du behaviorisme, Pavlov et Bechterevev, Sorokin a été un des premiers à appliquer les conceptions behavioristes à la réalité sociale et à employer en sociologie, d'une façon suivie, les méthodes quantitatives. C'est même la raison de ses premiers grands succès aux États-Unis, où il fut considéré pendant très longtemps comme un des principaux promoteurs de la recherche empirique et de la quantification en sociologie.

Le caractère pathétique de la très sévère et convaincante critique à laquelle Sorokin soumet les exagérations, le simplisme et le technicisme outré de la recherche empirique, répandus dans la sociologie américaine de ces vingt dernières années, vient du fait que cette critique est formulée par un savant qui, loin d'avoir été défavorable à la quantification et à l'application des mathématiques à la sociologie, a très longtemps encouragé leur emploi extensif. Cependant, il s'est aperçu, par étapes, de la pente dangereuse de la sociologie américaine vers la « testocratie », la « testomanie » et la « quantophrénie ». Il a constaté que ces

outrances ruinaient l'objet même de l'étude de la sociologie : la société humaine et l'homme dans la société, et que, même dans les cas les plus favorables, ces outrances n'avaient réussi qu'à enfoncer des portes ouvertes. C'est pourquoi Sorokin a pris la décision courageuse de crier « casse-cou », de dénoncer le danger et d'aller contre le courant.

Les critiques immanentes (au point de vue de la conséquence interne) – souvent très spirituelles, et toujours approfondies – auxquelles cet auteur soumet la plupart des procédés et des techniques d'investigation de la sociologie américaine, possèdent une très grande valeur. Les analyses de Sorokin seront particulièrement bienvenues en France où de jeunes chercheurs – même de formation philosophique – se laissent leurrer bien trop aisément par les facilités illusives et plutôt mécaniques que paraissent fournir les formules quasi mathématiques et les procédés les plus discutables de la recherche américaine. Au moment même où aux États-Unis se dessine une saine réaction contre ces formules et ces techniques qui ne conduisent nulle part, si ce n'est à la manie de proférer d'un air grave des tautologies et d'éliminer toute explication par une « sociographie » le plus souvent faussée, on assiste en France au déferlement de la mode américaine et à l'abandon de la « théorie ».

S'il est plutôt réconfortant de voir surgir aux États-Unis une conscience de plus en plus claire de la nécessité de la jonction entre théorie sociologique et recherche empirique se nourrissant et se fécondant réciproquement, il est déplorable d'observer qu'en France on s'enfonce de plus en plus dans les erreurs et les échappatoires les plus plates, déjà dépassées de l'autre côté de l'Atlantique. Espérons que cette étape ne sera pas de longue durée et ceci malgré des encouragements et des pressions, qu'on, doit parfois constater, en faveur de la domination de la platitude sociologique <sup>1</sup>

Nous serions comblés d'aise si les critiques percutantes de Sorokin permettaient à nombre de chercheurs français de reprendre conscience des problèmes effectifs qui se posent et des limites des procédés quantitatifs en sociologie, ainsi que de résister à toutes les tentations dont ils sont parfois victimes. Nous faisons confiance à l'esprit critique et au courage intellectuel qui firent toujours la distinction des savants français.

Dans son livre, M. Sorokin ne s'arrête d'ailleurs pas au seul travail destructif... plus qu'utile, cependant, dans la situation actuelle. Dans les derniers chapitres de son livre, il essaye de résumer ses propres conceptions et de procéder à une critique pour ainsi dire transcendante des techniques de recherches qu'il rejette. Cet effort de reconstruction, en lui-même très justifié et louable, paraîtra peut-être à beaucoup de lecteurs français bien trop dogmatique et bien trop fondé sur un

---

<sup>1</sup> Celle-ci paraît avoir choisi, Quelques exceptions près, comme champ de prédilection, la sociologie industrielle...



intuitionnisme spiritualiste qui n'est nullement obligatoire pour le sociologue – pas plus, d'ailleurs qu'aucune autre préconception philosophique (le sensualisme, par exemple). Dois-je avouer que je suis enclin à partager ces réserves ?

Mais ceci dit, je ne puis m'empêcher d'admirer sincèrement le livre de Sorokin et son exceptionnelle honnêteté intellectuelle. Je reste persuadé que ce livre fera le plus grand bien à la sociologie française qui dans sa phase actuelle a grand besoin d'être débarrassée de ses mauvaises herbes, de mener une guerre sans merci contre les solutions de facilité et de prendre un nouveau départ.

Je serais très heureux si le public partageait mon sentiment et faisait au livre de Sorokin le succès qu'il mérite, et ceci en toute indépendance à l'égard de l'évaluation des principes positifs qu'il fait valoir dans ses conclusions.

GEORGES GURVITCH.

# **CHAPITRE PREMIER**

## **L'AMNÉSIE**

### **ET LES NOUVEAUX CHRISTOPHE COLOMB**

#### **1. – L'Amnésie et le complexe de l'inventeur**

[Retour à la table des matières](#)

Les termes de « sociologie moderne » et de « science psychosociale moderne » ont en vue l'état de ces disciplines pendant les vingt-cinq dernières années. Au cours de cette période le premier défaut que l'on pourrait reprocher aux études de ce genre est l'espèce d'amnésie dont elles ont fait preuve à l'égard de leur histoire, de leurs découvertes et de leurs acquisitions antérieures. Leur second déboire est en relation étroite avec le premier. De nombreux sociologues ou psychosociologues modernes se targuent d'avoir fait un nombre important de découvertes scientifiques « pour la première fois dans toute l'histoire » de la sociologie et des sciences voisines. Pour être bref, on pourrait appeler ce penchant « l'obsession de la découverte » ou encore le « complexe de l'inventeur ».

Les sociologues et les psychologues de la nouvelle génération déclarent sans ambages que rien d'important dans leur spécialité n'a été trouvé au cours des siècles précédents, que seules avaient cours « quelques vagues philosophies de cabinet » et que l'ère réellement scientifique pour ces disciplines fut inaugurée au cours des deux ou trois dernières décennies avec la publication de leurs propres recherches ou de celles des membres de leur équipe. Se vantant d'une particulière objectivité et d'une précision toute scientifique, nos Christophe Colomb, sociologues et psychologues, répandent à satiété cette illusion en la présentant comme une, vérité irréfutable. Et naturellement ils ne se réfèrent que très rarement aux sociologues et aux psychologues du passé, et non sans un sentiment de supériorité mal dissimulé vis-à-vis de ces vieilles badernes aux méthodes si peu scientifiques. Ce ne serait pas à un Viking ou à un Colomb qu'on devrait la découverte du « nouveau monde » sociologique et psychologique, mais bien à eux-mêmes, à la rigueur aux membres de leur secte qui traversèrent l'Atlantique tout récemment sur le Queen Elizabeth ou le United States. En conséquence, les index de leurs publications ne mentionnent qu'en nombre infime les penseurs des siècles précédents en regard d'une liste très longue de chercheurs appartenant à la

« coopérative d'admiration mutuelle assurée » de leurs auteurs. Donnons ici quelques exemples typiques de cette sorte, « d'amnésie » s'alliant au complexe à l'inventeur : « Les écrits concernant les groupements remontent à un passé lointain. Cependant la recherche méthodique, n'a été pratiquée que pendant le dernier quart de siècle. [Auparavant il n'y avait que des conjectures et aucune vérification objective.] L'utilisation systématique de méthodes objectives d'observation, de mensuration et d'expérimentation s'est généralisée rapidement au cours de ces dernières années »<sup>1</sup>. Tous les collaborateurs de l'ouvrage collectif cité ne font que renchérir bruyamment sur ce refrain. Le titre même de l'article de R. B. Cattell est Nouveaux concepts pour quantifier le rôle du leader évalué en fonction de la synthèse vitale. Selon cet auteur, ces concepts nouveaux et ces méthodes inédites de mensuration furent « malheureusement négligés par les psychologues et les sociologues »<sup>2</sup>. D'après R. M. Stogdill, « l'œuvre initiatrice de Lewin, de Moreno et de leurs disciples » introduisit la méthode scientifique dans l'étude du « leadership (meneur) en tant que phénomène propre aux groupes », tandis que sa propre contribution ouvre la voie, à « l'étude du leadership comme un des aspects de l'organisation »<sup>3</sup>. Pour H. H. Jennings, c'est Moreno qui, par l'enquête qu'il entreprit dans une école primaire, fit œuvre de pionnier en commençant « une étude des phénomènes interpersonnels engendrés par l'interaction des individus »<sup>4</sup>. S. Scheidlinger nous affirme que l'inconscient a été découvert par Freud<sup>5</sup>. De même, les articles de L. Festinger, J. Thibaut, J. R. P. French, S. E. Ash, Gordon, E. W. Bovard Jr, S. Schachter, L. M. Killian, L. Coch, K. Levine et J. Butler, M. Deutsch, R. F. Bales et d'autres coauteurs de ce volume répètent à l'envie que jusqu'à leurs propres travaux « il y eut peu de choses dans l'ordre d'une théorie explicite et pour ainsi dire aucune étude expérimentale des effets de la coopération et de la concurrence sur le processus social »<sup>6</sup>, ou bien que « la tâche d'élucider les nombreuses implications [de l'appartenance à plusieurs groupes] n'a fait que commencer »<sup>7</sup> etc.<sup>8</sup>

Dans leur vocabulaire tout spécial, les apôtres de la dynamique des groupements présentent leurs propositions comme des concepts essentiels propres à éclairer, pour la première fois d'une manière scientifique, les mystères de ce qui constitue un groupe social et une organisation sociale, leur cohésion et leur mobilité, leur concurrence, leur efficacité et leur force propulsive, leur coopération possible, leurs hiérarchies et leur pouvoir, les conflits et les accords entre groupes,

<sup>1</sup> D. Cartwright, dans l'ouvrage collectif : D. Cartwright and A. Zander, *Group Dynamics* (Evanson, Illinois, 1953) p. IX »

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 14.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 39.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 65.

<sup>5</sup> *Ibid.*, pp.52 et suiv.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p.319.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 249.

<sup>8</sup> On trouvera des affirmations semblables aux pp. 144, 191-203, 231. 249-250, 306, 307, 308 et suiv., 319 et *passim*.

enfin le leadership et les pressions exercées par les groupes. Très rarement, les références de ces auteurs remontent au-delà de Freud, Lewin et Moreno. Mais ces nouveaux Colomb de la sociologie, de la psychologie, de l'anthropologie ou de la psychiatrie n'omettent jamais de se citer les uns les autres. Un lecteur non initié à l'A B C de ces sciences serait amené à croire qu'elles n'existaient pas avant les quinze ou vingt dernières années. J. L. Moreno et d'autres enquêteurs ont fini par relever cette curieuse amnésie. Devant cette tendance de plus en plus marquée des autres à s'appropriier certaines de ses idées et de ses techniques, Moreno s'est trouvé contraint de publier une mise au point et de préciser ce qui revenait à chacun. Voici quelques passages significatifs de son exposé sur l'origine et le développement de la sociométrie, du psychodrame, de la thérapie et de la dynamique des groupes : « En dehors des bons génies qui entourent tout pionnier, il existe toute une catégorie de personnes désireuses de lui voler ses idées et de se les approprier. Il serait brutal de les taxer de plagiaires. En général ce sont des personnes qui paraissent animées des intentions les plus honnêtes. Elles commencent par devenir vos amis et vos disciples parce que la matière intellectuelle ne peut être volée et emportée comme une vulgaire marchandise. Elle doit être assimilée. Mais dès qu'elles croient être passés maîtres en la nouvelle discipline, ces bonnes âmes préféreraient que l'initiateur disparût. Elles vont même jusqu'à nier qu'il ait jamais existé... Il est incroyable et lamentable que ceux qui volent vos idées deviennent en outre vos ennemis personnels <sup>1</sup>... De même qu'il existe des gens qui ne peuvent avoir d'enfants, il y a ceux qui sont incapables d'idées nouvelles, aussi préfèrent-ils en adopter... Il est déplorable que ces investigateurs de la dynamique des groupes ne se soient pas contentés de publier des versions déformées de mes idées et de mes techniques, mais encore qu'ils les mettent en pratique sur des personnes vivantes, dans de soi-disant laboratoires d'enseignement et de recherches [le « Centre de recherches sur la dynamique des groupements » de l'Institut technologique du Massachusetts, le Laboratoire national de préparation de Bethel (Maine), le Centre de recherches sur la dynamique des groupes de l'université du Michigan à Ann Arbor] et reçoivent pour cela de larges émoluments et des bourses de recherches sans être convenablement préparés à ce travail... Comme ils se bornent à se citer mutuellement, entre membres d'une même équipe, sans jamais évoquer ni mes travaux ni ceux de mes proches collaborateurs, ils sont devenus la risée des initiés et ont institué ainsi un nouveau mode d'« interdépendance » <sup>2</sup>. D'autres illustrations de cette curieuse « amnésie » ou de ce complexe de l'inventeur, se trouvent dans le monumental ouvrage en quatre volumes intitulé *The Studies of Social Psychology in World War II*, de Samuel A. Stouffer et de ses distingués collaborateurs dont le travail a été qualifié de « décisif » par certains critiques. Pas d'article ou peu s'en faut qui ne souligne ou ne proclame de nouvelles découvertes. « Pour la première fois dans

<sup>1</sup> J. L. Moreno, *Who shall Survive ?* nouvelle édition (New York, Beacon House, Inc., 1953), pp. LXI-LXII. Ivan Pavlov se plaignait déjà que les mêmes personnes « s'assimilaient médiocrement ses théories pour ensuite se les approprier ».

<sup>2</sup> Moreno, *Ibid.*, pp. C-CII

l'histoire, au moyen de référendums auxiliaires [les enquêtes de Gallup dans les journaux ou de Roper dans la revue *Fortune*], on établissait un nouveau mode de communication entre le peuple et ses élus »<sup>1</sup>. « Pour la première fois ces chercheurs mirent au point un procédé conceptuel appelé « scalogramme », « le concept des composantes principales », « la théorie de la structure latente », « le concept de privation relative », etc. « Les chapitres de ce volume présentent un ensemble de faits unique dans les annales de la guerre »<sup>2</sup>. « Si originaux et si hardis que soient les nouveaux concepts exposés ici, notre propos est d'offrir une théorie nouvelle en même temps que les techniques qui s'y rapportent... Cette nouvelle méthode paraît établir une base adéquate pour la quantification de plusieurs types de données qualitatives »<sup>3</sup>. Les quatre volumes sont pleins d'affirmations de ce genre. Et si, de cet ouvrage collectif, nous passons aux écrits qui ne portent qu'une signature, nous retrouvons, jusqu'à en avoir la nausée, cette même tendance à se vanter de découvertes faites « pour la première fois ». « Il est bon d'attirer l'attention des non-initiés sur l'innovation que nous introduisons ici. Nous appliquerons dans ce livre les méthodes des sciences exactes à l'étude de l'interaction interpersonnelle... » L'auteur ajoute modestement qu'avant sa propre étude un des phénomènes les plus curieux de l'histoire de la pensée a été l'incapacité constante où se sont trouvés sociologues, psychologues, économistes et spécialistes des sciences politiques, d'appliquer à leur discipline « les méthodes dont l'efficacité est si évidente dans les sciences physiques »<sup>4</sup>. « L'étude des groupes humains fait partie de la sociologie, mais a été négligée... La sociologie vient juste de se mettre à étudier les petites unités collectives. En prenant l'initiative d'une enquête sur les groupements humains, l'auteur a pour but d'arriver à une synthèse nouvelle »<sup>5</sup>. » Ou bien : « Encore que Simmel s'intéressât avec Cooley aux petits groupes, leurs méthodes rudimentaires de recherches ne leur permettaient pas d'élaborer une théorie de ces groupes et c'est ainsi que notre connaissance sociologique des groupes restreints est restée stationnaire. Au cours des dix dernières années environ, cet état de choses a subi de grands changements et la sociologie des petits groupes a énormément progressé »<sup>6</sup>. Enfin, les spécialistes de l'étude du comportement ont prêté très peu d'attention à la question de la distance géographique »<sup>7</sup>

N'importe quel chercheur tant soit peu versé dans l'histoire de la sociologie, de la psychologie ou des sciences voisines, verra qu'il s'agit là d'une affirmation d'une imprécision flagrante et d'un manque total de scrupule scientifique. En réalité, il y

<sup>1</sup> S. A. Stouffer et ses collaborateurs, *Studies in Social Psychology in World War II* (Princeton, 1949), vol. I, pp. 38-39, 43, 125.

<sup>2</sup> *Ibid.*, vol. II, p.3.

<sup>3</sup> *Ibid.*, vol. IV, pp. 4, 46, 61.

<sup>4</sup> E. D. Chapple, *measuring Human Relations* (Provincetown, 1940), pp. 9-19.

<sup>5</sup> G. C. Homans, *The Human Group* (New York, 1950), pp. 1-2 et *passim*.

<sup>6</sup> Préface de R. Merton à l'ouvrage de Homans, *The Human Group*, p. XVII,

<sup>7</sup> S. C. Dodd and J. Nehnevajsa, « Physical Dimensions of Social Distance », *Sociology and Social Research*, XXXVIII (1954), p. 287.

a beau temps que ces soi-disant découvertes contemporaines furent faites, et les travaux de nos prédécesseurs témoigneraient plutôt d'une maîtrise et d'une précision dans l'analyse, la compréhension adéquate et la présentation des disciplines en question, que sont loin d'offrir ces ouvrages récents.

Mais continuons de citer d'autres victimes d'amnésie ou du complexe de l'inventeur. Puisque ces maux semblent affecter un nombre important de sociologues et de psychologues de notre temps et sous les formes les plus diverses, nous pourrions, à les mieux connaître, jeter un éclairage plus vif sur l'une des caractéristiques des études psycho-sociales actuelles.

Anatol Rapoport nous confie que « nous allons adopter une technique opérationnelle qui n'a certainement pas plus d'un siècle »<sup>1</sup>. À y regarder de plus près, on s'aperçoit que cette philosophie et cette méthode « opérationnelle » – dans la mesure où ces mots ont un sens précis – ont bien deux mille ans. Selon Rapoport, c'est au cours de ces trente dernières années que A. Korsybski, B. Malinowski et E. Shapir ont découvert la sémantique et la métalinguistique<sup>2</sup>. Pour arriver à commettre un tel impair il faudrait vraiment ne pas savoir grand-chose de ce que Rapoport désigne sous les noms de sémantique et de métalinguistique. En réalité, tout ce qui est valable dans la sémantique de Korsybski a été étudié à fond et formulé il y a au moins deux mille ans, en particulier par les grands logiciens bouddhistes, Gothama, Dignaga, Vasubandhu, Dharmakirti<sup>3</sup> et autres penseurs de l'Inde, de la Chine, de la Grèce, de Rome et de l'Europe médiévale. La devise même des linguistes contemporains : « le mot n'est pas la chose, la carte n'est pas le territoire » n'a-t-elle pas été énoncée par les logiciens bouddhistes cités ci-dessus ? Il est indiscutable que, pendant deux mille ans au moins, l'épistémologie a abordé tous les problèmes majeurs soulevés par la sémantique moderne et les a traités plus complètement que ne le font nos contemporains. De même, la philosophie et la linguistique comparées se sont préoccupées des problèmes qu'on retrouve dans la métalinguistique de Rapoport. Une affirmation comme celle de Rapoport implique une ignorance totale de ces disciplines et de ce à quoi elles se rapportent.

Un autre cas nous est fourni par S. A. Stouffer. Dans son discours inaugural, en tant que président de la « Société Américaine de Sociologie », il déclare que l'emploi de la méthode quantitative a pris une extension considérable au cours des deux dernières générations. « Nous avons même la possibilité de mesurer les interactions et, jusqu'à un certain point, les modèles de comportement. En vérité les progrès des techniques ont été si rapides par rapport aux progrès de notre connaissance sociologique que certains chercheurs souhaiteraient instituer un moratoire en matière de progrès technique afin de donner à nos connaissances

<sup>1</sup> A. Rapoport, *Operational Philosophy* (New York, 1953), p. VII.

<sup>2</sup> *Ibid.*, pp. VIII, 6, 9, 14, 153.

<sup>3</sup> Cf. Th. Tscherbatsky, *The Buddhist Logic* (Leningrad' 1932), 2 vol., *passim*, et ch. I-IV.

théoriques le temps de se rattraper. N'entend-on pas trop souvent l'expression « ce n'est qu'un simple technicien ? »<sup>1</sup>

Malheureusement, Stouffer n'arrive pas à étayer cette thèse par des arguments valables. Quiconque s'est penché sur l'histoire des inventions ou des découvertes scientifiques verra que, dans ces domaines, ni les trente-neuf propositions de Gillfillan, ni les vingt et une propositions de J. B. Conant n'apportent quoi que ce soit de nouveau ; elles ne font que vulgariser des découvertes fort anciennes. En outre, certaines d'entre elles se sont révélées erronées, tandis que des règles importantes ont été complètement négligées.

Stouffer a fait d'autres déclarations également insoutenables, dont celle qui prétend que l'habitude d'expérimenter dans le domaine médical ne remonte qu'à quelques décennies. N'importe quelle histoire sérieuse de la médecine vous apprendra, pour peu que vous la consultiez, que des expériences d'ordre médical se pratiquaient déjà dans l'Égypte ancienne, en Inde, en Chine, en Grèce, depuis Hippocrate, dans les civilisations arabes et naturellement en Europe depuis le XVI<sup>e</sup> siècle. S'il est vrai que ces expériences n'embrassaient pas tous les aspects de la médecine, on peut dire aussi que présentement, du fait que le champ de l'expérimentation médicale est virtuellement illimité, il existe des domaines où elle ne s'est pas encore exercée. Qu'on ne nous fasse pas dire cependant qu'on n'expérimente pas en médecine de nos jours, ni qu'il n'y eut pas d'expériences médicales au cours des siècles révolus.

Le seul argument qui resterait à Stouffer pour défendre ses thèses porte sur les techniques de mensurations de Bale et Lazarsfeld, de Merton et Guttman, de D. Thomas et S. Dodd, de Stouffer lui-même et de ses collaborateurs dans leur *Studies of Social Psychology in World War II*, et de quelques autres. Nous montrerons plus loin aux chapitres cinq et six que ces novateurs n'ont fait aucune découverte, que ce soit en mathématiques ou dans la science plus générale des mesures. Ils ne font qu'apporter de simples variantes dans la manière de manipuler les données des questionnaires, et encore ces variantes rendent-elles ceux-ci inapplicables, fallacieux ou entièrement arbitraires. Il est évident qu'au cours des dernières décennies, d'importantes découvertes ont été faites en mathématiques, en statistique et en physique mathématique, pour ne citer que les théories de la relativité et des quanta. Mais ce n'est pas à nos statisticiens de la sociologie et de la psychologie, avec leurs connaissances mathématiques limitées et leurs procédés statistiques routiniers, que nous les devons. Quant à leurs techniques de mensurations, nous verrons aux chapitres cinq et six, qu'elles consistent surtout à compliquer inutilement les techniques acquises sans apporter les résultats qu'on serait en droit d'attendre.

<sup>1</sup> S. A. Stouffer, « Measurement in Sociology », *American Sociological Review*, XVIII (1953), pp. 591-592.

En outre, nombreuses sont « les nouvelles techniques de mensuration » de Stouffer qui, dès le début, se révèlent mal établies, reposent sur des prémisses erronées et se poursuivent sur la base d'hypothèses sans fondement. Son postulat-clé : « la mesure de l'expectation de l'accomplissement des rôles » fournit un exemple de ce genre de technique de mensuration. Déplorons d'abord l'imprécision du terme employé « rôle », et en second lieu l'erreur qui consiste à identifier « comportement prévisible » avec « conduite convenable ou obligatoire ».

Comme tant d'autres, Stouffer ne distingue pas la différence profonde qui sépare les notions de prévisible et d'obligatoire. Sachant par exemple qu'un pourcentage élevé de récidivistes ou de drogués retombent dans le crime ou reviennent à la drogue, je puis m'attendre à ce que de nombreux criminels récidivent. Mais cette prévision, si elle se trouve justifiée par les faits, n'implique pas que leur comportement soit obligatoire ou convenable, ou non criminel. D'autre part, si le récidiviste ou le drogué, par suite d'une aide inattendue qu'il aurait reçue, s'amende, je ne peux tout de même pas qualifier son comportement de criminel, d'inconvenant ou de répréhensible. En outre, les lois criminelles définissent clairement les actes répréhensibles et ceux qui ne le sont pas et se préoccupent peu de prévision. Le code criminel qualifie un acte de criminel, qu'il soit attendu ou non, et tous les autres actes (prévisibles ou imprévisibles) qui échappent à cette qualification sont non criminels. En fait, le mot de prévision n'est à peu près pas mentionné dans les codes criminels, qu'ils soient écrits ou coutumiers. Il est inexcusable de confondre le prévisible avec l'obligatoire et l'inattendu avec le répréhensible.

En troisième lieu, on ne voit pas l'utilité de mesurer un nombre infini de comportements divers afin de trouver ceux qui correspondent à la notion de conduite « imposée par le rôle ». Aucune mensuration, d'ailleurs, ne parviendra à cerner cette notion. Il nous est souvent impossible de dire d'un grand nombre de conduites, et même de celles qui nous appartiennent en propre, si nous les prévoyons ou non. Nous n'en savons rien. Une grande part de notre activité est faite d'actions de cette catégorie, qui échappent entièrement aux enquêteurs de Stouffer, si grande soit la « précision » de leurs questionnaires sur « l'attente » et les « obligations imposées par les rôles ». Et même en ce qui concerne les actes vis-à-vis desquels nous pourrions dire avec plus ou moins de certitude qu'ils sont prévisibles ou imprévisibles, la méthode de Stouffer n'aboutira, au mieux, qu'à recueillir auprès des personnes interrogées des déclarations concernant le genre de conduite que ces interlocuteurs considèrent comme attendue ou inattendue. Ces réactions orales (dont le caractère évanescent et peu concluant est dénoncé un peu plus loin, aux chapitres quatre, cinq et six) étant particulièrement fortuites et variables, ne fourniront pas la clef de « l'effectuation obligatoire des rôles », ni de la « prévision normale » de cette effectuation. Donc, ce ne sera ni de cette manière, ni dans cette direction, ni avec les instruments de travail décrits dans l'ouvrage de Stouffer, ni même au prix de dépenses au demeurant bien inutiles, qu'il faudra partir à la recherche de la définition de la notion de conduites imposées par les



rôles. Avant de s'aventurer, les membres de cette expédition eussent dû s'assurer les services d'un guide chevronné qui les aurait d'emblée dirigés vers les codes criminels et autres codes législatifs de diverses nations, lesquels leur auraient livré le secret de conduites obligatoires de toutes espèces et de tous acabits.

Ces codes commencent par donner des définitions précises des conduites en tant que : a) légales ou obligatoires ; b) recommandées mais non exigibles ; c) prohibées ou illégales, tabou, c'est-à-dire entachées de péché. Ils « mesurent non moins clairement la gravité des actes criminels en les rangeant dans des catégories distinctes de *felony* et *misdemeanor* en droit anglo-saxon, de *Verbrechen*, *Vergehen* et *Uebertretungen* en droit allemand, de crime, délit ou contravention en droit français, de *prestuplenia*, *prostupki* et *pravonarushenia* en droit russe. Ces codes ne s'en tiennent pas à diviser le comportement criminel en trois catégories ou plus. À l'intérieur de chacune de ces catégories, la gravité de l'acte criminel se manifeste dans le genre de châtement qui lui est réservé, allant de la peine capitale administrée sous différentes formes, à l'emprisonnement pour des durées et dans des conditions diverses, pour finir par des amendes pécuniaires variées. Chaque code, criminel ou civil, prévoit une échelle détaillée de châtements.

Les codes de loi vont même plus loin dans leurs mensurations puisqu'ils prévoient que le châtement sera augmenté s'il y a des circonstances aggravantes, ou diminué s'il y a des circonstances atténuantes <sup>1</sup>.

Bref, depuis les temps les plus reculés, les codes de loi, écrits ou coutumiers, se sont appliqués à classer, à définir et à mesurer avec la plus grande précision les conduites qui nous préoccupent ici. Pour autant que la tâche du sociologue est d'étudier et de mesurer objectivement les phénomènes sociaux tels qu'ils sont en réalité, il devrait les prendre tels quels et ne pas substituer aux données objectives ses propres chimères, ni leur appliquer une méthode de mensuration relevant d'une appréciation subjective. De même, lorsqu'un enquêteur se propose de faire ressortir les convictions et comportement légaux « intuitifs » ou « non officiels », il doit s'astreindre à suivre les mêmes procédés.

C'est pourquoi la recherche de Stouffer d'un « champ de prévision normale dans l'accomplissement des rôles » <sup>2</sup> ne peut aboutir à rien. Ces critiques pourront

<sup>1</sup> Pour de plus amples détails sur l'appréciation des conditions par les codes de lois, cf. P. Sorokin, *Society, Culture, and Personality*, 1947, ch. IV.

<sup>2</sup> Je ne puis que m'étonner de la profonde ignorance et de la négligence vis-à-vis des problèmes du droit, que manifestent certains sociologues préoccupés de « mesurer » les valeurs, les attitudes et les obligations inhérentes à des rôles, en utilisant des questionnaires et des interviews fantaisistes, en réunissant et en recensant des réactions verbales accidentelles de sujets choisis au hasard et placés dans des conditions hypothétiques. Ces sociologues élaborent toutes sortes de théories et de techniques encombrantes et arbitraires qui, au non-initié, paraissent très « sérieuses et scientifiques », alors qu'elles laissent de côté les réalités sociales objectives qui leur sont accessibles.

paraître sévères, mais elles ne sont pas plus injustes que la supériorité condescendante qu'affichent nos spécialistes des mensurations vis-à-vis des « philosophes qui se contentent de réfléchir dans leur fauteuil <sup>1</sup> et des grands penseurs qui, dans le passé, se tournèrent vers l'étude des sociétés et qu'ils regardent comme des survivants de l'âge de pierre.

Il nous faut maintenant poursuivre l'examen des travaux de nos Christophe Colomb contemporains. Si nous devons en croire maint écrit récent, nous arriverions à la conclusion que les principes scientifiques les plus importants, relatifs à la psychologie de l'inconscient (et aussi, en partie du conscient) aussi bien que l'étude scientifique des maladies mentales et des méthodes thérapeutiques fondamentales, ont été découvertes par S. Freud, C. Jung et d'autres psychologues et psychiatres plus récents. « Tout récemment, la psychologie scientifique a commencé d'explorer les régions cachées... », « la méthode de la libre association d'idées a été mise sur pied par Freud... La première tentative sérieuse pour concrétiser ce principe en un test commode a été la méthode d'association de mots, que Bleuler et Jung, tout juste après 1900, mirent en avant pour la première fois dans le monde scientifique... L'étape suivante fut franchie en 1921 lorsque Rorschach publia son ouvrage et démontra que les processus perceptifs et imaginatifs pourraient constituer une base pour un diagnostic compréhensif de la personnalité <sup>2</sup>.

On nous apprend en outre que l'interprétation scientifique des rêves fut introduite par Freud en 1900 et continuée par Klein, Malamud, Prince et d'autres, pendant la période 1920-1930 et plus tard... Puis vint le « Test d'aperception thématique » et les autres techniques de projection qui utilisaient les pièces de théâtre, les marionnettes, les dessins, les peintures, les exclamations et les mouvements fortuits en vue du diagnostic de la personnalité, et notamment des états inconscients, subconscients ou préconscients de l'homme et de ses refoulements. Rappelons simplement que tous ces principes et toutes ces techniques datent d'au moins deux mille ans et que nombre de guérisseurs, de yogis, de saints, d'ascètes et de *spiritualis pater* y eurent recours, tout particulièrement <sup>3</sup> les fondateurs des ordres monastiques de l'Orient et de l'Occident.

Dans un passé plus récent, mais avant Freud, E. von Hartmann publiait son célèbre ouvrage *Philosophie des Unbewussten* en 1869, E. Kraepelin faisait paraître en 1883 les quatre volumes de son *Lehrbuch der Psychiatrie*, qui sont

<sup>1</sup> Stouffer, *ibid.*, pp. 591, 597.

<sup>2</sup> R. W. White, « Interpretation of Imaginative Productions », dans l'ouvrage collectif publié sous la direction de J. McV. Hunt, *Personality and the Behavior Disorders* (New York, 1944), pp. 214-215.

<sup>3</sup> Nous en apportons la preuve dans P. Sorokin, *The Ways and Power of Love* (Boston, 1954), ch. XX, XXI, et *Forms and Techniques of Altruistic and Spiritual Growth*, Boston, 1954 (publié sous la direction de P. Sorokin), passim.

devenus des classiques et qui demeurent insurpassés, et l'un des maîtres de Freud, Pierre Janet, traita de l'inconscient et du subconscient plus complètement et plus scientifiquement que ne le fit jamais Freud.

On entend couramment dire : « Il y a environ quatre ans, en 1949, nous avons inventé le terme de « science du comportement. » Puis : « J. Q. Stewart a établi le concept de « physique sociale (!). » Et : « Parsons et Shils ont trouvé l'idée du système social <sup>1</sup>. »

Sans remonter bien loin, l'auteur de ces déclarations aurait pu s'apercevoir qu'aux États-Unis mêmes, en 1913, M. Parmelee avait publié un important volume intitulé *Science du comportement humain*. La moindre petite recherche préalable lui aurait révélé que le terme de « science du comportement » date d'au moins quatre ou cinq siècles.

Se serait-il borné à parcourir le premier chapitre de mon livre *Les Théories Sociologiques Contemporaines*, qu'il aurait appris que le concept de « physique sociale » avait été inauguré dans la Grèce ancienne et à Rome, et que la « physique sociale » elle-même était devenue une branche très prospère des sciences aux XVI<sup>e</sup>, XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. De même, s'il avait bien voulu feuilleter les pages des quatre volumes de mon *Social and Cultural Dynamics*, il aurait découvert que, bien avant Parsons et Shils, un nombre appréciable de sociologues, moi-même y compris, nous étions préoccupés du système social. Les déclarations de Miller constituent le type même, dans leur flagrante inexactitude, des allégations courantes chez ces soi-disant inventeurs qui prétendent que leurs propositions et leurs théories ont le monopole de la précision scientifique.

Le microbe ou virus de cette amnésie et de cette manie des découvertes a envahi aussi le domaine de la sociologie théorique contemporaine. T. Parsons et E. Shils nous fournissent un cas privilégié de cette contamination. Selon la formule bien sentie de E. Faris, Parsons « croit sincèrement qu'une nouvelle lumière a éclairé le monde [avec la publication de son livre *The Social System*]. Malheureusement, il ne fait pas ressortir clairement les découvertes qu'il a faites et qu'il laisse au lecteur le soin de deviner. Il ne peut pas davantage désigner l'analyse probante des raisons qui font que les mécanismes de comportement mettent en jeu les processus non rationnels », car cette thèse, déjà admise depuis longtemps, fut mise en relief par Sumner en 1909 ; son importance fut confirmée par Dewey en 1922 et Mead en fit une proposition clef. D'ailleurs elle nous était depuis longtemps familière, (à la vérité, Savigny et Puchta l'avaient énoncée au début du XIX<sup>e</sup> siècle et, bien avant eux, Platon, Ibn-Khaldun, Montesquieu et d'autres). Il ne s'agit pas non plus de la doctrine de « l'obtention d'une satisfaction optimum » qu'on ne peut distinguer de l'hédonisme à propos duquel Parsons lui-même avoue

<sup>1</sup> J. G. Miller, « Introduction », dans *Symposium : Profits and Problems of Homeostatic Models*, Chicago Behavioral Sciences Publications, n° I, 1953, pp.3-5.

avoir des doutes. Là où Parsons se surpasse dans la vantardise, c'est au chapitre XII, lorsqu'il croit découvrir la combinaison d'interdépendance et d'indépendance de la personne, de la culture et du système social (structure). Cette prétention touche à l'incroyable. Il y a cinquante ans, Cooley compara la société et l'individu à l'orchestre et à l'exécutant – ces deux aspects de l'activité humaine. Thomas nous apprend que la personnalité représente l'aspect subjectif de la culture. Dewey développa ce concept, et tout récemment, en 1947, Sorokin exposa cette théorie en des termes que rappellent d'une manière surprenante ceux de Parsons <sup>1</sup>.

L'ouvrage de Parsons et Shils *Toward a General Theory of Action* (Cambridge 1951), a fait l'objet de critiques du même genre de la part de L. von Wiese. Tenant pour acquise l'existence d'une sorte de système préconçu dans la manière de penser de ces auteurs, l'éminent doyen des sociologues allemands fait remarquer aussi une absence étrange de références à leurs prédécesseurs. Il leur reproche une scolastique stérile, l'emploi injustifié de termes empruntés aux sciences naturelles, un bien pédant souci d'abstraction, une imprécision aride qui veut se faire passer pour de la sagesse et une sorte de vieillissement d'une sociologie américaine qui jusqu'ici s'était montrée alerte et soucieuse du concret. N'ignorant nullement que Parsons fût mon assistant à l'Université de Harvard, et observant qu'une certaine similitude existe entre les cadres conceptuels de Parsons et les miens, von Wiese s'étonne particulièrement de l'absence complète de référence aux idées que j'avais publiées bien des années avant Parsons <sup>2</sup>. J'ai eu l'occasion d'indiquer ailleurs que l'une des différences entre ma conception et celle de Parsons provient de ce que Parsons ne fait pas complètement la transition entre sa position antérieure, semi-nominaliste et somme toute wébérienne, et le point de vue nouveau qu'il adopte et où se ressent son enseignement. En conséquence, les défauts du précédent cadre conceptuel de Parsons continuent à surgir çà et là et à vicier son nouvel exposé. Là est la cause de l'étrange éclectisme qui caractérise le point de vue de Parsons <sup>3</sup>. Le, successeur de Durkheim à la Sorbonne, Georges Gurwitsch, considère que les théories de Parsons consistent surtout en « cercles vicieux et formules verbales prétentieuses et vides de sens..., un simple amas d'éléments disparates » <sup>4</sup>.

<sup>1</sup> Cf. le compte rendu par E. Faris de l'ouvrage de Parsons, *Social System* (Glencoe, Illinois, 1951), dans *American Sociological Review*, XVIII (1953).

<sup>2</sup> Cf. L. von Wiese, « Ein Neues Amerikanisches Sammelwerk », *Kölner Zeitschrift für Soziologie*, V (1952-1953), pp. 87-98.

<sup>3</sup> Pour l'ensemble de la question, cf. P. Sorokin, *Contemporary Sociological Theories* (1928).

<sup>4</sup> Répondant aux critiques de Faris et de quelques autres, Parsons a été bien obligé de reconnaître sa dette envers Summer, W. I. Thomas, G. H. Mead, Cooley, Pareto, Simmel, L. J. Henderson, W. B. Cannon et beaucoup d'autres, à l'exclusion de moi-même. Toutefois, il insiste sur son apport personnel. Le voici : « Si j'ai apporté la moindre contribution à cette étude... ce fut en démontrant que tous ces auteurs (Pareto, Simmel et autres sociologues européens)... s'étaient rencontrés pour mettre en lumière une même notion théorique. » Cf. T. Parsons, « Some Comments on the State of the General Theory of Action », *American Sociological Review*, XVIII (1953), pp 619-631. On peut contester ce prétendu « apport ». Il se fonderait sur le principe suivant : « L'homme et le chien ont tous deux un nez ; par conséquent, ils « convergent » vers un même type d'espèce. » En réalité, les théories de Pareto, Max Weber, F.

Parsons range les idées les plus importantes contenues dans ses ouvrages récents sous quatre rubriques principales <sup>1</sup>. Là non plus ses prétentions ne sont pas fondées. Il n'est pas difficile de montrer qu'en dehors d'une foule de paradigmes et de néologismes illogiques et sans valeur empirique, il n'y a absolument rien de nouveau dans la partie valable des propositions de Parsons. Elles ont été étudiées plus scientifiquement et exposées avec plus de précision par plusieurs des sociologues, des psychologues et des philosophes qui le précédèrent. La modeste analyse que j'ai faite moi-même de ces phénomènes a paru à nombre de lecteurs plus précise, plus détaillée, plus satisfaisante du point de vue de la logique et mieux documentée du point de vue empirique, que celle de Parsons <sup>2</sup>.

Nous pourrions multiplier à l'infini ces cas d'amnésie et de complexe de l'inventeur <sup>3</sup>. Nous verrons plus loin que presque toutes les nouvelles découvertes

---

Tönnies, Durkheim, A. Marshall et W. Sombart, qui, selon Parsons « convergeraient », convergent aussi peu vers « une même notion théorique » et demeurent aussi différentes les unes des autres que l'homme et le chien précédemment cités. Pour une excellente critique des théories de Parsons, cf. Georges Gurvitch, *La Vocation actuelle de la Sociologie*, 2<sup>e</sup> édition, vol. I, pp. 418-427, ch. VI, Le concept de structure sociale ».

<sup>1</sup> Cf. Parsons, « Some Comments », *op. cit.*, pp. 621 et suiv.

<sup>2</sup> Cf. P. Sorokin, *Society, Culture and Personality* (New York, 1947), ch. III-IX, et *passim*.

<sup>3</sup> Comme exemples d'une répétition de mes propres conclusions, qui ne sont cependant pas citées, je mettrais en avant les affirmations suivantes : que la société américaine n'est pas une société sans classes, mais constitue un corps stratifié comportant une plus grande mobilité verticale qu'on n'en rencontre dans les sociétés européennes ; que cette mobilité verticale supérieure est due au taux de naissances différent, à la mise en valeur de terres nouvelles, à un accroissement du niveau de vie ; qu'il se produit une promotion sur une grande échelle des militaires à la suite de la dernière guerre ; que les diplômés des Universités et autres personnes de valeur furent davantage promus socialement que les non-diplômés et les personnes d'une moindre valeur, etc... Cf. Stouffer, *Studies*, Vol. I, pp. 231-232, 243-244, 258 : « Les démocraties modernes ne font pas exception à cette règle (de la stratification universelle). Encore que dans leurs constitutions il soit proclamé que « les hommes sont égaux », seul un naïf en conclurait qu'elles ne comportent pas de stratification sociale. Il suffit du reste de mentionner les gradations : de Henry Ford au mendiant, du président des États-Unis à un agent de police, du recteur de l'Université au concierge, du commandant en chef d'une armée au soldat de deuxième classe, du président du Conseil d'Administration d'une grande société au manœuvre non qualifié et ainsi de suite. » Sorokin, *Social Mobility*, pp. 14 et suiv. « L'une des caractéristiques les plus évidentes des sociétés « prétendument démocratiques » est [non pas l'absence de stratification sociale, celle-ci étant souvent même plus prononcée que dans les sociétés non démocratiques] mais, en regard de celles-ci une mobilité verticale plus accentuée. » *Ibid.*, pp. 137-138.

Après avoir produit les chiffres qui mettent en évidence une très forte mortalité aux échelons élevés de la société et de l'armée en Grèce, à Rome, au Moyen Âge et dans les guerres et les révolutions modernes ; après avoir démontré que ces guerres et révolutions avaient créé un vide dans les classes dirigeantes, je conclus dans *Social Mobility* que « au cours de telles périodes l'infiltration de nouveaux venus, provenant des couches inférieures et accédant aux classes dirigeantes, est particulièrement prononcée » et que cette intense mobilité verticale comporte une uniformité assez générale. *Ibid.*, p. 359 et tout le ch. XV. « Dans les sociétés occidentales d'aujourd'hui, le système scolaire représente un des facteurs les plus importants de la circulation verticale... Sans un diplôme universitaire un individu ne peut en fait (et même pas en droit) être nommé à une situation éminente ; en revanche, une personne pourvue de titres universitaires brillants obtient un poste qui comporte des responsabilités. » *Ibid.*, pp. 170 et suiv. En bref,

consistent surtout en platitudes énoncées en termes pompeux, en élaborations laborieuses de choses évidentes, en innovations purement terminologiques ou en une redécouverte d'une sorte de « table sociologique de multiplication » qui ne date pas d'hier.

## 2. – Raisons de l'amnésie et du complexe de l'inventeur

[Retour à la table des matières](#)

Pourquoi ces maladies ? Peut-on incriminer l'ignorance des chercheurs actuels vis-à-vis de l'histoire des sciences sociales ? Ou correspondent-elles à une tentative destinée à accroître démesurément l'importance des acquisitions des auteurs récents ? Et, s'il en est ainsi, pourrait-on, comme Moreno, parier de « vol qualifié »

---

pratiquement toutes les conclusions empruntées à l'étude de la mobilité sociale dans l'armée des États-Unis pendant la deuxième guerre mondiale corroborent les affirmations que j'avais formulées dans *Social Mobility*. La situation n'est pas la même pour des articles comme ceux de T. Parsons et W.L. Warner, y compris l'article de Parsons, « An Analytical Approach to the Theory of Social Stratification » (*American Journal of Sociology*, XLV, 1940, pp. 849-862) et son article « Revised Analytical Approach », dans B. Bendix et S. M. Lipset, *Class, Status and Power* (Glencoe, 1953). Ces travaux ne concernent guère les faits empiriques de la stratification et de la mobilité, mais représentent plutôt une « taxonomie » spéculative portant sur les facteurs et les formes de la stratification, interprétation assez lâche du point de vue logique, incomplète du point de vue empirique et discutable dans ses prétentions dogmatiques, qui ne saurait servir à la recherche empirique dans ces domaines. Dans l'article « Revised Analytical Approach », le problème de la stratification et de la mobilité est noyé par de pesantes réflexions qui n'apportent en fin de compte ni clarté, ni précision aux conclusions. Ce qui est valable dans les ouvrages de Warner, *Yankee City Series* (New Haven, 1941), *Democracy in Jonesville* (New York, 1948), et autres consiste essentiellement dans l'exposé des trois formes fondamentales de la stratification, selon l'emploi, le niveau économique et le niveau politico-culturel, que j'avais mises en évidence dans mon ouvrage. Ce qui appartient en propre à Warner représente un mélange discutable, de ses propres évaluations et de ses propres critères d'une part, avec d'autre part, ceux d'un nombre limité d'individus interrogés par lui. Et pourtant cet amalgame nous est offert comme une base-objective de sa « stratification » « en six couches superposées », encore plus arbitraire et qui ne correspond à rien dans la réalité. Cette théorie est, du reste, la première erreur capitale dans les travaux de Warner. La seconde consiste à identifier la stratification avec l'idée de classe sociale. Comme beaucoup d'autres, il ne paraît pas se rendre compte de la différence considérable existant entre ces deux concepts et phénomènes. Car il existe une stratification qui n'est pas seulement entre les classes, mais à l'intérieur de celles-ci. D'autre part, il existe des ensembles sociaux qui diffèrent profondément sans être plus élevés ou plus bas que d'autres ; par exemple, dirait-on que les grands propriétaires fonciers ou les capitalistes appartiennent les uns ou les autres à une classe « supérieure » ? Mais en dépit du fait que de tels ensembles ne sont point stratifiés les uns par rapport aux autres, ils s'affirment cependant dans l'univers objectif des groupes sociaux. On consultera sur ce point mon ouvrage, *Society, Culture and Personality*, ch. XIV, XV. La troisième erreur importante de Warner tient à son désir de découvrir des classes sociales tranchées identiques à une hiérarchie des strates sociales qui, de fait, n'existent pas dans des populations comme celles de Yankee City ou de Jonesville. Ce qui existe en réalité est un chevauchement indistinct de stratifications diverses non cristallisées avec un début de formation de classe. Des remarques semblables s'appliqueraient à de nombreuses études sur la stratification, la mobilité, les classes sociales et la théorie générale des groupes sociaux.

des œuvres originales d'autrui ? S'agit-il d'une manœuvre puérile consistant à faire abstraction du travail déjà accompli afin de se mieux mettre en avant ? Dans la plupart des cas, cette attitude est dictée par l'ignorance de nos pseudo-inventeurs qui arrivent en grand nombre frais émoulus d'une autre spécialité. Bien que n'ayant aucun bagage en sociologie ou en psychologie, ils collaborent, par exemple comme statisticiens, à des enquêtes psycho-sociologiques et se persuadent aisément que des études préliminaires seraient superflues puisque, en raison des méthodes « scientifiques » qu'ils emploient, ce sont eux les initiateurs dans un domaine qu'ils ne connaissent pas.

Ils sont confirmés dans cette illusion par l'apparition d'un nouveau type, de professeur qu'on pourrait baptiser « professeur-chercheur passe-partout ». Une croyance nouvelle et qui tend à se généraliser, est qu'il suffit de s'assimiler une sorte de routine dans les méthodes statistiques pour être qualifié pour n'importe quelle recherche, même si l'on n'entend rien à la discipline dont il est question. Ce « chercheur passe-partout » est devenu une véritable « institution » dans l'enseignement et la recherche des sciences psycho-sociologiques et dans les bureaux gouvernementaux, les entreprises privées et les instituts de recherches. De plus en plus, les universités font appel à ce type de professeur pour enseigner les disciplines psycho-sociales qu'il n'a jamais étudiées, mais qu'en tant que statisticien, mathématicien ou expérimentateur sur les rats ou les chiens, on pense qu'il sera mieux à même d'exposer scientifiquement que les spécialistes qui ont consacré des années à ces études...

L'apparition de ce chercheur d'un genre, nouveau va de pair avec la curieuse croyance qui se manifeste dans les multiples universités, fondations et instituts de recherches. *C'est celle qui veut que moins un chercheur se consacrant aux phénomènes psycho-sociaux possédera de connaissances à leur sujet, moins il sera partial, et qu'en conséquence ses recherches ou son enseignement ne pourront en être que meilleurs.* Si incroyable que cela puisse paraître, les directives des fondations, des universités et d'autres instituts s'inspirent déjà de ce credo. Au cours des récentes années, un certain nombre de personnalités, bien qu'exemptes de toute connaissance solide des cultures russe, japonaise ou islamique ont été désignées pour diriger des centres de recherches sur la Russie, le Japon ou l'Islam ; des statisticiens, des mathématiciens ou des spécialistes des réflexes des rats, n'ayant jamais étudié sérieusement la psychologie ou la sociologie, ont reçu des chaires, mieux, ont été nommés directeurs des sections consacrées à ces disciplines, dans plusieurs universités et collèges américains. Étant donné la vogue du professeur-chercheur passe-partout et de cette particulière docta ignorantia (bien différente de la *docta ignorantia* de Nicolas de Cuse) il est naturel que se propagent l'amnésie et le complexe de l'inventeur.

Que ces maladies affectent les nouvelles générations de psychosociologues se comprend parfaitement. Les étudiants préparant la licence dans ces disciplines reçoivent un enseignement qui consiste surtout à les familiariser avec diverses

techniques et procédés de recherches : techniques statistiques, manière d'administrer les tests d'intelligence, les tests de tempérament, de projection, les tests sociométriques, etc., en vogue présentement. Cet apprentissage prend du temps et il en reste peu aux étudiants pour se consacrer sérieusement à la sociologie et aux sciences psycho-sociales. Leur connaissance de ces disciplines va rarement au-delà du contenu des manuels courants et des quelques monographies requises pour les cours qu'ils suivent ou pour l'obtention de leur doctorat. On leur confère donc leur doctorat sans qu'ils acquièrent une connaissance, solide dans leur domaine. Comme leurs professeurs leur ont rabâché que les tests et les techniques constituaient l'essentiel de leur discipline et comme ils ont consacré presque tout leur temps à se les assimiler, il est compréhensible que nos nouveaux docteurs soient persuadés qu'ils possèdent une maîtrise complète de la sociologie ou de la psychologie. Ceci explique qu'après avoir effectué de longues et laborieuses recherches, ils découvrent soudain « la table sociologique de multiplication » dont nous parlions plus haut, et qu'ils aient tendance à se croire des novateurs. D'où il s'ensuit également que leurs travaux ne contiennent qu'un nombre infime de références à l'œuvre de leurs prédécesseurs. C'est aussi la raison pour laquelle « la source principale des données nécessaires à la confection d'un manuel élémentaire de sociologie se trouve dans d'autres manuels de sociologie du même niveau... Quelque 37 % des références contenues dans 129 *Introductions à la sociologie* ont trait à d'autres *Introductions à la sociologie* <sup>1</sup>. Ces manuels élémentaires, faciles à lire et aisément assimilables, passent pour être un concentré de toutes les connaissances sociologiques. Ils constituent une véritable aubaine pour les novices. En prenant ce raccourci, ils arrivent en un rien de temps au statut du chercheur ou du professeur le mieux informé des méthodes récentes.

Un autre groupe probablement bien moins nombreux de ces pseudo-inventeurs comprend les victimes d'une ambition qui dépasse leur potentiel créateur, ainsi que des mœurs de notre société présente, entièrement vouée à la concurrence et au culte du succès. Une sorte de narcissisme et le jeu constant des rivalités les poussent à surestimer leurs travaux, à les présenter comme des « découvertes faites pour la première fois » ; une certaine naïveté, à demi rationnelle, leur permet de se leurrer eux-mêmes et de s'imaginer qu'ils trompent les autres. Cette catégorie de Colombes en herbe ne comprend qu'un nombre infime de plagiaires conscients. Les autres sont les « hommes d'affaires des sciences ». Utilisant toutes les techniques de la concurrence commerciale, nos « hommes d'affaires des sciences » ont recours à la publicité et au dénigrement systématique des produits des concurrents, pour mettre en valeur leur propre production. À ces businessmen des sciences, ces procédés, y compris les moins scrupuleux, sont aussi nécessaires qu'aux commerçants, pour obtenir des moyens d'existence, des crédits pour leurs recherches, de l'avancement dans les organismes qui les emploient et pour se parer de plus du prestige qui va au savant connu.

<sup>1</sup> A. H. Hobbs, *The Claims of Sociology : A Critique of Textbooks*, Harrisburg, Pennsylvania, 1951, p. 16.



L'hypothèse selon laquelle, l'ignorance est une des causes principales de l'amnésie dont nous avons parlé dans ce chapitre est donc confirmée par un grand nombre de cas précis. Deux techniques particulières employées par les victimes de cette amnésie le démontrent : a) la technique qui consiste à ne se citer qu'entre membres d'une même équipe, déjà dénoncée par Moreno et confirmée par l'enquête citée plus haut de A. H. Hobbs. Examinant 129 manuels de sociologie, Hobbs remarqua que « leurs auteurs avaient l'habitude de citer leurs amis bien plus fréquemment que les auteurs qu'ils ne connaissaient pas personnellement <sup>1</sup>; b) l'emploi de termes nouveaux pour désigner des concepts anciens afin de leur donner un aspect original. Ce procédé et d'autres du même ordre permettent de vendre à un public crédule une « marchandise » intellectuelle ancienne en la faisant passer pour nouvelle.

Mais quelles que soient les raisons de cette situation, on ne peut que déplorer les ravages causés par cette amnésie et par ce complexe de l'inventeur parmi les sociologues et les psychologues contemporains. Ces maladies ne contribuent pas à accroître notre connaissance des phénomènes psycho-sociaux ni à mettre cette connaissance au service de l'humanité. Elles marquent plutôt un recul dans le développement historique de la sociologie et des disciplines annexes. En un sens, elles réduisent à néant une grande partie des connaissances sur les phénomènes mentaux, sociaux et culturels, accumulés par l'expérience et les études de nombreuses générations d'observateurs et de penseurs. Au lieu de permettre l'assimilation ordonnée de vérités déjà acquises, ces aberrations ont pour résultat d'obliger maint chercheur à les redécouvrir au prix de longues, laborieuses et coûteuses recherches. Ainsi est gâchée une part considérable d'énergie créatrice.

Telle est la première faiblesse de la sociologie américaine contemporaine et des sciences annexes. Examinons maintenant les maladies du langage qui affectent ces sciences, maladies qui ont un rapport étroit avec celles que nous venons de décrire.

---

<sup>1</sup> A. H. Hobbs, *op. cit.*, p. 16.

## CHAPITRE II

# DÉFAUTS DU LANGAGE : ARGOT PSEUDO-SCIENTIFIQUE

[Retour à la table des matières](#)

Il ressort d'une observation courante que l'inadéquation intellectuelle congénitale (déficience mentale) va de pair avec des difficultés correspondantes en ce qui concerne l'acquisition d'outils verbaux en vue de la formation de symboles et de la communication... Cette difficulté est proportionnelle au degré de faiblesse intellectuelle <sup>1</sup>. » A. Schopenhauer fait remarquer que les idées claires sont généralement exprimées dans un langage clair et intelligible, tandis que les notions vagues sont exprimées dans une langue inintelligible et confuse. L'amnésie, la prétention injustifiée à l'originalité, le défaut de logique, l'imprécision des idées, de même que le désir de masquer ces faiblesses par « un déguisement verbal qui fasse impression », tous ces vices rendent compte des nombreux « désordres du langage » si répandus chez les sociologues et spécialistes de sciences psychosociales contemporains. L'erreur commune consiste à substituer à des termes simples et compréhensibles des vocables vagues, encombrants et empruntés à d'autres disciplines. Cette déformation revêt plusieurs formes.

L'une d'elles consiste en un transfert automatique à la sociologie et aux disciplines connexes de termes et de formules empruntés aux sciences naturelles. Il en résulte une déformation du sens précis que ces termes possèdent dans les sciences naturelles et une contamination des sciences sociales par une terminologie qui, en l'occurrence, devient vague ou dénuée de signification. Étant incompréhensibles, ces termes font aux non-initiés l'effet d'être exacts et « scientifiques ».

---

<sup>1</sup> L. Kanner, « Behavior Disorder in Childhood », dans *Personality and Behavior Disorders*, publié sous la direction de J. McV. Hunt (New York, 1944), p. 783. Un critique peu charitable diagnostiquerait ces « désordres du langage » dans les termes même employés par N. Cameron, qui les qualifie de « métonomiques », c'est-à-dire manquant de termes précis pour les définitions qui sont formulées par des mots voisins et s'expriment d'une façon approximative... ; beaucoup de ces équivalences consistant « en des locutions personnelles » ou encore « en des généralisations hétéroclites, au sens fuyant et le plus souvent tout à fait impropres ». *Ibid.*, p. 891.

Un autre « désordre du langage » tient à la mise en œuvre laborieuse et obscure de propositions qui ne sont que des platitudes. Que ceci soit intentionnel ou non, la forme massive et fumeuse prêtée aux dites platitudes leur confère au moins l'apparence de la profondeur et de l'originalité. Ce procédé tend à dissimuler le vide de la pensée.

Une troisième forme du « désordre du langage » se manifeste par l'adoption de nombreux néologismes qui empêchent l'échange et la compréhension de toute idée précise.

De tout cela, il résulte que le langage de la sociologie moderne est devenu une sorte de jargon dépourvu d'élégance autant que de clarté. En voici quelques exemples. Un psychologue américain inaugure le terme « syntalité », lui donnant comme définition « les réalisations ultimes du groupe en tant que groupe »<sup>1</sup>. Au lieu d'élucider une signification exprimée par des termes courants, le mot « syntalité » exige une description en langage courant (« les réalisations ultimes du groupe en tant que groupe ») pour avoir un sens quelconque. En revanche ce mot n'ajoute rien à la définition courante et ne fait qu'augmenter la difficulté que nous éprouvons à comprendre l'auteur. C'est une appellation « parasite » et inutilisable.

Ce même auteur adopte aussi le terme de « synergie ». Celui-ci signifie : « la somme totale de l'énergie dont un groupe dispose ou qu'il peut dépenser » ; cette notion se décompose en « synergie d'entretien », « synergie effective » et ainsi de suite. En biologie et en chimie organique le terme de synergie comporte un sens précis, tout à fait différent de celui qui nous est proposé ici. Dans le cas présent, le mot synergie n'éclaire rien et, au contraire, il nous faut recourir à des termes courants pour le rendre intelligible ; encore une fois, c'est une appellation inutile et « parasite ». Bien plus, la définition qui en est donnée en langage courant recourt au mot « énergie » qui, selon l'auteur, « ne saurait être défini avec précisions »<sup>2</sup> (quoique en physique la définition de l'énergie soit parfaitement précise). Si l'on admet que ce terme « ne saurait être défini avec précision », il suit que la définition du mot synergie est nulle et non avenue. Et ceci s'applique également aux notions qui en sont dérivées, « synergie effective d'entretien » ou autre. Citons d'autres échantillons du jargon particulier fabriqué par cet auteur : « la satisfaction » (récompense) et le châtement des motifs « ergiques et métanergiques » s'attachent aux phénomènes de tendance (le terme « valence » peut être considéré comme une expression de cette notion) ; ou bien « la forme d'expression de l'énergie qui attire l'attention sur le travail accompli dans la situation de la motivation »<sup>3</sup>. Ou encore les modifications d'objectif sous l'influence d'un leader peuvent être mesurées, par des modifications de la dimension de la synergie tout comme les aptitudes spéciales (grâces auxquelles les buts sont atteints) sont mesurées selon les autres dimensions de la syntalité<sup>4</sup> ! » Avec toutes les réserves d'usage, nous ne pouvons nous retenir de faire remarquer que ces propositions

<sup>1</sup> R. B. Cattell, dans Cartwright and Zander, *op. cit.*, pp. 14 et suiv.

<sup>2</sup> Cattell, *ibid.*, p. 22.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 21.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 26.

« impressionnantes » sont vides de signification, étant donné que les termes de « synergie », « énergie », « syntalité » ne sont pas définis. Pour autant qu'ils possèdent une signification, celle-ci rejoint les platitudes familières relatives à la motivation, à la coopération, à l'influence du commandement, aux activités dirigées du groupe et ainsi de suite. Tous ces phénomènes ont été décrits en langage courant avec beaucoup plus de précision que ne le fait l'auteur. Toute cette encombrante logomachie n'ajoute rien à notre connaissance des phénomènes du commandement ni à l'application d'une mesure quantitative à cette réalité, à supposer même que cette opération de mesure soit praticable dans l'état actuel des sciences sociales et psychologiques.

Le terme « cohésion du groupe » se réfère « à des phénomènes qui apparaissent exclusivement si le groupe existe <sup>1</sup>. Cette vérité première n'en est pas moins un échantillon de définition tautologique ou inintelligible du phénomène de la cohésion. Les auteurs ne paraissent pas se douter que le phénomène dont il est question a été excellemment analysé sous les rubriques de « solidarité du groupe », « unité du groupe », ou « liens unissant le groupe » par toute une légion de penseurs éminents. Ceux-ci, de Platon à Durkheim, ont défini la nature, les formes et les facteurs de la « cohésion du groupe » beaucoup mieux <sup>2</sup> que toute la confrérie de la « dynamique du groupe » n'a été en mesure de le faire. Mais, sans mentionner aucun de ces prédécesseurs, notre confrérie fait une découverte, sociologique qui ressemble à celle de la « table de multiplication », pour ne mettre en avant finalement que d'encombrantes tautologies comme celle que nous venons de citer. Il est encore plus remarquable que ces soi-disant pionniers puissent trouver un grand nombre de partisans qui croient sincèrement que, pour la première fois de l'histoire, on a découvert la « cohésion du groupe » et qu'on s'est mis à l'étudier scientifiquement !

Poursuivons notre inventaire des « désordres du langage » qui affectent nos pionniers. « La valence ou degré d'attraction de tout objet ou activité est fonction des besoins de l'individu et des propriétés de l'objet. La valence (du groupe) pour toute personne donnée dépend de la nature et de la puissance des besoins de ladite personne et de l'adéquation perçue par elle du groupe à la satisfaction de ses besoins »... « La valence ou degré d'attraction que présente le groupe est fonction des forces résultantes qui poussent le membre à appartenir au groupe <sup>3</sup>. »

Nul besoin de souligner ici le caractère imitatif de ces affirmations qui, contrairement à ce que prétendent leurs auteurs, se bornent à répéter des centaines de propositions analogues mises en avant il y a plusieurs décennies et même parfois plusieurs siècles, par les partisans de l'école mécaniste ou de l'école physique de sociologie <sup>4</sup>. Nous retiendrons seulement deux points dans les

<sup>1</sup> « Group Cohesiveness » : Introduction, Cartwright and Zander, *op. cit.*, p. 74.

<sup>2</sup> Cf. théories dans P. Sorokin, *Society, Culture and Personality* (New York, 1947), ch. IV-VII.

<sup>3</sup> Cartwright and Zander, *op. cit.*, pp. 76-77.

<sup>4</sup> Cf. à ce sujet, P. Sorokin, *Contemporary Sociological Theories* (New York, 1928), ch. X.

copieuses formules des partisans de la dynamique du groupe. Premièrement le terme de « valence » a un sens précis en chimie. C'est la qualité qui détermine le nombre d'atomes ou de radicaux auxquels l'atome, ou le radical isolé s'unira chimiquement, ainsi que la capacité à se combiner dudit atome ou radical avec l'atome d'hydrogène considéré comme étalon. Ainsi la valence est très précisément mesurable en chimie et c'est là sa fonction scientifique essentielle. En chimie, la valence n'a rien à voir avec « l'attraction, les besoins, les désirs » d'un individu ou d'un groupe, de même que l'atome ou le radical n'ont rien à voir avec un individu ou un groupe social. L'emploi de ce terme, dans le sens indiqué ci-dessus de « capacité d'attraction » équivaut à une déformation complète de son sens chimique, à une sorte d'interprétation anthropomorphique des atomes et des éléments chimiques et donc à une trahison de la chimie et des sciences naturelles en général. Deuxièmement cet emploi du terme compromet également la sociologie. Nos citations suffisent à démontrer que si l'on veut utiliser le terme de valence en sociologie, on est obligé de l'expliquer par la notion d'attraction qui n'est pas contenue dans celle de valence. Nos auteurs écrivent constamment : « la valence, c'est-à-dire l'attraction » ou encore « la valence ou bien l'attraction » et ainsi de suite. En bref, le terme de « valence » est une locution « parasite », inutile dans le domaine des sciences sociales et psychologiques.

« *Emplacement* », « *locomotion* », etc. ? « Que voulons-nous dire quand nous affirmons qu'un groupe va ou ne va pas quelque part ? Ces termes semblent impliquer qu'un groupe possède un emplacement... Si un groupe ne va pas quelque part on en induirait qu'il est resté sur le même emplacement... Ces notions vaguement conçues « d'emplacement » et « d'emplacement préféré » nous aident à désigner une classe de phénomènes en vue d'une analyse plus poussée... Lorsque le groupe change d'emplacement nous parlons de locomotion du groupe <sup>1</sup>.

« Une autre importante source des forces qui poussent à la communication sont celles qui agissent sur les membres des groupes en les amenant à se mouvoir (à changer de position) à l'intérieur du groupe <sup>2</sup>. »

« D'après la définition de « buts propulsifs et en concurrence » il paraît s'ensuivre que, : a) une personne X, qui se pose des buts interdépendants et compétitifs avec d'autres personnes A, B, C, etc., aura également des mouvements interdépendants vers ce but avec les personnes A, B, C, etc. ; b) toute personne Y qui se pose des buts interdépendants avec les personnes A, B, C, etc., en viendra à avoir des mouvements de concert avec elles dans la direction de ces buts... « X a fait mouvement vers son but... », les conséquences de la situation de coopération sont « la possibilité de substitution, la cathexis positive, l'inducibilité positive etc. <sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Cartwright and Zander, *op. cit.*, p. 306.

<sup>2</sup> L. Festinger, « Informal Social Communication », dans Cartwright and Zander, *op. cit.*, p. 199.

<sup>3</sup> M. Deutsch, « The Effects of Cooperation, etc. », *ibid.*, pp. 321 et suiv.

Toute activité psychologique peut être figurée par un plan à deux dimensions (surface) où organisme et but représentent certaines régions spatiales de cette surface... N'importe quelle activité psychologique se répartira selon un cheminement et l'on peut dire qu'elle représente une locomotion dans le champ psychologique... Ce champ psychologique est un milieu topologique comportant de la fluidité, de la cohésion, de la perméabilité, un espace hodologique », etc.<sup>1</sup>

Ces exemples rendent inutile toute critique détaillée. Le caractère désordonné de ces obscures élucubrations est évident. Premièrement aucun de ces partisans de la « locomotion » n'est en mesure de définir ce qu'il entend par « espace social » ou « espace du groupe », par « emplacement » ou la position du groupe ou de l'individu au sein de l'univers socio-culturel. Deuxièmement, par voie de conséquence, les termes de locomotion, fluidité, vecteur, etc., sont totalement dépourvus de clarté. Troisièmement, pour leur en conférer une, il faut les traduire par des vocables plus simples, plus compréhensibles ; ainsi, « locomotion » devient « changement de position » ou simplement « changement social » ou « modification du milieu » ou encore « changement à l'intérieur du groupe lui-même ». Comme dans certains cas antérieurs, ces termes sont plutôt des expressions parasites qui entravent, plutôt qu'elles ne les favorisent, la clarification et la communication des idées.

Quatrièmement, pour autant que le terme de locomotion désigne le changement de position d'un objet matériel dans l'espace physique ou géométrique, il ne rend nullement compte des changements socio-culturels affectant des personnes et des groupes, changements qui ne se manifestent pas par un déplacement dans l'espace géométrique. Citons par exemple le changement affectif d'un individu qui passe de la haine à l'amour ; ou la chute sociale du tsar Nicolas II précipité de sa position de souverain à celle de criminel emprisonné dans son palais, sans qu'il y ait eu du reste déplacement spatial. Cinquièmement, pour autant que des termes prétendent rendre compte, de tous les changements socio-culturels, ils ne sauraient remplir cette mission pour la bonne raison que le terme de « noir » ne saurait recouvrir toutes les autres couleurs, le blanc, le, rouge, le vert, etc. Celui qui voudrait appliquer le qualificatif de noir à toutes les autres couleurs, le viderait par là même de son contenu signifiant et simultanément les noms de couleurs seraient également nuls et non avenus. Pareillement, celui qui voudrait étendre l'idée de locomotion à toutes les transformations socio-culturelles et psychologiques d'un individu ou d'un groupe, tend à priver de son sens le terme de locomotion. Ces tentatives sont du reste nuisibles aux sciences sociales et psychologiques.

<sup>1</sup> J. F. Brown, *On the Use of Mathematics in Psychological Theory* ), *Psychometrika*, vol. I (1936), n<sup>os</sup> 1 et 2. Voir également K. Lewin, *Principles of Topological Psychology* (New York, 1936) ; J. F. Brown, *Psychology and Social Order* (New York, 1936). On trouvera d'autres travaux de ce type topologique et « locomotionnel » ; une critique de ces mêmes théories est formulée dans P. Sorokin, *Sociocultural Causality, Space, Time* (Duke University Press, 1943), ch. III.

Sixièmement, la lourdeur et la laideur de ce style sont tristement évidentes ; les citations précédentes ne se prêteraient que trop à la comédie, à la satire.

On en dirait autant des « définitions opérationnelles » dont nous allons immédiatement faire état.

« La « cathexis » ou attachement à des objets qui sont satisfaisants et rejet de ceux qui sont nuisibles, est à la source du caractère sélectif de l'action <sup>1</sup>. »

« L'organisme choisit par « cathexis » des objets particuliers... « La connaissance et la cathexis sont données simultanément et ne sont séparables que par un processus analytique... La cathexis ne peut être appréciée que dans la mesure où un objet est choisi dans ses rapports structurels avec d'autres objets également choisis... La forme de la croyance à la cathexis s'attache aux divers types d'un objet figurant le but (croyance disposée selon une dimension de généralisation) en vue de satisfaire à une matrice. » « Une entité que l'on aime est dite posséder une cathexis positive, tandis qu'une entité détestée en possède une négative... En un sens, valeur est synonyme de cathexis et de valence, et dans un autre sens d'entité choisie par cathexis et d'objets comportant une valence <sup>2</sup>. »

En ce qui concerne la personne qui agit, notre intérêt se tourne, vers les modes cognitifs, cathectiques et évaluatifs de son orientation <sup>3</sup>.

Le sens du mot grec « kathexis » est « tenue, rétention ». Ce sens devint avec S. Freud : adjonction d'une signification émotive à une activité, à un objet ou à une idée et la charge psychique (de libido) qui leur est prêtée. Ce sens freudien est à nouveau modifié par les auteurs précités qui confèrent au terme toute une gamme de significations différentes. Dans leur phraséologie, ce terme signifie tantôt l'amour des choses agréables et l'aversion des choses ou des excitants, pénibles (à savoir, la vieille idée que l'on recherche le plaisir et que l'on fuit la douleur) ; ailleurs le sens est plus complexe : il s'agit de l'arithmétique utilitaire de Bentham qui consiste en une évaluation rationnelle (cognitive) des divers phénomènes du point de vue de la pureté, de la durée, de l'intensité des plaisirs et des douleurs que ces phénomènes engendrent. Tantôt la cathexis, selon nos auteurs, est quelque chose de très différent de la connaissance et de l'évaluation ; tantôt elle coïncide plus ou moins avec ces notions. Recouvrant un éventail étendu de phénomènes et de procédés, le terme devient vague, nébuleux. En dehors même de ces défauts, ce vocable, tel qu'il est utilisé par nos auteurs, est purement « parasite » : il ne sert nullement à définir le sens des autres termes, mais il faut faire appel à des locutions comme « l'attachement au plaisir et le rejet des objets nuisibles » pour obtenir même une signification approximative.

Voici quelques autres exemples de divers « désordres du langage ».

<sup>1</sup> T. Parsons and E. Shils, *Toward a General Theory of Action* (Cambridge, Massachusetts, 1951), p. 5.

<sup>2</sup> *Ibid.*, pp. 5, 10, 68, 164, 294, 337, 449, 453.

<sup>3</sup> T. Parsons, *The Social System* (Glencoe, Illinois, 1951), p. 7 ; cf. également pp. 45-51 et *passim*.

Une *institution* sera un rôle *institutionnalisé* qui s'intègre à la signification structurelle stratégique du système total en question <sup>1</sup>.

En dehors d'une accumulation de mots complexes et mal définis cette définition de la notion d'institution est parfaitement tautologique. L'institution est un rôle institutionnalisé !

Encore plus étonnantes sont les définitions opérationnelles qui suivent.

Les images peuvent être ordonnées ou placées fort différemment selon les dimensions de généralisation des différentes matrices... La force de la valence du concept d'un aliment particulier sera fonction du besoin de cet aliment activé par une matrice dominante en y ajoutant le degré de cathexis d'une variété de nourriture particulière déterminée par la forme de l'embranchement de généralisation.

La puissance d'une force agissant dans un champ est en proportion directe du produit du besoin et de la valence déterminante et en raison inverse du carré de l'espace entre le comportement et la région de la valence correspondante...

Lorsqu'on considère l'identification opérationnelle d'une locomotion, il faut insister sur le fait que... la locomotion est un concept purement hypothétique (une variable intermédiaire). Elle implique des rapports avec un comportement, mais n'est pas identifiée au comportement lui-même <sup>2</sup>.

Si l'on veut bien considérer que ni la matrice, ni la valence, ni l'espace de comportement, ni le champ de forces, ni la force elle-même, ni la locomotion ne sont définis même approximativement, ces propositions opérationnelles sont de pures et simples effusions verbales. Celles-ci du reste, sont de trois types : a) une imitation de la terminologie des sciences physiques et particulièrement de la formule newtonienne de la gravitation ; et, comme nous l'avons dit, c'est une imitation qui déforme les concepts scientifiques et les rend fallacieux ou vides de sens ; b) une prédilection peu scientifique à l'égard de termes vagues et prétentieux qui sont substitués à la terminologie normale des sciences sociales ; c) une description tout à fait inintelligible de choses très connues et qui seraient bien mieux décrites par la terminologie courante des sciences sociales et psychologiques.

Notre anthologie d'exemples de ces désordres du langage pourrait s'enrichir de centaines d'exemples empruntés aux deux volumes de Parsons et Shils, *Toward a General Theory of Action*, 1951. E. Faris, dans son compte rendu du livre de Parsons, *Social System*, 1951 a du reste fait une amusante caricature de la manière stylistique de cet auteur : « En sachant que vous êtes un individu dans lequel le modèle général de l'orientation vers des valeurs de réalisation universelle, la

<sup>1</sup> T. Parsons, *The Social System*, p. 39.

<sup>2</sup> E. A. Tolman, « A Psychological Model », dans l'ouvrage collectif publié la direction de Parsons and Shils, *Toward a General Theory of Social Action*, pp. 323, 340, 341. L'article de Tolman présente, une abondante collection de désordres du langage semblables.



neutralité et la direction vers le social sont bien établis, il y a longtemps que je suis attaché à vous et y reste attaché (cathect). Nous pouvons donc ensemble entreprendre l'intégration d'un ego (vous) dans un rôle complémentaire par rapport à un autrui (moi), et ceci de façon que des valeurs communes soient internalisées dans la personnalité de l'ego et d'autrui et que notre comportement respectif arrive à constituer un système complémentaire de rôles-expectations-sanctions <sup>1</sup>. »

Pour compléter ces échantillons de vices du langage et de la pensée trop répandus parmi cette école, nous offrons ci-après quelques exemples de termes inventés et parfaitement inutiles désignant des phénomènes psychiques fondamentaux utilisés par des auteurs contaminés par le langage opérationnel. « Adience » et « abience » pour « amour » et « haine ». « Enthropie » pour « habitude » ou « org » et « animorg » pour « organisme » et « organisme animal » <sup>2</sup>.

« La conscience est un agrégat d'électrons et de protons » (A. P. Weiss).

« La conscience est une intégration complète et une succession d'activités corporelles qui sont étroitement liées à des mécanismes verbaux ou gestuels et qui par conséquent apparaissent fréquemment dans l'expression sociale » (K. S. Lashley) <sup>3</sup>.

L'émotion est un rapport particulier fondé sur la réaction à un excitant » (W. S. Hunter) <sup>4</sup>.

Selon G. Lundberg les termes peur ou haine doivent être évités dans une description scientifique ; il faut leur substituer dans une description opérationnelle la locution suivante : « le comportement d'un objet possédant des caractéristiques spécifiées et réagissant à un excitant également spécifié dans un champ de forces définis » <sup>5</sup>.

Si je n'avais pas fait précéder ces définitions par les mots de « conscience, émotion ou peur », nul n'aurait sans doute deviné que ces locutions toutes faites étaient les définitions opérationnelles de ces termes tant elles sont vides de signification précise. Car, en un sens, tout objet de notre connaissance y compris une machine à écrire, une feuille de papier, une pierre ou une plante est constitué par un agrégat d'électrons et de protons. Faut-il en conclure que ces objets soient la

<sup>1</sup> *American Sociological Review*, 18, p. 106 (1953).

<sup>2</sup> J. G. Miller, E. B. Holt, dans *Chicago Behavioral Sciences*, ouvrage collectif n° 1, 1953, pp. 8, 16, 41.

<sup>3</sup> K. S. Lashley, « The Behavioristic Interpretation of Consciousness », *Psychological Review*, XXX (1923), pp. 327, 329.

<sup>4</sup> W. S. Hunter, « The Problem of Consciousness », *Psychological Review*, XXX (1924), pp. 1-31, et « Psychology and Anthroponomy », *Psychologies of 1925*, p. 91.

<sup>5</sup> G. A. Lundberg, *Foundations of Sociology* (New York, 1939), pp. 12-14.

conscience ? Une grenouille ou un moustique font preuve d'une intégration complète et manifestent une succession d'activités corporelles qui comportent des mécanismes vocaux et gestuels. Faut-il alors les identifier à la conscience ? Les mouvements d'un serpent qui va mordre, d'une vache qui rumine, d'une abeille qui bourdonne manifestent « un rapport particulier caractérisé par une réaction à un excitant ». Est-ce qu'alors le serpent, la vache ou l'abeille sont des émotions ? Les mouvements de la lune ou d'une pierre qui tombe peuvent se définir « comportement d'un objet possédant des caractéristiques spécifiques, etc..., et pourtant la lune, la pluie, les pierres, les oiseaux équivalent-ils à la peur ou la haine ?

Voici encore quelques exemples de « définitions très scientifiques » sur lesquels le lecteur pourra exercer sa sagacité. Il trouvera quelques lignes plus bas la réponse et verra s'il est tombé juste.

X est « un système d'énergie opérant à l'intérieur d'un champ de forces ».

Y est « à la fois un système mécanique et un moi sémantique ».

Z est « la sélection, opérée par un organisme, des opérations matérielles particulières qu'il doit effectuer sur des espèces particulières d'énergie-matière afin de réduire le travail probable de l'organisme lui-même ».

W est « un point mathématique mobile dans l'espace-temps, en relation avec lequel la matière-énergie se déplace de telle sorte que se crée une situation physique dans laquelle du travail est dépensé en vue de préserver un système physique d'un équilibre final gravitationnel et électro-magnétique avec le reste de l'univers ».

A titre d'expérience j'ai demandé à plusieurs savants et à des profanes intelligents de deviner à quoi correspondaient ces définitions ; tous échouèrent sur toute la ligne.

Je puis donc révéler que X est « l'organisme » défini par G. Lundberg, Y « un individu », Z « l'esprit », W « un organisme » selon G. K. Zipf<sup>1</sup>.

Toutes nos citations montrent bien que les partisans de la rigueur opérationnelle et de la précision scientifique ne réussissent pas le moins du monde à formuler même des définitions approximatives des phénomènes psycho-sociaux. Le seul fait qu'ils imaginent des descriptions de ce genre en croyant fermement qu'ils sont parfaitement scientifiques, serait lui-même un syndrome du désordre de leur pensée et de leur langage ; si le syndrome demeurerait exceptionnel et n'intervenait que chez quelques rares psychologues et sociologues on pourrait ne pas s'y attarder ; il se produit des anomalies dans tous les domaines de l'activité humaine. Par malheur, les désordres de ce genre sont fort répandus et, pendant les dernières décennies, ils se sont multipliés chez les psychologues et les sociologues

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 115 ; G. K. Zipf, *Human Behavior and the Principle of Least Effort* (Cambridge, Massachusetts, 1949), pp. 212, 253, 327-328.

de la jeune génération, révélant un état de choses anormal dans ces disciplines et dans les disciplines connexes. Il faut mettre en garde les esprits vraiment créateurs de cette génération contre une sorte de dégénérescence intellectuelle et verbale qui tend à affecter leurs recherches, car elle ne peut mener qu'à une impasse.

Ayant indiqué des états morbides qui sont quelque peu extérieurs au fond des sciences psycho-sociales actuelles, abordons maintenant l'examen de ces excroissances cancéreuses qui dévorent leur organisme lui-même ; elles sont nombreuses et diverses, les formes principales étant le naturalisme physicien, la quantophrénie, la testomanie, la passion des techniques, la peur de toute pensée. Étudions brièvement chacun de ces états morbides des sciences psycho-sociales contemporaines.

## CHAPITRE III

# L'ILLUSION DE L'OPÉRATIONNALISME

### 1. – L'opérationnalisme dans les sciences de la nature

[Retour à la table des matières](#)

La mécanique classique post-newtonienne a utilisé systématiquement la méthode opérationnelle et ceci de plusieurs manières, en vue particulièrement de déterminer la position et les mouvements de corps matériels dans l'espace et dans le temps. Postulant que l'espace était isotropique et homogène, la mécanique classique pouvait déterminer la position et le mouvement d'un point ou d'un corps matériels en se référant à d'autres points ou à d'autres corps et non pas en les situant dans « l'espace absolu » de Newton.

« Il est impossible d'imaginer l'espace absolu. Quiconque parle d'espace absolu emploie une locution vide de sens... Non seulement nous sommes incapables de connaître la position absolue d'un objet dans l'espace... mais nous ne devrions parler que de sa position relative par rapport à d'autres objets ; même l'expression « la distance absolue entre deux points » est vide de signification ; on devrait seulement faire état de la relation entre deux distances <sup>1</sup>. »

Cet espace relatif n'acquiert de signification que lorsqu'on possède une unité en vue de le mesurer. En l'absence d'une telle unité et en l'absence de l'opération de la mensuration, ni la position ni le mouvement d'un corps ne sauraient être déterminés <sup>2</sup>.

« La position d'un point (dans l'espace) ne saurait être déterminée que par la relation avec d'autres points choisis arbitrairement comme références....en vue d'invoquer ce point, il est nécessaire de mesurer certaines distances. Mesurer

---

<sup>1</sup> H. Poincaré, *La science et la méthode* (Paris, 1920), p. 95 ; H. Poincaré, *Dernières Pensées* (Paris, 1913), pp. 18 et suiv.

<sup>2</sup> H. Poincaré, *La science et la méthode*, pp. 96-104.

signifie prendre un mètre et traverser l'espace (se déplacer selon une ligne droite). On admet que la longueur du mètre ne varie pas au cours de ce déplacement <sup>1</sup>. »

Ces textes, outre certains problèmes propres aux sciences physiques définissent clairement l'essentiel de la méthode opérationnelle.

Au cours des dernières années P. W. Bridgman a généralisé l'emploi de la méthode opérationnelle en physique. Il soutient que c'est à peu près la seule méthode féconde qui permette l'élaboration de concepts physiques en vue de l'étude scientifique des phénomènes physiques (et aussi des phénomènes sociaux <sup>2</sup>.

« La signification essentielle de l'opérationalisme en physique, est que les concepts physiques doivent être définis en termes d'opérations physiques réelles. En conséquence, il n'y a point pour un concept de signification, à moins qu'il ne représente une opération qui puisse être effectuée au laboratoire. Ainsi le terme « la pression d'un gaz » ne signifie rien jusqu'à ce que l'on décrive une opération consistant en la mesure de cette pression. Lorsqu'on pense à la pression il faut penser à un appareil réel comprenant par exemple des tubes de verre ou de caoutchouc et du mercure et aussi se représenter l'opération, qui consiste à utiliser cette instrumentation jusqu'au moment où une aiguille vous indique sur un cadran la pression du gaz. [Le même point de vue est adopté en ce qui concerne la longueur, le temps, la vitesse, la température, etc... <sup>3</sup>]. »

Ceci signifie que la méthode opérationnelle est la méthode expérimentale par excellence et que la méthode expérimentale à l'état pur est identique à la méthode opérationnelle. Ses partisans les plus enthousiastes prétendent que seule la méthode opérationnelle peut procurer des résultats valables. Bien plus, ils sont persuadés qu'aucune contradiction, aucune fragmentation des connaissances ne peuvent être entraînées par le fait de son utilisation ou par ses résultats, et que toutes les découvertes scientifiques valables ont été obtenues par la méthode opérationnelle ; qu'elle garantit un savoir parfaitement adéquat, qu'elle possède uniquement des vertus et point d'inconvénients.

Vanté de la sorte par Bridgman et quelques autres, l'opérationalisme a séduit une légion de sociologues et de psychologues, lassés par leur recherche d'une méthode simple et sûre qui fût applicable à l'étude de leurs domaines respectifs. L'apparente simplicité et le prestige de l'opérationalisme paraissent en faire une

<sup>1</sup> L. Lecornu, *La Mécanique* (Paris, 1918), pp. 6-8. Voir également J. C. Maxwell, *Matter and Motion* (London, 1882), p. 20 ; P. Appel et S. Dautheville, *Précis de mécanique rationnelle* (Paris, 1924), ch. I-II ; E. Mach, *The Science of Mechanics* (Chicago, 1902, pp. 226 et suiv.).

<sup>2</sup> Cf. P. W. Bridgmann, *The Logic of Modern Physics* (New York, Macmillan, 1927), et *The Nature of Physical Theory* (New York, Macmillan, 1936) ; également Bridgman, « Some General Principles of Operational Analysis », *Psychological Review*, LII (1945).

<sup>3</sup> R. B. Lindsay, « A Critique of Operationalism in Physics », *Philosophy of Science*, IV (1937), p. 456.

réponse toute trouvée à leurs vœux. Comme il arrive souvent en pareille matière, sans approfondir la nature réelle de l'opérationalisme et son rôle véritable dans le progrès des sciences physiques, non plus que les limitations et les incertitudes auxquelles ils aboutissaient, négligeant de même le rôle capital de l'intuition pure, de la déduction et de l'induction non opérationnelle dans le développement des sciences et de la connaissance en général, nos sociologues, psychologues et anthologues se muèrent en opérationalistes ardents et se mirent à appliquer massivement la méthode opérationnelle à leur étude des phénomènes sociaux, culturels et mentaux. Une sorte d'orgie opérationaliste s'étendit rapidement à ces disciplines. Les expressions « en utilisant la méthode opérationnelle », « définitions et concepts opérationnels », « théories opérationnelles », et ainsi de suite sont devenues des mots de passe quasi-magiques, invoqués pour résoudre toutes les controverses. « L'avantage essentiel des définitions opérationnelles tient à l'unification de la science et à la solution des controverses qu'elles permettent » déclare E. G. Boring. L'opérationalisme est « la révolution qui interdira la possibilité d'une autre révolution en psychologie à cause de la rigueur en matière de définitions, qui impose le silence aux controverses inutiles », proclame un autre psychologue <sup>1</sup>.

Comme tous les fanatiques d'un culte nouveau, les opérationalistes croient intensément à l'infailibilité de leurs incantations. Nonobstant le fait que leurs manipulations opérationnelles ressemblent trop souvent aux méthodes scientifiques des savants que nous rencontrons dans les *Voyages de Gulliver*, ils continuent à entonner des hymnes à l'opérationalisme et à murmurer leurs litanies.

Si les opérationalistes psycho-sociaux avaient étudié plus sérieusement la nature, le rôle, les limites et les dangers de leurs méthodes lorsqu'elles s'appliquent aux sciences physiques, et s'ils avaient des connaissances plus solides en logique, en mathématiques, en épistémologie et en histoire des sciences, ils auraient sans doute évité la plupart de leurs bévues et ils auraient tenu compte des vérités modératrices que nous exposerons ci-après au sujet de la méthode opérationnelle telle qu'elle est utilisée dans les sciences physiques.

Premièrement, de nombreuses découvertes expérimentales (opérationnelles) dans les sciences physiques se sont avérées contradictoires ou incertaines et les contradictions ou erreurs n'ont pu être éliminées que par le recours aux méthodes non opérationnelles de la déduction logique, du raisonnement mathématique, opérant de concert avec une intuition supra-logique ou supra-sensorielle <sup>2</sup>. Il

<sup>1</sup> E. G. Boring, « The Use of Operational Definitions in Science », *Psychological Review*, LII (1952), pp. 243, 269 ; S. S. Stevens, « The Operational Basis of Psychology », *American Journal of Psychology*, XLVII (1934), p. 323. On consultera, sur le rôle sans cesse croissant de l'opérationalisme en psychologie, G. Allport, *The Nature of Personality* (Cambridge, Massachusetts, 1950), pp. 57-58.

<sup>2</sup> Sur le rôle de l'intuition supra-sensible et supra-rationnelle dans les découvertes scientifiques, les inventions technologiques et les grandes créations en matière de religion, de philosophie, de

advint, par exemple, que les résultats expérimentaux étaient contradictoires et discutables pour les problèmes suivants : l'effet de Compton, l'utilisation des effets magnéto-optiques en vue de l'analyse chimique et de la découverte des isotopes, la valeur de la charge de l'électron et ainsi de suite. « Donc où trouverait-on la précision, l'objectivité, l'absence de contradictions si bruyamment vantées dans les opérations purement expérimentales <sup>1</sup>? »

Deuxièmement, les expériences et les opérations effectuées uniquement en vue d'expérimenter, sont inutiles et sans signification. Seules les opérations expérimentales effectuées en vue de confirmer ou d'infirmer certaines idées qui, elles, sont non opérationnelles) peuvent avoir une valeur probante.

Troisièmement, toute expérience opérationnelle concerne un fragment infime de la réalité. En tant que telle elle n'apporte que des résultats lacunaires, significatifs seulement si l'on se place au point de vue d'une opération délimitée. La vérification expérimentale des mêmes hypothèses par l'utilisation d'opérations diverses, ne procure pareillement que des résultats lacunaires et des séries de notions différentes. En conséquence, dans l'étude d'un même problème il y aurait autant de résultats et de concepts différents qu'il y a d'opérations délimitées. Aucune de celles-ci ne peut aboutir à une formule, un concept ou une uniformité valables pour toutes les manipulations opérationnelles utilisées. Ainsi le concept correspondant à la pression du gaz mesurée dans un tube en U ordinaire est différent de celui qui exprime la pression du gaz mesurée par une jauge à ionisation, étant donné que les deux opérations sont complètement dissemblables. Le concept de température serait alors différent s'il était défini seulement par des mesures opérationnelles effectuées par des thermomètres différents. La différence entre les diverses procédures opérationnelles rendait impossible l'établissement d'une échelle thermodynamique des températures, indépendante de la substance thermométrique utilisée et des opérations pratiquées ; et ainsi de suite <sup>2</sup>. D'où il ressort que l'emploi strict de la méthode opérationnelle ne peut aboutir qu'à des fragments de connaissances et à des notions valables, au mieux, pour la seule opération pratiquée ; en aucun cas ces éléments partiels ne peuvent prendre une signification générale. En d'autres termes la méthode opérationnelle ne saurait aboutir à des formulations et à des uniformités universelles, à des concepts généraux. Employée exclusivement, elle n'aboutit qu'à une fragmentation de la

---

beaux-arts, d'éthique et dans d'autres domaines, cf. P. Sorokin, *The Ways and Power of Love* (Boston, 1954), ch. VI, et *The Forms and Techniques of Altruistic and Spiritual Growth*, ouvrage publié sous la direction de P. Sorokin (Boston, 1954) ; K. W. Wild, *Intuition* (Cambridge, 1938) ; R. Ulich, *Man and Reality* (New Haven, 1948) ; F. S. C. Northrop, *The Meeting of East and West* (New Haven, 1948) ; E. W. Sinott, *Two Ways to Truth* (New York, 1953). On trouvera d'autres indications bibliographiques dans les ouvrages précédemment cités de P. Sorokin.

<sup>1</sup> R. B. Lindsay, *op. cit.*, p. 457. Voir également H. Margenau, *The Nature of Physical Reality* (New York, 1950).

<sup>2</sup> On trouvera d'autres faits du même ordre dans l'article de Lindsay déjà cité, pp. 456 et suiv.

connaissance sous la forme d'une multiplicité opérationnelle de concepts, de théories, de lois causales.

« Si un concept est synonyme d'une série d'opérations correspondantes... il faut qu'il y ait une infinité de concepts. Envisageons, par exemple, toutes les opérations différentes qui sont intervenues dans l'étude du processus de l'acquisition des connaissances. En vue de prévenir un pluralisme absurde, il a fallu grouper les opérations par classe et, en fin de compte, il n'y a d'autre moyen de les grouper que dans le recours à une pensée relationnelle (théorique). L'opérialiste le plus convaincu ne communique pas à autrui des opérations, mais un concept antérieur, car le symbolisme opérationnel repose sur des idées antérieures aux entités et aux relations qui font l'objet dudit symbolisme <sup>1</sup>. »

Quatrièmement, l'opérialisme « implique l'abandon de la méthode de la physique théorique qui, dans l'ensemble, a remporté un succès considérable dans la description des phénomènes », à savoir la théorie logique et mathématique collaborant avec l'intuition et l'imagination (soumises a posteriori à l'expérience) et qui a contribué à l'invention des concepts, des théories, des hypothèses, des uniformités atteignant au plus haut degré de généralité dans les sciences physiques. Cette pensée théorique a seule pu suggérer, passer au crible, réconcilier entre eux et généraliser les, résultats des expériences opérationnelles. Par exemple, dans les cas envisagés, « le concept de pression est emprunté à la théorie de la mécanique et c'est exclusivement en nous plaçant sur un terrain théorique que nous décidons que diverses méthodes peuvent être employées en vue d'assigner des valeurs numériques à des notions symboliques. Il doit appartenir aux physiciens de ne jamais identifier trop étroitement les concepts à une opération particulière <sup>2</sup>... »

« Des entités ont fréquemment été déduites, par, le passé, de lacunes apparaissant dans une succession naturelle avant que leur existence ait pu être certifiée selon les critères de la science empirique. On prévoyait ainsi la réalité de certains éléments, d'après des blancs dans une « table périodique » : celle de planètes du fait de mouvements irréguliers de corps célestes connus, par exemple. De même, les ondes radio-électriques parurent avoir une réalité en raison de la simplicité des équations électromagnétiques. Les progrès les plus significatifs de la physique moderne furent devancés par des conjectures... On citerait entre autres exemples la découverte de l'électron positif, du neutron et de plusieurs types de mésons. La découverte du neutron repose entièrement sur des considérations théoriques : il faut que cette particule existe pour conserver les principes de l'énergie, de la masse et du mouvement circulaire ; pourtant on n'a jamais jusqu'ici pu l'observer comme les autres particules élémentaires <sup>3</sup>. »

<sup>1</sup> G. Allport, *op. cit.*, pp. 68-69. Cf. également H. Blumer, « The Problem of the Concept in Social Psychology », *American Sociological Review*, XLV (1940), pp. 710 et suiv.

<sup>2</sup> Lindsay, *op. cit.*, pp. 457-458.

<sup>3</sup> H. Margenau, « Physical Versus Historical Reality », *Philosophy of Science*, 19 (1952), p. 203.



Cela ne signifie pas que la physique théorique ou n'importe quelle autre branche de la science puisse s'émanciper de l'épreuve de l'expérience. Le principe intuitif doit être éprouvé et clarifié par une analyse logique ou mathématique de sa signification ; puis toutes les déductions qu'on en dérive doivent être vérifiées, dans tous les cas où cela est possible, par une épreuve empirique adéquate.

Ce sur quoi nous voulons insister, c'est le droit, maintes fois justifié par le passé, d'utiliser en vue de l'élaboration de théories, des concepts qui ne sont pas définis directement en termes d'opérations de laboratoire, comme les concepts de la fonction de l'énergie potentielle en mécanique classique ou les champs électriques et magnétiques dans la théorie électronique de la matière, concepts qui sont littéralement définis en termes d'équations que leurs symboles représentatifs sont censés satisfaire <sup>1</sup>.

Même dans les équations utilisées au laboratoire et qui constituent des lois physiques, toutes les quantités qui interviennent ne sont pas mesurables du point de vue opérationnel. Ainsi dans la loi de la chute libre des corps ( $S = \frac{1}{2} gt^2$ ) la quantité  $g$  reçoit sa signification non pas d'une mesure directe ou opérationnelle, mais seulement du fait qu'elle apparaît dans la formule. Nous sommes obligés d'utiliser la formule pour la calculer, ce qui confirme l'importance de la théorie dans toutes les opérations expérimentales.

Cinquièmement, si les opérationalistes avaient véritablement étudié un très grand nombre de découvertes scientifiques capitales et d'inventions technologiques, s'ils s'étaient penchés sur les principales religions, sur les systèmes philosophiques et moraux ainsi que sur les grandes œuvres d'art étudiées dans leur genèse et leur développement, ils auraient appris d'abord que tous sont nés d'une intuition ; ensuite, que celle-ci a été reconnue par la pensée logique et mathématique comme indispensable pour effectuer toutes les déductions à partir du principe, du postulat intuitifs ; et finalement que, dans le domaine de la science, ces déductions furent de nouveau mises à l'épreuve par la méthode expérimentale, inductive, ou opérationnelle <sup>2</sup>.

En mécanique, à partir de bases initiales, intuitives, et peu élaborées comme l'espace et le temps, la pensée logico-mathématique a créé les concepts abstraits de vitesse et d'accélération et à leur tour ces concepts ont été mis à l'épreuve de l'expérience <sup>3</sup>. La procédure expérimentale ou opérationnelle représente ainsi

<sup>1</sup> Lindsay, *op. cit.*, p. 458.

<sup>2</sup> On peut considérer qu'à l'heure actuelle le caractère intuitif de la plupart des découvertes scientifiques et des grandes créations dans tous les domaines de la civilisation est suffisamment établi. On trouvera un faisceau de preuves empiriques dans P. Sorokin, *Social and Cultural Dynamics*, vol. IV, ch. XVII, et P. Sorokin, *The Ways and Power of Love* ch. VI.

<sup>3</sup> Cf. Lindsay, *op. cit.*, pp. 459 et suiv. ; R. B. Lindsay and H. Margenau, *Foundation of Physics* (New York, 1936) ; F. S. C. Northrop, *The Meeting of East and West* (New York, 1946), ch. XII et *passim*.

seulement une étape d'un processus de trois phases : intuitive, mathématico-logique, expérimentale. Et ce processus caractérise le développement, l'épanouissement de toutes les grandes créations de la science, de la religion et des beaux-arts.

Résumons la situation en disant que « quoique l'opérationalisme projette une lumière utile sur les problèmes de la physique, il trahit de grandes faiblesses qui rendent contestable l'utilité de son application intégrale à la physique. De toutes façons, cette application exigerait la mise au rebut de la méthodologie la plus généralement admise ; de plus, le succès très relatif de cette méthodologie n'inclinera guère les physiciens à sacrifier la physique théorique sur l'autel de l'opérationalisme <sup>1</sup>.

Sans la coopération de l'intuition et de la pensée logico-mathématique, les procédures opérationnelles ne sauraient découvrir des déductions logiques et mathématiques et n'auraient pu accomplir les principales conquêtes de la physique, à commencer par les lois de Newton et de Galilée pour arriver jusqu'à la relativité, la mécanique quantique, les relations d'incertitude et de nombreux concepts et équations de la physique nucléaire. Abandonner l'intuition et la pensée logique en faveur de la méthode opérationnelle reviendrait à mutiler la pensée créatrice en général et la science en particulier. Sans intuition et sans logique aucun progrès véritable dans la science, la religion, la philosophie, l'éthique et les beaux-arts ne serait plus possible.

## **2. – Faux opérationalismes dans les sciences psycho-sociales**

[Retour à la table des matières](#)

Si donc l'opérationalisme est d'une valeur limitée en physique, à plus forte raison son application aux disciplines sociales et psychologiques exige-t-elle des restrictions plus considérables encore. Ceci est confirmé d'abord par le bizarre caractère de la méthode que certains sociologues et psychologues qualifient d'opérationnelle. Les physiciens partisans de la méthode opérationnelle, sont eux-mêmes surpris par la déformation que font subir à cette méthode certains chercheurs des sciences psychosociales. Donnons ici quelques exemples caractéristiques de « définitions opérationnelles » prodiguées par des sociologues et des psychologues.

---

<sup>1</sup> Lindsay, « A Critique of Operationalism », p. 470. Voir également A. C. Benjamin, *Operativism* (1955).

***Définitions opérationnelles du bonheur ou de l'adaptation mutuelle dans le mariage.***

Clifford Kirkpatrick définit d'un point de vue opérationnel la « mauvaise adaptation conjugale » comme étant « la qualité d'un mariage qui fait qu'un ami intime du couple déclare celui-ci mal adapté ». L'adaptation conjugale est définie d'une manière bien élémentaire <sup>1</sup>. Ainsi, si un savant veut donner une définition opérationnelle du bonheur ou de l'adaptation dans le mariage, tout ce qu'il devra faire c'est d'abord de demander à un ami du couple si ce ménage est bien ou mal assorti ; deuxièmement, sans aucune, vérification, il acceptera les opinions de ce tiers comme valables et scientifiques ; troisièmement, il pourra construire un énorme engrenage statistique fondé sur des mesures précises et prévoyant le succès ou l'échec de ce mariage. C'est là une façon bien rudimentaire de trouver une réponse scientifique à l'épineux problème du bonheur ou de l'adaptation mutuelle sur lequel nombre de « philosophes de cabinet » ont dépensé tant d'effort et de pensée. En suivant cette méthode opérationnelle on peut obtenir une définition et même une mesure plus précise du bonheur, en demandant à un ami du couple si le mariage est « très heureux, heureux, assez heureux, malheureux, très malheureux ». Ensuite, en enregistrant comme des vérités scientifiques infaillibles ces révélations de l'ami, on aura procédé selon une méthode opérationnelle encore plus raffinée !

D'autres enquêteurs (L. M. Terman, J. Bernard, E. W. Burgess, L. S. Cottrell et d'autres) <sup>2</sup>, emploient une technique opérationnelle quelque peu différente en vue du diagnostic des couples bien adaptés ou « très heureux, heureux, assez heureux, malheureux, très malheureux ». Au lieu de, s'adresser à un ami du couple, ces enquêteurs préfèrent interroger le couple lui-même et lui poser un grand nombre de questions, sous la forme du questionnaire ou de l'interview, pour déterminer si leur mariage est « très heureux, heureux, malheureux » et ainsi de suite. Dans ce cas, les enquêteurs pensent qu'ils ont obtenu des résultats précis et d'une grande valeur scientifique à partir des réponses non vérifiées données par les intéressés eux-mêmes. Curieuse façon de définir, de diagnostiquer, de démêler le mystère du bonheur ou du malheur dans la vie conjugale ! On s'étonnera seulement qu'une méthode opérationnelle aussi simple n'ait pas été découverte par une légion de sociologues, au cours des siècles ! On sera surpris aussi que les économistes

<sup>1</sup> C. Kirkpatrick, « A Methodological Analysis of Feminism », *American Journal of Sociology*, XLIV (1939), p. 332.

<sup>2</sup> Cf. L. M. Terman, *Psychological Factors in Marital Happiness* (New York, 1938) ; E. W. Burgess and L. S. Cottrell Jr., *Predicting Success or Failure in Marriage* (New York, 1939) ; E. W. Burgess and H. J. Lock, *The Family* (New York, 1945), pp. 458 et suiv. ; P. Wallin and H. M. Vollmer, « Marital Happiness of Parents », *American Sociological Review*, XVIII (1953), pp. 424-431 ; J. Bernard, « An Instrument for the Measurement of Success in Marriage », *Publications of the American Sociology Society*, XXVII (1933), pp. 94-106.

n'aient pas utilisé cette méthode pour obtenir des définitions opérationnelles du capital, de la valeur ajoutée, de l'équilibre économique, de la loi de l'offre et de la demande, de l'utilité marginale, de la loi de la décroissance du profit et autres concepts économiques fondamentaux. Recueillir les réponses d'un ou de plusieurs individus, est incontestablement plus simple que d'employer la méthode d'analyse mathématique, logique et empirique, utilisée par tous les économistes compétents. Pareillement le médecin n'aurait-il pas intérêt, au lieu d'utiliser un thermomètre ou un cardiographe, à interroger simplement le malade ou mieux un ami de celui-ci pour savoir si sa température ou son cœur sont normaux ? Et que penser du physicien, du chimiste, du mathématicien, du biologiste qui assez paradoxalement préfèrent employer des méthodes expérimentales ou instrumentales pour définir leurs concepts de base, faire leurs diagnostics ou découvrir des uniformités plutôt que d'interroger un certain nombre de personnes sur les quanta, le principe de la relativité, l'équation d'incertitude ou la composition de tel corps chimique ?

Si les méthodes opérationnelles de nos enquêteurs psychosociologues sont scientifiques, alors seront entièrement discréditées les méthodes des économistes, des physiciens, des chimistes, des biologistes et des médecins, car celles-ci n'ont assurément rien de commun avec les techniques, opérationnelles des enquêteurs qui ont étudié le bonheur ou le malheur des couples mariés.

Un autre exemple de la méthode opérationnelle dans les sciences psychosociales est donné par le groupe d'enquêteurs que dirige S. A. Stouffer. Dans leur étude de la corrélation entre le niveau d'instruction de jeunes soldats américains et leur valeur au combat (pour leurs résultats, ils invoquent les catégories suivantes : inférieur à la moyenne, moyen, au-dessus de la moyenne), ils n'ont ni observé directement, ni soumis à un test scientifique la valeur au combat de leurs échantillons humains, non plus qu'ils ne l'ont évaluée eux-mêmes sur la base de données objectives, vérifiables. Au lieu de cela, ils ont simplement accepté l'opinion des autorités militaires sans en vérifier le moins du monde l'exactitude<sup>1</sup>. Sur ce point comme sur de nombreux autres, ils n'appliquent pas cette règle d'or du savant de n'« accepter aucune affirmation dogmatique sans en vérifier l'exactitude ». Sans prendre cette précaution élémentaire, ils endossent des estimations faites par des personnes en général plus ou moins qualifiées et obtenues par des procédés également mal connus des auteurs eux-mêmes.

En effet, leur adoption de l'étalon : « valeur au combat » en tant que variable est un acte de foi fondé sur la prétendue infailibilité d'estimations pratiquées par les autorités militaires en général inconnues des enquêteurs. Cette foi ne diffère, en rien de toute croyance dogmatique en des propositions non vérifiées. Les rites

<sup>1</sup> Cf. S. A. Stouffer et ses collaborateurs, *The American Soldier* (Princeton, 1949), vol. II, pp. 36 et suiv. Ce type de « méthode opérationnelle » est utilisé tout au long des quatre volumes de Stouffer et de ses collaborateurs, *Studies in Social Psychology in World War II* (Princeton, 1949-1950).

opérationnels de ces chercheurs se limitent en réalité au travail qui consiste à recueillir des opinions non vérifiées, soit des conjoints et de leurs amis, soit des autorités militaires ou de toutes autres personnes. Au lieu d'étudier directement les phénomènes, de les définir et de les analyser par eux-mêmes, ils « reculent pour mieux sauter » et s'en remettent à quelqu'un d'autre pour cette tâche. La substitution de l'opinion d'autrui à une véritable étude des phénomènes prend de telles proportions que les opérationnalistes sont rarement en contact avec les faits pertinents. Ainsi ils n'observent guère ni les ménages, ni les hommes au combat. Au point que leurs connaissances par ouï-dire sont recueillies non pas par eux-mêmes, mais par des assistants ou des aides salariés. Qu'on imagine donc des physiciens ou des chimistes travaillant de cette façon et établissant des tableaux de ces opinions recueillies par des tiers tout en insistant sur l'objectivité et le caractère scientifique des techniques opérationnelles. Mais si l'on ne trouve pas de physiciens ni de chimistes de ce genre, en revanche le domaine des disciplines psycho-sociales foisonne, d'opérationnalistes de cet acabit.

En dehors du fait qu'ils substituent des opinions recueillies çà et là à l'étude scientifique des faits, les opérationnalistes psychosociaux adoptent d'autres présupposés dogmatiques et d'autres estimations subjectives. Dans leur étude du bonheur conjugal, ils admettent que les réponses fournies aux questions portant sur « les manières à table », « les genres de divertissements des conjoints », « les rapports avec la belle-famille », « la fréquence des baisers échangés par les conjoints », sont les critères du bonheur conjugal sans tenir compte de la manière dont les conjoints s'embrassent, se disent « bonjour » ou jouent au golf. Or l'expérience la plus banale révèle qu'il y a de nombreux types de baisers : le baiser de Judas, le baiser qui est une habitude, le baiser qui cherche à apaiser le conjoint, le baiser qui cherche à l'induire en erreur et ainsi de suite... Pour cette raison si l'on envisage chez dix couples une même fréquence des baisers échangés par les époux, cela ne signifie pas cependant que « l'unité-baiser » est égale ou identique pour ces différents couples. On ne saurait donc l'utiliser comme une unité propre au bonheur conjugal en général et cette remarque s'applique également aux autres critères proposés en vue de déterminer l'harmonie des mariages. En mettant sur le même plan tous les « baisers », ou toutes les « manières à table » qui se ressemblent apparemment, nos opérationnalistes égalisent des choses inégales ; les bévues de ce genre ne sont pas exceptionnelles chez eux.

Une fois qu'ils ont recueilli les opinions des personnes interrogées et qu'ils ont admis que ces opinions représentaient une description ou une définition exacte des phénomènes étudiés, les opérationnalistes se doivent de classer ces opinions, de les coter, de découvrir leurs rapports réciproques et d'exprimer ces rapports sous la forme de quelque équation ou formule telle que le coefficient de corrélation. Or, toutes ces opérations comportent inévitablement une série de décisions arbitraires et subjectives. Quel poids, combien de points chiffrés faut-il attribuer respectivement à chacun des nombreux critères du bonheur conjugal (les manières à table, les baisers, la façon de jouer au golf ou au bridge et ainsi de suite) ? Il

faudra que les enquêteurs en décident d'une façon tout à fait arbitraire ou qu'ils s'en remettent alors à de soi-disant experts pour jauger, classer et attribuer des points chiffrés. Bien plus, les experts ne possédant pas eux-mêmes de critères objectifs, leur opinion sera aussi arbitraire que celle des premiers enquêteurs. Il en va de même du verdict de la majorité des personnes interrogées, car le vrai ne peut pas être démêlé du faux par un vote au suffrage universel. L'histoire de la science, celle des connaissances humaines, regorgent de cas où des majorités ignorantes ont soutenu des théories fausses, des idéologies mensongères et des croyances superstitieuses, tandis que des minorités novatrices découvraient des vérités neuves et souvent impopulaires. Une nouvelle série de décisions arbitraires devra être faite à chaque étape ou presque de l'élaboration des matériaux recueillis par ouï-dire et de leur mise en forme dans des tables faisant apparaître des résultats chiffrés d'une allure rigoureuse. Des opérations de ce genre ne sont qu'un travestissement de la recherche scientifique véritable.

Une autre variété de la définition opérationnelle dans les disciplines psychosociales est représentée par les concepts, les définitions et les formules empruntés aux sciences de la nature. En physique et dans les autres sciences de la nature, les concepts, les formules et les propositions employés ont une signification précise et correspondent à des mesures exactes. Élaboré en vue, de l'étude des phénomènes physiques, le système conceptuel des sciences physiques ne s'applique que rarement à l'investigation des phénomènes psycho-sociaux ; et c'est pourquoi de nombreux concepts, de nombreuses propositions relevant de la physique, transposés et importés dans le domaine psycho-social en vue, d'une fonction opérationnelle se vident de tout sens.

Le système de S. C. Dodd, introduisant dans la sociologie des concepts définis d'une manière opérationnelle, offre un exemple caractéristique de cette transposition. Suivant l'exemple des physiciens sociaux les moins heureux des siècles précédents<sup>1</sup>, Dodd introduit les concepts de temps, d'espace, de population et « toutes les caractéristiques des hommes et de leur milieu » en tant que concepts fondamentaux de son système opérationnel de sociologie. Il ne déduit pas ces concepts d'une procédure opérationnelle qui lui soit propre et il n'essaye pas non plus de les définir d'une autre façon ; au contraire, il emprunte simplement les termes avec leurs signes (ainsi T pour le temps) aux sciences physiques, supposant résolu le problème de l'adaptation à la sociologie de concepts définis opérationnellement. Que cette prétendue solution ne soit guère fructueuse, on l'apercevra aux définitions que Dodd propose des « données statiques et dynamiques », du « changement sociétal » et de la « force sociétale » :

<sup>1</sup> Cf. le commentaire de P. Sorokin sur les nombreuses théories de « physique sociale », dans *Contemporary Sociological Theories*, ch. I, et dans *Socio-cultural Causality, Space, Time* (Duke University Press, 1943), *passim*.

« Toutes les données statiques ou non temporelles peuvent être représentées par un exposant zéro appliqué à la composante temps,...  $T^0 = I$ . Les données dynamiques comportent un exposant différent de zéro. Les durées sociales comme celles que représente l'âge des institutions, des coutumes ou des personnes peuvent être représentées par un exposant plus un :  $T^{+1}$ . Le changement ou le processus social comporte toujours quelque, phénomène qui se passe dans un intervalle temporel. La vitesse d'un tel changement correspond au degré de changement divisé par la période. Ainsi tout changement sera figuré par :

$$\frac{I}{T} \quad \text{ou } T^{-1}.$$

« L'accélération est définie par une division de la vitesse par l'intervalle de temps total. La formule est alors :

$$\frac{I}{T^2} \quad \text{ou } T^{-2}.$$

Une force sociétale peut être définie comme une accélération d'un changement affectant une population et peut être mesurée, dans tous les cas où le changement est mesurable, en tant que produit de l'accélération et de la population qui l'a subie. En langage symbolique, si I représente le changement, P la population modifiée, et F la force sociétale,  $F = T^{-2} I P = \text{force sociétale (Eq. 2)}^1$ . »

Si impressionnante que puisse être cette transcription simplifiée des concepts physiques et de leurs signes, comme l'application de ces notions au temps social, à la durée, au changement, à l'accélération et à la force, les précédentes définitions sont creuses et inutilisables ; car elles ne donnent pas de véritables unités permettant de mesurer le changement, l'accélération, la vitesse ou la force affectant les sociétés. Tous les signes employés ( $T^0$ ,  $T^{+1}$ ,  $T^{-1}$  et ainsi de suite) ne m'aideront pas à déterminer en quoi a consisté, par exemple, le changement qui est intervenu dans la civilisation américaine pendant ce dernier demi-siècle ; ils ne me permettront pas de dire quelle fut la « quantité » de ce changement, sa rapidité ou son accélération. Pareillement la définition de la force sociale ne se référant chez Dodd à aucune unité de force réelle, est absolument incapable de traduire la force de la religion, des facteurs économiques, de l'instinct sexuel, de la faim, des normes juridiques ou d'un événement tragique et de déterminer lesquelles parmi ces forces sont les plus puissantes et dans quelles conditions. Elles ne précisent pas non plus quel genre de « changement de la population » nous nous appliquons à mesurer. S'agit-il du taux des naissances, des décès, des mariages, des suicides ou de la morbidité ? Ou bien de l'augmentation ou de la diminution de la population ? De modifications de la densité démographique, de l'intelligence, de l'instruction ou de la criminalité ? De changements dans la composition de la population, du point

<sup>1</sup> S. C. Dodd, « A System of Operationally Defined Concepts for Sociology », *American Sociological Review*, IV (1939), pp. 620-622.

de vue de la race, du sexe ou de l'âge, du niveau de vie, de la religion, des beaux-arts, de la législation ? En bref, cette définition prétendument opérationnelle de la force sociale n'a aucune prise sur la réalité. Vides de sens également, des expressions comme « le produit de l'accélération et de la population accélérée » et des signes sténographiques ou pseudo-mathématiques comme  $F = T^{-2} IP$ . Une équation de ce genre ne saurait être résolue par un mathématicien, car elle, ne contient précisément aucune unité mathématique, aucun nombre, aucune quantité mesurable.

En admettant qu'une force sociale est définie comme  $F = PA$  (P étant le nombre d'habitants sujets au changement, et A la quantité de l'accélération, d'où la force sociale  $F = PA$ ), comment peut-on identifier, d'après cette formule, l'existence de cette force sociale que sera par exemple la conscience croissante de la guerre qui se fait sentir dans notre pays ? On ne saurait répondre à cette question en multipliant simplement le total de la population (P) par quelque indice d'accélération (A), tel que le changement intervenu dans le nombre de bons de guerre vendus et en faisant apparaître le résultat  $F = AP$ , où F représente la force sociale envisagée, à savoir la conscience de, la guerre. Et pourtant ce résultat ou d'autres analogues sont les seuls possibles si l'on suit la méthode de Dodd <sup>1</sup>. (Comme Shanas le fait justement remarquer.)

Il en va de même pour les autres concepts opérationnels et les pseudo-équations de Dodd, de même que pour les imitations analogues des sciences physiques par une légion d'opérialistes psycho-sociaux <sup>2</sup>. Je reviendrai, pour la critiquer plus à fond, sur cette imitation opérationnelle des sciences physiques. Présentement, je me propose, d'examiner brièvement la méthode opérationnelle appliquée aux sciences psycho-sociales par certains sociologues, psychologues et anthropologues.

D'après Dodd :

« Une définition (genus) est une définition opérationnelle (species ad definiendum) dans la mesure où celui qui définit a) spécifie la procédure employée (differencia), ainsi que les matériaux utilisés pour identifier ou produire l'objet à définir, et b) estime que sa définition possède un haut degré de précision (differentia).

« Une procédure peut consister en n'importe quelle action humaine (genus) dans la mesure où une telle action est un moyen en vue d'une fin que l'auteur

<sup>1</sup> E. Shanas, « Comment », *American Journal of Sociology*, XLVIII (1943), p. 491 ; cf. également E. Shanas, « A Critique of Dodd's Dimensions of Society », *American Journal of Sociology*, XLVIII (1942), pp. 214-230.

<sup>2</sup> Voir la critique de H. Blumer dans son article « The Problem of the Concept in Social Psychology », *American Journal of Sociology*, XLV (1940), pp. 710-712.



puisse communiquer... Ces actions dirigées et communiquées à autrui s'appelleront « procédure »... « la certitude » peut être définie comme un critère mesurant le degré de concordance entre elles de plusieurs observations successives du même phénomène. L'incertitude sera l'absence de cette concordance, la variation parmi les observations successives... Le, degré de certitude est mesurable par un index statistique approprié.

« [En fin de compte]... notre objet est d'apporter une contribution à la fonction générale de, la science, à savoir la prévision et l'action sur les phénomènes <sup>1</sup>. »

Quelques brèves remarques, quelques exemples d'« actions orientées, communiquées à autrui, montrant une parfaite concordance entre les observations successives », tout cela aboutissant à un non-sens total, devraient suffire à faire justice des encombrantes et fumeuses « définitions opérationnelles définies opérationnellement ».

D'abord rejetons cette idée que la prévision et le pouvoir sont des critères du caractère scientifique des propositions. Nos operationalistes répètent, en la déformant et sans citer l'auteur, la maxime d'Auguste Comte : « Savoir pour prévoir, prévoir pour pouvoir ». Pour autant que la prévision signifie l'anticipation de quelque événement à venir, ce n'est pas un critère nécessaire de la proposition scientifique. Les affirmations comme « Napoléon fut vaincu à Waterloo », « Jules César fut assassiné », « la Grèce du IIe siècle avant J.-C. connut un taux de natalité insuffisant et se dépeupla », sont des constatations exactes concernant l'histoire des individus, des groupements, des nations, de la Terre et du système solaire, mais ce sont des propositions portant sur le passé et non pas sur l'avenir. Par conséquent elles n'anticipent pas sur l'avenir et n'ont rien à voir avec la prévision. Pourtant nos operationalistes eux-mêmes ne peuvent nier que la plupart des propositions historiques sont exactes et valables, c'est-à-dire scientifiques.

Encore une fois, pratiquement toutes les propositions mathématiques (comme deux et deux font quatre) sont d'une validité étrangère au temps. Elles ne visent pas à prévoir quelque événement à venir, ou quelque validité future ; elles sont vraies pour le passé, le présent et l'avenir. Et ici, pour autant que nos operationalistes considèrent que la prévision consiste essentiellement en une anticipation de l'avenir, aucune vérité mathématique ne satisfait à leur critère opérationnel des propositions scientifiques. Par conséquent, les operationalistes doivent ou bien déclarer que les propositions mathématiques ne sont pas scientifiques, ou bien renoncer à ce critère. En dépit de leur audace bien connue, ils, ne sont pas près d'opter pour la première solution ; ils en sont donc réduits à abandonner la « prévisibilité » comme étant la caractéristique la plus importante des propositions

<sup>1</sup> S. C. Dodd, « Operational Definitions Operationally Defined », *American Journal of Sociology*, XLVIII (1943), pp. 482-489.

scientifiques. Nous développerons davantage cette argumentation dans un chapitre consacré à la prévision et à la théorie scientifique.

Mais tout ceci est encore plus valable pour ce qui est de l'action, car l'essence de toute proposition scientifique est d'être vraie indépendamment de tout pouvoir efficace sur les phénomènes, même étudiés en vue d'un objectif utilitaire. Certes, s'il y a des vérités scientifiques qui aident à obtenir un tel pouvoir, il y en a d'autres qui ne le font pas et ces vérités inefficaces ont la même validité que les premières. Le pouvoir est un résultat, non l'essence de la vérité scientifique ; et l'on ne saurait considérer un résultat comme un critère indispensable. Ainsi là plupart des affirmations des sciences historiques ne contribuent guère, à nous procurer une action sur le processus historique et cependant elles sont valables scientifiquement.

La table de multiplication et toutes les équations mathématiques valables sont scientifiques même lorsqu'on ne les utilise pas pour exercer une action sur la nature. Il en va de même pour toutes les vérités. Beaucoup d'entre elles ne seront pas utilisées en vue d'obtenir un pouvoir sur les choses avant fort longtemps ; elles n'en demeurent pas moins valables, la réciproque étant également vraie. Nombre de phénomènes sociaux ont été soumis à des managements très efficaces fondés sur des théories, des idéologies fallacieuses. En dépit de leurs idéologies raciales ou marxistes contestables, Hitler et Staline ont manié efficacement de nombreux processus politiques et ont exercé une influence sur les comportements de leurs subordonnés. La chose s'est du reste produite pour maint gouvernement, mainte entreprise commerciale, maint groupement religieux comme pour de nombreux syndicats. Répétons-nous : il ne faut pas assimiler un sous-produit de la vérité à son essence, ni ériger au rang de théorie des idéologies fallacieuses simplement parce qu'elles permettent d'exercer un pouvoir efficace sur les processus sociaux.

Pareillement la « communicabilité » ne saurait être considérée comme une caractéristique inhérente à toutes les propositions scientifiques. Ce critère non plus ne saurait nous faire atteindre des résultats valables dans la recherche de la vérité. Il est des propositions simples mais fausses qui demeurent plus facilement communicables que des vérités complètes. Si ce n'était pas le cas nous ne verrions pas des millions de notions fallacieuses, de croyances erronées et de superstitions surprenantes faire florès tout au long de l'histoire des hommes. Des vérités particulièrement complètes comme, par exemple, les propositions propres aux mathématiques avancées ou celles qui relèvent de doctrines religieuses, philosophiques ou esthétiques ardues sont beaucoup moins communicables aux masses que les valeurs d'un art inférieur ou des croyances superstitieuses et élémentaires. D'une façon générale, au cours d'une période donnée, ce sont les idées les moins adéquates et les plus simplistes dans les différentes provinces du savoir qui se répandent plus rapidement et plus largement que les théories complexes et exactes se rapportant aux mêmes domaines. Les rudiments des mathématiques, de la physique, de la sociologie, de la musique et de la littérature ont été communiqués et diffusés beaucoup plus facilement que les formes

avancées, raffinées de ces mêmes manifestations culturelles<sup>1</sup>. En dépit d'une moindre communicabilité, nous ne saurions estimer moins valables des propositions scientifiques exactes ou des œuvres d'art raffinées que des propositions et formules contestables, mais pouvant être plus facilement diffusées. S'il en était autrement les opérationnalistes devraient accorder une sorte de priorité scientifique à toutes les propositions les plus aisément communicables quelles qu'elles soient. Et, ce faisant, ils ne seraient guère suivis par les vrais savants et les penseurs rigoureux ; ils sont bien obligés d'abandonner cette fiction.

Encore une fois, si Isaac Newton, comme n'importe quel inventeur, avait découvert le contenu de ses *Principia*, mais sans publier son livre, ses principes mécaniques et algébriques demeureraient vrais en dépit du fait qu'ils n'auraient point été communiqués à autrui. La communication est le processus par lequel une vérité – aussi bien qu'une erreur – sont socialisées, mais cette opération ne touche pas à leur essence. La communication est la dernière des trois étapes par lesquelles passe une idée neuve depuis son apparition et jusqu'à son développement dans le monde empirique des réalités socio-culturelles (étapes qui sont la conception, l'objectivation et la socialisation)<sup>2</sup> mais elle ne constitue nullement un caractère nécessaire de la vérité scientifique. Là encore, nos opérationnalistes font fausse route lorsqu'ils érigent la communication en critère essentiel des propositions valables. Non seulement la communication est extérieure à la vérité, mais en outre elle intervient aussi fréquemment à propos d'erreurs qu'à propos de vérités.

Finalement, le critère qu'emploie Dodd pour évaluer le degré de certitude des propositions opérationnelles est également imprécis dans la forme qu'il adopte. La cosmographie de Ptolémée fut vérifiée d'une manière opérationnelle et le système solaire fut observé à maintes reprises par les cosmographes antérieurs à Copernic qui, pendant des siècles, demeurèrent d'accord sur l'exactitude de la cosmographie ptolémaïque. Et pourtant leur accord n'empêche point le système ptolémaïque d'être inexact et « imprécis ». Une multitude d'astrologues mathématiciens de l'Égypte hellénistique attribuèrent l'augmentation du nombre des perversions sexuelles à certaines configurations des corps célestes<sup>3</sup>. Cependant, en dépit de leur unanimité comme de leurs calculs compliqués, ces mathématiciens étaient totalement dans l'erreur. En revanche, le système cosmographique d'Aristarque de Samos était beaucoup plus proche du système de Copernic ; pourtant, il fut considéré comme faux et oublié par presque tous les cosmographes de l'antiquité grecque et romaine comme par ceux du moyen-âge. Des millions d'individus qui croient à certains phénomènes magiques ou miraculeux, utilisant les mêmes procédures opérationnelles magiques, observent à l'envi les mêmes phénomènes en

<sup>1</sup> Voir les preuves du développement de cette régularité dans P. Sorokin *Social and Cultural Dynamics*, vol. IV, ch. V.

<sup>2</sup> Voir « la loi des trois phases dans la genèse des systèmes culturels », dans *Society, Culture, and Personality*, ch. XXXV à XXXVIII.

<sup>3</sup> Voir F. Cumont, *L'Égypte des Astrologues* (Bruxelles, 1937), pp. 177 et suiv.

étant tous parfaitement d'accord sur la légitimité de leurs croyances. Des croyants de ce genre ont existé dans toutes les sociétés et à tous les moments de l'histoire. Et pourtant, nous savons que ces opérationnalistes se sont trompés fréquemment et lourdement. Toute l'histoire des connaissances humaines regorge de faits de ce genre ; ils démontrent sans ambiguïté le caractère fallacieux des critères de Dodd en vue d'établir la validité positive des propositions. Le seul accord entre les observateurs des mêmes phénomènes ne garantit pas la validité de leurs conclusions.

Encore moins sûrs sont les coefficients statistiques de la certitude sur lesquels insistent Dodd et avec lui beaucoup d'autres psychologues et sociologues. Dans les chapitres sept et huit, je montrerai que les formules statistiques utilisées pour déterminer la signification ou le degré de certitude des propositions quantitatives sont peu dignes de confiance en ce qui concerne l'établissement de la vérité d'une proposition. Leur trompeuse précision conduit souvent à des conclusions fausses, particulièrement dans l'étude de relations causales et fonctionnelles entre les phénomènes. C'est pour cette raison, en particulier, qu'une énorme proportion d'études statistiques modernes appliquées aux sciences psycho-sociales se sont avérées ou bien stériles ou bien erronées, lors qu'elles se sont attachées à démêler des problèmes relatifs à la causalité ou à la probabilité.

Un autre défaut des définitions opérationnelles apparaît par exemple dans la définition que S. A. Stouffer donne des demandes de main-d'œuvre, de l'offre, et en particulier de leurs rapports jouant dans les mouvements de migration ou de mobilité territoriale. Ayant désigné par les symboles :

$$\Delta y$$

« le nombre de personnes qui se déplacent d'un point d'origine vers une bande circulaire d'une largeur :

$$\Delta s$$

et par  $x$  le nombre d'occasions de trouver une place, c'est-à-dire le nombre de demandes de main-d'œuvre qui se sont produites entre le point d'origine et la distance  $S$  », Stouffer poursuit : « Les occasions de placement doivent être définies avec précision lors de toute application de la théorie. La définition opérationnelle adéquate dans le cas considéré dépendra du type de situation sociale étudiée. C'est là le problème le plus ardu dans toute application pratique<sup>1</sup>. » Jusqu'ici ni le concept de demande de main-d'œuvre, ni celui d'occasion de placement qui intervient, n'est défini dans cette « définition opérationnelle », ou alors nous trouvons des définitions purement tautologiques, comme « les occasions de placement sont des demandes de main-d'œuvre qui interviennent dans la situation

<sup>1</sup> S. A. Stouffer, « Intervening Opportunities : A Theory Relating Mobility and Distance », *American Sociological Review*, V (1940), pp. 846-847.

étudiée ». Ces occasions paraissent se laisser symboliser avec plus de précision par la formule :

$$\frac{\Delta y}{\Delta s} = \frac{a \Delta x}{x \Delta s},$$

mais tant que  $x$  n'est pas défini, la formule demeure indéterminée. Ceci est confirmé par le fait que dans l'estimation réelle des mouvements prévus et des mouvements observés des familles, (et non pas des individus) d'une zone, recensée à une autre zone de la ville de Cleveland, les « occasions qui sont intervenues » sont simplement remplacées par des mesures de, distance, sous la forme de bandes, sauf pour cette fraction du mouvement de population qu'intéressent les loyers de 15 et de 19 dollars. Ainsi donc, le facteur prétendu nouveau des « occasions de placement » se révèle être réduit au facteur bien connu de la distance et de ses attractions ; la formule inédite de Stouffer se trouve être une simple variante de formules antérieures intéressant les migrations ou la mobilité, formules qui avaient déjà fait état de l'attraction due aux avantages, ou encore, sous une forme négative, des obstacles <sup>1</sup>.

On en dirait autant de l'étude où M. L. Bright et D. S. Thomas s'efforcèrent d'appliquer la formule et la technique de Stouffer <sup>2</sup>.

Or, on ne voit pas pourquoi cette forme de statistique bien connue est qualifiée d'opérationnelle. Elle ne diffère en rien de l'étude statistique, courante. Elle ne saurait prétendre à offrir une idée nouvelle, une méthode inédite, une formule novatrice, ou une supériorité quelconque par rapport aux études statistiques similaires. Elle, serait plutôt plus indéterminée dans la définition des variables que mainte autre étude et elle fait apparaître un écart aussi considérable que les résultats calculés et ceux qui ont été observés. De plus, elle substitue, sans le

<sup>1</sup> S. A. Stouffer ne mentionne nulle part les nombreuses théories et formules quantitatives sur la migration et la mobilité, mises en avant par ses prédécesseurs. Il ne cite à ce sujet que l'étude classique de E. G. Ravenstein. Contrairement à la prétention de Stouffer, selon laquelle sa théorie et sa formule constituent « une élaboration modeste d'une nouvelle loi sociologique », l'une et l'autre ne sont au mieux que des variations sur des théories et des formules antérieures. En dehors des théories et des formules de Ravenstein, de P.-M. Meuriot et de quelques autres, la formule de E. C. Young,

$$M = K \frac{F}{d^2}$$

(où  $M$  représente le mouvement de la population,  $F$  la force d'attraction d'une ville ou d'un groupe territorial donnés,  $D$  la distance et  $K$  une constante), rend compte non seulement de la variable distance, mais également des attractions et d'autres facteurs. On trouvera un exposé des théories des migrations et les formules qui les accompagnent dans P. Sorokin, C. C. Zimmerman and C. J. Galpin, *A Systematic Source Book in Rural Sociology* (Minneapolis, Minnesota, 1932), vol. III, pp. 515 et suiv.

<sup>2</sup> M. L. Bright and D. S. Thomas, « Interstate Migration and Intervening Opportunities », *American Sociological Review*, VI (1941), pp. 773-788.

reconnaître ouvertement, les considérations de distance pure et simple, aux « demandes de main-d'œuvre ».

En résumé, si la seule raison pour laquelle, on baptise cette étude « opérationnelle » tient à son caractère quantitatif, alors la méthode opérationnelle est quelque chose de très ancien, tout comme l'étude quantitative de phénomènes psycho-sociaux. Si au contraire, on veut dire par ce terme que la répétition des mêmes données, de la même méthode et de la même technique peut servir de critère, alors de nombreuses études qualitatives, même les plus fallacieuses, pourraient faire l'objet d'une répétition. Pour cette raison, toutes les études fondées sur la répétition des éléments seraient opérationnelles. Ces procédés ne sont des nullement nouveaux, ce qui contredit aux prétentions de la méthode opérationnelle d'introduire des techniques nouvelles. L'opérationnalisme, quel que soit le sens qu'on lui attribue, devient comme un ensemble de titres boursiers, dont il est impossible de savoir s'ils possèdent la moindre valeur.

Une plus ample démonstration du vide de la méthode opérationnelle est fournie par Hornell Hart dans son étude *Vers une définition opérationnelle du terme opération*<sup>1</sup>. Hart écrit que dans quelque cent quarante articles consacrés à ce sujet, le terme d'opération n'est pas défini et manque totalement de précision ; Hart dénombre des sens divers du mot opération d'après les quatre définitions suivantes : 1) l'opération est une action ; 2) l'opération est... n'importe quelle activité consciente, définition que son auteur P. Bridgman restreint ensuite en ajoutant : n'importe quelle activité dirigée consciemment et qui peut être répétée ; 3) n'importe quelle action d'un organisme biologique accomplie par des muscles volontaires (striés) ; 4) tout changement physique ou mental que l'opérateur produit à dessein chez lui-même ou chez son entourage.

Ayant, en vertu de la méthode opérationnelle, essayé de savoir avec deux groupes de juges quelle définition était acceptée comme exacte par la majorité, Hart en arrive aux conclusions suivantes : 1) le terme fondamental des opérationnalistes, « opération », est ou bien non défini par eux, ou bien se voit attribuer des sens différents, ce qui interdit aux opérationnalistes de revendiquer un degré de précision particulier pour leurs méthodes, pour leurs concepts et pour les théories qu'ils ont élaborées par la méthode opérationnelle ; 2) la définition modérée (no 4° ci-dessus) est la plus sûre, c'est-à-dire que c'est celle qui est acceptée par la majorité des juges ; 3) la définition de Bridgman lui-même (n° 2 ci-dessus) est moins sûre, c'est-à-dire qu'elle est acceptée par un nombre moins élevé de juges que la définition opérationnelle modérée :

Il paraît légitime de se demander si parmi ceux qui ont lu ou écrit des articles sur l'opérationnalisme dans les revues savantes, tous se sont compris mutuellement pendant plus d'une partie du temps. Ce doute affleure inévitablement même

<sup>1</sup> *American Sociological Review*, XVIII (1953), pp. 612-617.

lorsque les clefs de file ont constamment affirmé les mêmes principes opérationnels simples à des moments décisifs <sup>1</sup>

Plusieurs identifient l'opérationnalisme et la mesure. Comme nous l'avons montré, cette assimilation est insoutenable. Selon certains opérationnalistes (S. Stouffer, K. Lewin, J. F. Brown et bien d'autres), il y a un nombre de phénomènes qualitatifs qui ne sauraient être mesurés et quantifiés à l'heure actuelle. Toutefois, malgré leur caractère qualitatif et non mesurable, ces phénomènes peuvent être étudiés, selon ces enquêteurs, par la méthode opérationnelle. D'autre part, la mesure de nombreux phénomènes sociaux (comme le recensement de la population, des naissances, des morts et des mariages, ou le calcul des impôts, des revenus, des dépenses ou l'importance des forces armées ou encore le nombre de genuflexions, de prières, de mots prononcés au cours d'opérations religieuses ou magiques) fut pratiquée dans un passé fort ancien par plusieurs groupes qui ne connaissaient pas l'écriture dans l'ancienne Égypte, à Babylone, en Chine et à Rome. Si la méthode opérationnelle signifie mesures et calculs, alors ses partisans doivent reconnaître son grand âge et nier sa prétention à être une méthode récemment découverte. S'ils insistent sur sa nouveauté, alors ils ne sauraient l'identifier à l'opération de la mesure. Dans l'un ou l'autre cas, ils s'enlisent dans une série de contradictions qui sont manifestement illogiques et contraires à l'esprit scientifique. Lorsque, en essayant d'échapper à ces contradictions, ils s'efforcent à mesurer des qualités non mesurables et à quantifier des phénomènes que l'on ne saurait pour le moment chiffrer selon une échelle graduée, ils commettent, comme nous le verrons plus bas, de grossières bévues intéressant la logique, les mathématiques, et l'observation empirique. Finalement, lorsque nous examinons les méthodes et les techniques opérationnelles en vue de l'étude des phénomènes empiriques, comme nous l'avons fait plus haut, nous apercevons que les opérationnalistes utilisent des techniques non-opérationnelles plutôt que leurs propres et merveilleuses procédures.

Lorsque Dodd, Lundberg, Burgess, Stouffer et d'autres se tournent vers l'étude des valeurs humaines, ils ne révèlent en revanche, aucune trace de la méthode

<sup>1</sup> *Ibid.*, pp. 616-617. Je ne sais si Hart lui-même pratique des manipulations opérationnelles pour éprouver le « sérieux » des diverses définitions du mot « opération », en croyant sincèrement à ses propres procédures opérationnelles ou s'il en parle avec scepticisme et pour montrer le caractère fallacieux des procédures statistiques et opérationnelles. Quelle que soit l'attitude véritable de Hart en cette matière, il convient de noter que son analyse du terme « opération » comporte plusieurs présupposés arbitraires de sa part, à savoir, par exemple, que les juges sont répartis en « bons » et en « médiocres » ; que le vote majoritaire est correct et équitable ; ou encore que sa manière de graduer les échelles est valide ; ou enfin que l'identification du mot « opération » à certitude est légitime, et ainsi de suite. Toutes ces pré tendues opérations ne sont que des manipulations statistiques portant sur le nombre des personnes interrogées qui mettent en avant l'un des quatre sens du mot « opération ». Ce calcul n'a rien à voir avec la validité ou l'exactitude de l'une ou l'autre de ces significations. Cependant l'article de Hart fait au moins la preuve de l'absence de tout contenu rigoureux du terme « opération », tel que les opérationnalistes l'utilisent dans leurs ouvrages.

opérationnelle, ni dans leur classification des valeurs, ni dans l'établissement de leur définition, ni dans la découverte de caractéristiques et de relations particulières à leur matière. Au contraire ils utilisent, d'une façon souvent maladroite, la logique aristotélicienne (particulièrement Dodd qui affectionne la formule d'Aristote relative aux définitions ; *definitio fit per genus est differenciam (specificam)*) et d'autres méthodes courantes de la recherche scientifique, en laissant deviner un penchant particulier pour les techniques de l'interview et des mesures statistiques <sup>1</sup>.

Il en va de même pour presque tous les opérationnalistes dans le domaine « de la dynamique des groupes » <sup>2</sup>. Bien que ceux-ci renouvellent fréquemment leurs serments d'allégeance à la méthode opérationnelle, leurs études ne montrent quasiment aucune trace de ces vertus opérationnelles qu'ils proclament avec tant d'enthousiasme. On en dirait autant d'une légion de psychologues, de sociologues, de psychiatres, d'anthropologues culturels, de philosophes, de théologiens, d'experts en pronostics, de numérologistes et d'autres candidats à la direction du processus historique. Il est rare que l'on rencontre chez eux une application réelle de la méthode opérationnelle; et lorsque certains essayent de l'employer, elle ne leur vaut aucun succès. La rareté de l'emploi de cette méthode « magique » et la médiocrité des résultats obtenus fourniraient une preuve supplémentaire du fait qu'elle ne peut être appliquée qu'à un très petit nombre de cas, et non sans grand péril pour l'étude des phénomènes psycho-sociaux et culturels. Lorsque l'on identifie la méthode opérationnelle à la méthode expérimentale, il est évident que cette dernière n'a que peu d'application dans les domaines envisagés. Bref, nombre d'études que l'on appelle par euphémisme expérimentales sont loin de répondre à cette qualité.

Personnellement, je ne vois pas comment se définiraient du point de vue opérationnel l'État, la Nation, le Taoïsme, le Christianisme, le Classicisme, le Romantisme dans les beaux-arts, l'épopée, la comédie ou la tragédie, l'amour ou la haine, le bonheur ou le désespoir, ni d'une façon générale aucun des événements du passé humain pris dans son ensemble. Les événements historiques sont uniques comme, par exemple, l'assassinat de Jules César ; ils se sont déjà produits et ne

<sup>1</sup> S. C. Dodd, « On Classifying Human Values », *American Sociological Review*, XVI (1951), pp. 645-653 ; « Can the Social Scientist Serve Two Masters », *Research Studies of the State College of Washington*, XXI (1953), pp. 195-213. Tout ce qui est valable dans cette étude a trait à la distribution spatiale et physique de tracts jetés par les avions, mode de distribution qui, depuis l'époque de Galilée, est familier aux physiciens, aux mathématiciens et aux météorologistes. Les conclusions de Dodd visant la diffusion de l'information dans l'univers humain ne font qu'effleurer le problème et ne sauraient aucunement être admises comme une régularité, sauf pour ce qui est de l'aléatoire comme « plus on laisse tomber de feuillets plus le nombre de gens qui les aperçoivent sera élevé ». Cf. G. A. Lundberg, Mirra Komarovsky and Alice M. McNerny, *Leisure : A Suburban Study* (New York, 1934) ; G. A. Lundberg, « Human Values-A Research Program », *Proceedings of the Pacific Sociological Society* (Pullman), September, 1950.

<sup>2</sup> Voir Cartwright and Zander, *Group Dynamics*, ouvrage cité, *passim*.



peuvent pas être reproduits dans un cadre opérationnel. On ne saurait pour ces raisons les étudier d'une façon opérationnelle. D'autre part, les événements de l'histoire et les phénomènes culturels et psycho-sociaux ont été fort bien saisis et étudiés par des méthodes non opérationnelles, par l'intuition supra-logique et supra-sensorielle, par la sympathie et l'introspection vécues en commun par des personnes et des groupes précis. De même on les a constatés par l'analyse mathématique et logique, par toutes les formes de l'induction, en particulier par la méthode de l'observation et de la description historique, par le rassemblement et l'analyse de toutes les données statistiques probantes, par l'observation directe tant individuelle que collective et parfois par des procédés se rapprochant quelque peu de l'expérimentation, ainsi que par l'ensemble de toutes ces méthodes. Il est très douteux que le point de vue opérationnel puisse ajouter quoi que ce soit à ces méthodes non opérationnelles dans l'étude de la plupart des phénomènes mentaux et sociaux-culturels. La justification de leur propre méthode incombe aux partisans de cette nouvelle magie. Jusqu'ici ils n'ont pas pu faire état de la moindre preuve établissant la véracité ou la fécondité de leur nouvelle idole. Et tant qu'ils ne l'auront point fait nous ne saurions accepter que le dogme opérationnel soit considéré comme le postulat scientifique par excellence. Ou bien le ternie d'opérationnelisme dans les études psycho-sociales est vide de sens, ou bien il désigne des méthodes déjà fort anciennes <sup>1</sup>

<sup>1</sup> La tentative de Rapoport en vue de définir l'opérationnelisme, la définition opérationnelle et la philosophie opérationnelle n'aboutit nullement. Il donne de nombreuses formules de l'opérationnelisme : « une étude de la relation entre l'acte et la pensée », « une philosophie de la science », « une étude féconde qui oppose ce que l'homme fait à ce qu'il est », enfin « une étude du rapport entre le langage et l'expérience humaine ». Tantôt la méthode opérationnelle est identifiée à la méthode expérimentale, tantôt à la méthode inductive ou à la méthode déductive, tantôt à toutes ces méthodes, mais en y ajoutant une saisie intuitive des phénomènes ; tantôt elle est réduite au fait de mesurer ; tantôt à l'étude des facteurs invariables dans l'expérience courante, tantôt à la prévision, tantôt à la « parcimonie », et ainsi de suite. En divers endroits il formule la définition opérationnelle comme une « description des opérations qui doivent être accomplies afin que l'objet défini (ou les effets de celui-ci) soient observables ». Ailleurs il fait remarquer que la possibilité d'observer « l'objet » n'est pas indispensable à une définition opérationnelle. Tantôt l'opérationnelisme est « une attitude qui consiste à envisager la pensée et l'action comme inséparables ; qui définit « la vérité, en fonction des prévisions contenues dans telle ou telle affirmation et « la morale » en fonction des buts recherchés par l'action ». En d'autres endroits ni la prévision, ni l'attitude indiquée ci-dessus ne sont considérées comme indispensables à l'opérationnelisme. Il s'ensuit de toute cette confusion que sa « philosophie de l'opérationnelisme » représente un pot-pourri d'opinions diverses, à commencer par l'idéalisme de Platon ou le nominalisme d'Occam, pour en terminer avec la logique mathématique, la méthode expérimentale, la sémantique de Korzyski, le positivisme logique, les mensurations statistiques et ainsi de suite. Cette absence, chez un bio-physicien de valeur, de toute analyse même relativement claire de l'opérationnelisme montre bien qu'il y a là un faux problème, insoluble. Étant un problème fantôme, considéré à tort comme réel, l'opérationnelisme ne se laisse pas définir d'une manière adéquate, pas plus que sa méthode ou sa philosophie. Cf. A. Rapoport, *Operational Philosophy* (New York, 1953), pp. VIII, 4, 6, 14, 15, 23, 27, 28, 49, 50, 75, 78, 150, 230 ; également A. C. Benjamin, *op. cit.*, *passim*.

## **CHAPITRE IV**

### **LA MANIE DES TESTS**

#### **« TESTOMANIE »**

#### **1. – L'époque des tests (Testocratie)**

[Retour à la table des matières](#)

Un demi-siècle s'est écoulé depuis la publication, en 1905, par Alfred Binet et Th. Simon de leurs premiers tests d'intelligence<sup>1</sup>. Cette entreprise vraiment nouvelle déclencha une véritable épidémie de tests portant sur toutes sortes de caractéristiques psycho-sociales des individus, des groupes, des phénomènes culturels. Des centaines de psychologues, de psychiatres, d'anthropologues, de sociologues, compétents ou non, se mirent à inventer de toutes pièces leurs propres tests et à les appliquer à des centaines de milliers d'individus, de groupes, de phénomènes. Parfois les initiateurs de tests d'intelligence ou d'aptitude ignoraient jusqu'aux rudiments de la psychologie ou de la sociologie ; parfois même ils n'étaient pas assez lucides pour sentir leur propre incompetence. Mais, malgré ces insuffisances, beaucoup de praticiens des tests ont réussi à vendre leur marchandise à leurs confrères, aux éducateurs, aux administrations, aux entreprises privées, aux syndicats et même au grand public. À l'heure actuelle, aux États-Unis, chaque individu, ou peu s'en faut, est soumis à des tests de la naissance à la mort et à l'occasion de tous les événements importants de sa vie. Il fait l'objet d'un arsenal de tests variés peu après la naissance, à l'école maternelle et au jardin d'enfants, à l'école primaire et secondaire, à l'université avant et après son incorporation dans l'armée, avant son mariage et après, et de même à l'occasion de son premier emploi, il ainsi de suite jusqu'aux tests qui précèdent et suivent la mort. Les carrières sont, pour une part importante, déterminées par ces tests. Depuis les tests d'intelligence jusqu'aux tests de loyalisme politique, des praticiens de tout acabit ont remplacé les anges gardiens d'antan qui étaient censés guider la destinée de chacun. Nous vivons dans une époque de testocratie. Par leurs tests d'intelligence, de stabilité émotionnelle, de caractère, d'aptitudes, des tendances inconscientes et des autres traits de notre personnalité, ces praticiens décident dans une large mesure de notre vocation et de notre emploi professionnel. Ils jouent un rôle important pour

---

<sup>1</sup> *L'Année Psychologique*, 1905-1911.

ce qui est de notre avancement ou au contraire de notre régression sociale, dans nos succès et nos échecs, de même que pour ce qui concerne notre réputation et notre influence personnelles. Les tests déterminent si nous sommes normaux ou non, établissent que nous sommes d'une suprême intelligence ou d'une sottise désespérante, politiquement loyaux ou subversifs. De la sorte, ils influencent au premier chef notre bonheur et, enfin de compte, la longueur de notre vie.

L'énorme crédit des tests et de ceux qui les pratiquent tient en premier lieu à la prétendue infaillibilité des tests eux-mêmes. Les testocrates ont réussi à faire passer leurs méthodes pour strictement scientifiques, précises, opérationnelles, sans erreur possible. On a très rarement contesté la légitimité de leurs prétentions.

L'importance de la demande a suscité à foison des tests rapides, quasiment automatiques, qui peuvent soi-disant cerner la manifestation et le dynamisme de n'importe quel trait caractéristique d'un individu, d'un groupe, d'un phénomène culturel quelconques.

Pendant les trois dernières décennies, rien qu'aux États-Unis, des centaines de tests différents ont été établis et pratiqués <sup>1</sup>.

1) Des douzaines de *tests d'intelligence* représentant essentiellement des élaborations des tests de A. Binet par Thorndike, Terman, Miller, Otis, Pintner, Patterson, Coxe ; le test dit de Californie de « maturité mentale », le test de classification générale de l'armée américaine ; les tests de E. B. Green, L. Isserlis, S. S. Colvin, C. Burt, etc.

2) *Tests de personnalité*. – A. Tests portant sur des traits caractériels : agressivité, prestige, tendance à la soumission, prudence, esprit de conciliation, conformisme, caractère consciencieux, tendance à l'expansion ou au repli sur soi, rapidité de la décision, duplicité, honnêteté, incorrigibilité, originalité, persévérance, persistance, affirmation de soi, assurance personnelle, estimation et évaluation de soi, perception d'autrui, résistance au milieu, disposition à l'étude, à la suggestion, loyauté.

B. Tests portant sur les instincts et les émotions : intensité des diverses tendances et des réflexes préétablis, stabilité et instabilité émotives, nature de l'émotion dominante.

---

<sup>1</sup> Voir L. J. Cronbach, *Essentials of Psychological Testing* (New York, 1945); *The Third Mental Measurements Yearbook* (New Brunswick, New Jersey, 1940) ; F. S. Freeman, *Theory and Practice of Psychological Testing* (New York, 1950) ; H. H. Remmers and N. L. Gage, *Educational Measurement and Evaluation* (New York, 1943) ; H. Gulliksen, *Theory of Mental Tests* (New York, 1950) ; *Educational Measurement*, ouvrage collectif publié sous la direction de E. F. Lindquist (Washington, 1951) ; L. M. Terman and M. A. Merrill *Measuring Intelligence* (Boston, 1937) ; E. L. Thorndike, *The Measurement of Intelligence* (New York, 1927). Pour une analyse critique des tests, voir W. I. Thomas and D. S. Thomas, *The Child in America* (New York, 1928) ; ouvrage qui garde sa valeur. Voir également K. Eells, A. Davis, B. J. Havighurst et leurs collaborateurs, *Intelligence and Cultural Differences* (Chicago, 1951).

C. Tests des états d'âme, du tempérament, de la force de volonté : enjouement et dépression, confiance et découragement, approbation et désapprobation, endurance volontaire, extroversion et introversion, etc.

D. Tests des attitudes, intérêts, préférences : équité d'esprit, préférences nationales et internationales, attitude vis-à-vis de l'argent, largeur de vues, souci de l'intérêt général, penchant politiquement avancé, libéral ou conservateur, préjugés raciaux, croyances religieuses, goût pour la vie sociale, préférences esthétiques et autres.

E. Tests des jugements et des actes moraux : sens moral, valeurs morales, sensibilité et connaissance morale, règles morales suivies.

F. Tests d'aptitudes, de dons, de capacité de commandement, d'une qualité large et spécifique à la fois comme l'aptitude à une profession : architecte, astronome, entrepreneur, comptable, constructeur d'avions ou d'automobiles, ingénieur spécialisé dans la ventilation, sculpteur, archéologue, manipulateur de machine à calculer, essayiste, plombier, menuisier, urbaniste, directeur de fouilles archéologiques, directeur d'un magasin de nouveautés, spécialiste de recherches médicales, critique littéraire, éditorialiste, comédien, paléobotaniste, technicien publicitaire, etc.<sup>1</sup>.

G. Tests de normalité ou d'anormalité mentale et morale, d'adaptation ou d'inadaptation au milieu, de caractère général ou spécifique.

H. Tests de criminalité générale ou spécifique : meurtre, attentat contre les bonnes mœurs, vol à la tire, faux en écritures.

I. Tests des types de personnalité : introverti – extroverti ; schizothymique – cyclothymique ; endomorphique – mésomorphique – ectomorphique ; génital – oral – anal – cutané – sexuels ; nordique – méditerranéen – alpin ; théorique – économique – esthétique – autoritaire – religieux, etc.

J. Tests projectifs : associations verbales, aperception thématique, Rorschach, interprétation des rêves, etc., en vue d'étudier par tests les tendances refoulées et les complexes d'Édipe, la peur de la castration, le désir de posséder un pénis et autres tendances sexuelles ou destructives dans les zones inconscientes de la personnalité.

K. Tests particuliers visant les dons et l'autorité dans les affaires commerciales ; les talents et l'autorité en politique, les talents de secrétaire, les dons militaires d'une nature spéciale, les dons scientifiques et artistiques ; les dons pour une activité quelconque dont il est fourni une description détaillée.

L. Tests particuliers destinés à établir si tel délinquant, une fois mis en liberté provisoire sous condition, prendra la fuite.

<sup>1</sup> On trouvera une liste beaucoup plus détaillée de tests semblables au ch. V et dans M. E. Broadley, *Know your Real Abilities* (New York, 1953), pp. 228 et suiv.

M. Tests particuliers visant la compatibilité des fiancés et leurs perspectives de bonheur dans le mariage.

N. Tests sociométriques et psycho-dramatiques.

O. Tests de loyalisme ou de subversion politique sous les formes soviétique, américaine (communiste, démocratique) ou autres.

Cette liste condensée des principaux types de tests donnera une idée de leur nombre et de leur variété extraordinaires. Si j'avais dû faire un inventaire détaillé des tests, des techniques d'application et des travaux consacrés à ces questions, j'aurais pu remplir de copieux volumes. La présente liste suffit cependant à l'usage auquel je la destine : elle prouve au moins que nous vivons à l'époque de la « testomanie » et de la « testocratie ». Osons cependant poser des questions sacrilèges : Ces tests sont-ils scientifiques ? Sont-ils infaillibles comme moyen de mettre en évidence la présence ou l'absence des phénomènes en cause ? En mesurent-ils exactement la gradation ou l'intensité ? Les résultats sont-ils objectifs, échappent-ils aux estimations subjectives et aux interprétations arbitraires au même titre qu'une lecture de thermomètre ou de baromètre ?

## **2. – Les tests en tant que procédé universellement répandu**

[Retour à la table des matières](#)

Avant de répondre aux questions précédentes, je veux attirer l'attention du lecteur sur quelques vérités fondamentales relatives à ces problèmes. Il ne devra pas les perdre de vue, s'il désire résoudre correctement les problèmes posés par les tests d'aujourd'hui.

Premièrement, la procédure des tests, appliquée aux individus qui composent les sociétés, se poursuit sans cesse dans chacune d'elles pour autant qu'elles sont différenciées, stratifiées et durables. Les membres de telles sociétés sont constamment soumis à des tests, sélectionnés et répartis dans les diverses positions sociales existantes : strates, rangs, professions, activités. Même dans une tribu illettrée, seuls un membre ou un petit nombre de membres peuvent être chefs, guérisseurs, commandants des guerriers ou appartenir à l'aristocratie dominante. Il y a en même temps, dans n'importe quelle tribu, une couche sociale considérable dont les membres, à titre d'esclaves, d'inférieurs, de manœuvres sans qualification, accomplissent des travaux serviles ou pénibles, nécessaires à la survie de la tribu. Les membres d'une tribu organisée, quelle qu'elle soit, sont ainsi répartis dans diverses situations, strates et emplois ; le processus de répartition est sans cesse renouvelé.

Ceci est vrai également de sociétés plus différenciées, plus stratifiées : nations, Églises, entreprises commerciales, partis politiques, universités, ou n'importe quel groupement organisé<sup>1</sup>. Les quelque cent soixante millions de citoyens américains sont répartis et continuellement redistribués parmi des milliers de situations « politiques », depuis la position de Président jusqu'à celle de condamné à la chaise électrique ; il en va de même des situations économiques, depuis celle du multimillionnaire jusqu'à celle de l'indigent, – professionnelles, depuis les professions libérales et les dirigeants des grandes affaires, jusqu'au niveau le plus bas, celui des manœuvres sans qualification. Pareillement, les membres de l'église catholique s'échelonnent depuis le pape et les cardinaux jusqu'au simple paroissien. Les membres d'une université comprennent le recteur, les doyens, les professeurs titulaires de différentes classes, maîtres de conférences, chargés de cours, assistants, étudiants diplômés jusqu'aux étudiants de première année, sans parler du personnel administratif et du personnel d'entretien, chacun ayant une fonction, des droits, des devoirs particuliers. Tout ceci est vrai de n'importe quel groupe humain, une telle répartition de ses membres étant une caractéristique universelle de toute société organisée<sup>2</sup>.

Deuxièmement, cette répartition, cette sélection des individus en vue des différents emplois n'est pas l'œuvre du hasard, mais fait l'objet, au contraire, de divers procédés de tests qui sont continuellement en cours dans tout groupement organisé. Certes, l'organisme qui applique ces tests et la technique adoptée varient d'un groupement à un autre, mais quelque arrangement de ce genre fonctionne dans toutes les sociétés. La raison de leur existence est simple : pour durer, toute société doit faire face aux dangers qui la menacent et assurer la satisfaction de tous ses besoins fondamentaux. Ceci ne peut s'effectuer que si les membres sont judicieusement répartis et surtout si ceux qui occupent des fonctions de direction ou de commandement les remplissent d'une manière satisfaisante. Au contraire, si un « meneur-né » se voit attribuer un emploi servile ou vice-versa, si des lâches et des sots sont appelés à commander les forces armées, si des directeurs incapables sont à la tête des grandes entreprises commerciales, si des médiocres deviennent savants et inventeurs, ou encore des escrocs et des criminels des personnages influents, il est clair qu'aucune de ces fonctions sociales ne sera remplie dignement. Une telle société serait vouée à une désorganisation sans cesse croissante qui aboutirait à la décadence et à la disparition. C'est donc pour cette raison que toutes les sociétés durables ont connu un système de tests compliqués qui jugent directement ou indirectement les capacités de leurs membres, les sélectionnent et les répartissent au moins dans une certaine mesure, selon le précepte : « À chacun la position adaptée à ses capacités. »

Troisièmement, on peut affirmer que si tous ces tests utilisés par les diverses sociétés n'ont pas été efficaces et n'ont pas servi à répartir adéquatement tous les

<sup>1</sup> À ce sujet, voir P. Sorokin, *Society, Culture and Personality*, ch. IV.

<sup>2</sup> Voir P. Sorokin, *Social Mobility* (New York, 1927), ch. II et *passim*.

individus selon leur capacité, au moins certains de ces tests, dans toutes les sociétés de quelque durée, ont possédé une efficacité et ont servi à distribuer au moins une partie des individus selon leur capacité.

Quatrièmement, tous ces tests peuvent être commodément répartis selon quatre classes principales. En premier lieu : une méthode de tests véritablement institutionnalisée et constante, appliquée par des organismes officiels. Ainsi, dans beaucoup de sociétés, la famille paternelle de l'intéressé est considérée comme fournissant un indice sur ses aptitudes physiques, morales et intellectuelles. Ce test se fonde sur la présupposition qu'une hérédité favorable et une bonne formation des enfants issus de parents adéquats correspondront chez eux à une plus forte proportion de rejetons de bonne qualité que chez ceux qui n'ont joui que d'une hérédité et d'une formation médiocres précisément parce que leurs ascendants étaient déficients aussi bien physiquement qu'intellectuellement et moralement. D'autres organismes qui pratiquent des tests continuels sont : l'école sous toutes ses formes, les églises et finalement les groupements économiques ou professionnels auxquels les individus participent. Dès le jardin d'enfants ou la maternelle et jusqu'à l'université, l'école applique des tests, pendant de nombreuses années consécutives, au caractère, au tempérament, à la santé physique, aux qualités intellectuelles et morales de chaque élève ; et, de même, les organisations ecclésiastiques, dans les sociétés qui prennent la religion au sérieux et où elle influence effectivement la conduite des fidèles. Étant pendant des années en contact quotidien avec l'individu considéré et observant son esprit et sa conduite dans des circonstances infiniment variées, l'église et l'école, par le truchement de leurs chefs et de leurs membres, sont en mesure de le connaître intimement et de juger correctement sa personnalité totale <sup>1</sup>.

Le diagnostic pratiqué ainsi grâce aux tests de la famille, de l'école et de l'église détermine dans une large mesure la situation sociale de l'intéressé. Si ce diagnostic est défavorable, il lui sera interdit d'occuper des situations importantes dans ladite société. Au contraire s'il est favorable, il est agréé comme candidat aux situations supérieures et moyennes. Lorsqu'il débute dans la vie professionnelle, le groupement professionnel poursuivra les tests en appréciant son travail. S'il accomplit convenablement sa tâche il sera promu dans l'échelle sociale et professionnelle ; en revanche, s'il ne donne pas satisfaction, il sera licencié, rétrogradé, ou maintenu aux échelons inférieurs de la hiérarchie sociale et professionnelle. Ces tests réalisés par la famille, l'école et l'église sont en fait les plus rigoureux, les plus authentiques, des activités réelles et intellectuelles de l'individu, d'autant plus qu'ils sont pratiqués dans des conditions de vie effectives. Tous ensemble, ils apprécient la structure totale, le psycho-dynamisme de la personnalité et son caractère fondamental. Il n'y a rien d'artificiel ou d'imaginaire à ces tests institutionnalisés, surtout si on les met en parallèle avec tout le stock des tests modernes qui se prétendent scientifiques. Ces derniers sont, en effet,

<sup>1</sup> *Ibid.*, ch. VII-IX.

essentiellement des tests écrits noir sur blanc ou des réponses orales à des questions mettant en jeu des situations imaginaires, hypothétiques ou encore invoquant surtout des désirs, des préférences, des aspirations. Ce ne sont ni des tests continus, ni des tests prolongés, car ils sont appliqués ad hoc pendant quelques minutes ou quelques heures.

En dehors des tests institutionnalisés et continus, toutes les sociétés stratifiées et durables connaissent d'autres tests réels, à savoir : a) des tests cruciaux réels, b) des tests spéciaux réels.

Par *tests cruciaux réels* on entend des tests imposés par la vie réelle, où est mise à l'épreuve l'aptitude de l'individu à s'acquitter avec succès d'une tâche cruciale relevant de sa situation sociale et de son emploi professionnel. Ainsi la valeur au combat d'un général dirigeant ses troupes au cours d'une bataille importante ; la conception et l'exécution d'une politique par un monarque ou par un groupe de gouvernants au cours d'une crise grave ; et de même l'attitude d'un chef d'entreprise industrielle pendant une crise économique ; d'un pape ou des chefs religieux à un moment où prolifèrent schismes et hérésies ; les qualités révélées au combat par tels champions de boxe lors d'un match décisif ; voilà quelques exemples de tests cruciaux réels. Dans tous ces cas le succès ou l'échec déterminent dans une large mesure l'avenir du monarque, du pape, du général, de l'industriel, du champion. Indirectement l'issue de la crise exerce des répercussions tangibles sur le sort de la société en question, comme dans le cas de la victoire ou de la défaite du commandant en chef. En l'occurrence le test est tout à fait réel, il met en cause l'aptitude globale de la personne à laquelle il est appliqué. D'autre part il n'est pas continu, mais de brève durée ; de tels tests-épreuves ne se présentent du reste que sporadiquement. Il n'est point besoin de faire remarquer qu'ils sont aussi efficaces et scientifiques qu'aucun test ne peut l'être jamais.

Mentionnons à présent les *tests réels spéciaux* destinés à évaluer une capacité particulière chez un individu. Dans presque tous les ordres monastiques d'Orient ou d'Occident, à l'époque héroïque, nul n'était admis sans subir des épreuves rigoureuses et prolongées établissant son aptitude à la vie conventuelle. Le postulant devait passer plusieurs jours en-dehors de l'enceinte du couvent, et, pendant ce temps, les moines et les passants lui prodiguaient insultes et sarcasmes. S'il résistait à cette épreuve, il était admis comme novice dans un quartier particulier du monastère, on le dépouillait de ses possessions et de ses vêtements, et il était confié en tant que novice à la surveillance vigilante d'un ancien, il était soumis à une stricte discipline, à une rééducation morale et spirituelle, à des conditions de vie souvent pénibles, à une obéissance de tous les instants, à des tâches subalternes. Ces épreuves du novice se poursuivaient pendant plusieurs années ; pendant ce laps de temps, il subissait une instruction ininterrompue, théorique et pratique, portant sur les devoirs ardu du moine ; à plusieurs reprises, on lui rappelait qu'il avait la faculté d'abandonner son dessein. C'était seulement lorsque le novice avait surmonté toutes ces rudes épreuves et que les anciens, le



prieur et l'ensemble des frères s'étaient convaincus de son aptitude à cet état, qu'il était reçu comme membre à plein droit du couvent <sup>1</sup>.

Des tests d'aptitude semblables sont pratiqués par de nombreux groupements professionnels ou autres. Ils diffèrent des tests institutionnalisés et généraux en ce qu'ils s'attachent à une capacité particulière et sont appliqués pendant un laps de temps limité. Dans le cas ci-dessus, en effet, la capacité ou le défaut de capacité ne sont pas déterminés par un seul test ou par un petit nombre de tests, mais par tout un ensemble de réactions du sujet pendant la période d'épreuve. Comme pour les tests institutionnels et cruciaux, les conditions du test sont celles de la vie réelle, elles mettent en jeu les comportements mêmes, si bien que ces tests échappent à l'élément fictif et conjectural des tests sur le papier ou par questions et réponses orales ou usant de situations imaginaires, comme ceux qu'utilisent les sciences psycho-sociales contemporaines.

Enfin, à côté de ces tests réels, toutes les sociétés usent également des tests artificiels, dont les tests magiques. Ces derniers se fondent sur la croyance en un mystérieux rapport de causalité entre tel phénomène ou tel événement et le trait que l'on recherche chez un individu. S'agit-il des rites d'ordalies, d'oracles, des épreuves chamaniques ou de certains phénomènes : l'aspect ou la disposition des feuilles de thé infusées, d'un jeu de cartes à jouer coupé au hasard, d'un ensemble de nuages, d'un vol d'oies sauvages ou encore le fait que l'intéressé brusquement immergé dans l'eau surnage ou non, toutes ces observations ont une valeur de syndrome et même de preuve relativement à la présence ou à l'absence du trait envisagé chez tel individu. Il va sans dire que toutes ces présuppositions et croyances sont dans une très large mesure arbitraires et sans fondement réel. Il en va de même pour les interprétations proposées pour les prétendus « signes ».

Les tests artificiels (dont les combats de chevaliers au Moyen Âge et les compétitions sportives d'aujourd'hui) et magiques sont en général ad hoc, ils sont utilisés en diverses circonstances et sont de brève durée. Toutes les sociétés différenciées et stratifiées ont pratiqué toute une gamme de ces tests. Ce qui revient à dire que les tests ne sont pas une invention des sciences psycho-sociales récentes, mais qu'ils sont aussi vieux que notre histoire. Les formes peuvent varier, mais le principe même du test est constant, universel.

Après cette parenthèse nous pouvons revenir à l'examen des tests psycho-sociaux modernes.

<sup>1</sup> Voir le détail de ces tests dans P. Sorokin, *The Ways and Power of Love : Types, Factors and Techniques of Moral Transformation* (Boston, 1954), ch. XX-XXI.

### 3. – Défauts des tests psycho-sociaux modernes

[Retour à la table des matières](#)

« Certes, c'est un sujet merveilleusement vain, divers et ondoyant, que l'homme. Il est malaisé d'y fonder jugement constant et uniforme » (Montaigne) <sup>1</sup>. Ce caractère changeant, instable et complexe de la nature humaine constitue le principal obstacle à la validité des tests psycho-sociaux appliqués à des personnes et à des groupes. Cet obstacle est à la base des erreurs grossières inhérentes aux tests artificiels écrits et aussi de celles qui affectent les tests réels et de longue durée appliqués à des personnalités exceptionnelles même par des examinateurs, des professeurs et des observateurs censés compétents. Ainsi Tolstoï se voyait attribuer des notes moyennes en dissertation russe. Tel était aussi le cas de Pouchkine, médiocrement noté en langue et en rédaction russe. Le diplôme de Hegel fait connaître que toutes ses épreuves furent satisfaisantes sauf celle de philosophie. Et Newton passa ses derniers examens universitaires sans éclat particulier. Vico, un des fondateurs de la sociologie et de la philosophie de l'histoire, fut éliminé dans un concours de recrutement universitaire au profit d'une nullité. Ses maîtres et ses condisciples traitaient, nous dit-on, saint Thomas de médiocre. Saint Ignace de Loyola passait pour un cancre bizarre auprès de plus d'un docteur de l'Université de Paris. Les professeurs du conservatoire de Milan n'attendaient rien de Verdi ; Beethoven lui-même ne paraissait pas promettre beaucoup à ses maîtres. Même Haydn l'aurait traité de *Grand Mogol* et ne croyait pas à son génie. Un certain Teleman fut à deux reprises préféré au grand Bach pour un emploi de musicien. On pourrait à l'infini allonger la liste des bourdes de ce genre.

Ce qui est frappant dans ces jugements aberrants, c'est qu'ils furent prononcés à propos de génies du premier calibre, par des maîtres, des parents, des camarades présumés compétents, bien que le test fût à la fois direct et de longue durée, comportant des interrogations, des examens, des épreuves pratiques, étalés sur des mois, sur des années. Les tests étaient réels et fondés sur des œuvres concrètes de ces jeunes génies dans le domaine où ils étaient formés et qui sera celui de leurs créations ultérieures.

Si de semblables erreurs dans les tests et les diagnostics concernant des personnes de génie demeurent possibles, ne sont-elles pas encore plus vraisemblables lors de l'examen par la méthode des tests des sujets ordinaires, examen pratiqué par des observateurs eux-mêmes moyens ? C'est là ce que confirment les appréciations erronées portées sur des étudiants par leurs professeurs, sur des élèves par leurs maîtres, sur des employés – qu'ils soient promus ou au contraire rétrogradés – par leurs employeurs, sur des fonctionnaires subalternes par leurs supérieurs hiérarchiques, sur des représentants élus par le

<sup>1</sup> *Les Essais* de Michel de Montaigne, 1. I, ch.

corps électoral, sur les assistants par l'administration universitaire, sur les fiancés entre eux, sur le gagnant d'un prix par ses juges, sur les candidats à des bourses d'études par divers organismes ou fondations. Les tests aberrants, les erreurs de jugement dans des estimations innombrables paraissent aussi fréquents et normaux ou presque que les diagnostics valables.

Si telle est la situation pour ce qui est des tests réels, les résultats seront certainement encore plus aberrants avec les tests artificiels répandus dans les sciences psycho-sociales et même avec les tests magiques dont elles ne se privent pas parfois ! En dépit du caractère prétendument scientifique des tests modernes, ils sont entachés de nombreuses erreurs d'appréciation, de nombreuses inexactitudes. Un bref survol des principales techniques confirmera notre jugement.

L'immense majorité de ces tests utilisent trois types de procédés :

*Réponses par écrit à des questions-tests.* Les tests sont présentés, soit sous forme de questions directes, soit sous forme de choix entre deux possibilités ou davantage, soit sous une autre forme de ce même test prétendument « objectif ». Tantôt le questionnaire contient un petit nombre de questions, tantôt un grand nombre, tantôt il exige des réponses « au vol », tantôt rédigées dans le style d'un essai. Quelle que soit la variété dont il relève le test procède par opérations écrites.

*Réponses faites de vive voix à des questions posées de vive voix,* l'ensemble étant présenté sous forme d'examen oral, d'interview, de « colles » à la façon scolaire ou à la manière des programmes de la radio-télévision américaine.

*Exécution effective des activités qui font l'objet du test :* jouer du violon ou du piano pour le musicien examiné ; conduire une automobile pour le candidat au permis de conduire ; prononcer un sermon pour un prédicateur en herbe ; exécuter des travaux de menuisier, de maçon, d'électricien, de mécanicien pour ceux qui postulent ces emplois ; écrire un poème, un roman, une thèse de doctorat pour ceux qui s'exercent dans ces divers genres, et ainsi de suite.

Seul de ces trois types, celui qui consiste en une *effectuation effective* est un test véritable. Par malheur, c'est précisément ce dernier qui occupe la place la plus modeste dans l'arsenal des tests modernes dits « scientifiques », une majorité écrasante étant fournie par les tests écrits et oraux. Dans l'ensemble, ceux-ci sont en partie artificiels, en partie magiques ; ce n'est que pour une faible part que ce sont des tests réels et, dans ce cas, ils visent essentiellement les caractéristiques psycho-sociales élémentaires des individus, comme le seuil de la sensation, la rapidité de la perception, l'intensité et la fidélité de la mémoire et ainsi de suite. Il est rare et peut-être sans exemple que les tests réels soient appliqués aux traits profonds, complexes, essentiels d'une personnalité, comme ses dons créateurs, son caractère, son intégrité morale, ses capacités.

L'insuffisance des tests artificiels, écrits ou oraux, est, de plus, aggravée par les conditions dans lesquelles ils sont employés. Premièrement, ils ne présentent en général aucune continuité, étant administrés sporadiquement, *ad hoc* – une fois ou, au mieux, un nombre de fois très limité. Le fait qu'il n'y ait pas répétition rend les résultats quelque peu accidentels, peu représentatifs en tout cas pour ce qui est des connaissances ou des caractéristiques du sujet étudié. Il peut arriver, en effet, qu'il soit incapable de répondre aux questions relatives à un domaine donné, dont il possède une connaissance satisfaisante, parce qu'elles ne portent que sur un secteur limité de ce domaine. Il peut être intellectuellement « noué » au moment de l'épreuve et par conséquent répondre moins bien qu'il ne le ferait normalement. À défaut de nombreuses répétitions du test, le résultat d'une épreuve unique risque d'être peu concluant.

Deuxièmement, les tests se déroulent dans un délai très court ; les personnes interrogées doivent répondre en une demi-heure, une heure, quelques heures au plus.

Troisièmement, l'heure prévue pour le test est fixée d'autorité par les praticiens et non par les sujets examinés. Condition qui revient à admettre que n'importe qui peut répondre instantanément à des questions de tout genre au moment même où elles lui sont posées ; qu'il n'y a pas lieu de tenir compte de l'état d'esprit du moment, d'une indisposition passagère, du fait que la conscience du sujet puisse être « nouée », enfin qu'aucun délai n'est nécessaire pour qu'il se mette en train et puisse faire appel à l'ensemble de ses connaissances. Pareillement, ce genre de test néglige les différences entre individus et leur plus ou moins grande rapidité dans un exercice de ce genre. Tous les sujets sont censés répondre du tac au tac et à toute allure, la lenteur des réponses étant sanctionnée par ce système. Ce qui veut dire que les conditions mêmes des tests écrits et verbaux sont hautement anormales et ne donnent guère au sujet l'occasion de manifester la nature et l'étendue de ses connaissances. Elles pénalisent particulièrement ceux qui sont lents à « mobiliser » leur savoir et leurs capacités intellectuelles ; or, l'on sait comme des esprits plus lents sont parfois supérieurs aux esprits rapides. Ces trois conditions inhérentes aux tests artificiels rendent fréquemment les résultats douteux et inutilisables.

Quatrièmement, ces insuffisances sont aggravées par les défauts des questions elles-mêmes.

a) Un nombre important de questions vise à s'enquérir des vœux, désirs, aspirations, préférences, goûts et autres estimations subjectives des intéressés.

b) Une autre catégorie de questions soulève des problèmes hypothétiques : que feraient les intéressés dans telles circonstances purement imaginaires <sup>1</sup> ? Pour

<sup>1</sup> Par exemple, la plupart des questions de sociométrie et celles qui apparaissent dans de nombreux ouvrages comme *The American Soldier* de Stouffer relèvent de ces deux types.

autant que de telles questions ne mettent pas en jeu des connaissances précises ou des faits particuliers, qu'elles n'exigent pas des réponses se référant à des démarches logiques ou à des raisonnements mathématiques, qu'elles ne font pas appel à une habileté spéciale ou à une familiarité sérieuse avec le problème considéré, les réponses ne peuvent établir une discrimination entre les sujets habiles et les malhabiles, les doués et les mal doués, les vertueux et les criminels, les courageux et les lâches, pour cette raison que, intelligents ou bornés, les questionnés émettront toujours des vœux, des goûts, des préférences, des appréciations, bref, qu'ils offriront des réponses imaginaires et toutes trouvées à ces questions hypothétiques visant la conduite qu'ils tiendraient dans ces situations irréelles.

c) Parfois même la réponse que les praticiens considèrent comme exacte est erronée et vice-versa. Ainsi une nouvelle erreur vient se glisser dans le résultat. Par exemple, dans un test standard pour des enfants de neuf à dix ans, il leur était présenté les images d'une harpe, d'un tambour, d'un violon et d'un piano. Ils devaient rayer celle de l'instrument « qui n'était pas semblable aux trois autres ». Dans l'esprit de l'interrogateur, il s'agissait de biffer l'image du tambour, instrument à percussion, alors que les trois autres sont des instruments à cordes. Or cette réponse prétendument exacte est fautive. Le piano est un instrument à cordes, mais aussi à percussion. Les co-auteurs de l'ouvrage *Études psycho-sociales de la deuxième guerre mondiale*, posent la question suivante, parmi des milliers d'autres : les attaques des bombardiers lourds contre la Grande-Bretagne correspondaient-elles chez les Nazis à un plan en vue de : a) envahir et conquérir l'Angleterre ? b) empêcher l'Angleterre d'aider la Russie ? c) détruire le moral des Anglais afin qu'ils capitulent ? Pour les co-auteurs, seule la première réponse « a ) » est correcte. Or, personnellement, et en accord avec plusieurs historiens dignes de ce nom, je considère que les trois propositions sont vraies et que, de toute façon, on ne peut pas considérer les réponses « b ) » et « c ) » comme erronées <sup>1</sup>. Si l'on examine attentivement de nombreux questionnaires de tests, on trouvera facilement des erreurs de ce genre.

d) Un vice encore plus répandu dans les tests tient à la phraséologie vague dans laquelle sont formulées les questions ; et aussi les catégories et les traits auxquels elles se rapportent. Beaucoup de réponses fausses dans des tests écrits et oraux sont dues à l'imprécision des questionnaires en matière de logique ou de sémantique. Souvent les choix préférentiels qui sont requis des questionnés sont trop peu nombreux, trop immuables et trop vagues. Par exemple, l'un des meilleurs tests cherchant à établir les intérêts majeurs d'une personnalité demande au sujet s'il préférerait lire soit l'histoire de la religion, soit l'histoire de l'industrie aux États-Unis. Pour ma part, je répondrais volontiers qu'à certains moments je ne souhaiterais lire ni l'une ni l'autre, mais qu'en revanche, à d'autres, ma préférence

<sup>1</sup> S. A. Stouffer et ses collaborateurs, *Studies in Social Psychology in World War II* (Princeton, 1949), Vol.III, pp. 34 et suiv.

irait à la religion, à d'autres encore à l'industrie. Cette réponse ne pourrait guère être chiffrée et pourtant c'est la seule qui traduise mes curiosités réelles. La question ainsi formulée, en effet, pas plus que beaucoup d'autres du même style, ne tient nullement compte du flux et du reflux de préférences changeantes et, par conséquent, elle entraîne beaucoup d'imprécision dans les réponses et, partant, dans le test lui-même. Lorsque, pour ma part, je tâte de semblables questionnaires, je me vois fréquemment dans l'impossibilité de répondre, de me placer moi-même dans telle ou telle catégorie ou de déterminer si je possède une caractéristique spécifiée. Et encore, les questions, les catégories et les caractéristiques dont je fais état ici ne relèvent-elles pas de domaines où je suis incompetent mais, au contraire, de ceux avec lesquels je me trouve bien familiarisé. Les difficultés que je rencontre tiennent au vague, à l'ambiguïté, à la médiocrité du choix des définitions ou des catégories, au caractère statique ou fallacieux des questions elles-mêmes. Des tests semblables ne peuvent faire apparaître utilement les caractéristiques recherchées chez les questionnés.

e) L'efficacité des tests est diminuée aussi dans une forte mesure par la matière sur laquelle ils portent en majeure part. Ainsi, lorsqu'on soumet à un test l'intelligence ou les connaissances, on s'attache en général à la somme de faits ou de souvenirs retenus par les individus et beaucoup moins à leurs dons créateurs, à leurs talents particuliers, à leur aptitude à manier logiquement des idées personnelles en faisant preuve d'une certaine maturité intellectuelle. La plupart des tests dits objectifs favorisent sans conteste la dispersion d'esprit. Les questions en effet, sollicitent surtout des renseignements hétéroclites ou alors des notions, des concepts, des définitions, ou des théories, appris par cœur dans les manuels, les cours, les leçons – grâce aux aide-mémoire abrégés, aux répétiteurs qui chauffent à blanc leurs élèves à la veille d'un examen. À cet égard, les tests ne diffèrent guère des questions ineptes posées aux programmes compétitifs de la radio et de la télévision américaines. Au fond, il est normal que des tests de ce genre aient été détournés du domaine de la science pour apparaître dans les programmes de « variétés » et de publicité commerciale dont ils relèvent en réalité. Si, de toutes façons, ils sont peu révélateurs, au moins dans ces programmes sont-ils moins ennuyeux et plus lucratifs que lorsqu'ils sont utilisés à des fins prétendument scientifiques !

f) Lorsque les tests s'attaquent à des phénomènes psycho-sociaux, à savoir les valeurs auxquelles se réfèrent les individus dans les domaines psychologique, psychiatrique, sociologique, anthropologique, économique, politique, historique, philosophique, éthique, juridique ou esthétique, l'incertitude des tests s'accroît pour la raison suivante : dans ces divers domaines, il existe peu de concepts, de définitions, de théories, de méthodes, d'uniformités, de valeurs enfin, généralement acceptés. Dans ces disciplines nous rencontrons, au contraire, des théories, des points de vue ; des généralisations et des valeurs fort divers. Les praticiens des tests n'étant que trop humains, ils tendent à considérer comme correctes les

réponses qui correspondent à leurs propres convictions. De la sorte, de nouveaux éléments subjectifs sont introduits dans les tests.

g) L'effet pernicieux des conditions déjà exposées (*a, b, c, d, e, f*) est considérablement renforcé par *l'interprétation et la quantification des résultats des tests*. Les fanatiques des tests psycho-sociaux les considèrent comme une sorte de baromètre ou de thermomètre. Ils veulent, en effet, non seulement constater la présence ou l'absence du trait qui fait l'objet du test, mais également en mesurer la grandeur ou l'intensité, ceci étant chiffré en unités numériques. Le malheur veut que, avant de se livrer à ce travail, les praticiens doivent auparavant interpréter leurs résultats.

Tout au contraire de la température fournie par un thermomètre médical ou de la pression atmosphérique apparaissant sur un baromètre, indications qui n'exigent pas d'interprétation ; les résultats des tests psycho-sociaux considérés en eux-mêmes ne sont ni directs, ni clairs, ni d'une validité diagnostique certaine. Ils ne reçoivent une signification que lorsqu'ils sont interprétés par le praticien. Et les interprétations sont en général très différentes des résultats empiriques bruts. Empiriquement, les résultats d'un test d'association de mots consistent seulement en une liste de mots prononcée par le sujet en réponse aux mots prononcés par le praticien. Sur le plan de la perception, les résultats du test de Rorschach ne sont qu'une masse d'images diverses évoquées chez le sujet par la tache d'encre qui lui est présentée. Ni les mots, ni les images ne peuvent en eux-mêmes, posséder, une signification comme diagnostics ou de toute autre manière. Ils acquièrent une telle signification grâce à l'interprétation de ces syndromes par le praticien. *Qu'il le veuille ou, non il faut à celui-ci surimposer son interprétation aux réponses ou aux réactions du sujet*. Et celle-ci diffère totalement des résultats de tests empiriques ou perceptionnels. Un malade raconte exactement le rêve qu'il a fait la nuit précédente au psychanalyste ou au psychiatre. Il dit que dans son rêve il faisait l'ascension d'une montagne, qu'il approchait du sommet lorsqu'il trébucha et se mit à dévaler la pente, qu'alors il fut saisi d'un effroi indicible et qu'il se réveilla sur cette impression. Tel est le contenu empirique du rêve. Pour servir de base à un diagnostic, ce contenu devra être interprété par le psychanalyste ou le psychiatre. Ce rêve est-il le syndrome de quelque processus inconscient ? Et, dans ce cas, trahit-il le complexe d'Œdipe, la peur de la castration, quelque désir refoulé, ou encore autre chose ? Quelle qu'en soit l'interprétation donnée, elle différera par son caractère de diagnostic du contenu et du caractère du rêve proprement dit.

Ces interprétations ouvrent la porte à tous les genres d'interprétations arbitraires, fantaisistes ou subjectives des tests et de leurs résultats. L'affirmation que le rêve est un syndrome de tel processus subconscient est déjà une hypothèse arbitraire différente du rêve lui-même. Qu'un certain rêve soit le syndrome de tel complexe ou de tel désir refoulé, voilà encore une conjecture dépourvue de preuve scientifique.

Quand on les analyse attentivement, la plupart des interprétations apparaissent fondées non pas sur une connexion causale bien établie entre les résultats des tests et telle interprétation particulière, mais plutôt sur une croyance dogmatique, à savoir que les résultats sont les véritables syndromes ou signes de certaines entités ou forces désirs refoulés, tendances instinctives, complexes divers, intelligence innée, réflexes irrésistibles, intérêts dominants d'une certaine nature, etc. Ceci est confirmé par les désaccords considérables des divers interprètes entre eux. En bref, les interprétations introduisent d'importants éléments non scientifiques dans les résultats des tests et contribuent ainsi à diminuer leur validité.

h) Toutefois la quantification aggrave encore cette déformation. Obsédés par la manie du nombre (métromanie), nos praticiens des tests introduisent infatigablement des mensurations dans leurs résultats et les présentent sous la forme soi-disant exacte et objective d'échelles graduées, d'indices de tables statistiques admirablement enjolivées avec des formules mathématiques impressionnantes et toutes autres apparences des recherches quantitatives précises. La fabrication de ces « films quantifiés » est si ingénieuse que plus d'un spectateur de bonne foi prend ces faux-semblants chiffrés pour une réalité authentique. Toute une cohorte de chercheurs des sciences psycho-sociales croient sincèrement que ces échelles, ces indices, ces colonnes de chiffres, ces coefficients de corrélation et d'erreur, ces déviations calculées, etc., expriment en fait des parcelles de connaissances exactes, dures comme le diamant.

En réalité, ces prétendus diamants ne sont pour la plupart que les présupposés arbitraires, subjectifs et souvent dus à la pure fantaisie des enquêteurs, présupposés revêtus d'une apparence quantitative. Nos « quantifieurs » amateurs de tests entretiennent les mêmes relations avec les mathématiques que les divers astrologues et alchimistes – dénommés *mathematici* – de l'Antiquité et du Moyen Âge.

Car les données des tests sont, pour la majeure part, qualitatives et inexprimables en mesures quantitatives. Ces données ne montrent pas combien de points chaque réaction à un test peut atteindre, ni même si cette réaction correspond à un plus ou moins grand nombre de points. Mais alors ces points ne peuvent pas être comptés et à plus forte raison ils ne sauraient être additionnés, soustraits, divisés, multipliés, ou soumis à d'autres procédés mathématiques.

Ce qui revient à dire que ces mesures quantitatives ou points, et toutes les opérations ultérieures qui s'appuient sur cette notion, sont, dans une très large mesure, des inventions des « quantifieurs » eux-mêmes. Ce sont eux qui déterminent combien de points attribuer à chacune des réponses des sujets examinés et s'il faut leur accorder 5 ou 99. Et l'opération n'en serait pas moins arbitraire si l'on accordait le même coefficient pour chaque réponse. Pareillement si on classe les réponses dans un certain ordre, en renonçant à les chiffrer, l'arbitraire apparaîtra dans l'établissement de cet ordre lui-même. Si enfin



l'attribution de points, ou de numéros d'ordre est effectuée par cinq enquêteurs experts stratagème auquel on a fréquemment recours – et même y en eût-il cinq cents – la base objective de la répartition des rangs n'en demeurerait pas moins illusoire.

Nous compléterons ces remarques dans les chapitres ultérieurs. Mais nous estimons que les considérations mises en avant relativement à l'incertitude des tests psycho-sociaux dits artificiels (énumérées de *a* à *h*) qui toutes contribuent un peu plus à faire douter de leur validité, sont bien suffisantes pour justifier une attitude de scepticisme. À tout prendre, ces tests sont à peine plus scientifiques que la divination, telle qu'on la pratiquait jadis, sur des feuilles de, thé ou du marc de café. La testomanie contemporaine n'est qu'une forme rajeunie de la vieille croyance aux auspices. Ce verdict sera confirmé par un examen plus poussé des principaux tests à la lumière des autres tests, ceux-ci véritablement expérimentaux, qui leur seront appliqués à leur tour.

## **CHAPITRE V**

### **LES TRAVERS DES TESTS D'INTELLIGENCE**

#### **1. – Difficultés générales des tests d'intelligence**

[Retour à la table des matières](#)

Examinons d'abord brièvement les prétendus tests d'intelligence. Après les tentatives novatrices de Binet, ils se répandirent avec la rapidité d'une épidémie. Au début, l'enthousiasme des praticiens était si intense qu'ils ne prenaient même pas le temps de se demander quelle était cette notion d'intelligence, qu'ils soumettaient à des tests et à des mensurations. Que signifiaient leurs échelles ? Est-ce que le test rendait compte plutôt de l'intelligence innée ou de l'intelligence acquise ? Toutes ces questions auraient, en effet, dû être posées avant qu'on se lançât dans une campagne de tests. Par la suite, toutefois, la première ardeur étant retombée, on ne put leur échapper. Il en résulta une attitude de plus en plus sceptique vis-à-vis de l'infaillibilité de ces tests. Présentement, la situation peut être définie de la sorte :

a) Les différents praticiens ont donné des sens variés à la notion « d'intelligence ». Il y en a bien peu qui l'aient définie clairement ; la plupart d'entre eux se sont même abstenus de la circonscrire et, par conséquent, ils mesuraient une variable qu'ils ne se représentaient pas bien. Pour E. L. Thorndike c'est la « capacité intellectuelle innée » ou bien encore le « niveau, la capacité d'ensemble de l'individu ».

Pour F. N. Freeman, « l'intelligence est une forme de capacité plus étendue que dans l'acception où nous recevons ce terme en vue des tests en jeu... les capacités mesurées par nos tests recouvrent : la capacité sensorielle, la capacité pour la reconnaissance perceptive, la rapidité et la flexibilité des associations ; l'imagination ; l'étendue et l'intensité de l'attention ; la rapidité des réactions ;... l'équilibre mental et la coordination des processus mentaux, la réflexion, le contrôle mental, l'adaptabilité, la résistance à la suggestion, une, réaction saine et équilibrée au monde des choses, des idées, des personnes ».

Pour S. S. Corvin, « un individu possède de l'intelligence dans la mesure où il a appris à s'adapter à son milieu ».

Pour L. M. Terman, « si l'intelligence est la capacité de penser par le recours à des idées abstraites, alors les tests d'intelligence les plus efficaces devraient être précisément ceux qui comportent l'utilisation du langage et des autres symboles ».

Pour R. Pintner, « étant donné que nous traitons de quelque chose que nous savons mal définir... par tests d'intelligence j'entendrai des tests visant l'aptitude générale à accomplir toutes sortes d'actions ; ils se distingueront des tests éducatifs ou techniques qui sont spécifiquement destinés à évaluer les connaissances qui ont été directement enseignées au sujet ».

Pour V. A. C. Henmon, « les prétendus tests d'intelligence générale ne répondent pas du tout à ce titre, mais visent une forme d'intelligence spéciale à laquelle le système scolaire attribue une importance primordiale <sup>1</sup> ».

Peu satisfaits de ces définitions vagues et contradictoires, certains praticiens des tests tranchent le nœud gordien pour affirmer simplement : « L'intelligence, c'est ce que nous mesurons et soumettons à des tests et vice-versa. »

W. I. Thomas et D. Thomas décrivent assez bien la situation : « Il n'y a pas d'accord général sur la nature de l'intelligence et il n'y a aucune manière scientifique de s'assurer que les tests mesurent cette qualité comme le prétendent leurs partisans. Les évaluations chiffrées tendent seulement à embrouiller le problème et à prolonger la controverse. Il en résulte un cercle vicieux : on établit des tests pour mesurer une prétendue intelligence dont la nature exacte n'est pas connue et ensuite l'intelligence est définie en fonction des résultats de ces tests <sup>2</sup>. »

Les conclusions d'un des initiateurs les plus éminents en matière de tests mentaux, E. L. Thorndike, exposées dans ses derniers ouvrages, sont peut-être encore plus éloquentes. « On ne sait pas, écrit-il, exactement ce qu'ils mesurent ; on ignore également pour quelle part il est légitime d'additionner, de soustraire, de multiplier, de diviser et de calculer des coefficients à partir des chiffres obtenus ; ce que les données chiffrées signifient du point de vue de l'intelligence n'est pas connu non plus <sup>3</sup>. »

Ainsi, dès qu'on pose la question fondamentale de savoir ce que sont au juste l'intelligence ou la capacité mentale étudiées, le caractère nébuleux et mystérieux

<sup>1</sup> Cf. « Intelligence and Its Measurement : A symposium », *Journal of Educational Psychology*, XII (1921), pp. 123-147, 195-216.

<sup>2</sup> W. I. and D. Thomas, *The Child in America* (New York, 1928), pp. 332-335 (avec l'autorisation d'Alfred A. Knopf).

<sup>3</sup> E. L. Thorndike, *The Measurement of Intelligence* (New York, 1927), p. 1.

de ce concept devient évident. Si les praticiens eux-mêmes ne savent pas exactement à quoi se rapportent leurs tests et leurs mensurations, ceux-ci sont pareillement indéterminés. Toute l'impressionnante superstructure quantitative des équations calculées perd également toute signification.

b) Une telle dévaluation est du reste déjà intervenue en ce qui concerne l'hypothèse primitive, à savoir que les tests jaugeaient véritablement l'intelligence, la capacité intellectuelle innée. Il n'y a guère aujourd'hui de praticien qui souscrirait à ce présupposé. Même des partisans convaincus de la méthode comme L. M. Terman sont dans l'obligation de reconnaître que les tests intéressent non seulement l'intelligence innée, inhérente à l'individu, mais aussi des caractéristiques acquises ou apprises. Un nombre croissant de praticiens insiste toujours davantage sur le rôle des connaissances et du milieu dans les résultats des tests. Nombreux sont ceux qui attribuent à ces facteurs une importance déterminante. L'intelligence qui fait l'objet de tests est de plus en plus considérée comme une qualité acquise, voire apprise <sup>1</sup>.

c) Toute personne qui a participé à la pratique des tests ou aux décomptes des résultats sait bien que ces résultats comportent beaucoup d'interprétations arbitraires et d'appréciations subjectives de la part des exécutants <sup>2</sup>.

Quelle valeur numérique, quel nombre de points seront attribués à telle réponse ? Combien faut-il ajouter ou soustraire de points en « quantifiant » tel ou tel résultat ? Quelle formule mathématique ou plutôt pseudo-mathématique va-t-on appliquer au calcul du nombre de ces points, au demeurant arbitraires ? Quel

<sup>1</sup> On trouvera une analyse de ce problème, son historique et une bibliographie détaillée dans K. Eells, A. Davis, R. J. Havighurst, V. E. Herrick, R. Tyle, *Intelligence and Cultural Differences* (Chicago, 1951).

<sup>2</sup> Il en va de même des notes chiffrées utilisées dans les examens. Pendant de nombreuses années, mes assistants, lorsqu'ils notaient les épreuves d'examens des étudiants, me les apportaient après avoir attribué à chaque question une valeur numérique précise : 67, 74, 93, ou 88 %. Je demandais alors aux examinateurs comment ils arrivaient à des valeurs chiffrées aussi précises et pourquoi la même réponse à une question se voyait attribuer 76 dans une copie et 79 dans une autre. Il ne m'a jamais été fourni de réponse satisfaisante. Et aussi bien, il ne pouvait y en avoir une, car tous ces chiffres se fondaient dans une large mesure sur les impressions subjectives des correcteurs et sur leur croyance à l'existence d'une « courbe normale de répartition des notes ». Au cours de mes nombreuses années d'enseignement, il ne m'a jamais été possible de noter des épreuves d'examen écrites ou orales avec une telle précision. En revanche, je me suis efforcé de résumer mon impression globale des résultats du candidat, aussi bien dans les épreuves d'examen proprement dites, les compositions écrites, que dans les échanges de vues, entretiens à bâtons rompus (et évidemment, dans un examen donné, mon jugement général sur la copie) ; me fondant sur tout ce que je savais de l'étudiant, je donnais les notes A, B, C, D, E, sans tenter d'attribuer une note chiffrée à la réponse fournie à chaque question. Si la chose dépendait de moi, je remplacerais la plupart des épreuves d'examen par un essai ou une thèse de quelque longueur auquel l'étudiant pourrait consacrer plusieurs semaines et qu'il écrirait dans des conditions normales. Ainsi, il pourrait montrer ce qu'il sait de la discipline en jeu et révéler aussi l'originalité et les qualités logiques de sa pensée personnelle.

chiffre dénote l'intelligence normale, inférieure à la normale ou supérieure ? Dans quelle mesure les individus soumis au test correspondent-ils à un échantillonnage représentatif d'un groupe donné et quels sont les critères de comparaison de ce groupe avec d'autres ? Il est inutile d'insister sur l'incertitude que tous ces présupposés font peser sur les tests d'intelligence.

Ces considérations justifient tous les scepticismes. Si les tests sont le baromètre, de la capacité mentale, ils sont un baromètre bien imparfait qui mesure on ne sait quoi au juste ; conclusion confirmée par un test inductif appliqué aux prétendus tests.

## **2. – Contre-épreuve inductive appliquée aux tests d'intelligence**

[Retour à la table des matières](#)

*Le test de Terman visant les tests d'intelligence.* L'une des meilleures vérifications inductives, nous la devons à L. M. Terman, autorité de premier plan en la matière. En 1921-1922, Terman et ses collaborateurs se proposèrent de « trier une population scolaire d'un quart de million d'individus, en vue de faire apparaître et d'étudier un millier de ceux-ci – ou un nombre supérieur – présentant une capacité intellectuelle très élevée » ; ou bien « de découvrir dans les écoles de Californie mille sujets ou davantage que leurs capacités placeraient dans la fraction de 1 % la plus élevée à cet égard de la population d'un âge déterminé »<sup>1</sup>. Les enquêteurs utilisèrent non seulement les tests Stanford-Binet, le test de groupe de Terman, le test Alpha de l'armée américaine, le test national américain, mais ils firent appel aussi aux recommandations des maîtres signalant les trois élèves les plus brillants de chaque école ; aux meilleurs résultats de la scolarité ; à des renseignements détaillés concernant la santé des enfants, les caractéristiques raciales, ethniques, professionnelles, économiques, de leur parents ; leur caractère, leurs curiosités, les pièces de théâtre et les livres lus par eux et ainsi de suite<sup>2</sup>. Avec ces données, les enquêteurs sélectionnèrent 1 070 enfants – des génies en herbe – dont la capacité intellectuelle (I. Q.) était cotée de 135 à 200.

En 1945, soit vingt-cinq ans après, lorsque ces génies en herbe eurent atteint l'âge moyen de trente-cinq ans, Terman et ses collaborateurs firent une enquête approfondie sur ce qu'étaient devenus ces individus et ce qu'il leur était advenu, pour découvrir dans quelle mesure leurs talents et leur intelligence exceptionnels

<sup>1</sup> L. M. Terman and M. H. Oden, *The Gifted Child Grows Up* (Stanford, 1947), pp. 2-4.

<sup>2</sup> *Ibid.*, pp. 4-14. Pour un examen détaillé des tests et de leurs résultats, voir L. M. Terman, *Genetic Studies of Genius*, vol. I, *Mental and Physical Traits of a Thousand Gifted Children* (Stanford, 1925) ; VOL II, C. M. COX, *The Early Mental Traits of Three Hundred Geniuses* (Stanford, 1926) ; vol. III, B. S. Burks, D. W. Jensen and L. M. Terman, *The Promise of Youth: Follow-up Studies of a Thousand Gifted Children* (Stanford, 1930).

s'étaient manifestés. Les résultats de cette étude suivie aideront à élucider notre problème, à savoir dans quelle mesure les meilleurs tests peuvent jauger et mesurer l'intelligence, les dons, les talents et les capacités des êtres humains.

Terman et ses collaborateurs prétendent que leurs enquêtes ultérieures de 1940 et de 1945 confirment leur diagnostic de 1921-1922 dépistant chez ces enfants des génies en herbe, et, par voie de conséquence, l'exactitude de leurs tests et mesures. Mais la conclusion essentielle qui ressort de cette laborieuse étude est que vingt-cinq ans plus tard, à l'âge moyen de trente-cinq ans, les 1 070 écoliers choisis avec tout l'arsenal des tests en question, prétendument les plus doués parmi 250 000 enfants de Californie, n'ont pas révélé de supériorité marquée par rapport à un lot-témoin d'enfants provenant de familles qui appartenaient aux professions libérales ou au milieu des affaires, dont les élus étaient issus du reste dans la proportion de 81,4 % ; 6,8 % seulement parmi ces 1 070 enfants avaient pour parents des travailleurs semi-qualifiés ou non qualifiés.

J'admets les résultats tangibles des enquêtes pratiquées en 1940-1945. Mais ceux-ci, de même que d'autres considérations de fait, m'imposent la conclusion exposée au paragraphe précédent, conclusion contraire à celle de Terman et de ses collaborateurs. Tout d'abord, un tiers des génies en herbe (classés dans la catégorie C) s'avérèrent, vingt-cinq ans après et selon les normes adoptées par Terman pour apprécier l'intelligence et ses succès, de véritables ratés au point de vue mental, professionnel, économique et social. Leurs réalisations personnelles étaient dans tous ces domaines au-dessous du médiocre. Donc, au moins pour cette fraction du contingent initial, les tests employés afin de mesurer l'intelligence et les dons créateurs furent erronés.

Sous une forme moins voyante, les tests ne réussirent pas non plus pour une autre catégorie (catégorie B). Vingt-cinq ans après, les résultats obtenus par ces sélectionnés étaient parfaitement médiocres. Ils ne dépassaient en rien la moyenne apparaissant chez les sujets non sélectionnés du même milieu des professions libérales et des affaires.

Finalement, le fait que parmi les 1 070 enfants sélectionnés, il y eut 150 individus (catégorie A) dont les succès ultérieurs furent au-dessus de la moyenne, provient non pas tellement d'un pouvoir discriminatoire des tests que de la relative abondance de ces individus remarquablement doués dans les familles du niveau social le plus élevé. En effet, ces 150 sujets provenaient dans presque tous les cas d'un tel milieu. Même un choix pratiqué entièrement au hasard de 1 070 enfants sur un effectif de l'ordre de 250 000, fera nécessairement apparaître, parmi beaucoup de sujets médiocres, au moins quelques enfants à l'intelligence et aux dons exceptionnels. Si l'on fait entrer en ligne de compte les appréciations et les notes des maîtres, il est évident que les chances de voir surgir 150 sujets doués sont plus fortes que si l'on procédait par tirage au sort. Car, encore que Terman ait

déclaré suspects les appréciations des maîtres d'école, il les a néanmoins utilisées pour sélectionner les 1 070 individus susvisés.

Je mettrai ultérieurement en avant des données sur la relative fréquence d'une intelligence élevée dans les couches sociales des professions libérales et des grandes affaires. Pour l'instant, ces considérations suffisent à détruire le mythe des tests d'intelligence.

Examinons à présent les résultats effectifs des enquêtes de 1940-1945. D'abord, pour ce qui est des traits physiques, Terman constate que son « groupe doué » dans sa totalité n'est guère différent des catégories sociales supérieures prises dans leur ensemble, compte tenu de l'âge et du sexe. Si la moyenne de la taille, par exemple, est légèrement supérieure à celle de l'ensemble de la population, ceci tient à la composition sociale du groupe, nullement à ses prétendus dons. Les couches supérieures et moyennes, de pratiquement n'importe quelle population, présentent une taille plus élevée que la moyenne, générale et particulièrement que celle des classes laborieuses <sup>1</sup>.

Pour ce qui est de la santé et des malformations physiques les données sont tellement incertaines que toute comparaison précise avec l'ensemble de la population ou avec les membres non sélectionnés de la classe supérieure (professions libérales et grandes affaires) est impossible et n'a pas été tentée par Terman et ses collaborateurs. Si une semblable confrontation devait mettre en évidence une supériorité quelconque de la catégorie étudiée, celle-ci devrait être attribuée au niveau sanitaire général des couches sociales élevées, toujours supérieur à celui de la population prise dans son ensemble et particulièrement à celui des classes inférieures <sup>2</sup>.

Quant à la « santé mentale », aux « troubles nerveux », la proportion d'aliénés ne différerait pas notablement de la proportion habituelle <sup>3</sup>. Cette constatation vaut aussi pour les autres affections mentales. Le « groupe doué » connaît son contingent d'alcooliques, de criminels et d'homosexuels, mais selon Terman lui-même, il n'y a pas de données pertinentes qui puissent autoriser une comparaison avec l'ensemble de la population. Il conjecture que la proportion d'anormaux est peut-être plus faible, mais sans pouvoir en apporter de preuve décisive. De plus,

<sup>1</sup> On en trouvera les preuves dans P. Sorokin, *Social Mobility* (New York, 1927), ch. X. Les comparaisons établies par Terman entre le « groupe doué » et l'ensemble de la population sont extrêmement fallacieuses. Étant donné que plus de 81 % des membres de ce groupe proviennent des classes aisées et appartenant aux professions libérales, la comparaison devrait être pratiquée uniquement avec cette catégorie et non pas avec l'ensemble de la population.

<sup>2</sup> Voir mes analyses dans *Social Mobility*, *op. cit.*, ch. II. Le fait que le taux des suicides soit légèrement inférieur pour le « groupe doué » est déduit d'estimations au mieux conjecturales et de comparaisons peu probantes avec des données fragmentaires relatives à l'ensemble de la population.

<sup>3</sup> L. M. Terman and M. Oden, *The Gifted Child Grows Up*, p. 112.

l'effet de la criminalité et de l'alcoolisme est en tout état de cause moins marqué dans les professions libérales et les grandes affaires que chez les travailleurs qualifiés ou non <sup>1</sup>.

Quant à l'intelligence, le « groupe doué », lorsqu'il fut soumis à de nouveaux tests en 1940 et 1945, révéla un abaissement de 10.4 points <sup>2</sup>. Ce résultat inattendu est expliqué par des « erreurs de mesures », par « les difficultés propres aux tests Stanford-Binet fondés sur la maîtrise de concepts, les empêchant de mesurer exactement les mêmes fonctions, et aussi par des modifications dues à la maturité des sujets, au milieu et à l'éducation ». Ces excuses équivalent à reconnaître le caractère très approximatif de tests qu'ailleurs on proclamait infaillibles.

Les succès scolaires de la catégorie douée dans les établissements secondaires et à l'université sont déclarés supérieurs à ceux des jeunes gens issus de la population générale dont seulement quelque 5 % fréquentent l'université et de 30 à 40 % l'école secondaire <sup>3</sup>. Cette comparaison avec l'ensemble de la population est fallacieuse parce que les enfants des couches sociales élevées, en tant que tels et sans qu'il soit fait de sélection parmi eux, reçoivent des diplômes, se distinguent dans l'enseignement secondaire et universitaire et manifestent du talent dans une proportion beaucoup plus forte que la jeunesse issue des classes inférieures. La prétendue supériorité du « groupe doué » attribuée par Terman et ses collaborateurs à la sélection effectuée par leurs tests consiste, encore une fois, en une caractéristique répandue parmi tous les enfants appartenant aux couches sociales moyennes et supérieures.

Ce qui me paraît surprenant quant aux succès scolaires du « groupe doué », c'est qu'une fraction si importante, (30 à 33 %) n'ait obtenu aucun diplôme universitaire, et qu'une autre fraction ait été franchement médiocre dans ses études. Les enfants doués n'atteignirent même pas les moyennes A ou B à l'école secondaire ; à l'université, une proportion de l'ordre de 8 à 13 % reçut la mention bien ; 37 à 70 %, la mention assez bien ; 17 à 48 % la mention passable ou des notes inférieures. Or, on n'a pas besoin de génie pour avoir la mention bien à l'école secondaire ou à l'université, encore moins pour avoir la mention assez bien ; la mention passable correspond à un niveau plutôt médiocre.

Quant aux fonctions et aux niveaux économiques atteints ultérieurement par le « groupe doué », seuls les 48,3 % de ses membres du sexe masculin se sont élevés jusqu'aux professions libérales ; 32 % exerçaient des fonctions semi-techniques ou commerciales ; les 19,8 % restant étaient devenus des employés plus ou moins

<sup>1</sup> Il se peut que le taux de la criminalité soit inférieur pour le « groupe doué » à ce qu'il est pour l'ensemble de la population ; mais, encore une fois, il s'agit là d'une caractéristique des classes aisées dans de nombreuses sociétés. Cf. P. A. Sorokin, *Social Mobility*, ch. XI, XIII.

<sup>2</sup> Terman-Oden, *op. cit.*, pp.138-139.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 148.



qualifiés. Parmi les femmes, 42 % étaient sans profession et ménagères. Quant à celles qui étaient employées à plein temps, 27,8 % étaient dans l'enseignement, 34,8 % dans des situations administratives ou commerciales, 7 % assistantes sociales, 2,7 % dans des emplois non qualifiés ; les autres travaillaient comme secrétaires ou employées.

Si l'on se réfère aux statistiques d'ensemble de la population, le « groupe doué » entre dans les professions libérales et dans les emplois de direction dans une plus forte proportion, mais n'est-ce pas toujours le cas des rejetons des couches supérieures dans toutes les sociétés ? Lorsque l'on confronte le « groupe doué » avec des étudiants et étudiantes non sélectionnés, la différence quant à leurs fonctions professionnelles ultérieures est mince, presque insignifiante. Et ce qui enlève encore au caractère concluant des tests, c'est qu'une fraction appréciable du « groupe doué » n'atteint pas les emplois élevés, mais se perd dans les rangs des personnels subalternes, ouvriers qualifiés ou non, employés, secrétaires <sup>1</sup>. Or on n'a pas besoin de génie pour entrer dans les professions libérales ou dans les échelons de direction des affaires. C'est pourquoi même la fraction du « groupe doué » qui réussit ne confirme pas l'aptitude des tests à déceler les personnes les plus intelligentes <sup>2</sup>.

Cette conclusion est corroborée aussi par l'examen des revenus de cette même catégorie <sup>3</sup>. Pour les hommes, le revenu moyen était en 1940 de \$ 2 373 ; en 1944 (avec la guerre et la diminution du pouvoir d'achat du dollar) \$ 4 713. Ces revenus s'échelonnaient entre \$ 1 500 et \$ 84 000. Pour les femmes, le revenu moyen était de \$ 1 600 en 1940 et de \$ 2 550 en 1944 <sup>4</sup>. Ces chiffres ne représentent qu'une réussite financière modeste pour l'ensemble de cette catégorie. Sans doute par rapport au revenu moyen des ouvriers qualifiés ou non le « groupe doué » est-il favorisé ; mais non pas par rapport à tout le contingent fourni par les professions libérales, les affaires et les emplois de direction ou administratifs. Des millions d'Américaines et d'Américains très ordinaires et qui ne prétendaient certes pas à des talents exceptionnels gagnaient \$ 2 550 ou \$ 4 713 en 1944 ; des millions d'autres gagnaient infiniment plus – pour autant que les revenus puissent être un signe du talent ! Et s'il en était ainsi, Mozart, Schubert, Rembrandt, Beethoven, Vico, saint Pacôme, saint François d'Assise, Bouddha (ces derniers après avoir quitté leur foyer), et leurs pareils devraient être considérés comme des nullités, cela dit pour confirmer à quel point les critères utilisés par Terman peuvent être fallacieux !

Nous pouvons négliger plusieurs autres « tests et épreuves » mis en avant par la même équipe pour prouver que leur « groupe, doué » est véritablement

<sup>1</sup> On trouvera les données dans Sorokin, *Social Mobility*, ch. XII.

<sup>2</sup> Terman-Odon, *op. cit.*, p. 155 et ch. XIII.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 191 et ch. XIV.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 192.

exceptionnel. Des tests comme celui de Strong portant sur l'intérêt manifesté à l'égard du métier exercé ou sur le nombre et la nature des goûts personnels ; des tests portant sur les lectures habituelles, ou mettant en jeu des notes données par les sujets à propos de matières qui les intéressent, sur les revues lues par eux, sur leurs affiliations politiques, etc., tous ces tests ne peuvent pas mettre en évidence les talents supérieurs d'un individu ou d'une catégorie sociale ; ils n'ont rien à y voir. Personne, n'a prouvé que l'intérêt porté au métier exercé est un signe certain de talent car il y a en fait nombre de médiocres qui s'intéressent profondément à ce qu'ils font. Encore plus baroque est l'idée que la personne de talent exceptionnel lit *Time*, le *Reader's Digest* et *Life* et que l'homme ordinaire ne lit pas ces revues. Ou que 33,7 % des hommes supérieurs lisent des romans policiers et seulement 2,2 à 3 %, d'entre eux des essais et des vers, que cette élite s'intéresse aux sports et à la photographie (61 %, et 30 % respectivement) et est très peu attirée par le métier d'écrivain (10 %) ou par les beaux-arts ou qu'elle milite dans le parti républicain (39 % plutôt que dans le parti démocrate (23 %), qu'elle est très rarement « avancée » (1 %) ou indépendante politiquement (2,8 %).

Le caractère illusoire de ces prétendus tests et « syndromes » du talent est confirmé par le fait que la plupart des initiateurs de religions ou de systèmes moraux élevés, ou les penseurs politiques les plus illustres (ceux dont les idées fournissent le contenu de l'histoire des doctrines politiques ou de la pensée sociale), furent avancés ou indépendants en politique, sans cela pourquoi eussent-ils été emprisonnés, bannis, persécutés, suppliciés par les gouvernements et les pouvoirs ? Comment expliquerait-on alors que 37 % des saints du christianisme aient mérité la palme du martyr ?

Il en va de même pour la plupart des poètes, des écrivains, des artistes, des savants. Au moins 40 à 50 % de ces hommes et femmes d'un génie incontestable, dont les noms ont été retenus par l'histoire, furent politiquement avancés, indépendants voire subversifs du point de vue des gouvernements en place et des partis politiques dits conservateurs.

La proportion des divorces et des séparations au sein du « groupe doué » est plus significative. En 1945, 12,94 % des hommes mariés de ce groupe et 14,42 % des femmes avaient divorcé une fois ; 1,18 % des hommes et 1,52 % des femmes deux fois ; 0,29 % des hommes et 0,38 % des femmes trois fois ou davantage. Même si ces taux sont légèrement inférieurs à ceux de l'ensemble de la population, ce qui n'est pas prouvé, ils montrent qu'une fraction appréciable des membres du « groupe doué » a été dans l'impossibilité de réussir dans cette fonction essentielle de la vie sociale qu'est le mariage.

En résumé, quelles que soient les concessions que l'on veuille bien faire, le « groupe doué » ne se manifeste pas en réalité « doué » dans son ensemble. En fait, c'est une catégorie, sociale typique de certaines strates économiques d'âge et de sexe déterminés.

Examinons maintenant la catégorie A ; on se souviendra que c'est la couche vraiment supérieure du prétendu « groupe doué » ; les 150 membres qu'elle comportait ont certes, beaucoup mieux réussi dans la vie que les 430 médiocres de la catégorie B ou les 490 quasi-ratés de la catégorie C. Les résultats obtenus par la catégorie A sont sans conteste considérables et supérieurs à ceux des professions libérales et des milieux d'affaires. Ils équivalent à ceux d'un groupe de savants américains. Cependant, à l'âge moyen de trente-cinq ans il n'y a qu'un pourcentage moyen dû 4,7 % de la catégorie A qui figure dans le *Who's Who in America* et 12,77 % dans *American Men of Sciences*<sup>1</sup>. Or ce sont là des distinctions réelles encore que sans relation directe avec le vrai génie.

Mais la présence de ces 150 personnes d'élite parmi les 1 070 enfants sélectionnés confirme-t-elle la validité des tests utilisés ? Ces 150 personnes ont-elles vraiment été choisies exclusivement en vertu des tests ou au contraire ont-elles été rangées parmi les 1 070 élus conformément à d'autres critères non compris dans l'arsenal des tests appliqués ?

Étant donné que la majorité (quelque 79 %) des 1 070 enfants prétendent doués s'avèrent vingt-cinq ans après soit des médiocres (catégorie B), soit des quasi-ratés (catégorie C), les tests ont évidemment fait fausse route pour rendre manifestes les talents et l'intelligence des enfants. Cette considération suffit à montrer que la catégorie A n'a pas été désignée uniquement en vertu des tests. Mais l'insuffisance des tests ressort également des notes de capacité intellectuelle attribuées en 1922 aux enfants des catégories A et C. La moyenne de ces notes (*test Stanford-Binet*) fut 155 pour la catégorie A et 150 pour la catégorie C. Avec la méthode du *Group Test de Terman*, cette moyenne fut 143,2 pour A et 142,3 pour C ; avec le système *Parent-Teacher-Test*, 3,5 pour A et 3,8 pour C. En somme, selon les tests pratiqués en 1922 il n'y avait pour ainsi dire presque pas d'écart entre la catégorie A et la catégorie C, les enfants qui constituaient la première destinée à fournir une élite, étant de la même « intelligence » que ceux qui allaient devenir les quasi-ratés de la catégorie C. À vrai dire, pour expliquer comment les représentants véritablement doués de la catégorie A ont été choisis côte à côte avec les éléments moyens et médiocres pour constituer l'ensemble de la catégorie des « génies en herbe », il nous faudra faire appel à des facteurs étrangers aux tests.

Le plus probant, en l'occurrence, est la plus grande fréquence des dons, de l'intelligence, du talent dans les milieux des professions libérales et des brasseurs de grandes affaires, si on les oppose aux couches de travailleurs, semi-qualifiés ou non, qui constituent la masse de la population. C'est la classe dirigeante, correspondant aux États-Unis à la haute et moyenne bourgeoisie des autres pays, qui a jusqu'à présent fourni la majorité des talents et des créateurs.

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, pp. 304 et suiv.

En Grande-Bretagne, « les classes supérieures, dirigeantes, comprenant seulement 4,46 % de la population totale, produisent 63 % des hommes de talent alors que les ouvriers, employés et artisans, comprenant quelque 84 % de la population ne produisent que 11,7 % des personnalités de premier plan ».

Selon F. Adams Wood, parmi les familles régnantes qu'il a étudiées, il n'y a qu'un homme de valeur pour 32 souverains. Selon l'étude que j'ai pratiquée de 352 monarchies, il en apparaît 1 sur 7 d'un certain talent.

En France, « la noblesse a produit des talents littéraires dans une proportion 2,5 fois plus forte que la haute magistrature ; 6,5 fois plus forte que les professions libérales ; 23 fois plus forte que la bourgeoisie ; 200 fois plus forte que les classes laborieuses ». Parmi les savants français illustres, 35 % provenaient de l'aristocratie, 42 % de la classe moyenne commerçante, 23 % seulement de l'ensemble des classes laborieuses qui constituent cependant des deux tiers aux trois quarts de la population totale.

En Russie, avant la révolution, 80 à 90 % des savants érudits, artistes et hommes de lettres éminents et des sommités dans d'autres domaines, provenaient des professions libérales, du clergé, de la bureaucratie gouvernementale et des dirigeants de l'industrie<sup>1</sup>.

La situation était sensiblement analogue en Allemagne et dans tous les autres pays étudiés.

Aux États-Unis, les professions libérales produisaient 43,1 % des scientifiques distingués alors qu'elles ne représentaient que 3,1 % de la population. L'annuaire américain *Who's Who* mentionne 1 individu sur 32 pour le clergé, 1 sur 70 pour les professions libérales, 1 sur 124 pour les affaires, sur 1 100 pour l'agriculture, 1 pour 2 470 dans les emplois subalternes qualifiés et semi-qualifiés, 1 pour 75 000 pour la main-d'œuvre non qualifiée.

Les professions libérales produisaient 32,8 % des hommes de lettres distingués ; les affaires 15,1 %. Ces deux catégories réunies produisaient 47,9 % de tous les hommes de lettres américains distingués.

Parmi 476 industriels et gros financiers multimillionnaires, 79,8 % venaient des professions libérales et des milieux d'affaires. De ces mêmes couches provenaient 62,7 % des chefs syndicalistes et des meneurs des mouvements avancés, ainsi que la majorité des porte-parole des agriculteurs<sup>2</sup>.

Ces chiffres suffisent à montrer l'extraordinaire fréquence des capacités intellectuelles dans les classes moyennes et supérieures qui aux États-Unis se

<sup>1</sup> Voir P. Sorokin, *Social Mobility*, pp. 283 et suiv., pour des faits complémentaires et les sources de ces chiffres.

<sup>2</sup> Voir P. Sorokin, « Leaders of Labor and Radical Movements », *American Journal of Sociology*, XXXIII (1927), pp. 395-398 ; P. Sorokin and C. Zimmerman, « Farmer Leaders in the United States », *Social Forces*, VII (1928), pp. 33-45.

manifestent en particulier dans les professions libérales et en techno-bureaucratie industrielle. C'est cette fréquence, bien plutôt que les tests, qui rend compte de la présence de la catégorie A (d'une haute qualité), au sein des 1 070 enfants sélectionnés par Terman, qui, dans l'ensemble, ne manifestèrent pas d'aptitudes spéciales.

Cette hypothèse est confirmée d'abord par le niveau professionnel, scolaire et économique des parents des enfants des catégories A et C. Pour la catégorie A, 149 sur 150 des sujets provenaient de familles relativement aisées et bien éduquées des professions libérales ou de l'industrie, tandis que, pour la catégorie C, 17 % seulement provenaient de familles d'un type semblable et encore étaient-elles moins aisées et d'une éducation moins soignée.

Si nous voyons citer dans le Who's Who 1 ecclésiastique sur 32, 1 membre des professions libérales sur 70, 1 homme, d'affaires sur 124, une sélection pratiquée au hasard parmi 1 070 enfants de ces catégories, ne saurait manquer de comprendre un certain nombre de sujets de qualité parmi les individus moyens et médiocres. Et l'effectif de ces sujets de qualité doit, en toute vraisemblance, ne pas être inférieur à 150, à savoir celui de la catégorie A. Conclusion qui est confirmée par le calcul suivant : sur 1 070 sujets sélectionnés pour leur intelligence par les tests pratiqués en 1921-1922, 7 % seulement figuraient en 1945 dans le Who's Who (les 4,7 % de la catégorie A ; cf. ci-dessus, p. 99). En se fondant sur les pourcentages ci-dessus mentionnés du Who's Who (1 sur 32 ecclésiastiques, 1 sur 70 membres des professions libérales, 1 sur 124 parmi les hommes d'affaires), sur 1 070 enfants pris au hasard dans les milieux dirigeants nous devrions en trouver : 1 sur 32, 1 sur 70, ou 1 sur 124 suivant que tous les pères fussent ecclésiastiques, membres des professions libérales ou des milieux d'affaires. Toutes ces proportions sont plus élevées que celles fournies par les 1 070 enfants choisis par Terman ! En admettant volontiers que, postérieurement à 1945, un certain nombre des membres de la catégorie A sont entrés dans les colonnes du Who's Who, en admettant même que ce nombre atteigne 14, 15, voire 20, ces chiffres ne sont toujours pas supérieurs, dans l'ensemble, à ceux de 33, 15 et 8 fournis par notre calcul et portant, rappelons-le bien, sur un choix purement fortuit de sujets appartenant aux classes dirigeantes !

Bien plus, si au lieu d'opérer ce choix fortuit, nous sélectionnons 1 070 enfants des classes dirigeantes parmi les meilleurs sujets – en nous fondant sur les notes chiffrées et les appréciations de leurs maîtres (également utilisées par Terman), mais sans faire appel aux tests d'intelligence – alors la proportion de sujets véritablement doués et partant de recrues pour le Who's Who s'accroîtrait encore davantage !

Ainsi donc, lorsqu'on met véritablement les tests d'intelligence à l'épreuve, ils s'avèrent être une série d'opérations sur le papier qui ne jaugent ni ne mesurent le degré d'intelligence ou les qualités intellectuelles des êtres humains. Leur efficacité est surtout un mythe à la mode, en lequel leurs zéloteurs ont foi, mais qui est en réalité sans fondement objectif.

*Mise à l'épreuve des tests par l'équipe de l'O. S. S. (Office des Services Stratégiques Américains).*

Notre conclusion est confirmée par une série de tests inductifs, pratiqués à propos d'autres tests portant sur l'intelligence, le caractère, le talent, et d'autres particularités psycho-sociales des individus. Examinons donc la valeur probante de tout l'arsenal de tests utilisés par l'équipe d'estimation et de contrôle de l'O.S.S.

Pendant la deuxième guerre mondiale, l'O.S.S. réunit une importante équipe de psychologues, de psychiatres et de sociologues connus, pour établir les meilleures méthodes en vue de soumettre à des tests les candidats à des emplois à l'O. S. S., afin de pouvoir placer chaque agent dans la situation qui conviendrait le mieux à ses aptitudes réelles. Cette équipe remarquable d'experts mit au point un ensemble de tests, les meilleurs qui existassent, à la lumière des sciences psychologique, sociale, psychiatrique de l'heure. Un vaste parc, à quarante minutes de trajet de Washington, fut placé à la disposition de l'équipe pour les tests et les contre-épreuves. Ce parc permettait la mise en œuvre de situations dramatiques, en plein air ou non, propres à jauger l'intelligence et l'énergie des candidats aux postes importants de l'O.S.S.<sup>1</sup> L'équipe d'examineurs étudia à fond et soumit à des tests intensifs 5 391 candidats, chaque sujet étant mis à l'épreuve pendant une période de trois jours, durant laquelle il vivait avec les examineurs. Tout à l'honneur des examineurs, il nous faut mentionner le fait qu'en sus des tests écrits et oraux ils s'efforcèrent de placer les sujets dans des situations « dangereuses » pour voir comment ils s'en tireraient. À bien des égards, tous leurs procédés de tests étaient plus rationnels et plus réalistes que la plupart des tests courants portant sur les qualités psycho-sociales générales. À l'honneur des examineurs aussi, il faut mentionner : premièrement leur conviction que les tests n'étaient pas en mesure de révéler des talents particuliers chez les candidats ni de faire prévoir comment ceux-ci se comporteraient dans des circonstances différentes et difficilement prévisibles.

« Comment un psychologue saurait-il prédire avec le moindre degré de précision le résultat des rencontres d'une personne à peine connue avec des centaines d'autres personnes indéterminées dans des villes, des villages, des campagnes lointaines et inconnues où abonderont des dangers ou des occasions favorables non spécifiés ? La fortune, qu'elle soit sorcière ou enchantresse, ne saurait être éliminée des rapports humains ; et cette maxime étant constante, l'infailibilité du type prophétique n'est guère à la portée des sciences sociales !<sup>2</sup>

Deuxièmement, et ceci l'honore encore davantage, l'équipe de savants sus-visés déclara son intention « d'entreprendre une série importante de vérifications et de contrôles pour mettre à l'épreuve les notations chiffrées et les appréciations sur les

<sup>1</sup> *Assessment of Men. Selection of Personnel for the Office of Strategic Services by the O.S.S. Assessment Staff* (New York, 1948), p. 5.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 8.

candidats ». Leur conclusion finale en vint à constater « un affaiblissement plutôt qu'un renforcement de la valeur probante des tests »<sup>1</sup>. Les vérifications et contrôles portèrent sur le comportement de 2 748 sujets. Ceux-ci furent en effet affectés à des emplois correspondant aux aptitudes rendues manifestes par les tests précités. La bonne ou mauvaise exécution de leurs tâches respectives fut appréciée par des juges spécialisés aux échelons du commandement des forces d'outre-mer, du théâtre d'opérations, de l'état-major chargé de prononcer les mutations, et de celui qui notait les intéressés à leur retour dans la métropole<sup>2</sup>. Ces diverses autorités, après des services d'une durée comprise entre quelques mois et une année, attribuaient aux intéressés les notes : 1) excellent ; 2) très bonne moyenne ; 3) moyenne médiocre ; 4) peu satisfaisant. Des appréciations étaient portées sur plusieurs caractéristiques particulières des sujets en plus de leur efficacité globale.

Le résultat essentiel de la contre-épreuve est exprimé en ces termes : « Aucune de nos estimations statistiques ne démontre que notre système d'appréciation ait été d'une grande valeur. »

Les coefficients de corrélation entre les appréciations des aptitudes au moyen des tests et les notes attribuées aux mêmes sujets pour leur comportement réel varient entre 0,08 et 0,37 pour le centre S et d'autre part 0,15 et 0,32 pour le centre W<sup>3</sup>.

Les coefficients de corrélation entre les appréciations des tests et la note générale au retour dans la métropole varient entre 0,19 et 0,21. Ces coefficients sont encore plus bas pour ce qui est des traits particuliers des intéressés : intelligence, émotivité, aptitude au commandement, capacité de nouer des rapports sociaux<sup>4</sup>.

L'ensemble de ces considérations et les preuves inductives que nous avons avancées nous permettent d'affirmer : premièrement, que les tests d'intelligence sont inefficaces et incertains ; deuxièmement, que leur prétendue infaillibilité est dans une large mesure un mythe ; troisièmement, que les mesures « précises » ne sont qu'un paravent dissimulant les présuppositions arbitraires des maniaques de la quantification ; quatrièmement, que ces tests ne devraient pas se voir attribuer l'importance qui leur est reconnue présentement. Si cette surestimation persistait, elle aboutirait à des orientations et à des sélections erronées en vu des divers emplois ; il s'ensuivrait que les activités créatrices des sociétés considérées dans l'ensemble en pâtiraient et se dégraderaient peu à peu. Tel est le risque que nous fait courir la « testomanie ».

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 392.

<sup>2</sup> *Ibid.*, ch. IX.

<sup>3</sup> *Ibid.*, pp. 423 et suiv.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 425.

Ces conclusions ne visent pas seulement les tests d'intelligence, mais également les autres tests psycho-sociaux que nous nous proposons d'étudier au prochain chapitre.



# **CHAPITRE VI**

## **TESTS PROJECTIFS**

### **ET AUTRES TESTS PSYCHO-SOCIAUX**

#### **1. Méthodes projectives**

[Retour à la table des matières](#)

Sous l'influence de Freud, les tests projectifs ou « indirects » en sont venus à jouer un rôle aussi important que les tests d'intelligence. Comme ceux-ci, ils finissent par représenter une sorte de culte, avec dogmes, rites, prêtres, fidèles en masse. Le prestige de cette nouvelle croyance est exalté par le halo de la science. Sigmund Freud est Messie ou prophète, les psychanalystes sont les apôtres, le canapé tient lieu d'autel, les malades sont à la fois bénéficiaires et victimes expiatoires ; quant à l'évangile de la nouvelle obéissance, c'est l'inconscient, la libido toute-puissante et omniprésente. Les néophytes et les propagandistes comprennent une cohorte de psychologues, psychiatres, sociologues, anthropologues, journalistes, pasteurs, hommes d'affaires, des petits bureaucrates installés dans de grandes fondations, et toutes sortes de personnes prétendent cultivées et raffinées, ainsi que les crédules et les naïfs. Le rôle pratique du culte est énorme et l'influence des zéloteurs et des apôtres est considérable.

Pourtant, lorsqu'on les soumet à une contre-épreuve rigoureuse, les méthodes projectives se révèlent peut-être encore plus fallacieuses que les tests d'intelligence.

Les tests projectifs visent à éclairer – en vue d'un diagnostic – les zones cachées, inconscientes de la personnalité. Leurs partisans estiment que ces zones sont inaccessibles aux procédés « directs » ou conscients d'investigation. Le sujet ne peut pas connaître ses propres impulsions inconscientes, ses complexes, ses refoulements, ses motivations ni le type de personnalité de base latent dans son propre inconscient. Seuls des tests indirects, projectifs, comparables aux rayons X, sont censés pouvoir pénétrer les gouffres d'ombre de l'inconscient et éclairer utilement les phénomènes qui s'y déroulent.

Les principales méthodes projectives sont les associations libres d'idées, et en particulier les associations de mots, certains procédés d'interprétation des rêves, les tests de Rorschach et d'aperception thématique, l'épreuve qui consiste à achever un récit ou à le résumer verbalement, les tests fondés sur l'interprétation des pièces de théâtre, de dessins, de tableaux et d'autres œuvres d'art, les tests avec poupées et marionnettes et quelques autres procédures semblables. Si on les soumet à un examen critique, ces tests laissent la porte ouverte à beaucoup d'erreurs. Ils se fondent sur des théories sans preuves à l'appui, sur des hypothèses conjecturales. Leur nature est mal déterminée ; l'interprétation des résultats est, à l'extrême, arbitraire ! On démontre mal leur validité ; on ne sait jamais bien à quoi les tests s'appliquent. Les interprétations de leurs partisans varient tellement entre elles et se contredisent tellement qu'il faudrait être bien crédule pour les accepter comme des critères exacts des facteurs prétendument visés. Résumons les principales critiques.

D'abord, ces tests présupposent une structure dualiste de la personnalité, consistant en deux couches : le conscient et l'inconscient (ou subconscient ou préconscient). La plupart de ses adeptes embrassent la théorie freudienne de l'inconscient. Cette conception de la structure de la personnalité est très insuffisante. Elle relègue dans une même catégorie inconsciente deux ordres différents de phénomènes mentaux : l'infra-conscient qui est au-dessous du niveau de la conscience, le supraconscient qui dépasse la mentalité consciente. Or, le supraconscient représente la plus haute catégorie de phénomènes créateurs et cognitifs ; il est la source de toutes les œuvres de génie. L'inconscient est au contraire le niveau psychique le plus bas de toutes les espèces pourvues d'instincts et de réflexes<sup>1</sup>.

Si nous admettons, même un instant, que les tests projectifs sondent véritablement l'inconscient, ils ne peuvent en tout état de cause servir à saisir les phénomènes relevant du conscient ou du supraconscient. C'est pourquoi, lorsqu'ils sont appliqués sans discrimination à l'inconscient et au supraconscient, les tests donnent des résultats où les « syndromes » de l'inconscient, du conscient et du supraconscient, sont irrémédiablement confondus, déformés et rendus inaptes à être soumis à une analyse scientifique ou à une interprétation objective. Un exemple : tous ces tests accordent une signification particulière au fait que les associations, perceptions, images, réactions verbales, temps de réaction soient ou ne soient pas *courants*, que les thèmes soient ou ne soient pas *habituels* et ainsi de suite. De la sorte, les tests tentent de diagnostiquer l'élément normal ou *anormal* de la personnalité ou de la vie mentale. Or, ces réactions rares et prétendument anormales peuvent tenir à la désorganisation des mécanismes inconscients, à un désordre de la conscience ou, au contraire, à un exceptionnel degré d'organisation

<sup>1</sup> Sur cette triple structure de la personnalité et du supra-conscient, voir P. Sorokin, *The Ways and Power of Love*, ch. V et VI ; *Forms and Techniques of Altruistic and Spiritual Growth*, ouvrage collectif publié sous la direction de P. Sorokin (Boston, 1954), *passim*.

du supraconscient. Le génie créateur diffère de la moyenne autant que l'aliéné ou le crétin. Les réactions originales d'un génie aux tests précités ont bien des chances d'être aussi peu courantes, aussi peu communes que les réactions infra-normales d'un minuscule. Étant donné que le supraconscient n'a pas été préalablement distingué de l'inconscient, les anomalies toutes différentes d'un génie et d'un schizophrène sont les unes et les autres reléguées dans la même catégorie de l'anormal. De fait, maint psychanalyste a déclaré, et à différentes reprises, que le génie, est une forme de folie et réciproquement. Cette même théorie fallacieuse de l'inconscient proclamé « couche de base » de la vie mentale, a été appliquée à des psychanalyses de nombreux hommes de génie par les partisans des tests projectifs. Leurs théories prétendent interpréter tous les grands créateurs : Bouddha, saint Paul, Beethoven, Léonard de Vinci, en fonction des complexes d'Œdipe, de Narcisse, de Titan, de telle ou telle forme de libido ou de refoulement, ou de tel facteur relevant de l'inconscient dérangé. Tant que ces fallacieuses théories sur la structure de la personnalité demeurent le fondement des tests projectifs, ceux-ci aboutiront nécessairement aux erreurs les plus grossières dans le diagnostic du psychodynamisme de la personnalité des individus soumis aux tests.

Le deuxième présupposé erroné de ces tests consiste dans la conception freudienne de l'inconscient que partagent, sous une forme atténuée, de nombreux psychologues et psychiatres non freudiens. Freud considérait l'inconscient ; a) tantôt comme identifié à l'énergie vitale d'un organisme ; b) tantôt comme la libido, instinct sexuel de caractère génital, anal, oral ou cutané ; c) enfin, comme la combinaison de ces deux tendances primordiales : les instincts sexuels d'une part, et destructeurs, d'autre part. Conformément à ces présupposés, la plupart des partisans des tests projectifs s'attendent à trouver essentiellement des complexes sexuels, instinctifs ou refoulés, et des tendances destructrices – masochistes ou sadiques, – caractérisant les principaux types de personnalité. Directement ou indirectement, ces présupposés déterminent la nature des tests projectifs comme l'interprétation qui en est offerte. Des présupposés dogmatiques de ce style empêchent les praticiens de soumettre à un contrôle leurs hypothèses de départ et, partant, les tests eux-mêmes. Tout fait, toute induction qui contredit à leurs présupposés les trouvent complètement aveuglés <sup>1</sup>.

C'est pourquoi, même dans le cas où les tests projectifs fouilleraient les sombres profondeurs de l'inconscient, ils en feraient surgir surtout une matière essentiellement sexuelle, celle précisément qu'on y avait introduite en premier lieu. Et, étant donné leurs présupposés, les praticiens ne peuvent pour l'essentiel interpréter cette matière que dans le langage, plus ou moins littéral ou plus ou moins atténué, de la doctrine freudienne. Cette doctrine, on le sait, considère l'homme depuis son enfance comme un être autoérotique, sadique, masochiste, pénétré d'une tendance incestueuse qui porte les garçons à séduire leur mère, les filles à séduire leur père. C'est ainsi que les garçons sont affligés de la crainte de la

<sup>1</sup> À ce sujet, voir P. Sorokin, *The Lays and Power of Love*, ch. V et VI.

castration, effectuée par le père, les filles de la peur d'un châtiment destructif et de l'envie d'avoir un pénis. Puisque les tabous imposés par les parents et par la société empêchent la satisfaction de ces désirs, ils sont éliminés de la sphère de la conscience et enfoués ou refoulés dans l'inconscient. Ces désirs refoulés rendent pénible l'existence desdits individus et les conduisent tantôt à des actes sadiques et masochistes, tantôt au suicide, et plus fréquemment entraînent les névroses et autres troubles de la vie psychique. Seul un psychanalyste serait, grâce aux tests projectifs, en mesure de mettre en lumière, ces complexes et ainsi de régénérer, de ramener à la santé ces malades psychiques.

Les partisans convaincus d'une telle conception de l'inconscient et de la nature humaine en général ne peuvent s'empêcher de croire que leurs tests extraient ces complexes des abîmes de l'inconscient et ils ne peuvent récuser l'interprétation sexuelle ou agressive qu'ils en donnent.

Troisièmement, un autre présupposé très incertain, et relatif à la validité de ces tests, consiste à penser que l'association fortuite d'images ou de mots par lesquels le sujet réagit aux sondages verbaux du praticien révèlent effectivement, soit un complexe spécifique, soit un type de personnalité de base chez le sujet. La même hypothèse est faite en ce qui concerne les réactions du sujet aux taches d'encre de Rorschach ou aux images des tests d'aperception thématique ou des dessins, peintures, traitements infligés à des poupées, gestes inconscients et mots inarticulés provenant du sujet. Ces croyances sont à peine plus légitimes que, les vieilles superstitions au sujet de la validité comme diagnostic, comme indication ou comme présage, des cartes à jouer, des dés, du marc de café, des feuilles de thé ou de l'aspect des nuages ou d'un vol d'oiseaux sauvages. En réalité, le recours au marc de café et aux feuilles de thé ne diffère pas essentiellement de la méthode de Rorschach ; et quant aux vieux systèmes de « libres associations de mots » ou d'« interprétation de rêves », ils ne se distinguent pas substantiellement de leurs applications modernes. En pratique, je ne vois pas un seul type de test projectif qui n'ait été utilisé depuis des millénaires par les sorciers, guérisseurs, prêtres, « pères spirituels », ou dans les ordres monastiques et souvent même par les tribunaux judiciaires. Une liste des tests utilisés jadis pour désigner les hérétiques, les possédés, les criminels présumés, contiendrait tous les tests projectifs d'aujourd'hui et quelques autres <sup>1</sup>.

Si nous n'admettons pas la validité des vieux tests projectifs, il n'y a aucune raison pour que nous reconnaissons la légitimité de leurs variétés modernes. Si nous avons de bonnes raisons de douter qu'il existe un lien causal entre des cartes jetées au hasard et les complexes inconscients d'un certain type ou entre les feuilles

<sup>1</sup> Sur les tests projectifs employés dans les ordres monastiques et sur d'autres tests anciens, on consultera P. Sorokin, *The Ways and Power of Love*, ch. XIX-XXI ; *Forms and Techniques of Altruistic and Spiritual Growth*, *passim* ; R. Pettazoni, *La confession des péchés* (Paris, 1931), 2 volumes ; J. T. McNeill and H. M. Gamer, *Medieval Handbook of Penance* (London 1938).

de thé étalées fortuitement et le comportement ultérieur d'un sujet, nous n'avons pas plus de raison d'admettre qu'il existe une connexion causale entre les réactions aux taches d'encre et tel ou tel complexe refoulé, entre la manière de manipuler une poupée et la personnalité de base ou la conduite future du sujet.

D'autres raisons peuvent également militer en faveur d'une attitude sceptique à l'égard des vertus magiques des tests projectifs. En nous observant nous-mêmes et en observant autrui, nous constatons souvent que nos associations d'idées spontanées, que les mots qui viendraient répondre à ceux proposés dans un test, que les images évoquées par des tableaux, des nuages, des taches d'encre ou des feuilles de thé, que, toutes ces réactions se modifient d'un instant à l'autre, qu'elles dépendent d'innombrables conditions extérieures et intérieures, et qu'elles varient du tout au tout selon ces conditions. Étant donné ces variations des réactions, nous ne pouvons guère admettre que parmi des centaines de réactions différentes, celle précisément, qui est fournie par nous au praticien à un moment donné et dans les conditions exceptionnellement désagréables où nous sommes placés lors du test « (bloqués » par la situation du test, parfois hypnotisés, parfois choqués par une piqûre d'insuline, abrutis par des barbituriques ou par d'autres drogues et rendus « anormaux » de diverses manières) soit nécessairement la réaction adéquate qui mette à nu nos tendances cachées, nos émotions, nos complexes ou bien encore la forme et le contenu, la structure de notre personnalité de base. Accepter cette théorie reviendrait à professer que, sur des centaines de possibilités diverses, le praticien tombe toujours sur la bonne. *Le moindre calcul des probabilités infirme cette opinion.* Les tests projectifs mettent donc essentiellement en lumière la crédulité de leurs adeptes.

L'incertitude inhérente à ces tests est encore aggravée par les opérations pseudo-mathématiques telles que le calcul de points pour les différents tests et l'établissement de facteurs divers cotés dans le cadre d'un système numérique complexe. Dans le test dit d'aperception thématique, l'enquêteur est dans l'obligation de décider quel poids ou quel nombre de points il attribuera à chaque catégorie d'histoire (provenant de livres, de l'expérience du sujet ou de son imagination) ; combien de points il accordera à chaque histoire dans chacune, des catégories et comment il notera tel aspect secondaire de chaque récit ; il devra déterminer aussi s'il tient compte des caractéristiques émotives ou autres du narrateur et ainsi de suite. Il n'existe pas d'échelle objective pour fixer la valeur chiffrée de ces prétendues composantes ou variables. L'échelle est fixée arbitrairement par le praticien qui établit alors un graphique ou un tableau statistique qui n'est rien autre chose qu'un simulacre de données objectives recouvrant des échelles chiffrées parfaitement arbitraires. Pour les tests de Rorschach, le praticien décide arbitrairement aussi, d'abord de l'emplacement des taches d'encre, et ensuite si l'ensemble de la tache ou quelque détail sera pris en considération pour le test (et partant en vue de l'interprétation) et si la forme, les ombres, la couleur, le mouvement des taches ou toutes ces caractéristiques ensemble seront retenues ; si le contenu de la réaction, son originalité, sa durée

plus ou moins longue ou quelque autre trait seront considérés comme particulièrement significatifs. Une fois même que ces questions ont été arbitrairement tranchées, il reste le problème de chiffrer chacune de ces variables : quel coefficient, quelle note attribuer à chacun de ces indices dans le calcul total qui est censé nous révéler la personnalité de base du sujet ? Toutes ces questions ne peuvent être résolues qu'arbitrairement, y compris celle de savoir si une plus ou moins grande fréquence de certaines réactions va être considérée comme plus ou moins symptomatique. Le diagnostic final, avec son allure objective, est, encore une fois, un mirage.

Un arbitraire encore plus prononcé s'introduit dans les tests du fait de la nécessité d'interpréter les résultats. Contrairement, comme nous l'avons dit, à l'indication fournie par un thermomètre, le test ne répond pas directement aux questions posées à propos du sujet ; pour cela, il faut une interprétation du praticien. Et la signification de celle-ci est complètement différente des résultats sous leur forme matérielle, sensible ou perceptuelle.

Dès que nous abordons l'interprétation, nous nous trouvons dans une zone d'ombres, de phantasmes, de fantômes sur quoi l'on ne peut rien affirmer et encore moins prouver de sûr. L'écart entre les résultats perceptuels des tests et le diagnostic ou la signification qu'on en tire est si considérable que des douzaines, voire des centaines d'interprétations peuvent venir s'interposer entre les deux termes.

Prenons, par exemple, le test portant sur des rêves. Nul, que je sache, ne peut rendre compte valablement des sens respectifs de la présence ou de l'absence des rêves. Nul ne connaît la valeur, en tant que diagnostic, de chacun de ces milliers de rêves, cohérents ou incohérents, que nous avons tous faits au cours de notre vie, surtout ceux qui ne possèdent point de contenu sexuel ou anxieux. Loin de nous trouver en présence d'une théorie des rêves généralement acceptée, nous rencontrons des douzaines de théories incompatibles, dont chacune, pour autant qu'on veuille l'étendre à tous les cas, est infirmée par un fait d'expérience incontestable, ou alors achoppe sur quelque contradiction interne. Ainsi la théorie de Freud sur le contenu latent des rêves qui, pour lui, réaliseraient des désirs, se heurte à l'existence, de rêves effrayants ou pénibles ; cette difficulté amena Freud lui-même à parler de « tentative de réalisation des désirs », en limitant par là la portée de sa théorie. Et, même ainsi, cette théorie est contredite par l'existence de beaucoup de rêves où n'apparaît pas la moindre tentative de ce genre. La nouvelle version de la théorie dut être à son tour limitée dans sa portée par diverses concessions relatives à la « déformation » des désirs dans un rêve achevé, par des hypothèses comme la « condensation », le « déplacement », l'« élaboration secondaire », la modification par les excitants dus au milieu ambiant et toutes sortes de réserves, d'atténuations, de substitutions, et de versions amendées de la

thèse primitive <sup>1</sup>. En fin de compte, Freud ne proposa pas de théorie cohérente des rêves, mais un certain nombre de conjectures contradictoires parmi lesquelles l'interprétation sexuelle des rêves est la seule que lui-même et ses disciples aient utilisée.

En vertu de l'obsession sexuelle dont Freud est victime et de son pansexualisme métaphysique, sa théorie prétend que la majorité des rêves des adultes comporte une matière sexuelle et exprime des désirs érotiques <sup>2</sup>. Presque tous les rêves sont le produit de désirs sexuels infantiles refoulés : toutes les images ont des symboles sexuels. Ainsi nous dit Freud, l'organe masculin est représenté de multiples façons. Le pénis est symbolisé aussi bien par le chiffre 3, par des bâtons, parapluies, mâts, arbres, couteaux, dagues, lances, sabres, fusils, pistolets, revolvers, robinets, arrosoirs, ressorts, reptiles, poissons, manteaux, chapeaux, lampes, crayons, porte-plume, limes à ongles, marteaux, ballons, avions, zeppelins ; le fait de voler signifie une érection. L'organe féminin apparaît dans les rêves sous forme de fosses, creux, grottes, pots, bouteilles, boîtes, coffres, poches, navires, armoires, fours, chambres, portes, grilles, bois, papier, tables, livres, escargots, moules, bouches, églises, chapelles, pommes, pêches, fruits, fourrés, paysages, machines de divers types, etc. Des scènes comme les glissades, chutes, extractions dentaires, danses, parties d'équitation, ascensions, voies de fait, de même que les escaliers, les degrés, les échelles, les cravates, le linge de corps et le linge, en général symbolisent l'acte sexuel dans ses différentes formes <sup>3</sup>.

Cette énumération montre assez que n'importe quel objet qui apparaît en rêve devient un symbole sexuel, des organes sexuels, des formes anormales du coït, et ainsi de suite. On pourrait, en utilisant une telle méthode, prétendre aussi légitimement que la plupart des rêves concernent l'alimentation, la boisson, la prière, la lutte, la respiration, pour peu que l'on adopte une symbolique aussi dogmatique. Des fantaisies aussi falotes seraient à peine plus arbitraires et moins scientifiques que l'interprétation pansexuelle des rêves que nous devons à Freud. Il faut s'étonner, non pas qu'un obsédé comme Freud ait mis en avant, des théories de ce genre, – car il ne manque certes pas d'inventeurs d'idéologies dogmatiques et fallacieuses – mais qu'une légion de psychologues, de psychiatres, de sociologues, d'anthropologues, de journalistes naïfs et même des ecclésiastiques aient pu sérieusement accepter ces fantasmagories et les offrir au public en tant que dernier mot de la science.

<sup>1</sup> Notons en passant que les théories du rêve en tant que réalisation d'un désir ou en tant qu'expression de l'instinct sexuel sont très anciennes. On les trouvera dans des textes indiens, tibétains, yogis et bouddhistes ; dans les écrits de Pères de l'Église comme saint Basile le Grand et d'autres. Voir, par exemple, saint Jean Cassien, *De Institutis Coenobiorum*, VI, II. Encore un exemple d'« amnésie ».

<sup>2</sup> S. Freud, « The Interpretation of Dreams », in *The Basic Writings of S. Freud* (New York, 1938), p. 391.

<sup>3</sup> S. Freud, *A General Introduction to Psycho-Analysis* (New York, 1949), pp. 138-140 ; « The Interpretation of Dreams », *op. cit.*, p. 391.

Ceci ne veut pas dire que certains rêves n'aient pas un caractère sexuel. Mais ce caractère est établi non pas par des tests projectifs incertains, mais plutôt par l'expérience directe des personnes qui ont fait ces rêves et par des interrogations pratiquées, au niveau de la conscience claire, par d'autres personnes et par l'observation directe du comportement. En combinant ces méthodes directes d'exploration des zones du conscient et de l'inconscient, on obtiendra des résultats beaucoup plus valables que les interprétations fantaisistes et invérifiables dues aux méthodes projectives.

À quelques modifications près, nos conclusions sont applicables à toutes les interprétations de rêves en tant que diagnostics, aussi bien qu'aux résultats des autres tests projectifs qui comportent tous une énorme part de subjectivité et d'arbitraire. Ce qui rend compte des variations considérables de l'interprétation d'un praticien à un autre.

En somme, les tests projectifs ne constituent pas une voie royale conduisant vers l'inconscient ni l'outil magique qui ouvre le secret de la structure de base, du dynamisme de, la personnalité humaine. Nous qui rejetons le prétendu témoignage des feuilles de thé, des cartes à jouer, de l'aspect des nuages, des rêves tels que les interprétaient les diseurs de bonne aventure, les guérisseurs ou les oracles, nous devons pour les mêmes raisons être sceptiques vis-à-vis des résultats obtenus par les taches d'encre, les images, les rêves, les poupées, les lapsus, qui ne reçoivent pas une interprétation moins arbitraire de la part de ceux qui les étudient.

## **2. Critique inductive des tests projectifs**

[Retour à la table des matières](#)

Ces mêmes conclusions seront confirmées inductivement par quelques recherches expérimentales sur la valeur des tests projectifs utilisés à titre de diagnostic ou à titre de prévision. Ces recherches expérimentales montreront au moins trois choses : premièrement, que souvent les tests projectifs ne réussissent pas, tant sur le plan du conscient que de l'inconscient, à rendre manifestes certains des complexes, tendances ou émotions qui dominent la personnalité totale du sujet ; deuxièmement, que les méthodes directes et conscientes révèlent souvent mieux les tendances inconscientes que les tests projectifs indirects ; troisièmement, que les tests projectifs produisent souvent des résultats fallacieux.

Voici quelques exemples de ces échecs.

Un groupe de savants de l'Université de Minnesota pratiqua, pendant la deuxième guerre mondiale, une étude expérimentale portant sur trente-six objecteurs de conscience, soumis à un régime alimentaire extrêmement réduit pendant six mois. Leur nourriture fut à ce point insuffisante que ces cobayes humains perdirent un quart de leur poids au cours de l'épreuve. Pendant toute cette



période leurs idées, leurs sentiments, leurs tendances furent centrés sur le thème de l'alimentation et sur les phénomènes connexes<sup>1</sup>. Les images et les associations d'idées de ce genre tournèrent à l'obsession ; le désir des aliments devint chez eux impératif. Leur esprit et leur corps étaient dominés par la recherche de la nourriture. Même quand les trente-six sujets faisaient effort pour se libérer de cette obsession tenace, ils n'y parvenaient que pendant quelques instants, après quoi leur idée fixe ressurgissait. Le fait significatif pour nous, c'est que malgré l'intensité de cette faim, les tests projectifs n'enregistraient pas la tendance correspondante. Les tests d'associations libres de mots, des premières lettres, les analyses de rêves, le test de Rorschach, le test P-F de Rosenzweig ne parvinrent pas dans l'ensemble à déceler cette frustration toute-puissante ; seul le test des libres associations en donna une faible indication.

Allport a bien raison d'affirmer « qu'il y a là une découverte d'une profonde signification ; ainsi le mobile le plus urgent, dans ces consciences, ne se révéla pas à la méthode d'investigation indirecte (par les tests projectifs) ; mais naturellement il apparaît très clairement avec les procédés conscients<sup>2</sup> ».

D'autres recherches confirment cette incapacité des tests projectifs à éclairer les phénomènes psychiques ou à servir de méthode de diagnostic. Les praticiens du Rorschach demandaient à un sujet ce qu'il voyait dans une tache d'encre. « Rien qu'une tache d'encre » répondit-il, à leur vive surprise. On raconte aussi l'histoire d'un malade qui, lui, déclara que les taches d'encre le faisaient penser à des rapports sexuels. Le clinicien, pensant mettre en lumière un complexe caché, de lui demander pourquoi. « Oh ! rétorque le malade, je pense aux rapports sexuels tout le temps, de toute manière. » Le clinicien n'avait donc guère besoin d'une carte Rorschach pour découvrir cette motivation<sup>3</sup>. Pour certains sujets, on espère que des vignettes, déclenchant chez eux un travail de l'imagination, mettront en lumière, des complexes cachés. Or ces sujets répondent parfois en donnant une description précise, réaliste, de la vignette. Ces cas et d'autres du même genre montrent bien que les tests projectifs ne réussissent pas à surmonter les prétendues résistances du bon sens. Si les sujets étudiés n'étaient pas quasiment forcés par le praticien à formuler certaines interprétations, images ou associations, s'ils n'étaient pas hypnotisés, drogués, soumis à des traitements de choc, rendus anormaux de diverses façons, alors des réactions comme celles du bon sens terre à terre qui leur fait dire « je ne vois que de simples taches d'encre » seraient beaucoup plus fréquentes. En revanche, lorsque les conditions du test sont anormales – et elles le sont pratiquement presque toujours – les réactions aux tests deviennent elles-

<sup>1</sup> J. Brozek, H. Guetzkow, M. D. Baldwin, R. Granston, « A Quantitative Study of Perception and Association in Experimental Semi-Starvation », *Journal of Personality*, XIX (1951), pp. 245-264 ; également P. Sorokin, *Man and Society in Calamity* (New York, 1943), ch. I-III.

<sup>2</sup> G. W. Allport, « The Trend in Motivational Theory », *American Journal of Orthopsychiatry*, XXIII (1953), p. 109.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 108.

mêmes anormales et ne révèlent guère l'état normal des zones conscientes ou inconscientes de la personnalité.

De nombreuses réponses mensongères, hypocrites, embrouillées, dans lesquelles les sujets falsifient sciemment leurs réactions ajoutent encore à l'incertitude de ces tests. Ainsi, l'un répond (dans un test d'association de mots) au mot *blanc* « sacré nom d'un chien » au lieu de « noir », mot qui lui serait venu spontanément à l'esprit. Quelquefois, informés de la préoccupation que le psychanalyste voue à la sexualité, les sujets lui offrent à dessein telle interprétation sexuelle baroque du carton Rorschach ou de la vignette qu'on leur soumet. Souvent même les suggestions et les sous-entendus du praticien poussent artificiellement les sujets à répondre d'une façon qui lui fasse plaisir. Ainsi, de maintes manières différentes, les résultats sont presque toujours déformés – et considérablement.

En effet, quand elles sont effectivement spontanées, les réactions conscientes des sujets coïncident – contrairement aux prétentions des praticiens – avec les réactions indirectes des sujets aux tests projectifs. Les études de J. W. Getzels et de nombreux autres psychologues <sup>1</sup> l'ont montré. Lorsque les résultats directs et les résultats projectifs ne coïncident pas, la cause de l'écart tient souvent aux différences réelles entre des questions apparemment identiques, à l'état pathologique des sujets, au caractère anormal des conditions venant des procédures utilisées et autres circonstances. Dans la plupart des cas où se produisent des écarts de ce genre, les réponses conscientes à des questions directes sont plus significatives que les réponses indirectes à des « excitants » du type projectif. Entre autres avantages, les réponses aux questions directes sont d'une interprétation beaucoup moins hasardeuse, beaucoup moins arbitraire que celles de résultats projectifs plus ou moins indéterminés.

La vérification inductive des tests projectifs ne fait qu'en confirmer davantage les insuffisances et les dangers, particulièrement si les tests se voient attribuer une importance prépondérante en regard des réactions conscientes des sujets et de l'observation objective de leur comportement extérieur. Ceci explique la tendance de plus en plus marquée aujourd'hui, à la méthode totale ou intégrale d'investigation et de diagnostic de la personnalité <sup>2</sup>. Celle-ci comprend : 1) une

<sup>1</sup> J. W. Getzels, *The Assessment of Personality and Prejudice by the Methods of Paired Direct and Projective Questionnaires*. Thèse inédite, Université, Harvard, 1951.

<sup>2</sup> Voir G. W. Allport, *op. cit.* ; Rosenzweig, « Levels of Behavior in Psycho-diagnosis », *American Journal of Orthopsychiatry*, XX (1950), pp. 63-72 ; J. C. Whitehorn, « Psychodynamic Considerations in the Treatment of Psychotic Patients », *University of West Ontario Medical Journal*, XX (1950), pp. 27-41 ; A. A. Low, *Mental Health through Will-Training* (Boston, 1954) ; V. E. Frankl, *The Doctor and the Soul* (New York, 1955) ; K. E. Appel, « The Present Challenge of Psychiatry », *American Journal of Psychology*, July, 1954, pp. 1-2 ; J. L. Moreno, « The Significance of the Therapeutic Format », *Group Psychotherapy*, April, 1955, pp. 7-19 ; C. R. Rogers and R. F. Dymond, *Psychotherapy and Personality Change* (Chicago, 1954) ; R. Assagioli, *Psychosynthesis* (Florence, 1955) ; voir également les travaux de E. Straus, E. Binswanger, M. Heidegger, etc.

mise en œuvre aussi complète que possible et une analyse détaillée de toutes les réponses verbales conscientes des sujets aux questions du praticien, et notamment des confessions, autobiographies, comptes rendus spontanés ou médités portant sur les pensées, les paroles et les actions des sujets, qui en précisent le comment et le pourquoi ; 2) une observation objective de leur conduite et de leur comportement ; 3) une utilisation prudente et limitée des méthodes projectives à titre de complément ; 4) si possible le recours à une compréhension « supra-sensorielle et intuitive » qui complète les résultats précédents. C'est la méthode de l'homme vraiment pénétrant et surtout du génie qui, d'un coup d'œil, découvre l'essentiel des zones supra-conscientes, conscientes et inconscientes de la personnalité, la tournure de la mentalité, de l'esprit et de la conduite <sup>1</sup>. Forme supérieure de la saisie, cette méthode n'est malheureusement accessible qu'à la pénétration exceptionnelle du génie. Elle ne peut guère être apprise et pratiquée utilement par les enquêteurs ordinaires auxquels manque un talent hors de pair. Cette restriction doit être signalée, ne fût-ce que pour en détourner une foule de médiocres qui pourraient se croire autorisés à lire à livre ouvert dans l'esprit et la mentalité de leurs semblables.

Seule la méthode intégrale peut prétendre à une compréhension, satisfaisante en gros, de la personnalité totale. Pris séparément, chacun des procédés précités est insuffisant et risque de conduire à des erreurs grossières. Quant à la méthode intégrale, elle fut pratiquée avec succès par tous les grands interprètes et éducateurs de l'âme humaine : Homère, Shakespeare, Bach, Beethoven, Platon, Shankara, Patanjali, Ghazzali, les fondateurs de toutes les grandes religions, les créateurs des ordres monastiques, saint Pacôme, saint Basile le Grand, saint Benoit, saint François d'Assise, pour ne citer que quelques noms illustres <sup>2</sup>.

Mieux que tous les psychanalystes et psychologues, mieux que tous les praticiens des tests, ces hommes de génie nous ont révélé l'infinie richesse, l'infinie complexité de la personnalité humaine. Alors que nos modernes « explorateurs » ne pénétraient guère au-delà de la surface, ces grands inspirés nous découvraient les profondeurs insondables du cœur humain comme les sommets les plus sublimes où il puisse atteindre, ils saisissaient à la fois les forces divines et les forces diaboliques, l'éblouissante variété et l'infinie monotonie qui composent la personnalité totale et le secret de son psycho-dynamisme. C'est parce qu'ils comprenaient parfaitement cette personnalité qu'ils purent inventer des méthodes efficaces qui leur permirent de transfigurer spirituellement, intellectuellement et moralement des millions d'êtres humains et de remédier à leurs troubles, à leurs désordres psychiques. Dans leurs écrits, nous trouverons nettement exposée une

<sup>1</sup> Sur la région supra-consciente de la personnalité et la méthode d'étude « intuitive » qui doit lui être appliquée, voir P. Sorokin, *The Ways and power of Love*, ch. V, VI.

<sup>2</sup> Cf. P. Sorokin, *op. cit.*, ch. XV, XIX, XX, XXI.

méthode intégrale d'exploration de la personnalité humaine<sup>1</sup>. Ils affirment sans ambiguïté que, pour comprendre à fond chaque être humain, il faut recourir à : 1) la méthode suprarationnelle, inspirée, permettant d'accéder à l'intuition de la zone du supraconscient ; 2) la méthode de l'interrogation sincère, consciente ; la libre communication entre les Moi ; la confession, l'examen de conscience, etc. ; 3) la méthode d'observation attentive du comportement extérieur afin de pénétrer par compréhension dans les zones du conscient comme de l'inconscient ; 4) une véritable méthode expérimentale, souvent projective, pour mettre en lumière certains « péchés » enfouis dans les replis du subconscient.

Dans ce dessein, les grands inspirés analysaient les rêves, les réactions verbales fortuites, les gestes spontanés, les diverses attitudes physiques, le détail de l'expression physionomique, les divers aspects de l'*acedia*, des états d'âmes dépressifs et autres syndromes douloureux de leur prochain ou de toute personne recherchant la libération de ses péchés, la paix de l'esprit, le salut de son âme, l'union avec Dieu.

Les « pères spirituels » possédaient un arsenal particulièrement bien monté en procédés « projectifs ». Chaque moine choisissait librement un *pater spiritualis* qui devait être son guide moral et spirituel tout au long de sa vie. Ces pères spirituels acceptaient à leur tour cette énorme responsabilité, devant Dieu et devant le groupe monastique, au risque même de « perdre leur âme », car ils devenaient ainsi responsables des péchés, des pensées mauvaises, des intentions coupables de leurs fils « spirituels » autant que de leurs propres errements. Cette union sans réserve à la vie et à la mort, où le salut comme la damnation éternelle sont en jeu, se fondait sur une sincérité mutuelle, une confiance, un dévouement absolu. La conscience, l'esprit du disciple étaient ouverts sans restrictions à son père spirituel et aucun secret ne pouvait lui être celé. De son côté, le « directeur de conscience » étudiait sans relâche tous les « syndromes » pernicieux de son « fils », même à l'insu de celui-ci. Ensemble, ils travaillaient à atteindre à la racine du mal intérieur. Cette psychanalyse avant la lettre amenait les directeurs spirituels à élaborer toute une gamme de procédés projectifs en vue de porter un diagnostic sur leurs « fils », de les guérir et de les régénérer moralement.

Tout comme l'art des grands virtuoses, ces procédés divers ne se laissent ni classer ni encore moins utiliser par les praticiens ordinaires, de même que la familiarité avec les règles de la composition musicale ne transforme pas le professeur compétent en Bach ou en Beethoven. Comme tous les vrais créateurs, les directeurs spirituels les plus éminents produisaient leurs chefs-d'œuvre en négligeant, parfois même en violant les règles admises. Toutefois, « vous les reconnaîtrez à leurs fruits » et c'est en effet à leurs œuvres que nous reconnaissons Bach et Mozart, tout comme les grands directeurs spirituels, ceux qui firent appel,

<sup>1</sup> Pour de plus amples détails, *ibid.*, *passim*. Cf. également *Forms and Techniques of Altruistic and Spiritual Growth*, ouvrage publié, sous la direction de P. Sorokin, *passim*.

en vue de leurs immenses réalisations, à tous les procédés psychologiques, y compris les méthodes projectives. À lire leurs écrits, leurs règles monastiques, à étudier leurs paroles et leurs actes, à se familiariser avec leurs diagnostics et leurs traitements spirituels, on devine leurs ingénieuses techniques projectives, aussi bien que l'orientation, de leur connaissance, de leur diagnostic et de leur thérapeutique spirituelle vers le total, vers le système intégral <sup>1</sup>.

Si sous cette forme suprême la méthode de pénétration intégrale demeure inaccessible à la moyenne des psychologues, des psychiatres et des sociologues étudiant la personnalité humaine, sous une forme courante elle est néanmoins à notre portée à tous, comme plus d'un psychiatre, plus d'un éducateur, plus d'un psychologue ou d'un sociologue averti en ont fréquemment fourni la preuve. Car ils n'ont quasiment jamais fait totalement et uniquement crédit aux « méthodes projectives ». C'est en nous attachant à améliorer par étapes la méthode intégrale et chacune de ses composantes que nous pourrons espérer perfectionner notre connaissance de la personnalité totale ainsi que les méthodes de diagnostic et de thérapeutique que nous lui appliquerons. À ce prix, pourrons-nous éviter les graves erreurs inhérentes à l'emploi d'une technique unique et exclusive.

### 3. Autres tests psycho-sociaux

[Retour à la table des matières](#)

Si les tests d'intelligence et les tests projectifs sont inefficaces, beaucoup d'autres tests psycho-sociaux sont encore plus discutables. Ils se fondent en général sur des questionnaires ou des interviews qui sont censés révéler la présence ou l'absence, l'intensité et l'importance des traits recherchés par les tests. La croyance dans l'efficacité magique de ces procédés est encore moins fondée que pour le cas des tests d'intelligence ou des tests projectifs.

Ainsi, le fait de constater une réaction faible à une réprimande imaginaire modérée ne permet guère de mesurer la force d'*ascendant* ou de *soumission*. Pas plus qu'une mesure – entièrement arbitraire – de la différence des résultats d'un travail intellectuel effectué tantôt dans des conditions normales, tantôt avec des perturbations, l'expérience étant conduite en une ou deux séances de quelques minutes, ne permet de doser l'intensité de l'*agressivité*.

---

<sup>1</sup> Par le test des « fruits prohibés » le traitement psychanalytique des troubles mentaux s'avère le moins efficace et, du reste, les autres traitements ne sont pas bien actifs non plus. Une des dernières enquêtes sur cette question montre que « les malades traités par la psychanalyse obtiennent une amélioration de l'ordre de 44 %, les malades traités d'une manière éclectique, de 64 %, d'autres malades traités connaissent parfois une amélioration de l'ordre de 72 %. Il ressort de cette enquête... que plus on emploie la psychothérapie, plus le taux des guérisons est faible. » H. J. Eysenck, « The Effects of Psychotherapy ; an evaluation », *Journal of Consulting Psychology*, XVI (1952), pp. 319-324 ; cf. également A. A. Low, *op. cit.*, pp. 11-15 ; V. E. Frankl, *op. cit.*, pp. 1-26 ; G. W. Allport, *Becoming* (New Haven, 1955), ch. XX.

Le rapport numérique entre les questions bien résolues d'un test et les réponses erronées ne permet guère non plus de mesurer la *prudence*.

Pareillement, le temps qu'il faut à un enfant pour ouvrir une boîte contenant un objet intéressant pour lui ne constitue guère un indice valable de sa *souplesse*.

Seul un maniaque des tests peut croire que plus longtemps on reste sur la pointe des pieds, plus on est persévérant en général. À ce compte là, danseuses et boxeurs détiendraient le record de la persévérance tandis que les Schubert, les Mozart, les Newton et les Kant ne seraient guère en bonne place. Seul un naïf peut estimer que l'affirmation, dans une réponse écrite, de quelques préférences conventionnelles donne la mesure de la tendance vers le *conformisme*, propre à quelqu'un. Seul un égaré peut croire que le fait de retirer plus fréquemment la main, dans une situation apparemment dangereuse, mais dont le praticien lui a dit qu'elle ne comportait cependant pas de risque réel, peut indiquer chez le sujet *une plus haute instabilité émotionnelle* que chez une autre personne. Pour autant que ce test soit le moins du monde révélateur, il trahirait plutôt chez le premier sujet plus de *prudence* que d'*instabilité émotionnelle*.

De même les cent vingt questions de la fiche de renseignements personnels de Woodworth, ou le test d'Allport-Vernon-Lindsey des intérêts dominants, ou les « indices graphologiques révélateurs de la personnalité » du test de J. Downey à propos du tempérament et de la volonté, ou les tests émotifs de Landis-Gullette-Jacobsen, ou encore l'inventaire de la personnalité de Bernreuter, tous ces tests et d'autres similaires ne font qu'effleurer les apparences émotives, volontaires, caractérologiques des sujets. Au mieux, ces tests, et même des tests plus sérieux comme *l'Inventaire multiphasé de la personnalité* (Minnesota) ne fournissent que de médiocres clichés d'un « quelque chose » qui est saisi à un instant fugitif. Cependant, ce « presque rien » cette conjoncture de nos associations d'idées, de nos intérêts, de nos émotions, de nos états mentaux, de nos désirs, de nos souvenirs, de nos humeurs et que sais-je ? – ce « presque rien » change sans cesse et, en raison de cette mobilité continuelle, nous n'avons nullement la certitude que ces clichés saisissent une configuration typique, fondamentale, continue et qui soit vraiment caractéristique de la personnalité du sujet.

Toutes sortes de réserves de ce genre, sont complètement ignorées par les questionnaires. Aussi bien, ne, peut-on y répondre correctement et les réponses ne peuvent-elles véritablement caractériser les tendances effectives du sujet. Bien plus, de nombreux tests sont fondés sur des prémisses, plus que discutables et parfois même sur des pré-supposés erronés. Ainsi les tests de Downey sur le tempérament et la volonté pré-supposent la validité d'échelles graphologiques, de croyances à la « lecture de la pensée », extrêmement douteuses, ce qui disqualifie les résultats.

De plus, presque tous les tests admettent que le comportement réel du sujet sera au moins analogue au comportement imaginaire décrit dans ses réponses aux tests écrits ou oraux. Or cette présupposition que l'on pratique ce que l'on prêche est dans une large mesure insoutenable ; il y a bien peu d'individus dont la conduite corresponde point par point à leurs réponses aux questionnaires et aux interviews. Il se produit constamment un certain décalage entre les vues exprimées et la pratique quotidienne, de telle sorte que rien ne garantit – au contraire – que les sujets vont agir en conformité avec leurs réponses. Ce décalage suffit à discréditer les prétendus sondages effectués par ces tests.

En tout état de cause, comme nous l'avons vu précédemment, les résultats des tests sont inutilisables sous leur forme brute. Pour atteindre à une signification ou à un diagnostic, ils doivent être interprétés et souvent faire l'objet de mesures. À leur tour, ces opérations rendent nécessaires une longue série de classifications, d'estimations, d'appréciations plus ou moins arbitraires et de notes chiffrées. Dans la plupart des cas, la quantification de données purement qualitatives se fonde sur l'attribution tout arbitraire d'un ordre de classement, de points, de mensurations, de graduations numériques. En conséquence, les réponses fournies par ces tests correspondent finalement à des étalons subjectifs et dogmatiques portant sur des qualités ou intensités imprécises. Ne nous étonnons donc pas que tous ces tests fassent florès lors de leur apparition, pour sombrer peu après dans un complet oubli.

Autres exemples : seul un enquêteur incroyablement naïf peut croire que l'originalité créatrice, l'agressivité ou la docilité et ainsi de suite, puissent être mesurées par un indice céphalique ou bien par la pigmentation de la peau, des yeux, des cheveux, par la taille et le poids ou par quelque autre particularité anatomique. Seul un chercheur dépourvu de tout esprit critique peut prétendre que tel ou tel trait anatomique apporte la preuve qu'un sujet donné est un criminel en herbe, un satyre ou un voleur ; ou que les types somatiques : endomorphique, mésomorphique ou extomorphique puissent correspondre étroitement à la sociabilité, à l'agressivité ou à telles autres caractéristiques psychosociales.

Doit-on ajouter qu'il y a quelque chose d'inquiétant et de simpliste dans les essais en vue de diagnostiquer le caractère personnel, de même que d'interpréter la structure et la psycho-dynamique de la personnalité, de la société, de la nation, en se fondant sur un facteur étroit et unique comme l'emballage des nouveaux-nés ou leur dressage en matière de miction ou de défécation et ainsi de suite (tels qu'en pratiquent certains freudiens, Margaret Mead, G. Gorer, J. Rickman et autres). Sans contester un rôle mineur à ces facteurs, il sera permis de trouver fantastiques des théories de la personnalité et des processus socio-culturels, des sociologies et des philosophies de l'histoire qui mettent au premier plan les explications fondées

sur l'emballage ou sur les mécanismes de miction et de défécation<sup>1</sup>. Pourtant ces théories, ces diagnostics, ces tests prolifèrent aujourd'hui dans les sciences psychosociales américaines. Seul un maniaque des tests serait en mesure de nous offrir douze petites épreuves sur le papier pour nous dire ensuite qu'elles constituent une mesure valable de l'originalité en général sans tenir compte de sa qualité particulière, du domaine visé ou encore, de savoir s'il s'agit de l'originalité pathologique d'un schizophrène ou de l'originalité créatrice d'un génie. Il faudrait être bien crédule pour accepter que l'indice céphalique mesure exactement les dons créateurs d'un sujet.

Bien plus satisfaisant est le test psycho-dramatique de J. L. Moreno, portant sur la *spontanéité-créativité* ou sur l'*originalité constructive*. Par spontanéité, Moreno entend la réaction impromptue d'un individu devant une situation nouvelle ou la nouvelle réaction devant une situation ancienne dans le cadre des situations-surprises présentées sur le théâtre psycho-dramatique ; et par créativité, il comprend d'abord une réaction spontanée qui soit adéquate. Les tests de Moreno enregistrent le comportement réel du sujet dans des situations réelles, créées expérimentalement. Ces tests mettent en évidence la spontanéité beaucoup mieux que tous les tests artificiels. Ils sont toutefois moins satisfaisants lorsqu'on les applique à la créativité. Si créativité signifie réaction spontanée *adéquate* à une situation-surprise quelconque, les critères de la spontanéité, comme le caractère instantané, la souplesse, la nouveauté de la réaction, la rapidité du déclenchement, la dramatisation d'un processus routinier et ainsi de suite, ne sauraient constituer des étalons valables de la créativité. De tels critères avantagent les individus plutôt conformistes, les arrivistes énergiques, les opportunistes cyniques, les agités attirés par « l'action pour l'action » ou ceux auxquels Pareto attribuait un résidu de roublardise et de capacité d'intrigue. Au contraire ces mêmes critères pénaliseraient les personnes peu communicatives comme Beethoven, les solitaires comme Pascal, les génies peu sociables comme Newton, les anachorètes comme saint Antoine et, d'une façon générale, les créateurs repliés sur eux-mêmes et lents à mûrir. La flexibilité et les réactions instantanées (le déclenchement de la spontanéité) des personnes du premier type que nous citons ne sont pas nécessairement des réactions plus adéquates et d'une plus riche créativité que les réactions sans souplesse et rigides du deuxième type. Le principe de l'adéquation de la réaction à une situation de surprise et de « créativité » n'entretient pas de rapport bien net avec les alternatives de souplesse-rigidité, modèle-indépendance du modèle, « action agitée » ou, au contraire, inertie à l'instant de l'épreuve, et d'autres symptômes d'un comportement authentiquement spontané. Les tests psycho-dramatiques ne fournissent un indice véritable de la spontanéité-créativité que s'ils révèlent l'adéquation de la réaction et si le sujet est mis à l'épreuve à de

<sup>1</sup> Pour une critique de toutes ces théories et de tous ces tests, voir P. Sorokin, *Contemporary Sociological Theories*, ch. II, V, VI ; P. Sokin, *The Ways and Power of Love*, ch. II ; P. Sorokin, *Social and Cultural Dynamics*, vol. IV, ch. X.



multiples reprises, en lui donnant le temps indispensable pour qu'il manifeste sa spontanéité réelle <sup>1</sup>.

Les tests que Moreno applique à la spontanéité-créativité sont plus probants que tous les autres tests qui restent mécaniques et artificiels. Ils cernent les manifestations nettement délimitées de la spontanéité-créativité, telles qu'elles sont attestées par des conduites effectives, dans les situations réelles représentées sur la scène psycho-dramatique. Et plus ils deviendront adéquats, moins ils seront techniques. Même à présent, les tests de Moreno appliqués à la spontanéité-créativité serrent de beaucoup plus près ces phénomènes que tous les autres tests appliqués à la création, à l'intelligence, ou au talent exceptionnel.

Si l'originalité créatrice pouvait être mesurée par ces tests courants et faciles, s'ils pouvaient garantir les aptitudes et les incapacités des individus soumis aux tests, le problème le plus ardu de la sélection et de la répartition entre les sujets des occupations professionnelles et des situations sociales serait résolu à la perfection. Chacun occuperait la situation correspondant à ses talents. La société tout entière bénéficierait infiniment d'une répartition scientifique de ce genre. Tout l'ensemble des organismes d'éducation et de correction serait immensément simplifié et complètement remanié. L'ensemble des œuvres créatrices d'une société – dans l'ordre économique, politique, scientifique, technologique, religieux, éthique, artistique – augmenterait considérablement ; du fait de cette créativité accrue presque tous les problèmes pourraient être résolus d'une manière satisfaisante.

Par malheur, la réalisation d'une telle utopie ne peut être produite par ces tests. Comme nous avons essayé de le montrer, tous ces procédés, à commencer par les tests d'intelligence et jusqu'aux tests automatiques de créativité, comportent de graves erreurs. Si, étant défectueux comme ils le sont, ils étaient appliqués à la sélection et à la répartition des individus dans les divers emplois, il ne pourrait en résulter que des erreurs néfastes d'orientation professionnelle ; le système actuel, loin d'être amélioré, serait aggravé, et le bien-être général en serait diminué plutôt qu'accru.

Pour toutes ces raisons on ne peut que recommander scepticisme et prudence vis-à-vis des tests artificiels. Ils ne peuvent guère servir que de complément. Pour déterminer l'aptitude réelle à des emplois réels nous ne pouvons compter que sur des *tests du type intégral* ; liés à la vie réelle ils comprendraient : une étude, fondée sur une intuition pénétrante, du potentiel supraconscient de l'individu ; une étude approfondie et à long terme de sa mentalité consciente et de son expression dans

---

<sup>1</sup> P. A. Sorokin, « Concept, Tests and Energy of Spontaneity-Creativity », *Sociometry*, XII (1949), pp. 215-217 ; on y trouvera ces mêmes idées sous une forme plus développée. En vrai savant, J. L. Moreno a admis franchement : « Je suis en plein accord avec Sorokin pour penser que le concept de spontanéité-créativité requiert une plus ample élaboration. » *Ibid.*, p. 252. Pour les opinions plus détaillées de Moreno et de Sorokin sur ce point, cf. *International Sociometry*, n° 1 (1956).

l'intelligence, dans le langage et le style, de son comportement et de ses résultats au foyer, à l'école, dans ses rapports avec autrui, avec les organismes, les groupes et les institutions ; pareillement, une étude prolongée de son inconscient, de son subconscient, et des manifestations de ceux-ci dans ses paroles, ses écrits et ses conduites. Cette étude, à longue échéance pourrait être complétée par des tests réels qui cerneraient telle ou telle qualité grâce à une situation expérimentale « cruciale ». Il faudrait n'accorder qu'un rôle minime aux tests artificiels, semi-automatiques et de brève durée. Au mieux, ce ne sont que des adjuvants dans l'étude du complexe des cosmos : la personnalité humaine. J'ai donné plus haut plusieurs exemples spectaculaires de jugements erronés portés sur de grands génies créateurs, jugements émanant de maîtres, de condisciples, de parents, de critiques et d'experts chevronnés qui les avaient observés longuement et attentivement ; si des tests réels aboutissent à de pareils impairs, qu'il s'agisse de génies illustres ou de nullités – parfois promues par les critiques au tout premier rang – il est encore plus probable que les inventeurs de tests artificiels et automatiques comme il s'en fabrique tant à l'heure actuelle, feront totalement fausse route car tous ces tests faciles ne sont que le fruit d'un engouement à la mode : la testomanie. La prudence, le scepticisme s'imposent au savant digne de ce nom comme à toute société suffisamment éclairée : leur vocation est d'avoir le courage d'aller, lorsqu'il le faut, contre le courant.

## CHAPITRE VII

# LA QUANTOPHRÉNIE

La vie est trop compliquée pour  
être entièrement accessible aux  
mathématiques.

E. SCHRÖDINGER <sup>1</sup>

### 1. La reine des sciences et le culte de la numérologie

[Retour à la table des matières](#)

Déjà l'Égypte ancienne, Babylone, l'Inde, la Chine, la Grèce pythagoricienne reconnaissaient l'élégance de la pensée mathématique et sa fécondité dans l'analyse des phénomènes empiriques. C'est à juste titre que les mathématiques ont été appelées la « reine des sciences », car ce raisonnement mathématique fut toujours la voie royale du progrès des sciences et de la pensée rationnelle. Bien plus, les calculs mathématiques ont été la base principale de la prévision exacte pour les phénomènes les plus divers.

Dans les civilisations anciennes les mathématiques étaient utilisées à des fins tant théoriques que pratiques, non seulement dans la sphère des phénomènes physiques ou vitaux, mais aussi bien pour les problèmes psycho-sociaux. Des méthodes quantitatives et d'analyse mathématique étaient ainsi appliquées dans le domaine des phénomènes psycho-sociaux, par exemple pour le recensement de la population, le calcul de l'impôt, de la richesse, du revenu, de l'effectif des forces armées, la cadence de divers cycles de la vie tant des individus que des groupes, les prédictions fondées sur les calculs astrologiques ou autres, etc. Depuis lors, les mathématiques ont continué à se développer et du fait de ce développement leurs applications aux problèmes d'ordre psycho-social se sont multipliées. Toutefois

---

<sup>1</sup> Erwin Schrödinger, *What is Life ?* (Cambridge University Press, U.S.A., 1947), p. VII.

celles-ci, pour importante qu'ait été leur contribution à notre connaissance de l'univers psycho-social, ont évidemment eu une fortune bien plus modeste que l'utilisation des mathématiques en vue de l'étude des phénomènes physiques.

L'étude mathématique des phénomènes psycho-sociaux fut particulièrement pratiquée aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. Spinoza, Descartes, Leibniz, Newton, Weigel, Malebranche, Cumberland, Berkeley, Hobbes, d'autres encore, commencèrent à édifier une science quantitative universelle : la Pantometrika ou Mathesis Universalis, et ses subdivisions : la Psychometrika, l'Ethicometrika et la Sociometrika, destinée à l'étude des phénomènes psychosociaux selon les méthodes de la géométrie et la mécanique physique. « Toutes les vérités ne se découvrent que par des mesures » et « sans les mathématiques les êtres humains vivraient comme des bêtes sauvages », telles étaient les maximes des socio-physiciens de cette époque. De concert avec les caméralistes et les adeptes de l'arithmétique politique, ils commencèrent à appliquer la méthode mathématique à l'analyse, à la mensuration, à l'interprétation des phénomènes psychologiques, sociaux, politiques, économiques, moraux et religieux <sup>1</sup>.

Depuis lors ces efforts n'ont cessé de, se poursuivre. Présentement l'étude quantitative des phénomènes psycho-sociaux est une des méthodes essentielles de la recherche en ce domaine. Tant que cette méthode reste vraiment mathématique et s'applique à des faits psycho-sociaux qui se prêtent à une analyse quantitative, elle s'avère féconde et mérite d'être toujours cultivée davantage. Mais quand cette authentique méthode quantitative fait place à des imitations pseudo-mathématiques, quand on en use à mauvais escient ou quand on en abuse de diverses manières, quand on l'applique à des phénomènes qui ne paraissent nullement se prêter à des quantifications, et quand elle consiste en une manipulation dans le vide de symboles mathématiques ou en une simple transcription sur le papier de formules mathématiques sans rapport véritable avec les faits psycho-sociaux en question, alors cette méthode manque totalement son but. Dans ces conditions, l'emploi de la méthode mathématique devient une sorte d'obsession quantophrénique n'ayant rien à voir avec les mathématiques et n'apportant aucune lumière sur le monde psycho-social.

Cette manie de la quantification a, au cours des dernières décennies, et au détriment des sciences psycho-sociales, pris un développement considérable. Elle menace d'embourber nombre d'enquêtes non quantitatives, ou même d'enquêtes quantitatives dignes de ce nom. Le courant dans ce sens est si fort qu'on pourrait décrire l'état présent des sciences psycho-sociales comme *l'époque de la quantophrénie et de la numérologie*.

Cette maladie se manifeste sous des formes diverses et dans tous les domaines de la sociologie, de la psychologie, de la psychiatrie et de l'anthropologie.

---

<sup>1</sup> On trouvera des détails dans P. Sorokin, *Contemporary Sociological Theories*, ch. I.

a) Un nombre sans cesse croissant d'études « quanto- ou métraphréniques » sont publiées dans les revues spécialisées. Pour les maniaques de la quantification, seuls les articles comportant des mensurations sont valables scientifiquement. Toute étude quantitative est regardée comme un signe du progrès des sciences sociales vers une phase « objective », « exacte » et « mathématique » de leur développement et vers une maturité approchant celle des sciences physiques.

b) Ce qui précède s'applique également aux livres, manuels et monographies consacrés aux phénomènes psycho-sociaux. Ces ouvrages trahissent de plus en plus l'obsession de la quantification.

c) Le prestige de la recherche réellement quantitative ou même de celle relevant de la métraphrénie est tel qu'un nombre sans cesse croissant de chercheurs considèrent que la recherche quantitative en psycho-sociologie est la seule valable scientifiquement et que toutes les études non quantitatives relèvent ou bien des « philosophies de cabinet » ou de la spéculation subjective, ou mieux encore de l'exercice littéraire inexact, superficiel et invérifiable.

d) Une illusion du même ordre prévaut parmi les organismes qui fournissent des crédits pour ces recherches (organismes gouvernementaux, ou subventionnés par les entreprises privées, fondations, universités, etc.). Dans ces organismes, il est de plus en plus fréquent que les personnalités qui décideront de l'attribution des fonds destinés aux recherches soient recrutées parmi les statisticiens et les numérologistes considérés comme les experts les plus qualifiés en sciences psycho-sociales. Une part toujours plus importante des fonds est consacrée aux projets de recherche quantitative. Les subventions attribuées aux recherches quantitatives – quelles soient dignes de ce nom ou qu'elles relèvent de la quantophrénie – sont telles que des recherches qualitatives ont maintenant une chance bien minime de recevoir une aide financière. Presque toutes ces recherches sont considérées d'emblée comme non scientifiques et indignes de recevoir une subvention quelconque.

e) Cette tendance affecte également les journalistes, les critiques et même le clergé et le grand public.

f) En conséquence le prestige, du statisticien, du spécialiste du sondage de l'opinion publique, du constructeur de modèles ou de robots mathématiques, du numérologiste et du maniaque de la manipulation des nombres est bien supérieur à celui des savants se consacrant à la recherche qualitative. Dans l'enseignement des sciences psycho-sociales, il arrive souvent que seul le cours de statistique soit obligatoire pour les étudiants. Bien qu'ignorant tout de l'histoire, de la théorie, de la méthodologie et des autres secteurs primordiaux de la sociologie et de la psychologie, ils peuvent quand même obtenir brillamment leur doctorat s'ils connaissent la statistique élémentaire. Et à l'inverse, s'ils ne passent pas un examen satisfaisant en statistique, il leur est difficile d'obtenir un diplôme, même s'ils

excellent dans l'histoire, la théorie, la méthodologie de ces disciplines. Pareillement, sans une préparation statistique spéciale, il leur est de plus en plus difficile d'obtenir un poste de maître ou de professeur de sciences psycho-sociales. Ces disciplines sont devenues des territoires présentement dominés par une armée d'occupation constituée de statisticiens, de comptables, de numérolistes et de métromaniaques.

Apportons maintenant des justifications aux accusations que nous venons de formuler.

## **2. Mathématiques truquées dans les sciences psycho-sociales contemporaines**

[Retour à la table des matières](#)

Un des aspects que prend l'obsession quantophrénique dans la psychologie et la sociologie modernes se présente sous la forme d'études prétendument quantitatives qui n'ont aucun rapport avec la méthode véritablement mathématique. Voici quelques exemples de la manière dont on substitue aux symboles vraiment mathématiques des abréviations et des formules vides de sens. Dans son étude quantitative de l'interaction considérée en tant qu'énergie sociale spécifique, Lysen nous dit : 1) que les relations sociales peuvent être ou bien positives ou bien négatives, et 2) que les agents d'interaction peuvent être ou bien égaux qualitativement (relations inorganiques) ou bien inégaux (relations organiques). Exprimant ces deux critères « mathématiquement » Lysen désigne les quantités d'énergie sociale par les symboles,  $a$ ,  $b$ ,  $c$ , et leurs qualités par  $x$ ,  $y$ ,  $z$ . À l'aide de ces symboles il procède de la manière suivante, : (1)  $ax = bx + cx$  représenterait une horde ou une somme d'individus dénués de conscience sociale et liés entre eux par le seul instinct ; (2)  $ax = bx - cz$  désigne les relations sociales négatives ou les conflits sociaux ; (3)  $ax = (by) (cz)$  représente les relations organiques positives ou la conscience collective des individus interdépendants ; (4)  $ax = by : cz$  désigne les relations organiques négatives ou la somme des individus interdépendants conscients des phénomènes de subordination, de dépendance, etc.<sup>1</sup>.

Il n'est pas besoin de commentaires bien longs pour constater, en dehors d'une classification et d'une analyse erronées des phénomènes d'interdépendance et des structures de groupe, le caractère truqué des symboles utilisés, qui brouillent plutôt qu'ils ne clarifient les définitions purement verbales de Lysen concernant l'énergie sociale, les relations positives ou négatives, et les types de groupements. Ses  $ax$ ,  $by$ ,  $cz$ , etc., ne désignent rien de précis, ni ne visent aucune quantité mesurable ni aucune qualité définie. Ses signes « = », « + », « - », « x » et « : » sont entièrement arbitraires et n'ont pas le sens qu'ils ont en mathématiques. Pourquoi, par exemple,

<sup>1</sup> A. Lysen, « Anorganisches und Organisches in den sozialen Erscheinungen », *Kölner Vierteljahrshefte für Soziologie*, XI (1932), pp. 139-153.

représenter un groupe doué de conscience collective par le symbole de la multiplication ( $by \times cz$ ) tandis qu'une horde, est désignée par le symbole de l'addition ( $bx + cx$ ) ? Et pourquoi un groupe conscient du phénomène « domination-subordination » serait-il exprimé par l'équation  $ax = by : cz$  tandis que le groupe qui comporte des conflits sociaux est défini par l'équation  $ax = bx - cz$  ? Pourquoi une division dans un cas et une soustraction dans l'autre ? Ces formules, ces symboles et ces équations représentent un cafouillage sans nom au point de vue logique, un non-sens mathématique et un fatras incroyable du point de vue empirique.

Un autre exemple de mathématiques truquées se trouve dans les formules de K. Lewin, J. F. Brown et autres. Par exemple, Lewin exprime l'idée selon laquelle « la variation de comportement augmente au cours de l'enfance de concert avec le développement normal a par la formule :  $var (B^{Ch}) < var (B^{Ad})$ , et où  $var$  désigne variation ;  $B^{Ch}$  le comportement de l'enfant ;  $B^{Ad}$  le comportement de l'adulte. Ainsi « nous appelons la totalité de ces facteurs l'espace vital (L Sp) d'un individu et écrivons  $B = F (P, E) = F (L Sp)$  » (B étant le comportement, P l'individu, E le milieu) <sup>1</sup>. Les abréviations et les symboles improvisés de ce genre abondent dans les travaux de Lewin. Comme ces encombrants hiéroglyphes n'ont rien à voir avec les mathématiques ils ne servent strictement à rien.

S. C. Dodd nous fournit un autre ensemble de symboles mathématiques truqués. Comme d'autres formules de ce genre, ils ne remplissent même pas une fonction pédagogique, qui serait d'aider à comprendre les exposés de Dodd. « La théorie S » de Dodd qui est à la base de ses travaux donne un aperçu des formules qu'il emploie. En voici l'essentiel :

L'affirmation que « les caractéristiques d'une population et d'un milieu se modifient » peut être traduite en termes plus rigoureux sous la forme suivante : toute situation sociale notée quantitativement peut être exprimée par une combinaison de :

Quatre indices [I], à savoir le temps [T], l'espace [L], la population [P], et des indicateurs de leurs caractéristiques [I] chacun de ceux-ci modifiés par : quatre rubriques, à savoir : l'opérateur [ $I^s$ ] et autres rubriques se référant à une série de classes [ $I_s$ ] d'intervalles entre classes [ $sI$ ], de cas particuliers [ $I^s$ ] ; tous facteurs reliés entre eux par : huit symboles d'opérations, à savoir l'addition [+], la soustraction [-] la multiplication [x], la division [--], l'agrégation [:], la classification transversale [::], la corrélation [.] et l'identification ['].

La théorie S est un système d'hypothèses qui prétend que des combinaisons de ces concepts fondamentaux, figurés entre crochets, rendront compte de tous les

<sup>1</sup> Kurt Lewin, *Field Theory in Social Sciences Selected Theoretical Papers* (New York, 1951), pp. 100, 239-240.

schémas graphiques, cartes, formules ou paragraphes de rédaction et décriront pareillement toutes les données quantitatives intéressant l'ensemble des sciences sociales<sup>1</sup>. La formule clef de « la théorie S » est la suivante :

$$S = \frac{S}{S} (T; L; Ipp, Ir) \frac{S}{S}$$

S figure la situation sociale observée, T le temps, L la distance, P le chiffre de la population, Ipp les indices caractéristiques de la population, Ir, les caractéristiques résiduelles.

Ne soyons pas surpris de la vive réaction d'un mathématicien éminent devant cette métrophrénie abracadabrante.

« Il n'est pas de fausse interprétation plus pitoyable de la nature et des fonctions des mathématiques que le lieu commun usé qui consiste à faire des mathématiques une forme de sténographie. Le fait de coucher n'importe quelle théorie sous forme de symboles ne constitue pas même une parodie respectable des mathématiques. En dépit de tous les symboles utilisés, une théorie peut fort bien invoquer en vain les mathématiques. La « théorie S » n'a pas encore fait le premier pas vers un symbolisme mathématique générateur... Même l'usage abusif et téméraire du vocabulaire mathématique ne pourra transformer une théorie qui n'a encore rien de mathématique en quelque chose de plus consistant qu'un jeu de mots bien faiblard sur les mathématiques... » « Les suggestions (de Dodd) pour une recherche » contiennent plusieurs questions relatives à la possibilité de leur développement mathématique, par exemple cette déclaration : « Une analyse dimensionnelle des situations sociales peut-elle être utilisée comme l'analyse dimensionnelle est appliquée en physique ? » le tout accompagné d'une citation du livre de P. W. Bridman *Dimensional Analysis*. À première vue un mathématicien répondrait négativement, au moins jusqu'à ce qu'on trouve un raisonnement valable pour résoudre le fameux problème de « l'âge du capitaine »\*, qui n'est pas sans analogie avec la question posée ici. Des questions du genre de celles soulevées dans les *Research Suggestions* peuvent paraître profondes aux non-initiés aux mathématiques, mais, pour un mathématicien de métier, elles ne trahissent qu'une incroyable prétention... Il n'y a pas de mathématiques dans ce volume. Quant à la « technique géométrique consistant à exprimer la théorie S en fonctions de vecteurs avec leurs points, leurs droites et leurs angles, elle semble s'effriter dans

<sup>1</sup> S. C. Dodd, *Dimensions of Society. A Quantitative Systematics for the Social Sciences* (New York, 1942) ; S. C. Dodd, *Systematic Social Science (A Dimensional Sociology)* (Université américaine de Beyrouth, 1947).

\* On connaît cette plaisanterie : « Étant donné la hauteur du grand mât, la largeur du pont, la jauge du navire, le nombre des écouteilles, etc., trouver le nombre des pièces d'artillerie et l'âge du capitaine. »



une nébulosité toute verbale pour finalement s'évaporer en une aspiration jamais réalisée vers une théorie mathématique des relations humaines »<sup>1</sup>.

N'importe quel mathématicien compétent aurait la même opinion des bourdes commises dans le domaine de la logique, des mathématiques et de l'empirique et qui sont engendrées par un procédé constituant un abus des mathématiques et de la physique.

Quelques commentaires supplémentaires sur les aspects sociologiques du système sténographique de Dodd suffiront pour compléter cette appréciation.

a) Contrairement à l'affirmation de Lundberg selon laquelle « toutes les situations et tous les comportements sociaux peuvent être décrits en fonction de l'équation  $S = (P : I : T : L)$  »<sup>2</sup>, cette formule, comme du reste la formule dérivée que propose Dodd, ne peut guère décrire une situation sociale, si par description nous entendons qu'il convient de donner les traits essentiels du phénomène étudié. Primo le signe (:) exprime le phénomène d'agrégation. Ce que l'agrégation de (P : I : T : L) peut bien vouloir dire, nul ne le sait puisque Dodd ne définit pas le sens précis des termes, temps, lieu, population, indices caractéristiques d'une population et notamment les termes classes, intervalles de classes, cas, agrégation, classification transversale, corrélation et identification. Ces termes peuvent se définir de diverses façons<sup>3</sup> et ce n'est pas parce qu'on les associe au petit bonheur dans la théorie S, qu'on pourra dégager un sens de formules de ce genre. Et pour moi au moins, et sans doute aussi pour quiconque essayera de la déchiffrer, la formule citée plus haut « la situation sociale s'égale à la population agrégée aux indices de ses caractéristiques agrégés à la notion du temps et tous trois agrégés à la notion de lieu » n'a aucun sens.

b) En s'en tenant aux apparences, cette formule est si large et si vague, que toutes les situations sociales glissent à travers ses mailles. Les catégories de temps et d'espace sont celles utilisées pour tous les phénomènes empiriques, physiques, biologiques, sociaux. Elles ne fournissent donc pas la clef de la « *differencia specifica* » d'un phénomène social donné et encore moins d'une situation sociale spécifique. De même la catégorie « population » a une portée si générale qu'elle ne peut décrire aucune population spécifique, ni les sujets susceptibles d'une interaction dans une situation sociale donnée. Les éléments les plus importants pour la description ou la définition d'une situation sociale, c'est-à-dire « les caractéristiques d'une population donnée » ne sont ni différenciés, ni même classifiés. Bien au contraire, ils sont jetés pêle-mêle, et ce tas constitue la

<sup>1</sup> E. T. Bell, compte rendu de l'ouvrage de Dodd, *Dimensions of Society*, *American Sociological Review*, VII (1942), pp. 707-709.

<sup>2</sup> G. Lundberg, *Foundations of Sociology* (New York, 1939), p. 118.

<sup>3</sup> Pour ce qui est du très grand nombre de sens différents de mots comme : temps, espace, causalité, etc... voir P. Sorokin, *Sociocultural Causality Space, Time* (Duke University, North Carolina, 1943) et Georges Gurvitch, *Déterminismes Sociaux et Liberté humaine* (Paris, 1955).

catégorie : « caractéristiques d'une population ». Aussi cette catégorie générale de « population et ses caractéristiques » n'a-t-elle aucun sens.

c) Dodd considère que la vertu principale de sa « théorie S » réside dans son universalité et sa possibilité d'application à tous les phénomènes sociaux, et même non sociaux, physiques et biologiques. Mais alors sa formule est bien trop étroite. Dans la mesure où par « population » il entend population humaine, sa formule ne peut s'appliquer aux phénomènes non humains. Pour quiconque a l'ambition d'offrir une formule sténographique universelle, applicable à tous les phénomènes, la formule  $A = A Ph$  est la seule universelle, parce que A y désigne tous les phénomènes dans le temps et hors du temps, dans l'espace et hors de l'espace. Mais elle embrasse tellement de choses qu'elle est vide de tout sens précis et comme l'a dit justement Hegel, elle est égale à « rien ». De même la « théorie S » dans son application aux phénomènes sociaux n'a aucun sens précis et est égale à un « néant social »<sup>1</sup>.

d) Si la « théorie S » désigne la *Kategorienlehre*, les catégories les plus universelles de la pensée humaine, ce n'est qu'une variante défectueuse ou bien du système aristotélien des catégories (substance, quantité, qualité, relation, temps, lieu, action, passivité, plus la position et l'état) ou bien des systèmes kantien, hégélien, spencérien ou autres. Du point de vue de la logique, les catégories de Dodd représentent un croisement entre certaines de ces catégories universelles et des concepts très étroits provenant des catégories subdivisées à l'infini, de même qu'avec des procédés opérationnels comme l'addition, la division, la corrélation. Cette confusion rend la « théorie S » inapte à toute classification et à toute description des situations sociales et des conduites humaines empiriques.

e) Si nous essayons d'utiliser cette formule comme cadre pour une classification nous verrons que la plupart des situations sociales, des processus sociaux et des formes de conduites ne peuvent être rangés parmi les « indices, rubriques, et opérateurs ». « L'activité créatrice, les actes d'amour, de haine, le combat, la prière, le travail, les pleurs, la joie, etc., n'ont pas de place allouée dans la théorie S ». Ces conduites et les milliers d'autres formes de comportement ne

<sup>1</sup> L'une des raisons de ce défaut et d'autres défauts semblables tient à l'ambivalence des objectifs de la théorie S (des situations sociales). Parfois Dodd semble considérer que cette théorie est un procédé pratique pour répartir selon une classification des *matériaux imprimés* ou *manuscrits* (tableaux, cartes géographiques, graphiques, paragraphes rédigés, etc.) dans le domaine des sciences sociales. Parfois, au contraire, il considère cette même théorie comme une formule générale permettant la classification et la quantification de tous les *phénomènes sociaux*. Partagé entre ces tâches radicalement différentes, Dodd échoue sur les deux tableaux. Une même ambivalence existe en ce qui concerne les fonctions quantitatives de la théorie S. Fréquemment Dodd affirme sans équivoque que l'objet recherché est une systématisation et une quantification de la sociologie. En l'occurrence il considère ces formules comme étant quantitatives et mathématiques. Ailleurs, il paraît considérer la théorie S simplement comme un procédé commode en vue de décrire les phénomènes sociaux, procédé qui n'a qu'un rapport lointain avec les mathématiques.

sont ni des additions, ni des soustractions, ni des multiplications, ni des divisions et ne relèvent ni de la notion de corrélation, ni de l'agrégation, ni de la classification transversale, ni de l'identification. Si nous essayons de les placer dans un des casiers de l'« opérateur » cet « opérateur » perd son sens et ne rime à rien. Ce qui précède s'applique également aux situations sociales. La plupart d'entre elles (comme le mariage, l'amour, l'exécution des victimes, le service religieux, la conjoncture à l'intérieur d'une salle de classe, la réconciliation, la domination, les batailles, etc.) n'entrent pas dans les casiers en question et ne peuvent être ni décrites, ni classifiées à l'aide de la « théorie S ». C'est dire que cette théorie est d'une insuffisance criante même pour servir de cadre à une classification arbitraire.

f) Nous avons donc démontré que la « théorie, S » et ses formules ne sont finalement que d'encombrantes variétés de sténographie d'amateur. Aucun mathématicien ne peut se servir de ces signes. Naturellement il est toujours possible de transcrire une combinaison particulière de ces signes, d'ajouter d'autres signes tels que plus ou moins, ou agrégation ou corrélation entre T, L, P, ou I, il n'en restera que des formules abracadabrantes.

Ces critiques sont suffisantes pour démontrer le vide de la « théorie S » et de ses formules, tant au point de vue mathématique que logique et empirique. Elles ne représentent qu'une des manifestations des syndromes les plus évidents de la *folie quantophrénique* qui sévit parmi les psycho-sociologues.

Les exemples cités ci-dessus de l'emploi frauduleux des mathématiques caractérisent bon nombre d'autres travaux contemporains de psychologie, de sociologie et des sciences connexes. On ne peut que souhaiter que ces sciences se libèrent au plus vite de cette métrophrénie. Voyons maintenant les autres aspects que prend l'application abusive, frauduleuse des mathématiques à ces sciences.

### **3. La transcription, la déformation et l'introduction frauduleuse de formules mathématiques dans les sciences psycho-sociales**

[Retour à la table des matières](#)

Un autre aspect de cette métrophrénie consiste en la transcription de formules mathématiques et de concepts propres à la physique ou à la chimie dans le dessein de les appliquer aux phénomènes psycho-sociaux. Cette méthode consomme l'énergie d'un grand nombre de chercheurs contemporains. Si cette occupation n'était qu'une sorte de violon d'Ingres, il n'y aurait pas trop à y redire, mais là où la situation s'aggrave c'est lorsque l'on proclame que cette transcription ne constitue pas un passe-temps, mais bien une véritable révolution par l'introduction de méthodes mathématiques dans des sciences sociales et psychologiques se trouvant encore à leurs premiers balbutiements. On prétend pouvoir ainsi faire entrer ces

sciences retardataires dans le royaume des sciences naturelles. Devant l'énormité de cette prétention, il nous faut bien peser son contenu et ses implications.

Disons dès l'abord que le transfert de notions mathématiques de la physique et de la chimie et leur application aux sciences psycho-sociales, loin d'être révolutionnaires, ont été pratiqués depuis fort longtemps. Ce transfert et cette application remontent presque aussi loin que la pensée psycho-sociale elle-même. Nous les trouvons dans de vieux traités qui touchent aux phénomènes psychosociaux et furent rédigés par les Hindous, les Bouddhistes, les Babyloniens, les Grecs et les Romains. Aux XVII<sup>e</sup>, et XVIII<sup>e</sup> siècles, sous l'appellation « physique sociale », « mécanique sociale », « géométrie sociale », « Pantometrika, Sociometrika, Psychometrika, Ethikometrika et mathesis universalis », le transfert, l'importation et l'application des concepts de la mécanique et des mathématiques à ces disciplines se pratiquèrent couramment. Et une véritable légion de scribes sociologues ou psychologues se sont depuis livrés à ces « opérations » afin de fonder une nouvelle science, la physique sociale, ou mécanique sociale, ou géométrie sociale, ou énergétique sociale.

Aussi, contrairement à leurs prétentions d'innover, nos contemporains, qu'ils se dénomment physiciens sociaux, économétristes, psychométristes, sociométristes, ou éthicométristes ne font que continuer des opérations effectuées il y a bien des siècles et leurs vantardises ne se justifient en aucune façon <sup>1</sup>.

Il faut voir si les tentatives contemporaines de quantification se bornent aux opérations décrites ci-dessus, ou si elles nous permettent une, meilleure connaissance des phénomènes psycho-sociaux. Parmi les essais récents, ceux de A. Portuendo y Barceló, S. C. Haret, M. Lins, K. Lewin, et J. F. Brown constituent, il nous semble, des exemples caractéristiques de la métrophrénie. Barceló emprunte à G. Cantor la notion de « l'espace mathématique à n dimensions » en le rebaptisant « le paramètre à n dimensions psychologiques ». Le « point matériel » de la mécanique devient « l'individu » en tant que « point psycho-social ».  $X^1$ ,  $X^2$ ,  $X^3$ , etc., signifient ici « les valeurs en coordonnées n de ce point psycho-social ». Et puisque la mécanique a ses « vecteurs à deux sens » la mécanique sociale les a aussi. Puisque en mécanique il y a « l'inertie », le « mouvement rectiligne et uniforme », « l'état des choses au repos », la vitesse, l'équilibre, l'égalité de l'action et de la réaction, Barceló se contente de les introduire dans sa « mécanique sociale » sans préciser ce que ces termes pourraient signifier dans la réalité sociale et psychique.

Et si l'on s'efforçait de comprendre le sens du « mouvement rectiligne et uniforme de l'individu », on n'arriverait pas à grand-chose. Car Barceló ne désigne pas ainsi le mouvement rectiligne et uniforme de l'individu dans l'espace, mais

<sup>1</sup> On trouvera un historique des doctrines de « physique sociale », de « mécanique sociale » et de « l'énergétique sociale », dans P. Sorokin, *Contemporary Sociological Theories*, ch. I.

bien les changements psychologiques d'un individu ou d'un groupe. Dans un tel contexte, le changement rectiligne et uniforme d'une vitesse constante à un moment donné ne peut avoir de sens, ou a tous les sens qu'on voudra bien lui attribuer. Qu'est-ce que ce « changement psychologique rectiligne ? » qu'est-ce que la « vitesse constante ». La formule de la vitesse ( $S/T$ ) ne peut s'appliquer à un changement de ce genre puisque les unités de distance ne sont pas utilisées ici. Qu'est-ce que l'inertie au sens psychosocial ? Qu'est-ce que l'état d'un individu ou d'un groupe « au repos » ? L'absence de mouvement, d'action, de respiration, le sommeil ? Ou quoi d'autre ? Et finalement qu'entend-on en psychologie par « loi de l'égalité de l'action et de la réaction » ?

« Chaque fois qu'un individu est l'objet d'une action psychologique qui tend à changer son statut, au repos ou en mouvement, cet individu exerce, en retour et par réaction, une autre action qui est égale et opposée et qui s'applique au point d'où émane la première action <sup>1</sup>. » Examinons ce que cette lamentable transcription de la loi de la mécanique peut bien vouloir dire en psychologie ou en sociologie. Est-ce que l'individu X assassin (par l'individu Y exerce sur Y une « action égale et opposée » à l'action d'assassiner qu'Y exerça sur X ? Est-ce que l'action de l'individu X qui met Y en prison est égale et opposée à l'action d'Y sur X ? Est-ce que l'action du professeur X sur l'étudiant Y qui s'endort à son cours est égale à cette réaction ? Si, dans ces phénomènes d'interaction, chaque action et chaque réaction sont égales, alors quel phénomène d'action-réaction est vraiment inégal ? Cette simple question suffit à montrer combien la signification psycho-sociale de cette loi de la mécanique est fallacieuse <sup>2</sup>.

En bref, les laborieuses transcriptions de P. y Barceló dénaturent le sens précis des concepts mécaniques sans rien ajouter à notre compréhension des phénomènes psychiques et sociaux. La même critique vaut pour les transcriptions quantitatives de réalités psycho-sociales pratiquées par S. H. Haret, P. de Miranda, M. Lins, K. Lewin, J. F. Brown et autres <sup>3</sup>. Nous allons nous arrêter aux tentatives de Lewin et Brown.

« Dans notre définition du champ psychologique [les termes « champ » et « théorie du champ » sont eux aussi empruntés à la physique] en tant qu'espace construit, l'espace doit être compris dans le sens qu'il a pris après Riemann. »

<sup>1</sup> A. Portuendo y Barceló, *Essais de mécanique sociale* (Paris, 1925) pp. 7, 8, 20-21, 121.

<sup>2</sup> On en trouvera une critique dans P. Sorokin, *Contemporary Sociological Theories*, pp. 13 et suiv. ; P. Sorokin, *Sociocultural Causality, Space, Time*, ch. III. « Ces tentatives furent vouées à l'échec en raison de l'imitation trop littérale qu'elles pratiquaient de la physique. » N. Rashevsky, *Mathematical Theory Of Human Relations* (Bloomington, Indiana, 1947), p. 5.

<sup>3</sup> J. F. Brown, « On the Use of Mathematics in Psychological Theory » *Psychometrika*, I (1936), pp. 80-81 ; K. Lewin, *Principles of Topological Psychology* (New York, 1936), et l'ouvrage de Lewin déjà cité, *Field Theory*.

La psychologie est désormais transformée en un « champ psychologique », construction à laquelle toute activité psychologique, à savoir notamment le comportement, peut être rapportée. Ayant postulé leur « champ spatial » psychologique, les auteurs adoptent littéralement les termes empruntés à l'espace géométrique : direction, vecteur, sens, magnitude, distance, continuité, discontinuité, restriction. Ils associent à ces concepts de la physique une terminologie de leur cru, à savoir : cheminement, locomotion, mobilité, fluidité, perméabilité, cohésion, objet, but et autres notions totalement étrangères à toutes les conceptions de l'espace, que ce soient celles d'Euclide, de Lobatchevsky, de Riemann, ou postérieures à Riemann, dénaturant ainsi les concepts spatiaux de la physique ou des mathématiques, Tout ceci s'applique aussi aux conceptions des partisans de la « dynamique des groupes » et autres chercheurs des sciences sociales inspirés par la physique.

Ces transferts sont-ils fructueux ? Du point de vue cognitif nous procurent-ils quelque avantage en regard des concepts courants et des cadres de références habituels de la psychologie et de la sociologie « traditionnelles » ? Le lecteur pourra juger par lui-même d'après ce qui précède et sur quelques exemples fournis, par ces auteurs dans le dessein de démontrer la fécondité, en psychologie, de ces concepts empruntés aux sciences exactes. Ils nous déclarent que, tout comme l'espace mathématique, avec son vecteur, sa magnitude, son ampleur, « les points du champ psychologique sont liés à la fois à la direction et à la magnitude, encore que, présentement, ils ne puissent être définis par des mesures chiffrées ».

En accordant eux-mêmes que les termes d'espace, de vecteur, de magnitude, utilisés ici, cessent d'être susceptibles de mesure métrique, ils les transforment en éléments qualitatifs d'une nature mal déterminée. En les dépouillant de leur contenu quantitatif, ces auteurs dénaturent le sens que ces termes possèdent en physique et cette dénaturation est, en elle-même, une preuve suffisante de leur inefficacité en vue de toute, analyse quantitative des phénomènes psycho-sociaux. Du reste, une fois cette opération effectuée, nos auteurs sont bien obligés de réintroduire, les concepts traditionnels de la psychologie dans le langage de la physique et de la mécanique. La citation commencée plus haut se poursuit ainsi :

« On peut dire que le comportement d'un organisme est dirigé vers un but. » Cette affirmation suffit à introduire une notion complètement étrangère à la géométrie comme à la physique. De plus, ils commettent une erreur de fait en admettant que tous les aspects du comportement ont un but, une fin, car ceci n'est vrai que d'une partie de nos actions qui contiennent, en effet, un objectif déterminé réalisable dans l'avenir selon un motif délibéré. La majeure partie de nos actions n'impliquent pas de motivation de ce genre et elles ne sont pas orientées non plus vers une fin qui devrait être atteinte dans un avenir prévisible. Loin de comporter un but, une partie au moins de nos conduites s'accomplissent sous l'effet de stimulants, intervenant dans le passé ou le présent, ou en raison d'une habitude acquise antérieurement ou encore en vertu de tendances inconscientes, irréflechies,

instinctives, qui n'étant pas conscientes par définition ne peuvent contenir de finalité et de motivation précises. Cette croyance que tous les comportements sont motivés et dirigés vers un but, recouvre une erreur fréquemment commise par les psychologues et les sociologues <sup>1</sup>.

Poursuivons l'examen des révélations dues à nos deux auteurs : « La force sous-jacente au comportement, peut être dite avoir une magnitude... Toutes les fois qu'un organisme manifeste un comportement psychologique, on peut dire qu'il se comporte dans un champ psychologique [on relèvera la tautologie]. Le but qu'il recherche est défini par un point du champ psychologique. La force qui détermine le comportement est définie par un vecteur du champ psychologique tout comme sa position à ce moment même <sup>2</sup>. »

Sans ajouter la moindre étincelle à notre connaissance de la réalité psychique, ces incantations multiplient les erreurs inhérentes au transfert à la psychologie de termes empruntés à la mécanique.

L'équivalence introduite entre la notion physique de direction et celle de but tend à dénaturer l'un et l'autre de ces termes ; en effet, en physique on ne songerait pas à parler de *but* au lieu de direction. Aussi bien lorsque M. X se propose, de devenir millionnaire ou M. Y d'obtenir son doctorat, leurs *buts* n'impliquent aucune *direction* dans l'espace ; ce but est entièrement exempt de toute signification spatiale, comme la longitude, la latitude, l'altitude. Si l'on se réfère à propos de desseins de ce genre à des « directions spatiales », l'expression est vidée de son sens. En revanche, en mécanique, ces directions spatiales sont clairement définies et mesurées ; elles ne peuvent comporter d'objectifs non spatiaux, de buts à atteindre, d'ambitions à réaliser, de projets à accomplir.

On peut en dire autant des vecteurs, des magnitudes non métriques, et d'autres termes empruntés à la mécanique, inexactement transposés au domaine psychologique et de nouveau, avec un même à-peu-près, réintroduits dans la mécanique. C'est pourquoi ces « révélations » d'après lesquelles « toute activité psychique peut être rapportée à un espace à deux dimensions (plans) où l'organisme et le but représentent des régions spatiales » ne sont que creuses logomachies. Du même genre serait cette affirmation que « tous les genres d'activité psychique peuvent être rapportés à un cheminement et peuvent donc être dits représenter une forme de locomotion dans le champ psychologique ».

Lorsque ces auteurs se mettent à employer des termes pseudo-mathématiques comme A, B, C, D, et décrivent avec des termes de leur cru comme locomotion,

<sup>1</sup> Sur les formes principales de motivations et d'actions « respectives », voir P. Sorokin, *Society, Culture and Personality*, pp. 44 et suiv. ; L. Petrazycky, *Law and Morality* (Harvard University Press, 1955), ch. II.

<sup>2</sup> Brown, *op. cit.*, p. 81.

cheminement, « direction-but », vecteur, fluidité, cohésion, un match de football entre les équipes des universités Harvard et Yale, leur description est à ce point insuffisante que si nous n'avions pas été préalablement informés de son objet, nul ne serait en mesure de comprendre de quoi il s'agit et encore moins d'apprécier les phénomènes psychiques en jeu. J'en ai fait l'expérience sur mes étudiants, je leur ai lu la description en cause et leur ai demandé ensuite quel était le phénomène psycho-social visé. Nul n'a pu deviner qu'il s'agissait du match Harvard-Yale.

En bref, la transcription pratiquée par Lewin et Brown de termes psychologiques en termes mécaniques et géométriques et *vice versa* est une démarche stérile qui n'enrichit nullement notre connaissance des phénomènes psycho-sociaux. Pour l'essentiel, cette tentative n'est qu'une variante, sans la moindre valeur, parmi les nombreux efforts de ce genre, pratiqués aussi bien antérieurement que postérieurement, à leur « théorie du champ » et à leur psychologie « topologique », elle fait régresser plutôt qu'elle ne fait avancer notre connaissance des phénomènes psycho-sociaux.

Ces exemples offrent une idée suffisamment claire de cette variété de métrophrénie. Étant donné que nous aurons, dans les chapitres suivants, à traiter de nombreuses théories analogues, nous pouvons interrompre ici notre critique et nous tourner vers d'autres formes de la quantophrénie.

#### **4. Le culte de la numérologie**

[Retour à la table des matières](#)

Une autre variété de la quantophrénie est représentée par le grand nombre des études numérologiques. L'erreur de ceux qui utilisent des nombres consiste non pas dans leur passion pour la comptabilité et la manipulation des chiffres ; elle tient à trois présupposés dogmatiques : premièrement, que la quantification et la manipulation de résultats chiffrés est la meilleure et la plus sûre méthode pour découvrir des séries uniformes dans les phénomènes psycho-sociaux ; deuxièmement, que leurs résultats chiffrés peuvent être extrapolés bien au-delà des phénomènes mesurés et peuvent être exprimés en formules universelles ou en séries uniformes significatives ; troisièmement, que ces opérations numérologiques permettent de définir avec précision et quantitativement des catégories, entités ou relations impossibles à cerner clairement par d'autres procédés. Ce sont surtout les deuxième et troisième présupposés qui séparent les adeptes de la numérologie en matière psycho-sociale des chercheurs qui appliquent avec raison des méthodes mathématiques à ce domaine, et même de certains métromanes.

Quant au décompte chiffré, lorsque les phénomènes psychosociaux présentent des aspects mesurables, une rigoureuse analyse mathématique desdits aspects peut en effet apporter des résultats valables, tantôt seulement pour les phénomènes comptés, tantôt pour une grande partie et même pour l'ensemble de ces



phénomènes. Des recensements renouvelés pratiqués sur une population donnée, nous offrent une image relativement correcte de son envergure, de sa densité, de sa composition quant au sexe, à l'âge, à la profession, à la religion, à l'éducation, au niveau économique, au taux des naissances, des décès, des mariages, quant à la durée moyenne de la vie, et au sujet de certaines d'autres caractéristiques. Les recensements nous renseignent également sur les changements quantitatifs qui ont affecté la population pour ce qui est de chacune de ces caractéristiques au cours d'une certaine période. Par des estimations chiffrées nous pouvons obtenir un ensemble important de connaissances quantifiées, portant sur des propriétés statiques et dynamiques, souvent moins tangibles, des phénomènes psycho-sociaux. Il arrive que le simple décompte, suivi d'une analyse mathématique des résultats fasse apparaître certaines uniformités dans les relations des phénomènes étudiés. Il est rare cependant que ces séries aient une portée, illimitée et s'appliquent dans toutes les circonstances à l'ensemble de ces phénomènes ; elles ne sont valables que pour certains aspects de ceux-ci et dans des conditions bien définies. Malgré ces réserves, ces séries uniformes, encore que circonscrites dans le temps et dans l'espace, possèdent une grande valeur cognitive. Au point de vue théorique comme au point de vue pratique elles présentent comme un itinéraire sommaire qui nous guide dans de vastes zones inexplorées de la jungle que constituent les phénomènes psycho-sociaux.

Les difficultés commencent lorsque les numérolistes perdent de vue ces limitations et se mettent à croire à l'infailibilité de leur décomptes et de leurs opérations mathématiques, à la validité absolue de leurs formules, prétendant que leurs procédés numériques détiennent un monopole de la connaissance exacte et précise dans le domaine psycho-social.

Prenons comme premier exemple les ouvrages de G. K. Zipf, *Human Behavior and the Principle of Least Effort et son National Unity and Disunity*<sup>1</sup>. Comme il se doit dans, ce genre de travail, l'ouvrage débute par des promesses grandioses : « On établira que le principe du moindre effort est le principe fondamental qui régit toutes nos conduites individuelles et collectives », on mettra en évidence « un ordre, une loi naturelle qui régit le comportement humain » et on pourra « faire des prédictions », on sera en mesure de « rendre la vie plus agréable pour tous les intéressés ».

Dès à présent, il nous faut noter deux points. Premièrement, Zipf ne se réfère pour ainsi dire pas à Ernest Mach et à d'autres chercheurs qui, il y a plusieurs décennies, introduisirent et définirent clairement en langage physico-mathématique, le « principe du moindre effort ». Ici intervient cette « amnésie » propre à la jeune génération de chercheurs dans le domaine psycho-social, dont j'ai fait état plus haut. Ensuite, la logique de Zipf, qu'il s'agisse de, définir le « principe

<sup>1</sup> George K. Zipf, *Human Behavior and the Principle of Least Effort* (Cambridge, Massachusetts, 1949), pp. IX, 3, 5-8, (Par autorisation de la Addison-Wesley Press).

du moindre effort », l'individu, la mentalité, l'organisme, ou tout autre concept fondamental, est à ce point déficiente et obscure que tout lecteur tenant à la cohérence aura de la peine à le suivre. Ainsi, pour lui, le « principe du moindre effort » se définit par la mise en évidence « d'une économie de mots » ; chez celui qui parle, ceci signifie qu'un mot recouvre ni sens différents. Ceci s'appelle chez Zipf la « force d'unification ». De la part de l'auditeur, « l'économie de l'effort » exige qu'il n'y ait qu'un sens pour chaque mot. C'est ce qui s'appelle chez Zipf la « force de diversification ». En employant le langage, l'individu recherche automatiquement un équilibre entre ces deux forces. Cet équilibre sémantique, que l'on peut décrire, par une équation simple, met soi-disant en évidence le « principe du moindre effort » parce que l'effort est réduit lorsque le nombre de mots différents ( $n$ ) suggérant le nombre ( $m$ ) de sens différents est le plus faible. Ce principe devient ainsi une loi naturelle qui commande à l'emploi du langage.

Mais cette définition et cette démonstration de la prétendue loi naturelle du moindre effort ne définissent ni ne démontrent rien du tout. D'abord, si un mot a plusieurs sens, il est ou bien vide de signification ou bien son contenu est absolument vague ; dans ces conditions, il ne peut communiquer un sens précis et unique à l'auditeur. Dans l'hypothèse la plus favorable, celui-ci devra faire de nombreux efforts inutiles pour discerner le sens visé parmi plusieurs sens possibles. L'effort inutile est exactement le contraire de l'économie du moindre effort. Par conséquent, le principe d'unification de Zipf, tel qu'il le formule, constitue déjà une négation plutôt qu'une confirmation du principe du moindre effort. Étant donné que l'auditeur doit pratiquer un effort inutile pour sélectionner un sens particulier parmi un certain nombre de sens et que son choix peut fort bien être erroné, le « principe de diversification » est antiéconomique, il constitue un gaspillage surtout dans le cas du choix erroné. Pour autant que la définition donnée par Zipf du principe du moindre effort recouvre quelque chose de précis, elle correspond à une somme d'efforts gaspillés et superflus.

Ajoutons à ce défaut l'ambiguïté de la définition : tantôt l'auteur se réfère à ce que l'utilisation des mots *devrait être* afin de se conformer au principe du moindre effort ; tantôt il se réfère à une conformité existant entre l'*emploi réel* des mots avec son « principe » et, de cela, il tire une « loi naturelle » régissant l'usage effectif que nous faisons du langage. Lorsqu'on y introduit la notion d'idéal (avec l'expression *devrait être*) la définition, comme nous l'avons indiqué plus haut, ne recouvre plus le principe du moindre effort. Si on la donne pour une description concrète du processus du langage parlé, elle est entièrement erronée. Pour qu'elle fût une loi empirique exacte, il faudrait que tous les hommes fussent des logiciens exigeants, des orateurs accomplis, employant toujours le mot juste dans son acception correcte, et pratiquant une rigoureuse économie dans le nombre de mots utilisés. En bref, le langage parlé réel serait le plus concis et le plus précis qu'on puisse concevoir. L'absurdité d'une telle prétention est patente.

Avec une pareille faiblesse du concept initial sur lequel tout l'édifice est fondé, il est évident que cet édifice s'écroulera au premier contact avec la critique. Les définitions qu'offre Zipf de l'individu, de l'esprit, de l'organisme, du système, du point mathématique, dans toutes les opérations qu'il effectue, mettent en évidence les lamentables « désordres de la logique et du langage » analysés au chapitre précédent. Voici une définition caractéristique : le lecteur est invité à deviner de quoi il s'agit :

« [X] est un point mathématique mobile dans l'espace-temps, en relation avec lequel la matière-énergie se déplace de telle manière qu'une situation physique apparaît dans laquelle un travail est dispensé afin d'empêcher un système physique (continu en tant que totalité, mais non pas dans ses parties) d'atteindre un équilibre gravitationnel et électromagnétique avec le reste de l'univers <sup>1</sup>. »

À titre d'expérience, j'ai lu la définition ci-dessus à un certain nombre de personnes, y compris quatre biologistes, en leur demandant quel était l'objet défini. Aucune ne put deviner. En réalité, les collègues spécialisés dans les sciences naturelles auxquels je m'adressai refusèrent de se prêter à cette devinette, me disant que c'était là du jargon, un amas de termes disparates, empruntés surtout à la physique mathématique, mais dénués de signification. Qu'on me permette donc de révéler qu'il s'agit d'une définition « précise » et « scientifique » de l'« organisme ». Les définitions proposées de l'esprit, de l'individu et ainsi de suite, sont plus incohérentes encore <sup>2</sup>. En bref, la partie théorique et méthodologique de l'ouvrage n'est que verbiage vague et illogique.

Considérons à présent la partie « quantifiée ». Tels qu'ils se présentent à première vue, les exercices arithmétiques de Zipf et ses décomptes d'éléments divers ne sont pas entièrement dénués de valeur et en tout cas ils sont moins sujets à caution que ne le sont ses divagations logiques. Mais les objections affluent lorsqu'il fait parler les chiffres pour formuler ses prétendues lois et qu'il extrapole leur signification bien au-delà des limites légitimes. Ainsi, en manipulant diverses données numériques, comme la population des villes, le montant des ventes effectuées par diverses entreprises commerciales, le nombre de leurs employés, etc., il formule la loi « rang-enervergure-dimension » des villes. Cette loi avait du reste été mise en ayant il y a plusieurs années et avec beaucoup plus de prudence par A. J. Lotka. Se fondant sur son étude de la population urbaine des États-Unis, Lotka avait conclu que l'indice du rang d'une ville et le chiffre de sa population se trouvent approximativement en rapports constants. Avec moins de prudence et sous une forme plus généralisée, cette uniformité est dégagée à nouveau par Zipf. L'essentiel de sa démonstration est articulé comme suit :

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, pp. 20-22.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 212.

En prenant le recensement des populations urbaines des États-Unis à la date de 1940 et en classant les agglomérations par rang (1, 2, 3, etc.) selon leur population, on trouve que New York, avec une population de 7 450 000 occupe le rang numéro 1 ; Chicago, avec 3 400 000, le numéro 2 ; Pittsburgh, avec 670 000, le numéro 10 ; Nashville, avec 167 000, le numéro 50 ; Utica, avec 100 000, le numéro 92 ; les agglomérations du rang numéro 199 ont une population de 50 000 ; celles du rang numéro 2 042 ont une population de 5 000, et ainsi de suite. Si l'on multiplie le chiffre de la population par le numéro d'ordre du rang, on obtient New York : une fois 7.450 000 ; Chicago : deux fois 3 400 000, soit 6 800 000 ; pour Utica nous obtenons 9 200 000, pour Philadelphie 5 794 000 ; au niveau du numéro d'ordre 412 le chiffre obtenu est 10 300 000 et ainsi de suite. De cette série numérique Zipf conclut qu'il existe une uniformité empirique ou loi naturelle selon laquelle des villes concurrentes attirent ou retiennent la population. D'une manière indirecte, ce rapport constant confirme la validité du principe du moindre effort quoique toute explication théorique appropriée fasse défaut pour le moment <sup>1</sup>.

Un examen plus poussé de ces données chiffrées incline à penser, d'abord qu'il s'agit en l'occurrence d'une loi assez lâche puisque l'effet visé varie de 5 794 000 à 10 300 000, soit dans la proportion de 5 à 9 ; il est donc difficile de parler de constante. Et la variation est encore plus forte si nous prenons les chiffres du recensement de 1840. À cette date, le résultat de la multiplication concernant les dix-sept agglomérations les plus importantes s'échelonne entre 391 000 (New York) et 67 050 (Chicago), ce qui signifie que la prétendue constante pour New York est six fois ce qu'elle est pour Chicago. Comment dans ces conditions parler de constante, même très approximative ? La loi de « rang-envergure-dimensions » ne s'applique pas à la situation de 1840 et moins encore, à celle de 1800 ou de 1790. Si, d'autre part, on l'applique à d'autres pays, elle ne se vérifie pas non plus. La série apparemment uniforme en question est donc très limitée dans le temps comme dans l'espace. Elle n'entretient au demeurant aucune relation avec le principe du moindre effort. De plus, on ne sait toujours pas ce que la prétendue loi signifie véritablement ni sur quels facteurs réels elle se fonde.

Ce que nous disions de la constante « rang-envergure-dimensions » de la population urbaine peut être appliqué également à d'autres uniformités indiquées par Zipf, par exemple le chiffre, brut des ventes de 100 établissements des détaillants atteignant un chiffre d'affaires total de 25 000 000 en 1948 ; le nombre d'employés des maisons de commerce aux États-Unis, etc. Ici, même avec ses propres chiffres, Zipf est contraint d'admettre « l'inconstance » de sa constante.

Aussi bien, si l'on apporte la moindre retouche au système de classement employé pour chacune des séries – retouches qui seraient légitimes en raison précisément de l'arbitraire foncier de la méthode suivie par l'auteur – alors toute apparence de série uniforme s'évanouit en fumée. En revanche, si on jongle avec

<sup>1</sup> *Ibid.*, pp. 327-328, 253 et *passim*.

les chiffres comme le fait Zipf en apercevant constamment des séries uniformes, on peut mettre en lumière ici ou là de prétendues constantes quand il n'y a qu'irrégularité. Chose, curieuse, lorsqu'au terme de ses manipulations numérologiques l'auteur a dégagé constantes et uniformités, il ne sait qu'en faire et ne peut discerner les facteurs qui les détermineraient.

Nous appelons ces opérations « numérologiques » parce qu'elles sont identiques à un grand nombre de prétendues découvertes de séries uniformes de ce genre, anciennes et modernes, pratiquées en Inde, à Babylone, en Chine, en Perse, en Grèce, à Rome, dans l'Europe du Moyen Âge, dans le monde islamique ; dans tous ces pays, en effet, on essaya de mettre en évidence des cycles périodiques intéressant la vie de l'univers, les processus sociaux ou les destins individuels. Tel serait le soi-disant cycle élémentaire de 311 040 000 000 000 années humaines dans la vie de l'univers. Dans la vie de l'humanité, nous aurions le grand cycle périodique (Kalpa) de 4 320 000 années humaines, subdivisé en quatre périodes : le Krita Yuga ou création (1 728 000 années), le Treta Yuga (1 296 000), le Dwapara Yuga et le Kali Yuga, époque de décomposition, de désagrégation, où l'humanité demeurera jusqu'à ce que le Kali Yuga se soit accompli. Il y aurait des successions infinies, de ces quatre époques. Et puis, nous avons les récurrences cycliques de la grande année (annus magnus) dont la durée, au gré des différents auteurs, est de 20 250 000, 760 000, 21 000, 10 000, 7 500, 4 800, 3 600 années humaines.

Côte à côte avec les précédentes, les numérologistes ont découvert légion de périodicités plus brèves liées aux nombres sacrés, magiques, astrologiques : 3, 7, 9, 16, 27, 30, 54, 59, etc.<sup>1</sup>. Chacune de ces périodicités est assortie de nombreux changements que les numérologistes décrivent assidûment et qui affectent soit l'univers tout entier, soit plus spécialement l'humanité, la Nation, l'individu. Or, les numérologistes d'antan ne sont pas sans parenté avec nos contemporains si l'on examine leur façon de manipuler, de faire, parler les chiffres ; c'est pour cela même que j'emploie ce terme de « numérologie », plutôt que de mathématiques à propos de Zipf et de ses nombreux émules. Leur vaillant effort caractérise maintes recherches qui font florès présentement sous l'étiquette de recherches « quantitatives », de mensurations « précises », d'application des mathématiques. Ce culte numérologique est une forme spéciale de la métrophrénie dont nous poursuivons l'examen.

Il ne s'agit pas, dans cette critique, d'études quantitatives qui récapitulent les résultats en langage mathématique, sans extrapoler en dehors de faits étudiés, et qui indiquent clairement les principales hypothèses admises au départ. En conséquence, je ne vois rien à redire aux formules de Lewis F. Richardson dégageant le rapport entre la fréquence des « querelles à issue fatale » et leur

<sup>1</sup> Pour de plus amples détails sur ces périodicités, voir P. Sorokin, *Social and Cultural Dynamics*, vol. IV, ch. IX ; vol. II, pp. 353-384.

ampleur, ou l'analyse quantitative du rôle pacificateur du langage commun, du gouvernement, de la religion ou de la contiguïté locale <sup>1</sup>. Ma critique ne porte pas non plus sur la formule  $y = 22,92 + 0,884x$  qui systématise le rapport entre le taux de criminalité d'un quartier de Chicago et le pourcentage des récidivistes dans le même quartier <sup>2</sup>. Ni la formule de E. C. Young :  $M = K (F/d^2)$  <sup>3</sup> qui décrit succinctement l'une des séries uniformes affectant les migrations ou la mobilité des individus dans certaines régions ou dans certains pays urbains ou ruraux, ni non plus la formulation algébrique de W. Firey sur le fonctionnement optimum d'un groupe social ou la satisfaction proportionnellement la meilleure de ses besoins essentiels :  $D = K (d - x) 2^m + F$  <sup>4</sup>.

Ces formules et quelques autres sont indemnes des vices de la numérologie pour autant du moins qu'elles ne soient pas généralisées au-delà des données étudiées et pourvu qu'elles soient considérées comme l'expression symbolique de résultats apparus dans une enquête particulière. Elles comportent au demeurant certaines faiblesses dont il sera fait état plus bas.

## 5. Quantifications factices de données qualitatives

### [Retour à la table des matières](#)

Peut-être l'une des manifestations les plus frappantes de la métrophrénie est-elle cette tendance immodérée à la quantification de toutes les données qualitatives, qu'elles se prêtent à cette opération ou non. Ce qui est encore plus symptomatique, c'est que cette entreprise bénéficie d'un grand prestige aux yeux de savants spécialisés dans les sciences psycho-sociales et férus de chiffres. Examinons brièvement ces tentatives.

Cette passion pour la quantification s'est manifestée dans de nombreux domaines : par la mesure chiffrée de l'intensité ou de la qualité des croyances, des émotions, de l'intelligence, des attitudes, de l'opinion publique ; dans les théories d'analyse quantitative des facteurs ; dans la construction de modèles mathématiques et également par un effort en vue d'appliquer des échelles chiffrées à des qualités non mesurables. Nous avons fait état plus haut des tentatives pratiquées en vue de mesurer l'intelligence, les émotions, les tendances inconscientes, les attitudes. À présent, nous allons examiner les modèles mathématiques et autres procédés de quantification, et en particulier quelques

<sup>1</sup> Cf. L. F. Richardson, « Variation of the Frequency of Fatal Quarrels with Magnitude », *Journal of American Statistical Association*, XIII (1948), pp. 523-546 ; L. F. Richardson, « Contiguity and Deadly Quarrels : the Local Pacifying Influence », *Journal of the Royal Statistical Society*, CXV (1952), pp. 219-231.

<sup>2</sup> C. R. Shaw and H. D. McKay, *Juvenile Delinquency and Urban Areas* (Chicago, 1942), pp. 111-112.

<sup>3</sup> *Cornell University Agriculture Experiment Station Bulletin*, n° 426, pp. 27 et suiv.

<sup>4</sup> W. Firey, *Land Use in Central Boston* (Harvard University, 1947), p. 327.

méthodes visant à quantifier les éléments qualitatifs. Parmi ces dernières recherches, la méthode de l'établissement de « l'échelle chiffrée » de L. Guttman (complétée par la « table chiffrée » de E. A. Suchmann) ainsi que la théorie de P. F. Lazarsfeld sur des « classes latentes continues » offrent peut-être les meilleures techniques générales en vue de graduer quantitativement des phénomènes apparemment rebelles au dénombrement <sup>1</sup>.

Quant au succès de cet effort, il pouvait être prévu d'avance : en effet, de deux choses l'une : ou bien les phénomènes considérés comportent des aspects quantifiables et alors ils peuvent être rapportés à une échelle chiffrée, ou bien ils n'en comportent pas et alors ils ne peuvent pas être mesurés efficacement. Si, en dépit de ce principe général, on veut rendre métriques des qualités résistant à la quantification, les mesures qui résultent de cette opération sont nécessairement fictives, arbitrairement surimposées aux phénomènes et incapables d'en fournir des dimensions chiffrées. La raison de cet état de fait est bien exposée par l'éminent physicien P. Appel.

« Dans les formules mathématiques, écrit-il, les lettres représentent des nombres ; ces formules ne peuvent être, appliquées qu'à des quantités exprimables en nombres. En géométrie analytique  $x$ ,  $y$ ,  $z$  désignent précisément des nombres. Dans les équations de mécanique rationnelle,  $x$ ,  $y$ ,  $z$ , sont des nombres. »

Lorsqu'on n'a pas affaire aux quantités et nombres, toutes les formules, toutes les équations sont ou bien vides de sens ou alors elles traduisent un classement, une appréciation, un échelonnement entièrement subjectifs auxquels aboutissent les fanatiques d'une quantification intempestive.

Contrairement sans doute à leur désir, les résultats obtenus par Guttman, Lazarsfeld et Suchmann confirment notre thèse. Ainsi selon Suchmann lui-même, sa table chiffrée – procédé ayant en vue de répartir des individus et leurs réponses par ordre de fréquence – n'est applicable qu'aux seuls phénomènes unidimensionnels, et encore à une mince fraction de phénomènes qui admettent un classement objectif selon une échelle graduée, ce qui est d'ailleurs faisable sans recourir à ladite table. Pour tout ce qui est proprement qualitatif, cette table ne joue pas. Et même la simple répartition des phénomènes par ordre de fréquence croissante sur la table chiffrée implique un recours, soigneusement dissimulé par des tableaux et des schémas d'un aspect objectif, à des estimations, à « des corrections d'erreurs touchant le point central », à « des combinaisons de catégories », à des « choix de points de référence » et autres arrangements purement arbitraires, mais camouflés <sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Voir l'enquête de L. Guttman et P. F. Lazarsfeld, dans l'ouvrage collectif publié sous la direction de S. A. Stouffer, L. Guttman, P. F. Lazarsfeld, *Studies in Social Psychology of World War II*, vol. IV, *Measurement and Prediction* (Princeton, New Jersey, 1950).

<sup>2</sup> *Ibid.*, vol. IV, pp. 103-121.

Encore moins heureuse est la tentative de réduire à des échelles chiffrées des phénomènes qualitatifs relativement simples comme les opinions, les émotions, les désirs, les attitudes manifestées par les soldats en présence de divers questionnaires établis par les enquêteurs.

Une question qui a été souvent posée est de savoir « avec quelle fréquence, dans la pratique nous trouvons des échelles chiffrées. De toute évidence – était-il sous-entendu – si le schéma strict du parallélogramme de base exigé par une échelle chiffrée ne se rencontrait pas empiriquement, la théorie ne pouvait guère être appliquée. Une question pertinente surgit ici, en effet : celle de savoir si des échelles chiffrées apparaissent avec une fréquence suffisante pour être applicables à l'étude des attitudes sociales. L'ensemble des phénomènes sociaux est trop complexe pour pouvoir s'attendre à ce que plusieurs de leurs aspects soient chiffrables. En réalité, le cas s'est présenté bien plus fréquemment au cours de la recherche de ne pas découvrir une série d'éléments chiffrables que d'en découvrir ; toutefois, les exemples positifs furent suffisamment nombreux pour légitimer une enquête plus poussée dans cette direction <sup>1</sup>.

Cependant, lorsque l'on scrute attentivement ces zones limitées où l'interprétation chiffrée des opinions et des attitudes est prétendument possible, on découvre que leur aptitude à la quantification vient non pas du fait que les phénomènes eux-mêmes sont métriques, mais uniquement des questionnaires où les auteurs ont introduit d'avance une échelle graduée arbitraire pour les réponses. Les questions posées ne comportent pas seulement des réponses affirmatives et négatives, mais des formules classées par ordre décroissant comme « beaucoup », « quelque peu », « un peu » ou même plus détaillées. Ayant déterminé par avance les réponses par un classement gradué de ce genre, les auteurs se bornent ensuite à compter le nombre de réponses appartenant à chaque catégorie, obtenant ainsi un classement progressif, une échelle graduée des diverses intensités propres à telle opinion, croyance, émotion, à tel vœu, ou à telle attitude. Les réponses font paraître précisément les graduations, les séries, les intensités diverses, qui avaient été préalablement introduites dans les questions. De ce fait, la quantification est ici purement fictive, elle est surimposée aux phénomènes par une décision arbitraire des enquêteurs. Sans la moindre étude préalable on présuppose la réalité des gradations métriques implicites dans les formules « beaucoup », « quelque peu », etc., s'appliquant aux attitudes et aux croyances, tout à fait indépendamment de la présence de telles gradations dans l'expérience des sujets interrogés ; bien plus, on présuppose également le nombre de ces séries et intensités dans l'expérience des mêmes sujets. Autrement dit les questionnaires eux-mêmes contiennent déjà les principales réponses à la question concernant la possibilité des mesures métriques et le nombre de leurs échelons. On admet d'emblée 1) que les phénomènes en cause sont mesurables ; 2) que le nombre de rangs qu'ils comportent est précisément celui qui apparaît dans le questionnaire : trois, par exemple, si les

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, vol. IV, pp. 157-158.



questions posées doivent répondre aux degrés : « beaucoup », « quelque peu », « un peu » ; cinq ou davantage si on choisit un nombre correspondant de degrés. Une telle gradation préfabriquée concernant des phénomènes qualitatifs, que ceux-ci se rapportent aux émotions, à la volonté, à l'affectivité, à l'intelligence, ne prouve nullement qu'elle ait le moindre sens dans la vie des intéressés. Au contraire, cette substitution est de nature à introduire dans l'étude de ces phénomènes un coefficient d'erreur très élevé, compte tenu de l'intervention d'opinions invérifiables, arbitraires, subjectives, venant des enquêteurs.

Cette conclusion est confirmée par les résultats obtenus par ces auteurs. Lorsqu'ils établissent une série de questions moins rigoureusement classées, laissant une marge de choix plus importante aux sujets interrogés, ils constatent que les réponses ne s'adaptent pas exactement à leur échelle chiffrée. Ainsi les questions relatives à la peur sont formulées comme suit :

« Combien de fois, au feu, avez-vous eu les réactions suivantes ? Indiquez par un signe votre réponse après chacune des réactions énumérées ci-dessus de façon à faire apparaître la fréquence chez vous de cette réaction :

Violents battements de cœur.  
Contraction de l'estomac.  
Sentiment de faiblesse allant jusqu'à l'évanouissement.  
Nausée.  
Sueur froide.  
Vomissement.  
Tremblement de tout le corps.  
Incontinence d'urine.  
Défécation involontaire.  
Sentiment de raideur. »

Les catégories prévues pour la réponse à chacune des questions ci-dessus étaient : « souvent », « quelquefois », « une fois », « jamais », « pas de réponse ».

Nos auteurs affirment que toutes les catégories sauf « sueur froide » s'échelonnent selon une gradation chiffrée dont le coefficient de régularité est 0,92. Les fréquences variaient entre 9 % pour l'incontinence d'urine et 84 % pour les violents battements de cœur.

Le classement des symptômes par catégories permet de prédire par exemple que si un militaire éprouve « des tremblements dans tout le corps » il ressent aussi une contraction de l'estomac, et de violents battements de cœur... Ces symptômes relèvent d'un ensemble particulier et autorisent un classement des sujets selon un

ordre continu. Il se manifeste une interdépendance intrinsèque parmi les différents symptômes de la peur qui nous permet de les classer *selon l'ordre d'intensité*<sup>1</sup>.

Notons ici quelques aspects significatifs des résultats et des conclusions, auxquels arrivent Dos auteurs. Premièrement la catégorie, « sueur froide » ne cadre pas avec le classement général ; cette particularité signifie soit qu'elle n'a pas été placée au rang qui s'imposait, soit que toute la liste est plus qu'hypothétique. Deuxièmement, il convient de faire remarquer que non seulement les diverses manifestations de la peur, mais pratiquement tous les changements importants qui peuvent survenir dans un organisme se rapportent à une totalité et influent les uns sur les autres ; cette vérité élémentaire est acceptée aujourd'hui non seulement par des biologistes se réclamant du « concept des ensembles », mais pratiquement par tous les biologistes ; c'est du reste là une caractéristique de tous les systèmes sociaux et culturels<sup>2</sup>. Toutefois, n'importe quel médecin compétent vous dira qu'il peut se manifester un tremblement de tout l'organisme sans qu'il y ait en même temps de violents battements de cœur. Nul besoin « d'échelle graduée » ou de théorie sur les « structures latentes » pour réaffirmer ces vérités courantes. Troisièmement, il ne résulte nullement du fait que les changements variés affectant un organisme ou un système socio-culturel sont interdépendants que les changements les intéressant doivent nécessairement pouvoir être gradués dans leur intensité ou qu'ils se produisent en vertu d'une série temporelle bien définie. Ainsi, ni le biologiste ni le médecin ne prétendraient que tous les changements importants qui se produisent dans un organisme lorsqu'il se développe de l'enfance à l'adolescence (augmentation de la taille et du poids, modification des glandes et des autres organes, changements intellectuels et émotionnels) relèvent d'une gradation métrique ou d'un ordre d'apparition chronologique fixe. Aucune uniformité de ce genre n'existe pour ce qui est de la marche ou de la parole chez l'enfant ; certains marchent avant de parler, pour d'autres l'ordre est inverse. Aucun médecin ne prétendrait graduer des symptômes morbides caractérisant par exemple le coryza, l'indigestion, l'entorse, l'ecchymose ou alors les troubles cardiaques le cancer, la tuberculose et ainsi de suite. Encore que toutes les modifications précitées affectent un organisme unique et relèvent d'une relation d'interdépendance il n'est point possible objectivement, ni praticable en fait, de classer selon une échelle métrique continue ces innombrables modifications par ordre croissant ou décroissant d'intensité.

Pour des raisons analogues il ne s'ensuit pas du seul fait que les symptômes de la peur affectent une même totalité et attestent une interdépendance, qu'ils puissent être classés selon une gradation métrique fondée sur l'intensité et allant du

<sup>1</sup> *Ibid.*, vol. IV, pp. 141-142.

<sup>2</sup> Pour un exposé détaillé de la théorie des systèmes socio-culturels, on consultera les quatre volumes de P. Sorokin, *Social and Cultural Dynamics*, le quatrième tout particulièrement. Critiquée au moment où elle fut publiée, ma théorie des systèmes socio-culturels et même la terminologie utilisée par moi sont reprises aujourd'hui par la plupart des sociologues qui, le plus souvent, ne citent pas mes ouvrages.

sentiment de raideur aux violents battements de cœur, comme il apparaît dans le schéma ci-dessus, ni que, par ordre chronologique, la peur se manifeste d'abord par de violents battements de cœur pour entraîner en dernier lieu une défécation involontaire et un sentiment de raideur. Il n'y a aucune base objective qui nous conduise à admettre qu'un sentiment de faiblesse est un symptôme de peur plus aigu qu'une contraction de l'estomac, ni que l'incontinence d'urine est un symptôme plus violent que les vomissements ou les tremblements, ni que les degrés d'intensité séparant les catégories voisines sont exactement les mêmes pour toutes ces catégories.

Au vrai, plusieurs de ces symptômes se produisent simultanément et les symptômes eux-mêmes varient suivant les individus.

Pareillement il n'y a pas la moindre preuve que sauf pour les battements de cœur qui accompagnent aussi bien la haine, l'amour, la fatigue, les émotions, que la peur, on puisse prédire en vertu du « scalogramme » en question que si l'on éprouve un sentiment de raideur, on a nécessairement expérimenté auparavant tous les autres symptômes réputés moins aigus. Cette classification rigide est de fait arbitrairement surimposée par nos auteurs à des manifestations très diverses de la peur ; elle ne peut en aucun cas autoriser de prédictions. En d'autres termes, nos auteurs n'ont nullement réussi à ranger objectivement, selon un ordre chiffré, lesdits symptômes et leurs intensités. La seule information qu'ils nous fournissent, ce sont les pourcentages de militaires ayant répondu à leur enquête, qui ont éprouvé lesdits symptômes et les fréquences caractérisant l'apparition de chacun d'entre eux. Rien de plus. De toute façon ces pourcentages n'entretiennent aucune relation avec l'*intensité* du sentiment de peur éprouvé ; en aucune façon ils ne mesurent l'acuité de la peur ni ne permettent une gradation de ces acuités différentes.

En substituant des pourcentages de fréquence à des intensités, les auteurs identifient deux phénomènes distincts : la fréquence d'apparition de chacun des symptômes susvisés et l'intensité du sentiment de peur lui-même. Du fait que le cancer soit moins fréquent que le coryza il ne s'ensuit pas qu'il soit plus bénin. Du fait que seulement 9 % des militaires connaissent l'incontinence d'urine alors qu'il y en a davantage qui vomissent sous l'effet de la peur, on ne saurait en conclure que l'un de ces phénomènes corresponde à une forme de peur plus aiguë que l'autre. Ces considérations montrent que la prétendue échelle graduée de manifestations relatives à la peur n'atteint pas les degrés d'intensité de la peur elle-même <sup>1</sup>.

Les précédentes remarques mettent en lumière tout l'arbitraire, des présupposés de Guttman et des déductions qu'il en tire. Si présupposés et déductions sont

<sup>1</sup> Pour une discussion de cette adaptation logique et empirique, voir P. Sorokin, *Contemporary Sociological Theories*, pp. 34, et suiv.

inexacts, sa tentative pour établir une échelle métrique des différentes intensités de la peur ou d'autres phénomènes qualitatifs semblables est vouée à l'échec.

Cette même critique s'applique à plus forte raison à l'hypothèse de Lazarsfeld concernant les « structures latentes continues » qui constituent le principal présumé de son système de gradations chiffrées appliquées aux phénomènes qualitatifs. Cette hypothèse postule « qu'on peut constater une série de catégories latentes telles que la relation entre deux ou plusieurs éléments apparaissant dans un test et imputables à ces catégories fondamentales et à elles seules... Toute attitude possède ainsi deux aspects : l'un qui relève des catégories latentes, l'autre qui est propre aux éléments particuliers ». Différent en cela de Guttman, pour lequel une attitude est une réaction observable empiriquement, Lazarsfeld voit dans l'attitude une donnée déduite des catégories latentes qui elles-mêmes sont déduites de données manifestes. « Ainsi la continuité latente est une construction hypothétique <sup>1</sup>. »

Nous touchons là à un exemple frappant de cette intrusion de la pure métaphysique dans les sciences psycho-sociales d'aujourd'hui. Je dis pure métaphysique, parce que Lazarsfeld ne s'appuie sur aucune confirmation mathématique, logique ou empirique de son postulat, à savoir que tous les éléments qui résistent manifestement à la quantification représentent en réalité une continuité métrique, et que lorsque toutes les catégories latentes de cette continuité sont envisagées, les éléments apparemment discontinus ou irréductibles à toute gradation chiffrée deviennent pour cela même continus et susceptibles d'être mesurés. Or, en réalité, les mathématiques envisagent des équations fonctionnelles aussi bien discontinues que continues comme par exemple :

$$B = \frac{I}{A} \text{ ou } B = \sqrt{A^2 - I}$$

Par conséquent, Lazarsfeld est mal fondé à postuler que les données qualitatives sont toujours continues dans leurs catégories manifestes ou latentes. En fait, comme toutes les théories de « physique sociale », celle de Lazarsfeld est dans une large mesure fondée sur des théories mathématiques et physiques périmées. Elle ne tient nullement compte de la théorie des quanta ni de la microphysique moderne. L'essence même de la théorie des quanta est le principe de la discontinuité des « sauts quantiques » dans la transition des ensembles réduits d'atomes d'un niveau d'énergie à un autre. La discontinuité est ici à ce point marquée que même le terme de « mouvement » ne saurait leur être appliqué sans difficulté.

Si la discontinuité prévaut dans le domaine des sciences physiques, il n'y a aucune raison de croire que les phénomènes psychosociaux ne sauraient être eux aussi discontinus et imprévisibles. Étant donné que les postulats de Lazarsfeld négligent « les forces qui solidifient le modèle moléculaire » mises en avant par Planck, Delbruck, Heitler, London, Schrödinger, et que cet auteur méconnaît la

<sup>1</sup> *Ibid.*, vol. IV, pp. 5-7.

théorie des quanta de la physique moderne, ses conceptions ne sauraient s'appuyer sur les sciences physiques et mathématiques <sup>1</sup>.

Du point de vue de la logique, la théorie de Lazarsfeld représente un cercle vicieux. Si l'on peut réunir des données observables qui la confirment, « la continuité latente » sera prouvée empiriquement, si au contraire ces données contredisent l'hypothèse de l'échelle chiffrée continue, alors on essaiera de dominer cette difficulté en affirmant que certaines catégories latentes font défaut, catégories qui combleraient les hiatus si elles étaient découvertes, ce qui confirmerait le postulat initial. À cet égard, la théorie en question est identique à l'hypothèse « infaillible » de la « continuité latente » de fantômes ou « forces secrètes » surnaturelles dont les interventions mystérieuses expliqueraient tout ce qui se passe dans le monde visible d'ici-bas.

La théorie de Lazarsfeld ne s'appuie d'ailleurs sur aucune preuve empirique. « Les données empiriques brutales », pour employer l'expression de T. Huxley, sont « entêtées » et n'obéissent pas aux ordres que l'auteur leur donne. En tentant de quantifier des phénomènes irréductibles à des gradations métriques il est amené à imaginer des « pseudo-échelles » qui par définition sont arbitraires et fictives ; cette expression même trahit l'impossibilité où il est de réduire la qualité à la quantité.

S. A. Stouffer est donc fondé à déclarer à propos du « scalogramme » de Guttman et à propos des catégories latentes » de Lazarsfeld, « qu'il y a peu de choses qui ne soient sujettes à caution dans ces hypothèses <sup>2</sup>. G. Murphy est encore plus formel : « Il y a toutes raisons de croire que des attitudes sociales complexes seront toujours incompatibles avec des mensurations rigoureuses <sup>3</sup>. »

Tout ceci confirme les jugements avancés au début de ce chapitre. Si des « prophètes » en matière de quantification comme Guttman et Lazarsfeld échouent dans cette tâche, que dire alors de praticiens de moindre envergure ? Beaucoup d'entre eux ne se rendent absolument pas compte des impairs énormes qu'ils commettent dans leurs quantifications abusives, dans leurs mensurations et leurs gradations métriques d'éléments qui y résistent, dans leurs combinaisons constantes de variables incommensurables entre elles. Ainsi, quant au problème des causalités multiples, ils ne voient aucun empêchement à mesurer selon la

<sup>1</sup> Sur la théorie des quanta et ses rapports avec les phénomènes biologiques, historiques et psycho-sociaux, on consultera les travaux de physiciens éminents comme E. Schrödinger, *What is Life* (Cambridge, Massachusetts, 1947), *passim* ; H. Margenau, « Physical versus Historical Reality », *Philosophy of Science*, X, IX (1952), pp. 193-213 ; E. C. Kemble, « Reality, Measurement and the State of the System in Quantum Mechanics » *Philosophy of Science*, XVIII (1951), pp. 273-290 ; C. W. Churchman, *The Theory of Experimental Inference* (New York, 1948).

<sup>2</sup> *Ibid.*, vol. IV, p. 45.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 63

même échelle des variables aussi incommensurables que la flore et la faune, l'écart des températures, la composition des populations eu égard au sexe, à l'âge, à l'état de santé, la religion majoritaire, l'influence du régime politique, les facteurs technologiques et même les passe-temps. Peu experts en matière de logique et de mathématiques, ils ne voient aucune difficulté à ces problèmes qu'ils résolvent avec leurs calculs, leurs raisonnements et leurs techniques improvisés d'amateurs <sup>1</sup>.

Il est inutile de répéter ici que cette sorte de quantification n'entretient aucun rapport avec les véritables mesures métriques de la science. En réalité, cette pseudo-quantification fait partie intégrante de l'épidémie de quantophrénie qui sévit aujourd'hui chez les représentants des sciences psycho-sociales. Ceux-ci croient sincèrement que leur mission principale est de faire progresser ces disciplines en y introduisant un degré plus élevé de précision scientifique, ce dont ils ont persuadé un vaste public. Mais ils ne pourront poursuivre longtemps leur tour de prestidigitation. À mesure que leurs tentatives se multiplient, le caractère fallacieux de leur quantification apparaît davantage au grand jour. Les fruits de leurs efforts seront plus visibles aussi et ceux-ci sont indigestes lorsqu'ils ne sont pas nuisibles. En dépit d'une masse de publications criardes, d'une dépense d'énergie et de fonds considérable, ce travail de Sisyphe n'a encore établi aucune théorie importante, aucune hypothèse fructueuse, aucun fait probant ; il n'a pas révélé d'uniformité significative, de technique inédite, de méthode scientifique nouvelle ; tout au plus a-t-il abouti à quelques observations d'une véracité limitée et d'une importance tout à fait secondaire. Il est grand temps de faire justice de ces préoccupations pseudo-scientifiques.

---

<sup>1</sup> Sur la difficulté qu'il y a à mesurer des variables incommensurables dans le cas d'une causalité multiple, voir Sorokin, *Sociocultural Causality, Space, Time*, p. 47 et suiv.

## **CHAPITRE VIII**

### **LA QUANTOPHRÉNIE (FIN)**

#### **1. Modèles mathématiques**

[Retour à la table des matières](#)

Comme nous l'avons indiqué précédemment, toute étude mathématique véritable des phénomènes psycho-sociaux ne peut que nous réjouir. Toutes les critiques des applications factices des mathématiques aux sciences sociales ne sauraient atteindre les véritables recherches mathématiques dans ce domaine. Contrairement aux quantifieurs-amateurs, les mathématiciens dignes de ce nom se rendront compte des énormes difficultés que soulève l'application des outils mathématiques à l'analyse des faits sociaux et psychologiques ainsi que des possibilités limitées de cette application. Les sociologues mathématiciens les plus éminents constatent que « nul ne peut nier le fait que par le passé les phénomènes sociaux ont toujours été rebelles à l'analyse mathématique ». Mais ils espèrent cependant qu'« il est légitime de mettre en doute une prévision aussi pessimiste en ce qui concerne l'avenir » ; toutefois « cet optimisme demeure pour le moment plutôt un acte de foi ».

Ils ne contestent pas que la nature essentiellement qualitative de certains phénomènes psycho-sociaux contribue à rendre l'analyse mathématique de ces phénomènes difficile. Ils indiquent cependant que « des branches des mathématiques comme les calculs algébriques de Boole et la topologie traitent en réalité de rapports qualitatifs plutôt que quantitatifs ». Cependant certains phénomènes sociaux sont de nature quantitative et permettent de construire une théorie systématique à partir de postulats quantitatifs « théorie qui non seulement permet aux mathématiciens de décrire correctement des rapports quantitatifs, déjà connus, mais aussi de prévoir de nouveaux rapports qui ont jusque là échappé à l'observation ».

Ils conviennent volontiers que les mathématiques utilisées pour l'analyse de faits psycho-sociaux sont souvent trop élémentaires, que les nombreuses équations mises en avant sont de peu de valeur pratique, en partie à cause de la généralité de leur formulation, en partie à cause des difficultés proprement mathématiques

soulevées par leur solution ; ils ajoutent que beaucoup d'hypothèses sont seulement des artifices utilisés en vue de la commodité mathématique, parce que trop simples et ne correspondant guère à la réalité, que les cas étudiés sont purement imaginaires et en raison même de l'extrême simplification que l'on a pratiquée volontairement, qu'ils ne possèdent pas d'applicabilité au réel ; ils font valoir que plus d'une déduction s'adapte peu ou mal aux faits empiriques observés, que les postulats et autres hypothèses utilisés ne permettent pas une prédiction exacte et ne peuvent même pas servir de base, pour aucun genre de prédiction ; dans d'autres cas les prévisions et les conclusions ne sont valables que compte tenu d'un cadre de référence bien étroit. Tout changement dans ce cadre de référence peut modifier les résultats. Et ainsi de suite <sup>1</sup>.

Ces limitations et quelques autres de même nature rendent raison de la médiocrité des réponses apportées jusqu'ici par les mathématiques au « comment » et au « pourquoi » des faits psycho-sociaux. Ces réponses ont été beaucoup plus substantielles dans le domaine des phénomènes quantitatifs où interviennent les grands nombres que dans celui des phénomènes singuliers ou d'un caractère nettement qualitatif. Appuyés sur des unités mesurables, des échantillons importants de phénomènes quantitatifs se prêtent plus facilement à l'analyse mathématique. Ceci explique pourquoi l'étude mathématique de phénomènes intéressant la population (densité totale, migrations, criminalité, etc.) a réussi dans une large mesure non seulement à établir des semi-uniformités empiriques ou statistiques, mais à formuler des « modèles mathématiques » et des systèmes d'équations étroitement imbriquées, bien adaptés aux phénomènes observés et, sous quelques réserves, capables de permettre la prévision des mouvements empiriques.

Jusqu'ici la méthode mathématique n'a pas rencontré le même succès lorsqu'elle a été appliquée à des données psycho-sociales singulières ou bien d'un caractère qualitatif. Les résultats obtenus ont été de cinq types différents dont aucun ne peut être considéré comme vraiment fécond. Ces types sont les suivants :

a) Dans de nombreuses recherches la prétendue étude mathématique est devenue soit une sténographie pseudo-mathématique, soit une simple transcription de symboles mathématiques ; aspects que nous avons déjà étudiés. Nous avons du

<sup>1</sup> N. Rashevsky, *Mathematical Theory of man Relations* (Bloomington, 1947), pp. III-XI, et *passim*. (Par autorisation de Principia Press.) N. Rashevsky, *Mathematical Biology of Social Behavior* (Chicago, 1951), pp. III-XI, ch. XXVII, et *passim* ; A. Tarski, *Introduction to Logic* (Oxford, 1946), ch. VI ; J. von Neumann and O. Morgenstern, *Theory of Games and Economic Behavior* (Princeton, 1947) ; J. Fisher, « The Application of Mathematics to the Social Sciences », *Bulletin of American Mathematical Society*, XXXVI (1930) ; R. R. Bush and F. Mosteller, « Model for Stimulus Generalization and Discrimination », *Psychological Review*, LVIII (1951), pp. 413-423 ; R. Fisher, « The Expansion of Statistics », *American Scientist*, XLII (1954), pp. 275-282.



reste montré précédemment la stérilité et même le danger de ce genre de recherches.

b) D'autres études mathématiques se sont muées en recherches statistiques générales, qui traitent de données empiriques selon les critères d'une science statistique assez élémentaire. Certes, la statistique mathématique est une méthode scientifiquement légitime, mais les opérations statistiques courantes n'ont avec elle que de lointains rapports. Nous examinerons plus bas avec quelque détail ces deux formes d'étude statistique. Qu'il nous suffise ici de dire qu'une partie des études statistiques courantes a fourni quelque apport à notre connaissance du monde psychosocial, tandis qu'une autre partie de cette même discipline a été ou bien stérile ou même pernicieuse à cet égard. Féconde ou non, l'étude statistique courante n'est nullement identique à une stricte analyse mathématique des données en question. En effet, cette dernière part de quelques postulats et de quelques axiomes, déduisant de ceux-ci une série d'équations qui constituent un système mathématique autonome. Dans l'analyse mathématique « il y a habituellement trois degrés ou niveaux : 1) le système mathématique ; 2) les identifications obtenues au moyen de définitions coordonnées ; 3) les applications spécifiques »<sup>1</sup>. Seule cette dernière étape concerne véritablement les données empiriques et permet de découvrir dans quelle mesure les équations cadrent avec les faits observables.

Tout au contraire l'étude statistique courante ne met en avant ni postulat, ni axiome dont elle déduirait un système d'équation. Elle se borne à compter des éléments, à les classer, à discuter du caractère représentatif de tel ou tel échantillon, à chiffrer des pourcentages et quelquefois à dégager un coefficient de corrélation. Elle limite ses activités à ces opérations et à quelques autres semblables. Et c'est pourquoi la substitution de cette méthode statistique courante à une véritable analyse mathématique équivaut à la constatation d'une faillite de la procédure mathématique, ceci du reste indépendamment de la valeur des statistiques obtenues de la sorte. Des substitutions de ce genre sont relativement fréquentes.

c) Le troisième type de résultat obtenu consiste dans l'élaboration d'un système mathématique irréprochable dont toutes les équations principales sont déduites logiquement et d'où l'on dérive de nombreux sous-systèmes. D'un point de vue purement mathématique, un ensemble de ce genre, est un exemple d'élégance logique. Toutefois, étant donné que les variables qualitatives ne sont pas concrètement mesurables ou ne possèdent pas un minimum d'éléments chiffrables, un tel modèle mathématique, se situe dans une sorte de vide. Il demeure une magnifique épure établie en vue d'une construction pour laquelle on ne posséderait pas les matériaux nécessaires. Il ne manque pas de modèles mathématiques de ce

<sup>1</sup> R. R. Bush and F. Mosteller, *Unpublished volume on Mathematical Models*, Introduction, p. I ; N. Rashevsky, *Mathematical Theory of Human Relations*, « Preface and Explanatory Remarks ».

style dans les sciences économique, sociologique ou psychologique. Parfois les spécialistes de ces disciplines utilisent quelques éléments concrets et mesurables dans leurs équations, mais ils prennent soin de nous avertir que ceux-ci sont des exemples, des illustrations et rien de plus ; quelle que puisse être notre admiration pour l'impeccable élégance d'un modèle abstrait de ce genre, il faut reconnaître qu'il enrichit bien peu notre connaissance des phénomènes considérés.

d) Beaucoup plus utiles sont les modèles mathématiques qui ont à leur disposition un minimum de données empiriques mesurables et qui peuvent s'appliquer à des situations concrètes. Souvent leurs équations indiquent des rapports insoupçonnés entre diverses variables. Dans les conditions spécifiques que l'on a choisies elles permettent souvent une prévision exacte intéressant ces variables. Nous pouvons citer comme exemple d'étude mathématique de ce genre appliquée à des phénomènes psychosociaux, les modèles mathématiques de N. Rashevsky ; les modèles de comportements économiques de Neumann et Morgenstern ; les modèles relatifs à l'acquisition de connaissances élémentaires et à l'imitation élaborés par Bush-Mosteller, S. Karlin, H. C. Landau, H. S. Landahl ; les modèles de L. F. Richardson traitant de politique étrangère et de conflits graves ; le modèle de S. C. Dodd concernant la diffusion de prospectus publicitaires lancés par avion <sup>1</sup>.

En dépit de leur intérêt incontestable pour l'avenir, la contribution positive apportée par des modèles mathématiques de ce genre à la compréhension des phénomènes psycho-sociaux demeure très limitée. Du fait même de leur caractère logique, ils sont construits à partir d'axiomes et de postulats particuliers, ce qui, au cours des analyses mathématiques ultérieures, les oblige à introduire des postulats supplémentaires de caractère empirique. Pour cette raison même leurs résultats ne sont valables en ce qui concerne les faits empiriques étudiés que dans les limites *impliquées par les postulats et les hypothèses empiriques en jeu*. Si les phénomènes empiriques ne correspondent pas réellement auxdites hypothèses, les modèles cessent de s'appliquer à la réalité. Ils cessent de constituer une description générale de faits observables et des rapports entre ces faits ; ils ne sauraient non plus prévoir de nouveaux rapports de ce genre. Pour confirmer ceci, il nous suffit de citer l'admirable modèle appliqué aux jeux et aux comportements économiques par von Neumann et Morgenstern ; leurs déductions, leurs équations ne s'adaptent aux comportements économiques que si l'on fait état des hypothèses suivantes :

<sup>1</sup> S. Karlin, *A Mathematical Treatment of Learning Models*, Research Memorandum, n° 921, Rand Corporation (1952) ; H. G. Landau, « Notes on the effect of Imitation in Social Behavior », *Bulletin of Mathematical Biophysics*, XII (1950), pp. 221-236 ; H. D. Landahl, « Mathematical Theory of Imitative Behavior », *Bulletin of Mathematical Biophysics*, XII (1950), pp. 207-213 ; L. F. Richardson, « Generalized Foreign Policies », *British Journal of Psychology*, Monograph Supplement n° 23 (1939) ; A. Rapoport and L. I. Rebbun, « On the Mathematical Theory of Rumor Spread » *Bulletin of Mathematical Biophysics*, XIV (1952), pp. 375-383 ; S. C. Dodd, « Can the Social Scientist serve Two Masters ? », *Research Studies of State College of Washington*, XXI (1953), pp. 195-213.

l'utilité est une quantité linéaire ; il y a un ordre de préférence parmi les utilités ; les biens économiques sont rares et transférables ; les individus sont raisonnables ; ils ont tous un accès égal aux renseignements concernant le marché ; les individus se conforment à certaines normes de conduite acceptées ; les individus adoptent une sorte de stratégie rationnelle commandant à leurs initiatives économiques et ainsi de suite. Pour autant que les individus cessent d'être raisonnables comme il en advient aux êtres humains ; s'ils n'ont pas un égal accès aux renseignements ; s'ils ne se conforment pas toujours aux normes de conduite courantes ; s'ils ne tiennent pas compte des réactions des autres individus, alors, dans chacun de ces cas la plupart des équations fondées sur le modèle élaboré cessent d'être applicables. On peut en dire autant de presque tous les modèles mathématiques de ce type.

Du fait même de sa nature, un bon modèle mathématique ne peut être construit qu'à partir d'un nombre limité de postulats spécifiques et d'hypothèses empiriques qui ne correspondent souvent qu'à quelques-unes des situations empiriques existantes. Pour cette raison l'application pratique et particulièrement la valeur heuristique et la possibilité de prévision que comportent les modèles mathématiques concernant des phénomènes empiriques ont été très limitées. Jusqu'ici ces modèles se sont efforcés de rattraper les études non mathématiques de phénomènes empiriques au lieu d'acheminer lesdites études vers des horizons nouveaux et plus étendus. Il n'est pas impossible qu'avec un affinement des outils mathématiques eux-mêmes leur contribution aux connaissances sociologique et psychologique augmente. Mais, pour désirable qu'elle soit, cette perspective demeure encore un espoir plutôt qu'une réalité.

e) Lorsque les présupposés du modèle mathématique diffèrent considérablement du cadre empirique réel, les conclusions et les prévisions autorisées par une théorie mathématique de ce genre deviennent empiriquement erronées. Les modèles ne se révèlent précis que d'une façon trompeuse ; ils se transforment plutôt en une fiction, exacte seulement en apparence et qui prétend à une fausse rigueur. Étant lui-même professeur de mathématiques Auguste Comte aperçut clairement ce danger <sup>1</sup>.

Fort malencontreusement la sociologie et la psychologie mathématiques sont contaminées par des modèles de ce genre. Dans plusieurs modèles de Rashevsky, de von Neumann et de Morgenstern, comme chez d'autres partisans des modèles mathématiques, nous trouvons fréquemment des présupposés empiriques controuvés qui conduisent à des conclusions fallacieuses. L'article de Rashevsky, « Esquisse d'une étude mathématique de l'histoire <sup>2</sup>, peut nous servir d'exemple. En dépit de l'intention méritoire et de la rigoureuse logique, mathématique qui

---

<sup>1</sup> Auguste Comte, *Cours de Philosophie positive*, vol. I, première leçon.

<sup>2</sup> *Bulletin of mathematical Biophysics*, XV (1953), pp. 197-234.

apparaissent dans cette étude, les présupposés empiriques erronés vicient profondément les conclusions et les prévisions de l'auteur.

Avant toute chose il semble méconnaître le fait que sa thèse centrale n'est pas nouvelle. La voici : « Le tracé de la côte affecte, d'une manière suffisamment nette la distribution de la population, et partant la structure du réseau de communications sociales, pour rendre compte des différences observées dans les degrés du développement culturel. » Ceci s'appliquant pareillement aux cultures archaïques, à celles de l'Orient et aux cultures occidentales. Parmi les nombreux historiens, spécialistes de géographie humaine et sociologues qui ont insisté sur ce facteur et sur le facteur connexe constitué par les fleuves en tant que moyen d'interaction et de communication entre les cultures, Leo Metchnikoff dans son ouvrage *La Civilisation et les grands fleuves historiques*, avait déjà fortement insisté sur cette thèse. Une critique rigoureuse des théories correspondantes avait montré les erreurs grossières qu'elles contiennent et leur inaptitude à expliquer les différences sensibles entre les cultures comme les nombreux phénomènes psychosociaux qu'elles prétendent élucider. Si Rashevsky s'était familiarisé avec ces critiques il n'aurait sans doute pas adopté un présupposé empirique fondamental de cette nature.

En deuxième lieu d'autres présupposés de cette étude sont également fallacieux, par exemple la conception évolutionniste « unilinéaire » des cultures archaïque, orientale et occidentale, de même que les caractères spécifiques attribués à chacune de ces civilisations. Si les cultures archaïque et même dans une certaine mesure orientale ne relevaient que d'une ignorance complète et d'une totale superstition, comme le voudrait Rashevsky, ces civilisations et les peuples qui les possédaient n'auraient point pu survivre ; si, dans les conditions primitives où ceux-ci étaient placés, nul n'avait su quelles plantes ou quels animaux étaient comestibles, quels étaient les bons terrains de chasse, quel usage on pouvait faire du silex, de la baguette ou de l'animal, comment on pouvait se protéger des rigueurs du climat, des animaux féroces ou de peuplades hostiles, on n'aurait pu survivre même quelques semaines. D'autre part, nous savons bien qu'un grand nombre de découvertes capitales comme l'utilisation du feu et des animaux domestiques, l'emploi de plantes et d'animaux comestibles, le principe du levier, l'invention de nombreuses armes, de nombreux outils primitifs, des mathématiques élémentaires, de notions d'astronomie, de météorologie, de biologie et de médecine, de diverses formes d'organisation sociale, sans même parler ici des beaux-arts, nous savons bien que ces grandes découvertes furent accomplies par des populations prétendument « primitives » à une époque préhistorique.

Nul besoin d'insister ici sur le fait que jusqu'au XV<sup>e</sup> siècle de notre ère, le flambeau du progrès scientifique, technologique et, culturel fut porté en avant, non pas par les Européens, mais par les peuples de l'Orient. Tandis que l'Europe était encore totalement illettrée, les grandes cultures de l'Égypte, de Babylone, de l'Assyrie, de l'Iran, de l'empire Sumérien, de l'empire Hittite, de la Chine, de l'Inde,

de la Crète, de la civilisation mycénienne et de l'Arabie, apparurent et prospérèrent pendant des siècles, pendant des millénaires, avant que l'Europe accédât au rang de culture prééminente. Or le tracé des côtes que connurent les populations du Proche-Orient ou d'Europe Occidentale pendant tous ces siècles, ne varièrent quasiment point. Si l'on explique la prédominance européenne pendant les cinq derniers siècles par la longueur des côtes, pourquoi donc la même circonstance favorable n'aurait-elle pas assuré la prééminence de l'Europe pendant les millénaires précédents ? Si d'autre part, le médiocre tracé des côtes orientales est responsable de la stagnation culturelle des peuples du Proche-Orient pendant ces derniers siècles, pourquoi donc ce facteur n'entrava-t-il pas la merveilleuse floraison des grandes cultures orientales pendant les millénaires précédents ? Pourquoi encore, puisque le tracé des côtes n'a quasiment pas varié au cours des siècles, la première place dans tel ou tel domaine de la civilisation est-elle passée d'un pays, d'une nation, d'un ensemble de celles-ci à l'autre et ceci même en Europe ? Les « faits bruts » détruisent le présupposé de Rashevsky, à savoir que la variable « état des côtes » est le facteur essentiel du progrès culturel <sup>1</sup>.

Contestable également serait le présupposé subsidiaire de Rashevsky, à savoir qu'après le XV<sup>e</sup> siècle la mentalité de la population des pays occidentaux devint intégralement scientifique, raisonnable, émancipée des « superstitions religieuses et autres », des idées « d'inégalité entre les hommes, de toutes les formes de l'esclavage, du servage, et de toutes les limites imposées à la liberté de l'homme ». La réalité, hélas ! est très différente de cette image utopique.

Parti de présupposés aussi controuvés, Rashevsky commet d'autres erreurs au cours de son analyse mathématique : 1) sa notion du rôle réel de la densité de la population est trop simpliste ; 2) il fait sienne une théorie rudimentaire relative au rôle des villes dans l'apparition de personnalités non conformistes et dans la diffusion de leur influence ; 3) il assimile des types de non-conformistes très divers, souvent opposés : certains protègent les superstitions et l'ignorance d'une minorité, d'autres au contraire créent des valeurs nouvelles ; 4) il ne distingue pas le rôle positif du rôle négatif dans le cas d'un réseau de communications développées, utilisées tantôt pour diffuser des valeurs éminentes, scientifiques et autres, tantôt pour répandre des idéologies faites d'ignorance et de vulgarité ; pareillement fallacieuses et inexactes sont ses hypothèses au sujet des migrations et de la mobilité des populations. En raison de ces conceptions erronées, les conclusions de l'analyse mathématique de Rashevsky n'expliquent pas d'une manière satisfaisante le principal problème étudié ; elles ne mettent pas en évidence des rapports empiriques jusqu'ici négligés, et elles ne prévoient pas non plus avec quelque exactitude la courbe future du progrès scientifique et culturel de l'humanité.

<sup>1</sup> On trouvera de nombreux travaux sur le rôle de la ligne côtière, de l'Océan, des rivières, cités dans C. Vallaux, *La mer* (Paris, 1908), appendice bibliographique. Voir également P. Sorokin, *Contemporary Sociological Theories*, ch. III.

De même, des présupposés empiriques fallacieux expliquent pourquoi le modèle de comportement économique établi par von Neumann et Morgenstern ne s'adapte pas aux conduites économiques observables. Nous savons avec un degré de certitude appréciable qu'il n'y a pour ainsi dire jamais eu d'individus dont la conduite économique fût entièrement raisonnable, complètement à l'abri d'éléments irrationnels. En admettant le contraire, ces auteurs établissent des équations qui ne sont pas en fait applicables aux problèmes économiques réels. Il en est de même quant à leurs présupposés relatifs à la diffusion égale des informations économiques chez tous les individus, ainsi qu'à « l'utilité » considérée comme une quantité « linéaire » et ainsi de suite.

Cette même critique, à savoir qu'ils sont inapplicables au comportement économique réel, peut être adressée à d'autres modèles mathématiques pour autant que les présupposés empiriques qu'ils contiennent soient également téméraires. Le malheur veut que presque toutes les théories mathématiques en matière de sciences humaines renferment quelques hypothèses de ce genre. Ainsi, plus d'un modèle mathématique relatif à l'étude et à l'imitation suppose correcte la théorie de l'acquisition des connaissances de C. L. Hull. D'autres modèles admettent comme valable la théorie des « châtiments et récompenses » en matière d'études ou les résultats obtenus fortuitement par un chercheur novice au cours d'une étude pseudo-expérimentale de l'imitation ou encore les résultats d'une enquête menée par un autre chercheur et portant sur les effets des récompenses sur l'imitation. En acceptant sans critique les résultats d'une enquête empirique isolée et discutable sans se référer à l'ensemble des recherches pratiquées à propos du même problème, et en élevant les résultats obtenus au rang d'hypothèse fondamentale pour leur propre analyse, les inventeurs de modèles mathématiques introduisent des présupposés qui nécessairement vicieront leurs conclusions. Comment donc s'étonner que de nombreux modèles mathématiques se révèlent inapplicables aux réalités empiriques et ne rendent que peu de service à notre étude du comment et du pourquoi de ces phénomènes. Aussi longtemps que les inventeurs de modèles mathématiques continueront à se fonder sur des hypothèses aussi mal confirmées, les spécialistes versés dans l'étude de ces phénomènes empiriques auront raison de montrer une grande prudence dans l'utilisation de leurs conclusions.

En fin de compte l'étude mathématique de phénomènes psychosociaux prend le plus souvent l'apparence d'une certaine recherche statistique. Penchons-nous donc à présent sur les différentes formes de l'étude statistique appliquée à l'univers psycho-social.

## **2. Méthodes statistiques**

[Retour à la table des matières](#)

Il y a statistiques et statistiques et pareillement une grande diversité des méthodes statistiques qui peuvent être appliquées à la solution des problèmes scientifiques.

a) Mentionnons d'abord le type de statistique courante et sans prétention. Le procédé consiste à compter les éléments étudiés comme on le fait, par exemple, dans un recensement de population ; à dénombrer les divisions objectives affectant cette population, à savoir l'âge, le sexe, la race, la profession, l'appartenance religieuse, le caractère rural ou urbain, etc. ; à chiffrer les changements qui affectent la population d'une année ou d'un recensement à l'autre ; à traduire les chiffres bruts en pourcentages et ainsi de suite. Grâce à ces opérations mathématiques simples on obtient ainsi les renseignements quantitatifs désirés. Pourvu que les décomptes soient pratiqués avec soin et pourvu que l'on tienne compte du cadre entier des éléments étudiés, les résultats sont relativement exacts au moment où s'effectue le recensement.

En dépit de leur caractère élémentaire, ces statistiques fournissent des renseignements d'ordre quantitatif valables, portant sur un très grand nombre de phénomènes psycho-sociaux. Il est possible qu'elles aient apporté un nombre plus considérable d'informations exactes que ne l'ont fait les formes plus ambitieuses de la recherche statistique. D'autre part, l'information quantitative fournie par les statistiques élémentaires n'a précisément qu'un caractère de renseignement ; ces statistiques ne prétendent pas à faire connaître des uniformités générales ou des formules établissant des relations causales et répondant à la question fondamentale du pourquoi. Bien plus, les résultats de ce type d'étude statistique ne sont valables que dans le cadre spatial et temporel quantifié à l'intérieur de la sphère des phénomènes dénombrés et au moment du recensement. Ils ne peuvent pas être étendus à d'autres séries d'éléments du même genre, pas plus qu'aux mêmes éléments étudiés à un moment différent. On ne saurait extrapoler jusqu'en 1955 les résultats du recensement de 1950 concernant les taux des naissances, des morts, des mariages ou du chômage. Les pourcentages « pour ou contre » le sénateur MacCarthy tels qu'ils apparaissent dans le sondage de l'opinion publique du 15 février 1954 ne sauraient être tenus pour exacts le 15 mars 1954. Les taux des pourcentages se modifient incessamment, tantôt graduellement, tantôt brusquement. Ce qui est vrai de l'État de Massachusetts ou de Cambridge ne l'est pas nécessairement des autres États ou des autres villes des États-Unis et s'applique encore moins aux villes, aux pays étrangers. À cela tient la limitation essentielle de ce type de statistique simple. Si, au cours d'un échantillonnage, nous en généralisons les résultats et nous les appliquons à tout l'ensemble d'éléments d'où proviennent les échantillons recensés, nous courons le risque, d'introduire des erreurs dans nos données. Plus l'ensemble sera vaste et hétérogène, plus l'échantillon sera réduit, moins il sera représentatif et plus grand sera le risque d'erreur. Si « chaque observation, chaque mensuration introduit un élément d'erreur » et si « une mensuration sans erreur est une absurdité »<sup>1</sup> la généralisation

<sup>1</sup> On trouvera la preuve de ces modifications du « leadership » dans les activités scientifique, technologique, religieuse, artistique et autres chez les différents peuples, dans P. Sorokin, *Cultural and Social Dynamics*, vol. II, ch. II, III ; P. Sorokin, *Society, Culture and Personality*, ch. XXXVII-XLI.

des résultats d'un échantillonnage et son extension à une catégorie tout entière des éléments échantillonnés rendent l'introduction d'erreurs certaine à un double titre. On peut en dire autant de la généralisation des résultats d'un recensement au-delà du moment où il fut pratiqué. Il peut nous arriver pour des raisons pratiques d'avoir besoin de connaître des données statistiques, des taux, des pourcentages. Pour des raisons essentiellement pratiques, il nous faut posséder une sorte de dépôt de ces matériaux documentaires. Mais, au-delà de ces besoins, ce genre de statistique informative cesse d'être scientifiquement valable. En tant que citoyen domicilié à Winchester dans l'État de Massachusetts, il peut m'être utile de connaître le chiffre de la population de ma ville, sa composition du point de vue du sexe, de l'âge, du niveau économique, des professions, des opinions politiques ou religieuses, de la scolarisation, du budget municipal et ainsi de suite. Les mêmes renseignements émanant d'autres villes ne m'intéressent pas au même titre et je n'ai aucune raison sérieuse d'en encombrer ma mémoire. C'est précisément pour cette raison qu'il n'y a nul besoin pour moi de me familiariser avec les interminables statistiques des annuaires, almanachs, rapports annuels des grandes sociétés industrielles, sondages de l'opinion publique et autres témoignages présentant des statistiques locales et d'un intérêt passager. Tout ce que je puis désirer connaître c'est un chiffre particulier concernant une seule rubrique. Autrement toutes ces statistiques n'apportent que très peu de chose à mon développement intellectuel personnel ou à ma compréhension de l'univers socio-culturel, considéré dans ces aspects fondamentaux.

C'est là tout ce que je saurais dire de ce genre de statistique élémentaire et comptable. À aucun titre elle ne peut se substituer à l'exploration non statistique d'une part, à l'analyse mathématique d'autre part, des phénomènes concernant les rapports sociaux.

b) D'autres études statistiques entreprennent des tâches plus ambitieuses et en conséquence utilisent des procédés d'analyse statistique plus raffinés.

L'objet de ces statistiques supérieures pourrait être : la découverte du degré de corrélations stables ou causales ou encore, du rapport de probabilité entre les variables étudiées ; l'existence ou la non-existence des uniformités dans le domaine envisagé ; l'analyse et la mensuration des facteurs impliqués ; l'évaluation des probabilités et des prévisions diverses concernant les données empiriques, et ainsi de suite. Ces tâches constituent les objets essentiels de toute exploration scientifique et particulièrement lorsqu'il s'agit des sciences qui « généralisent ». On voit que ces aspects débordent les statistiques comptables. Les méthodes et les procédés des statistiques supérieures passent graduellement à l'application des méthodes mathématiques dans la recherche concernant le comment et le pourquoi des phénomènes étudiés.

À en juger par sa fécondité dans l'étude des phénomènes physiques, la méthode des statistiques mathématiques s'est affirmée comme extrêmement utile. Elle a



rendu d'ineestimables services aux sciences physiques et aussi dans une certaine mesure aux sciences biologiques. Toutefois la situation se modifie du tout au tout lorsque nous envisageons les résultats obtenus dans les disciplines psycho-sociales. Jusqu'à présent, dans l'étude des phénomènes psycho-sociaux, les résultats obtenus ont été très médiocres en dépit de l'énorme dépense d'énergie, de travail, et de fonds.

On aperçoit les limites étroites de la méthode statistique en envisageant l'étude, entreprise sous son égide, de *relations causales, fonctionnelles ou de probabilités entre des variables d'ordre psycho-social*. Un procédé couramment utilisé en cette matière est celui des statistiques de corrélation. Dans les premières études de ce type, l'établissement d'une corrélation ordinaire, partielle ou multiple était considéré comme une clé merveilleuse destinée à ouvrir les secrets de relations causales ou fonctionnelles. Si le coefficient de corrélation ( $r$ ) était « significatif » (par exemples  $r = (0,7304)$  même suivi par des correctifs visant la déviation standard et l'erreur probable et autres perfectionnements du langage statistique, on considérait qu'il y avait là la preuve, d'une liaison fonctionnelle étroite ou même d'un rapport de causalité entre les deux variables. Au contraire, si le coefficient n'était pas « significatif » (disons,  $r = 0,1036$ ), alors on admettait qu'il n'y avait aucune preuve d'une corrélation effective ou d'un rapport de causalité liant entre eux les phénomènes envisagés. D'une, façon générale, les coefficients de corrélation étaient considérés comme des indices certains de ces rapports. Les sociologues, les économistes, les psychologues étaient tout fiers d'utiliser les statistiques de corrélation comme un instrument qui, d'après eux, élevait la recherche psycho-sociale au rang des sciences physiques et objectives.

Fortes de cette croyance, des études de corrélation innombrables envahirent tout le domaine des phénomènes psycho-sociaux. Une véritable inflation de coefficients de corrélation n'a pas cessé depuis lors. Des idéologies portant au pinacle les statisticiens et dénonçant les philosophes de cabinet, louant les mesures statistiques de relations causales pour condamner les spéculations abstraites de philosophes étrangers à la statistique, se répandirent dans toutes les disciplines psycho-sociales, dans les services administratifs et dans les entreprises commerciales aussi bien que dans les fondations, les universités et même dans le grand public. « L'âge d'or fondé sur le culte de la statistique » apparut à l'horizon encore ténébreux des sciences psycho-sociales.

Alors même que cette mode sévissait, et tandis qu'on multipliait la fabrication des coefficients de corrélation, un phénomène inattendu affecta toutes ces révélations dues aux coefficients ; on vit apparaître tout d'abord d'étonnants écarts entre deux coefficients (ou davantage) de corrélations se référant aux mêmes variables ; ensuite on s'aperçut qu'ils ne parvenaient pas à établir l'existence d'un rapport causal ou fonctionnel stable, alors que ce même rapport avait été constaté par d'autres méthodes, y compris l'observation expérimentale ; en revanche, il leur arrivait d'attester une corrélation étroite entre certaines variables alors que des faits

indiscutables prouvaient sans conteste le contraire. Ces deux directions d'erreurs infirmaient la croyance, à l'aptitude illimitée des statistiques de corrélation en ce qui concerne la « détection » : elles se révélaient peu capables de mesurer ou même de dévoiler des relations causales, fonctionnelles ou probabilistes entre divers phénomènes psycho-sociaux, sans éviter de graves erreurs. De même, les statistiques corrélationnelles se heurtaient à des difficultés analogues lorsqu'il s'agissait des prédictions. En conséquence, les faiblesses des statistiques de corrélation étant de plus en plus mises au jour, l'enthousiasme des premiers praticiens a bien diminué. Toutefois elles n'en gardent pas moins tout leur prestige aux yeux de ce « demi-monde » des recherches psycho-sociales qui substitue à la pensée originale et à l'investigation scientifique laborieuse des opérations purement automatiques ; il faut reconnaître néanmoins que les maîtres authentiques des disciplines psycho-sociales se rendent bien compte des limites et des défauts des statistiques de corrélation.

Voici quelques exemples caractéristiques des déboires qu'a valus cette méthode. Examinons d'abord les cas frappants de divergence entre les coefficients de corrélation appliqués à des variables identiques ou similaires.

Ainsi, un grand nombre d'études ont examiné la corrélation entre l'intelligence et la criminalité dans quelque cent soixante-trois mille cas en tout.

C. F. Chassel a résumé attentivement les résultats de toutes ces investigations. En premier lieu, les résultats des diverses études sont contradictoires : certaines mettent en lumière un rapport positif et d'autres un rapport négatif entre ces variables, certaines établissent un rapport étroit et précis, d'autres un rapport lâche et lointain. Le coefficient de corrélation varie entre - 0,52 et + 0,76. Tout aussi contradictoires sont les coefficients de corrélation entre la délinquance et l'analphabétisme, la délinquance et le niveau scolaire, la criminalité et les progrès scolaires, la délinquance juvénile et les succès scolaires en général, l'intelligence et la moralité <sup>1</sup>.

Ainsi, à la suite de nombreuses études fort minutieuses des corrélations, les contradictions entre les coefficients de corrélation prétendument exacts, nous laissent dans une ignorance totale pour ce qui touche au rapport effectif entre ces deux variables que sont d'une part la criminalité ou la délinquance juvénile, et d'autre part l'intelligence. La situation est d'autant plus confuse que ces études ne nous permettent pas de décider selon un critère objectif quelconque quels sont les coefficients valables et quels sont ceux qui ne le sont pas. Ces incertitudes oblitérent la signification de telles recherches et privent la méthode employée de toute garantie d'efficacité, en lui interdisant en même temps le moindre degré d'exactitude dans les prévisions obtenues.

<sup>1</sup> H. Margenau, « Physical Versus Historical Reality », *Philosophy of Science*, XIX (1952), pp. 201-202.

On peut en dire autant des différentes études statistiques portant sur des tests d'intelligence, et des comparaisons établies de ce point de vue entre différents groupes ethniques, différentes nationalités, entre les sexes, et ainsi de suite, en essayant de dégager des facteurs expliquant les divergences observées. Or, certains enquêteurs trouvent supérieure l'intelligence des garçons ; pour d'autres ce sont les filles qui l'emportent. Certaines études attribuent un rôle prépondérant à des facteurs innés ou héréditaires, d'autres au contraire insistent avant tout sur le milieu. À tout prendre, les controverses qui divisent les chercheurs s'appuyant sur des statistiques, sont aussi vives que celles qui naguère encore séparaient les philosophes de cabinet adonnés à la pure spéculation <sup>1</sup>.

Pareillement, les coefficients de corrélation concernant le rôle de la similarité ou de la dissimilarité, de la compatibilité ou de l'incompatibilité dans le choix d'un conjoint et des perspectives de bonheur que l'on pourrait prévoir, donnent des résultats tout aussi incertains. Certains enquêteurs insistent sur l'affinité de caractères semblables, d'autres au contraire mettent en lumière, l'avantage des dissemblances, et les uns et les autres peuvent invoquer toute une gamme de coefficients de corrélation <sup>2</sup>. Il en va de même pour ce qui est de la compatibilité ou de l'incompatibilité des conjoints dans les mariages heureux ou malheureux. Il advient que, dans deux études successives, les mêmes auteurs alignent des coefficients de corrélation tout à fait différents concernant les mêmes variables <sup>3</sup>.

Les mêmes écarts apparaissent entre les coefficients de corrélation obtenus pour ce qui est du rapport, dans l'armée, entre les accidents autres que les blessures de guerre proprement dites, d'une part, et d'autre part, l'ardeur combative : la

<sup>1</sup> P. Sorokin, *Reconstruction of Humanity*, p. 74 ; C. F. Chassel, *The Relationship between Morality and Intellect* (New York, 1935), pp. 25-133, 377-470.

<sup>2</sup> Voir les résultats présentés par L. M. Terman et ses collaborateurs dans *The Gifted Child Grows Up*, pp. 13-14 ; P. Sorokin, *Contemporary Sociological Theories*, ch. XII ; Sorokin-Zimmerman-Galpin, *A Systematic Source Book in Rural Sociology* (Minneapolis, Minnesota, 1932), Vol. III, ch. XX ; et les travaux cités au ch. VII du présent ouvrage. Comparer, par exemple, les conclusions et les coefficients mis en avant dans les études suivantes : K. Pearson, *Grammar of Science* (London, 1902), pp. 431 et suiv. ; C. A. Anderson, « Our Present Knowledge of Assortative Mating », *Rural Sociology*, III (1938), pp. 296-302 ; H. E. Jones, « Homogamy in Intellectual Abilities », *American Journal of Sociology*, XXXV (1929), pp. 369-382 ; E. Burgess and P. Vallin, « Homogamy in Social Characteristics », *American Journal of Sociology*, XLIX (1943), pp. 102-124 ; H. M. Richardson, a *Studies of Mental Resemblance between Husbands and Wives* », *Psychological Bulletin*, XXXVI (1939), pp. 104-120.

<sup>3</sup> Comparer, par exemple, les coefficients de corrélation dans l'analyse des facteurs intéressant les mariages heureux donnée par L. M. Terman, dans son ouvrage, *Psychological Factors in Marital Happiness* (New York, 1938), pp. 19 et suiv. ; ceux qui sont mis en avant par E. Burgess et L. Cottrell Jr., dans *Predicting Success of Failure in Marriage* (New York, 1939), pp. 50 et suiv., et ceux qui sont présentés par E. Burgess et P. Vallin, dans leur article ci-dessus mentionné, « Homogamy and Social Characteristics ». Pour plusieurs facteurs, les coefficients auxquels aboutit Terman sont relativement élevés alors que ceux de Burgess et Cottrell sont bas et *vice versa*. Il en va de même, en particulier, pour le facteur : « Entente en matière de religion » et les coefficients fournis à ce sujet par Burgess dans ses deux études. Voir également G. Karlsson, *Adaptability and Communication in Marriage* (Upsala, 1951), p. 107 ; P. Benson, « Familism and Marital Success », *Social Forces*, (1955), pp. 177-280.

corrélation dans ce cas varie de - 0,82 à - 0,7. Même situation si on se penche sur le rapport entre la fréquence des accidents hors combat et la confiance dans l'aptitude personnelle au combat : ici l'écart va de + 0,8 à - 0,74 <sup>1</sup>.

Si maintenant nous nous tournons vers des coefficients de corrélation liant entre elles des variables aussi tangibles que les périodes de prospérité ou de crises économiques (variables mesurées par divers indices proprement économiques) et d'autre part, les pourcentages représentant la nuptialité, les naissances, les décès, les divorces, etc., nous retrouvons les mêmes incertitudes s'attachant à des coefficients en principe précis et objectifs. Pour certains, le pourcentage des décès augmente en période de crise économique ; d'autres, comme G. U. Yule, affirment « qu'il n'y a aucune preuve positive nous inclinant à penser que le taux des décès ait augmenté pendant les crises » (il se fonde sur une enquête menée en Angleterre et au Pays de Galles entre 1850 et 1925). Pour M. B. Hexter, le coefficient de corrélation entre le pourcentage des décès et celui du chômage est de - 0,361 ; au contraire W. Ogburn et D. Thomas obtiennent avec ces mêmes variables + 0,63 pour les États-Unis entre 1870 et 1920 et + 0,30 pour l'Angleterre entre 1854 et 1913, établissant ainsi que le pourcentage des décès, loin de diminuer, augmente lorsque la prospérité elle-même s'accroît.

Tout aussi contradictoires et incertains sont les coefficients de corrélation entre la prospérité économique d'une part et d'autre part le pourcentage des naissances, des mariages et des divorces. On a mis en lumière aussi bien des corrélations positives tout à fait probantes que des corrélations négatives également impressionnantes. On peut en dire autant des variations de coefficient obtenues pour ce qui est d'une part des chiffres reflétant l'état de l'économie et d'autre part les statistiques concernant les suicides, le paupérisme, la criminalité, les migrations, les révolutions, les guerres, et autres phénomènes sociaux <sup>2</sup>.

Je pourrais remplir des pages en citant des résultats aussi décevants et aussi contradictoires. Je pourrais même prédire que si les études de corrélation entre variables de ces différents types étaient multipliées, les résultats obtenus ne deviendraient guère plus probants ou plus harmonieux ; on a l'impression d'une série de montres, toutes réglées différemment et indiquant des heures variant entre 12 h 01 et 12 h 59.

À quelques retouches près ces mêmes conclusions s'appliquent à toutes les méthodes statistiques ou presque employées en vue de circonscrire des facteurs empiriques, d'établir des relations causales, de découvrir et de formuler des séries

<sup>1</sup> S. A. Stouffer et ses collaborateurs, dans *The American Soldier*, op. cit., vol. II, p. 12.

<sup>2</sup> Pour un résumé sur les coefficients de corrélation obtenus dans diverses études, voir P. Sorokin, *Contemporary Sociological Theories*, pp. 549 et suiv. On trouvera également dans cet ouvrage une indication des sources et des éléments bibliographiques. Au sujet de la relation entre les variables économiques et les phénomènes de révolution et de guerre, voir P. Sorokin, *Society, Culture and Personality*, ch. XXXIII.

uniformes constantes ou universelles, en bref en vue de saisir le pourquoi et le comment des phénomènes psycho-sociaux. Toujours ces mesures prétendument exactes se révèlent aussi illusoires, aussi incertaines que les montres non accordées entre elles <sup>1</sup>.

Rien ne fait davantage apparaître l'illusion des pourcentages que des situations sociales qui se modifient très rapidement et qui sont essentiellement fluctuantes. Au mieux, dans des cas semblables, les pourcentages ne fournissent que des instantanés de configurations sans cesse changeantes. Bien plus, l'instantané est souvent déformé et quand on nous en fournit plusieurs qui varient entre eux, nous n'avons aucun moyen de reconnaître celui qui est le plus exact. C'est ce que prouveraient presque tous les pourcentages obtenus par les sondages Gallup et autres portant sur l'opinion publique, ou encore ceux qui sont mis en avant dans l'ouvrage déjà cité sur *Le Soldat américain* publié sous la direction de Stouffer. Qu'il s'agisse de sondages d'opinion concernant le nombre de suffrages que pourraient obtenir le parti républicain... ou le parti démocrate, ou qu'il s'agisse de la mesure de la popularité du sénateur MacCarthy, ou de l'attitude vis-à-vis de la Russie, chaque enquête, même concernant la même question et intéressant le même échantillon de la population, donne des pourcentages de « pour », « contre » et « sans opinion » qui varient considérablement d'un sondage à l'autre. En effet chaque sondage ne fournit qu'un instantané de l'opinion publique à un moment donné. Pour tout autre moment ce même résultat serait inexact et fallacieux. De plus, nous sommes payés pour savoir, surtout après la prédiction grossièrement erronée du succès de Dewey dans l'élection de 1948, que les instantanés des enquêteurs, en raison d'un échantillonnage médiocre, de l'insincérité de certains des interrogés et de la versatilité de leur opinion, en raison aussi de la complexité des facteurs en jeu, ont fourni une image complètement fautive de la situation au moment même où le sondage, fut pratiqué. Il s'ensuit que la valeur cognitive des pourcentages « pour » ou « contre » est extrêmement faible et tend même à se rapprocher de zéro.

À peu de chose près, la même conclusion vaut pour les pourcentages concernant les opinions, les attitudes, les désirs, les aspirations, les préférences, les projets et autres réalités fuyantes et fluctuantes. Dans *Le Soldat américain* nous lisons par exemple que les pourcentages d'hommes de troupe disposés à remonter en ligne, calculés selon l'intensité de leur esprit de combativité, étaient dans la division A : 26, 25, 21 ; mais, pour la division B, les pourcentages atteignaient :

<sup>1</sup> À maintes reprises, j'ai proposé que l'on constituât un catalogue sur cartes réunissant toutes les corrélations déjà obtenues entre variables psychosociales et biosociales, dans les bibliothèques des Universités et les Instituts de recherches dans ces disciplines, et il aurait, du reste, rendu de nombreux services. Il servirait, par exemple, à mettre, en garde les adeptes trop convaincus de la valeur de ces corrélations qui prétendent que leur foi dans l'infailibilité des statistiques leur épargne tous les errements des hérétiques et des schismatiques qui ne partagent pas leurs sentiments.

67, 67, 59<sup>1</sup>. Même en accordant que les auteurs furent en mesure d'établir objectivement le degré « élevé, moyen ou faible » de l'esprit de combativité (encore que le questionnaire, utilisé pour obtenir ces réponses préjugât nécessairement les réponses elles-mêmes), pourquoi cependant un contraste aussi net entre les pourcentages obtenus pour deux divisions différentes ? Les enquêteurs ne fournissant pas d'explication du phénomène, il nous appartient de nous demander quelle série de chiffres traduit vraiment le type le plus répandu de soldats américains. Si l'on ne répond pas à cette question quelle peut bien être la valeur cognitive de ces pourcentages ? Si nous faisons porter l'enquête sur d'autres divisions n'obtiendrons-nous pas des pourcentages différents pour chaque division ou pour chaque unité inférieure, les variations atteignant même à une plus grande ampleur ? En réalité sur 568 fantassins interrogés on n'en trouve que 2 % chez lesquels l'esprit de vengeance soit un stimulant en vue du combat. Comment être assuré que les pourcentages concernant les divisions A et B ne changeraient pas radicalement si l'enquête était répétée avant et après le combat, après une victoire, ou après un engagement désastreux ? N'est-il pas probable que ces enquêtes répétées donneraient des pourcentages très différents, si les mêmes divisions étaient placées dans des situations variées ? J'en déduirai que les deux séries de pourcentages concrétisent seulement et, dans l'hypothèse la plus favorable, « la réaction orale reflétant un état d'esprit » des soldats appartenant aux divisions A et B au moment où ils furent interrogés ; que les pourcentages varieront probablement considérablement si ces divisions sont soumises à des sondages dans des conditions différentes ; que nul ne peut dire quelle série de chiffres correspond au type prédominant dans l'armée des États-Unis ; qu'il est impossible de généraliser et d'étendre à d'autres unités (que les divisions A et B) des résultats qui du reste ne s'appliquent aux dites divisions qu'au moment précis du sondage. On pourrait avoir à sa disposition des milliers de pourcentages de ce genre et pourtant être incapable de formuler le moindre résultat utilisable soit dans l'ordre théorique, soit dans l'ordre pratique.

Considérons les chiffres obtenus en réponse à la question : « En général dans votre expérience personnelle du combat, quel fut le facteur le plus important qui contribua à vous faire poursuivre votre mission de combattant, en vous donnant entièrement à votre tâche ? » Parmi les 568 fantassins interrogés, 39 % déclarèrent : « l'accomplissement de ma mission », 14 % « le sentiment de la solidarité », 9 % « le sentiment du devoir et la dignité personnelle », 10 % « la pensée de mon foyer et de ceux que j'aime », 6 % « l'instinct de conservation », 5 % « des raisons idéalistes », 2 % « l'esprit de vengeance », 1 % « le commandement et la discipline » et 14 % « raisons diverses »<sup>2</sup>.

Si l'on remplaçait ces pourcentages par d'autres tout différents, ces nouveaux chiffres seraient aussi convaincants que les autres ni plus, ni moins. Car le

<sup>1</sup> S. Stouffer, *The American Soldier*, vol. II, p. 165.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 108.

questionnaire précité suppose chez les fantassins interrogés une aptitude à analyser les motifs de leur comportement au combat supérieure à celle des psychologues les plus avertis. Comment, en effet, ceux-ci feraient-ils clairement le départ entre « les raisons idéalistes » et « le sentiment du devoir et la dignité personnelle » ; comment établir une ligne de démarcation entre le sentiment « je ne peux pas laisser tomber les copains » et « je veux accomplir ma mission, faire mon devoir » ou bien encore « il fallait tuer ou être tué » et enfin « la colère, l'esprit de vengeance et les sentiments agressifs » ? Il est étonnant à mon sens que seulement 6 % de ces combattants aient mentionné l'instinct de conservation. De plus, il serait bien surprenant que tous ces combattants en service actif aient disposé du temps, du loisir, de la possibilité de répondre attentivement à des centaines de questions sibyllines posées par leurs supérieurs hiérarchiques, même à supposer qu'ils en aient eu envie.

L'absurdité de la méthode des questions directes a été reconnue fréquemment, mais on ne résiste pas toujours à son attrait <sup>1</sup>. Que penser des réponses fournies par ces combattants harcelés par des questions auxquelles il leur est ordonné de répondre ? Si, comme l'écrit un enquêteur, « même dans les conditions les plus favorables un homme se lasse vite d'un sujet et ensuite répond n'importe quoi pour échapper à des questions irritantes <sup>2</sup> », à plus forte raison des soldats au front répondront absolument au hasard pour échapper aux interrogatoires exaspérants de nos enquêteurs.

Pour conclure, il semble que de tels pourcentages n'offrent même pas un instantané approximatif des motifs et des mobiles qui faisaient agir les combattants interrogés. Leur valeur cognitive comme leur valeur pratique est nulle. Les chiffres obtenus n'enrichissent pas notre esprit et ne touchent point non plus notre cœur. De grands romans de guerre comme *Guerre et Paix* de Tolstoï, *La Chartreuse de Parme* de Stendhal, ou les récits de guerre de Ernie Pile, et de Bill Mauldin nous offrent une image non seulement plus suggestive, mais aussi plus vraie de la psychologie du combattant <sup>3</sup>.

Si l'on multiplie les sondages d'opinions on devrait pouvoir tracer une sorte de ligne correspondant aux fluctuations, aux changements et autres phénomènes psychologiques mouvants. Dans ce cas, la valeur cognitive des instantanés successifs augmenterait. Mais, même alors, les résultats obtenus ne concerneraient que la période envisagée. Ils ne sauraient être ni projetés dans l'avenir ni étendus à des groupes et secteurs qui n'auraient pas été soumis à l'enquête. Ils ne sauraient fournir une base de prévision quelconque ; ils ne révèlent pas non plus de relations causales ou fonctionnelles entre les variables ou les facteurs en jeu. Si l'on passe de l'étude statistique, fondée sur des enquêtes et des questionnaires, à des prévisions

<sup>1</sup> *Ibid.*, vol. I, p. 108.

<sup>2</sup> J. D. Unwin, *Sex and Culture* (Oxford, 1934), p. 8.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 8.

concernant la modification des opinions, des croyances, des vœux, etc., on a finalement au moins une chance sur deux de se tromper.

### 3. Autres faiblesses de la méthode statistique

[Retour à la table des matières](#)

a) *La subjectivité déguisée en quantification.* Lorsqu'un statisticien se met à recenser les opinions et « autres états mentaux » des interrogés, il a déjà introduit une première dose de subjectivité personnelle dans son étude à prétention objective et quantitative. Cela tient au caractère de ses questions, à la rédaction, et à la répartition de celles-ci dans un certain nombre de catégories. Si divers praticiens étudiant les mêmes « états mentaux » chez les mêmes sujets, les classent de manières différentes en rubriques contenues dans les diverses questions, les résultats ont toutes les chances de varier considérablement. Nous avons indiqué précédemment à quel point les pourcentages intéressants « la vengeance et la haine » considérées comme des motifs poussant le combattant variaient dans les trois enquêtes envisagées. Les mêmes auteurs fournissent un excellent exemple des variations tenant à l'arrangement, à l'économie des questionnaires. Dans un premier questionnaire il n'était pas question de la prière, aussi ce facteur n'était-il pas chiffré par un pourcentage. Pourtant dans un deuxième questionnaire les auteurs du *Soldat américain* arrêtaient les cinq catégories suivantes : 1) prière ; 2) « ne pas laisser tomber les copains » ; 3) « en finir pour pouvoir rentrer chez soi » ; 4) « haine de l'ennemi » ; 5) « prise de conscience des objectifs de la guerre ». Les résultats de ce sondage pour quatre échantillons différents, tous pris dans l'armée, furent les suivants <sup>1</sup> :

De 57 à 83 % des interrogés répondirent que la prière « aidait beaucoup ».

De 56 à 85 % déclarèrent que « la pensée qu'ils ne pouvaient pas lâcher les copains leur était d'un grand secours ».

De 28 à 53 % firent état du motif « en finir pour pouvoir rentrer chez soi », qui les aurait beaucoup encouragés.

De 21 à 46 % affirmèrent que « la haine de l'ennemi » compta beaucoup pour eux.

De 19 à 34 % dirent qu'ils étaient soutenus par la « pensée de l'idéal que nous défendons ».

En raison d'une classification différente des mobiles, les questionnaires fournirent des tableaux très différents de l'état d'esprit des intéressés. Dans le

<sup>1</sup> À quelques réserves près, Stouffer l'admet franchement dans *The American Soldier*, vol. I, pp. 40-41.



premier sondage le facteur « prière » faisait totalement défaut ; dans le second, il devenait un mobile essentiel qui « poussait les combattants à persévérer dans les circonstances difficiles ». Tandis que l'instinct de conservation » réunissait 6 % des suffrages dans l'un des sondages, dans l'autre il n'apparaissait pas. Tandis que « la haine et la vengeance » s'attiraient seulement 2 % des réponses dans l'un des sondages, dans l'autre ce même facteur obtenait de 21 à 46 % des suffrages.

Pour conclure, les différences dans la classification préalable des mobiles conduisent aux images nettement différentes et aux pourcentages nullement concordants qui apparaissent dans les réponses ; ainsi un facteur subjectif est introduit dès l'abord dans une investigation prétendue objective et dans des mesures chiffrées, dès l'instant initial où les questionnaires sont conçus et préparés. Cet élément arbitraire détermine d'avance et altère les résultats des sondages statistiques, des questionnaires, des interviews. Si les questionnaires à propos des « stimulants qui poussent au combat » avaient été rédigés par des psychologues, des sociologues, des philosophes ou des moralistes de tendances diverses, ceux-ci auraient assurément réparti les mobiles dans des catégories différant encore plus radicalement, ce qui aurait entraîné des décalages dans les résultats plus prononcés encore que ceux que nous voyons apparaître entre les deux séries de sondages pratiqués par les auteurs du *Soldat américain*.

Une deuxième intervention de la subjectivité tient au libellé des questions. J'ai indiqué plus haut combien la formulation vague, les chevauchements, la phraséologie abstraite des questions portant sur les « mobiles » pouvaient difficilement conduire à des réponses claires de la part des combattants. En dehors même de l'imprécision du vocabulaire, le fait de reprendre la même question sous une forme légèrement différente introduit un nouvel élément subjectif dans le recensement statistique des « états mentaux ». Les auteurs du *Soldat américain* mettent bien ceci en lumière et donnent des exemples de résultats viciés par une subjectivité de ce type. Interrogés pour savoir s'il était utile pour intensifier l'effort de guerre d'avoir des femmes dans l'armée, 39 % des 3 400 hommes de troupe interrogés à ce sujet répondirent « que ce n'était pas nécessaire ». Ce pourcentage s'éleva à 43 % quand ils furent invités à répondre par oui ou par non à la question : « est-ce que le fait de servir dans un corps auxiliaire féminin est fâcheux pour la réputation d'une jeune fille » (43 % répondirent donc affirmativement). Le pourcentage s'éleva à 57 % lorsqu'on leur demanda s'ils donneraient à leur fiancée le conseil de s'engager dans l'armée (57 % répondirent « qu'ils le lui déconseilleraient »). Lorsque la même question fut posée à propos de la sœur de l'intéressée, âgée de vingt-et-un ans ou davantage, 70 % répondirent qu'ils lui conseilleraient de ne pas s'engager. En fin de compte 77 % exprimèrent un avis négatif quant à l'affirmation que « une femme peut faire plus pour son pays dans l'armée que si elle travaillait dans l'industrie de guerre ». En modifiant légèrement les termes, ces questions revenaient toutes au même problème fondamental : était-il souhaitable d'avoir des femmes dans l'armée ? Les réponses affirmatives toutefois décroissent de 61 % à 23 % à mesure que la question devient de plus en

plus *ad hominem*, à mesure qu'il s'agit non plus des femmes en général, mais de la fiancée ou de la sœur du soldat interrogé. Cet exemple montre à quel point le libellé de la question influence la réponse et à quel point aussi on peut facilement obtenir une réponse chiffrée en pourcentage, mais entièrement fallacieuse si la question initiale est mal rédigée. Les formulations défectueuses sont malheureusement trop fréquentes dans ce genre d'études statistiques.

Un troisième biais par lequel un élément subjectif est introduit dans l'exploration statistique des séries uniformes, et particulièrement des facteurs eux-mêmes ou des rapports entre les variables, consiste dans les inévitables « appréciation, évaluation, graduation, classement en ordre, notation et correction » des données brutes ou dans leur adaptation à telle ou telle formule. Nous avons montré plus haut que ces processus sont inévitables dans toutes études statistiques de phénomènes qualitatifs qui ne comportent pas d'unités quantitatives inhérentes. Nous avons montré que toutes ces opérations étaient dans une très large mesure arbitraires et subjectives.

Si l'on considère l'ensemble des voies par lesquelles des éléments subjectifs peuvent s'infiltrer dans les résultats, apparemment objectifs, des enquêtes statistiques, on ne sera pas surpris par les écarts et les contradictions des conclusions auxquelles aboutissent les différentes études portant sur un même problème ; alors les études statistiques ne paraîtront rien moins qu'infailibles. Les écarts entre les coefficients de corrélation et entre les autres résultats des recherches statistiques justifient une attitude sceptique envers les résultats statistiques obtenus dans l'étude de phénomène psycho-sociaux, qualitatifs, fluctuants et résistant à la quantification, attitude qui ne différera point de celle qu'on manifeste vis-à-vis des conclusions proprement philosophiques relevant de l'analyse épistémologique, phénoménologique et logique ou encore d'une saisie purement intuitive de ces mêmes phénomènes. Aucune de ces méthodes ne saurait être infailible ou suffisante. Chacune requiert confirmation après mise à l'épreuve de toutes les autres méthodes et la méthode statistique ne saurait faire, exception à ces principes. Tout ceci justifie un prudent scepticisme vis-à-vis des résultats statistiques.

b) *Erreurs de la méthode statistique résultant de son application uniforme aux systèmes psycho-sociaux sans les distinguer des simples assemblages.* Nombre de statisticiens spécialisés dans les sciences psycho-sociales prétendent qu'ils appliquent les méthodes des sciences physiques et qu'ils s'efforcent d'édifier « une sociologie et une psychologie qui soient des sciences naturelles ». Cette prétention pourrait être justifiée en regard d'une médiocre imitation d'une macrophysique newtonienne quelque peu périmée. Au point de vue de cette dernière, en effet, il pourrait paraître, légitime d'envisager toutes réalités, y compris des séries causales, comme données objectivement dans le temps et dans l'espace. Selon cette théorie « les particules élémentaires étaient conçues comme des boules dures et impénétrables, faites d'une électricité qui était le prototype de la matière, s'attirant

et se repoussant les unes les autres en vertu des charges qu'elles portaient. La physique était dans les limbes ; le physicien jouait, en quelque sorte, aux billes <sup>1</sup> ».

Les concepts et les lois sur lesquels se basait Newton étaient si simples que leur extension au monde extérieur tout entier en tant que réalité objective était toute naturelle. « Les lois et les concepts s'identifiaient au monde extérieur, à l'état réel des choses ; les objets, les événements, les propriétés mesurables et les états tangibles paraissaient objectifs et réels. Les divers processus physicochimiques étaient des transformations des objets dans le temps et ainsi de suite <sup>2</sup>... »

Nos sociologues et psychologues partisans d'une « science naturelle » s'efforcent d'édifier leurs disciplines respectives selon ce modèle de la macrophysique newtonienne. Ils ne prêtent guère attention au développement des sciences physiques au XX<sup>e</sup> siècle et particulièrement à l'apparition et aux progrès de la microphysique quantique, qui rendait la physique newtonienne périmée sinon entièrement caduque.

Au XX<sup>e</sup> siècle plusieurs principes fondamentaux de la physique, et en particulier celui de la causalité, subirent une métamorphose radicale. Entre autres choses, la transformation du principe de causalité a été si prononcée que certains physiciens se plaisent à parler de « catastrophe arrivée à la causalité » <sup>3</sup>. La vieille physique considérait la causalité comme mécanique et déterministe, comme fonctionnant objectivement dans le monde extérieur et possédant ses propres lois et ses propres séries uniformes. Lorsque lesdites lois étaient mises en lumière, elles nous permettaient de prévoir l'état futur d'un corps ou d'une particule, à partir de l'état présent que l'on observait.

Aux yeux des physiciens d'aujourd'hui cette causalité « monotype » est remplacée par trois notions toutes différentes : Premièrement par « l'équation d'incertitude » et par l'imprévisibilité en ce qui concerne l'état futur, ou d'un atome ou d'une particule isolés, ou d'un ensemble réduit d'atomes et de particules : l'électron, le proton, le photon, le neutron, le positron, le meson, le neutrino, l'antiproton, l'antiélectron, l'antineutron et l'antineutrino. Deuxièmement par des lois statistiques ou des uniformités probables, observables et prévisibles pour un grand nombre d'atomes et de particules qui, par ailleurs et pris séparément, sont contingents. Troisièmement enfin, par des lois immanentes de « direction » (A. Eddington), ou de « régulation autonome produisant des phénomènes ordonnés » (E. Schrödinger), de « décision volontaire, consciente et active » (H. Margenau) ou de « liberté de choix » (M. Planck) en ce qui concerne les organismes biologiques, la personnalité consciente ou les systèmes sociaux-culturels. Une connaissance de

<sup>1</sup> *Ibid.*, vol. II, pp. 174-175.

<sup>2</sup> *Ibid.*, vol. I, pp. 44 et suiv.

<sup>3</sup> H. Margenau, « The Meaning of Elementary Particle », *American Scientist*, XXXIX (1951), p. 424.

la nature réelle du système biologique, individuel, ou socio-culturel et de ses lois immanentes de « direction », de « régulation autonome », de « décision consciente » nous permet dans une certaine mesure de prévoir l'état à venir du système en dépit du fait que certains de ces systèmes représentent des unités très réduites d'atomes, comme par exemple les gènes qui contiennent en eux-mêmes « les plénotypes » de l'organisme futur transmis de génération en génération.

Qu'on me permette quelques commentaires sur ces idées qui se sont substituées à la causalité monotypique de la physique d'hier.

1) Le monde microphysique de l'atome ou de la particule ou de leur combinaison réduite peut être appelé un « microcosme sans lois » : c'est le domaine de la discontinuité et de l'indéterminisme. On ne saurait y appliquer les catégories du « cheminement continu » ou du « mouvement continu ». Il n'est possible ni de déterminer simultanément la position et le mouvement de la particule, ni de prévoir les positions qu'elle occupera à l'avenir. C'est comme un monde imprévisible de « lucioles » qui apparaîtraient et disparaîtraient capricieusement, se remplaçant l'une l'autre ou se substituant l'une à l'autre. « Nulle théorie n'a pu présentement rendre compte des fantaisies des atomes ou des particules isolés, nulle théorie n'est en mesure de les prévoir... le principe de Heisenberg affirme, précisément qu'une telle prévision est impossible... L'incapacité où nous sommes à représenter la trajectoire des objets atomiques est causée par quelque chose de plus grave encore que notre ignorance ; elle tient à l'indétermination de la perception elle-même. Dans le cas que nous citons de la luciole, que l'on observe par ses irradiations lumineuse, dans la nuit, l'ignorance des positions intermédiaires ne nous empêche pas de reconstituer, par un processus d'interpolation, le chemin qu'elle a parcouru. Pour ce qui est de l'atome, les choses sont complètement différentes ; l'interpolation, si habile soit-elle, ne saurait s'appliquer <sup>1</sup>. » « Dans le micromonde de la physique moderne des systèmes comme les électrons, les atomes, les molécules et les photons voient leur continuité successive interrompue par de nombreux processus, par exemple l'émission et l'absorption de radiations, les transformations radioactives et les polarisations... Leurs états ne sauraient être projetés dans le monde extérieur comme l'état réel d'un système particulier... » Du reste rien n'est ici totalement prévisible. Le monde microphysique est marqué du sceau de la discontinuité et de l'ambiguïté. « Il n'y a pas de tests opérationnels généralement acceptés, établissant la réalité des phénomènes <sup>2</sup>. »

La leçon que les statisticiens psycho-sociaux, de même que les psychologues et les sociologues épris de science naturelle devraient tirer de ce caractère de la microphysique, c'est que, leur recherche de séries uniformes, causales ou

<sup>1</sup> E. C. Kemble, « Reality Measurement, and the State of the System in Quantum Mechanics », *article cité*, p. 294. (Reproduit avec l'autorisation de E. C. Kemble.)

<sup>2</sup> H. Margenau, « The Meaning of Elementary Particle », *article cité*, p. 424.

statistiques, dans le domaine des phénomènes psycho-sociaux rares ou irrépétibles a toutes les chances de s'adresser à quelque chose d'inexistant. C'est le cas des perceptions, des émotions, des expériences internes singulières ; ou celui des actions créatrices ou des conduites criminelles qui restent des faits exceptionnels dans la vie de l'individu ; c'est également le cas des événements historiques irrépétibles. En raison même de son caractère singulier un tel phénomène ou une telle combinaison de phénomènes ne se prête pas à l'analyse causale ou expérimentale conduite selon des méthodes inductives : identité, différence, variation concomitante et ainsi de suite, toutes procédures qui requièrent au moins deux phénomènes du même genre. Le seul fait d'être unique rendra un tel phénomène rebelle aux méthodes inductives ; et même s'il est seulement très rare, l'application de ces méthodes sera extrêmement ardue. On saurait encore moins appliquer à ce qui est unique une méthode statistique, en vue d'établir une loi de probabilité, car celle-ci exige, pour être établie, l'observation d'un grand nombre de phénomènes similaires. La statistique ne peut mordre sur une réalité qui ne se reproduit pas ; elle ne peut pas non plus prédire l'avenir dans un tel cas, surtout lorsque l'observateur est extérieur au phénomène psycho-social dont il s'agit.

Les méthodes statistiques ne peuvent pas isoler des unités particulières, dans une masse de phénomènes auxquels la prévision ne s'applique que dans leur ensemble. Ainsi, si l'on prévoit un accroissement du pourcentage des suicides dans une population importante, on ne saurait dire, certes, qui contribuera à l'accroissement de ce pourcentage, c'est-à-dire, qui devra être compté au nombre des victimes. Supposons d'autre part que les statistiques fassent apparaître que 72 % des délinquants mis en liberté provisoire sous condition reprennent une vie normale. Cette prévision statistique ne saurait indiquer, ni que le sujet A possédant tels ou tels antécédents se conduira honnêtement, tandis que le sujet B qui possède d'autres antécédents et d'autres caractéristiques trahira la confiance que l'on a placée en lui. D'une façon générale l'avenir des unités particulières appartenant au grand nombre pour lequel on établit une prédiction probabiliste, échappera à l'analyse statistique<sup>1</sup>. Pour les raisons qui précèdent, les phénomènes psycho-sociaux rares ou singuliers ne sauraient être considérés comme déterminés par une loi causale ou même comme soumis aux lois statistiques de probabilité qui ne jouent que pour les grands nombres. Lorsque lesdits phénomènes psycho-sociaux sont simplement un assemblage de cas particuliers qui ne sont liés entre eux, ni par des causes, ni par des corrélations fonctionnelles ou d'autres rapports significatifs, lorsqu'ils ne s'intègrent pas dans un système psycho-social, ces phénomènes

<sup>1</sup> H. Margenau, « Physical Versus Historical Reality », *article cité*, pp. 195, 199. On trouvera des affirmations similaires dans E. Schrödinger, *What is Life*, pp. 77-80 et *passim* ; Schrödinger, *Über Indeterminismus in der Physik* (Leipzig, 1932) ; W. Heisenberg, *Wandlungen in der Grundlagen der Naturwissenschaft* (Leipzig, 1935) ; P. A. M. Dirac, *The Principles of Quantum Mechanics* (Oxford, 1935) ; E. C. Kemple, « Reality, Measurement and the State of the System in Quantum Mechanics », *article cité* ; L. de Broglie, « Continuité et individualité dans la physique moderne », *Cahiers de la Nouvelle Journée*, XV (1929) ; Georges Gurvitch, *Déterminismes sociaux et liberté humaine* (Paris, 1955).

relèvent d'un domaine psycho-social qui n'est pas sans analogie avec les phénomènes de la microphysique. Comme le microcosme physique, cette sphère du psycho-social est un univers de discontinuités, d'irrégularités, d'ambivalences, d'incertitudes et d'imprévisibilités. Il faudrait y appliquer plutôt une sociologie, une psychologie « quantiques » analogues à la « mécanique quantique ». Ici, comme l'ont montré d'innombrables tentatives malencontreuses, les méthodes statistiques tournent court. Telle est la leçon que l'on peut tirer de la microphysique moderne pour l'appliquer à ce domaine de l'univers psycho-social.

2) Abordons les phénomènes psycho-sociaux qui se répètent dans le temps et dans l'espace et se prêtent ainsi à l'application de la méthode statistique portant sur les grands nombres. Ici, l'étude statistique est parfois complétée par la méthode inductive ou expérimentale. J'indiquerai cependant plus bas que ces termes d'« expérimental » ou d'« inductif » ne sont pas toujours légitimes ; on en a fait aujourd'hui un très grand abus dans les sciences psycho-sociales.) Cette catégorie de phénomènes psychosociaux constitue un des terrains de l'étude statistique. Il correspond à celui des phénomènes macrophysiques qui se répètent indéfiniment, qui concernent de vastes ensembles d'atomes et qui de la sorte se prêtent à l'étude statistique inductive. Ces méthodes mettent souvent en lumière des uniformités fondées sur le calcul des probabilités. En partant de ces uniformités, on peut prévoir l'avenir probable des cadres exprimés dans les grands nombres avec une précision d'un degré plus ou moins grand. Les phénomènes se répétant de la naissance, de la mort, du mariage, du divorce, du suicide, de la morbidité, des migrations, de la criminalité, des guerres, des révolutions, de la mobilité sociale, de la stratification, de l'organisation et de la désorganisation, de l'intégration et de la désintégration, de la consolidation ou de l'affaiblissement de l'autorité centrale, de la prospérité économique, ou de l'appauvrissement, de l'offre et de la demande, de l'antagonisme et de la solidarité, les phénomènes de l'acquisition des habitudes, du réflexe conditionné, de la perception, les tendances biopsychologiques telles que la sexualité, la faim, la soif, les émotions, les désirs, les autres motivations et ainsi de suite, voilà de nombreux exemples de phénomènes psycho-sociaux macroscopiques fréquents, répétés et reproduits sur une très vaste échelle. On a appliqué essentiellement la méthode statistique à des phénomènes de ce genre et non sans un succès, d'ailleurs limité.

Étant donné que les rapports entre, ces phénomènes sont considérés comme fondés sur la probabilité et pour cette raison comme étant tantôt relativement stables et uniformes, tantôt variables et capricieux, le statisticien pourra s'attacher à n'importe quelle combinaison de ces phénomènes en la prenant pour la « variable », en s'efforçant de découvrir comment ce point de repère peut être mis en corrélation avec tel autre, et quelles uniformités probables fait apparaître l'étude de cette corrélation. Pareillement, le caractère probabiliste de ces phénomènes et de leur dynamisme permet aux statisticiens d'observer sur une grande échelle quels sont les états successifs probables par lesquels ces phénomènes ont une chance de passer ; on verra si des uniformités apparaissent dans le déroulement de leurs états

successifs. On se demandera si des cycles qui se répètent, des tendances récurrentes dans la succession de ces états peuvent être observés. On pourra étudier, le cas échéant, le degré de régularité et la durée de ces cycles, la périodicité de l'apparition des mêmes tendances dans ces assemblages sans cesse mouvants ; on essaiera d'isoler les facteurs stables et autonomes qui entretiennent un rapport avec ces uniformités dynamiques. La méthode statistique se prête en principe à l'étude, aussi bien statique que dynamique, des rapports entre ces vastes assemblages probables des phénomènes psychosociaux. Il importe pourtant que les statisticiens ne perdent pas de vue les limites inhérentes à leurs méthodes et n'appliquent pas leurs outils à des phénomènes non répétables, rares, singuliers, ou à des « systèmes psycho-sociaux significatifs » sur lesquels nous reviendrons plus bas. Il faut, de plus, que les statisticiens n'essayent pas de compter, de mesurer et de graduer ce qui n'est pas numérique ou mesurable, mais purement qualitatif ; il convient aussi qu'ils ne considèrent pas des uniformités fondées sur le calcul des probabilités comme des lois causales invariables, et qu'ils ne projettent pas témérairement leurs résultats au-delà des échantillons étudiés. En bref, les méthodes statistiques demeurent les meilleures pour l'étude des rapports statistiques dynamiques intéressant de vastes assemblages macrocosmiques relevant du monde psycho-social, à la condition toutefois que les statisticiens aient présentes à l'esprit les nombreuses limitations, incertitudes et erreurs inhérentes à l'abus de ce procédé.

3) Nous en venons finalement à une troisième catégorie de phénomènes biologiques et psycho-sociaux, celle des « *systèmes ou unités biologiques ou psycho-sociaux* ». J'ai indiqué brièvement que la physique moderne sépare radicalement cette catégorie à la fois des phénomènes relevant du « microcosme physique sans lois » – des atomes isolés et des particules réunies en combinaisons restreintes – et des assemblages macrocosmiques et leurs rapports, soumis au calcul des probabilités. Tandis que les phénomènes situés au-dessous du niveau de l'atome laissent apparaître des discontinuités, des irrégularités et des incertitudes ; tandis que les vastes assemblages macrophysiques témoignent de certaines uniformités statistiques, qui restent cependant de caractère probabiliste, la situation change complètement dès qu'il s'agit des systèmes biologiques et psycho-sociaux. Ici, si mince que soit l'assemblage d'atomes, ces systèmes donnent lieu à des uniformités statiques et dynamiques, toutes différentes de celles qui régissent les catégories précédentes. Les physiciens désignent ces uniformités par des termes assez variés comme « la loi de la direction intérieure, » (A. Eddington), « le mécanisme produisant un ordre à partir d'un autre ordre », cette notion étant opposée au « mécanisme statistique produisant l'ordre à partir du désordre, » (E. Schrödinger), pour aboutir jusqu'à « l'ordre réglé par le choix libre » (M. Planck), par « une décision consciente et volontaire » (H. Margenau) et par « un esprit conscient » qui fait partie intégrante d'un esprit cosmique transpersonnel (E. Schrödinger).

Comme exemple de cette catégorie de systèmes biologiques et psycho-sociaux, nous pouvons citer l'analyse des gènes et de l'organisme pratiquée par Schrödinger. Les gènes représentent des combinaisons très restreintes d'atomes ; ainsi ils appartiennent au monde microphysique et devraient normalement présenter une discontinuité, une incertitude, une imprévisibilité, une résistance aux lois qui sont caractéristiques des phénomènes microphysiques. Bien au contraire, les gènes constituent des systèmes hautement intégrés. Ils renferment la « plénitude », le « plénotype » de l'organisme en question, à savoir la totalité de ses caractères héréditaires. Bien plus, les gènes préservent intacte de génération en génération, l'individualité spécifique de chaque organisme. Malgré des conditions de milieu qui varient sans cesse, ils assurent la pérennité du « phénotype » grâce à laquelle sont marqués les caractères essentiels du nouvel organisme. Au lieu d'une absence chaotique de lois, ils font apparaître un ordre, une régularité, une prévisibilité concernant les aspects anatomiques, physiologiques et les états futurs par lesquels passera l'organisme indiqué au cours de son cycle vital. Ainsi, « des combinaisons d'atomes incroyablement restreintes, trop petites pour admettre l'application d'une loi statistique quelconque, jouent un rôle dominant dans les processus parfaitement ordonnés et réguliers de la vie d'un organisme ». Pareillement, « l'étonnante aptitude de l'organisme à concentrer dans son foyer un courant successif et à échapper ainsi à la désintégration dans un chaos atomique, semble entretenir un rapport avec (...) les molécules chromosomiques qui représentent assurément le plus haut degré d'intégration des atomes que nous connaissions ».

Dans le monde physique il n'existe rien de tel que cet « ordre de l'organisme » qui « atteste le pouvoir de se maintenir en vie et de s'insérer dans une succession bien ordonnée elle aussi ». Cet ordre en effet, relève d'un « mécanisme » tout différent du « mécanisme probabiliste de la physique ». Dans ce sens, la vie est radicalement différente des phénomènes physiques<sup>1</sup> et la matière vivante implique, en sus des « lois de la physique », d'autres lois jusqu'ici inconnues. En d'autres termes, un organisme biologique est un système qui porte en lui-même la base de son individualité et de sa propre perpétuation, de son aptitude, à passer par des étapes successives, dirigées par lui-même. Ses traits essentiels sont déterminés par les gènes et son cycle vital consiste dans une large mesure dans l'actualisation et la réalisation de ses potentialités intrinsèques. Pour ce qui est de la préservation de son intégrité et tout au long des transformations qu'il connaîtra, l'organisme possède une marge substantielle d'autonomie vis-à-vis de toutes les forces extérieures ; il ne se dissout point aisément dans un chaos atomique. Les forces extérieures peuvent entraver ou faciliter une réalisation complète de ses potentialités (à savoir, de son « plénotype ») ; dans des cas exceptionnels ces forces peuvent même détruire un organisme, mais elles sont impuissantes à modifier radicalement son patrimoine héréditaire et par conséquent la succession d'états ou d'étapes de sa carrière vitale. Quoi qu'il arrive, l'ovule fécondé d'une vache ne produira pas un chat et de même le processus de développement d'un

<sup>1</sup> E. C. Kemple, *op. cit.*, pp. 294-296.



organisme humain de l'enfance à la jeunesse, de la jeunesse à la maturité et de la maturité à la vieillesse, est irréversible. Cet ordre, ce développement sont une « potentialité vivante, » (vie, âme) dans un état de devenir incessant qui remplit le cours singulier de son destin temporel, sans jamais modifier cette direction, et se déroulant du passé à l'avenir en traversant le présent ; la destinée est une tendance organique, une virtualité qui se transforme en actualité <sup>1</sup>.

La description qu'offre Spengler des unités biologiques et psycho-sociales est très semblable à celle de Schrödinger et des autres microphysiciens. Ma propre analyse des systèmes organiques et psycho-sociaux est pratiquement identique à celle de ces physiciens. Ici, comme pour d'autres problèmes fondamentaux, les sociologues et psychologues qui s'opposent aux imitateurs bruyants des sciences naturelles sont en réalité beaucoup plus près des véritables sciences physiques que ne le sont les adeptes d'une « sociologie ou d'une psychologie identifiées à une ; prétendue science naturelle ».

Ce que Schrödinger et d'autres physiciens éminents affirment d'un organisme biologique peut être appliqué également à une personnalité intégrée, à un groupe organisé, et à un système culturel unifié <sup>2</sup>. Que nous prenions comme exemple une personnalité intégrée dont le « moi », les valeurs et les idées sont unifiés en un système cohérent, dont les actions et les conduites extérieures mettent en pratique les valeurs et les idées proclamées, dont le « moi » domine ses tendances conscientes ou inconscientes. Que nous partions d'un groupe social organisé comme une famille unie, une école, une entreprise commerciale, l'État, un syndicat professionnel, un parti politique, une organisation religieuse ou tout groupe organisé avec une répartition bien déterminée des droits, des devoirs, des fonctions et des rôles parmi ses membres, tout ceci au nom d'une échelle précise de valeurs en vue de la réalisation de laquelle ce groupe a été organisé. Que nous nous appuyions sur un système cohérent des idées et des valeurs culturelles, que celles-ci soient scientifiques, philosophiques, religieuses, morales, juridiques, esthétiques ou autres, systèmes soutenus par des instruments matériels et mis en pratique par des agents humains ; tous ces ensembles cohérents ne manquent point de présenter des analogies avec l'organisme tel que le voit Schrödinger. Contrairement à ce qu'il advient pour une personnalité mal intégrée, un groupe social inorganisé, ou un assemblage culturel éclectique, chaque personnalité intégrée, chaque groupe organisé, chaque système culturel unifié possède sa propre réalité, sa propre individualité, sa propre interdépendance spécifique entre le tout et les parties ; chacun de ces systèmes maintient une continuité, une constante en dépit des modifications incessantes affectant ses éléments, toutes les parties importantes du système se modifient ensemble ; chaque système impose une sorte de direction

<sup>1</sup> Cf. G. Allport, *The Nature of Personality*, pp. 63-64 ; G. Capograssi, « Incertezze sull'individuo », *Scritti di Sociologia e Politica in Onore di L. Sturzo* (Bologne, 1953), vol. I, pp. 255-291.

<sup>2</sup> E. Schrödinger, *What is Life*, pp. 19-20.

immanente à sa propre vie ; dans son fonctionnement, dans les modifications qu'il connaîtra, chacun de ces systèmes possède une marge d'autonomie vis-à-vis de toutes les forces du milieu, et plus l'intégration sera forte, plus cette marge sera importante ; chaque système pratique une sélection des éléments empruntés au milieu ; si petit soit-il, ce système comporte la plupart des caractéristiques de l'organisme, mises en lumière par Schrödinger <sup>1</sup>. Que le système considéré soit scientifique, religieux, esthétique ou philosophique, qu'il soit représenté par une famille, une entreprise commerciale ou un État, il porte en lui les germes d'un changement incessant qui caractérise toute action ou réaction même dans un milieu déterminé... Toute la série de modifications que le système subit au cours de son existence est dans une large mesure l'épanouissement de ses virtualités qui lui sont inhérentes. Un gland ne peut produire qu'un chêne. Du germe d'un organisme ne peut naître qu'un organisme identique. En dépit des vicissitudes que l'organisme subira au cours de son existence, les phases principales de cette existence sont essentiellement un résultat inhérent aux propriétés spécifiques du germe. Il en va de même avec les systèmes sociaux culturels. Par exemple les modifications qui se produisent dans une famille sont différentes de celles qui interviennent dans un parti politique ou un État. De même un système musical diffère substantiellement d'un système scientifique ou éthique. Les formes de changement dans un système socio-culturel à variable unique sont différentes de celles qui se produisent dans un système à deux ou multiples variables ; les formes, les phases, les rythmes, les périodicités de ses changements quantitatifs aussi bien que qualitatifs diffèrent selon la nature de chaque système particulier. Dans ce sens, tout système personnel ou socio-culturel détermine par lui-même dans une très large mesure sa propre destinée <sup>2</sup>. Ces considérations nous donnent une idée de la différence profonde qui existe entre la sphère des systèmes biologiques, personnels ou socio-culturels d'une part, et d'autre part, la sphère des phénomènes microphysiques ou macrophysiques, ou encore celle des assemblages non intégrés de phénomènes, même personnels ou socio-culturels. En parfait accord avec les physiciens modernes, nous constatons que les méthodes statistiques sont peu applicables aux phénomènes « microphysiques » psycho-sociaux uniques ou rares, particulièrement en vue de la découverte d'uniformités statiques et dynamiques. Nous nous rencontrons également avec les physiciens modernes pour dire que le domaine le meilleur pour l'étude statistique des phénomènes psycho-sociaux est celui de vastes assemblages de faits personnels, sociaux ou culturels : assemblages d'idées, de valeurs, d'émotions, de désirs, d'actions ; grands nombres d'individus non intégrés, désorganisés, « atomisés » ; entassements d'objets, de phénomènes, d'événements d'un caractère culturel qui ne sont pas liés entre eux par une cohérence significative, logique, esthétique, ni par une interdépendance causale du type

<sup>1</sup> O. Splenger, *Decline of the West* (New York, 1947), vol. I, pp. 117-124.

<sup>2</sup> Pour une analyse détaillée de la personnalité intégrée, du groupe social organisé et du système culturel unifié, opposés à la personnalité non intégrée, au groupe social non organisé et à un agrégat composite de phénomènes culturels, voir P. Sorokin, *Society, Culture, and Personality*, ch. IV, XVII, XVIII, XIX et *passim* ; P. Sorokin, *The Ways and Power of Love*, ch. V, VI, VII ; P. Sorokin, *Dynamics*, vol. IV, *passim*.

« lorsque A est présent, B est présent aussi » ou « lorsque A varie, B varie aussi et réciproquement » ; entassements de phénomènes psycho-sociaux reliés entre eux seulement par une présence spatiale du fait de la continuité ou d'une proximité matérielle, du type que nous apercevrons si une page de la *République* de Platon se trouvait accolée à une page d'un catalogue quelconque. Tous les assemblages de phénomènes psycho-sociaux ne donnant lieu qu'au « vaguement probable », peuvent être étudiés statistiquement. Il est loisible aux statisticiens de choisir n'importe lequel de ces agrégats ou une quelconque de ses parties, de le considérer comme une variable et d'essayer de découvrir des uniformités statistiques dans le rapport dudit agrégat avec d'autres variables. Dans le domaine des faits psychosociaux, il peut opérer comme il l'entend, combiner toutes les variables qu'il lui plaît de choisir, et enfin employer ses outils pour étudier n'importe quel entassement de phénomènes psycho-sociaux.

En fait, nous constatons, toujours en accord avec les physiciens modernes, que pour ce qui est des systèmes biologiques, personnels ou socio-culturels les méthodes statistiques sont ou bien inapplicables, ou bien d'une portée extrêmement limitée. L'ordre, les uniformités de ces systèmes ne présentent pas en effet un caractère de probabilité quelconque, mais semblent relever d'un caractère organique ou significatif qui est inhérent auxdits systèmes dès l'instant de leur apparition et de leur premier développement. La connaissance de ces systèmes, de leur caractère, de leur structure, de leurs uniformités statiques et dynamiques, peut être obtenue non seulement par une observation extérieure et sensorielle pratiquée par un individu qui se trouve en dehors desdits systèmes, et pas seulement par l'analyse logique et mathématique, en l'occurrence, statistique, mais plus particulièrement par des sentiments et des expériences en commun participant aux états psycho-sociaux du système <sup>1</sup> ? L'intuition directe et une identification entre le sujet connaissant et l'objet connu, entre le participant et le système auquel il participe sont ici importantes. Un observateur qui n'aurait jamais éprouvé joie ou tristesse, amour ou haine, félicité religieuse ou esthétique, un sentiment de justice ou d'injustice, des instants créateurs ou des moments d'inertie, la certitude ou le doute ne saurait obtenir la moindre connaissance de ces états mentaux, chargés de vie, d'émotions, de sentiments, d'aspirations et de pensées. Avec toutes les techniques fondées sur la logique, la statistique et l'observation, extérieure, il ne peut saisir que l'ombre, la croûte extérieure de ces miracles vivants et pleins de significations. Il ne peut même réussir à compter, classer et analyser ces phénomènes car, pour que ces analyses soient exactes, il lui faut au moins distinguer la joie de la douleur, l'extase religieuse de la sexualité, l'amour de la haine. S'il n'a jamais fait expérience de ces états mentaux il ne pourra les distinguer entre eux, et il saurait donc encore moins les répartir en classes valables, ou dénombrer des unités identiques dans chaque catégorie.

<sup>1</sup> Pour de plus amples détails sur les caractéristiques constantes et inaliénables de tous les systèmes individuels, sociaux et culturels, voir P. Sorokin, *Society, Culture, and Personality*, ch. VIII, XXII, XIII, XIX.

Il en va de même avec les systèmes sociaux. Ce n'est que par pénétration sympathique directe, par participation et par intuition que l'on peut saisir la différence de nature entre par exemple les états mentaux d'une bande criminelle et d'un bataillon de combat, ou entre ceux d'une famille unie et d'une famille où règne la mésentente ; d'une façon plus générale, ce sera la seule voie pour saisir les différences fondamentales qui séparent les groupes entre eux, ou qui distinguent divers sous-types de groupes similaires (par exemple la famille conjugale, le ménage et la famille domestique).

On peut en dire autant des différences entre les divers systèmes religieux, scientifiques, esthétiques, moraux, juridiques, économiques, technologiques, etc. ; sans une expérience directe de ces diverses échelles de valeurs culturelles, ils demeureront des terres interdites pour l'observateur se plaçant en dehors d'elles, ou pour le statisticien. Certes celui-ci pourrait compter le nombre d'intervalles rythmés d'une suite de Bach avec le total de *fa* et de *sol* qu'elle contient, le nombre de tempos, etc. Pourtant, s'il est dans la position d'un sourd vis-à-vis de la musique, l'observateur ne saura atteindre à une idée même vague de la suite en question. On en dirait autant d'un statisticien insensible aux couleurs et aux formes qui étudierait un tableau de Raphaël ou une statue de Michel-Ange. Toutes ses mensurations et analyses logiques ne lui vaudront pas une compréhension de l'esprit de la peinture ou de la sculpture. À défaut d'une expérience indicible et dans une large mesure mystérieuse, que l'on peut appeler compréhension ou pénétration, aucune idée, aucune pensée, qui part d'un « 2 et 2 font 4 », même si elles nous acheminent vers les systèmes les plus complexes ne peuvent être définies et comprises en dépit du recours aux mensurations et aux observations statistiques les plus complètes. Ces méthodes sont de même inutilisables pour comprendre la différence entre les systèmes de Platon et de Kant, la morale du *Sermon sur la Montagne* et celle qui serait fondée sur la haine, entre la géométrie euclidienne et celle de Lobatchevsky, comme d'une façon générale entre divers systèmes d'idées. C'est seulement lorsqu'on a accompli cette mystérieuse démarche initiale qu'est la compréhension, que les différents systèmes d'idées et de valeurs peuvent être adéquatement analysés, en répartissant dans un même ensemble toutes les idées identiques, de même qu'en séparant les idées ou les valeurs dissemblables. C'est seulement après cette première opération qu'il peut être question de compter ces manifestations à supposer que ceci soit possible, et à exécuter d'autres opérations d'un caractère mathématique ou statistique. Sans cela tous les calculs statistiques seront nécessairement sans signification, sans efficacité et ne donneront qu'un fallacieux simulacre de la connaissance véridique <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> *Ibid.*, pp. 696-697. Pour bien comprendre les précédentes affirmations, il est nécessaire d'être familiarisé avec ma théorie des *systèmes* et des assemblages (congeries) de phénomènes socio-culturels, élaborée dans mes ouvrages, *Dynamics, Society, Culture, and Personality, The Ways and Power of Love* et *Social Philosophies of An Age of Crisis*. Comme l'écrit un éminent sociologue contemporain : « À l'heure actuelle le seul effort persévérant et logique pour intégrer toutes les sciences particulières et spécialisées de la culture dans une théorie générale est celui de Sorokin... Son concept de base est celui de système. Et encore que ce concept ait été utilisé

Tel est la première limitation de l'application des méthodes statistiques à l'étude des systèmes psycho-sociaux.

La deuxième condition limitative consiste en une restriction importante imposée aux choix du statisticien au moment où il sélectionne ses différentes « variables ». En effet, placé devant un simple assemblage de phénomènes psycho-sociaux ou culturels, il peut isoler dans ce ramassis n'importe quelles bricoles et les ériger en « variables » afin d'étudier leur rapport. Théoriquement au moins, sa liberté en cette matière est illimitée.

Mais lorsqu'il s'agit des systèmes, la situation devient entièrement différente. Dans ce cas le choix des variables par le statisticien se trouve très étroitement restreint. Un biologiste statisticien ne peut pas, par exemple, choisir comme « variable » la jambe d'un cheval ou les organes digestifs d'un oiseau qui sont des parties hétérogènes de systèmes organiques différents. Il ne saurait non plus attendre des résultats probants d'une étude statistique comparée des rapports entre le bourdonnement d'une abeille et la locomotion d'un poisson, qui relèvent de fonctions dissemblables d'organismes différents. Présupposons qu'un biologiste ne se rende pas compte de l'unité d'un organisme, et des fonctions respectives qu'y jouent le cœur et l'estomac en tant qu'organes. Imaginons alors qu'il collectionne plusieurs quarts de cœurs et plusieurs moitiés d'estomacs du même genre d'organisme, et qu'il choisisse ces quarts et ces moitiés comme « variables », afin d'établir leurs relations ! L'absurdité d'une pareille recherche statistique est évidente. Certes un statisticien peut étudier les rapports entre le cœur et l'estomac dans un même organisme ou dans une série d'organismes analogue, mais il ne saurait découper arbitrairement le système, et les sous-systèmes qu'il comporte, en tranches, en morceaux, pour ensuite analyser avec fruit les relations respectives de ces parties découpées !

Fort heureusement aucun biologiste, n'entreprendrait une étude de ce genre. Mais il ne manque pas d'enquêteurs de systèmes psycho-sociaux qui commettent des impairs aussi graves, aussi ridicules.

---

par divers spécialistes... personne avant lui ne l'avait étendu à toutes les catégories de phénomènes culturels. » F. Zaniecki, *Cultural Sciences* (University of Illinois Press, 1952) p. 377. Des ouvrages récents, comme *The Human Group*, de C. C. Homans (New York, 1955), répètent de leur côté ce qui est exposé avec plus de détail dans le ch. VIII de mon ouvrage, *Society, Culture, and Personality*. D'autres travaux, où l'on commence à utiliser le concept de système social et culturel, comme *The Social System*, de T. Parsons, et l'ouvrage collectif *Toward a General Theory of Action*, publié sous la direction de Parsons et Shils, reprennent d'une manière parfois critiquable l'essentiel de ma théorie des systèmes sociaux et culturels. La convergence de ces conclusions, qu'on y ait abouti indépendamment ou sous mon influence, comme c'est le cas pour un nombre sans cesse croissant de sociologues et de spécialistes de psychologie sociale, confirme la validité de mon analyse des systèmes socio-culturels.

Sans se rendre compte de la différence fondamentale entre un système psycho-social et un simple conglomérat, des statisticiens « analystes factoriels » dépourvus de toute préparation traitent sans hésitation n'importe quel phénomène psychologique social ou culturel en tant que « variable », sans se demander si ce sont des systèmes ou simplement des ramassis d'éléments. En réalité, il n'y a pour eux que cette poussière de bricoles <sup>1</sup>.

Il en résulte que les sciences psycho-sociales sont encombrées de théories contradictoires au sujet de « variables indépendantes ou interdépendantes », de facteurs primaires ou secondaires concernant tel ou tel phénomène psychologique, social ou culturel. Elles foisonnent d'uniformités fallacieuses qui sont censées exprimer les relations entre ces diverses variables. Elles abondent en études statistiques où les problèmes sont le plus souvent mal posés et encore plus mal résolus <sup>2</sup>. Qu'on me permette d'invoquer quelques exemples connus qui justifient ces critiques.

Au lieu d'étudier en les distinguant les systèmes sociaux et culturels, les sous-systèmes et les simples assemblages constituant ensemble l'agglomération de Yankee City (Newburyport) <sup>3</sup>, W. L. Warner et P. S. Lundt découpent arbitrairement la population en six tranches (les catégories : entièrement supérieure, supérieure-inférieure, moyenne-supérieure, moyenne-inférieure, et ainsi de suite). Avec de tels découpages, ils mutilent les divers systèmes, sociaux et culturels de cette ville, en entassant dans la même « strate » des tranches arrachées à plusieurs systèmes effectifs qu'ils démolissent et qu'ils répartissent en

<sup>1</sup> C'est là précisément l'une des raisons essentielles de la superficialité, de la stérilité et de l'absence de cohérence d'une grande partie des études statistiques modernes portant sur les phénomènes psycho-sociaux. Les auteurs ne possédaient guère cette expérience directe des phénomènes sociaux étudiés, qui leur eût permis de participer à ces phénomènes et de les servir, et ils ne comprenaient guère la nature des systèmes d'idées et de valeurs qu'ils mesuraient et comptaient. On ne saurait donc s'étonner qu'un grand nombre de livres et de cours sur l'enseignement n'apportent pas grand-chose sur ce sujet, parce qu'ils sont écrits par des individus qui ne possèdent en eux-mêmes aucune expérience directe de l'éducation. Pareillement nous avons un amas de livres sur la famille et le mariage écrits par des célibataires et des personnes qui n'ont point eu d'enfants ; une pléthore d'études de sociologie industrielle pratiquée par des auteurs qui n'ont jamais eu aucune expérience directe d'une usine ni comme ouvriers, ni comme contremaîtres, ni comme directeurs ; et ainsi de suite. Il s'ensuit qu'en dépit de l'avalanche toujours plus forte de statistiques, de tables, d'indices, de coefficients et de formules chiffrées dans les travaux contemporains de sociologie et de psychologie, notre connaissance de ces phénomènes s'est bien peu améliorée et peut-être même ne s'est pas améliorée du tout. Tous ces chiffres sans vie et sans signification ressemblent à de mauvaises herbes qui envahissent les domaines respectifs de la sociologie et de la psychologie, en étouffant toutes les semences précieuses.

<sup>2</sup> P. Sorokin, *Society, Culture, and Personality*, p. 644. On trouvera là de même que dans mon ouvrage, *Sociocultural Causality, Space, Time*, un exposé détaillé de cette même critique, pp. 67 et suiv., et *passim*.

<sup>3</sup> W. L. Warner and P. S. Lundt, *The Social Life of a Community* (New Haven, Connecticut, 1941).

revanche dans des strates différentes de coupes avant appartenu au même système. À tout prendre ces opérations sont encore plus condamnables que celle que pratiquerait le biologiste hypothétique qui choisirait comme variables, ici le quart d'un cœur et là la moitié d'un estomac. Après avoir pratiqué ce découpage en six strates, nos auteurs consacrent un volume entier à l'étude, statistique et autre, de leurs rapports. Quoi d'étonnant s'ils n'ont pas réussi à mettre en lumière d'uniformités ni à décrire de manière convaincante le *modus vivendi* existant entre les diverses tranches. Aussi bien reconnaissent-ils eux-mêmes leur échec dans la préface et l'introduction du deuxième volume. Ils admettent que, contrairement à leur attente, les membres d'une même strate ne pensent ni ne se comportent de façon identique, ne possèdent pas le même système, de valeur ou le même style de vie et n'éprouvent pas de solidarité particulière les uns vis-à-vis des autres.

Dans leurs second et troisième volumes, les auteurs s'efforcent de remédier à cette difficulté, mais en réalité au lieu d'améliorer leurs résultats, ils les compromettent encore davantage. Ainsi ils choisissent 357 associations dans la ville et les répartissent arbitrairement en dix-neuf strates. Multipliant lesdites strates avec les six strates indiquées ci-dessus, ils obtiennent cinquante-quatre situations sociales encore plus artificielles. Ne se contentant pas de ce morcelage, ils divisèrent toutes les familles de Yankee City en vingt-quatre classes et convertirent celles-ci en cinquante situations sociales. Ensuite, ils étudièrent toutes les « cliques » de la ville et les découpèrent en trente et une tranches (strates). En fin de compte, à partir des six classes, dix-neuf strates fondées sur les associations, vingt-quatre rangs familiaux, cinquante situations sociales et trente et une cliques, ils obtenaient d'une manière quelque peu mystérieuse un total de quatre-vingt-neuf tranches découpées (situations). Ayant abouti à ces quatre-vingt-neuf situations, ils les décrivaient laborieusement et analysaient leurs relations réciproques. Comment s'étonnerait-on que les résultats de cette étude soient nuls pour tout ce qui concerne la structure réelle de Yankee City et les relations entre les systèmes sociaux et culturels que comprend cette ville ? Toutes ces recherches laborieuses et les nombreuses tables statistiques qui les accompagnent offrent un exemple éclatant de la façon dont on ne devrait jamais conduire une étude des systèmes sociaux et de leurs combinaisons. Warner et Lundt aboutissent à quelque chose qui ressemble à une parodie de la recherche statistique véritable : ils se comportent comme des bouchers plutôt que comme des anatomistes. La raison essentielle de leurs erreurs tient à l'ignorance de la différence spécifique qui sépare les systèmes des simples assemblages de morceaux et à leur méthode qui consiste à traiter les systèmes socio-culturels comme des ramassis d'un tas de bricoles. Les quelques contributions positives que nous offrent ces volumes se trouvent précisément dans les parties où la statistique n'intervient pas.

Nombre d'études de sociologie, de psychologie sociale et d'anthropologie culturelle portant sur des grandes villes, des agglomérations urbaines, des groupements locaux, des communes, pâtissent de ces découpages mécaniques. Comment s'étonner que, sauf pour certains renseignements isolés qui y

apparaissent, ces études n'aient guère fourni de connaissances valables sur la structure de ces ensembles intégrés, ni révélé d'uniformités significatives dans leurs rapports.

\*  
\* \*

Autres exemples célèbres de classifications arbitraires de phénomènes culturels selon des unités fallacieuses : les travaux de Danilevsky, de Spengler et de Toynbee groupant un nombre considérable de phénomènes culturels dans de pseudo-systèmes intitulés « Civilisations », « Types élevés de culture » ou « Types de culture historique ». Dans l'ensemble de l'histoire, Danilevsky distingue dix grandes civilisations : l'égyptienne, l'assyro-babylonienne, la chinoise, l'indienne, l'iranienne, l'hébraïque, la grecque, la romaine, l'arabe et enfin la germano-romaine ou européenne ; Spengler par ailleurs en distingue huit et Toynbee arrive au chiffre de vingt-et-un. Chaque civilisation est considérée par ces auteurs comme une unité réelle ou comme un système ; chaque civilisation naît, atteint la maturité, décline et meurt.

Or, lorsqu'on étudie en détail chacune, de ces civilisations, on s'aperçoit qu'elle ne constitue pas un système intégré, mais une vaste combinaison de systèmes divers, de sous-systèmes et d'assemblages d'éléments disparates ; au foyer de la prétendue unité culturelle plusieurs systèmes s'affirment et soutiennent des rapports éloignés avec d'autres systèmes ; et différents assemblages de phénomènes culturels s'étalent à travers des civilisations sans intégration effective. En bref « les civilisations » dont parlent Danilevsky, Spengler et Toynbee ne constituent pas un système culturel unifié, mais seulement un immense amalgame de phénomènes culturels. Et précisément, pour ce qu'elle ne constitue pas un système nettement intégré, une civilisation comprise dans ce sens ne saurait naître, croître ou mourir en tant qu'unité spécifique ; ce qui n'a jamais été intégré ne saurait se désintégrer. Ces auteurs ont réuni sous la rubrique « d'une civilisation unique » une série de systèmes socio-culturels distincts et des assemblages d'éléments disparates tout en projetant les diverses parties d'un seul et même système culturel dans des civilisations différentes. Tous ces errements proviennent de l'absence d'une distinction claire entre systèmes socio-culturels intégrés et ramassis d'éléments <sup>1</sup>.

On trouverait des exemples du même genre dans les théories dichotomiques du facteur dominant et du « retard » dans le domaine culturel, dont s'approchent dangereusement Karl Marx et Max Weber eux-mêmes. Ces théories reposent essentiellement (chez T. Veblen, L. Weber, A. Weber, R. M. MacIver, W. Ogburn, F. S. Chapin, et quelques autres) sur une répartition arbitraire de tous les

<sup>1</sup> W. L. Warner and P. S. Lundt, *The Status System of a Modern Community* (New Haven, Connecticut, 1942).



phénomènes socio-culturels en deux catégories fondamentales : les phénomènes matériels et les phénomènes non matériels. Ces théories avancent que, lors d'une modification d'ensemble, c'est l'élément matériel qui est en tête, tandis que la culture non matérielle suit avec retard, bien plus, que l'aspect matériel constitue une « variable indépendante », tandis que les œuvres culturelles sont toujours fonctions de ce facteur. De nombreuses données statistiques ont été mises en avant pour confirmer ces théories.

Or, à l'épreuve d'un examen attentif, lesdites théories paraîtront vagues et ambiguës ; dans la mesure où elles peuvent prétendre à quelque clarté, elles paraissent insoutenables. La première difficulté consiste dans la séparation radicale des phénomènes socio-culturels en phénomènes matériels et non matériels. Quelle que soit la signification exacte qu'on attribue, à ces deux catégories, – et cette signification varie considérablement selon les auteurs – aucune des deux ne constitue un système socio-culturel intégré ni un facteur variable, mais plutôt un pot-pourri de parties abstraites de systèmes différents et d'assemblages variés. En plus, à défaut des unités intégrées, les systèmes socio-culturels existants sont artificiellement découpés en deux parties tranchées qui, à leur tour, sont projetées dans deux systèmes artificiels : matériel et non matériel. Qu'on imagine un instant une théorie biologique qui scinderait tous les phénomènes vivants en deux catégories ; ceux qui concernent la vie matérielle, comprenant tous les aspects physiques de l'organisme, et ceux qui constituent sa vie non matérielle, à savoir toutes les fonctions de l'organisme circulation, respiration, alimentation, liquide ou solide, digestion, miction et ainsi de suite). Que l'on suppose, d'autre part, que les phénomènes matériels prennent la tête tandis que les phénomènes non matériels sont en retard dans le processus de transformation propre à la vie et que, par voie de conséquence, l'aspect matériel détermine la vie non matérielle. Cette conception caricaturale ne serait pas sans ressemblance avec toutes les théories sociologiques sur le retard culturel et sur le facteur matériel dominant.

En réalité tous les phénomènes socio-culturels empiriques sont constitués à la fois par des éléments matériels et des éléments non matériels interpénétrés et fusionnés. Les derniers sont représentés par les significations, les valeurs, les modèles techniques. La part matérielle comprend au contraire l'ensemble des objets extérieurs, des instruments, des véhicules grâce auxquels les significations, les valeurs et les modèles techniques sont incorporés dans le tout, objectivés, matérialisés et communiqués à autrui. Ainsi un système religieux consiste dans l'ensemble de croyances, de valeurs, de règles rituelles, tous éléments non matériels, et d'autre part, dans l'ensemble des temples, bâtiments, peintures, statues, objets du culte, livres, ressources financières, immobilières, et autres possessions matérielles du groupe religieux, des comportements cérémoniels et rituels exécutés en conformité avec les règles spéciales propres à chaque culte, et enfin dans l'ensemble des membres d'un corps religieux comme l'Église catholique ou l'Islam.

Pareillement un système scientifique consiste dans la totalité des théories, idées, valeurs et règles non matérielles incorporées dans les institutions d'éducation et de recherche avec leurs bâtiments, laboratoires, bibliothèques, musées, opérations d'enseignement et de recherche conduites selon les règles de la méthode scientifique, tout ceci effectué par des individus et des organisations scientifiques matériellement réels. De même encore un système juridique consiste dans la totalité des lois, règlements, règles de procédure judiciaire, dont l'ensemble constitue la partie non matérielle du système, et d'autre part, les livres contenant les codes et les précédents judiciaires, les bâtiments, prisons, forces policières et tribunaux, les organismes de détection des crimes et délits, les arrestations, etc. Cette distinction s'applique à tous les systèmes socio-culturels. Chacun de ceux-ci est constitué d'une part matérielle et d'une part non matérielle. Chacun possède sa technique particulière que celle-ci concerne la recherche scientifique, le service religieux, la composition d'une œuvre musicale, la procédure suivie devant un tribunal, la manière de peindre un tableau, d'écrire une pièce de théâtre ou de gérer une entreprise commerciale <sup>1</sup>.

En bref, la théorie dichotomique du facteur prédominant qui est matériel et des variables non matérielles qui sont en retard par rapport au premier est, soit dépourvue de sens, soit insoutenable sous sa forme générale. Elle viole les règles scientifiques concernant la classification des phénomènes en catégories et celles qui président à la constitution des concepts logiques.

Cette théorie serait plus cohérente si elle se bornait à affirmer que lors de la transformation d'un système socio-culturel, l'élément matériel est toujours en avance sur l'élément non matériel. D'une meilleure tenue logique, cette proposition théorique reçoit néanmoins de fréquents démentis par des faits connus. Ce sont plutôt les théories, idéologies, croyances, idées, valeurs et modèles techniques, à savoir, la partie non matérielle du système socio-culturel qui sont le plus souvent en avance et poussent vers des changements. Certes, il y a parfois des exceptions, mais qui n'infirmement nullement la portée de notre observation <sup>2</sup>.

Il y a d'autres versions des théories des facteurs de retard et d'avance, selon que l'on considère que c'est un système scientifique, religieux, ou économique qui se trouve prendre la tête dans le processus de changement. Toutefois, ces versions peuvent toutes se voir opposer des démentis donnés par les faits eux-mêmes ou par l'analyse logique <sup>3</sup>. Toute cette parenthèse montre bien le risque d'erreur qui

<sup>1</sup> Voir mon analyse et ma critique de ces théories dans P. Sorokin, *Social Philosophies of An Age of Crisis* (Boston, 1950), ch. III, IV, V, XII.

<sup>2</sup> Voir l'analyse détaillée des composantes entrant dans la structure des phénomènes socio-culturels, dans P. Sorokin, *Society, Culture, and Personality*, ch. III, IV. Pour une critique détaillée des théories dichotomiques, cf. *ibid.*, ch. XLIV ; *Social and Cultural Dynamics*, vol. IV, ch. IV. Dans ces ouvrages toutes les diverses théories dichotomiques sont analysées et critiquées.

<sup>3</sup> Sur cet ordre de changement, voir P. Sorokin, *Society, Culture, and Personality*, pp. 580 et suiv.

affecte les investigations statistiques appliquées aux rapports statiques ou dynamiques inhérents aux systèmes sociaux en s'affirmant entre eux, quand ces systèmes sont confondus avec des assemblages ou bien traités comme des variables isolées. L'erreur se produit lorsque les variables sont choisies aveuglément sans tenir compte de leur participation indissoluble à un système vivant, ou au contraire de leur simple présence dans un ramassis d'éléments hétérogènes.

\*  
\* \*

Je mentionnerai ici un troisième exemple de ce type d'erreur imputable à la confusion entre système intégré et assemblage, à savoir la bétise qui consiste à considérer une partie de système en tant que variable indépendante (ou en tant que cause ou facteur prédominant), tandis que le système total est envisagé comme une variable dépendante (à savoir un effet ou un phénomène conditionné). Cette illusion ne serait pas sans analogie avec celle qu'entreprendrait un hypothétique biologiste qui déclarerait que la moustache, la pigmentation des yeux, la forme du bras, d'une glande ou des organes sexuels ou de n'importe quelle partie de l'organisme est un facteur primordial, une variable indépendante déterminant la structure anatomique de même que les fonctions physiologiques de la totalité dudit organisme.

Si ce même biologiste hypothétique faisait valoir qu'une seule partie de l'organisme est la cause de tous les changements à la fois anatomiques, physiologiques, psychologiques, que l'organisme subit dans son mouvement de l'enfance à l'adolescence et de la maturité à la vieillesse, l'absurdité d'une semblable théorie concernant la dynamique de l'organisme éclaterait au grand jour. Dans l'un et l'autre cas, l'erreur consiste à attribuer à une partie d'un organisme le rôle de facteur prédominant et à considérer cette partie isolée comme plus puissante que le système dans sa totalité. Le contresens est si évident qu'une théorie de ce genre n'a aucune chance de voir le jour en biologie.

Mais pour ce qui est des systèmes socio-culturels plus difficiles à étudier, l'illusion n'est pas aussi patente. En conséquence des théories des facteurs prédominants isolés de l'ensemble font florès dans le domaine des sciences psycho-sociales. Peu familiarisés avec les différences fondamentales qui séparent les systèmes socio-culturels et les ramassis d'éléments disparus, la plupart des statisticiens en sociologie, en psychologie sociale, en histoire, en anthropologie, en sciences économiques et politiques, et même parfois les savants qui ne sont pas férus de statistiques, érigent en facteur prépondérant une variable économique, technologique, scientifique, religieuse, philosophique, juridique, ou artistique et s'efforcent de rendre compte ainsi de la structure et du dynamisme d'autres aspects de phénomènes socio-culturels, alors que leur facteur de prédilection ne peut jouer un rôle quelconque que lorsqu'il n'est pas isolé de la totalité. En admettant que

pour un simple entassement de phénomènes socio-culturels hétérogènes l'appel à des facteurs isolés hypothétiques soit légitime, lorsqu'il s'agit de systèmes socio-culturels intégrés, l'erreur doit être reconnue comme aussi grave que celle que commettrait notre biologiste imaginaire. Or, les facteurs isolés par de nombreux théoriciens récents relèvent de systèmes indiscutables ou constituent eux-mêmes des systèmes. Ainsi la variable de la religion où nombre de théoriciens verraient un facteur prédominant sur les manifestations économiques, scientifiques, juridiques ou morales d'une société, se trouve être un système particulier, intégré dans un système total plus vaste, celui des diverses sociétés et civilisations orientales et occidentales. On en dirait autant des facteurs moraux ; il s'agit de systèmes partiels intégrés dans des systèmes socio-culturels plus vastes.

J'ai montré en détail, à propos des civilisations gréco-romaine et occidentale, et plus rapidement à propos de systèmes culturels de l'Égypte ancienne, de la Chine et de l'Inde, que, pour tous ces ensembles, la langue, les sciences, la technologie, la philosophie, la morale, le droit, les beaux-arts, la sculpture, l'architecture, la musique, la littérature, les phénomènes économiques et politiques, de même que les groupements sociaux particuliers ne constituaient pas simplement des nombres statistiques ou des assemblages, mais des systèmes intégrés dont les manifestations particulières sont liées par des relations de cohérence logique et esthétique, de même que par ceux d'une interdépendance causale (ou observable empiriquement). J'ai également montré dans ce même ouvrage que tous ces systèmes : scientifique, technologique, religieux, philosophique, artistique, économique et politique constituent des ensembles interdépendants et des parties d'un système socio-culturel plus vaste <sup>1</sup>.

Comme toujours lorsqu'il s'agit des parties d'un système, tous ces différents systèmes partiels sont rattachés entre eux de façon à former un système global par les doubles liens de la cohérence significative et de l'interdépendance causale. Leur intégration mutuelle dans un super-système est précisément la raison pour laquelle ils changent ensemble et simultanément. Ainsi lorsque l'orientation intuitive de l'un de ces systèmes apparaît, l'orientation intuitive des autres systèmes et du super-système lui-même se manifeste également. Il en va de même lors du déclin de cette orientation. Pareillement, le développement ou le déclin de l'orientation sensualiste dans l'un de ces systèmes, correspond au développement ou au déclin de la même orientation dans les autres systèmes et dans le super-système. Certes, le degré d'interdépendance et les modalités du synchronisme peuvent varier : dans certains cas, interdépendance et synchronisme manifestent un plus grand degré de rigueur, mais en dépit de variations de ce genre, les orientations demeurent les mêmes dans tous les systèmes. On observe également un rapport significatif et une causalité unissant les systèmes partiels au super-système global. Il s'agit ici de trois modes d'interdépendance : chaque partie dépend des autres parties du système ; chaque

<sup>1</sup> Voir *Society, Culture, and Personality*, ch. XXXVIII, XLIII, XLV, et *passim*.

partie dépend du système ou du super-système considérés dans leur totalité ; à son tour, le système ou super-système total dépend de chacune de ses parties.

À la lumière de ces thèses on apercevra clairement les erreurs des théories qui isolent un seul facteur. Marx et les autres partisans d'une interprétation économique de l'histoire s'attachent au sous-système économique, concrétisé par les « moyens et instruments de production », et l'érigent en facteur déterminant les changements et les structures de tous les autres systèmes y compris la « superstructure constituée par l'idéologie et la religion ». Lorsque Max Weber choisit l'éthique économique et la religion comme facteur prépondérant et s'efforce d'expliquer par cette « variable indépendante » les propriétés statiques et dynamiques des autres systèmes (y compris le système économique) et du super-système total, il commet la même erreur de voir le système total comme conditionné par une de ses parties <sup>1</sup>. Comment s'étonnerait-on, dans ces conditions, que pour rendre compte des processus historiques on invoque toute une pléthore de facteurs prédominants, dissonants et même contradictoires ainsi que de variables indépendantes ? Comment s'étonnerait-on, pareillement, que le rapport entre les mêmes variables soit souvent exprimé par des équations contradictoires ? Selon Max Weber,  $E = f(Wer)$ , « la variable économique est fonction de la variable indépendante constituée par l'éthique économique et la religion ». Au contraire selon Marx,  $Wer = f(E)$ , à savoir « l'éthique et la religion sont des fonctions du facteur économique ». Étant donné que chacune de ces variables est considérée comme un conglomérat de facteurs divers, sans tenir compte du fait qu'ils puissent appartenir à un système ou à un super-système, il n'est guère étonnant que Weber et Marx en arrivent à des conclusions opposées dans leur étude des rapports reliant entre elles les variables économique et religieuse. Pour Weber, le protestantisme est le facteur prépondérant dans le développement du capitalisme ; au contraire, pour Marx, c'est le capitalisme qui engendre le protestantisme. Ne soyons pas surpris que l'une et l'autre de ces conclusions soient inexactes. Le facteur économique n'a point engendré le protestantisme, non plus que le protestantisme n'a engendré le capitalisme, mais ces deux systèmes, concurremment avec des systèmes scientifique, philosophique, esthétique, juridique, éthique et politique, se sont modifiés dans un rapport d'interdépendance en tant que parties d'un nouveau super-système socio-culturel européen, caractérisé par une orientation sensualiste. Selon le triple rapport d'interdépendance que nous avons indiqué, chaque partie est à la fois cause et effet par rapport au système total et le système lui-même entretient ce même rapport avec chacune de ses parties. Toute tentative pour remplacer cette interdépendance à trois dimensions par une théorie simpliste haussant un facteur unique au rôle de cause décisive des changements du système global, repose sur une confusion logique et sur une erreur de fait.

Car, en fin de compte, ce sont la complexité et la subtilité des ensembles psycho-sociaux et culturels comme de leurs manifestations qui induisent en erreur les études statistiques et les poussent à des conclusions fallacieuses. Prenons parmi

<sup>1</sup> Cf. P. Sorokin, *Social and Cultural Dynamics et Crisis of our Age*.

beaucoup d'autres exemples, une manifestation des États-Unis, en tant que système socio-politique, à l'époque contemporaine : la guerre froide avec l'Union soviétique. Empiriquement l'activité des États-Unis pendant cette période se manifeste par une longue série d'actions fort diversifiées et d'événements hétérogènes répandus sur toute la planète : une production fébrile d'armements et de bombes atomiques ; une conscription accélérée ; des prêts et une aide financière à divers alliés ; un accroissement des impôts ; jusqu'à ces derniers temps le plein emploi de la main-d'oeuvre ; l'établissement de bases militaires sur tous les continents ; l'échange d'innombrables communications diplomatiques ; une surabondance de discours chez les politiciens ; l'encouragement du patriotisme et du loyalisme ; l'institution d'opérations comme les chasses aux sorcières dirigées contre les éléments subversifs ; la limitation de la liberté et des droits inaliénables du citoyen ; la constitution de la « Voix de l'Amérique » et d'autres organismes de propagande ; une augmentation du nombre de prières adressées à Dieu pour qu'il châtie les communistes athées ; la destruction par le feu de livres hérétiques, un grossissement énorme du mouvement des navires de guerre et des avions ; l'assassinat massif des habitants des îles situées dans l'Océan où se poursuivent des expériences atomiques ; des ventes-records de certains genres de livres alors que d'autres types de publications ne trouvent plus preneurs ; la destruction totale de nombreuses villes et de nombreux villages, des millions de tués et de mutilés dans des opérations de « police » du genre de celles de Corée. Et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'apparaisse un changement énoncé dans les programmes de la radio, de la télévision et du cinéma, jusqu'à ce que des millions d'êtres humains éprouvent un sentiment de peur, d'insécurité ou de satiété. Tous ces phénomènes et des milliers d'autres répandus sur toute la planète sont des manifestations de la guerre froide aux États-Unis et cette entreprise elle-même n'est qu'un aspect de l'ensemble socio-politique constitué par ce pays.

Si nous n'étions pas familiarisés avec le fait que les États-Unis possèdent un système socio-politique organisé et que toutes les activités précitées relèvent d'une guerre où les États-Unis sont impliqués, il nous serait fort difficile d'apercevoir que tant de manifestations, d'événements, de phénomènes hétérogènes sont en réalité solidaires les uns des autres, comme le sont les conséquences de la guerre froide, et relèvent du même système socio-politique. S'il ne part pas de cette connaissance, aucun statisticien, aucun observateur empirique ne pourra découvrir la liaison étroite entre, mettons, l'ascension du sénateur MacCarthy, la radio-activité des bateaux de pêche japonais, le limogeage d'un maréchal français, les massacres perpétrés en Indochine, les discours de Vichynsky ou de Lodge aux Nations Unies, les purges effectuées par Tito, le suicide du Secrétaire américain à la guerre, Forrestal, l'augmentation du prix du café, la victoire républicaine à l'élection présidentielle de 1952, l'accroissement du taux des naissances, la nomination de Mme Luce comme Ambassadeur des États-Unis à Rome, l'énorme accroissement du nombre des morts dans la guerre de Corée, le succès sensationnel des prédications de Billy Graham et mille autres manifestations relevant aux États-Unis de la guerre froide.

Même si un habile statisticien pouvait deviner qu'il existait un rapport entre plusieurs de ces variables et leur consacrait une étude, il serait néanmoins dans l'impossibilité de découvrir par des procédés purement statistiques les rapports tangibles d'interdépendance qui les unissent, sans parler des rapports que lesdites variables entretiennent avec des milliers d'autres variables. Les méthodes statistiques sont en effet inadéquates en vue de l'étude de phénomènes aussi hétérogènes que ceux impliqués par l'ensemble des manifestations de la guerre froide aux États-Unis. En isolant les rapports de certaines variables le statisticien court le risque de faire fausse route précisément, pour les avoir considérées comme des données en vrac, sans lien avec l'ensemble des activités de guerre des États-Unis. J'ai souligné la différence entre les deux genres de rapports, celui, d'une part, entre variables ne relevant que d'un assemblage des éléments hétérogènes et celui, d'autre part, de phénomènes intégrés dans le même système socio-culturel. Beaucoup d'erreurs que j'ai signalées précédemment proviennent de cette confusion entre assemblage et systèmes.

Les lignes qui précèdent font donc apparaître un autre biais par lequel les erreurs s'infiltrèrent dans les études statistiques et qui tient essentiellement à la complexité des phénomènes et des systèmes socio-culturels. Lorsque des sociologues appliquent la méthode statistique et même la méthode inductive, sans tenir compte de la profonde différence entre assemblage et système en matière psycho-sociale, il est certain qu'ils arrivent à des conclusions erronées et à des formules fallacieuses.

#### **4. Conclusion**

[Retour à la table des matières](#)

Les deux derniers chapitres ont essayé d'accentuer les vertus et les vices des méthodes mathématique et statistique appliquées aux études des phénomènes psycho-sociaux. Cette analyse montre que lorsqu'on les utilise d'une manière adéquate et en vue de saisir des phénomènes qui se prêtent à l'analyse quantitative, elles ont rendu de réels services à notre connaissance de l'univers psycho-social. Elles paraissent contenir de plus riches promesses qu'elles n'ont jusqu'ici livré de fruits tangibles, car en réalité les résultats obtenus particulièrement pour ce qui est de l'étude des uniformités, des facteurs et des causes, ont été relativement bien modestes. Le caractère un peu décevant des réalisations dans ce domaine est encore aggravé par l'abus que nous qualifions de « *quantophrénique* », des techniques mathématiques et statistiques. Et, hélas ! on ne comprend que trop la diffusion de ces recherches statistiques purement mécaniques et sans valeur pendant ces dernières années si l'on mesure l'attrait d'un slogan comme « la recherche précise et quantitative » qui est devenu une sorte de manie pour beaucoup de chercheurs, ceux précisément auxquels font défaut le discernement, la logique, l'expérience, la formation scientifique, voire l'inspiration qui leur permettraient d'utiliser efficacement la quantification.

Chacun est devenu, sous l'égide de cette épidémie de quantophrénie, chercheur scientifique ou enquêteur savant, pour peu qu'il prît quelques feuilles de papier, qu'il les remplit de questions de tout acabit, qu'il envoyât des questionnaires à tous les correspondants possibles, qu'il reçût des réponses, les classifiât d'une façon ou d'une autre, en décomptât le contenu avec une machine à calculer et disposât les résultats en tables » (ceux-ci indiquant des pourcentages obtenus pour ainsi dire machinalement, des coefficients de corrélation, des indices, des corrections pour les déviations normales et autres erreurs probables), pourvu enfin qu'il écrivît un article ou un livre bourrés de chiffres, de tables, de formules et d'indices, toutes preuves tangibles d'une recherche « objective, systématique, précise, quantitative, ». Il s'est créé de véritables rites dans la recherche contemporaine en sociologie, en psychologie et dans les autres sciences psycho-sociales ; ces rites peuvent être effectués mécaniquement par une foule d'officiants plus ou moins préparés à les exécuter. Cependant, si l'on peut se leurrer et faire illusion à un certain nombre de gens, on ne peut pas mentir devant l'histoire. La Némésis est déjà en marche : la stérilité, et l'erreur sont les conséquences des prétentions fallacieuses caractéristiques des sciences psycho-sociales d'aujourd'hui. L'échec devient de plus en plus patent. Comme je l'établirai plus loin dans le chapitre intitulé « L'Impasse », en dépit de tout notre narcissisme, la somme considérable d'énergie et de fonds non moins importants qui ont été gaspillés à la recherche pseudo-mathématique et statistique dans notre domaine, n'ont abouti qu'à des résultats singulièrement modestes, sans parler de la surprenante notoriété de nombreuses faillites. Si nous voulons avancer sur la voie royale de la découverte dans le domaine des sciences psycho-sociales, force nous sera d'éviter toutes les fondrières, toutes les embûches que les pseudo-mathématiques et les statistiques truquées accumulent sous nos pas.



## CHAPITRE IX

# LE CULTE DE LA PHYSIQUE SOCIALE ET DE LA MÉCANIQUE MENTALE

### 1. Faux semblants de la sociologie et de la psychologie naturalistes

[Retour à la table des matières](#)

Comme nous l'avons indiqué précédemment, la plupart des faiblesses des sciences psycho-sociales d'aujourd'hui sont dues à une imitation maladroite de la physique ; la testomanie, la quantophrénie, l'abus de la méthode opérationnelle, les troubles du langage, l'« amnésie » et les autres maladies courantes dans notre domaine sont des conséquences de l'accaparante obsession mentionnée. Cette orientation est malencontreuse pour plusieurs raisons : d'une part, les partisans de cette sociologie et de cette psychologie assimilées à des sciences naturelles possèdent en général peu de lumières sur l'état présent de la physique. Leur « physique sociale » et leur « mécanique mentale » se fondent bien davantage sur une pseudo-physique de leur cru et sur une mécanique dans une large mesure périmée que sur les théories physiques contemporaines. D'autre part, les praticiens des sciences naturelles désireux de faciliter aux sciences psycho-sociales leur assimilation à la science physique ne s'y connaissent guère le plus souvent, ni en sociologie, ni en psychologie. Quoi qu'il en soit les résultats sont déplorables dans les deux cas.

Une autre raison de l'échec de ces emprunts tient au caractère même de cette imitation servile de la physique par les représentants des sciences psycho-sociales. Ceux-ci paraissent perdre de vue un fait essentiel, à savoir qu'aucune des sciences naturelles bien établies n'est parvenue à la maturité par une simple imitation d'une autre science, surtout lorsque celle-ci est très différente. Chacune de ces disciplines a élaboré pour elle-même des concepts de base, des séries uniformes, des méthodes et des techniques, en se traçant à elle-même un chemin adapté à la structure des phénomènes envisagés. Ainsi les concepts fondamentaux, les lois, les méthodes, les techniques de la physique diffèrent de ceux de la chimie ou de la biologie, la réciproque étant vraie aussi. Tout ceci s'applique encore davantage aux phénomènes psycho-sociaux. Un de leurs éléments constitutifs essentiels : « les

significations, les valeurs immatérielles, l'expérience humaine vécue » rendent ces phénomènes radicalement irréductibles aux phénomènes physiques. Il n'y a aucune raison de croire qu'en plongeant dans l'océan des phénomènes psycho-sociaux, le filet constitué par le réseau conceptuel propre à la physique, on puisse saisir quelque prise importante et découvrir des régularités propres à la condition humaine. La réalité prise en question s'échappe par les mailles d'un filet peu adapté à sa capture, et l'on ne tient finalement que quelques débris insignifiants ayant peu de rapport avec le domaine étudié. Ces raisons rendent compte de la vanité de tous les efforts qui, depuis des siècles, visent à édifier une sociologie et une psychologie qui deviendraient des « sciences naturelles » ; les plus récentes tentatives ne font nullement exception.

Dans les chapitres précédents, nous avons mis en évidence la stérilité de ces procédés dans leur application à plusieurs champs d'investigation : l'adoption abusive du langage de la physique, la manie des tests, la quantophrénie, la méthode opérationnelle et ainsi de suite. Nous allons ci-après analyser d'autres exemples de cette imitation servile ; comme, ci-dessus notre critique, portera sur des problèmes de base plutôt que sur des détails secondaires.

## **2. La méthode expérimentale**

[Retour à la table des matières](#)

Nous avons précédemment, dans le chapitre sur les méthodes opérationnelles, souligné l'importance prééminente de la méthode expérimentale dans le développement des sciences naturelles. Encore qu'elle n'ait pas été la seule à faire apparaître les uniformités les plus importantes et à légitimer les généralisations essentielles de ces disciplines, elle a rempli néanmoins un rôle exceptionnellement efficace et fécond. Ce succès a paru légitimer son application à l'étude des phénomènes psychosociaux. Pourquoi en effet, si elle a réussi dans un domaine, ne connaîtrait-elle pas un succès semblable dans l'autre ? D'où les très nombreux recours à cette méthode dans toutes les branches de la recherche psycho-sociale, d'où aussi sa popularité dans la psychologie et la sociologie contemporaines.

Si les soi-disant « psychologues et sociologues expérimentateurs » utilisaient véritablement la méthode expérimentale, dans des conditions adéquates et contrôlées, leurs efforts ne pourraient être qu'approuvés et aucune objection ne serait soulevée contre leurs techniques d'expérimentation ; tel n'est cependant pas le cas. En raison de l'immense complexité des phénomènes psychosociaux et de l'intensité de leurs variations, en raison de la difficulté qu'il y a à isoler et à contrôler les conditions où se déroule l'expérience, en raison des limitations juridiques et autres visant l'expérimentation sur des êtres humains, la possibilité même d'appliquer des techniques expérimentales authentiques à des faits psychiques et sociaux a été extrêmement réduite, surtout pour ce qui est de l'étude des problèmes fondamentaux propres à ces disciplines. Constatons-le avec regret :

*la plupart des études expérimentales en sociologie et en psychologie – et elles sont nombreuses – sont plutôt des pseudo-expérimentations qui n'entretiennent qu'un rapport très lointain avec la véritable méthode expérimentale.*

Bien peu de ces études prétendent « expérimentales » satisfont aux exigences de l'induction telles qu'elles ressortent des méthodes de la concordance, de la différence ou des variations concomitantes, etc.<sup>1</sup>. Si, en langage simplifié, « la règle fondamentale de la méthode expérimentale est de ne faire varier qu'un facteur à la fois, toutes les autres conditions demeurant strictement constantes » alors, aucune des expérimentations analysées dans les ouvrages de F. S. Chapin ou de E. Greenwood<sup>2</sup>, ne le sont véritablement. Pareillement, à l'exception d'expérimentations purement physiologiques, la plupart des études « expérimentales » de phénomènes strictement psychologiques sont fallacieuses, du moins en ce qui concerne leur caractère expérimental<sup>3</sup>.

La majorité des expérimentations dans l'ordre sociologique et psychologique consistent en une comparaison d'un groupe expérimental avec un groupe dit « contrôle », ou dans une observation d'un cadre avant et après l'intervention de conditions ou d'actions dont l'étude constitue l'objet de l'expérience. Il peut y avoir différents degrés dans l'assortiment des interventions ; l'expérimentation peut remonter de l'effet à la cause ou vice versa ; l'expérimentation peut être unique ou bien elle peut être répétée ; mais quelle qu'en soit les modalités, l'essentiel dans la majorité des expérimentations psycho-sociales tient aux deux procédures indiquées ci-dessus : premièrement la comparaison d'un groupe dit expérimental avec un groupe de « contrôle » qui lui n'est pas considéré comme variable expérimentale ; deuxièmement l'observation d'un même, cadre avant et après qu'il ait été exposé aux conditions expérimentales.

Les deux techniques échappent à vrai dire aux conditions d'une expérimentation véritable. En effet, lors de la confrontation du groupe expérimental avec le groupe de contrôle, l'expérimentateur n'a jamais affaire à deux groupes absolument identiques à tous égards, sauf pour ce qui est de la caractéristique étudiée. Deux ensembles parfaitement assortis pour ce qui est, par exemple, de dix traits psycho-sociaux essentiels, à savoir le résultat du test

<sup>1</sup> Cf. à propos de la méthode inductive et expérimentale de J. S. Mill, *A System of Logic* (London, 1843) book 3, et *passim* ; J. Venn, *The Principles of Empirical and Inductive Logic* (London, 1889) ; ainsi que l'utile analyse des travaux sur les méthodes inductive, déductive et expérimentale fournies par P. H. Furfey, *The Scope and Method of Sociology* (New York, 1953) ; Z. Znaniecki, *The Method of Sociology* (New York, 1934) ; P. Sorokin, *Sociocultural Causality, Space, Time*. Voir également R. Carnap, « Inductive Logic and Science », *Proceedings of the American Academy of Arts and Sciences*, LXXX (1953), pp. 89-197.

<sup>2</sup> Cf. F. S. Chapin, *Experimental Designs in Sociological Research* (New York, 1937) ; E. Greenwood, *Experimental Sociology* (New York, 1945).

<sup>3</sup> Cf. G. and L. B. Murphy, *Experimental Social Psychology* (New York, 1931, et éditions subséquentes).

d'intelligence, le sexe, l'âge, la race, la nationalité, la religion, l'instruction, le revenu, la profession et le domicile peuvent différer profondément pour ce qui est de centaines d'autres traits importants : par exemple, dans leurs croyances morales et juridiques, leurs valeurs esthétiques, leurs préférences scientifiques, leurs doctrines philosophiques, leur tempérament, leur émotivité, leurs états d'âmes dominants, leurs sports préférés, leurs aliments et boissons de prédilection, leurs préférences pour les blondes ou pour les brunes ou encore pour les individus de petite taille ou les individus de grande taille, leurs goûts en matière de films et de programmes de télévision, et ainsi de suite. Dans la plupart des expériences qui consistent à assortir deux cadres, la comparaison est rarement valable pour plus de deux à cinq traits ; il est même rare de pouvoir en considérer dix comme dans le cas hypothétique que nous envisagions. Ce qui signifie que les ensembles confrontés ne sont assimilables que pour quelques caractéristiques seulement, prises parmi des centaines de traits à propos desquels ils différeraient. Bien plus, même si on obtenait l'apparence d'une correspondance exacte des dix traits psychosociaux précités, l'assortiment pour ce qui concerne chacun de ces traits en particulier n'est jamais absolument parfait. Une similarité apparente pour ce qui est du sexe, de l'âge, de la profession, de la religion, des attaches politiques, n'exclut en rien des différences profondes entre les individus et les groupes confrontés, même pour ce qui est de la similarité visée.

Si cinq cents personnes sont classées sous la rubrique « catholiques » en matière de religion, « républicains » par leurs attaches politiques, « professeurs d'universités » quant à leur profession, ceci ne signifie nullement qu'elles soient identiques quant à leur religion, leur orientation politique, ou leur occupation effective. Il y a peu d'analogie entre le catholicisme d'un converti chinois et celui d'un bénédictin devenu évêque, d'un membre du cercle « Catholic Worker » et du cardinal Spellman, du sénateur MacCarthy et de M. Jacques Maritain, des prêtres-ouvriers français et des « Chevaliers de Colomb ». Pareillement, les républicains de gauche diffèrent profondément aux États-Unis des républicains de droite, et le terme même « parti républicain » désigne des choses très différentes pour de nombreuses orientations à l'intérieur dudit parti. Les différences seraient encore plus frappantes entre professeurs d'université. Cet ensemble recouvre d'énormes inégalités entre les professeurs titulaires, les professeurs sans chaire, les maîtres de conférences, entre des hommes connus et des inconnus, bien ou mal rémunérés, conservateurs de tendances avancées, spécialisés dans les sciences naturelles ou dans les sciences sociales, enseignant dans des universités importantes ou secondaires. Ceci s'applique aussi bien à toutes les autres caractéristiques qui ont été assorties pour le groupe expérimental et le groupe de contrôle. En réalité, loin de désigner une identité des cadres comparés, l'expression « assorti pour ce qui est de l'âge, du sexe et du revenu » recouvre de profondes dissemblances entre ces cadres. Presque tous ces assortiments n'offrent qu'une illusion de similarité qui déguise souvent des différences fondamentales pour ce qui est de la variable recherchée.

Cette constatation s'applique particulièrement au type d'assortiment utilisé habituellement dans les études psycho-sociales prétendument expérimentales, car cette opération se pratique, le plus souvent d'une façon très superficielle en se bornant à enregistrer les réponses faites par des individus que l'on interroge sur leur religion, leur âge, leur profession, leur revenu ou n'importe quelle autre caractéristique. Il est bien rare que les enquêteurs tentent de vérifier ou d'approfondir ce qu'un individu a vraiment voulu dire en parlant de sa religion, de ses convictions politiques, ou de son niveau de vie, quel est le contenu effectif de ces termes pour lui, et comment chacune de ces variables se répercute sur son idéologie, ses émotions, ses désirs et ses conduites observables.

Pour résumer :

a) Dans des expérimentations de ce genre, on envisage un cadre, *A* possédant des centaines de caractéristiques : *a, b, c, d, n, m, k, l, ... S... x, y* ; et un cadre *B* possédant également des centaines de caractéristiques : *a', b', c', h, g, i, p, e, q, ... Z*.

b) Les expérimentateurs admettent que s'ils assortissent les cadres *A* et *B* pour ce qui est des traits *a, b, c*, alors ces cadres deviennent identiques dans tous leurs traits, sauf pour ce qui est de la variable expérimentale *S*, qui est alors considérée comme source de toutes les différences entre *A* et *B*.

c) Ces conclusions sont illégitimes parce qu'une parfaite concordance, même pour ce qui est de *a, b, c*, est rarement obtenue ; au lieu d'une identité entre les traits assortis, nous ne rencontrons en général qu'une similarité apparente, de *a* avec *a'*, de *b* avec *b'* et de *c* avec *c'*.

En sus des changements dus à la variable *S*, *A* et *B* diffèrent par des centaines d'autres caractéristiques : *h, g, i, p, e, q, ... z* pour *B* et *d, n, m, k, l, ... S, ... x, y*, pour *A*. Dans cet océan de différences l'action du facteur *S* ne peut être isolée et étudiée expérimentalement. Aucune des méthodes de concordance, de différence, de variations concomitantes ou de résidu, n'est applicable à des ensembles aussi hétérogènes. Ils demeurent désassortis et comme rien n'est ici identique, il s'ensuit que rien n'est constant et que rien ne peut être rigoureusement contrôlé. Le rapprochement entre les deux cadres n'a rien à voir avec une véritable confrontation expérimentale, et on ne saurait en tirer des conclusions valables au sujet de la variable *S* qui était l'objet de la recherche. Quelles que soient les variations étudiées elles ne permettent pas de mettre en lumière une ressemblance ou une différence entre les cadres *A* et *B* qui soit un effet spécifique propre au facteur *S*.

La tentative de découvrir le rapport effectif existant entre des variables dépendantes et indépendantes est une entreprise laborieuse et risquée, même lorsque la configuration de variables est infiniment moins complexe. Supposons que nous observions que l'eau bout tantôt à 99°, tantôt à 100°, tantôt à 101°

centigrade. Imaginons que nous ne sachions pas quel est le facteur réel qui détermine le point d'ébullition et que nous nous consacrons à la tâche de découvrir ce facteur expérimentalement. À première vue, cela paraît très simple. Il nous suffit d'appliquer les règles inductives de la concordance, de la différence, de la variation concomitante. Mais dès que les expériences commencent, d'énormes difficultés se présentent. Parmi les centaines de facteurs possibles, lesquels allons-nous étudier expérimentalement ? La taille du récipient ? Sa forme ? L'épaisseur des parois ? La substance dont il est constitué : verre, fer ou cuivre ? Peut-être serait-ce l'intensité ou la nature de la chaleur qui agit sur l'eau ? Ou peut-être les fluctuations observées dans le point d'ébullition sont-elles dues au temps qu'il fait, couvert ou ensoleillé ? Étant donné que le facteur effectif nous échappe, nous n'avons aucun guide qui puisse nous aider à le découvrir parmi les centaines de facteurs également possibles. Ainsi il nous faut essayer l'un après l'autre de nombreux facteurs sans avoir la certitude de mettre le doigt sur la cause réelle. Souvent ces expérimentations « pour voir » mènent à une impasse. Dans d'autres cas, au contraire, l'issue est heureuse, mais après beaucoup d'échecs au cours de la recherche du facteur efficient. Cette esquisse du stage préliminaire de l'expérimentation montre déjà les difficultés énormes auxquelles se heurte l'expérimentateur même pour des tâches relativement simples.

Or, supposons qu'après beaucoup de tentatives infructueuses il nous arrive de faire bouillir de l'eau d'abord en haut d'une montagne et ensuite au fond d'une vallée. Nous constatons qu'au sommet de la montagne elle se met à bouillir à 99°, tandis qu'à basse altitude elle bout à 101°. Cette observation pourrait faire penser que le facteur « altitude » constitue la réponse à notre question. Pour vérifier cette hypothèse, nous répétons inlassablement l'expérience sous une pression barométrique identique et nous trouvons que les expérimentations ultérieures confirment la constatation.

Imaginons à présent qu'un autre savant répète l'expérience et, la pression barométrique étant toujours constante, qu'il observe les mêmes résultats que le premier expérimentateur. Dans ces conditions il est naturel que les deux chercheurs concluent que leurs expériences répétées prouvent que l'altitude est le facteur qui provoque des fluctuations du point d'ébullition, puisque à des altitudes élevées l'eau bout à 98° et 99°, tandis qu'à basse altitude le point d'ébullition est de 100° ou 101° centigrade.

On acceptera donc l'hypothèse que le facteur altitude est la cause des variations comme étant une découverte confirmée expérimentalement, tout au moins jusqu'à ce qu'un autre chercheur apparaisse qui reprenne les expérimentations initiales et obtienne des résultats différents, puisque le hasard a voulu qu'il opère sous des conditions barométriques différentes. Et même lorsque la première hypothèse est infirmée, il est probable qu'une autre hypothèse également erronée la remplacera, jusqu'à ce que la cause vraie, à savoir les conditions barométriques, soit mise en lumière. Et auparavant, interviendront bien des échecs, bien des explications

inexactes, bien des conclusions fausses, même dans une étude expérimentale relativement simple comme celle-ci où la plupart des coordonnées de l'expérimentation peuvent être appliquées beaucoup plus aisément que dans les cadres plus complexes <sup>1</sup>.

Lorsqu'il s'agit d'expérimentation en matière psycho-sociale, toujours infiniment plus laborieuse, les chances de s'attarder à des expérimentations inutiles, à des explications controuvées et à des conclusions fausses, sont incomparablement plus grandes. Notamment en ce qui concerne la confrontation d'un cadre expérimental avec un cadre de contrôle, lorsque l'expérimentateur se trouve en présence de centaines de facteurs possibles, lorsque les groupes diffèrent entre eux par des centaines de traits distincts, lorsque peu de variables et quelquefois même aucune variable ne sont constantes ou contrôlables, lorsque la règle de la concordance, de la différence, des variations concomitantes ou du résidu ne peut être appliquée, il est évident que les obstacles se multiplient. Ce n'est que par une très longue série d'essais et d'erreurs ou par pur hasard ou encore par une heureuse intuition que le chercheur pourra atteindre, la vérité. Dans l'immense majorité des expérimentations, il achoppera sur une foule de facteurs possibles et aboutira finalement à une impasse, ou bien il attribuera à tort l'effet considéré à des incidentes occasionnelles.

Notre analyse confirme que la méthode d'assortiment du cadre expérimental et du cadre de contrôle n'a aucun caractère expérimental et présente peu de chances de faire découvrir les rapports réels entre les variables considérées. Ceci s'applique aussi à l'étude dite expérimentale d'un groupe ou d'un individu avant et après qu'il ait été soumis à l'action d'une variable. Comme exemple d'une expérimentation de ce genre, prenons celle de C. I. Hovland, A. A. Lumsdaine et F. D. Sheffield : *Experiment on Mass Communication* <sup>2</sup>. Le but de leur étude était « de mesurer les changements intervenus dans la connaissance, l'opinion ou le comportement des intéressés, après qu'ils aient assisté à un film, ou aient été soumis à un autre procédé de communication ». L'expérimentation consistait à montrer une série de « films d'orientation » (Pourquoi nous combattons, par exemple), de films éducatifs et de films d'un intérêt général à divers groupes militaires et à obtenir leurs réponses à un questionnaire, tantôt avant, mais surtout après la présentation du film ; il s'agissait de comparer les réponses fournies par ces « groupes expérimentaux » à d'autres groupes militaires, ceux-ci appelés « groupes de contrôle » qui n'avaient pas assisté aux films.

Le questionnaire intitulé pompeusement « instrument de mesure » était du type des questions et réponses où l'on répond par oui ou par non. La différence obtenue

<sup>1</sup> Cf. pour une brillante analyse de ces difficultés et des erreurs probables, A. A. Tschuprow, *Ocherki po teorii statistiki* (Études de théorie statistique, Saint-Petersbourg, 1909), pp. III et suiv.

<sup>2</sup> *Studies in Social Psychology in World War II* (Princeton, 1950), vol. III.

entre le groupe expérimental et les groupes de contrôle ou entre les différents groupes expérimentaux avant et après la présentation des films était considérée comme un indice des effets des films <sup>1</sup>. On étudia avec un détail particulier les effets du film *La Bataille d'Angleterre*.

Toutefois, au lieu d'avoir affaire à des groupes identiques pour ce qui est de tous leurs traits, sauf précisément le fait d'avoir assisté ou non aux films, nous nous trouvons en présence de groupes choisis au hasard et qui diffèrent par des centaines d'autres caractéristiques. Si l'on envisage l'ensemble de ces différences, il est clair que le fait d'avoir ou de n'avoir pas assisté au film, n'est qu'une goutte d'eau dans la mer ; l'enquêteur est mal fondé à attribuer toutes les différences attestées par les réponses au questionnaire, à ce seul facteur. Pareillement, l'expérimentateur est mal fondé à attribuer à l'influence des films les modifications relevées dans le même groupe. Nous savons nous-mêmes que les réactions que nous manifestons par nos paroles fluctuent sans cesse. « Délicieux », dira-t-on d'un morceau de pain rassis, si l'on a suffisamment faim ; « immangeable » sera le verdict de la même personne à propos du même morceau de pain après un bon dîner. Si le même groupe est interrogé à trois reprises sur des sujets identiques, et plus ou moins complexes ; si chaque interrogatoire est séparé par une période d'une semaine ou d'un mois ; si pendant ce temps interviennent des événements d'une haute importance affectant le groupe, alors, sans même qu'il soit nécessaire de montrer des films ou de créer des conditions expérimentales particulières, des différences nombreuses apparaîtront dans les réponses aux mêmes questions, renouvelées à trois reprises.

Plus la période sera longue, plus elle comportera d'événements graves, plus les réponses varieront. Étant donné que dans les conditions de vie sans cesse changeantes qui sont, en particulier, celles des combattants, les opinions se modifient rapidement, et étant donné que le seul fait de prévoir un deuxième ou un troisième interrogatoire introduit par lui-même des facteurs nouveaux (même l'amibe ou la paramécie ne réagissent pas au même, excitant de la même façon, la première et la seconde fois), on serait mal fondé à attribuer les différences constatées aux films ou à quelque autre facteur expérimental, sauf peut-être pour ce qui est de la connaissance du film lui-même, à savoir des personnages, des acteurs, du décor où il se passe, tous éléments évidemment inconnus des personnes qui n'ont pas vu le film. En effet, si je n'ai pas vu le film *Vacances Romaines*, je n'en connaîtrai ni l'intrigue, ni la morale, ni les acteurs, ni les extérieurs, ni le dialogue et certains renseignements que le film fournit me demeureront inconnus ; naturellement si on le voit on se familiarise avec tous ces traits et on est en mesure de les décrire.

Ces conclusions sont confirmées par l'enquête expérimentale critiquée ci-dessus. Elle ne pouvait apporter d'observations ou de découvertes significatives,

<sup>1</sup> *Ibid.*, vol. III, pp. 5-30.



mais seulement des platitudes comme celles que j'exposais au paragraphe précédent. Les enquêteurs affirment que « *La Bataille d'Angleterre* avait eu des effets précis sur les informations acquises » (or n'est-ce pas le cas de n'importe quel film), mais que ce film n'avait pas eu de répercussion sur « les motifs pour lesquels ces hommes servaient dans l'armée, ce qui était considéré comme l'objectif véritable du programme d'orientation ». Ces lapalissades sont encore aggravées par de laborieuses considérations de genre : « les hommes qui aimèrent le film sont ceux qui ont été le plus affectés par lui » affirmation qui est non seulement évidente, mais, en fait, tautologique ou bien, « les hommes qui avaient atteint un niveau intellectuel plus élevé [niveau attesté par leurs études, supérieures, secondaires ou primaires, et qui à mon sens n'a rien à voir avec leur niveau intellectuel] apprirent plus de choses d'un spectacle cinématographique, quelconque que ceux qui étaient d'un niveau intellectuel plus bas » [ce que l'on veut dire exactement par « apprirent plus de choses » n'est pas précisé] ; ou qu'« une participation active des spectateurs améliora leurs connaissances » ou encore que « les connaissances précises retirées du film s'évanouirent peu à peu avec le passage du temps » et ainsi de suite <sup>1</sup>.

À quelques modifications près, les conclusions ci-dessus sont applicables à quasiment toutes les études expérimentales de problèmes psycho-sociaux utilisant un groupe expérimental et un groupe de contrôle ou se fondant sur l'étude du même groupe avant et après qu'il ait été soumis à l'action du facteur expérimental. De telles études ne possèdent pas véritablement le caractère d'une expérience ; parmi les plus critiquables, relevons celles qui comparent deux groupes en se fondant sur des réponses orales à des questionnaires, à des interviews, ou à des tests ; on trouvera de nombreux exemples de ces pseudo-expériences chez les membres de l'équipe de la « Dynamique des groupes » : John Thibaut, John R. P. French, Jr. S. E. Asch, B. L. Gorden, E. W. Bovard, Jr. L. Festinger, S. Schachter, K. Back, L. M. Killian, J. Levine, M. Deutsch, R. F. Bales, F. L. Strodbeck, T. M. Mills, H. H. Kelley, K. Lewin, R. Lippitt et autres <sup>2</sup>. On trouvera là un mélange arbitraire d'observations, de manipulations statistiques, de platitudes, de découvertes du genre de la « table de multiplication » qui furent faites il y a des siècles, tout ceci assaisonné de prétentions à l'originalité faisant date qui ne tiennent pas compte de découvertes antérieures et attribuent aux acquisitions de « Science de la dynamique des groupes » une importance capitale ; ces gigantesques ambitions ne peuvent que provoquer des sourires ; ce qui reste, derrière cette façade, ce sont les opérations bien connues des interviews et des questionnaires dont les résultats sont présentés ensuite sous une forme statistique inutilement complexe avec toute la solennité propre aux techniques publicitaires d'aujourd'hui. Il en va de même pour les nombreuses études analogues, pratiquées en psychologie, en pédagogie, en anthropologie culturelle et dans les autres

<sup>1</sup> *Ibid.*, pp. 254-273.

<sup>2</sup> La plupart de ces études se trouvent dans l'ouvrage de D. Cartwright and A. Zander, *Group Dynamics*, cité plus haut.

sciences psycho-sociales. À vrai dire, le terme même d'« expérimental » ne convient pas à ces disciplines.

Cette conclusion est d'autant moins surprenante que, dans les études expérimentales beaucoup plus simples pratiquées par la médecine, la proportion de recherches pseudo-expérimentales est également très élevée. Berkson, Magath et Hurn ont montré dans leur étude mesurant le nombre de globules rouges à l'hémocytomètre, l'écart qui se produit entre la première observation et la seconde et qui comporte une déviation de 66 à 85 % par rapport aux normes habituelles. L'enquête de Birkelo visant l'interprétation de radiographies pulmonaires par cinq spécialistes différents révèle que le nombre de clichés jugés positifs du point de vue tuberculeux varie entre 59 et 100, pour un total de 1 256. Pareillement Belk et Sunderman révèlent des écarts considérables en pourcentages dans des analyses pratiquées sur les mêmes solutions par cinquante-neuf laboratoires cliniques. Étudiant de près cent articles pris dans cinq revues médicales américaines de premier plan, O. B. Ross a fait ressortir que dans 45 % des cas, on ne recourt à aucun contrôle véritable, que dans 18 % des cas il était tout à fait inefficace, que dans 10 % des cas tout contrôle réel était impossible, et que les expériences n'étaient soumises à celui-ci que dans 27 % des cas <sup>1</sup>.

Ce caractère pseudo-expérimental des études psycho-sociales est la raison pour laquelle, lorsqu'il existe deux analyses expérimentales du même problème, elles sont si souvent dissemblables et parfois même contradictoires. Ainsi, ma propre étude semi-expérimentale et celle de J. B. Maller portant sur l'intensité des sentiments de solidarité, d'amitié et de serviabilité, envisagées dans leurs rapports avec la « distance sociale » ont toutes les deux montré que l'intensité de ces sentiments tend à décroître à mesure que la distance augmente entre les personnes ou les groupes intéressés <sup>2</sup>. Au contraire l'étude de B. A. Wright a abouti à des résultats totalement différents : en observant des enfants en âge scolaire, elle constata que ceux-ci aidaient des étrangers plutôt que des amis. En d'autres termes, cette expérience faisait apparaître que la solidarité augmentait en raison directe de la distance entre les intéressés <sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Sur ces ouvrages et sur les obstacles psychologiques rencontrés dans la recherche expérimentale, voir D. J. Ingle, « Psychological Barriers in Research », *American Scientist*, LXII (1954), pp. 283-293.

<sup>2</sup> Voir P. Sorokin et ses collaborateurs, « An Experimental Study of Efficiency of Work », *American Journal of Sociology*, XXXV (1930) pp. 765-782 ; ces études expérimentales représentent le travail le plus proche de la recherche proprement expérimentale dans les phénomènes psycho-sociaux qui, à ma connaissance, ait jamais été mené à bien. Explorations in *Altruistic Love and Behavior* (Boston, 1950), ouvrage collectif publié sous la direction de P. Sorokin, pp. 33 et suiv. ; J. B. Maller, *Cooperation and Competition : An Experimental Study in Motivation* (New York, 1929).

<sup>3</sup> B. A. Wright, *Selfishness, Guilt-Feeling, and Social Distance*, et *Fairness and Generosity* (thèses inédites de l'Université de l'Iowa, 1940 et 1942). Une raison qui rend peut-être compte des résultats particuliers obtenus dans les études de Wright c'est que les conditions expérimentales étaient beaucoup moins rigoureuses que dans mes propres expériences, que le

On retrouve des divergences de ce genre dans les résultats de quasiment toutes les études expérimentales portant sur des phénomènes psycho-sociaux même relativement simples, qu'il s'agisse de la perception, de l'imagination reproductrice, de l'émotivité, de la socialisation, des facilités, des aptitudes et, pour passer à des problèmes plus complexes, des facteurs et des formes de la délinquance et de la criminalité, de la religiosité ou de l'athéisme, de la liberté ou de la continence en matière sexuelle, du mariage et du divorce, du taux des naissances ou du taux des suicides, des régimes autocratiques ou démocratiques, des facteurs de la création intellectuelle ou de l'inertie intellectuelle, des guerres et des révolutions, des effets de la pauvreté ou de la richesse, et ainsi de suite. Il faut s'attendre, à des variations appréciables dans les résultats toutes les fois que l'investigation « expérimentale » concerne un seul problème qui est apparemment toujours le même ou lorsque le problème est complexe. Les divergences ne sont absentes en réalité que lorsqu'il n'existe qu'une ou deux études sur le sujet considéré.

Une autre raison de ces divergences dans les résultats tient à l'absence de distinctions entre les variables considérées comme appartenant à un assemblage ou au contraire à un système socio-culturel. Cette confusion a déjà été analysée dans les chapitres précédents. Il suffit de répéter ici que de nombreuses études « expérimentales » pâtissent de la même erreur. Étant donné qu'elles traitent souvent des variables comme des éléments dispersés d'un assemblage et étant donné que leurs groupes dits de « contrôle » représentent tantôt des groupes organisés, tantôt des groupes semi-organisés, tantôt des agrégats inorganisés, tantôt des collections diffuses<sup>1</sup> et que dans la plupart des cas les groupes sur lesquels elles s'appuient sont fortuits, unis seulement par des liens superficiels, toute expérimentation sur ces variables fondamentalement différentes confrontées avec des cadres divers ne sauraient produire des résultats identiques ou similaires. La négligence qui consiste à assurer que les cadres et les variables qui diffèrent essentiellement sont identiques, est suffisante pour éliminer les derniers vestiges des conditions requises pour l'étude expérimentale. S'ajoutant au caractère non expérimental des assortiments de groupes de contrôle et de groupes expérimentaux, les deux erreurs précitées suffisent à priver les recherches mentionnées de tout caractère véritablement expérimental. Ces deux raisons expliquent également pourquoi les résultats de plusieurs études soi-disant expérimentales consacrées aux mêmes problèmes sont si fréquemment divergentes.

La troisième et ultime raison des désaccords entre les résultats pourrait être une absence d'uniformité dans certains des phénomènes étudiés. Si en microphysique des conglomerats de quelques atomes attestent un manque d'uniformité, soit dans

---

choix des jouets était imaginaire et comportait uniquement des réactions verbales et non une distribution réelle de jouets à des étrangers ou aux amis des enfants.

<sup>1</sup> Les différences fondamentales entre ces groupes, conglomerats et ensembles complexes, sont analysées dans P. Sorokin, *Society, Culture, and Personality*, ch. IV, V, VIII, IX.

leurs mouvements, soit dans leurs apparitions et leurs disparitions, soit encore dans leurs transformations, nous n'avons aucune raison valable pour nier qu'une irrégularité, une diversité, une discontinuité et une variabilité semblables ne puissent se produire dans certains cas où des phénomènes psycho-sociaux, étudiés expérimentalement, sont en cause. Contrairement à la méthode statistique qui traite seulement de grands nombres et de vastes assemblages de phénomènes, la méthode expérimentale n'envisage que quelques cas cruciaux. Dans l'idéal, la méthode inductive appliquée dans des conditions purement expérimentales ne requiert en effet que deux cas pour autoriser une conclusion fondée sur la règle de la concordance, de la différence, ou de la variation concomitante. Tout comme un petit conglomérat d'atomes ou de particules en mécanique quantique, un petit conglomérat de phénomènes expérimentaux dans l'ordre psychosocial peut être « sans loi ». Une telle hypothèse est tout aussi plausible que la croyance contraire à des uniformités rigides qui commanderaient à tous les phénomènes psycho-sociaux et à leurs relations mutuelles.

Il nous faut en effet mentionner cette hypothèse puisqu'elle expliquerait la raison profonde des divergences observées dans les résultats ; elle est toutefois inutile pour expliquer les désaccords des résultats expérimentaux dans les disciplines psycho-sociales. La démonstration précédente visant le caractère pseudo-expérimental des études prétendument expérimentales est une raison suffisante des divergences constatées et de l'incertitude des prétendues découvertes de nos expérimentateurs. Étant donné que dans leurs « phénomènes expérimentés » de nombreuses variables demeurent inconnues ; que, parmi celles que l'on connaît, la majorité n'est ni constante, ni identique, ni contrôlée ; que les expérimentateurs confondent les assemblages et les systèmes, ainsi que les groupes organisés, non organisés, et les collections, on ne saurait espérer aucune identité des résultats lorsque les expérimentations sont répétées, ni s'attendre à aucune généralisation valable.

Même lorsqu'il s'agit d'expérimentations qui s'approchent de conditions requises, les résultats ne sauraient être extrapolés automatiquement en dépassant les cas étudiés et ils ne sauraient non plus être érigés au niveau d'une uniformité universelle englobant tous les aspects des rapports entre les variables considérées. Fort malencontreusement, ce genre d'extrapolation et de généralisation est un procédé fréquent des expérimentateurs psycho-sociaux de notre époque. Ayant conduit la plupart de leurs recherches pseudo-expérimentales en suivant la méthode facile, mais incertaine du questionnaire, appliquée à quelques douzaines d'individus, classés arbitrairement en vertu d'une échelle qui comporte une ou deux variables, ayant pratiqué de nombreuses manipulations statistiques plus ou moins arbitraires pour obtenir finalement quelques résultats, les expérimentateurs n'hésitent pas à proclamer la validité universelle des résultats obtenus, par exemple, quant à la « cohésion sociale » ou aux « déviations sociales » ou à

« l'action d'une conférence sur une décision collective de changer de conduite »<sup>1</sup>. Aucun expérimentateur scrupuleux ne saurait se permettre d'extrapolation ou de généralisation de ce genre.

Si les partisans de ces procédés pseudo-expérimentaux sont fiers de leur technique et si, en dépit des démentis qu'ils ont reçus, il y a toutes les chances pour qu'ils ne renoncent pas à leurs pratiques, cela tient à ce culte populaire, enthousiaste et obstiné à la fois, de la physique sociale et de la « mécanique mentale ». Jusqu'à ce que ce culte se soit épuisé et jusqu'à ce que la stérilité et même la nocivité de ces doctrines apparaissent au tout-venant parmi les chercheurs, ses vertus pourtant contestables continueront à être proclamées, il recrutera de nouveaux adeptes et obtiendra, à foison des deniers publics ou des fonds privés. Mais la mode finira quand même par passer.

La conclusion pratique de l'analyse précédente serait qu'il importe d'utiliser la méthode expérimentale dans nos études toutes les fois qu'elle peut être employée, et le plus souvent sera le mieux. Mais il convient de ne pas nous tromper nous-mêmes et de ne pas égarer autrui avec des techniques pseudo-expérimentales ; celles-ci ne sauraient rien apporter de valable à la connaissance des phénomènes psycho-sociaux et à vrai dire elles tendent plutôt à compromettre et la véritable méthode expérimentale et les sciences psycho-sociales elles-mêmes<sup>2</sup>.

### **3. La physique sociale d'aujourd'hui et les psycho-sociologies mécanistes**

[Retour à la table des matières](#)

Nous avons montré dans les sections précédentes l'invasion et la considérable diffusion de la « physique sociale » et de la « psychologie mécaniste » imitant les sciences exactes et menaçant d'engloutir le domaine psycho-social. Partant d'une imitation stérile de la terminologie physique, (on substitue valence à attrait, locomotion à changement ou transformation, atome social à individu, dimension à aspect, cohésion à solidarité, champ à catégorie de phénomène) et aboutissant ainsi à la transcription et à l'application des méthodes opérationnelles, des modèles mathématiques et mécaniques, de la méthode expérimentale, des tests mécaniques et de toutes les formules de la macrophysique, cette puissante poussée conduit à l'édification d'une sociologie et d'une psychologie s'affirmant comme sciences

---

<sup>1</sup> « Experimental Studies » de S. Schachter, L. Festinger, L. Killian, L. Coch, J. R. P. French Jr., J. Levine et d'autres chercheurs, dans l'ouvrage de D. Cartwright et A. Zander, *Group Dynamics*, cité plus haut ; ces travaux offrent des exemples spectaculaires d'extrapolation et de généralisation imprudentes.

<sup>2</sup> En s'en tenant à une estimation très approximative on peut dire qu'au moins 90 % des études prétendent expérimentales en psychologie et en sociologie relèvent de la pseudo-expérience. Et parmi celles-ci au moins la moitié pâtit d'une méconnaissance des principes logiques, d'une médiocre observation et d'un grand nombre de présupposés contestables et parfois bizarres.

naturelles. La plupart des théories examinées ci-dessus, celle de Dodd, de Zipf et de quelques autres, la plupart des tests psychologiques analysés, la plupart des procédés pseudo-expérimentaux décrits, sont tous dans une large mesure des manifestations de la même mode contagieuse qui consiste à bâtir les sciences psycho-sociales à l'instar des sciences physiques. Le culte de la physique sociale, de la psychologie mécaniste en tant que science des opérations mentales, a fait florès chez les psychologues et sociologues contemporains et il n'y a pour le moment aucun signe qui indique qu'il soit en régression.

Dans la présente section nous nous proposons d'examiner encore quelques dogmes de cette chapelle des physiciens sociaux, et quelques-uns des rituels qu'ils pratiquent dans leurs recherches.

Retenons d'abord un « manifeste de sociologie fondée sur la physique » dû à P. W. Bridgman. Bien que physicien éminent ce savant est peu versé dans la sociologie ou la psychologie. C'est ainsi que son manifeste porte la trace de toutes les caractéristiques propres aux affirmations d'un auteur qui se lance dans une science qui lui est peu familière ; il est plein d'ignorance et d'erreur, ainsi que de découvertes qui n'en sont pas.

Son ouvrage débute par une proclamation du credo trop familier à tous les tenants de la physique sociale, à savoir que les principes fondamentaux qui commandent à toute conceptualisation dans le domaine de la physique s'appliquent également à la sphère sociale et que la méthode d'approche de la physique est valable pour l'étude sociologique, tout comme la procédure opérationnelle est la seule qui soit sûre ; et ainsi de suite <sup>1</sup>. L'essentiel du volume traite des concepts et des méthodes de la physique, l'auteur donnant constamment aux sociologues le conseil de les adopter. La conclusion est consacrée à la discussion de concepts tels que le devoir, le droit, la moralité, la politique et l'économie.

Notre éminent physicien ne paraît pas se rendre compte que ce manifeste de physique sociale ne fait que répéter des idées maintes fois émises par les partisans de la mécanique sociale, au cours des siècles précédents <sup>2</sup>. À cet égard, le *credo* de Bridgman n'a même pas l'attrait de la nouveauté. Pour ce qui est de son analyse des problèmes sociaux : devoir, droit, moralité, « individu intelligent », société, etc., ces théories naïves, qu'elles soient utilitaires ou non, entretiennent à peu près vis-à-vis des sciences sociales véridiques le rapport qu'aurait avec la théorie physique contemporaine tel physicien amateur qui proposerait une théorie atomique voisine

<sup>1</sup> P. W. Bridgman, *The Intelligent Individual and Society* (New York, 1938), pp. 7, 8, 12 et *passim*. Cf. également de Bridgman, « The Task Before Us », *Proceedings of the American Academy of Arts and Sciences*, LXXXIII (1954), pp. 97-112. Contrairement à l'opinion de Bridgman, Albert Einstein affirme : « A mon avis la psychologie court un grand danger si elle utilise les concepts de la physique plutôt que ceux qu'elle aura elle-même élaborés. » La lettre d'Einstein du 3 février 1942 est citée par E. F. Molnar, *Human Action*, 1955, p. 23.

<sup>2</sup> Voir P. Sorokin, *Contemporary Sociological Theories*, ch. I.

de celle de Démocrite ou de Leucippe. Bridgman ne semble pas au courant des innombrables études et recherches que ces questions ont suscitées au cours des siècles. Faut-il alors s'étonner que sa reconstruction de la sociologie en vertu d'un schéma « physique » ne dépasse guère le niveau de rapprochements chimériques et tourne court avant même qu'il ait déblayé le terrain où il voudrait ériger la magnifique demeure de la physique sociale.

La tentative récente d'une équipe de sociologues-physiciens dirigée par John Q. Stewart, astrophysicien de l'Université Princeton, va plus loin. Comme d'autres représentants de la physique sociale, ceux-ci postulent que la sociologie doit traverser au cours de son évolution des étapes analogues à celles qu'a connues la physique et qu'elle doit s'inspirer des méthodes de celle-ci.

Pour établir leur thèse, ces auteurs usent et abusent des arguments bien connus qui prêtent constamment le flanc à la critique. Pourtant, ces savants ne s'arrêtent pas à des analogies trompeuses, mais s'efforcent de découvrir différentes uniformités des phénomènes psycho-sociaux et de les décrire dans le langage de la physique. Examinons la physique sociale de Stewart, ses méthodes, les uniformités obtenues et autres résultats de ce travail collectif.

Notre recherche la plus urgente vise les uniformités dans les comportements sociaux qui peuvent être traduites dans une forme mathématique qui corresponde plus ou moins aux schémas connus de la physique. La physique sociale ainsi définie analyse les situations démographiques, économiques, politiques et sociologiques en fonction de facteurs purement physiques : le temps, la distance, la masse des matériaux, le nombre d'individus, en ayant recours également à des facteurs sociaux dont on peut observer l'interférence, ressemblant à celle de deux facteurs physiques, à savoir la température et la charge électrique... la physique sociale décrit les rapports humains pris en grand nombre en langage physique, elle traite les vastes assemblages d'individus comme s'ils étaient composés de « molécules sociales » et sans tenter d'analyser le comportement de chaque molécule <sup>1</sup>.

Entre autres choses, cette déclaration de principe confirme que Stewart considère tous les phénomènes psycho-sociaux comme des assemblages, qu'il ne distingue pas la collection du système, ni l'état grégaire d'individus du groupe social et celui-ci du système organisé. Ayant constaté cette erreur fondamentale, voyons comment Stewart développe sa physique sociale. Il considère que l'univers social possède six dimensions ou plutôt qu'il est constitué par six « quantités sociales » ou « catégories fondamentales » : « la distance, le temps, la masse, la température, la charge électrique et le nombre des molécules », quelle que doive être au demeurant l'interprétation donnée à chacune de ces « dimensions » ou

---

<sup>1</sup> J. Q. Stewart, « A Basis for Social Physics », *Impact of Science on Society*, III (1952), pp. 110, 118.

« quantités sociales ». On nous dit, de plus, que cette liste de six dimensions permet à la « physique sociale dans sa structure dimensionnelle d'être isomorphe par rapport à la physique », c'est-à-dire « qu'il existe une analogie complète et vérifiée entre deux situations ou davantage » qui nous autorise « à transférer les équations de la physique à la politique »<sup>1</sup>.

Ayant ainsi esquissé le cadre de sa physique sociale, Stewart se met en quête de diverses uniformités sociales pour les interpréter en fonction de ses catégories à six dimensions. Le principal exemple mis en avant est la règle de Zipf sur le « rang et l'envergure » des villes, critiquée ci-dessus. Mais il extrapole encore plus audacieusement que Zipf et omet de mentionner les exceptions que ce dernier a signalées. Nous avons indiqué plus haut, dans les chapitres sur la « quantophrénie » que cette prétendue règle n'était, dans le meilleur des cas, que purement locale, temporaire et nullement aussi générale dans son application que le déclarait Zipf. Toutefois, lorsque Stewart se trouve aux prises avec l'interprétation de cette prétendue règle quant à sa signification logique, il ne réussit pas à en offrir d'explication adéquate. « On ne saurait présentement déduire la règle du rang et de l'envergure de principes généraux ; il faudrait des études plus approfondies pour en découvrir les raisons qui permettraient d'en faire une loi de la physique sociale. » Nous constatons ici « une régularité mathématique de vaste portée dont aucune explication n'est connue »<sup>2</sup>.

Ainsi au moment même où l'occasion d'expliquer la règle de l'envergure et du rang se présente, les catégories de Stewart s'avèrent inefficaces et dépourvues de valeur heuristique. Étant donné que toute explication véritable consisterait dans une application du principe « de la raison suffisante » découlant du phénomène étudié, l'échec des catégories de Stewart et l'impossibilité où elles sont de fournir une raison valable suffisent à eux seuls pour les détronner de leur rang de catégories universelles de la physique sociale, pour les reléguer à celui de constatations accidentelles et même pour les exclure complètement du domaine de la science. Cet échec ne laisse qu'un seul recours à Stewart, à savoir de tirer un chèque en blanc sur l'avenir ou « un jour et de quelque manière, la créance de la physique sociale sera endossée après beaucoup d'autres études préliminaires ». Toutefois, ces promesses n'ont rien à voir avec la théorie scientifique véritable qui devrait présenter concrètement dès à présent des preuves tangibles.

Examinons de plus près la signification sociale des six catégories précitées et leur portée réelle quant à la connaissance des phénomènes sociaux. Notons en premier lieu que la dimension temps est interprétée par Stewart dans l'acceptation du temps uniforme infiniment divisible et d'un écoulement régulier qui est celui de la macrophysique (temps chronométrique). Il ne paraît pas se douter que ce temps macrophysique n'est qu'un des « temps » socio-culturels et qu'il ne s'identifie

<sup>1</sup> *Ibid.*, pp. 122-123.

<sup>2</sup> *Ibid.*, pp. 116-118.



nullement aux multiples temps sociaux qualitatifs qui ne sont ni uniformes, ni infiniment divisibles. Parce qu'il est une simple variété du temps sensible (*tempus*), le temps défini par Stewart néglige deux aspects fondamentaux du temps que les scolastiques appelaient *aeternitas* et *aevum*. Le mot *aeternitas* désignait le temps de l'éternité vivante tandis que l'*aevum* désignait le temps intermédiaire dans lequel entre autres se trouve placée la vérité des propositions scientifiques qui, virtuellement, sont considérées par les physiciens eux-mêmes comme n'étant pas passagères (sans quoi les propositions vraies n'eussent pas différé d'illusions toujours changeantes)<sup>1</sup>. Il résulte de ces observations que lorsque Stewart limite le concept du temps au temps chronologique, il ne peut situer dans le processus du temps ou mesurer selon des unités temporelles un grand nombre de phénomènes socio-culturels, même sensoriels et empiriques, et encore moins ceux qui relèvent des significations immatérielles. Son temps macrophysique est incapable de servir de cadre de mouvement aux valeurs « éternelles ou semi-éternelles » qui abondent dans l'univers socio-culturel. Il ne saurait non plus embrasser de nombreux phénomènes microphysiques.

Les cinq autres dimensions préconisées par Stewart sont encore plus inefficaces par rapport aux phénomènes socio-culturels que celle du temps. Que peut-on, par exemple, entendre par « masse sociale » ou « charge électrique sociale » ou « température sociale » ou « distance sociale » ? Si ces termes ont exactement le même sens que les mots : « masse, charge électrique, température, ou distance » en physique, il n'est alors pas besoin de « physique sociale, masse sociale, distance sociale », etc. Si ces termes désignent quelque chose de différent de leur sens physique, alors il incombe aux socio-physiciens d'éclairer cette distinction et de préciser la définition de la physique sociale elle-même.

À vrai dire, chez Stewart, ces termes comportent une signification très différente de celle qu'ils ont en physique. Ainsi la charge électrique ne correspond pas à une charge électrique proprement dite, mais à la notion de désir ; le terme masse désigne « les corps des individus et de leurs animaux domestiques, leurs stocks de nourriture, leurs vêtements et leurs équipements personnels, leurs habitations, leurs bâtiments, leurs navires, leurs manufactures, et le poids de tout le matériel en jeu dans la construction des pistes, routes, chemins de fer, mines, installations portuaires, champs d'aviation, barrages, etc. Le terme recouvre aussi l'eau canalisée et l'ensemble du sol arable » ; vaste « masse » en effet ! Après des acceptions aussi diverses, il ne faut pas être surpris par le sens de « température sociale », qui est « niveau d'activité » d'une population et intensité des

<sup>1</sup> Les remarques précédentes ne sont probablement pas claires pour la plupart des psychologues et sociologues contemporains, qui ont très rarement étudié la signification, les formes et les fonctions du temps et de l'espace, particulièrement sous leurs espèces socio-culturelles. On trouvera une mise au point à propos de l'espace et du temps socio-culturels, dans P. Sorokin, *Sociocultural Causality, Space, Time* ch. III, IV ; *Social and Cultural Dynamics* vol. IV, ch. IX, X, XI ; cf. également Georges Gurvitch, *Déterminismes sociaux*, ouvrage cité, et son cours ronéotypé, *La Multiplicité des temps sociaux*, C.D.U., Paris, 1959.

interactions ; non plus que, par le sens du mot « distance » qui n'a qu'un rapport extrêmement lointain avec celui du même terme en physique. D'autre part diverses notions propres aux sciences psycho-sociales reçoivent des équivalents physiques non moins étonnants, par exemple, le concept politico-économique de liberté est considéré comme une forme d'entropie sociale <sup>1</sup>.

Ces exemples suffisent à montrer que la physique sociale de Stewart n'a aucun rapport véritable avec la physique. Sa terminologie est complètement étrangère au vocabulaire même de cette science. Au vrai, les catégories comme le désir, la population et la culture matérielle qu'il appelle « masse sociale », l'intensité des interactions et le niveau des activités humaines, et ainsi de suite, ne sont en réalité que des notions traditionnelles dans les sciences psycho-sociales qui ne transforment nullement celles-ci en mécanique. Au vrai, le terme de physique sociale ne décrit nullement la sociologie de Stewart ; en dénaturant des concepts et des vocables propres à la physique, cet auteur ne peut que jeter la confusion chez les esprits novices en matière de sciences sociales et psychologiques. Toute l'opération se solde par un déficit.

Si nous examinons les significations effectives des catégories de Stewart, à savoir, le désir, le niveau d'activité, la population et sa culture matérielle, le temps, la distance, etc., nous apercevons clairement que, son cadre conceptuel est inadéquat logiquement et que, d'autre part il s'adapte mal à l'analyse empiriquement efficace des phénomènes socio-culturels. Il est certainement inférieur à la plupart des cadres de références dont dispose déjà la sociologie générale. Il a, par surcroît, l'inconvénient de combiner des notions incommensurables entre elles, comme le désir, la masse sociale, le temps, « la raison », « la distance et l'autorité ». Toute cette nomenclature est du reste un produit illégitime à la fois de la pseudo-physique et de la pseudo-sociologie.

Les catégories dimensionnelles de Stewart ne sont pas plus satisfaisantes. Ainsi on ne saurait utiliser sa catégorie de masse sociale en tant qu'instrument pour l'analyse et la mesure de phénomènes psychologiques et socio-culturels. Sa « masse sociale » recouvre tant d'éléments difficiles à mesurer et parfois même non mesurables qu'elle est vouée à demeurer une variable mal définie, non quantifiable, et indéterminée.

Une des composantes de la masse sociale est constituée par les corps des individus. Or, supposons que nous trouvions qu'un assemblage de cent individus atteint un poids de dix mille livres (parce qu'il comprend des enfants), tandis qu'un

<sup>1</sup> *Ibid.*, pp. 118-129. Dans une lettre personnelle, le professeur Stewart me déclare « à mesure que la perspective de la physique sociale se développe davantage, vous seriez prêt à considérer les dimensions de la raison, du sentiment, de l'autorité, comme suffisantes pour décrire de nombreux phénomènes socioculturels, les notions du temps, de distance et de masse devenant purement physiques ». (Lettre du 26 mai 1953.)

autre groupe de cent individus arrive au chiffre de seize mille livres (soit qu'il comprenne moins d'enfants, soit que les adultes aient des poids plus élevés). Quelle peut être la signification sociologique, d'une différence de ce genre dans le poids total ? Et quel peut être l'intérêt de ce concept de « masse sociale » si, par exemple, nous ne prêtons pas d'attention à l'âge, au sexe, à l'état sanitaire, au genre somatique, à la morbidité ou à l'intelligence de ses éléments composants ? Si nous passons de ce premier aspect de la masse sociale à un élément comme l'envergure du sol arable (distincte de la surface cultivée), nous nous heurtons au problème qui consiste à mesurer le sol arable. Faut-il considérer pour chaque mesure de surface cultivée une couche d'une épaisseur d'un, deux ou cinq pieds ? Stewart s'en tient à un pied d'épaisseur ; on pourrait lui demander pourquoi un et non pas deux ou dix aussi bien ? Et même si nous lui accordons cette profondeur d'un pied, quelle peut être l'importance particulière du calcul ? Pourquoi ce résultat compterait-il plus que la fertilité du sol ou le rendement par hectare ?

Ne serait-ce pas que tout ce concept de « masse sociale » est inutile et exprime mal la richesse matérielle ou le capital, éléments qui sont analysés et mesurés d'une façon beaucoup plus précise par les sciences économiques ? Pourquoi Stewart tient-il compte du poids et de la taille des manufactures, des bâtiments, du sol arable, de la quantité d'aliments, d'effets d'habillement, d'équipements, de routes, de chemins de fer, sans jamais s'arrêter à la qualité de ces éléments ? Les ruines d'un château du Moyen Âge seraient plus lourdes qu'une douzaine de maisons modernes ; une vieille machine de guerre pèse plus qu'une petite bombe atomique ; une meule de foin est plus lourde qu'une boîte de vitamines ou d'aliments hautement concentrés. Un assortiment d'instruments de jazz pèse plus qu'un stradivarius ; des milliers d'images imprimées pèsent plus qu'un Raphaël ou un Dürer ; quatre disques démodés dépassent par leurs poids un disque moderne qu'on écoute plus longtemps ; un individu corpulent pèse plus qu'un individu musclé. Cela peut-il signifier que le groupe qui l'emporte par sa « masse physique » est plus avancé, plus inventif, plus civilisé que celui qui, quoique « sa masse » ne chiffre pas autant, est en possession de bombes atomiques, de vitamines, d'œuvres de Raphaël, de stradivarius, comme Stewart paraît le croire ? Considérons-nous que la personne qui possède une vaste bibliothèque de romans policiers, d'ouvrages pour la jeunesse et de magazines populaires est plus cultivée que celle qui n'a par devers elle que quelques livres, ces livres étant toutefois les *Dialogues* de Platon, la *Critique de la Raison Pure* de Kant, l'*Iliade*, les *Tragédies* de Shakespeare et la *Divine Comédie* de Dante ?

Ces questions montrent assez que la « masse sociale » de Stewart ne saurait servir d'étalon de la prospérité matérielle ou de la richesse, ni d'indice du niveau de vie, de la force d'invention créatrice en matière culturelle et sociale, du niveau de la civilisation ou d'aucun autre état significatif du point de vue socio-culturel d'une personne ou d'un groupe. Comme indice des configurations sociales et culturelles le concept de « masse sociale » est, certes, beaucoup plus rudimentaire, plus fallacieux et moins scientifique que d'autres critères couramment employés comme

le niveau de vie, la richesse, la capacité de création ou l'avancement culturel. Quelle est donc la justification de ce concept ? Pourquoi accomplir une somme de travail considérable pour arriver à calculer, même avec approximation, cette « masse sociale » qui est parfaitement vaine ? Est-ce seulement parce que le terme a une sonorité familière aux physiciens ? Certes, chacun a toute liberté pour entreprendre n'importe quelle recherche de son choix ; on pourra, par exemple, calculer le nombre total de feuilles de tous les arbres du continent américain et essayer de relier ce chiffre au total des grains de sable du même continent. Pourquoi condamnerait-on ce genre de recherche scientifique ? Mais pourtant il n'est pas de savant sérieux qui voudrait bien perdre son temps à des entreprises aussi stériles, qui, au demeurant, ne seraient jamais prises au sérieux par les savants ni par le public cultivé. Et cependant la masse sociale de Stewart relève de cette catégorie. Astronome de formation, celui-ci est peu versé dans les sciences psycho-sociales ; il croit qu'elles ne se sont jamais préoccupées des problèmes qu'il envisage dans sa physique sociale ; son article est parsemé de remarques ironiques, comme « les espaces qui séparent les individus sont regardés de haut » (par les psycho-sociologues) ; comme « les démographes n'ont jamais trouvé de termes pour mesurer l'influence des individus à distance » ; ou comme « le concept de champ démographique est inconnu des sociologues » ; il ajoute que ceux-ci n'ont jamais étudié sérieusement les phénomènes d'interaction et ainsi de suite. Ce dont je puis assurer l'auteur, c'est que ces problèmes ont été étudiés avec plus de zèle, d'objectivité et de précision par les spécialistes des sciences sociales que n'en a montré Stewart. Les sciences économiques ont étudié et mesuré les ressources naturelles, la richesse, le capital, par des méthodes bien plus exactes que celles qui s'appuient sur la « masse sociale ». La sociologie s'est penchée sur des phénomènes démographiques, les phénomènes d'interactions, l'influence des individus à distance, les migrations, la mobilité sociale, les niveaux et les formes de l'activité culturelle et sociale, etc., avec beaucoup plus de rigueur que n'en montrent les thèses de Stewart, tout à fait superflues en ces matières <sup>1</sup>.

Si au lieu d'admettre d'emblée la supériorité de sa « physique sociale » Stewart s'était sérieusement consacré à l'étude des sciences économiques, de la démographie, de la sociologie, de la psychologie, de la philosophie, et s'il avait pris connaissance des tentatives faites avant lui pour créer une physique sociale, il n'aurait sans doute pas mis en avant des notions aussi contestables que la « masse sociale », la « température sociale », « le désir », et autres « catégories dimensionnelles ». On peut prédire qu'une physique sociale construite à partir de cadres conceptuels de ce genre ne saurait avoir d'avenir.

Ce que nous disons de la physique sociale de Stewart peut être répété d'une façon encore plus catégorique des autres doctrines de physique, sociale, de mécanique sociale, de « psychologie topologique », de « politique physicienne », et

<sup>1</sup> Sur ces questions on consultera les meilleurs manuels de sciences économiques, de sociologie, de démographie, de psychologie et d'anthropologie.

ainsi de suite ; car, à vrai dire, en dépit de mes critiques, la théorie de Stewart vaut relativement mieux que beaucoup d'autres spéculations du même style. Dans tous les cas où les phénomènes psycho-sociaux se prêtent réellement à la mesure ou à la recherche des uniformités, ces procédés n'éliminent nullement l'appareil conceptuel et les méthodes mises en place par les disciplinés déjà constituées et qui tiennent compte de la spécificité du domaine étudié. Le transfert pur et simple des termes, des concepts, et des méthodes des sciences physiques aux disciplines sociales et psychologiques, transfert doublé d'un raisonnement analogique, n'a pas produit jusqu'ici et ne saurait guère produire à l'avenir des résultats importants du point de vue de la connaissance de l'univers humain ou de l'homme total.

Tournons-nous à présent vers une autre mode très répandue, à savoir le culte du robot proclamé sujet psychologique, c'est-à-dire l'étude physique des phénomènes mentaux. Nous avons évoqué précédemment plus d'un rituel de ce culte, que ce soient ces tests mécaniques dont on suppose qu'ils révèlent et mesurent automatiquement l'intelligence, les émotions, le tempérament, les opinions, les attitudes, les aptitudes, les types de personnalité, les tendances inconscientes, les complexes, et que sais-je encore ? Que ce soient les opérations statistiques par lesquelles on veut traiter les données incertaines en leur faisant traverser une sorte de purgatoire où elles sont soumises à la méthode miraculeuse du « X carré » ou coefficient de corrélation, procédés qui par des classements et des mensurations empruntés à la physique éliminent infailliblement de ces données les erreurs probables pour les transformer en informations objectives, précises et quantitatives touchant à tous les mystères de l'âme et de l'esprit ; ou que ce soient des modèles mathématiques guidant les robots et les études pseudo-expérimentales de l'homme-machine, avec son intelligence sans conscience, ses émotions sans affectivité, sa volonté sans énergie. Une grande partie des recherches dites psychologiques ne sont que des manifestations diverses de cette même épidémie physicienne chez les psychologues d'aujourd'hui. On en dirait autant de la psychologie du comportement, désormais périmée, de John Watson ; et de l'application généralisée à l'homme des réflexes conditionnés ou des mécanismes d'apprentissage observés sur les rats, les souris, les chiens, les lapins et autres animaux. Il en va de même de l'interprétation encore plus mécaniste de la psychologie du comportement humain en vertu des principes de la cybernétique, étendant à l'homme l'idée de contrôle et de communication élaborée à propos de machines ou encore de la « dianétique » avec ses « engrammes » enregistrés automatiquement et conservés à jamais dans les chambres fortes de la « banque de l'esprit réactif » (notion tout à fait différente de l'esprit analytique) ; ou enfin des théories somatologiques de la psychologie, celle-ci étant considérée comme un simple épiphénomène des types endomorphiques, ectomorphiques ou somatiques divers, inventés par les somatologistes. Cette étude de la psychologie et de la conduite humaines à l'aide des modèles mécaniques n'est qu'un exemple de plus de la substitution des robots à la personne humaine dans la psychologie contemporaine.

Nous allons examiner quelques exemples supplémentaires de cette psychologie physicienne. Comme précédemment je choisirai de préférence des recherches d'un certain niveau plutôt que des études médiocres. Ainsi J. S. Bruner et ses collaborateurs ont mené à bien plusieurs études de la perception telle qu'elle est influencée par les besoins, et les estimations de l'individu. Encore que ces études répètent et confirment des résultats antérieurs<sup>1</sup>, les investigations attentives de Bruner apportent une contribution valable à nos connaissances dans ce domaine. Certes une tendance à utiliser des modèles mécaniques apparaît dans ces travaux. Mais elle n'est pas trop envahissante et elle n'infirme pas sérieusement les principaux résultats obtenus par Bruner. Toutefois dans des études ultérieures<sup>2</sup> cette tendance s'accroît et il en résulte que le problème principal est escamoté et que la validité scientifique du travail est torpillée. Le problème posé était le suivant : « Les membres d'un groupe sont-ils capables de percevoir les sentiments qu'ils éprouvent les uns envers les autres avec plus de précision qu'on ne pourrait le prévoir par le calcul de probabilité ? » et, d'autre part, *quels* sont les rapports entre l'exactitude, la réciprocité et la convergence dans cette perception ?

Pour clarifier ces problèmes les enquêteurs utilisèrent trois « groupes de discussion volontaires », les membres de chaque équipe se rencontrant à douze séances de deux heures chacune. Après chaque séance on demandait aux participants d'indiquer les personnes de l'équipe pour lesquelles elles éprouvaient le plus de sympathie, celles pour lesquelles elles éprouvaient le plus d'antipathie, et ensuite on les pria de suggérer quels étaient les participants qui, selon eux, nourrissaient les mêmes sentiments à leur endroit. Une fois en possession de ces matériaux, les enquêteurs cherchèrent à découvrir d'abord si l'exactitude de cette perception chez un des participants des sentiments qu'autrui éprouvait pour lui dépassait la probabilité calculée.

« Afin d'étudier ce problème il est nécessaire de déterminer ce qui aurait dû se produire selon la probabilité. Ceci peut être fait en construisant un groupe de robots, selon les spécifications suivantes : on établit un robot pour chaque participant. Chaque robot est assorti à son vis-à-vis humain grâce à un certain nombre de choix et d'expectations. Le robot est, bien entendu, « empêché » de se répondre à lui-même ou aux mêmes personnes deux fois de suite, et il ne lui est

<sup>1</sup> Parmi ces travaux, mon étude sur l'« influence de la profession sur le comportement et sur les processus psychologiques » (« Vliianie professii na provedenie ludei »), *Journal psichologii i Nevrologii*, n° 1, 1921, pp. 397-424, montrait une influence de la profession et des valeurs professionnelles sur la perception, l'attention, la mémoire, l'association des idées, etc. Les résultats anciens étaient donc semblables aux découvertes récentes de Bruner et de ses collaborateurs. Cf. J. S. Bruner and C. C. Goodman, « Need and Value as Organizing Factors in Perception », *Journal of Abnormal and Social Psychology*, XLII (1947), pp. 33-44 ; L. Postman, J. S. Bruner and E. McGinnies, « Personal Values as Selective Factors in Perception », *Ibid.*, (1948), pp. 142-154.

<sup>2</sup> J. S. Bruner, R. Tagiuri and R. R. Blake, « Some Determinants of the Perception of Positive and Negative Feelings in Others », *Journal of Abnormal and Social Psychology*, XLVIII (1953), pp. 585-592.

pas permis non plus de choisir et de rejeter la même personne ou d'en désigner une autre qui le choisirait et le rejetterait en même temps. À l'intérieur de ces limites, les choix et les expectations des robots sont déterminés par tirage au sort. »

Tel est le modèle du robot. La première critique que j'adresserai à cette méthode est qu'il est parfaitement inutile d'introduire un « groupe de robots », car celui-ci ne joue aucun rôle fonctionnel dans l'étude de la question posée. Le véritable problème est de savoir si l'exactitude de la perception par un participant du sentiment qu'un autre participant éprouve pour lui est plus grande ou moindre que ce qu'on peut prévoir par le « produit de la déviation par le carré de la probabilité calculée (la mesure de la déviation étant 14,1 ce qui, avec 3df, donne une valeur  $p$  inférieure à 0,01) ». La seule raison que l'on ait d'introduire les robots semble être de satisfaire à une mode. Car, en dehors de cela, ce modèle n'est nullement indispensable pour déterminer la déviation du prévu affectant l'exactitude des perceptions affectives. Cette critique, toutefois, est secondaire. Plus graves sont les défauts de cette étude qui sont la conséquence du désir de la rendre automatique.

Ce qui me frappe, c'est que le problème lui-même, à savoir si l'exactitude avec laquelle un individu perçoit les sentiments qu'un autre éprouve pour lui dépasse la prévision probabiliste, est un problème mal posé et ambigu. Quel est en effet le sens de la chance moyenne dans des cas de ce genre ? Est-ce que cela signifie qu'il s'agit d'une situation où les individus ne se connaissent pas mutuellement ? Dans ce cas il n'y a pas d'ensemble, ni de participant, ni de robot, mais seulement un assemblage, une collection qui ne se connaissent nullement ; ne se connaissant pas, ils ne peuvent guère éprouver des sentiments de sympathie ou d'antipathie mutuelle. Est-ce que « perception probable » signifie perception au moment même de la rencontre ? Dans ce cas, il ne s'agit pas de perception probable, mais de la première réaction de gens étrangers les uns aux autres à l'instant de leur rencontre. Si cette probabilité désigne une répartition égale de sympathie et d'antipathie parmi les membres d'un ensemble d'hommes ou de robots, il ne s'agit point alors de configuration de chances, mais au contraire d'une configuration très particulière fondée sur une « répartition égale » qui est bien plus rare qu'une répartition inégale de choix ou d'expectations. Quoi qu'il en soit on ne saurait identifier ni la répartition égale, ni la répartition inégale à une distribution probabiliste des sympathies et des antipathies. Rien ne change, s'il s'agit d'une répartition de choix et d'expectations attribués aux robots par les enquêteurs. Comment considérer une répartition bien déterminée d'avance et spécifique comme le produit du pur hasard ? Les auteurs ne fournissent aucune raison logique ou mathématique corroborant leur hypothèse. Étant donné que la répartition des sympathies et antipathies n'est pas probabiliste, on ne saurait lui appliquer les calculs de déviation selon la formule « produit du carré ». La déviation que l'on met en lumière se fait à partir non pas du calcul des probabilités, mais au contraire à partir d'une situation bien déterminée, celle où les enquêteurs ont eux-mêmes placé leurs robots. Ainsi l'objet principal de l'analyse perd tout sens.

Les considérations précédentes éclairent l'autre erreur commise par les enquêteurs, à savoir la bévue bien connue de ne voir dans les groupes sociaux et leurs rapports que des collections d'atomes. Comme dans presque toutes les études de « petits groupes » (que nous aborderons dans le chapitre suivant) les auteurs ne paraissent pas se rendre compte que dans une étude de phénomènes d'interactions (y compris l'étude, des sentiments réciproques des individus agissant les uns sur les autres), on ne saurait envisager une collection d'individus d'espèce générale, ni déduire de l'étude de leurs interactions des uniformités applicables à tous les groupes de la même envergure. Prenons, par exemple, les groupes suivants – comprenant quatre individus : premièrement un ménage où règne l'entente (le père, la mère et deux enfants) ; deuxièmement une équipe « pour discussion » composée de quatre personnes prises au hasard et qui ne se connaissent pas avant les douze séances d'une heure chacune ; troisièmement un « groupe » de quatre personnes comprenant le sénateur MacCarthy, son adjoint M. Colin, et deux personnes prétendument « subversives » ; quatrièmement un « groupe » de quatre personnes constitué par des gens qui viennent de se rencontrer dans le fumoir d'un train ; encore que chacun de ces prétendus groupes comprennent quatre individus aucun d'eux n'est à vrai dire une unité où le calcul de probabilité serait applicable. Sans le moindre, questionnaire on peut affirmer que l'ensemble de choix et d'expectations, de sympathies et d'antipathies réciproques sera complètement différent pour chacun de ces groupes.

Dans le quatrième cas où il s'agit de personnes qui se rencontrent pour la première fois au fumoir, l'ensemble sera totalement amorphe, pour la simple raison que les intéressés n'auront pas encore eu le temps de laisser cristalliser leurs sentiments réciproques. Au contraire, dans le cas des interrogatoires par le sénateur, il y aura d'emblée un sentiment mutuel assez précis des antipathies et des sympathies réciproques des deux camps, à savoir : celui des « subversifs » auxquels répugnent d'emblée le sénateur et M. Colin et vice versa. Dans un ménage uni il y aura une saisie précise des sentiments que les individus éprouvent les uns vis-à-vis des autres et il n'y aura ni rejet, ni antipathie : au contraire on ne constatera que des sentiments de sympathie, mais ces sentiments ne seront pas du même caractère, lorsqu'il s'agira des rapports entre les parents et les enfants ou des rapports réciproques des parents d'une part, des enfants de l'autre. Dans diverses équipes de discussion comportant le même nombre de membres et se réunissant le même nombre de fois, il y aura des différences considérables dans la répartition des choix et des expectations concernant les sentiments réciproques, et ces différences proviendront du caractère des membres, de la nature des problèmes discutés, de la position sociale des intéressés, du caractère, public ou privé de la discussion et de plusieurs autres facteurs. On ne saurait s'attendre à aucune uniformité dans les choix et les expectations, même s'il s'agit d'équipes ayant le même nombre d'individus et se réunissant le même nombre de fois.

Ce qui signifie qu'une recherche quelconque visant le degré, de précision avec laquelle les membres pris au hasard d'une « équipe de discussion » perçoivent leurs



rapports et leurs sentiments, et qui tend à découvrir des uniformités dans ces rapports, est une entreprise stérile et vide de sens. Étant donné que l'ensemble dépend incontestablement du genre des groupes (à savoir la famille, le groupe d'adversaires, le groupe d'amis, le « groupe » de personnes indifférentes les unes vis-à-vis des autres, les groupes religieux, savants, etc., ou les équipes de discussion) de leur rôle, du caractère des valeurs mises en jeu, de la durée du processus d'interaction et de plusieurs autres facteurs, il n'y a aucune raison de s'attendre à une uniformité quelconque. Il n'y a non plus aucune raison pour que l'on puisse généraliser les résultats obtenus à propos d'un groupe donné et les étendre à tous les groupes qui ont le même nombre de membres et se réunissent le même nombre de fois. Il faudrait pour que ce soit possible que tous les individus soient des atomes identiques et qu'il n'y ait pas de différence fondamentale dans le genre et la structure des groupes, dans les réseaux d'antipathies et de sympathies qui leur sont propres, que la durée et l'intensité de l'interaction ne modifient pas les rapports interindividuels, ce n'est qu'en partant d'une hypothèse aussi fallacieuse que l'on pourrait s'attendre à quelque uniformité dans les choix et les expectations. Autrement, compte tenu des différences profondes entre la structure psychosociale et les fonctions dynamiques des divers groupes, une pareille uniformité ne pourrait être fondée que sur ce postulat que des causes différentes produisent les mêmes effets ou que des effets variés sont produits par des causes identiques.

Cette analyse suffit à montrer que le point de vue atomiste de nos auteurs pêche par la base, et que le résultat de leurs études ne saurait être étendu à d'autres groupes.

Ces critiques sont confirmées par les divergences flagrantes qui apparaissent entre les diverses études de ces mêmes problèmes, appliquées aux groupes analogues, principalement aux « équipes de discussion ». Par exemple les résultats obtenus par Bruner, Borgatta, Ausubel, et Dymond, pour ne mentionner que quelques enquêtes récentes, sont loin d'être identiques ; ils sont plutôt contradictoires <sup>1</sup>. Si à ces études d'individus pris au hasard et artificiellement réunis dans des unités plutôt nominales nous ajoutons les études de divers groupes structurés et parfois organisés, en nous plaçant aux mêmes points de vue de la précision, de la réciprocité, de la confiance mutuelle, de la cohérence, de l'estimation de soi, de l'estimation par d'autres, de la popularité et ainsi de suite, la divergence des résultats deviendrait encore bien plus considérable et exclurait toute possibilité de les étendre à un grand nombre de groupes ou d'y découvrir une uniformité générale. On arriverait à des constatations de situations purement singulières, idiographiques, valables uniquement pour le groupe étudié au moment

<sup>1</sup> Cf. E. F. Borgatta, « Analysis of Social Interaction », *Sociometry*, XVII (1954), pp. 7-31 ; D. P. Ausubel, *Reciprocity and Assumed Reciprocity*, *ibid.*, XVI (1953) ; R. Dymond, *A Preliminary Investigation of the Relation of Insight and Empathy*, *Journal of Conscious Psychology*, IV (1948), pp. 228-233. Pour une bonne critique des théories mécanistes de la perception, cf. F. H. Allport, *Theories of Perception* (New York, 1955).

de l'enquête ; il s'agirait d'une étude monographique de cas particuliers, dépourvue de toute portée générale et conduisant à une description bien plus vague et plus terne que celle qui pourrait être faite par un romancier de talent ou même par un observateur-participant d'esprit imaginaire.

Trois erreurs de sens sont commises dans ces études « atomistes » de groupes sociaux et ceci dès le début de l'enquête :

a) On admet l'hypothèse que tous les groupes sociaux sont du même type semi-organisé et semi-nominal, à savoir qu'ils sont composés d'individus choisis et réunis artificiellement, soit par un ordre des autorités militaires (groupe de Borgatta) ou sous quelque prétexte comme une discussion suscitée par l'enquêteur, afin de cacher aux participants les raisons pour lesquelles ils sont réunis et soumis à des tests. Dans de nombreux cas, les enquêteurs ne parviennent pas à garder le secret et ainsi les résultats sont viciés dès le départ.

b) Nos enquêteurs s'inspirent d'une technique qui contredit au principe méthodologique d'Aristote, à savoir que si l'on veut étudier les propriétés d'un chêne, il faut observer non seulement le gland, mais surtout l'arbre dans son plein épanouissement parce que le gland ne saurait nous livrer les traits anatomiques et physiologiques essentiels du chêne. Conseil dont nos enquêteurs ne tiennent pas suffisamment compte.

c) Préoccupés de robots et d'opérations statistiques, nos chercheurs ne prêtent pas assez d'attention à la nature de leurs variables. Tous se réfèrent à des termes comme autorité, amitié, confiance, popularité, réciprocité, cordialité, et ainsi de suite, sans en définir la signification. Si dans les sciences sociales les significations des termes étaient bien fixées, et si chacun d'eux ne comportait pas de nombreuses ambiguïtés, leur emploi pourrait être justifié. Mais, en réalité, aucun de ces termes ne possède un sens généralement admis ; ainsi plusieurs études copieuses de l'amitié, du commandement, de la sympathie, de « l'acceptation » et du « rejet », montrent l'emploi de ces termes qui ne sont pas univoques<sup>1</sup>.

Sans prêter attention à ces problèmes fondamentaux, sans les mentionner même, et sans se référer non plus à certaines études antérieures des phénomènes qui les occupent, nos chercheurs atomistes se penchent sur des rapports entre variables indéfinies et peut-être indéfinissables. Il s'ensuit que leurs coefficients et indices chiffrés ne conduisent à aucune connaissance.

---

<sup>1</sup> Cf. P. Sorokin, *Society, Culture, and Personality*, ch. V, VI. On y trouvera l'indication des principaux ouvrages portant sur la solidarité, la sociabilité, l'amitié et les diverses formes qu'assument ces notions dans les travaux de M. Scheler, E. Durkheim, F. Tönnies,, L. von Wiese, G. Gurvitch, P. Lavrov, Leplay, G. Davy, Cooley, etc.

Les considérations précédentes mettent en lumière l'impossibilité de l'approche mécaniste et atomiste lorsqu'il s'agit de l'étude des groupes. Si, au lieu de céder à la mode, ces enquêteurs avaient consacré, ne serait-ce qu'une portion minime de leur énergie, de leur temps et des moyens monétaires mis à leur disposition, à une analyse plus attentive de la spécificité des groupes et s'ils s'étaient familiarisés avec les études précédentes consacrées à ces problèmes, les résultats auraient été bien plus appréciables et notre connaissance de l'univers social aurait été enrichie. Ces enquêtes « dernier cri » se soldent souvent par un échec complet et ne font que compromettre les sciences psychosociales. C'est pourquoi, si l'on veut aider ces dernières à avancer, l'élimination de toute cette mauvaise herbe s'impose.

#### 4. Modèles cybernétiques

[Retour à la table des matières](#)

Le modèle mécanique le plus récent employé dans les disciplines psychosociales est sans doute le modèle cybernétique. Le terme de cybernétique fut inventé par un éminent mathématicien, N. Wiener ; il veut dire « la science du contrôle et des communications au sein d'un animal et d'une machine », y compris l'homme et les organisations sociales <sup>1</sup>. Quant à l'importance de la cybernétique pour les ingénieurs, F. D. Barrett et H. A. Shepard ont raison d'affirmer que « la cybernétique doit beaucoup de ses éléments à la science pratique des communications qui est celle des ingénieurs » et que « pour les spécialistes de cette technique il n'y a rien de révolutionnaire dans la cybernétique tant qu'elle est appliquée à leur propre domaine. Toutefois, pour les biologistes et les sociologues, la cybernétique met en avant un point de vue et un système conceptuel nouveaux en vue d'étudier l'organisme dans ses relations avec d'autres organismes et avec le milieu inorganique <sup>2</sup> ».

Avant d'examiner cette deuxième affirmation, à savoir le prétendu nouveau point de vue que la cybernétique aurait introduit dans les études biologiques et sociales, interrogeons un peu N. Wiener sur la contribution de la cybernétique à ces disciplines.

« Selon moi, le fonctionnement des individus vivants et le fonctionnement de certaines nouvelles machines utilisées pour les communications présentent un frappant parallélisme. Les uns et les autres possèdent des récepteurs sensoriels à l'un des stades du cycle de leur fonctionnement. (Chez l'homme et chez la machine il s'agit d'un appareil spécialisé pour recueillir des renseignements sur le monde extérieur. Chez l'un et chez l'autre ces messages venus du dehors sont transformés

<sup>1</sup> Voir N. Wiener, *Cybernetics or Control and Communication in the Animal and the Machine* (Cambridge, Mass., 1948).

<sup>2</sup> F. D. Barrett and H. A. Shepard, « A Bibliography of Cybernetics », *Proceedings of the American Academy of Arts and Sciences*, LXXX (1953), pp. 204-222.

par un mécanisme intérieur, que celui-ci soit organique ou non)... Dans les deux cas l'action qu'ils exercent sur le monde extérieur... est retransmise à l'appareil régulateur central... Dans tous les chapitres de notre étude nous nous attachons soit à des aspects par lesquels la machine double l'homme, soit à des aspects de l'homme qui s'éclairent à la lumière du fonctionnement de la machine ou à ces deux aspects simultanément <sup>1</sup>. »

Ces quelques lignes mettent bien en évidence le caractère mécanique de cette théorie et l'identification presque complète qu'elle pratique entre l'homme et la machine pour autant qu'ils comportent tous deux des mécanismes de communication et de contrôle.

En dépit d'une réserve importante, ce même point de vue est souligné par un autre spécialiste éminent de la cybernétique, D. M. MacKay. Celui-ci, comparant le cerveau à des machines et particulièrement aux machines à calculer électroniques, soutient que des mécanismes bien montés peuvent imiter le comportement humain et fonctionner selon les mêmes principes que le cerveau <sup>2</sup>.

Au gré de ces inventeurs et de leurs émules, la contribution principale de la cybernétique aux sciences psycho-sociales consiste à clarifier la nature des informations, les méthodes de transmission, le mécanisme utilisé en vue d'exploiter des renseignements pour le contrôle d'un organisme (par des messages provenant d'autres agencements et réciproquement de ces agencements par les messages provenant d'un organisme donné), enfin à « établir un nouveau cadre de références pour la solution de quelques problèmes philosophiques traditionnels » comme le libre arbitre, la conscience, la téléologie, la méthode scientifique, etc.

La mode actuelle d'imiter la physique dans les sciences de l'homme a conduit de nombreux sociologues et psychologues férus des dernières nouveautés en matière de sciences naturelles à adopter la cybernétique <sup>3</sup>.

Je poserai deux questions sur la contribution de la cybernétique aux sciences psycho-sociales : premièrement le point de vue qu'elle met en avant est-il réellement neuf ? et deuxièmement les contributions apportées par la cybernétique à ces disciplines a-t-elle été jusqu'ici féconde ?

<sup>1</sup> N. Wiener, *The Human Use of Human Beings. Cybernetics and Society* (Boston, 1950), pp. 9, 15, 16.

<sup>2</sup> D. M. MacKay, « On Comparing the Brain with Machines », *American Scientist*, XLII (1954), pp. 261-268 ; cf. aussi l'article de J. O. Wisdom, R. J. Spilsbury et D. M. MacKay dans l'ouvrage collectif *Symposium on Mentality in Machines, Proceedings of Aristotelian Society, Supplement*, 1952.

<sup>3</sup> On trouvera une bibliographie assez détaillée portant sur les diverses théories socio-psychologiques relevant de la cybernétique dans l'article cité de Barrett et Shepard.

À la première question il faut bien répondre négativement. Nous savons déjà que des théories sur la similarité et parfois l'identité de l'homme et de la machine ne sont pas des nouveautés dans l'histoire de la pensée philosophique. On les trouve chez les Indiens, les Bouddhistes, les Grecs et les Romains. En Europe, elles furent exposées systématiquement par Descartes, Hobbes, Pascal, Leibniz, Malebranche, Spinoza, Condillac et beaucoup d'autres, comme l'indiquent les citations suivantes : – « Le corps animal est une machine simultanément hydraulique, pneumatique et pyrobolique, une sorte d'automate qui dépasse infiniment les automates artificiels », dit Leibniz.

Et nous lisons chez Descartes :

« Je veux avertir que ce mouvement que je viens d'expliquer suit aussi nécessairement de la seule disposition des organes qu'on peut voir à l'œil dans le cœur, et de la chaleur qu'on y peut sentir avec les doigts, et de la nature du sang qu'on peut connaître par expérience, que fait celui d'une horloge, de la force, de la situation et de la figure de ses contrepoids et de ses roues » (*Discours de la Méthode*, 5<sup>e</sup> partie).

« Quid est core nisi elastrum, quid nervi nisi chordae, articula nisi... rotulae », affirme Hobbes.

Condillac compare l'homme à une statue de marbre organisée à l'intérieur comme un être humain et dépendant entièrement pour ses sensations et concepts des organes sensoriels et des messages reçus par eux du monde extérieur <sup>1</sup>.

Des théories analogues sur l'homme-machine ont continué à être avancées jusqu'à notre temps, la cybernétique n'étant qu'une variation nouvelle sur ce très vieux thème. Toute l'argumentation des cybernéticiens sur la similitude ou l'identité de l'homme et de la machine n'est pas nouvelle ; elle repose logiquement sur une trompeuse analogie : « L'homme a un nez comme le chien, par conséquent il est identique au chien. »

Lorsqu'on examine de près les théories de l'homme-machine, on découvre leur inutilité ou leur fausseté. Un des plus grands spécialistes du cerveau, Sir Charles Sherrington appelle le cerveau humain « le plus grand des mystères » et trouve fallacieux tous les rapprochements avec les machines à calculer même les plus compliquées.

« Une ingénieuse invention mécanique de notre temps a fait l'objet de comparaisons avec le cerveau humain. Cette machine est capable de calculer et

---

<sup>1</sup> On trouvera de plus amples détails et des références renvoyant aux oeuvres de Descartes, Leibniz, Hobbes et autres, dans P. Sorokin *Contemporary Sociological Theories*, ch. I ; Condillac, *Traité des sensations*, ch. I.

d'effectuer des opérations arithmétiques plus rapidement qu'un homme. Le professeur Geoffrey Jefferson... a rendu au public un grand service en réexaminant l'analogie entre une telle machine et l'esprit humain. Dans un atelier de tissage des appareils mécaniques tissent plus vite que ne le sauraient faire des mains humaines ; cependant comparer le métier mécanique à une main humaine, sauf dans une acception très restreinte serait extravagant et erroné... Le cerveau a toujours été et est encore un mystère... Des nouveaux faits à propos du cerveau ont été découverts dans ces dernières années, mais ils n'apportent aucune clé au mystère de la création, si création il y a, de pensées et de sentiments, c'est-à-dire qu'ils n'expliquent pas... le fonctionnement de notre esprit. »

Sherrington indique plusieurs autres aspects mystérieux du cerveau qui le rendent complètement irréductible à la machine <sup>1</sup>.

D'un autre point de vue la différence profonde entre l'homme et la machine est également mise en lumière par un des maîtres de la cybernétique, D. M. MacKay. Comme un électricien mettant en marche un arrangement complexe d'ampoules et de fils électriques pour une enseigne lumineuse, un cybernéticien compétent pourrait hypothétiquement établir un enchaînement complet de causes physiques provoquant les actions humaines. L'arrangement des ampoules et des fils ne constitue cependant pas en lui-même une enseigne lumineuse et n'influence pas la signification annoncée. Pareillement, les opérations effectuées par les machines à communiquer ne sont pas identiques aux communications des êtres humains qui, elles, sont significatives. En réalité, l'ensemble des opérations de toute machine est en lui-même dépourvu de signification immanente, qu'elle soit scientifique, religieuse, esthétique ou qu'il s'agisse d'une signification absurde.

Les opérations de la machine sont simplement des mouvements de diverses pièces, montées, arrangées et déterminées par des êtres humains. Ces mouvements n'ont de signification que si celle-ci leur a été attribuée par l'homme. Ces significations ne sont pas présentes dans la machine ou pour la machine, mais s'affirment seulement grâce aux hommes et pour les hommes qui ont soumis ces mouvements aux significations saisies par eux et qui ont construit les machines en tant qu'instruments destinés à manifester et à communiquer les significations humaines. « Je crois profondément que l'homme est plus qu'un organisme physique que nous puissions décrire dans le seul langage de l'observateur... Ce qui ne signifie pas nécessairement qu'il doit y avoir des lacunes dans la description physique de ces activités, mais que l'homme possède d'autres aspects qui ne sont ni révélés par l'homme physique ni ne peuvent être attribués à lui <sup>2</sup>. »

<sup>1</sup> Charles Sherrington, « Mystery of Mysteries : the Human Brain », *New York Times Magazine*, December 4, 1949, pp. 19-20. (Avec l'autorisation du *New York Times*.)

<sup>2</sup> D. M. MacKay, *op. cit.*, pp. 259-260.

Ce sont précisément les aspects psycho-sociaux de l'homme, ses conduites significatives<sup>1</sup>, la communication de ces significations qui ne sont ni révélées ni expliquées par une description purement physique de certaines de ses activités physiques. Lesdits aspects ne peuvent être appréhendés par la cybernétique et lui échappent ; pour les saisir, il faut un « réseau de significations psycho-sociales ».

Cette réponse à notre première question préjuge de celle que nous ferons à la deuxième : quelle est la valeur des contributions de la « cybernétique sociale » à nos disciplines ? On peut le dire, elle est à peu près nulle jusqu'à présent. Depuis les premières tentatives de Wiener et des autres fondateurs de la cybernétique, jusqu'aux prophètes de la cybernétique en sociologie (K. Deutsch, L. K. Frank, R. D. Luce, A. Rapoport, A. Bavelas, C. V. Churchman, Fano, et d'autres), les cybernéticiens n'ont quasiment apporté aucune nouvelle théorie valable ni mis en lumière aucune nouvelle uniformité. Leurs interprétations ont rarement dépassé des analogies superficielles et fallacieuses. Et lorsqu'ils les appliquent à l'étude expérimentale de la communication et du contrôle social, leurs laborieuses expérimentations laissent échapper tout ce qu'il y a de spécifique dans le problème ou ne font qu'enfoncer des portes ouvertes.

L'étude « expérimentale » par C. S. Dodd de la diffusion des messages et de son efficacité peut servir d'exemple de la recherche cybernétique (encore qu'il n'emploie pas ce terme), en ce qu'elle méconnaît complètement les aspects psycho-sociaux du problème. L'objet de son étude était de savoir avec quelle rapidité le contenu des tracts imprimés, jetés par un avion survolant une population ennemie, neutre ou alliée, pouvait se répandre, à quel degré les idées émises dans ces tracts pouvaient pénétrer dans la population ; comment leur texte devait être rédigé pour atteindre un maximum d'efficacité. Pour résoudre ce problème, des tracts furent répandus dans des villes supposées similaires. La première reçut un tract pour quatre habitants, la seconde un pour deux habitants, la troisième un par personne, et ainsi de suite en doublant la proportion jusqu'à arriver à trente-deux tracts par personne pour la huitième ville. Trois jours après, les enquêteurs interrogèrent cinquante-sept pour cent des chefs de famille dans les régions visées pour savoir s'ils connaissaient le message, à quel moment ils en avaient entendu parler pour la première fois, etc. Lors d'une autre expérience destinée à établir l'efficacité de différentes rédactions d'un appel pour des donneurs de sang, vingt-huit versions d'un tel appel, chacune en mille exemplaires, furent répandues par avion dans une ville de quinze cents habitants. Subséquemment les enquêteurs interrogeant des représentants des divers foyers, établirent quels tracts avaient été aperçus et quels étaient ceux dont on se souvenait. Quelques expériences supplémentaires furent pratiquées pour déterminer l'importance respective de la distance et de l'heure de la

<sup>1</sup> Sur la composante des significations considérées comme un élément constitutif essentiel de tous les phénomènes psycho-sociaux, pour autant que ceux-ci diffèrent des phénomènes physiques et biologiques, voir P. Sorokin *Society, Culture, and Personality*, ch. III.

diffusion quant à l'efficacité d'un tract. Voilà les caractéristiques principales de l'étude expérimentale, de Dodd <sup>1</sup>.

Certes, un novice en sociologie, ne manquera pas d'être impressionné par la description que Dodd fournit de « l'expérience » avec tout l'arsenal d'avions, et d'autres moyens puissants décrits dans une langue scientifique s'appuyant sur des coefficients de corrélation et d'autres indices chiffrés. Un spécialiste plus averti sera frappé au contraire par les trois caractères suivants de cette enquête : a) par la substitution au phénomène de diffusion sociale de la simple dissémination physique des tracts ; b) par la laborieuse démonstration de ce que tout le monde sait ; c) par l'ignorance de tous les problèmes réels auxquels l'étude aurait dû être consacrée. Au vrai, l'enquête de Dodd s'attache moins aux uniformités sociales concernant la diffusion des messages, qu'aux lois physiques de la chute des corps, découvertes par Galilée et quelque peu approfondies depuis lors. Nul besoin des expériences sociologiques pour formuler des lois physiques sur la chute des corps présentés et sur la dispersion des points de chute ! Nul besoin non plus d'une étude expérimentale pour prouver que dans une ville sur laquelle on déverse trente-deux tracts par personne, plus d'individus apercevront ces tracts que dans une autre ville sur laquelle on ne jette qu'un tract pour quatre personnes ! On remarquera moins quelques gouttes de pluie qu'un orage violent. Il n'était pas besoin d'une étude expérimentale pour prouver que toutes choses égales, plus la distance est grande entre le point de chute et la population visée, moins il y aura de gens qui auront vu les tracts au moment de leur chute ou après leur chute. Et c'est là le plus clair des résultats de ces impressionnantes expérimentations.

La diffusion et l'efficacité réelles du message contenu dans les tracts sont à peine étudiés par cette enquête. Le pouvoir de persuasion du message (dans ce cas l'appel aux donneurs de sang) correspond en effet à son acceptation et à son influence sur les conduites des personnes touchées. Dodd et ses collaborateurs ne tentèrent même pas d'établir combien de personnes, parmi celles qui lurent les tracts, allèrent donner leur sang, à la suite de cet appel. Les auteurs ne se préoccupèrent pas davantage de savoir combien de personnes se trouvèrent en accord et en sympathie avec le message contenu dans les tracts. Tout ce qu'ils firent en réalité, après avoir disséminé les tracts par avion, fut de dénombrer les personnes qui les virent ou qui en entendirent parler, soit parmi les habitants qui furent littéralement inondés à raison de trente-deux tracts par personne, soit parmi ceux qui n'en reçurent que très peu, à savoir un tract pour quatre personnes. Une telle étude ne fait qu'effleurer le véritable problème de la « genèse, de l'intensification, de la mobilité et de la diffusion de phénomènes socio-culturels

<sup>1</sup> Voir S. C. Dodd, « Can the Social Scientist Serve Two Masters ? », déjà cité précédemment ; également l'article de Dodd, « Diffusion Is Predictable », *American Sociological Review*, XX, pp. 392-401 (1955).



dans le temps et dans l'espace <sup>1</sup> », et elle ne traite pas non plus de l'efficacité ou du pouvoir d'un message ou de n'importe quelle autre manifestation sociale par rapport aux états mentaux et aux conduites observables des individus et des groupes non plus que par rapport aux institutions sociales et aux oeuvres culturelles <sup>2</sup>. Étant donné que l'étude de Dodd ne touche pas réellement à la diffusion sociale ou à l'efficacité d'un message, elle ne peut mettre en lumière aucune uniformité particulière ni aucune formule générale. Lorsqu'il tente d'établir une théorie concernant les facteurs de diffusion il recourt à des formules pseudo-mathématiques recouvrant une métaphysique bien vague. Ainsi son étude est frappée de stérilité.

L'étude cybernétique d'A. Bavelas sur les communications et les contrôles est l'une des meilleures du genre <sup>3</sup>. Elle peut servir d'exemple non pas d'un escamotage des aspects proprement sociaux des phénomènes, mais de la redécouverte expérimentale de vérités connues depuis des siècles et aussi de généralisations bien peu fondées. A. Bavelas, aidé par H. J. Leavitt et S. Smith fit porter son expérimentation sur cinq personnes chargées de résoudre en commun certains problèmes. Ces cinq personnes ne s'entretinrent pas du problème à l'avance, mais se virent affecter cinq petites pièces séparées, d'où elles n'étaient autorisées à communiquer que par messages écrits. Chaque participant reçut une carte portant un certain nombre de signes. Chacun fut autorisé à échanger un nombre illimité de messages écrits avec les autres, les informant des signes qui se trouvaient sur sa carte et transmettant tous les renseignements qu'il recevait. Le problème à résoudre consistait à identifier un certain signe qui figurait sur chacune des cinq cartes.

Trois arrangements principaux pour faciliter les communications furent utilisés dans ces expériences.

a) Une disposition circulaire des cinq petites pièces en vertu de laquelle chaque participant pouvait communiquer directement avec son voisin de droite et son voisin de gauche, tandis que pour ses communications avec les deux autres membres, son message devait être relayé par ses voisins immédiats. Avec cet arrangement chacun des cinq participants, était mis exactement dans la même position que ses voisins pour ce qui est de la facilité mutuelle de communication.

b) La deuxième disposition consistait en une répartition en ligne droite des cinq pièces. Avec cet arrangement, la personne qui se trouvait au milieu de la ligne était

<sup>1</sup> Voir P. Sorokin, *Social and Cultural Dynamics*, vol. IV, ch. V, VI, VII, pour une analyse de ces problèmes et l'indication des nombreux travaux sur la question.

<sup>2</sup> Pour une analyse détaillée et une bibliographie sur ces problèmes, voir P. Sorokin, *The Ways and Power of Love, passim*; *Reconstruction of Humanity, and Society, Culture, and Personality*, ch. XXXV-XLVIII.

<sup>3</sup> Cf. A. Bavelas, « Communication Patterns in Task-Oriented Groups », *Journal of the Acoustical Society of America*, XXII (1950), pp. 725-730 ; A. Bavelas and D Barret, « An Experimental Approach to Organizational Communication », *Personnel* (Avril 1951) ; H. J. Leavitt, « Some Effects of Certain Communication Patterns on Group Performance », *Journal of Abnormal and Social Psychology*, XLVI (1951), pp. 38-50.

dans une position beaucoup plus avantageuse que les autres ; elle pouvait communiquer directement avec ses deux voisins et atteindre les deux autres par un seul relais. Les participants placés aux deux bouts de la ligne étaient dans la situation la plus défavorable : ils ne pouvaient communiquer qu'avec un seul voisin et étaient obligés d'utiliser de un à trois relais pour échanger leurs messages avec les autres.

c) La troisième disposition correspondait à un Y renversé, ce qui permettait au participant placé à la fourche de l'Y de communiquer directement avec trois autres, tandis que les quatre autres participants ne pouvaient respectivement communiquer qu'avec une seule personne.

Les résultats de l'expérience furent les suivants : les dispositions non démocratiques (la ligne droite et l'Y renversé) permirent une solution plus rapide du problème et avec moins d'erreurs que la disposition « démocratique », à savoir l'arrangement circulaire ; la personne placée dans la position la plus avantageuse devenait le *leader* ; au contraire dans l'arrangement circulaire tous les participants étaient satisfaits, alors que dans la disposition non démocratique seul le *leader* était satisfait, tandis que les autres participants devenaient rapidement apathiques et mécontents de leur travail. Tels sont pour l'essentiel, les résultats de cette étude expérimentale des communications sociales et du commandement.

Contrairement à Dodd, qui escamotait les aspects psycho-sociaux de la diffusion et de l'action de son message, Bavelas par son investigation empirique atteint les aspects psycho-sociaux des communications et du commandement. Bavelas s'approche autant qu'il est possible de la recherche véritablement expérimentale, son expérimentation étant caractérisée par la relative simplicité de la méthode employée. À cet égard son travail est incontestablement plus significatif que celui de Dodd.

Pourtant, malgré ses qualités, les résultats de l'expérience sont un peu décevants. Au fond, aucune expérimentation n'était requise pour parvenir à la conclusion que, avec la disposition circulaire, tous les membres sont sur un pied d'égalité pour ce qui est de la facilité de leurs communications avec les autres ou que, avec les dispositions en ligne droite ou en Y renversé, l'un des participants est dans une position favorisée tandis que les autres sont dans une position défavorisée en ce qui concerne la facilité des communications. Aucune investigation expérimentale n'était nécessaire pour confirmer cette conclusion qui était implicite dans la nature même des trois dispositifs. La preuve expérimentale de cette « découverte » correspond un peu à une tautologie, du type  $A = A$  et  $B = B$ .

On regrettera aussi que Bavelas n'ait pas étudié l'histoire des solutions du problème qu'il envisageait, à savoir, la disposition de diverses personnes qui doivent communiquer entre elles. L'eût-il fait, il se serait aperçu que ce problème était connu de tout temps et que bien des expériences avaient été pratiquées, bien des dispositions utilisées systématiquement depuis la plus haute antiquité par divers groupes religieux, magiques, philosophiques, éducatifs, politiques, dramatiques, militaires et autres. Dans leur pratique nous retrouvons non seulement les schémas circulaire, en ligne droite, en Y renversé, mais plusieurs autres : deux lignes droites parallèles se faisant vis-à-vis ; une disposition selon les rayons d'une roue qui convergent en un point placé devant les participants, vers un prédicateur, un officiant, un conférencier ou un *leader* ; une

disposition en carré et d'autres<sup>1</sup>. Dans certains groupes religieux et militaires nous rencontrons une combinaison complexe à partir de ces divers schémas. Après tout, un architecte qui construit une salle de conférences, une église ou une maison de commerce, un éducateur qui désire faire entendre son message par les élèves ; un stratège désireux d'avoir une armée bien disciplinée capable d'effectuer des manoeuvres compliquées et toujours susceptible de recevoir des communications instantanées de ses chefs, en particulier sur le champ de bataille, tous ces « ingénieurs sociaux des communications » ont eu à résoudre ce problème depuis des siècles, depuis des millénaires. Tous ont étudié et déterminé avec soin les modèles adoptés par eux, parce qu'ils se rendaient bien compte du rôle important de cette disposition pour ce qui était de la précision, de l'efficacité, de la rapidité des communications essentielles dans leurs groupes respectifs. Un bon manuel d'art militaire contient toujours tout un stock de thèses scientifiques bien éprouvées sur ces sujets. On en dirait autant des diverses règles des ordres monastiques et ainsi de suite.

Tout ceci tend à prouver que Bavelas et les autres chercheurs qui s'attachent aux problèmes de communication ne touchent pas à un problème ignoré et que leurs études ne nous apportent ni des perspectives inconnues, ni des techniques neuves, ni des vérités inédites. En regard de l'énorme masse d'expériences accumulées par des siècles de recherches incessantes portant sur des systèmes de communication d'une grande diversité, les expérimentations de Bavelas et des autres cybernéticiens ne représentent qu'une goutte d'eau dans l'océan. Tout cet héritage de résultats acquis interdit aux chercheurs modernes de prétendre à la découverte de domaines nouveaux, de nouvelles techniques et de nouvelles uniformités dans cette matière. Cette prétention ne serait qu'un exemple de plus de l'« amnésie » qui caractérise tant de chercheurs récents relevant des sciences psycho-sociales.

Poursuivons notre critique des autres résultats obtenus par Bavelas. Peut-on y voir des uniformités valables ? Peut-on dire en particulier que dans tous les cas les dispositions en ligne droite et en Y renversé permettent des solutions plus rapides et plus exactes des problèmes que la disposition circulaire ? Pouvons-nous considérer comme une uniformité scientifiquement établie la proposition que le moral est toujours meilleur lorsqu'il s'agit du modèle circulaire et démocratique que dans les cas où l'on adopte des arrangements autocratiques ? Bavelas lui-même accorde que la rapidité avec laquelle le problème est résolu, le nombre d'erreurs et la réaction morale dépendent de beaucoup de facteurs étrangers au schéma choisi, en particulier de la curiosité, de l'intuition et de l'intelligence des participants. Pour cette raison, les résultats de cette expérimentation ne peuvent être considérés comme suffisants pour établir des uniformités et ils ne sauraient non plus être étendus au-delà du petit groupe étudié. Le modèle autocratique ne permet pas toujours une solution plus rapide et plus exacte des problèmes et il ne comporte pas toujours une réaction morale moins bonne que le schéma circulaire et démocratique, la réciproque étant vraie également.

<sup>1</sup> Voir quelques schémas de systèmes de communication propres aux rituels islamiques du dzirk et du Rahmaniya dans le sesshin Zen-Bouddhiste décrits par E. Dermenghem et par Kita et Nagaia, dans l'ouvrage collectif publié sous la direction de P. Sorokin, *Forms and Techniques of Altruistic and Spiritual Growth* (Boston, (1954) pp. 109-143.

L'expérience historique confirme ces conclusions. Si on veut bien l'étudier attentivement, l'histoire nous offre des milliers de groupes de communication autocratiques de toutes dimensions qui résolvent les problèmes plus ou moins vite et plus ou moins exactement avec une réaction morale plus ou moins bonne, ces groupes étant stables ou instables, de brève durée ou plus durables. On en dirait autant des groupes démocratiques. En bref, les résultats que nous étudions sont éphémères et locaux, ils ne comportent pas d'uniformités générales.

Remarquons également que la conclusion de Bavelas à savoir que la personne placée au centre dans l'enchaînement en ligne droite et en Y renversé devient inmanquablement le *leader*, doit aussi souffrir de quelques restrictions et ne saurait être considérée comme une uniformité. L'accession au poste de commande est apparemment due dans ce cas au fait qu'un plus grand nombre de messages passe entre les mains de la personne indiquée ; elle est due également à la facilité plus grande avec laquelle elle envoie des messages aux autres participants et en reçoit d'eux. Or, cet avantage apparent devient un désavantage si les messages sont inexacts, si les informations sont fausses. Dans de telles conditions la personne placée au centre devient la plus mal informée et c'est elle qui a le moins de chance d'accéder au commandement. Dans la réalité, bien des chefs d'État ou de grandes entreprises commerciales ou d'autres groupes sont les personnes les plus mal informées en dépit de la surabondance de leurs sources d'information. Ce fait suffit à priver les conclusions de Bavelas de toute portée générale.

Bien plus, même lorsque les renseignements obtenus sont corrects, l'avantage ci-dessus n'est au mieux que l'un des facteurs qui facilitent l'accession au commandement et il ne suffit nullement à le conférer par lui-même, d'autres conditions étant indispensables pour devenir un chef effectif même dans le petit groupe envisagé dans l'expérience : les capacités intellectuelles, une connaissance au moins relative du problème en cause, des inspirations fécondes, la collaboration des autres participants et ainsi de suite. S'il n'en était pas ainsi et si le nombre de messages où les renseignements connus étaient le facteur décisif du *leadership*, plus d'un secrétaire d'un chef politique, d'un homme d'affaires, d'un savant ou d'un archevêque aurait pris la place de son patron parce qu'il possède dans de nombreux cas un stock de renseignements plus abondants que celui-ci. Pour la même raison les personnalités les plus éminentes dans les sciences, les arts, les affaires, la politique, la philosophie, la religion auraient été de véritables encyclopédies ambulantes. La réalité est tout autre. Ce ne sont pas les encyclopédies ambulantes qui deviennent les véritables chefs et fréquemment les grands *leaders* possèdent moins d'érudition que tel esprit médiocre, mais bien informé.

Le facteur essentiel de l'accession aux postes d'autorité est plutôt ce don mystérieux appelé génie, talent, grâce divine, intuition supra-consciente, inspiration, et ainsi de suite<sup>1</sup>. Et il est hors de doute que le génie est quelque chose de tout à fait différent des connaissances encyclopédiques ou de la possession d'une énorme masse de renseignements de tous ordres. Tout ceci explique pourquoi les conclusions de Bavelas à propos du *leadership* ne sauraient être généralisées et qu'elles ne jettent

<sup>1</sup> Voir P. Sorokin, *The Ways and Power of Love*, ch. VI, VII, VIII.

guère de lumière véritable sur le mystère du meneur-créateur ; on peut dire qu'il effleure à peine ce problème ardu entre tous.

En fin de compte il n'aborde qu'un seul trait des phénomènes de communication et d'organisation et ce n'est point le plus important. Les dispositions géométriques ne s'appliquent pas à beaucoup de systèmes de communication et lorsqu'on peut les utiliser, surtout s'il s'agit des réunions de groupes restreints, elles ne jouent qu'un rôle modeste dans l'ensemble de caractéristiques propres aux communicationis organisées au sein des groupes <sup>1</sup>. Ces caractéristiques ne sont même pas abordées dans l'étude de Bavelas ; en conséquence, il place l'essentiel du problème dans une perspective fallacieuse en insistant sur un trait unique, en réalité secondaire, et en omettant de décrire l'ensemble du système de communication et d'organisation qui seul peut expliquer ce trait.

La critique ci-dessus montre combien la contribution apportée par des études comme celle de Bavelas à notre connaissance des phénomènes de communication, de contrôle et de *leadership* est mince en réalité. Après les avoir lues nous ne connaissons pas davantage ces phénomènes. Si d'autres chercheurs négligent pareillement le vaste stock d'expériences accumulées par les siècles ; s'ils omettent de consulter les données historiques ; s'ils ne se penchent que sur un trait relativement insignifiant arraché au contexte d'un système total, alors les résultats de leurs enquêtes demeureront surtout négatifs. Cette « amnésie » qui consiste à redécouvrir pour ainsi dire la « table de multiplication » et beaucoup d'égarements du même genre se renouvelleront sans doute dans des études similaires, quelles que soient les techniques utilisées et quel que soit le soin apporté à l'expérimentation.

Les objections précédentes adressées à la variété cybernétique des interprétations purement physiques des phénomènes psychosociaux, sont suffisantes pour nous permettre de recommander une attitude extrêmement prudente envers les études de ce type. Jusqu'ici elles ont offert plus de promesses que de résultats tangibles ; ces derniers sont encore de fort peu de poids et d'une qualité incertaine ; les erreurs commises à la fois explicitement et implicitement sont légion.

Il nous faut donc attendre que se soient réalisées les promesses scientifiques exagérément optimistes avancées par cette école, pour que nous puissions la prendre au sérieux.

---

<sup>1</sup> Sur les traits et les caractéristiques structurels et dynamiques, des groupes organisés, les différentes formes de leur apparition et de leur organisation, leur stabilité et leur longévité, leurs modes de perpétuation et ainsi de suite, on consultera P. Sorokin, *Society, Culture, and Personality*, IV, V, VI, VII, VIII, XXI-XXIV.

## **CHAPITRE X**

### **AU PAYS DES MERVEILLES : LES ATOMES SOCIAUX ET LES PETITS GROUPES**

#### **1. La recherche des atomes sociaux et des particules élémentaires**

[Retour à la table des matières](#)

Parce que les physiciens antérieurs au xx<sup>e</sup> siècle traitaient des atomes comme des plus petites unités constituant les phénomènes physiques, nos sociologues et psychologues « physiciens » cherchèrent à imiter également la physique sur ce point capital et s'efforcèrent de trouver la contrepartie sociale de ces unités élémentaires. En conséquence, ils multiplièrent les tentatives en vue de découvrir ces atomes sociaux ou unités irréductibles des phénomènes psycho-sociaux ; ils continuent encore aujourd'hui à se préoccuper de cette entreprise et à discuter de la nature exacte des atomes et des particules élémentaires.

« D'aucuns... pensent que cette prétendue unité n'est autre que l'individu. D'autres la définissent en tant que « socius » ou rapport avec autrui. D'autres encore... la découvrent dans le « rôle » ou « l'action » effectués par l'individu. D'autres encore identifient l'unité au « rapport social »... D'autres enfin, découvrent l'unité la plus simple dans « la société la plus élémentaire », à savoir, soit la famille, soit « la société la plus primitive », soit un « petit groupe <sup>1</sup> ».

Tandis que se poursuivait cette recherche des éléments évasifs et peu précis, quelques voix mettaient en garde les explorateurs audacieux contre les déceptions qui les attendaient. « Vos atomes sociaux et vos unités élémentaires, disaient-elles, sont peut-être des fantômes de votre imagination, mal informée de ce que, représentent les atomes ou les particules élémentaires en physique. Cette raison suffit à rendre vaine votre quête des atomes sociaux. » Sous une forme plus développée, le même avertissement avait été formulé par l'auteur de ces lignes :

---

<sup>1</sup> P. Sorokin, *Society, Culture, and Personality*, p. 39.

« L'étude de l'aspect structurel des phénomènes socio-culturels commence par une analyse des propriétés génériques communes à tous les phénomènes socio-culturels passés, présents et à venir. Par « phénomènes socio-culturels génériques » nous n'entendons pas « l'unité la plus simple ». S'inspirant de sciences naturelles, qu'ils comprennent souvent à moitié, les sociologues recherchent encore « l'unité la plus simple » des phénomènes sociaux en imaginant que celle-ci est analogue à l'atome de la physique ou à la cellule de la biologie... Or, cette recherche se fonde dans une large mesure sur une conception erronée. 1) Ce n'est pas parce que l'atome et la cellule sont respectivement les éléments génériques les plus simples des phénomènes physiques et biologiques, que la physique et la biologie générales commencent leur étude avec ces éléments. Il ne se trouve pas un seul physicien et pas un biologiste auquel échappe l'extrême complexité de la structure de l'atome et de la cellule. Aussi bien, leurs disciplines prennent pour point de départ... non pas tel atome particulier ou telle cellule, mais l'atome et la cellule considérés sous leur forme générique qui est commune à tous les atomes et à toutes les cellules. 2) [Aucun des atomes sociaux qui ont été proposés comme unité élémentaire ne sont acceptables pour plusieurs raisons]. Un individu ou même un million d'individus isolés ne constituent pas un phénomène social ou une société et ceci est encore plus vrai de l'unité la plus simple. Déjà un individu représente un phénomène physique, biologique et psychologique très complexe, mais il n'en va pas de même au point de vue social. En tant qu'individu, il peut constituer l'objet d'étude du physicien, du biologiste ou du psychologue, mais non pas du sociologue. L'individu isolé ne peut non plus effectuer un rôle social ou une action sociale. Sans drame il ne saurait y avoir de rôle ni d'action sociale, car ces notions impliquent la trame de l'ensemble des rôles et des actions prévus dans la pièce... Ce n'est que dans le creuset de la société que le rôle ou l'action peuvent devenir un élément des phénomènes sociaux tout comme le chromosome est un élément constitutif de la cellule ou l'électron un élément constitutif de l'atome ; mais ni le rôle en tant que tel, ni l'électron ou le chromosome en eux-mêmes ne sont l'unité la plus simple des ensembles sociaux physiques ou biologiques. En même temps, un individu considéré comme « socius » ou « personnalité totale » est au nombre des phénomènes sociaux les plus complexes. Mais dire que l'homme total ou le « socius » sont des unités ultimes, irréductibles, équivaldrait (comme E. C. Hayes le fait remarquer à juste titre) à décréter qu'un bouquet de fleurs est l'unité végétale la plus simple. Pareillement la famille n'est nullement un phénomène social simple ou générique. [Sa structure et ses fonctions comptent parmi les plus complexes de tous les groupes] Il en va de même des « sociétés primitives », celles que E. Durkheim et Herbert Spencer proclamaient les sociétés les plus simples, ou des « institutions » de Malinovski. [Aucune de ces notions pas plus que d'autres phénomènes sociaux érigés en unités simples par les divers sociologues-physiciens ne peuvent servir comme atomes sociaux <sup>1</sup>.]

<sup>1</sup> P. Sorokin, *ibid.*, pp. 39-40, et *passim*. On trouvera sous une forme plus développée ces mêmes remarques et les faits qui établissent la complexité de la personne totale, de la famille, d'une société primitive et d'autres prétendus « atomes sociaux ».

## 2. L'atome social de Moreno

[Retour à la table des matières](#)

Les critiques précédentes s'appliquent en premier lieu au petit groupe qui constitue l'atome social selon Moreno. Nous analyserons plus loin diverses études récentes des petits groupes. Contentons-nous ici d'examiner brièvement la conception de l'atome social d'après Moreno. La citation suivante donne l'essentiel des diverses définitions proposées par cet auteur.

« L'atome social est une sorte de noyau que constituent tous les individus avec lesquels une personne entretient des relations émotionnelles réciproques (ce rapport émotionnel signifie attraction ou répulsion). C'est donc le plus petit noyau d'un réseau de relations interpersonnelles comportant une tonalité émotive qu'on puisse trouver dans l'univers social <sup>1</sup>. »

« Les atomes sociaux sont les centres d'attraction ou de répulsion <sup>2</sup>. »

« C'est l'atome social qui est la plus petite unité sociale et non pas l'individu. Car l'individu entre dès sa naissance dans un réseau de relations qui l'enveloppent, par exemple, avec sa mère, son père, ses grands-parents et ainsi de suite. Le volume de l'atome social augmente continuellement au cours de la croissance de l'individu ; c'est dans cette sphère que nous vivons de la façon la plus concrète... Les atomes sociaux se modifient de temps en temps quant à leurs membres, mais il y a une cohérence dans leur caractère... L'atome social est constitué simplement par l'individu et les personnes avec lesquelles il entretient des relations d'affectivité à un moment donné <sup>3</sup>. »

Un examen attentif de cette conception des atomes sociaux révèle plusieurs traits particuliers. En premier lieu, elle englobe seulement la tonalité émotionnelle des relations sociales, laissant complètement de côté les aspects intellectuels, volontaires ou affectifs (pour autant que nous distinguions comme le font, à notre avis à juste titre, de nombreux psychologues, les aspects émotionnels des aspects affectifs). En d'autres termes, parmi les nombreux aspects des rapports entre un moi donné et autrui, Moreno en choisit un en particulier, l'aspect émotionnel et, à partir de cet aspect, il construit son atome à l'exclusion des autres. Deuxièmement, même parmi un grand nombre d'émotions, Moreno ne s'arrête qu'à l'attraction et à la répulsion, négligeant toutes les autres émotions qui ne peuvent pas être considérées strictement comme attractions, ou répulsions, à savoir le pardon, la compassion, la sympathie, la joie de vivre, la dépression, la générosité, la stabilité, l'instabilité, le chagrin, l'apathie, l'extase, la sérénité et ainsi de suite. On accordera

<sup>1</sup> J. L. Moreno, *Psychodrama* (New York, 1946), vol. I, pp. 184-229.

<sup>2</sup> J. L. Moreno, *Who Shall Survive* (Washington, (1934), pp. 77 et suiv., 96.

<sup>3</sup> J. L. Moreno, « The Social Atom and Death », *Sociometry*, X (1947) pp. 80-84.



volontiers à Moreno le droit de construire son atome social avec les éléments qui lui conviennent. Mais lorsqu'il construit cette notion en utilisant un élément extrêmement étroit, isolé parmi des centaines de caractéristiques des rapports sociaux qui diffèrent entre elles, son atome social ne saurait convenir à la plupart de ces rapports et par conséquent ne saurait en rendre compte ni en être le concept générique. Tous les rapports sociaux qui ne contiennent ni attraction, ni répulsion émotionnelles n'entrent donc pas dans la composition de ces atomes sociaux ; d'autre part, ceux qui relèvent de ces rubriques ne sont alors point différenciés les uns des autres.

Troisièmement, pour ce qui est des rapports sociaux non émotionnels, l'atome de Moreno n'est pas un véritable atome parce que ces rapports impliquent des éléments intellectuels, volontaires, affectifs, dont l'atome de Moreno ne tient pas compte. Pour ce qui est des rapports sociaux émotionnels, son atome joue au mieux le rôle de la classification botanique désuète de Linné, fondée sur le nombre d'étamines et de pistils, à savoir sur un seul point différentiel, tandis que les espèces de végétaux en comportent de nombreux autres. La botanique contemporaine et la taxonomie zoologique ont complètement remplacé ces classifications périmées et unilinéaires par une classification plus complète fondée sur la combinaison de nombreuses caractéristiques génétiques, anatomiques, physiologiques, etc.

Quatrièmement à ces divers points de vue, l'atome social de Moreno n'a guère d'analogie avec l'atome de la physique ou de la chimie. L'atome physique était considéré comme l'élément constitutif le plus petit de tous les phénomènes physiques. Alors que l'atome social de Moreno n'entre dans la constitution que d'une partie des relations sociales, à savoir les relations émotives. Il y a au moins quatre-vingt-dix atomes physico-chimiques différents, selon les éléments auxquels ils correspondent, comme l'hydrogène, l'oxygène, le fer, l'or, l'uranium. Et ces atomes diffèrent les uns des autres non pas par un seul trait, tel que la masse ou le poids, mais par diverses caractéristiques et en particulier par le nombre et la disposition des électrons autour du noyau <sup>1</sup>. Quant aux atomes sociaux de Moreno, ils se distinguent les uns des autres par un trait unique : les rapports d'attraction, de répulsion ou d'indifférence. Les deux conceptions, celle de l'atome physique et celle de l'atome social, n'ont donc pratiquement rien de commun. Rien ne justifie l'emprunt que Moreno fait à la physique du terme d'atome, car le sens qu'il lui attribue ne comporte pas même d'analogie superficielle avec le sens que lui donnent les physiciens.

Cinquièmement, la notion d'atome social soulève des difficultés encore plus graves aussi bien au point de vue logique qu'au point de vue psycho-social.

<sup>1</sup> Cf. W. H. Furry, E. M. Purcell and J. C. Street, *Physics* (New York, 1952), pp. 148, 252, et *passim*.

a) Tout d'abord il ne correspond pas nécessairement à la plus petite unité sociale ; particulièrement pour ce qui est de la totalité des rapports émotionnels d'individus tels qu'un monarque, un président, un dictateur, le premier ministre d'un grand État, le pape, le patriarche d'une grande Église, le général en chef d'une grande armée, un puissant capitaine d'industrie ou un magnat de la finance, un écrivain, un artiste, un compositeur célèbre et ainsi de suite. Chacun de ces individus entretient des rapports de coloration émotive (y compris l'attraction et la répulsion) avec des milliers d'autres personnes répandues sur toute la surface du globe, et des millions de personnes réagissent émotionnellement à son égard. Au vrai, le réseau total de rapports émotionnels avec autrui contenu dans un tel « atome social » représenterait un des ensembles les plus vastes et les plus complexes que l'on puisse trouver dans tout l'univers des interactions émotionnelles entre individus. Et ce n'est certes que par euphémisme qu'un réseau social aussi complexe peut être considéré comme « le plus petit » ou « le plus simple » ; de toute évidence, l'atome social de Moreno ne répond pas aux caractéristiques que cet auteur en donne. Cette remarque est valable même pour les relations émotionnelles dans lesquelles peut entrer l'individu le plus ordinaire ; là encore, nous nous trouvons souvent en présence d'un ensemble extensible et bien complexe. Seul peut-être l'ermite ou le reclus ou encore l'individu appartenant à une tribu illettrée n'entretiennent avec autrui que des relations très limitées en nombre et très simples qui consistent seulement en des rapports d'attraction ou de répulsion avec quelques individus.

b) L'atome physique de l'hydrogène ou de n'importe lequel des quatre-vingt-dix éléments dont nous faisons état reste identique à lui-même pour ce qui est de toutes ses caractéristiques importantes. L'atome de Moreno change incessamment en ce qui concerne le même individu, il se rétrécit, il se dilate, comprenant tantôt quelques individus seulement, tantôt un ensemble vaste. À cet égard l'atome de Moreno diffère radicalement de l'atome physique.

c) Les remarques précédentes montrent bien que l'atome social de Moreno embrasse une longue série de réseaux de rapports sociaux émotionnels, différant entre eux en qualité et en quantité. Ainsi, l'atome social dont le pape ou un monarque ou une célébrité mondiale constituent le noyau est totalement différent de celui dont le centre est constitué par un ermite ou un paysan dans une société rudimentaire. Or, c'est une règle scientifique élémentaire que de désigner par le même terme des phénomènes essentiellement similaires et de se méfier des identifications abusives. À ce point de vue, l'utilisation que fait Moreno de l'expression « atome social » paraît difficile à justifier.

d) L'atome de la physique demeure toujours l'unité la plus petite constituant les éléments physiques ; jamais il ne recouvre un vaste agrégat de phénomènes. Il se distingue de la molécule et des agrégats d'atomes ou de molécules. Le même atome d'hydrogène par exemple, n'est jamais gonflé et étiré à un tel degré que tout l'hydrogène contenu dans une quantité d'eau soit considéré comme un atome

d'hydrogène unique. Bien au contraire l'hydrogène entrant dans la composition d'une petite quantité d'eau, qui pourrait être contenue dans une tasse, est considéré comme constitué par l'agrégat de millions d'atomes d'hydrogène. Cependant, les réseaux les plus complexes et les relations les plus émotionnelles, celles qui entourent un monarque ou un pape, ne formeraient, selon la théorie de Moreno, qu'un atome social unique. Ici encore, la terminologie de Moreno est impropre.

e) Les physiciens ou les chimistes nous montrent d'une manière convaincante que tous les corps sont constitués par des combinaisons spécifiques d'atomes. À partir de ces atomes ils construisent l'infinie variété des combinaisons physiques et chimiques, à savoir tout l'univers physique. À cet égard également, l'atome social de Moreno diffère radicalement de l'atome physique. En effet, l'atome de Moreno ne recouvre qu'une partie des aspects émotionnels des rapports sociaux et ne comprend pas la majeure partie des aspects intellectuels, volontaires, affectifs de ces rapports. Étant donné que ces derniers aspects ont une importance considérable et sont toujours présents dans l'univers des relations sociales entre les individus et entre les groupes, Moreno ne saurait construire ainsi la plupart des ensembles sociaux et encore moins l'univers social. Il ne saurait non plus décomposer l'univers social total en atomes. Car ces atomes purement émotionnels ne sauraient entrer dans la composition de tous les aspects non émotionnels de cet univers. En bref, son atome social ne remplit nullement les fonctions de l'atome par rapport à l'univers physique.

f) L'atome social de Moreno ne peut servir à une analyse suffisamment détaillée ni à une classification des attractions et des répulsions, car il y en a des centaines qui diffèrent aussi bien du point de vue qualitatif que du point de vue quantitatif. Chacune de ces manifestations comporte des intensités, des extensions, des durées, des degrés de pureté, et toute une série de qualités qui diffèrent<sup>1</sup> profondément entre elles. Il faut accorder à Moreno qu'il différencie quelque peu certaines formes d'attractions et de répulsions : il envisage par exemple l'attraction ou la répulsion exercée par un individu à l'égard de son compagnon de chambre, à l'égard d'un camarade de travail, à l'égard d'un camarade de jeu, à l'égard de son amant ou de sa maîtresse, et quelques autres différenciations de ce genre. Mais ces quelques distinctions n'épuisent pas l'immense diversité des attractions et des répulsions. Même une attraction apparemment aussi simple que l'amour d'un homme pour une femme recouvre sous le même vocable des expériences émotionnelles extrêmement diverses qui, de l'amour platonique de Dante pour Béatrice ou de Don Quichotte pour Dulcinée, où l'élément sexuel fait presque

<sup>1</sup> Sur les cinq aspects principaux – intensité, extension, pureté, durée et adéquation – de « rapports émotionnels » comme l'amour ou la haine, voir P. Sorokin, *The Ways and Power of Love*, ch. I-IV. Ces cinq aspects irréductibles l'un à l'autre constituent le nombre minimum des aspects de n'importe quel rapport émotionnel. Si l'on ne prend que l'un de ces aspects, on néglige en fait l'essence même des attractions et des répulsions émotionnelles. Toute définition unidimensionnelle des rapports émotifs dénature le phénomène et s'avère incapable d'en saisir l'esprit.

complètement défaut, en passant par l'amour pour une femme considérée comme l'incarnation de la beauté, de la sagesse, de la bonne camaraderie, de la vertu, de la loyauté, arrivent à l'amour purement sexuel. Même l'amour sexuel présente diverses formes d'attractions émotionnelles, comme des rapports masochistes, frigides, ou aboutissant à un orgasme simultané, à des rapports avec le même partenaire ou au contraire une recherche incessante de nouveaux partenaires. Il en va de même des répulsions pour autant que la différenciation des diverses formes d'attractions ou de répulsions se limite chez Moreno à cinq ou six variétés, son analyse des propriétés de l'atome social est tout à fait inadéquate. Cela nous remet en mémoire la classification des substances pratiquée, par les philosophes de jadis qui les réduisaient toutes à quatre éléments, l'eau, le feu, l'air, la terre. Au contraire la chimie moderne a isolé environ quatre-vingt-dix éléments irréductibles. De toutes façons, la différenciation insuffisante que pratique Moreno entre les diverses formes d'attractions et de répulsions dévalue son analyse des rapports émotionnels, et partant des rapports sociaux, que l'on recoure à l'atome social ou non.

g) Finalement l'étude sociométrique, des attractions et des répulsions a été jusqu'ici limitée pour l'essentiel à des réponses orales, obtenues par des interviews ou par des questionnaires de personnes à qui on demandait lequel parmi un certain nombre d'individus elles choisiraient comme compagnon de chambre, camarade de travail, ou compagnon de jeu, etc. La plupart des investigations sociométriques ont porté non pas sur les conduites observables des personnes interrogées, mais sur des préférences, des désirs, des vœux, exprimés oralement ou par écrit. Pour cette raison, l'univers sociométrique des atomes sociaux n'a pas coïncidé avec la sphère totale des attractions et des répulsions, réalisées dans des conduites effectives, mais plutôt avec le « pays des merveilles » de désirs, d'aspirations et de préférences possibles où règnent des attractions et des répulsions rêvées. Encore que ce « pays des merveilles » fasse partie intégrante de l'univers social total, toutefois on ne saurait, avec des atomes aussi évanescents et semi-imaginaires, reconstituer l'univers réel et total des rapports sociaux, tel qu'il se manifeste dans des conduites guidées par l'attraction et la répulsion.

Car pour construire un univers total, qu'il soit social ou physique, les atomes sur lesquels on s'appuie doivent être plus que des constructions imaginaires ou que des expressions verbales de vœux ; il faut des atomes réels, à savoir en l'occurrence, des attractions et des répulsions effectivement manifestées dans des conduites qui peuvent, d'ailleurs, correspondre parfois, au moins en gros, à des préférences verbales ou à des choix imaginaires. Mais, d'ordinaire, il y a un écart notable entre les réactions orales et les conduites concrètes du même individu. Les études sociométriques sur les rapports sociaux s'arrêtant surtout à leur aspect d'aspiration, souvent imaginaire et toujours mouvant et incertain, détournent d'une

étude plus approfondie des aspects essentiels de l'univers total des rapports sociaux, dont les attractions et les répulsions effectives <sup>1</sup>.

Les critiques précédentes autorisent les conclusions ci-après : 1) « L'atome social » de Moreno ne ressemble pas à l'atome physique par son caractère, par ses fonctions ou par ses propriétés fondamentales. 2) Pour cette raison, l'expression « d'atome social » est impropre et ne rend pas compte du réseau d'attractions et de répulsions émotionnelles au centre duquel se trouve un individu en rapports avec d'autres individus, relations qui s'exercent dans les deux sens. 3) Le concept de rapports sociaux chez Moreno est arbitrairement limité à des relations purement émotionnelles et même à une partie seulement de ces dernières. En conséquence il ne recouvre pas tous les rapports non émotionnels qui occupent une si large place dans les rapports interpersonnels. 4) Même le secteur étroit des attractions et des répulsions émotionnelles auxquelles Moreno réduit les rapports sociaux se trouve encore plus limité par une malencontreuse concentration sur des choix souhaités, imaginés, rêvés et verbaux. Or, même l'étude sociométrique la plus attentive de ce « pays des merveilles » où se donnent libre cours des préférences, des vœux hypothétiques et des aspirations verbales, ne saurait saisir les aspects réels des rapports sociaux qui se réalisent dans les conduites effectives et leurs ensembles. 5) Pour toutes ces raisons, les études sociométriques nous donnent un tableau plutôt imaginaire, hypothétique et irréel de l'écheveau des rapports sociaux, qu'une connaissance complète de la trame effective et totale des rapports sociaux.

### 3. L'écroulement de l'atome

[Retour à la table des matières](#)

Le coup de grâce porté à toutes les recherches en vue de trouver l'atome social, unité élémentaire des phénomènes sociaux, provient de la physique moderne elle-même. Les théories physiques de l'atome et des particules élémentaires ont subi de profondes modifications au cours des dernières décennies. Le résultat net de ce changement est que l'atome a cessé d'être considéré comme l'unité élémentaire des phénomènes physiques, sa place étant peu à peu prise par un nombre sans cesse croissant de particules de plus en plus petites. On peut résumer de la manière suivante cette transformation profonde : avant le XX<sup>e</sup> siècle, l'atome était considéré comme la particule élémentaire par excellence. Vers 1930, il fut remplacé par l'électron et le proton. Puis le photon qui était dans une large mesure « non matériel » s'ajouta à ces particules élémentaires. Vers 1932, apparurent le neutron et le positron ; en 1935, deux, espèces de mesons et au cours des années

<sup>1</sup> À propos d'autres défauts, tenant particulièrement au caractère nominaliste du concept de l'atome social chez Moreno, voir Georges Gurvitch, « Microsociology and Sociometry », *Sociometry*, XII (1949), pp. 1-31. Cf. également G. Gurvitch, *La Vocation actuelle de la Sociologie*, 2<sup>e</sup> édit., vol. I, 1957, pp. 246-280. La critique sympathique que pratique Gurvitch du système sociométrique de Moreno est, jusqu'à ce jour, la plus pertinente de toutes celles que j'ai rencontrées.

suivantes le neutrino, l'antiproton, l'antiélectron, l'antineutron, et l'antineutrino, vinrent accroître le nombre des éléments constitutifs les plus petits de la nature. Dans ces conditions, les termes mêmes « d'élémentaire » ou de « particule ultime » durent ou bien être abandonnés ou dotés d'un sens nouveau. « Élémentaire désormais semble équivaloir à cryptique, mystérieux, embarrassant, énigmatique, inscrutable. » Étant donné qu'un grand nombre de ces énigmatiques particules ne possédaient pas la plupart des caractéristiques attribuées à la matière, l'épithète même de « matérielle » leur devint inapplicable et il fut nécessaire d'y renoncer<sup>1</sup>.

D'une manière générale on peut dire que nos imitateurs psycho-sociaux de la physique n'ont qu'une connaissance limitée et parfois bizarre de cette dernière discipline. En l'occurrence, ils semblent avoir entièrement méconnu la transformation radicale de la théorie de l'atome. Alors que les physiciens véritables ont déjà abandonné l'atome en tant qu'unité élémentaire et ont découvert qu'un nombre sans cesse croissant de particules avaient un caractère de moins en moins « matériel », nos physiciens amateurs jouent encore avec ces « billes » que sont pour eux les atomes et cherchent à isoler des atomes sociaux qui soient les unités les plus simples des phénomènes psycho-sociaux. Au moins pourraient-ils, s'ils désirent s'inspirer de la physique, prendre exemple sur les théories de la physique moderne plutôt que d'imiter des conceptions surannées ; ici comme ailleurs, il se trouve que les théories de la physique moderne renforcent les précautions et les conseils de prudence venant d'une sociologie ou d'une psychologie réellement scientifiques.

#### **4. Excursion au pays des merveilles : « les petits groupes »**

[Retour à la table des matières](#)

Ces conseils s'adressent entre autres aux spécialistes des « petits groupes ». Faisant leur le vieux précepte que l'étude des structures et de l'évolution des organismes doit débiter par les formes les plus simples et les plus petites, un certain nombre de chercheurs ont découvert, au cours des dernières années, que le « petit groupe » est l'unité sociale élémentaire. En conséquence, ils se sont attachés à l'étude des « petits groupes », domaine qui serait non seulement le plus fécond en lui-même, mais qui permettrait d'aboutir à des généralisations qui seraient valables pour des groupes plus importants et même pour tout l'univers des phénomènes psycho-sociaux.

Ce sont surtout J. L. Moreno et K. Lewin qui ont, directement ou indirectement, encouragé l'étude, des petits groupes. Subissant leur influence, un nombre considérable de chercheurs plus jeunes, comme les partisans de la

<sup>1</sup> Cf. E. Fermi, *Elementary Particles* (New Haven, 1951) ; l'article de E. Schrödinger, dans *Endeavour*, IX, n° 35 (1950) ; H. Margenau, « The Meaning of 'Elementary Particle' », *American Scientist*, XXXIX (1951), pp. 422-431.

« dynamique du groupe », ainsi que R. Bales, A. Bavelas, G. C. Homans et d'autres se sont consacrés d'enthousiasme à la recherche des petits groupes, ont réussi à obtenir des fonds considérables pour cette entreprise et ont publié un nombre impressionnant d'ouvrages et d'articles qui ont réussi à mettre cette étude à la mode du jour. À mesure que leurs travaux progressaient, les partisans de cette orientation insistaient de plus en plus sur le caractère révolutionnaire de leurs découvertes, la qualité exceptionnelle de leurs travaux, allant jusqu'à affirmer que l'étude véritablement scientifique des groupes sociaux n'avait été entamée que par leurs propres recherches sur les petits groupes, les sciences psychosociales s'étant, selon eux, adonnées auparavant à des spéculations uniquement théoriques.

En vue d'estimer objectivement ce mouvement, de juger ces découvertes et ces ambitions, nous poserons les questions suivantes : a) Qu'est-ce donc exactement qu'un « petit groupe » ? Existe-t-il des raisons logiques ou empiriques valables qui permettent de constituer desdits petits groupes un genre spécial parmi les autres groupes sociaux ? b) Le petit groupe est-il véritablement l'unité la plus élémentaire parmi les groupes sociaux et parmi les phénomènes sociaux en général et est-il nécessaire que toute étude scientifique des groupements sociaux débute par ces petits groupes ? c) Quels sont donc les groupements qui ont été étudiés par les enthousiastes des petits groupes ? d) Est-il exact que les sociologues et psychologues des siècles précédents aient négligé les petits groupes ? e) Est-il vrai que les chercheurs récents aient fait des découvertes révolutionnaires et enrichi notre connaissance des phénomènes psycho-sociaux par des théories fécondes, par des généralisations valables, par l'établissement de nouvelles uniformités, de méthodes inédites, de techniques novatrices, et d'intuitions originales ?

a) La réponse aux deux propositions contenues dans la première question sera négative. Jusqu'ici les théoriciens des petits groupes n'ont pas fourni de définition satisfaisante de cette unité collective : ils n'ont même pas pu fournir une raison convaincante du choix qu'ils pratiquaient en isolant les petits groupes des autres genres de groupements. Examinons ici la définition du petit groupe proposée par R. Bales qui en vaut bien d'autres et qui peut servir de point de départ à la discussion. « Un petit groupe consiste en un nombre de personnes qui subissent des interactions réciproques, soit au cours d'une seule réunion « face à face », soit au cours de plusieurs réunions successives, au cours desquelles chaque participant a des impressions ou des perceptions des autres participants suffisamment claires pour qu'il puisse, soit sur-le-champ, soit lorsqu'il sera interrogé plus tard à ce sujet, faire état de quelques réactions envers les autres personnes, même si ces réactions consistent simplement en un souvenir de la présence des autres... Selon cette définition un nombre quelconque de personnes qui n'ont jamais agi les unes sur les autres, ne constitue pas un petit groupe. » L'auditoire présent à une conférence, ou bien un nombre de personnes trop considérable ou trop dispersé tel que les individus ne communiquant entre eux

qu'indirectement et ne se rendant pas suffisamment compte de la présence des autres individus ne constituent pas des petits groupes <sup>1</sup>.

Conformément à cette définition, une réunion de quelque vingt-cinq personnes qui ne se connaissent pas et qui n'ont pas de perceptions nettes, discernables, de la présence des vingtquatre autres personnes qui participaient à la réunion, que ce soit un « cocktail », une réunion politique plus ou moins spontanée, une veillée religieuse, etc., ne constitue pas un petit groupe. D'autre part, une série de séances parlementaires lorsque l'Assemblée comprend six cents membres, mais où chacun de des membres connaît tous les autres membres et où tous les députés ont des impressions et des perceptions nettes les uns des autres, doit compter parmi les « petits groupes » quoique ce groupe soit vingt-quatre fois supérieur en nombre au précédent. À cet égard, la Convention des Républicains ou des Démocrates aux États-Unis, encore qu'elle compte plus de mille membres est un « petit groupe » puisque les délégués se connaissent en général entre eux et ont tenu des réunions « face à face ». Ainsi, en vertu de la définition en cause, des groupes parfois considérables deviennent des « petits groupes » et vice versa, terminologie qui ne peut guère se défendre sur les plans logique, sémantique ou scientifique et qui ne contribue guère à la clarté de la notion de « petit groupe ». La confusion s'aggrave lorsque, selon Bales lui-même, un individu qui se parle à lui-même ou qui éprouve un sentiment de honte constitue à lui seul un petit groupe ; et étant donné que presque tous les individus pensent à eux-mêmes, se parlent à eux-mêmes et éprouvent divers sentiments à leur propre sujet, on pourrait dire que presque chaque individu constitue un groupe, ce qui porte la confusion à son comble.

Si le nombre des personnes en interaction n'est plus la caractéristique spécifique du petit groupe, les critères proposés par Bales réussissent encore moins à distinguer le petit groupe des autres groupements sociaux. Ainsi l'interaction « face à face » de Bales ne saurait guère être la marque distinctive du petit groupe, car ce phénomène se produit aussi bien dans une foule de manifestants comprenant des centaines de personnes, que lors du rendez-vous de deux amants, dans un défilé militaire où les soldats se connaissent et s'influencent réciproquement, lors de la confrontation du bourreau et de sa victime, dans des groupes très étendus comme lors de la session parlementaire dont nous faisons état plus haut et dans des groupes organisés de proportions restreintes comme la famille ou celui que constituent le maître et les élèves. Des relations « face à face », mais dans un seul sens se produisent entre l'acteur qui paraît dans un programme de télévision et des

<sup>1</sup> R. F. Bales, *Interaction Process Analysis* (Cambridge, Massachusetts, 1950), ch. II. (Avec l'autorisation de la Addison-Wesley Press.) D'autres spécialistes des petits groupes, comme G. C. Romans, mentionnent la famille, le « gang » juvénile, les cliques qui se forment à l'école et à l'université, les clubs, les équipes, en tant que petits groupes. Les petits groupes constituent « une médiation entre nous et les léviathans. Ce sont les unités sociales les plus courantes et les plus familières ». G. C. Romans, *The Human Group* (New York, 1950), pp. 1-2. Voir également l'ouvrage collectif publié par P. Hare, E. F. Borgata, R. F. Bales, *Small Groups* (New York, 1955).



millions de téléspectateurs ou entre un professeur d'université et son auditoire restreint. L'interaction « face à face » intervient entre le meurtrier et la victime, entre le sauveteur et l'ami qu'il a secouru. En bref, ces phénomènes se retrouvent dans les ensembles les plus hétérogènes, à commencer par des assemblages semi-nominaux et en se poursuivant avec les groupes inorganisés pour en arriver enfin aux groupes bien organisés ; ils commencent par des individus qui se haïssent pour en arriver aux interactions les plus altruistes ; ou ils commencent par l'interaction entre une ou deux personnes pour se terminer dans des rapports où des centaines, des milliers et même des millions d'individus sont impliqués (particulièrement s'il s'agit d'interactions à sens unique).

Bien loin de nous fournir un genre homogène de groupes sociaux, ce critère de réunion « face à face » nous offre plutôt un assemblage hétéroclite de groupes aussi différents qu'il est possible. La raison essentielle de cette confusion est le défaut logique qui apparaît dans la définition et l'absence de différenciations même rudimentaires entre les groupes. Sous prétexte d'interactions « face à face » on peut inclure dans la même rubrique, des assemblages nominaux, des groupes organisés, semi-organisés, ou non organisés, des groupes antagonistes ou solidaires, enfin des groupes de toutes dimensions<sup>1</sup>. S'il adoptait une classification aussi lâche, le zoologiste, pourrait mettre en avant une « espèce à nez » qui comprendrait aussi bien le chien que l'homme ou encore une « espèce gibier » qui comprendrait tous les organismes vivants chassés par l'homme. Pareillement le botaniste pourrait instituer une « espèce légumes » qui comprendrait tous les végétaux comestibles. Fort heureusement pour la zoologie et la botanique leur taxonomie ne découpe pas les espèces à la façon de Bales. Mais hélas ! La sociologie abonde en définitions, en concepts, en classifications illogiques, et cette faiblesse paraît particulièrement affecter les adeptes des « petits groupes ». C'est le cas de tous ceux-ci, qui achoppent sur la distinction pourtant élémentaire entre groupes organisés et groupes non organisés, entre groupe réel et collection purement nominale ou entre des groupes essentiellement hétérogènes qui ne sauraient figurer sous la même rubrique que sous prétexte que leurs tailles sont semblables, qu'ils présentent des interactions « face à face » ou au contraire indirectes, ou qu'ils correspondent à ce critère « que les individus ont une impression ou une perception réciproque » (cette caractéristique étant vague et indéfinie).

Les idéologues des petits groupes ne semblent pas se douter qu'il existe des taxonomies bien élaborées des groupements sociaux et qu'il se trouve de nombreuses recherches sur ce problème. Leur naïveté est si frappante qu'ils n'aperçoivent même pas les problèmes soulevés par la classification des groupes sociaux.

<sup>1</sup> Pour une définition et une classification des catégories fondamentales de groupes sociaux, voir P. Sorokin, *Society, Culture, and Personality*, ch. IV-IX.

En résumé, nos théoriciens des petits groupes pèchent contre la logique et contre les principes les plus élémentaires de la taxonomie sans même parler de l'absence totale chez eux d'une différenciation préliminaire des genres fondamentaux de groupements sociaux. Comment s'étonner alors qu'ils n'aient pas réussi à délimiter même sommairement le « petit groupe » dont ils s'occupent essentiellement ? Étant donné que l'enquêteur ne sait même pas exactement quel est l'objet de son étude et quelle place cet objet occupe dans l'univers social bien plus vaste dont il fait partie, comment s'étonner que l'enquête ne produise pas de résultats valables ? Nous aurons par la suite l'occasion de constater l'exactitude de ce pronostic.

La réponse que nous venons de faire au premier point de notre question préalable détermine dans une large mesure notre réponse au deuxième point. Il n'y a ni logiquement, ni empiriquement de raisons sérieuses pour ériger les « petits groupes » en genres distincts de groupes sociaux ; ceci ressort de notre analyse précédente. Le fait crucial est en l'occurrence que les partisans des « petits groupes » ne sont jamais parvenus à définir leur catégorie d'une manière convaincante. À notre démonstration d'autres considérations peuvent être ajoutées. Que diraient les botanistes si quelques novateurs plus aventureux que compétents imaginaient une classe de « petites plantes de deux à vingt-cinq pouces de haut, considérée en tant qu'espèce distincte » ? Que diraient les zoologistes si un autre novateur prétendait ajouter à la classification connue des espèces animales une nouvelle espèce comprenant « les petits animaux pesant de une à vingt livres » ? Des fantaisies de ce genre n'auraient guère de chance d'être adoptées en botanique ou en zoologie. Pour la même raison, le « petit groupe » ne saurait être pris au sérieux par le sociologue ou le psychologue compétent. Si il est accepté par un nombre considérable de chercheurs dans le domaine psycho-social, cela signifie simplement que leur sociologie et leur psychologie sont encore dans les limbes. Des modes, des illusions de ce genre apparaissent de temps en temps dans de nombreuses disciplines ; toutefois elles sont de brève durée et elles finissent toujours par être reléguées au cimetière des erreurs humaines.

Ceci ne veut pas dire que des espèces particulières de « petits groupes » ne peuvent pas et ne doivent pas être étudiées. Bien au contraire, des petits groupes comme les « couples », les « triades », « la famille », « la secte politique ou religieuse exclusive », « une petite minorité », « une dynastie royale », « une petite entreprise commerciale ou un petit syndicat », et ainsi de suite ont été étudiés avec fruit. Cependant, on les a analysés non pas comme de petits groupes en général, mais comme des groupements spécifiques dont les propriétés, les fonctions et le dynamisme ne sauraient être attribuées à tous les groupes qui ne comportent qu'un petit nombre de membres. Ainsi les caractéristiques essentielles de la famille ne sauraient être appliquées à tous les groupements de deux ou trois individus, ou à toute petite entreprise commerciale, ou à tous les groupements restreints, politiques, religieux ou culturels, ceux-ci étant essentiellement différents de la famille. Et encore moins saurait-on attribuer ces mêmes caractéristiques à des

réunions fortuites, semi-nominales, des « groupes artificiels de discussion » ou à des groupements totalement inorganisés, de même qu'à n'importe quel petit groupe. Ce dernier pourrait être étudié en tant qu'exemple de groupement d'un autre genre, comportant un petit nombre de participants, mais non pas comme un exemple représentatif de tous les groupes hétérogènes de petites dimensions. Étendre par un processus d'extrapolation les caractéristiques du groupement formé par les deux conjoints et leur enfant à tous les groupements de trois personnes ou à tous les groupements de dimensions relativement restreintes serait commettre une erreur grossière, et c'est précisément là l'erreur où tombent les fanatiques des « petits groupes ».

b) Étant donné que nos théoriciens n'ont point réussi à formuler une définition même sommaire de leur « petit groupe », il est impossible de répondre avec quelque précision à notre deuxième question : le petit groupe représente-t-il la plus simple et la plus petite unité du macrocosme social et des groupements sociaux qui y sont intégrés ? De plus, la question elle-même demeure imprécise. En raison de la confusion qui s'est perpétuée, comme nous l'avons indiqué, chez ces mêmes théoriciens, entre groupements organisés, semi-organisés ou non organisés, ainsi qu'entre groupements réels et collections nominales, il n'a pas été établi de quelle sorte d'ensemble le petit groupe doit représenter l'unité la plus simple. Car nous sommes en présence de deux questions bien différentes : premièrement de savoir si un petit groupe est l'unité la plus simple de tous les groupes organisés ; deuxièmement et ceci est tout autre chose, d'examiner si le petit groupe peut être considéré comme l'unité la plus simple de tous les groupements inorganisés et même semi-nominaux en même temps que des groupements réels. Pareillement, pour préciser notre question, il y aurait lieu de spécifier si le petit groupe est un groupement organisé ou inorganisé, réel ou semi-nominal. Tant que ces indications n'auront point été fournies les questions et les réponses seront également vagues ou vides de sens.

Si l'on avance l'hypothèse que le petit groupe, est l'unité sociale la plus simple, en raison du nombre restreint de ses membres, comme le font certains de nos théoriciens, cette hypothèse est sans fondement. Un petit groupe comme une famille fortement unie est incomparablement plus complexe par sa structure et par ses fonctions que plus d'une association nationale ou internationale qui comporte des millions de membres comme la « National Association of Manufacturers » ou l'« American Federation of Labor » ou autres. « [Du point de vue, structurel] : la famille en tant qu'union socialement sanctionnée de l'époux (ou des époux) et de l'épouse (ou des épouses), des parents et des enfants comporte un nombre considérable de liens qui assurent sa cohésion (intérêts, valeurs, besoins) : a) la satisfaction des besoins sexuels des conjoints ; b) la procréation ; c) la recherche des moyens de subsistance des membres de la famille ; d) l'adaptation sociale et l'éducation de la jeune génération pour ce qui est des valeurs religieuses, morales, intellectuelles, linguistiques, professionnelles et corporelles, et les activités destinées à préparer les enfants à la vie adulte ; e) la protection de la vie, de

l'intégrité physique et des valeurs des membres de la famille contre des ennemis et détracteurs éventuels ; f) l'atténuation de l'isolement psycho-social ; g) la recherche du bien-être et du bonheur des membres de la famille. En d'autres termes la famille est un groupement multifonctionnel (multi-bonded) qui comporte, selon une combinaison spécifique, des liens complexes se complétant mutuellement et venant de la sexualité, de l'âge, de la race, de la parenté, de la proximité locale, du langage, de la civilisation, de la religion, du métier, des conditions économiques, de l'éducation, de la moralité, des loisirs... Pour cette raison, la solidarité familiale englobe toute la vie et toutes les valeurs des participants ; il en résulte que leurs activités et leur Moi sont fusionnés dans une unité collective fortement intégrée. C'est la seule *Gemeinschaft* (Tönnies) véritable qui embrasse dans la même union les corps et les âmes, les esprits et les actions. Comme l'a dit un grand légiste romain : « consortium omnis vitae divini et humani juris communicatio <sup>1</sup>. » Par rapport à la famille un très grand nombre de groupements nationaux et internationaux de vaste envergure constituent des ensembles relativement simples. Du point de vue de leurs caractères les membres respectifs de ces ensembles sont rattachés entre eux par un ou deux liens au plus : économiques, professionnels, politiques, religieux, culturels, scientifiques, moraux, etc. Du point de vue fonctionnel, les activités de ces groupements étendus ont un caractère beaucoup moins varié, beaucoup plus limité et plus spécialisé que les activités de la famille ; de plus, nombre de ces groupements étendus ne pratiquent qu'une seule des diverses activités de la famille. Ainsi, encore que la famille soit un petit groupe, elle est, « anatomiquement et physiologiquement » un organisme beaucoup plus complexe que maint groupement qui comprend des millions de membres. Pour autant que les communautés (*Gemeinschaften*) sont en général de petite taille en regard des nombreuses associations spécialisées (*Gesellschaften*) et pour autant que les activités de ces communautés sont beaucoup plus diverses et beaucoup plus compréhensives que celles desdites associations, les petites communautés sont fréquemment (mais point toujours) plus complexes par leurs propriétés et par leurs fonctions ou activités que les associations de vaste envergure.

Les considérations précédentes suffisent à faire justice du mythe qui veut que les petits groupes soient des ensembles plus simples que les grands, et particulièrement du mythe que le petit groupe est l'unité la plus simple de tous les ensembles sociaux.

Puisque le petit groupe ne représente pas l'unité sociale la plus simple, l'étude des groupements sociaux ne doit pas nécessairement commencer par les petits groupes pour s'élever ensuite aux ensembles plus vastes. On ne saurait, au demeurant, considérer comme une règle universelle le précepte que l'étude des phénomènes doit toujours débiter par leurs manifestations les plus simples pour s'élever ensuite graduellement aux plus complexes. Aristote, comme nous l'avons vu, émettait une opinion opposée en affirmant que pour étudier les propriétés du

<sup>1</sup> P. Sorokin, *Society, Culture, and Personality*, p. 246.

chêne il fallait s'attacher plutôt à l'arbre adulte qu'au gland. Naturellement, les deux thèses n'ont qu'une valeur relative et leur application devra dépendre des problèmes traités.

c) Le manque de précision dans la manière d'aborder l'analyse des petits groupes ressort clairement par le choix que leurs protagonistes récents pratiquent parmi les groupes qui vont faire l'objet de leur étude. Dans la plupart des cas, ils ne suivent ni l'un ni l'autre des préceptes que nous rappelions ci-dessus : leur groupement ne correspondant ni à la simplicité du gland, ni à la complexité du chêne adulte. D'une manière générale, les groupements envisagés sont constitués par des rassemblements fortuits, semi-organisés, d'étudiants, de militaires, de travailleurs, ou de personnes domiciliées dans un établissement (chambre, appartement, pâté de petites maisons, atelier, salle de classe) ou par les membres d'une bande d'adolescents qui se réunissent dans la rue. Fréquemment l'objet de la recherche n'est pas communiqué aux individus formant ces assemblages semi-nominaux. On leur raconte une histoire sur l'objet qui les a fait réunir et sur les raisons pour lesquelles ils sont invités à répondre à des questions ou à participer à une discussion, les enquêteurs admettant en général avec trop de naïveté que l'histoire inventée par eux peut convaincre les individus qu'ils ont rassemblé bon gré mal gré. De plus, un tel rassemblement fortuit est souvent composé de gens qui ne se connaissent pas et qui ont été amenés en hâte dans le local où les discussions et les interviews ont lieu. Parfois on substitue à ces assemblages hétéroclites des groupements organisés comme une famille de Tikopeia, un club d'une grande ville, une faction politique bien définie, ou une petite secte religieuse. En bref les « petits groupes » qui font l'objet de ces études sont principalement des ensembles inorganisés ou semi-organisés d'individus auxquels on ajoute sans précautions préalables quelques groupements bien organisés auxquels on applique les mêmes procédures et les mêmes techniques. Or, si les enquêteurs se spécialisaient dans l'étude de petits groupes non organisés ils devraient s'en tenir à des groupements de ce type, la réciproque étant vraie pour les groupes organisés. Ce qui est illégitime, c'est précisément de passer arbitrairement des collections aux groupes, des groupes inorganisés aux groupes organisés. Ceci explique l'insignifiance des résultats obtenus, du fait qu'on ait voulu chasser plusieurs lièvres à la fois.

Si l'on veut véritablement saisir des unités collectives, il est utile de suivre le précepte d'Aristote. Pour connaître les propriétés des principaux genres de petits groupes, la voie la plus directe est d'étudier les principaux petits groupes organisés et, en particulier, ceux que l'on rencontre dans presque toutes les sociétés passées et présentes ; ce sont eux qui ont joué un rôle essentiel comme facteurs des comportements, des mentalités, de la civilisation, des institutions, du processus historique même. Dans leur ensemble, les groupes organisés puissants ont exercé une influence beaucoup plus considérable sur les sociétés où ils étaient intégrés que tous les groupes non organisés ou semi-organisés à la fois. Du point de vue méthodologique, les groupes organisés rappelleraient le « chêne adulte » d'Aristote : ils manifestent toutes les propriétés, tous les processus importants

caractérisant une certaine catégorie de petit groupe, qui, n'étant pas visibles et développés, trouvent refuge dans des unités non organisées ou semi-organisées<sup>1</sup>. De ce même point de vue, un assemblage de groupes fortuits, réunis *ad hoc* à la hâte, nécessairement non organisés, constitue le moyen le plus hasardeux, le plus inefficace et en même temps le plus laborieux pour obtenir des connaissances sur les « petits groupes ».

En dehors même des incertitudes de cette recherche l'immense majorité des groupes fortuits auxquels on s'était attaché ne permettaient à l'observateur d'étudier quasiment que des réactions verbales, en particulier, des réactions verbales concernant les vœux, les désirs, les choix et les préférences des membres du groupe ; ce qui aggrave le caractère superficiel et fragmentaire des études de ce genre. Ce qui échappe alors à l'enquêteur, ce sont les conduites des participants dans la vie sociale réelle, les motifs de ces conduites, les conditions dans lesquelles le groupe vit et fonctionne notamment parmi d'autres groupes, la raison d'être de son apparition, de son existence, de ses transformations et de la continuité de ses structures. Au lieu de tous ces aspects essentiels, les enquêteurs ont choisi la voie de la moindre résistance et se bornent à enregistrer presque machinalement les réponses articulées par tel ou tel participant aux questions d'un autre participant ou de l'enquêteur lui-même. Ils se préoccupent principalement des mots employés, du nombre de fois où ils sont répétés par chaque participant au cours, mettons, d'une séance d'une demi-heure de bavardage incessant, ils notent aussi les aspirations et les désirs exprimés par chaque participant et ainsi de suite. De telles études ne vont pas au-delà de l'enregistrement, de la classification arbitraire et du chiffrage statistique des réactions verbales propres aux membres d'un petit groupe ; elles n'apportent que peu d'analyse des faits concernant le groupe réel et ses conduites effectives.

Pour résumer, le choix du « petit groupe » par nos enquêteurs comme base de leurs investigations révèle une vue hasardeuse, incertaine, et stérile sur les groupements ; cette approche constitue une des voies d'accès les moins scientifiques qui soient, au problème envisagé.

d) Pareillement, l'affirmation des partisans des petits groupes, certifiant qu'avant eux, l'étude des petits groupes avait été dans une large mesure négligée, et qu'ils sont des pionniers dans ce domaine est pour une grande part inexacte. À l'opposé de la sélection fortuite de petits groupes hétérogènes et sans signification que l'on a récemment soumis à l'analyse, on a pratiqué jadis l'étude des petits groupes organisés les plus importants, en complétant les observations obtenues par un examen de certains groupes non organisés ou semi-organisés. La famille, la maisonnée, des couples comme le maître de morale et son élève, des triades comme le juge avec l'accusateur et l'accusé, une petite fraternité fondée sur la

<sup>1</sup> Sur l'importance du pouvoir des groupes et la classification des groupements sociaux de « ce point de vue, voir P. Sorokin, *Society, Culture, and Personality*, ch. IX.

parenté de sang, une petite communauté monacale, une petite caste, une petite guilde, un groupe industriel semi-artisanal, une coopérative de village, une petite association professionnelle, une famille royale ou une aristocratie, une petite unité militaire ou une organisation sacerdotale, tous ces petits groupes et beaucoup d'autres ont été étudiés, ont fait l'objet d'expériences et même de réalisations par des penseurs du passé et jusqu'à notre siècle.

Les études de la famille et d'autres petits groupes, pratiquées par les auteurs du Code d'Hammourabi à Babylone ; par Confucius, Mo-ti, Mencius et d'autres en Chine ; par les auteurs connus ou anonymes des Puranas, Tantras, Arthasastras, Nitisastras, Dharmasutras, Smritis, les Codes de Manu, de Gautama, de Vishnu, de Brihaspati, etc., et par des auteurs comme Kautalya en Inde ; les analyses classiques de la famille, de la maisonnée, du village, de la cité, de l'État, des factions, effectuées par Platon et par Aristote (la *Politique* débute par une étude du petit « groupe domestique » pour s'attacher ensuite à l'analyse systématique d'un ensemble de plusieurs familles puis de la cité, et finalement de l'État considéré comme un groupement social autonome) ; par les grands légistes romains (dont les œuvres furent incorporées au Corpus Juris Civilis) qui ont étudié en détail tous les groupes importants, petits et grands, et ont défini avec une remarquable clarté leurs caractères, fonctions, droits, devoirs, et transformations, établissant avec précision les notions de *status civitalis*, *status libertatis*, *status familiae*, concernant chacun des membres de ces groupes, voilà quelques exemples parmi des centaines d'autres. On aurait pu aussi bien invoquer tous les codes réglant l'organisation et les activités des divers groupements dans une société donnée.

Il est frappant que certaines de ces études, en particulier celle que Confucius consacra à la famille et à la piété filiale, celle qu'Aristote pratiqua de la maisonnée et plus encore celles que les grands légistes romains vouèrent à presque tous les groupes sociaux, petits et grands, existant dans l'Empire romain, demeurent inégalées, surtout par les prétentieuses analyses de petits groupes effectuées présentement. Au lieu d'enregistrer rapidement les réactions verbales des participants à une assemblée de bavards hâtivement réunis, sans se préoccuper du comportement, de la vie, de la situation dudit groupement dans l'univers des autres groupements, les anciens penseurs étudiaient les groupes et ceux qui y participaient sous tous les aspects essentiels, structurels, dynamiques, en même temps que leurs réactions verbales et leurs conduites, cette étude comprenait une analyse approfondie de la société globale où ils vivaient, fonctionnaient et agissaient les uns sur les autres. Et ce qui est plus important encore, les anciens observateurs étaient tenus de formuler leurs découvertes dans des définitions aussi claires que possible parce que les concepts qu'ils arrêtaient étaient aussitôt transformés en normes juridiques, qui, si elles sont ambiguës ne sauraient remplir leur office. Ce sont les qualités proprement scientifiques de ces pré-sociologues d'antan qui expliquent la diffusion, voire l'immortalité de leurs travaux. Ainsi les concepts, les définitions, les formulations générales du droit romain, entre autres les définitions de : *Status* (que des contemporains ignares attribuent à R. Linton), *Potestas*, *Imperium*, *Majestas*, *Manus*, *Commercium*, *Consensus*, *Cessio*, *Reneficium*, *Dominium*, *Proprietas*, *Possessio*, *Nuptio*, etc., de même les définitions des principales institutions sociales, des groupements organisés et des relations sociales furent adoptés dans les systèmes juridiques des principaux pays de l'Europe et

constituent aujourd'hui encore le cadre essentiel du droit constitutionnel, privé, criminel, international d'Europe et d'Amérique latine.

Ces considérations suffisent à réduire à néant l'affirmation selon laquelle les petits groupes n'auraient pas été étudiés jusqu'à notre temps ou que ceux qui les pratiquent foulent des terres vierges. Seule l'amnésie de nos nouveaux Colomb leur permet de déclarer puérilement qu'ils ont découvert cette nouvelle Amérique.

e) Non moins puériles sont les prétentions de nos récents chercheurs quant aux caractères révolutionnaires et à l'importance de leurs découvertes. En lisant attentivement leurs publications, je n'aperçois aucune théorie originale, aucune généralisation nouvelle qui soit valable, aucune uniformité inconnue jusqu'ici, aucune méthode inédite, aucune technique novatrice. Au contraire dans leurs écrits, je découvre, : 1) Le phénomène de l'amnésie consistant dans l'ignorance totale de tout le patrimoine légué par les penseurs des siècles révolus, 2) Des innovations purement verbales comme ces « défauts des réactions de comportement verbal » dont nous avons parlé plus haut ; 3) Des méthodes et des techniques pseudo-expérimentales et pseudo-objectives ; 4) De plates généralisations présentées sous une forme aussi laborieuse qu'inutile, car leurs principes ont été découverts de longue date et formulés avec beaucoup plus de précision par les penseurs des générations passées ; 5) Des tautologies du type  $A = A$  plutôt que des propositions susceptibles d'être fécondes du type  $A = B$  ; 6) Nombre d'erreurs, de demi-vérités et d'affirmations dogmatiques ; 7) Des manifestations constantes de narcissisme et de confiance excessive en soi-même ; 8) Une pratique de l'admiration mutuelle qui permet à tous les membres d'un trust de louanges de grossir leur propre importance et la portée de leurs travaux et « acquisitions » ; 9) Et finalement quelques rares découvertes au demeurant toujours mineures.

Illustrons maintenant chacun de ces points.

1) Pour ce qui est de « l'amnésie », le précédent alinéa ainsi que le chapitre I en ont apporté des preuves suffisantes. Rappelons néanmoins ici l'absence presque complète de références aux analyses antérieures dans les publications récentes sur les « petits groupes ». Un bref examen des index nous en apporte la confirmation. Parfois quelques noms de prédécesseurs sont cités, mais le plus souvent, sous prétexte de faire remarquer, non sans condescendance, que tel enquêteur précédent a effleuré le problème sans l'approfondir. Nos amnésiques oublient non seulement les penseurs du passé, mais aussi les sociologues et psychologues contemporains qui ont étudié avec succès le problème des « petits groupes » et auxquels ils ont emprunté certaines de leurs idées. À de rares exceptions près, notre école constitue un trust d'admiration mutuelle fermée, où l'on ne se cite qu'entre soi et seulement pour se décerner des éloges réciproques.



2) Au chapitre II, nous avons cité de nombreux exemples des innovations verbales pratiquées par les partisans de la « dynamique du groupe » et par d'autres spécialistes des petits groupes : « valence » pour « attraction », « locomotion » pour « changement ou mobilité », « cohésion », pour « solidarité » ou « intégrité » et ainsi de suite. Nous avons indiqué le caractère puéril et parfois funeste de ces fantaisies terminologiques. Loin d'apporter une contribution à notre connaissance des phénomènes psychosociaux, elles constituent plutôt un obstacle supplémentaire.

3) Il n'y a non plus rien de nouveau dans les méthodes et les techniques de ces récents chercheurs. Pour l'essentiel, ils utilisent la vieille technique qui consiste à poser des questions et à enregistrer les réponses. Leurs questions se présentent soit sous la forme d'interrogations orales directes, soit sous la forme d'interviews, soit sous la forme de questionnaires. L'essentiel des résultats obtenus consiste dans ces renseignements. Étant donné que ce procédé fut pratiqué même à « l'époque préhistorique » on ne saurait le considérer comme une nouveauté scientifique.

Encore une fois, il n'y a rien de nouveau dans les variantes de cette technique tels que les procédés d'interviews « dirigés » ou « non dirigés », « fermés » ou « ouverts », l'utilisation de prétextes imaginaires en vue d'interroger les participants, la formulation des questions d'une manière ou d'une autre, l'échantillonnage de participants représentatifs ou accidentels et ainsi de suite. Toutes ces modalités diverses ont été pratiquées de tout temps.

A-t-on trouvé quelque chose de neuf avec tous ces embellissements apportés aux investigations, toute cette ornementation opérationnelle, expérimentale, instrumentale, objectiviste, statistique dont nos théoriciens ont doté, pour nous impressionner, une technique fort ancienne ? À peine. Lorsqu'on les étudie sérieusement, on s'aperçoit que les perfectionnements apparents ne constituent qu'un vernis surimposé à une matière essentiellement subjective, fortuite, et connue surtout par ouï-dire. Toutes les critiques formulées dans les chapitres précédents et dirigées contre les techniques pseudo-opérationnelles, pseudo-expérimentales, pseudo-objectives, pseudo-précises, et fondées sur des tests illusoire, que l'on a appliquées aux sciences psycho-sociales sont valables pour les procédures suivies par les récents observateurs des petits groupes.

Prenons, par exemple, la procédure dite « instrumentale »<sup>1</sup> de R. F. Bales comme exemple des techniques décoratives surajoutées à cette matière évanescence et arbitrairement traitée que, sont les « réactions verbales » observées

<sup>1</sup> R. F. Bales, « A Set of Categories for the Analysis of Small Group Interaction » *American Sociological Review*, XV (1950), pp. 250-263 ; R. F. Bales, « The Equilibrium Problem in Small Groups », dans l'ouvrage collectif publié par T. Parsons, R. F. Bales, E. A. Shils, *Working Papers in the Theory of Actions* (Glencoe, Illinois, 1953) ; R. F. Bales, *Interaction Process Analysis* (Cambridge, Massachusetts, 1950).

dans les « groupes de discussion ». Le « groupe de discussion » de Bales est réuni dans un local spécial où se trouve un miroir qui ne reflète qu'un côté de la salle et un appareil à enregistrer les sons, ce qui permet à l'observateur de voir et d'enregistrer ce qui se passe dans la pièce sans être vu par les participants. Il y a également un autre appareil, « l'enregistreur d'interactions » qui permet à l'observateur d'enregistrer l'« unité de discours » de chacun des participants et de l'inscrire dans l'une des douze rubriques énumérées ci-après et qui, selon l'auteur, comprennent toutes les variétés possibles « d'unités de discours » ou d'actions qui peuvent apparaître au cours de la discussion ou de l'étude en commun d'un problème. Ces catégories sont les suivantes : 1) « manifestation de la solidarité » ; 2) « manifestation d'une diminution de la tension » ; 3) « accord » ; 4) « suggestion émise » ; 5) « opinion formulée » ; 6) « orientation indiquée » ; 7) « orientation sollicitée » ; 8) « opinion sollicitée » ; 9) « suggestion sollicitée », 10) « désaccord » ; 11) « tension » ; 12) « antagonisme ». Les trois premières rubriques sont rangées sous la dénomination « champ socio-émotionnel : réactions positives » ; les trois rubriques suivantes relèvent de « champ d'action : tentatives de réponses » ; les rubriques sept, huit et neuf représentent le « champ d'action : questions relatives à celui-ci ». Les trois dernières catégories relèvent de nouveau de la rubrique « champ socio-émotionnel : réactions négatives ». D'un autre point de vue, les rubriques six et sept comprennent les « problèmes d'orientation » ; cinq et huit les « problèmes d'évaluation » ; quatre et neuf les « problèmes de contrôle » ; trois et dix les « problèmes de décision » ; deux et onze les « problèmes de tensions relatives à la direction des opérations » et finalement les rubriques un et douze les « problèmes d'intégration ».

Muni de son enregistreur d'interactions, voyant et entendant tout ce qui se passe dans la pièce, l'observateur note objectivement chaque « unité de discours » indiquant qui a parlé, et à qui la personne qui parlait s'adressait ; simultanément il place chaque « unité de discours » dans l'une des douze rubriques indiquées ci-dessus. À la fin de la séance, il a à sa disposition un catalogue complet de tous les discours des participants. L'ensemble des résultats enregistrés comporte aussi le nombre et la succession chronologique des « unités de discours » au sein de chaque rubrique. Toutes ces données permettent à l'observateur de faire une analyse statistique de l'ensemble des « unités de discours » en se plaçant à des points de vues différents.

Les « groupes » étudiés comprenaient de deux à dix ou de trois à six participants. Ils étaient composés, pour la plupart, d'étudiants non diplômés de l'université de Harvard, fournis par le bureau de placement de l'Université. Les étudiants ne se connaissaient pas avant la première réunion. Chaque « groupe » fut convoqué pour quatre séances consacrées à l'étude d'un « cas particulier » de « relations humaines ».

La technique employée comporte toutes les caractéristiques d'une étude objective, empirique, même expérimentale et quantitative. Le miroir, l'enregistreur

des sons, l'enregistreur des interactions, achèvent de donner, apparemment du moins, un caractère véritablement scientifique à toute l'enquête.

Pourtant, un examen même superficiel du procédé avec tout son appareillage perfectionné montrera qu'il demeure essentiellement subjectif et superficiel, mal adapté à la réalité étudiée et souvent même sans objet. Dès le départ, « l'unité de discours » de Bales n'est ni donnée objectivement comme une véritable unité objective réelle, ni seulement clairement définie.

Considérons-nous comme « unité de discours » un mot ou même deux ou trois mots ? Ou seulement une proposition comportant un sujet, une copule et un prédicat ? Ou alors une série de propositions traitant du même sujet ? Ou encore une série de propositions révélant la même tension émotionnelle, une même diminution de la tension, l'accord ou le désaccord, une estimation ? Si d'autre part on accorde que « l'unité de discours » peut être une série de propositions, quelle sera la longueur de cette série ? On peut poser bien des questions de ce genre. Quoi qu'il en soit, ce concept fondamental (comme d'autres concepts fondamentaux utilisés par Bales) ne reçoit aucune définition. Il s'ensuit que l'observateur décide arbitrairement d'une manière toute subjective et même fantaisiste ce qui va constituer « l'unité de discours ». Étant donné que ce concept central n'est pas défini, l'énorme superstructure analytique et statistique qui le recouvre n'est qu'un mirage.

Si d'autre part, nous nous enquérons de la base objective qui permet de découper en « unités de discours » le flot de paroles incessant des participants, (qui, de plus, parlent souvent en même temps), et de le répartir selon les douze rubriques précitées, on ne pourra éviter de répondre que dans la plupart des cas cette opération est effectuée en vertu d'un décret arbitraire, hâtif, et tout à fait impulsif de l'observateur ; car, à l'encontre des machines à calculer électroniques « l'enregistreur d'interactions » de Bales ne classe pas automatiquement les « unités de discours ».

Cette opération est effectuée en hâte par l'observateur qui n'a matériellement pas le temps de peser les raisons pour lesquelles les paroles entendues seront réparties plutôt dans la rubrique « suggestion formulée » ou « opinion émise », « orientation indiquée », ou encore, de déterminer si ces mêmes paroles relèvent des rubriques « désaccord », « tension » ou « antagonisme ». Même, si l'observateur avait tout son temps pour effectuer cette répartition, il serait souvent bien embarrassé de le faire, néanmoins, car les rubriques sont souvent très proches, et se chevauchent au point d'être parfois presque synonymes. Ainsi le désaccord s'exprime aussi bien par la « tension » que par « l'antagonisme ». Dans des cas semblables l'observateur ne saurait légitimement cataloguer ces « unités de discours » selon l'une des rubriques précitées.

Il ressort de tout ceci que la majorité sinon la totalité des paroles prononcées et réparties sur-le-champ par l'observateur selon lesdites rubriques sont en réalité classées de la sorte en vertu de décisions subjectives prises à brûle-pourpoint sans qu'il ait été possible de peser mûrement l'appartenance à telle ou telle catégorie, surtout dans le cas où celles-ci sont très proches. Ceci revient à dire que non seulement les « unités de discours », mais les rubriques elles-mêmes sont dans une large mesure les produits d'opinions personnelles et arbitraires de l'observateur. Et si ces critères fondamentaux sont subjectifs, n'en dirait-on pas autant de l'ensemble de l'enquête ? Les résultats et les conclusions de l'analyse statistique deviennent donc subjectifs et incertains. Notre brève analyse suffit à démontrer le caractère pseudo-objectif, pseudo-expérimental, pseudo-quantitatif, pseudo-scientifique de tous ces procédés. Ni les appareils, ni les miroirs, ni les copieux tableaux statistiques ne peuvent dissimuler cette subjectivité.

À côté de ces faiblesses nous pouvons en relever d'autres. J'ai déjà mentionné un des défauts principaux de la série des douze rubriques ; même un observateur minutieux, disposant de beaucoup de temps, ne saurait répartir avec certitude les paroles prononcées selon ces catégories. Du point de vue purement logique la classification de Bales est maladroite : elle établit des distinctions entre des termes dont les significations courantes sont très voisines comme, « désaccord » ou « opinion émise », « suggestion formulée », « orientation indiquée » et elle englobe dans une seule catégorie comme « orientation indiquée » des significations aussi diverses que celles qui sont comprises sous les termes « information, répétition, clarification, confirmation ». Il est certain que « répétition » n'est nullement le synonyme d'« information » et que « clarification » indique quelque chose de très différent de « confirmation ». Pour cette raison, tous les pourcentages caractéristiques des « unités de discours » relevant de chaque rubrique et qui doivent rendre compte de ce qui se passe dans des « groupes de discussion » de divers types, ainsi que les prétendues uniformités régissant en succession dans le temps des phénomènes compris dans diverses rubriques, n'ont guère pratiquement de validité du moins pour autant que l'on affirme que ces pourcentages ou ces successions constituent un reflet de la réalité.

En outre, un examen même superficiel desdites rubriques montre qu'elles ne rendent compte au mieux que des réactions *verbales* des participants. L'étude de Bales et d'autres études de petits groupes du même genre, pour laisser entièrement de côté les conduites des participants et leurs motifs réels glissent à la surface des choses et ne touchent en réalité qu'à des paroles ; à ce point de vue, ces études évitent les vrais problèmes posés par les phénomènes des groupes humains. Cette raison contribue à expliquer la médiocrité des résultats obtenus, comme nous le verrons par la suite.

Finalement les groupes étudiés sont généralement composés de personnes totalement étrangères les unes aux autres, recrutées par un bureau de placement, ou par ordre des autorités ; ce sont des groupes non organisés ou très peu organisés

dont les membres ne sont pas unis entre eux par des liens durables et puissants. Ces groupes temporaires sont constitués d'une façon tout éphémère et, après quatre séances, ils disparaissent. Pour cette raison, ces groupes semi-nominaux ne possèdent pas les caractéristiques essentielles des groupes organisés et il est impossible d'observer et d'étudier chez eux les propriétés importantes des groupes réels, organisés ou même non organisés. Il n'est donc pas le moins du monde légitime d'appliquer les résultats obtenus par l'étude de tels agrégats humains à l'ensemble des groupes organisés, semi-organisés ou non organisés. Pourtant Bales et d'autres enquêteurs prétendent que leurs résultats peuvent être généralisés et appliqués à tous les groupes de discussion, groupes de planification, comités exécutifs, conseils d'administration, tables rondes, conseils de « diagnostics », séminaires, classes scolaires, équipes et groupes de travail, groupes familiaux ou domestiques, groupes d'enfants, gangs d'adolescents, factions, clubs, groupes de récréation et de loisir, et « petites associations de types divers ». Ces exorbitantes prétentions n'ont pas le moindre fondement. L'étude la plus superficielle des « unités de discours » du groupe familial, du gang de jeunes garçons ou des équipes de travail ferait apparaître immédiatement que du point de vue du contenu, de la fréquence, de la succession dans le temps et ainsi de suite, le comportement oral de ces collectivités humaines est très différent de celui des groupes seminominaux de Bales.

L'ensemble de ces critiques visant la méthode et les procédures de Bales montre qu'elles ne datent pas d'hier et que certains embellissements scientifiques d'une très vieille technique ne sont qu'un vernis superficiel, ne la rendant pas moins subjective, arbitraire et inefficace que la technique traditionnelle qui consistait à étudier les réactions verbales, ceci apparaîtra si l'on examine attentivement les « unités de discours », les rubriques mal définies selon lesquelles elles sont réparties, ainsi que les calculs statistiques appliqués à ces notions mal précisées.

Ces conclusions concernent à plus forte raison la technique, encore plus superficielle et plus subjective, des « questions et réponses » utilisée par d'autres théoriciens des petits groupes. Au vrai ceux-ci n'ont ni découvert de technique nouvelle, ni même inventé un procédé scientifique quelconque.

4) Étant donné que nos enquêteurs souffrent « d'amnésie » et de « désordres verbaux », que leur technique est périmée et subjective, que les groupes envisagés sont assemblés d'une manière fortuite et constituent plutôt des agrégats, toutes leurs études ne sauraient produire de résultats scientifiques bien importants. Contrairement aux prétentions de ces chercheurs, notre critique est confirmée en considérant les résultats récemment obtenus par les recherches sur les petits groupes.

Les « prétendues découvertes » de celles-ci consistent surtout en des platitudes, vraies ou fausses, mais laborieusement trouvées et formulées dans un langage

pesant, en propositions tautologiques exprimées en termes vagues, en soi-disant révélations, ou réalités découvertes depuis fort longtemps, et articulées avec beaucoup plus de précision par des penseurs antérieurs, en généralisations présentées d'une manière fallacieuse, en transcriptions déformées de propositions relevant des sciences physiques, enfin en erreurs caractérisées. Nous offrons ci-dessous quelques exemples de ces « découvertes » cueillies au hasard dans les ouvrages de nos théoriciens. Ces exemples pourraient être multipliés à l'infini.

« L'interaction est un processus qui consiste en une action suivie d'une réaction <sup>1</sup>. » Quelle merveilleuse tautologie du type  $A = A$  ! « [Pour qu'il y ait *leadership*] il faut qu'il y ait un groupe qui ait une tâche à effectuer en commun... et au moins un individu doit avoir des responsabilités qui diffèrent de celles des autres participants » (R. M. Stogdill) <sup>2</sup>. C'est vrai sans doute, mais de la même façon que, « l'été vient après le printemps et que l'automne succède à l'été » ! Pourtant, comme il en advient souvent avec des lapalissades de ce style, cette affirmation néglige le fait que parfois c'est le leader qui engendre le groupe et ses œuvres à accomplir.

« Certains participants [d'un groupe donné] peuvent être, considérés comme possédant à un plus haut degré que d'autres l'aptitude au *leadership* » [parce qu'ils assument la responsabilité de la prise des décisions] <sup>3</sup>. Voilà, certes une découverte, mais elle date bien de cinq mille ans !

« Un aspect significatif de notre société, c'est que, les individus désirent participer à des groupes » (L. Festinger) <sup>4</sup>. Voilà encore une révélation, surtout après qu'Aristote ait dit que « l'homme est un animal politique », et que « il y a chez tous les individus une impulsion naturelle à s'associer entre eux <sup>5</sup> ».

Les autres « découvertes » de Festinger sur les motifs pour lesquels les individus cherchent à adhérer à des groupes, ne sont pas moins étonnantes. Il trouve que « les groupes aident fréquemment l'individu à atteindre des buts individuels importants ». Fréquemment les activités du groupe présentent de l'attrait pour le participant éventuel. Et cet attrait tient au fait que les individus ont des besoins qui ne peuvent être satisfaits que dans des groupes.

Et ainsi de suite. Occupé à mettre en avant ces platitudes, l'auteur omet de mentionner plusieurs exceptions importantes que comportent ces vérités premières, à savoir par exemple que des millions de personnes deviennent membres d'un

<sup>1</sup> R. F. Bales, « The Equilibrium Problem in Small Groups », dans l'ouvrage collectif publié par T. Parsons, R. F. Bales, E. Shils, *Working Papers in the Theory of Action* (Glencoe, Illinois, 1953), p. 121.

<sup>2</sup> D. Cartwright and A. Zander, *Group Dynamics*, p. 42.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 49.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 93.

<sup>5</sup> Aristote, *Politique*, 1253 a.

groupe, automatiquement et tout à fait indépendamment de leurs vœux personnels ; ainsi la citoyenneté est conférée d'office à toutes les personnes nées de parents déjà citoyens d'un État ; fréquemment aussi de nombreux individus comme des prisonniers de guerre ou des criminels sont contraints à appartenir à un groupe de prisonniers de guerre ou à un groupe de détenus à l'encontre de ce qu'ils souhaitent. Et ces participations automatiques, ou de fait, à des groupes jouent dans les vies de millions d'individus un rôle beaucoup plus important que l'adhésion volontaire et souhaitée à d'autres groupes.

« [Dans les groupes] se déclenchent simultanément des forces qui tendent à faire entrer les individus dans le groupe ou à les en faire sortir et également des forces qui s'opposent à ces mouvements. Les groupes diffèrent par le degré d'attraction qu'ils présentent pour les participants et les participants diffèrent par le degré de satisfaction qu'ils obtiennent de leur participation au groupe <sup>1</sup>. »

Combien de telles généralisations sont vagues et rudimentaires en regard des théories du métabolisme différentiel des groupements, mises au point par des « sociologues de la vieille école » <sup>2</sup>, théories infiniment plus élaborées, mieux documentées empiriquement et vérifiées par des statistiques, bien avant nos nouveaux théoriciens des petits groupes.

La même conclusion vaut pour les soi-disant découvertes de Festinger sur les rapports entre l'amitié et l'inimitié, d'une part, et, d'autre part, la proximité topographique ou fonctionnelle, ou sur les conditions d'une action collective efficace, ou encore sur presque toutes les conclusions de ce même chercheur, conclusions qu'il aurait obtenues au cours de ses études expérimentales portant sur les groupes de Regent Hill et de Westgate. Chacune de ses conclusions plausibles ont été incomparablement mieux formulées, exploitées, démontrées par les savants des générations précédentes. Et ce qui est encore plus important, les sociologues plus anciens n'avaient pas seulement élaboré des formules plus générales, mais ils avaient mieux précisé les limites et les variantes de ces formules, que nos récents observateurs des petits groupes n'indiquent pas d'ordinaire.

Examinons à présent les prétendues découvertes relatives à la « cohésion » des groupes. Le terme de « cohésion » désigne « le champ total des forces qui poussent les participants à rester à l'intérieur des groupes » (John Thibaut) <sup>3</sup>. Le terme de « cohésion », ainsi que la définition ci-dessus, correspondent à une version déformée de propositions empruntées à la physique et notamment à la mécanique ; à un novice elles paraissent scientifiques ; mais pour un sociologue averti elles rendent fort mal compte des forces qui maintiennent l'unité, l'identité et la

<sup>1</sup> Cartwright and Zander, *op. cit.*, p. 94.

<sup>2</sup> On trouvera une analyse et des indications bibliographiques à propos de ce problème, dans P. Sorokin, *Society, Culture, and Personality*, ch. IX, XXIV, XXV, et *passim*.

<sup>3</sup> Cartwright and Zander, *op. cit.*, p. 103.

continuité des groupes sociaux. Sans une différenciation préliminaire entre les genres de groupes dont la « cohésion » est étudiée, on ne saurait comprendre véritablement les espèces et les « forces de cohésion ». En effet, il existe des groupements volontaires et des groupes « contraints » ou plus exactement des groupements familiaux, contractuels, ou imposés. La différence fondamentale, entre ces divers groupes tient à la diversité des « forces de cohésion » qui apparaissent dans chaque type de groupement. Les facteurs qui unissent les membres d'une famille harmonieuse en un ensemble, qui lui conservent son identité, sa « cohésion » et sa continuité, sont entièrement différents de ceux qui obligent les détenus d'une prison à continuer à participer à leur groupe. Pareillement les forces qui maintiennent réunis l'employé et l'employeur sont autre chose que celles qui assurent l'intégrité de la famille, du groupe de détenus ou de la Société Américaine de Sociologie.

Les études de Thibaut et d'autres chercheurs négligent cette différenciation des types de groupements et des liens qui unissent entre eux leurs membres. Il en résulte que tous les laborieux efforts qu'ils ont déployés pour étudier scientifiquement la cohésion des petits groupes n'ont pas abouti à la moindre découverte significative. À les prendre en bloc, toutes les études de la cohésion des groupements, pratiquées par les promoteurs de la « Dynamique des Groupes » et par d'autres observateurs de petits groupes, n'ont guère fait avancer les connaissances déjà acquises dans ce domaine. En regard de celles-ci, leurs théories, les prétendues uniformités qu'ils auraient découvertes et leur manière entière d'envisager le problème sous ces principaux aspects en sont encore à une étape rudimentaire que les sciences psycho-sociales avaient dépassée depuis longtemps<sup>1</sup>. Leurs soi-disant découvertes font songer ou bien à celle de la table de multiplication ou à cette constatation que la loi de la gravitation universelle s'applique, par exemple, à toutes les marques de cigarettes !

Donnons un autre exemple d'une proposition empruntée aux sciences physiques et qui n'a guère de sens en matière sociale : « L'attraction présentée par le groupe est fonction des forces résultantes qui poussent le participant éventuel à appartenir au groupe<sup>2</sup>. » Que sont donc ces « forces résultantes » ? Et comment agissent-elles sur les participants ? En mécanique tous ces termes possèdent des définitions précises et chiffrables ; ici, elles demeurent des mots au sens bien vague. Si nos chercheurs n'évitent pas d'enfoncer les portes ouvertes lorsqu'ils étudient la cohésion des groupes, c'est qu'ils ne sont pas familiarisés avec les nombreuses études approfondies déjà consacrées à ce sujet. Là encore, l'ignorance présente de graves inconvénients.

<sup>1</sup> On trouvera des précisions sur l'état présent de ce problème et des indications sur des nombreux travaux consacrés à ce même sujet, dans P. Sorokin, *Society, Culture and Personality*, ch. V, VI, VII, VIII, XXI, XXII.

<sup>2</sup> Cartwright and Zander, *op. cit.*, p. 77.



Poursuivons notre examen des prétendues découvertes de nos pionniers, en passant en revue, quelques autres exemples de tautologies.

« Le terme de cohésion du groupe s'applique à des phénomènes qui apparaissent seulement si le groupe existe. » Ou bien « plus l'individu a besoin d'un groupe pour satisfaire ses aspirations, plus forte est la « valence » (attraction) du groupe ». « Toute réduction de l'aptitude, du groupe à satisfaire les besoins d'un participant affaiblira l'attrait que le groupe présente pour lui » (Cartwright). Ou bien encore : « les membres d'un groupe qui sont... amis... ont toutes chances de s'intéresser davantage les uns aux autres en tant qu'individus, de s'aider peut-être davantage entre eux et d'être plus cordiaux dans leurs relations interpersonnelles ». Encore une révélation ! Et l'on notera tout particulièrement l'extrême prudence scientifique de la locution « peut-être ». Jusqu'à ce jour nous pensions naïvement et sans invoquer de « peut-être » que l'amitié implique l'intérêt réciproque, la cordialité, et la serviabilité entre amis <sup>1</sup>.

« Plus un individu possède de prestige à l'intérieur d'un groupe, plus il sera attiré par ce groupe » (Cartwright). « Kelly découvre qu'un poste supérieur, mais comportant une menace constante de renvoi, et, d'autre part, un poste inférieur interdisant toute perspective d'avancement étaient, les situations les moins désirables. » « Pour les membres d'un groupe des rapports de coopération présentent plus d'attrait (que des rapports compétitifs) <sup>2</sup>. » À prendre connaissance de toutes ces prétendues révélations, on est effrayé par le nombre de clichés qu'elles contiennent <sup>3</sup>.

Poursuivons notre examen : « Un accroissement de la fréquence des interactions entre individus peut augmenter l'intensité des sentiments favorables qu'ils éprouvent réciproquement <sup>4</sup>. » À ce compte, plus fréquemment les soldats américains et allemands se combattent (interaction), plus leurs sentiments deviendront « favorables ». Ainsi une interaction faite de luttes et de haines pourrait engendrer l'admiration mutuelle, la sympathie et les relations altruistes. Fort heureusement pour Homans, à la fin du paragraphe où il expose, cette généralisation soi-disant scientifique, il semble avoir pressenti à quel point elle était fallacieuse et il a fait état en quelques mots de deux autres conséquences possibles d'une interaction fréquente, à savoir l'apparition « du respect ou pis de l'antagonisme ». Comme les autres spécialistes des petits groupes, Homans passe entièrement sous silence l'immense bibliographie de la question. Or des études antérieures formulaient avec une louable précision les conditions dans lesquelles l'intensification de certains types d'interactions spécifiés pouvaient engendrer

<sup>1</sup> *Ibid.*, pp. 76-79.

<sup>2</sup> *Ibid.*, pp. 80-81.

<sup>3</sup> G. Saintsbury, *A History of Criticism and Literary Taste of Europe* (London, 1900), vol. I, p. 128.

<sup>4</sup> G. C. Homans, *The Human Group*, p. 444.

l'amitié réciproque ou « sentiment favorable » et aussi celles qui faisaient apparaître l'indifférence réciproque ou même un antagonisme mutuel<sup>1</sup>. Mais poursuivons notre examen.

« La formation de groupes fractionnels désintègre une grande organisation lorsque les buts guidant le petit groupe sont incompatibles avec ceux du plus grand. » Encore une tautologie ! Les groupes fractionnels tendent à créer des fractions ou à désintégrer ! Mais comme il advient souvent avec les tautologies, l'affirmation, sous cette forme du moins, est inexacte parce que, au lieu de désintégrer le groupe plus grand, le groupe fractionnel est le plus souvent anéanti par celui-ci. On ne saurait non plus tenir pour valable empiriquement l'affirmation que « la tendance à la scission sera d'autant plus forte que le groupe sera plus vaste<sup>2</sup> ». Si une telle généralisation était exacte, aucun groupement considérable comme les grands empires, les organisations religieuses mondiales ou les syndicats importants ne pourrait apparaître ni durer. De fait, pendant toute l'existence historique de l'homme, il y a toujours eu de vastes groupements, et ils ont vécu beaucoup plus longtemps que les petits<sup>3</sup>. Les schismes affectant les groupements d'envergure ont toujours rencontré une contrepartie, dans l'adhésion de nombreux petits groupes désireux d'obtenir des avantages comme la protection que leur accordaient les groupes plus considérables, sans même, faire état ici des manœuvres des groupements de quelque taille en vue de la suppression des menaces de scission venant des groupes fractionnels. On notera en passant que l'on trouve dans l'œuvre de Toynbee et d'autres « philosophes de cabinet » des analyses beaucoup plus profondes et au fond beaucoup plus scientifiques des scissions et des groupes fractionnels que chez tous nos expérimentateurs de petits groupes.

Voici encore d'autres exemples de leurs « découvertes ». Bales et ses collaborateurs commencent un article par cette déclaration témoignant d'« amnésie » :

« Les fréquences des communications entre participants à des petits groupes « face à face » révèlent des régularités frappantes qui n'avaient pas été décrites auparavant... La découverte de ces régularités représente une contribution importante à notre connaissance de la distribution des communications dans les petits groupes et fournit un cadre de référence de base à l'intérieur duquel il sera possible d'effectuer des analyses plus détaillées des processus d'interaction<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> Voir la bibliographie et les principales opinions générales mises en avant à ce sujet, dans P. Sorokin, *Society, Culture, and Personality*, ch. VI, VII, XXXI-XXXIII ; P. Sorokin, *The Ways and Power of Love* (Boston, 1954), *passim*.

<sup>2</sup> Cartwright and Zander, *op. cit.*, pp. 86-87.

<sup>3</sup> Sur la durée, le taux de mortalité et la réapparition des divers groupes, voir P. Sorokin, *Society, Culture, and Personality*, ch. XXXIV.

<sup>4</sup> R. F. Bales, F. L. Strodbeck, T. M. Mills and M. E. Roseborough, « Channels of Communication in Small Groups », *American Sociological Review*, XVI (1951), pp. 461, 465.

L'affirmation ne manque pas de modestie ; mais voyons quelles sont ces « régularités frappantes et importantes ». Étant donné qu'elles concernent des « unités d'actes », citons la définition de ce terme :

« Si l'acte est verbal, l'unité est en général la simple combinaison du sujet du prédicat. Si l'acte n'est pas verbal, l'unité est le plus petit fragment de comportement observable qui ait une signification pour les autres participants du groupe <sup>1</sup>. »

La définition de « l'unité d'acte » semble, claire et pourtant elle ne nous est d'aucun secours. Dans les actes verbaux, considérerai-je comme unités les paroles suivantes : « Au secours ! » « Embrassez-moi ! » « Je disais... mais n'en tenez pas compte. » Ces exclamations, citées à titre d'exemple, ne comportent ni sujet, ni prédicat ; par conséquent, en vertu de la définition de Bales, ce ne sont pas « des unités d'actes verbaux ». Considérons maintenant – et toujours à titre d'exemple – le texte suivant de Descartes : « Il est vrai que pendant que je ne faisais que considérer les moeurs des autres hommes, je n'y trouvais guère de quoi m'assurer, et que j'y remarquais quasi autant de diversité que j'avais fait auparavant entre les opinions des philosophes. En sorte que le plus grand profit que j'en retirais était que, voyant plusieurs choses qui, bien qu'elles nous semblent fort extravagantes et ridicules, ne laissent pas d'être communément reçues et approuvées par d'autres grands peuples, j'apprenais à ne rien croire trop fermement de ce qui ne m'avait été persuadé que par l'exemple et la coutume ; et ainsi je me délivrais peu à peu de beaucoup d'erreurs qui peuvent offusquer notre lumière naturelle et nous rendre moins capables d'entendre raison » (*Discours de la Méthode*, 1<sup>re</sup> partie). Ce texte est constitué de nombreux mots et contient plusieurs sujets et plusieurs prédicats ; cependant le sens n'est perçu que lorsque l'on prend connaissance de l'ensemble. Ce texte devrait-il être considéré comme constituant une unité ou devrions-nous le subdiviser en plusieurs unités ? Et dans ce cas, quel serait le critère employé ?

Ces exemples montrent bien que la définition de l'unité verbale donnée par Bales n'en n'est pas une et qu'elle s'en remet en réalité à la décision arbitraire d'un « observateur des unités verbales ».

Encore moins satisfaisante est sa définition de l'unité de l'acte non verbal. Combien d'unités sont produites, par un individu qui écrit sans interruption pendant 5, 15, ou 50 minutes ? Une ? 5 ? 50, ou combien ? Combien d'unités d'acte dénombrera-t-on dans le comportement d'un homme qui désire s'asseoir, et qui dans ce dessein, fait trois pas vers une chaise, la soulève, la déplace, plie les genoux, tire son pantalon et finalement s'assied ? Si nous interprétons toutes ces conduites comme une unité significative, alors dans l'hypothèse où la même personne s'assied en vue de lire un livre, qu'est-ce qui nous empêcherait d'intégrer dans une seule unité toutes les conduites préparatoires – y compris celles qui

<sup>1</sup> *Ibid.*, pp. 461-462.

consistent à s'asseoir – à savoir celle de l'acte significatif qu'est la lecture du livre ? Et si le livre lui-même n'est qu'un moyen en vue de la poursuite de telle ou telle recherche, portant par exemple sur les petits groupes, qu'est-ce qui nous empêcherait de considérer toutes les conduites préliminaires comme ne constituant qu'une seule unité d'acte qui serait l'effectuation de la recherche elle-même ? En effet, les actions-moyens en vue de l'action-fin n'acquièrent de signification que dans la perspective de l'ensemble des conduites exigées par l'acte de la recherche. Une telle interprétation « macroscopique » de « l'unité d'acte » ne contredirait pas à la définition de Bales.

En revanche, si l'on souhaite restreindre l'unité à chaque acte élémentaire, microscopique, on pourra décomposer non seulement en huit unités l'action de s'asseoir, mais en un beaucoup plus grand nombre en subdivisant chacun des pas ; chacun des gestes accomplis pour saisir la chaise ou déplacer le corps en vue de s'asseoir ; or, des unités microscopiques de ce genre répondraient également à la définition de Bales.

Tout ceci revient à dire que cette définition ne parvient pas à saisir la prétendue « unité d'acte ». Selon l'humeur, on peut la gonfler de façon qu'elle contienne de très nombreuses conduites, ou au contraire la restreindre au mouvement d'un muscle unique, d'une glande ou d'une partie du corps. Il est clair que lorsqu'une unité aussi élastique devient la base d'une recherche quantitative, tous les calculs compliqués et toutes les « uniformités frappantes » obtenues à partir de ces calculs ne saurait être qu'arbitraires et fictifs.

Ayant établi ce point fondamental, examinons les « uniformités frappantes » soi-disant découvertes par nos auteurs. Les voici :

« Les résultats obtenus indiquent que si les membres d'un petit groupe sont classés selon le nombre total d'actes dont ils prennent l'initiative, cet ordre correspondra également : 1) au nombre d'actes dirigés vers eux ; 2) au nombre d'actes qu'ils accomplissent à l'intention d'autres individus déterminés, 3) au nombre d'actes qu'ils accomplissent et qui seront orientés vers le groupe considéré comme un tout <sup>1</sup>. »

En langage clair, ces laborieuses uniformités signifient que, dans un groupe de discussions, les personnes qui parlent le plus fréquemment et ainsi mettent en avant le plus de suggestions tendent également à parler plus fréquemment aux autres membres du groupe et au groupe dans son ensemble et reçoivent également plus fréquemment des réponses émanant des autres participants auxquels elles se sont adressées. Ou pour dire la même chose plus succinctement : les membres les plus bavards d'un groupe, puisqu'ils péroreront plus fréquemment, recevront plus de réponses des autres participants que ceux qui sont d'un naturel taciturne. Nous

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 468.

pouvons même ajouter à cette remarquable tautologie une nouvelle « uniformité frappante et significative » que Bales avait négligée, à savoir que, les personnes taciturnes et qui causent moins reçoivent moins de réponses que les bavards !

Toutefois cette affirmation tautologique de Bales ne saurait en aucune mesure être considérée comme une règle empirique, générale applicable à tous les groupements. Au tribunal, qui est un groupe formé par le juge, le prévenu, le procureur, l'avocat et le jury, la plupart des paroles, contrairement à la thèse de Bales, sont adressées au jury et au juge. Or le jury, loin de parler beaucoup, demeure en général silencieux et même le juge parle moins que l'avocat ou le procureur. Un conférencier, un prédicateur, un commandant de petite unité militaire qui donne des ordres, sont les seuls membres de leur groupe respectif qui aient à parler. Dans un grand nombre de groupes, tous les membres s'adressent exclusivement à « Monsieur le président » et le Président est souvent le membre du groupe qui parle le moins.

Ainsi, si l'on se place au point de vue de la majorité écrasante des groupements, grands et petits, les « uniformités » établies par Bales ne sont pas valables. Mais ce qui importe davantage, aucune recherche à la fois laborieuse et fallacieuse comme celle de Bales n'est nécessaire pour découvrir l'ordre, la fréquence, et le genre des paroles prononcées par les divers membres de la quasi-totalité des groupes organisés ; tout ceci ressort directement du caractère même desdits groupes. Les statuts et les règlements aménageant les organisations des groupes nous offrent, en effet, bien plus de renseignements exacts sur tous ces problèmes que les « uniformités » vagues et dans une large mesure imaginaires découvertes par nos récents chercheurs.

Arrêtons-nous sur un dernier exemple, celui d'une « découverte qui fait époque », obtenue par les efforts conjugués d'un observateur des petits groupes et des inventeurs de « cadres de références » pour une théorie de « toutes les actions sociales » et de toutes les recherches psycho-sociales de tous les temps. Voici les deux premières des quatre « découvertes » de ce genre.

« Le principe, d'inertie : un processus d'action donné se poursuit sans modification de sa vitesse et de sa direction s'il n'est pas empêché ou détourné par des forces de motivation opposées. » « Le principe d'action et de réaction : si, dans un système d'action, il se produit un changement dans la direction d'un processus, ce changement tendra à être compensé par un changement complémentaire qui est égal par sa force de motivation et opposé quant à sa direction <sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> T. Parsons, R. P. Bales and E. A. Shils, *Working Papers*, p. 102. (Avec l'autorisation de la Free Press.) De prétendues lois de ce genre ont été formulées précédemment à plusieurs reprises par les partisans de la « physique sociale », dès le XVII<sup>e</sup> siècle. Cf. P. Sorokin, *Contemporary Sociological Theories*, ch. I.

On peut se demander quelle est la signification et quelle est la raison profonde de ces transcriptions déformées des principes newtoniens ou de celui de d'Alembert-Lagrange du « déplacement virtuel travail-vitesse », ou encore des principes de Bernoulli-Cournot sur l'oscillation. S'il s'agit seulement d'une transcription, alors les principes de ces grands physiciens devraient être reproduits exactement tels qu'ils furent formulés par Newton, d'Alembert, Lagrange, Bernoulli et Cournot (mais je doute fort que Parsons, Bales et Shils soient familiarisés avec lesdits principes). Si les propositions de Parsons et de Bales visent à être les principes directeurs des actions humaines ou sociales, alors elles sont ou bien dépourvues de signification réelle ou complètement fallacieuses. Elles n'ont aucun sens parce que sans l'acception physique d'espace, de temps, de changement, de direction, de vecteur, ou de force, ni le changement de l'action, ni la vitesse du changement, ni la direction, ni la force de motivation pas plus qu'aucune force « égale » ou « opposée », ne sauraient être déterminées, définies, ou mesurées. Vu que ces auteurs ne déterminent le sens d'aucune des unités sur lesquelles ils s'appuient, leur première proposition est nulle et non avenue ; c'est du pur verbiage. Si l'on voulait à tout prix en extraire une vague signification, à savoir que sans une force qui s'y oppose ou qui la détourne de son but, une action donnée se poursuivra indéfiniment et sans changement, alors cette proposition est fautive empiriquement. Concrètement elle signifierait qu'une action comme l'alimentation ou la miction, pourvu qu'aucune intervention d'une force d'inhibition ne se produise, se poursuivrait à la même vitesse, et dans la même « direction » jusqu'à la fin de la vie de l'intéressé et même peut-être que cette vie n'aurait pas de fin pour que le processus puisse continuer indéfiniment ! En dehors même de l'absurdité empirique de leurs « principes », les auteurs de ces « lois frappantes » perdent de vue deux principes fondamentaux, à savoir que les modifications d'un système peuvent être immanentes et qu'il y a à celles-ci une limite. En vertu du principe du changement immanent, tout système, même si le milieu est constant, se modifie, « de l'intérieur » pour cette simple raison que le système est un ensemble dynamique (*going concern*).

Même le meilleur moteur d'automobile, placé dans les conditions les plus favorables, se modifie et se détériore simplement parce qu'il tourne. L'organisme le plus sain, placé dans un milieu constant passe de l'enfance à la vieillesse, parce qu'il vit. Et, de la même façon, tout système social ou culturel comporte des changements immanents, car il est une unité dynamique. Le deuxième principe que nos auteurs négligent est le « principe de la limite ». Pour toute modification qui comporte une certaine direction, il y a toujours une limite et lorsque que celle-ci est atteinte, ou bien le système change de direction, ou bien il se transforme radicalement, ou bien il se désintègre <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Sur les principes du changement immanent et de la limite, voir P. Sorokin, *Society, Culture, and Personality*, ch. XLVI ; P. Sorokin, *Dynamics*, vol. IV, ch. XII-XVI.

À la lumière de ces principes comme des faits empiriques, le principe d'inertie de Parsons et de Bales aboutit à des absurdités des points de vue logique et empirique ; il en va de même de leur « principe d'action et de réaction ». Là encore, nous sommes en présence d'une version mal comprise et déformée des principes fondamentaux de la physique. Pour autant que les auteurs ne précisent pas les unités d'espace, de direction, de changement, de force et ainsi de suite, leur prétendu principe n'est que logomachie. Si l'on prenait leur proposition au pied de la lettre, aucun changement ne se produirait jamais dans un système d'actions parce que la tendance au changement serait aussitôt compensée par une « force de motivation égale et de sens opposé ». En conséquence, les actions seraient à jamais « gelées » sous la forme où elles seraient apparues ou bien sous laquelle elles auraient été créées dès le début. Pour reprendre notre exemple, si le prototype initial de notre action était soit de manger soit de fendre du bois, ces actions se poursuivraient indéfiniment si aucune force extérieure n'intervenait. Dans cette perspective, on en arriverait à la conclusion surprenante qu'aucun changement d'une action n'est possible et que nous sommes condamnés, comme une sorte de statue figée, à persévérer pour toujours dans le même état à moins que quelque force extérieure n'intervienne.

Les précédentes remarques nous dispensent d'une critique systématique des autres principes de Parsons et Bales, à savoir « les principes de l'effort et de l'intégration du système <sup>1</sup> ». Ceux-ci sont encore plus dépourvus de sens et fallacieux que leurs interprétations du principe d'inertie ou du principe de l'action et de la réaction. Une remarque générale s'impose toutefois. Lorsqu'ils exposent leurs quatre principes, et cela s'applique particulièrement à une étude de Bales « (Le problème de l'équilibre dans les petits groupes) », nos auteurs prétendent déduire lesdits principes du principe fondamental de l'équilibre, mais ils ne parviennent pas à définir clairement ce dernier ; on ne sait auquel des sens différents de ce terme ils se réfèrent. Pour eux, l'équilibre est « la tendance d'un système social, lorsqu'il est perturbé, à retourner à son état antérieur ou à maintenir sa tendance ou son niveau normaux <sup>2</sup> ». Tâtonnant autour du concept d'équilibre, nos auteurs ne paraissent pas saisir son sens véritable en physique ni se douter d'autres significations du terme. Utilisé par de nombreux économistes, sociologues, psychologues, spécialistes de science politique et ainsi de suite, le terme n'a en effet qu'une valeur d'analogie et fréquemment il ne sert qu'à recouvrir des concepts fallacieux <sup>3</sup>. Il en va de même de l'emploi du mot équilibre par d'autres « physiciens sociaux », par des observateurs des petits groupes et par toute une légion de sociologues et psychologues « physicalistes ». Quotidiennement, du fait de cette imprécision fondamentale, on fabrique une multitude de principes inexacts ou vides de signification.

<sup>1</sup> Parsons, Bales, Shils, *Working Papers*, pp. 102-103.

<sup>2</sup> P. Sorokin, *Dynamics*, vol. IV, p. 689.

<sup>3</sup> Voir une analyse et une critique des cinq différents concepts d'équilibre, dans *Dynamics*, vol. IV, pp. 677-693.

Il serait grand temps de demander respectueusement aux inventeurs de « lois » de ce genre, avant de mettre en avant des « principes » insaisissables, de se pencher sur le sens véritable de ces mêmes concepts dans la physique, et puis de réfléchir sérieusement à l'application qui peut en être faite aux phénomènes psycho-sociaux, pour autant qu'il puisse y en avoir une ; il faut exiger qu'ils indiquent les modifications qu'il convient d'y apporter et quelles sont les vérifications et les mensurations empiriques qui viendraient les confirmer. Avant que ce travail préalable ne soit fait, aucun spécialiste des sciences sociales ne saurait utiliser légitimement de transcription des principes et des lois propres à la physique.

Si besoin était, nous pourrions examiner page par page les travaux publiés par les récents observateurs de petits groupes. On y trouverait constamment de prétendues « découvertes », concepts, définitions et théories dont les exemples précédents peuvent offrir une idée. À parcourir attentivement tous ces travaux, je n'ai pas trouvé la moindre allusion à une découverte, même d'importance minime et j'ai relevé au contraire une surabondance de « pseudo-découvertes ». Plus concrètement, je formulerai les observations suivantes sur ces recherches :

« Les chercheurs ignorent les études les plus importantes qui ont été précédemment consacrées au problème dont ils s'occupent. »

« En dépit d'un penchant prononcé à la « conceptualisation » ou à la théorie, les concepts, les définitions, les hypothèses et les formules utilisés par ces chercheurs paraissent maladroits, vagues, et critiquables du point de vue logique, sémantique et expérimental. Il est bien rare de trouver chez nos chercheurs même un minimum de clarté, de logique, ou d'intuition. »

« Leurs soi-disant découvertes fourmillent de platitudes, certaines vraies, mais connues, certaines fausses ; ils accumulent les tautologies, les propositions laborieusement dégagées alors qu'elles étaient connues de longue date ; ils multiplient les conclusions incomplètes, vraies en partie, mais fausses pour l'essentiel et ceci en dépit du fait que les mêmes problèmes ont été judicieusement traités par des chercheurs antérieurs ; ils prodiguent une pléthore de pseudo-expérimentations, de pseudo-indices, de pseudo-terminologies scientifiques, de pseudo-appareillages qui dissimulent mal le caractère fallacieux de leurs théories et de leurs procédures ; le tout est couronné par des prétentions extravagantes quant à leurs innovations et par un déluge de compliments mutuels que s'adressent les membres de ce « trust fermé »<sup>1</sup>.

Nous concluons par ce bref résumé notre propre exploration de l'équipe des « explorateurs » des petits groupes.

<sup>1</sup> Pour une plus ample critique, voir L. A. Coser, « The Functions of Small-Group Research », *Social Problems*, July, 1955.



## CHAPITRE XI

# PRÉVISION ET THÉORIE SCIENTIFIQUE

### 1. La prévision en tant que preuve de la validité d'une théorie

[Retour à la table des matières](#)

Dans un chapitre précédent sur l'opérationalisme nous avons montré pourquoi la prévision n'est point la preuve nécessaire ni la preuve suffisante qu'une théorie soit vraie ou scientifique. Presque toutes les propositions concernant l'histoire de l'homme, des espèces animales (l'évolution biologique), de la terre, des corps célestes, traitent exclusivement du passé ou du présent et très rarement de l'avenir. En tant que telles, les propositions historiques ne prédisent rien, du moins si la prédiction consiste dans l'anticipation d'un événement à venir. Mais en dépit de ce caractère la plupart des constatations de l'historiographie sont valides au point de vue scientifique. Même un adepte de la prévision ne peut considérer comme erronées des affirmations comme la suivante : « Le soir du 16 décembre 1773, huit mille personnes environ s'assemblèrent aux alentours de la vieille église du sud de Boston et déguisées en Indiens *Mohawk* se précipitèrent vers la jetée de Griffin, montèrent à bord des navires chargés de thé et jetèrent à la mer 342 coffres contenant du thé. » L'apport des études historiques représente un vaste ensemble de propositions qui n'ont rien à voir avec la prévision ; et cependant ces propositions sont scientifiques. De même, tous les théorèmes mathématiques contiennent des propositions qui ont une incontestable validité et qui cependant n'ont rien à voir avec la prévision. L'affirmation « deux fois deux font quatre » vaut pour le passé, pour le présent et pour l'avenir ; elle n'a rien de commun avec l'écoulement dans le temps, surtout en ce qui concerne les événements à venir ; ce n'est donc pas une proposition qui soit une prévision. Il existe un grand nombre d'affirmations, dans les diverses sciences, qui sont vraies sans contenir d'éléments de prévision. L'ensemble de ces propositions et de ces théories occupe une place importante dans le système total des propositions scientifiquement vraies ; ce qui revient à dire que l'exactitude de la prévision n'est pas nécessairement une caractéristique des théories scientifiques valables.

D'autre part, l'exactitude de la prévision est un critère insuffisant de la qualité scientifique d'une proposition ou d'une théorie. À côté d'un amas énorme de

prédictions fausses, il existe d'innombrables anticipations exactes, pratiquées par tous les oracles, devins, astrologues, voyants, prophètes, sorciers, des différentes sociétés, des différentes périodes de l'histoire, tous inspirés par des théories erronées ou étrangères à toute science. À notre époque, beaucoup de prédictions qui réussissent se font journallement, mais ce sont de simples devinettes, elles ne se fondent sur aucune théorie ou alors sur des notions théoriques entièrement fallacieuses. Une prédiction confirmée ne prouve nullement qu'une quelconque théorie soit scientifique.

Bien plus, il arrive qu'une théorie scientifique conduite à une prédiction inexacte, soit parce qu'elle a été mal maniée, soit que, bien que valable sous certaines conditions, elle n'envisage pas la possibilité d'une intervention de facteurs imprévus qui neutralisent les effets annoncés. Des faits de ce genre indiquent clairement que le caractère vrai ou faux de la prévision n'établit nullement le caractère scientifique d'une théorie contrairement à ce qu'avancent les empiricistes. Et ceci diminue de beaucoup l'importance d'un très grand nombre de tests, de procédés statistiques, de formules mathématiques destinés à mesurer et à classer des variables diverses, des analyses de facteurs et toutes sortes d'autres calculs impressionnants destinés à prévoir les mariages bien assortis, les succès scolaires, les résultats d'une élection, la conjoncture commerciale, les chances de récidive de criminels mis en liberté provisoire et ainsi de suite <sup>1</sup>.

Tout ceci ne signifie pas que l'exactitude de la prévision en général soit sans importance tant au point de vue théorique qu'au point de vue pratique. Mais cela signifie bien : que premièrement, comme nous l'avons dit, la prévision n'est pas une condition nécessaire ou suffisante du caractère scientifique de la théorie ; que deuxièmement, encore que la prévision exacte soit très importante au point de vue pratique, elle rencontre des difficultés si nombreuses et si graves qu'une anticipation exacte d'importants processus psycho-sociaux, particulièrement complexes et rarement répétés, n'est guère possible. Quel que soit l'appareil statistique, expérimental, mathématique auquel recourent de telles prédictions, au moment où elles sont pratiquées elles correspondent plutôt à une anticipation hasardeuse qu'à une prévision scientifique véritable ; et ce genre d'anticipation peut être fondé ou ne point l'être.

Cette affirmation concerne surtout les événements et les processus complexes et rarement répétés. La prévision de processus répétés sans cesse comme par exemple la constatation que « tout être humain mourra » ou qu'« un homme passe dans sa vie de l'enfance à la maturité et de la maturité à la sénilité » est sans doute possible, mais aucune recherche scientifique n'est nécessaire en vue de formuler

<sup>1</sup> On trouvera un exemple de ces prévisions compliquées dans l'ouvrage collectif publié sous la direction de P. Horst, P. Wallin, L. Guttman, *The Prediction of Personal Adjustment* (New York, 1941). Pour une critique de cet ouvrage, voir *American Journal of Sociology*, XLVIII (1942), pp. 61-86.

ces vérités de La Palisse. De même la prévision de processus fréquemment répétés et concernant les grands nombres comme par exemple, le taux des naissances, des mariages, des décès et des divorces de l'année suivante pour une population donnée, sont possibles avec un certain degré de précision pourvu toutefois qu'aucun facteur exceptionnel et imprévu n'intervienne. La prévision devient beaucoup plus incertaine : a) à mesure que nous envisageons des processus plus amples et plus complexes, rarement répétés ou répétés dans des conditions toujours différentes ; b) à mesure que l'avenir visé par la prévision est plus éloigné du présent, et c) à mesure que le nombre et l'hétérogénéité des diverses forces en cause s'accroissent progressivement. En ce qui concerne des événements ou des processus de ce genre, la prévision scientifique est quasiment impossible, parce que, présentement, il n'y a aucun fondement scientifique autorisant une telle prévision. Dès 1936, j'ai indiqué l'absence de ce fondement nécessaire<sup>1</sup>. Depuis lors, le développement de la théorie physique a contribué à approfondir cette argumentation. Ma thèse sur la prévision sera éclairée ci-après par les arguments que j'apportai dans mon article et par quelques considérations sur la position des physiciens modernes sur cette question.

## 2. Incertitude des fondements de la prévision

[Retour à la table des matières](#)

D'un point de vue théorique nous pouvons distinguer trois types de prévision selon leur fondement : nous distinguerons la *prévision causale*, la *prévision fondée sur le calcul des probabilités* et enfin la prévision ayant pour base l'*auto-détermination immanente du système socio-culturel* ou de la personne humaine intégrée. En ce qui concerne cette dernière, la prévision revêt souvent un caractère volontariste, ce qui signifie qu'elle est réalisée par des efforts actifs pour la rendre vraie.

La *prévision causale* se fonde sur deux présupposés principaux premièrement que des lois causales précises déterminent les processus ou les événements socio-culturels ; deuxièmement qu'une parfaite connaissance de ces lois causales est possible.

La *prévision fondée sur le calcul des probabilités* considère la plupart des événements et des processus comme étant des chances. Parmi ces événements et processus, elle distingue le phénomène simple, unique, non répété et les vastes agrégats de phénomènes répétés. La plupart des phénomènes fortuits, uniques, non répétés ne laisse apparaître aucun ordre, aucune uniformité visibles ; en conséquence ils ne sauraient être prédits ; au contraire, les vastes agrégats de phénomènes répétés manifestent fréquemment un certain ordre, une certaine

<sup>1</sup> Voir P. Sorokin, « Is Accurate Social Planning Possible ? », *American Sociological Review*, I (1936), pp. 13-25.

uniformité. En vertu de la théorie de la probabilité, plus il y a de répétitions uniformes d'un événement ou d'un processus donnée moins il y a d'exceptions aux répétitions observées, plus il y aura de chances pour que l'uniformité se maintienne ; la prédiction s'intensifie alors dans sa validité. La prévision probabiliste considère les phénomènes envisagés comme des assemblages de chances.

*Les prévisions fondées sur l'auto-détermination et l'auto-déviation d'un système culturel* ou d'une personne humaine intégrée concernent des systèmes et non pas des assemblages de phénomènes. Si l'on considère un système socio-culturel comme une unité cohérente au point de vue logique ou esthétique, dont toutes les parties dépendent les unes des autres ainsi que du « tout » et réciproquement, les prévisions exigeront une connaissance approfondie des propriétés structurelles et dynamiques du système donné et surtout de ses significations constitutives ainsi que des principales étapes du cycle qu'il parcourt. Cette connaissance sera enrichie par l'observation d'autres systèmes du même genre et par l'étude de cycles qui leur sont propres et qui se reproduisent dans des conditions semblables ou différentes. En se fondant sur ces connaissances, qui, en un certain sens, synthétisent l'analyse causale et l'analyse des probabilités en les complétant par une connaissance des composantes significatives du système, le chercheur sera en mesure de prévoir un certain nombre de faits, qui peuvent se produire dans ce système.

La prévision volontariste est une forme particulière de ce type de prévision. Considérant la personne humaine ou un groupe organisé comme un système pénétré de significations et faisant un effort conscient pour réaliser ses buts ou sa « destinée manifeste », la prévision volontariste attache une importance éminente au rôle de la volonté et de l'effort humain. Cette prévision consiste à fixer des buts pour l'avenir et à prendre simultanément la résolution de les atteindre grâce à l'effort soit de ceux qui ont fait la prédiction, soit d'autres personnes ou d'autres groupes qui s'y sont prêtés.

Les présupposés suivants sont à la base de ces trois types de prévisions : a) le principe du déterminisme causal ; b) le principe des chances ; c) l'espoir qu'il est possible de connaître complètement les facteurs et les conditions concernant les phénomènes prédits ; d) le principe de l'auto-détermination immanente d'un système complété par la croyance au rôle décisif de la volonté et de l'effort humains dans la direction des processus socio-culturels ou de la vie personnelle.

Quelle est donc la validité de ces postulats de base et dans quelle limite peut-on s'appuyer sur eux pour établir la prévision des phénomènes ?

a) Pour ce qui est des *principes du déterminisme et de l'indéterminisme*, ils sont l'un et l'autre d'une validité contestable. L'étude que j'ai pratiquée du crédit relatif de l'une et l'autre théorie entre 580 avant Jésus-Christ et 1920 montre

qu'elles connurent alternativement des périodes de succès et d'insuccès. Ainsi l'indéterminisme domine du VI<sup>e</sup> au XII<sup>e</sup> siècle de notre ère, étant considéré alors comme une théorie plus vraie. En revanche le déterminisme domine sur l'indéterminisme du III<sup>e</sup> au I<sup>er</sup> siècle avant Jésus-Christ et du XVII<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle de notre ère<sup>1</sup>. Ce qui nous amène à penser que l'un et l'autre principe correspondent plutôt à une croyance qu'à une théorie scientifique bien établie. Et ces croyances ne peuvent guère servir de fondement solide à une prévision certaine. Au XIX<sup>e</sup> siècle, le *credo* déterministe était généralement accepté comme le dernier mot de la science, mais à l'heure actuelle ce dogme a perdu beaucoup de son prestige et tend à être remplacé en physique par le principe des chances et de la probabilité. Le changement a été si net que certains physiciens, comme H. Margenau, parlent d'une « catastrophe de la causalité ». La mécanique quantique et la physique des particules atomiques ont substitué l'équation d'incertitude de Heisenberg et le principe des chances au déterminisme causal. « Les lois de la physique et de la chimie sont des lois statistiques, et sont entièrement fondées sur le calcul des probabilités et non pas sur des relations causales. » C'est ainsi qu'un des physiciens les plus éminents de notre temps, E. Schrödinger, résume la situation<sup>2</sup>.

Les faits eux-mêmes et la théorie qui nous permet de les mieux affronter tendent à nous convaincre que l'application à une grande échelle de certains résultats expérimentaux, application sur laquelle a été fondé le dogme du déterminisme absolu, n'est pas légitime... L'univers physique, en fin de compte n'est que partiellement déterministe. Le principe de causalité est d'une portée limitée. La théorie quantique considère le principe du déterminisme comme une extrapolation arbitraire à partir de l'expérience... Dans le monde microscopique de la physique moderne, il n'y a pas d'uniformités causales, mais au contraire ce sont l'ambiguïté, l'incertitude et la discontinuité qui prévalent<sup>3</sup>.

Telle est l'opinion d'un autre physicien éminent.

Dans le microcosme, domine « l'absence de loi, l'incertitude atomique, le hasard ». « Aucune théorie n'a encore été proposée qui rende compréhensibles les fantaisies d'un système atomique donné, aucune ne peut permettre de prévisions en ce domaine. Bien plus, l'équation de Heisenberg affirme précisément qu'une telle prévision est impossible » ; tel est le point de vue de la physique moderne formulé par un autre physicien de premier plan.

Celui-ci considère, les événements historiques comme « poussant leurs racines dans le chaos du microcosme » et étant par conséquent des phénomènes fortuits. Dans les événements historiques, dit-il, nous avons « une multitude de données

<sup>1</sup> Pour de plus amples détails, voir P. Sorokin, *Dynamics*, vol. II, ch. IX.

<sup>2</sup> E. Schrödinger, *What is Life ?* ouvrage cité, p. 2, et *passim*.

<sup>3</sup> E. C. Kemble, « Reality Measurement », etc., cité plus haut, pp. 273-278, 294-296.

immédiates sur lesquelles la causalité physique n'a point de pouvoir direct. Une sensation, une volonté, une action, une introspection psychologique appartiennent à cette catégorie ». Dans un tel univers historique, il reste une place pour la « décision volontaire » en tant que facteur important du processus historique.

« La nouvelle physique... laisse plus de place à l'action volontaire. Car ce qui est déterminé de manière dynamique est une probabilité et non une nécessité. Ceci n'implique aucunement un appel au fatalisme, mais au contraire un appel à l'action qui se présente comme plus efficace... La décision peut fort bien intervenir dans ces étendues vides que présente le réseau semi-déterministe de la réalité historique... Avec ces mutations l'homme a été transformé de spectateur ou d'observateur qu'il était en un participant actif au drame du devenir. Une place a été faite pour la décision et le choix qui n'avaient pas de raison d'être dans le vieux schéma du monde. Ce qui était jadis le destin est devenu l'histoire. »

Pour diverses raisons la causalité peut ne point s'appliquer. La principale de celles-ci étant l'intervention de variables si nombreuses que la prévision est impraticable. Telle est la situation de nombreuses disciplines sociales et biologiques à l'heure actuelle <sup>1</sup>.

[La loi de probabilité] est la plus fondamentale, la plus indispensable de toutes les lois physiques ; [toutes les prévisions des sciences physiques] se fondent sur le présupposé de la non-corrélation du comportement des particules individuelles, qui est lui-même dérivé de la loi du hasard.

Le pendule a de nouveau oscillé, passant du principe du déterminisme universel à celui de la probabilité liée à la chance d'une part, à la décision volontaire de l'homme, d'autre part ; ce qui signifie qu'aucune prédiction n'est possible en se fondant sur un principe aussi incertain que le déterminisme causal universel. En fin de compte, ceci montre à quel point est périmée la théorie de nos déterministes psycho-sociaux qui s'efforcent de prévoir et de diriger des phénomènes socio-culturels en se fondant sur le vieux déterminisme causal des deux derniers siècles. Ils pensent dans un langage scientifique qui a été dans une large mesure abandonné par la physique d'aujourd'hui. Si, au lieu du déterminisme causal, « nous essayons dans nos prévisions de nous appuyer sur des présupposés non déterministes, la situation s'aggrave, car le concept même d'indéterminisme implique le rejet de tous rapports uniformes et définis entre deux variables ou davantage. Par sa nature même, l'indéterminisme dans son application aux affaires humaines exclut la validité même des uniformités causales et fonctionnelles. Dans un cas, A peut être, suivi par la conséquence B ; dans un autre, par C ; dans un

<sup>1</sup> H. Margenau, « Physical versus Historical Reality », pp. 195-198 ; H. Margenau, « The Meaning of Elementary Particle », p. 425. (Avec l'autorisation de H. Margenau.)

troisième, par D ; et ainsi de suite... Dans ces conditions aucune anticipation de l'avenir fondée sur le passé n'est plus possible <sup>1</sup> ».

b) En remplaçant le déterminisme, causal par « la probabilité incolore » la microphysique a découvert que dans de vastes agrégats d'atomes la continuité imprévisible du « mouvement » d'un atome singulier ou d'un petit nombre de ceux-ci, faisant des « sauts », est remplacée par une sorte de cohésion probable pouvant être calculée et prévue. « Les probabilités se précisent au point de devenir des certitudes quand les nombres de cas sont suffisamment importants <sup>2</sup>. » Ceci indiquerait que si les événements socio-culturels ne peuvent être prévus en vertu de la causalité, ils pourraient l'être en tant que phénomènes de chances en vertu du calcul des probabilités. Si nous ne pouvons pas prévoir le comportement d'un phénomène psycho-social singulier ou d'un petit ensemble de ces phénomènes, pourrions-nous cependant prévoir ces phénomènes avec un degré de probabilité élevé lorsqu'on les considère en grand nombre, comme de vastes assemblages ?

Cette idée semble raisonnable et elle a déjà été partiellement utilisée par les sciences sociales dans leurs observations statistiques et leurs prévisions de phénomènes comme le taux des décès, des naissances, des mariages, des divorces, des suicides ou des « affaires ». Dans ces domaines les prévisions à court terme ont relativement enregistré des succès et se sont plus fréquemment révélées vraies que fausses ; cependant, même ici, les prévisions ont parfois échoué. Pour un grand nombre d'autres domaines aucune prévision n'a en général été tentée et lorsqu'elles l'ont été elles se sont trouvées aussi souvent fausses que vraies ; nous donnerons plus bas quelques exemples caractéristiques de prévisions inexactes pratiquées tout récemment.

Les raisons de ces échecs sont évidentes. En physique, par un vaste assemblage d'atomes, on veut dire un agrégat comprenant des millions, des milliards d'atomes et davantage. Dans les sciences psycho-sociales nous ne savons guère ce que signifie un vaste agrégat ni quelle doit être son ampleur pour autoriser la prévision. Une centaine d'événements ou de personnes du même genre ? Quelques milliers ? Quelques millions ? En statistique nous parlons « d'échantillon représentatif », mais un tel échantillonnage est quelque chose de très différent d'un vaste agrégat de phénomènes psycho-sociaux manifestant une uniformité et, de ce chef, autorisant la prévision. Même le problème de l'échantillonnage n'est pas résolu pour de nombreux phénomènes psycho-sociaux relevant de l'observation en masse. Telles sont, au départ, les incertitudes que rencontrent les prévisions de

<sup>1</sup> A. Eddington, *Philosophy of the Physical Sciences* (New York, Macmillan, 1940), pp. 61, 89, 90, 180-184. Voir également les ouvrages d'autres physiciens éminents comme M. Born, A. Boutaric, P. Bridgman, N. Bohr, R. Millikan, P. Jordan, H. Weyl, L. de Broglie, P. Oppenheimer et autres, cités dans P. Sorokin. *Sociocultural Causality, Space, Time*, pp. 32-33.

<sup>2</sup> P. Sorokin, « Is Accurate Social Planning Possible ? » cité plus haut, p. 15.

phénomènes psychosociaux complexes pratiquées en vertu du calcul des probabilités.

La deuxième difficulté est encore plus redoutable. Plus une uniformité s'est reproduite fréquemment et moins elle a comporté d'exceptions, plus élevé sera le coefficient d'uniformité. Quand le nombre de répétitions est pratiquement illimité et que l'on ne connaît aucune exception, la probabilité se transforme en certitude. Ainsi l'alternance du jour et de la nuit a été observée à des millions de reprises par des millions d'êtres humains et n'a jamais comporté d'exceptions. On peut donc prédire avec certitude qu'après la nuit prochaine il y aura un lendemain et que cette alternance a toute chance de durer pendant des millions d'années aussi longtemps que le soleil et la terre se trouveront sensiblement identiques à ce qu'ils sont maintenant. En revanche, moins un phénomène s'est répété, et plus il aura comporté d'exceptions, moins le coefficient de probabilité sera élevé.

La plupart des phénomènes psycho-sociaux complexes comme la guerre et la paix, la révolution et la stabilité politique, la prospérité et la crise économique, la croissance créatrice et le déclin des nations, des cultures, des civilisations, des religions, des sciences, des beaux-arts, l'apparition, l'organisation et la désorganisation des groupes sociaux, l'alternance du régime monarchique et du régime républicain, du système totalitaire et du système démocratique, du classicisme et du romantisme, du matérialisme et du spiritualisme, du mariage monogamique et polygamique, de la chasteté et de la dissolution des mœurs, de l'accroissement et du déclin de la criminalité et des maladies mentales, tous ces phénomènes socio-culturels et des milliers d'autres ne se sont reproduits qu'un nombre de fois limité au cours de la période connue de l'histoire humaine et encore seul un petit nombre de ces répétitions a été observé et enregistré. Bien plus, ces phénomènes se sont reproduits d'une manière irrégulière dans le temps et dans l'espace, sous des conditions variées : ainsi chaque monarchie, chaque république ont été différentes des autres régimes du même type. Les retours sont trop peu nombreux, trop hétérogènes par leurs caractères et les conditions où ils se produisent, ils échappent trop à la périodicité, ils sont trop dispersés dans l'espace physique et dans l'espace social pour qu'ils puissent servir de base à un calcul de probabilités. Si l'on pratique ce calcul, même d'une façon très approximative, le coefficient de probabilités sera trop bas pour comporter des prévisions valables. On en dirait autant des prévisions relatives à des événements de la vie d'une personne humaine qui se reproduisent rarement et ceci surtout lorsqu'il s'agit de prédictions concernant un avenir lointain.

Il faut indiquer ici que ce n'est pas seulement le petit nombre de fois où se reproduit un événement ou le petit nombre d'unités d'un agrégat des phénomènes socio-culturels mais surtout l'hétérogénéité, la diversité des conditions qui entourent leur reproduction qui rendent la prévision bien plus incertaine que lorsqu'il s'agit des vastes agrégats d'atomes étudiés par la physique. Dans ce dernier cas, en effet, on admet que tous les atomes d'hydrogène ou d'oxygène sont



identiques. Dans l'univers psycho-social, chaque être humain, chaque mariage, chaque meurtre, chaque révolution, chaque guerre, chaque monarchie, chaque république, diffèrent des autres phénomènes du même genre. Et chacun de ces phénomènes se produit dans des conditions substantiellement différentes de celles qui entourent les autres phénomènes de la même catégorie. Voilà donc des difficultés supplémentaires qui affectent la prévision de phénomènes psycho-sociaux ou historiques.

Ajoutons à tout cela la variabilité dynamique et le caractère créateur de nombreux processus psycho-sociaux. Le caractère créateur signifie l'imprévisible invention d'entièrement nouveau, d'inconnu, d'inédit. C'est toujours une espèce de miracle que personne ne prévoit et dont personne n'ose rêver à l'exception de l'inventeur ; parfois il en est lui-même surpris. Toutes choses égales, les phénomènes qui varient considérablement et d'une manière irrégulière sont moins prévisibles que ceux qui varient peu ou se modifient lentement. Le processus de la création est un défi à la prévision. Si l'on considère, par exemple, Beethoven écrivant une nouvelle symphonie, comment saurait-on prévoir les notes qu'il va jeter sur le papier ? Certes, la prévision est impossible pour celui qui ne connaît pas les oeuvres précédentes du maître, mais même à supposer qu'il les connût il ne serait pas non plus en mesure de prévoir le caractère inédit de la nouvelle symphonie, de savoir si elle ressemblera à *l'Héroïque* ou à la *Pastorale*, ni bien entendu le contenu de la partition. Le ferait-il, il serait alors un autre Beethoven. Or, l'ensemble créateur des processus historiques est encore plus complexe que l'activité créatrice chez Beethoven. Ce dynamisme créateur de l'histoire humaine rend la prévision des événements historiques quasiment impossible. De toutes façons, cette dynamique de création qui caractérise les processus socio-culturels et historiques, accompagnée, d'un petit nombre d'uniformités observées, le caractère irrégulier de leur apparition dans le temps et dans l'espace, l'hétérogénéité des unités à l'intérieur du même genre de phénomènes, et la diversité des conditions où les cycles se reproduisent, tous ces facteurs ne permettent ni une prévision possédant un haut degré de probabilité, ni encore moins une prévision certaine concernant la vie des individus, des groupes, des nations, des cultures ou de l'humanité. Au vrai, dans tous ces domaines, la prévision fondée sur la probabilité ne différerait pas beaucoup de l'hypothèse gratuite tentée au nom du simple bon sens.

Les considérations précédentes expliquent le fait que le calcul des probabilités puisse posséder une certaine utilité en vue de la prévision de phénomènes psycho-sociaux ou historiques quand il s'agit non pas de systèmes, mais de simples assemblages de faits socio-culturels. Si la seule base de la prévision des événements socio-culturels était le déterminisme causal et le calcul des probabilités, les spécialistes des prévisions devraient bien limiter leurs activités. (Ce qui n'empêche pas qu'il y ait une grande demande de prédictions et une foule de prophètes charlatans, mais ceux-ci ne nous intéressent pas ici.)

c) Quant à la croyance qu'il soit possible de connaître suffisamment tous les facteurs et tous les processus, et que cette connaissance permettrait une prévision exacte, cette croyance relève plutôt du domaine des espoirs et des aspirations que de la situation réelle. Nos connaissances actuelles sont particulièrement inadéquates en vue de la prévision de phénomènes complexes, irréguliers et qui se répètent rarement ; la porte est alors grande ouverte à tous les facteurs imprévus et insoupçonnés. Les processus en question possèdent des racines et ramifications si nombreuses et si lointaines que celles-ci interfèrent nécessairement avec d'innombrables autres facteurs, processus ou variables. Seul un esprit omniscient pourrait connaître tous les facteurs mis en cause dans un processus ou phénomène complexe dont la direction, le rythme, la position et les propriétés doivent être prévus. L'étude expérimentale montre que même des phénomènes beaucoup plus simples et beaucoup mieux connus ne sauraient être prévus d'une manière exacte. Chaque individu se connaît lui-même et connaît son propre comportement mieux qu'il ne connaît autrui ou la conduite de celui-ci. Nous possédons des connaissances plus adéquates pour prévoir notre propre conduite que celle des autres. Pourtant une étude effectuée par nous <sup>1</sup> montre que l'on ne saurait prévoir pour soi-même avec exactitude même la période de vingt-quatre heures à venir et l'erreur s'accroît avec la durée de la période envisagée. Cent six chômeurs furent priés d'inscrire chaque soir sur une feuille de papier leur emploi du temps pour la période de vingt-quatre heures à venir, en indiquant d'une manière aussi détaillée que possible toutes leurs activités et le temps qui serait imparti à chacune d'entre elles. Le lendemain, aidés par des conseillers bien préparés à cette tâche, ils devaient rendre compte de leurs activités réelles pendant la période de vingt-quatre heures écoulée. Cette enquête fut poursuivie pendant trois mois, portant pour chacun des sujets sur environ deux mille heures, soit plus de deux cent mille pour leur ensemble. Pareillement les sujets furent interrogés sur la manière dont ils estimaient qu'ils passeraient le surlendemain, le même jour de la semaine suivante, le même jour du mois suivant. Les principaux résultats de notre étude sont les suivants : 1) La précision de l'activité du lendemain, pour chacun des cent six sujets fut inexacte, en moyenne pour 305 minutes par jour, ce qui correspond à une erreur d'un cinquième. 2) La prévision portant sur le surlendemain, comportait une erreur affectant 353 minutes soit presque six heures pour la journée. 3) La prévision pour le même jour de la semaine suivante, était inexacte pour 331 minutes. La légère infériorité de ce chiffre par rapport au précédent est probablement due à une certaine routine périodique concernant le même jour de la semaine, le lundi, le mardi, etc. 4) Lorsqu'il s'agissait du même jour du mois suivant, l'inexactitude portait sur 494 minutes par jour et par individu. 5) Ce chiffre s'éleva à 536 minutes, dans le cas du « même dimanche du mois suivant ».

Citons quelques autres résultats de la même enquête : 6) Les activités se rapportant à la satisfaction de besoins physiques et économiques (sommeil,

<sup>1</sup> Voir P. Sorokin and C. Berger, *Time Budgets of Human Behavior* (Cambridge, Massachusetts, 1939), ch. XIII.

alimentation, toilette, travail, etc.), furent prédites avec plus de précision que les activités artistiques, intellectuelles, religieuses, ou récréatives comme la lecture, la conversation, les visites, la radio, le cinéma, etc. 7) Le coefficient d'erreur augmentait à mesure que le jour visé était plus éloigné dans le temps. 8) Au contraire, il diminuait en raison directe de l'âge de l'individu. 9) Les personnes mariées et les hommes présentaient un coefficient d'erreur plus faible d'une façon générale que les célibataires et les femmes. 10) Les personnes possédant des revenus plus élevés faisaient l'objet d'une prévision plus rigoureuse que celles qui avaient des revenus moindres. 11) L'exactitude de la prévision présente peu de rapport avec le degré d'instruction, celui-ci allant du niveau le plus élémentaire jusqu'au niveau universitaire. 12) Plus la vie de l'individu est stable et routinière, plus la prévision se révèle exacte. 13) L'individu tend à prévoir sa propre conduite plus exactement que celle des autres personnes, et parmi celles-ci il prévoit mieux l'activité d'un ami ou d'un familier que celle d'un inconnu <sup>1</sup>.

Si nous ne sommes pas en mesure de prévoir nos propres activités pendant les vingt-quatre heures ou les quarante-huit heures à venir, à plus forte raison ne saurions-nous anticiper sur les conduites d'un autre individu, d'un groupe ou sur des processus historiques pour lesquels les chances d'erreurs sont nécessairement encore plus élevées. Cette conclusion est confirmée par tous les faits connus, du moins pour autant que les prévisions sont faites en se fondant, soit sur le déterminisme causal, soit sur le calcul des probabilités et en traitant les phénomènes en jeu comme des assemblages ou des agrégats d'unités envisagées. Contrairement à l'opinion générale qui veut que la prévision de l'avenir des groupes et des organisations soit plus aisée que celle de l'avenir des individus, l'énorme mortalité des groupes et des organisations corrobore la thèse opposée. Les groupes organisés débutent en espérant qu'ils se développeront et qu'ils auront une longue vie. En réalité, les petites entreprises aux États-Unis comme les pharmacies et les quincailleries ont une vie moyenne de trois ans ; les organisations économiques plus importantes durent en moyenne dix ans et les plus grandes environ vingt-huit ans ; les organisations littéraires ou culturelles d'un caractère local durent environ deux ou trois ans ; la plupart des familles vivent moins de cent ans en tant qu'unités sociales distinctes ; la plupart des petites sectes religieuses apparaissent et disparaissent dans un intervalle de dix à vingt ans ; même l'âge de la plupart des États qui existent à l'heure actuelle est inférieure à un siècle <sup>2</sup>.

La mortalité élevée des groupes et des organisations nous prouve combien est fallacieux l'optimisme de leurs fondateurs et organisateurs dans leurs prévisions. L'histoire même nous apporte des preuves innombrables de l'impossibilité qu'il y a à connaître exactement les événements à venir. Si quelqu'un, en 1914, avait prédit même une faible partie des événements qui sont intervenus depuis lors, il aurait été

<sup>1</sup> *Ibid.*, ch. XIII, XIV.

<sup>2</sup> Voir détails dans P. Sorokin, *Society, Culture, and Personality*, ch. XXXIV.

traité de dément. Et pourtant bien des choses se sont produites que même le prophète le plus aberrant n'aurait pu annoncer. La coupe de l'histoire a été remplie à pleins bords de surprises étonnantes et au suprême degré « improbables ». Lorsque, dans les années 1920 j'ai prédit la fin de l'ère sensualiste moderne et la venue des guerres à grande échelle et particulièrement terribles, d'une multitude de révolutions et d'insurrections, de l'anarchie, de la destruction et de la misère, du déclin de la démocratie et de l'apparition de gouvernements dictatoriaux et totalitaires, de la naissance de l'« homme tueur » amoral et désintégré qui serait « la pire des brutes », ces anticipations étant publiées dans plusieurs de mes livres et en particulier d'une façon détaillée dans les quatre volumes intitulés *Social and Cultural Dynamics* (1937), nombreux furent ceux de mes collègues et de mes étudiants, y compris les « autorités scientifiques marquantes », qui déclarèrent absolument impossibles mes prévisions et décrétèrent que j'étais quelque peu « timbré ». Hélas ! Toutes ces choses impossibles se sont produites et jusqu'ici le processus historique n'as pas contredit mes sombres attentes.

En revanche, la plupart des « prédictions scientifiques » de mes critiques portant sur l'avenir, sur la guerre, la paix, la démocratie, le progrès, etc., se sont révélées vaines.

Les prévisions scientifiques récentes fondées sur le calcul des probabilités abondent en prévisions erronées qui sont évidemment dues à une connaissance insuffisante des difficultés que nous mentionnions plus haut. Et ce qui est plus important, c'est que ces prévisions fallacieuses se rapportent à un avenir très proche, séparé du présent par quelques semaines ou quelques mois, parfois quelques années. C'est ainsi que l'un des économistes américains les plus éminents, W. Mitchell annonça en 1927, c'est-à-dire deux ans avant l'effondrement de 1929, qu'aucune crise soudaine ne devait être attendue dans le développement de l'économie et de la prospérité américaines et que les fluctuations mêmes seraient d'une amplitude décroissante jusqu'à ce que, peu à peu, le progrès de l'économie, représente une courbe régulière. Quelques semaines avant l'effondrement de 1929, le bureau d'études économiques de l'Université Harvard, de même que la plupart des économistes, annonçaient un magnifique progrès de la vie industrielle et commerciale. La crise de 1929 infirma à un tel degré ces prédictions que le bureau de Harvard et d'autres semblables ne purent que fermer leurs portes. Si l'on examine les prévisions relatives aux relations politiques et internationales, particulièrement en ce qui concerne la guerre et la paix, la démocratie et les régimes totalitaires, le communisme et le capitalisme, telles qu'elles furent formulées par des centaines de savants et d'érudits dans les années 1920 et 1930, on s'aperçoit que l'immense majorité des spécialistes peignaient l'avenir sous des couleurs attrayantes : ils prévoyaient la prospérité, la paix, la coopération internationale, l'expansion de la démocratie, une fin prochaine du communisme ainsi que des régimes totalitaires, une humanisation croissante des hommes, le progrès des lettres et des arts, l'amélioration du niveau de vie, et ainsi de suite... à vrai dire ils peignaient au nom de la science une véritable utopie. La réalité des

faits infirma cruellement ces prédictions et elles furent abandonnées au musée des erreurs humaines. On en dirait autant des prévisions effectuées entre 1920 et 1937 par les démographes à propos du taux des naissances, du volume de la population, de l'envergure de la famille aux États-Unis et de plusieurs autres « tendances sociales ».

Si l'on compare les résultats attendus d'une loi nouvelle ou d'une mesure gouvernementale récente et les conséquences réelles qu'elles engendrent, on constate en général un écart frappant. Parfois les effets sont à l'opposé de ce que l'on attendait ; parfois en même temps que les résultats attendus, se produit une quantité de faits imprévus qui contribuent à rendre les résultats de la mesure prise tout à fait différents de ceux que l'on escomptait. Les partisans du « Volstead Act » qui institua la prohibition antialcoolique aux États-Unis ne prévoyaient pas que cette loi engendrerait une industrie de la contrebande de l'alcool et une prolifération de gangsters. Les auteurs du plan Dawes-Young ne s'attendaient pas à ce qu'il contribuât au réarmement de l'Allemagne et à la deuxième guerre mondiale. Pareillement les initiateurs du plan Marshall n'escomptaient guère beaucoup des conséquences qui en ont déjà résulté. Les experts politiques d'Hitler ne prévoyaient certes pas la destruction du régime nazi et l'effondrement du Troisième Reich, consécutifs à leur politique d'agression. Lénine et les autres dirigeants communistes ne s'attendaient pas non plus à de nombreuses conséquences de la révolution, à savoir la vague d'exécutions, la famine, la misère, un énorme accroissement du taux des décès, la destruction de vastes régions de la Russie au cours de la guerre civile, et d'autres phénomènes analogues. Peu de gouvernants pensaient, même en 1941-1942 que la collaboration des régimes communistes et des alliés occidentaux dans la deuxième guerre mondiale finirait par une longue guerre froide entre le bloc occidental et le bloc communiste.

Si l'on se tourne vers des prévisions plus limitées comme les projets de budgets pour l'année suivante, on peut dire qu'un décalage entre le budget prévu et le budget réel est présentement considéré comme normal. Des déficits importants sont du reste les manifestations habituelles de ce décalage.

À quelques modifications près, cette interprétation s'applique également aux prévisions, aux projets, aux plans des divers organismes privés : aux organisations religieuses, culturelles, commerciales et même aux familles et aux individus. À tout prendre, leurs prévisions, même lorsqu'elles sont établies par des experts scientifiques ne valent guère mieux que les prévisions météorologiques. Il n'est pas sans exemple que des prévisions scientifiques portant sur des faits sociaux très limités, prévisions effectuées quelques jours ou quelques semaines à l'avance, s'avèrent totalement fausses, comme par exemple celles de l'institut Gallup et d'autres organismes semblables lors des élections présidentielles américaines de 1948.

Un autre exemple nous est fourni par « les prévisions les plus vraisemblables portant sur des problèmes qui s'imposeraient au commandement américain à la

suite de la capitulation de l'armée allemande ». Ces prévisions furent formulées au cours de l'été 1944, donc à un moment où la défaite de la coalition allemande était absolument certaine et où nombre de conséquences de cette défaite étaient parfaitement claires. Si l'on laisse de côté des prévisions banales, que n'importe quelle personne intelligente aurait pu établir sans recherches spéciales, pour se tourner vers des anticipations plus originales, on constatera que la plupart de ces dernières furent erronées. Ceci est du reste reconnu par leurs auteurs : « Certaines prévisions mises en avant dans le mémorandum de 1944 furent confirmées, surtout celles qui allaient de soi, les autres ne le furent pas... Les prévisions furent particulièrement inexactes en ce qu'elles ne prévoyaient pas que les Français plutôt que les Britanniques ou les Russes constitueraient la cible, principale de l'ennemi (à l'heure où nous écrivons, même cette rectification de la prévision initiale est devenue fautive à son tour, car, dans la guerre froide, ce sont les Russes qui sont devenus la cible principale de l'adversaire). Ces mêmes prévisions donnent trop d'importance à l'hostilité contre l'arrière et aux réserves contre toute guerre. En effet, lesdites prévisions n'annonçaient ni la guerre de Corée, ni celle d'Indochine, ni la guerre tantôt froide, tantôt active contre le bloc russo-chinois, ni les Nations Unies, ni l'O.T.A.N., ni le Plan Marshall, ni l'avènement de gouvernements communistes en Chine et dans d'autres pays. En bref, les changements politiques les plus considérables ne furent pas prévus. En dépit de l'exactitude de certaines des prévisions comme celle qu'il y aurait après la guerre « un désir de célébrer la victoire par des fêtes », les prédictions dans leur ensemble se sont révélées nulles et non avenues <sup>1</sup>. On pourrait, si le besoin s'en faisait sentir, fournir une liste interminable d'erreurs apparaissant dans des prévisions soi-disant « scientifiques » des événements sociaux et historiques. Des échecs totaux ou partiels affectent pareillement les projets et les prévisions des individus, comme nous l'avons déjà montré.

Tous ces avatars rendent bien manifeste que nous ne possédons pas les connaissances nécessaires pour prédire scientifiquement la plupart des processus socio-culturels ou individuels de quelque importance. L'écart entre le pronostic et l'événement confirme la difficulté qui s'attache à toute prévision pratiquée en vertu du calcul des probabilités.

La constatation de ces erreurs n'équivaut pas à une reconnaissance de la vanité de toute prévision. Il est certain que parfois une partie au moins des prévisions s'avère exacte. Mais si les prévisions étaient fondées sur des connaissances adéquates et si elles étaient véritablement scientifiques, ou bien il n'y aurait pas eu la moindre erreur, ou bien le nombre d'erreurs aurait été insignifiant et en tout cas très inférieur à celui qui concerne les prévisions énoncées indépendamment de toute connaissance scientifique. Étant donné qu'un écart existe toujours entre les prévisions et la réalité et étant donné que l'inexactitude complète des prévisions est

<sup>1</sup> S. A. Stouffer et ses collaborateurs, *The American Soldier*, ouvrage cité plus haut, vol. II, ch. XII, pp. 549 et suiv.

très fréquente, il s'ensuit que la proportion des prévisions erronées est très élevée et peut être bien plus forte que celle des prévisions exactes.

En revanche, les prédictions, nullement scientifiques celles-là, de l'oracle d'Apollon à Delphes, celles des divers prophètes, devins, voyants, qui utilisent des boules de cristal, ne sont pas toujours fallacieuses ; il est possible qu'une partie au moins de leur « lecture de l'avenir » soit correcte. Sans cela, de tels foyers n'auraient point fonctionné pendant des décennies et même pendant des siècles ; leur constante imposture aurait été dénoncée, leur prestige aurait été miné et au bout d'un certain temps ils auraient été abolis. Nous ne possédons pas de données qui permettent de comparer le pourcentage du vrai et du faux dans les énoncés de ces organismes non scientifiques en regard de nos prévisions prétendument scientifiques. Pour ma part, je ne m'étonnerais guère que les prédictions de l'oracle de Delphes aient été plus exactes en pourcentage que celles de nos instituts d'opinion publique, d'aujourd'hui !

Les considérations précédentes justifient une attitude très sceptique à l'égard de méthodes sociologiques aujourd'hui disponibles qui permettraient la prévision. Nos connaissances actuelles sont encore bien insuffisantes pour autoriser la plupart des prévisions dans le domaine psycho-social et culturel. Il nous faut, en toute humilité, reconnaître notre ignorance et, soit nous abstenir de toute prédiction scientifique, soit donner celle-ci pour ce qu'elle est, à savoir une pure hypothèse assaisonnée parfois de quelques piments scientifiques.

Pour résumer ce que nous avons dit des prévisions fondées sur la causalité ou sur le calcul des probabilités ou encore sur des connaissances autorisant apparemment les prédictions, nous sommes arrivés à la conclusion que tous ces fondements des prévisions sont dans une large mesure incertains, flous, insuffisants. Au mieux celles-ci nous permettent des anticipations approximatives concernant des processus et des événements qui se reproduisent régulièrement et fréquemment. Pour ce qui est de processus plus complexes qui se reproduisent rarement, qu'ils soient socio-culturels ou personnels, ces prévisions nous sont de peu de secours. Tout leur apport positif pourrait aussi bien être le fruit du simple bon sens. En vérité, nous sommes encore fort loin de l'ère des prévisions véritablement scientifiques.

d) Quant à la prévision fondée sur le principe à la fois *causal et significatif de l'auto-détermination immanente, propre aux systèmes socio-culturels et personnels*, des physiciens éminents réservent, avec des terminologies différentes une place spéciale pour des prévisions de ce genre où la conscience et le monde des significations se trouvent impliqués. Pour A. Eddington, « la loi de chance et de probabilité est la loi fondamentale la plus indispensable à la physique », « les manifestations de la conscience ou de la vie » sont au contraire régies par des lois

de direction au lieu de relever uniquement de la chance<sup>1</sup>. Max Planck affirme pareillement que les domaines du « Moi », de la « liberté humaine », du conscient, des processus où sont impliquées des significations sont exempts du déterminisme rigoureux comme du hasard<sup>2</sup>. N. Bohr<sup>3</sup>, F. G. Hopkins, Charles E. Guye, E. Schrödinger et bien d'autres ont exprimé des opinions analogues<sup>4</sup>. Au chapitre précédent l'analyse de Schrödinger visant les petits agrégats d'atomes dans les gènes et indiquant que ceux-ci sont des foyers du développement des propriétés structurelles et dynamiques du futur organisme a été citée comme exemple de l'auto-détermination immanente à un système vivant, processus qui diffère et du hasard et de la causalité mécanique.

Les remarques ci-dessus tendent à montrer, et particulièrement à nos sociologues et psychologues férus de sciences naturelles, que cette méthode d'analyse et de prévision des phénomènes psycho-sociaux, fondée sur l'interprétation des causes et des significations, n'est point une invention fantaisiste de l'auteur, mais que, en réalité, c'est une des méthodes les plus fécondes qui aient été utilisées par le passé, par les meilleurs interprètes de l'univers psycho-social et que, pareillement, elle est admise par les physiciens les plus éminents de notre temps.

Tout exposé adéquat de cette « méthode synthétisant causalité et monde des significations » ou « *méthode intégrale* » en vue de comprendre et de prévoir les phénomènes personnels, sociaux et culturels exigerait trop de place et de temps, et notre objet n'est point de le poursuivre ici ; nous devons renvoyer le lecteur à plusieurs de nos ouvrages antérieurs<sup>5</sup>. Nous nous bornerons donc ici à un bref résumé, dont voici les principaux points :

1° Les phénomènes socio-culturels enracinés dans le monde sensible sont constitués par trois éléments : premièrement *les significations* (y compris valeurs et critères de la conduite) surimposées à des phénomènes physiques et biologiques ; deuxièmement *les véhicules* (des objets matériels, sensoriels et des énergies telles que les sons, la lumière, la couleur, le mouvement, les forces électriques, thermiques et autres) par l'intermédiaire desquels les significations et les valeurs immatérielles sont « objectivées » et « communiquées » aux autres personnes et groupes ; troisièmement, les êtres humains personnels et collectifs, qui créent, utilisent, communiquent et échangent les valeurs et les significations en s'appuyant sur les véhicules. À cause de la composante valeurs et significations,

<sup>1</sup> A. Eddington, *op. cit.*, pp. 89-90, 181-184, 221.

<sup>2</sup> M. Planck, *Where Science is Going* (New York, 1932), pp. 145-169.

<sup>3</sup> N. Bohr, « Causality and Complimentarity », *Philosophy of Science*, 1937, pp. 289-290.

<sup>4</sup> On trouvera un exposé historique et systématique de ce problème et des principaux penseurs qui l'ont abordé, dans P. Sorokin, *Dynamics*, Vol. IV, ch. XII, XIII ; vol. II, ch. IX, XI.

<sup>5</sup> Voir *Dynamics*, en particulier vol. IV, *passim* ; vol. I, ch. I, II, III ; vol. II, ch. IX, XI ; *Socio-cultural Causality, Space, Time*, ch. I, II ; *Society, Culture, and Personality*, ch. IV, VIII, XVII, XVIII, XIX, XXXV, XXXVI, XXXVIII, XLIII, XLVI.



les phénomènes socioculturels diffèrent fondamentalement des phénomènes physiques et biologiques ; ceux-ci en effet, sont démunis de cette composante immatérielle.

2° La composante des valeurs et significations établit une interdépendance tangible ou une trame causale entre les principaux véhicules d'un système donné pénétré de « sens ». Sur le plan de leurs propriétés purement physiques ou biologiques les véhicules ne sont pas habituellement compris dans cette interdépendance et cet enchaînement causal spécifique. La composante des significations au contraire élimine parfois l'interdépendance causale existant entre des véhicules et venant de leurs seules propriétés physiques et biologiques.

3° Tous les phénomènes socio-culturels relèvent de deux catégories principales : les assemblages et les systèmes. Par agrégat ou assemblage nous désignons deux phénomènes socio-culturels ou davantage qui ne sont pas entre eux en relation à la fois significative et causale. Ainsi les phénomènes « Staline, azalée, mécanique quantique, whisky, ville moyenne » si on les met ensemble sont des exemples d'assemblages ou d'agrégats. Une bouteille de bière brisée, une chaussure hors d'usage, un exemplaire d'un magazine populaire jetés en vrac sur le trottoir nous fournissent un autre exemple d'assemblage. Les phénomènes composant de tels agrégats ne sont pas liés entre eux par des relations significatives et causales ; ce sont simplement des éléments fortuits qui ne comportent pas de rapports. Pareillement une collection d'inconnus ou une foule inorganisée présentent d'autres exemples d'assemblages sociaux.

Distinct de l'agrégat, le système social ou culturel consiste en des phénomènes socio-culturels unis de façon cohérente par des liens significatifs d'ordre logique ou esthétique et par des relations causales d'interdépendance entre chacun de leurs éléments constitutifs (significations, véhicules, membres humains) ; les parties d'un tel système dépendent du tout et le tout lui-même dépend de façon tangible de chacune de ses parties importantes. Cette interdépendance empirique tangible et significative fait de tous les phénomènes partiels un ensemble à la fois significatif et causal, une unité propre. Un tel système diffère radicalement de l'assemblage de phénomènes socio-culturels qui est une simple collection, que celle-ci comporte, des phénomènes proches dans l'espace ou au contraire dispersés dans l'espace et le temps, ces phénomènes n'étant pas unis en un « tout » par ces liens significatifs et par une interdépendance causale.

Un groupe organisé, que ce soit une famille, un syndicat, ou un État, est un système social. Une institution organisée, l'Église catholique ou toute autre église, une université, une Cour suprême, une armée et ainsi de suite, en fournissent d'autres exemples. De même, un système cohérent de significations logiques ou esthétiques comme les mathématiques, la physique, une doctrine philosophique telle que celle de Platon ou de Kant, un dogme religieux, un code de lois ou un système éthique, un chef-d'œuvre de Beethoven ou de Michel-Ange, l'épopée

d'Homère ou un drame de Shakespeare, tous objectivés par leurs véhicules, utilisés et communiqués par des êtres humains, sont des exemples de systèmes culturels.

4° Les systèmes socio-culturels dans leurs rapports réciproques sont soit en relation de subordination, un système étant alors le sous-système d'un ensemble plus vaste, comme l'arithmétique est une branche des mathématiques, soit en relation de coordination comme en entretiennent l'algèbre et la géométrie ou n'importe quelle expression littéraire, musicale, dramatique d'un thème essentiellement similaire ; ou encore ils ne forment qu'un agrégat comme par exemple un traité théologique de Calvin, la mécanique quantique et la publicité affichée sur les voitures ; ou enfin les systèmes peuvent entrer en antagonisme comme le *credo* d'une religion et l'athéisme ou bien les philosophies du capitalisme et du communisme.

5° Étant donné que tout système comporte une triple interdépendance entre une de ses parties, les autres parties et le tout, ainsi qu'entre celui-ci et ses parties, tous les éléments d'un système socio-culturel fonctionnent et se modifient ensemble.

6° Comme toute unité réelle, un système socio-culturel est dans une large mesure une individualité à direction autonome pour ce qui est de ses fonctions et du cours de son existence. Dès son apparition, les formes essentielles qui seront celles de son développement futur sont implicites dans le système lui-même comme ses propriétés et virtualités inhérentes. Son développement consiste principalement dans l'épanouissement de ses virtualités en actualités. Tout système possède une marge d'autonomie par rapport aux forces qui lui sont extérieures ; cette marge varie selon les systèmes. Le principal effet des facteurs extérieurs est d'accélérer ou de retarder, de faciliter ou d'empêcher l'épanouissement de ces propriétés, de ces virtualités inhérentes au système. Parfois les forces extérieures peuvent mutiler et même détruire le système, mais elles ne peuvent en modifier la nature fondamentale, ainsi elles ne sauraient transformer la religion en mathématiques, changer une armée en tant que telle (et non pas ses membres pris individuellement) en apôtres de la non-violence ou muer un concert symphonique en un match de football. Si une « transformation » de ce genre se produit, c'est alors qu'un nouveau système totalement différent s'est substitué au système ancien.

Après cette digression reprenons notre sujet.

7° La prévision fondée sur la causalité combinée avec les significations concerne seulement les systèmes socio-culturels et non pas les simples agrégats. Ces derniers phénomènes devront être étudiés et prévus par le calcul des probabilités et non pas par la méthode intégrale, significative-causale. De même, celle-ci ne s'applique pas à des rapports de simple causalité ou à des rapports fortuits fondés sur des propriétés purement physiques et biologiques. De fait, parmi les phénomènes socio-culturels, il n'y a quasiment pas de rapports de simple,

causalité. Si on en rencontre chez les organismes humains et les véhicules matériels, ils y figurent en tant que phénomènes purement physiques ou biologiques et doivent alors être étudiés par les sciences naturelles : physique et biologie, en s'appuyant sur leurs méthodes propres.

Les étapes essentielles d'une analyse combinant significations et causalités pour établir une prévision de l'état à venir d'un système donné ou d'un ensemble de systèmes sont, en bref, les suivantes :

A) La première étape consiste à découvrir si un ensemble de phénomènes socio-culturels constitue un agrégat ou un système. L'enquêteur devra se souvenir qu'un système est pénétré par des échelles de valeurs et des significations cohérentes, interdépendantes et liées logiquement entre elles (ou liées sur le plan de l'esthétique lorsqu'il s'agit des beaux-arts), tandis qu'un agrégat est un pur entassement de valeurs-significations sans rapports. C'est le critère des significations qui nous permettra d'établir si un ensemble de phénomènes est agrégat ou système. Si les significations des phénomènes étudiés laissent apparaître une cohérence, une unité logique ou esthétique comme par exemple les propositions de la géométrie euclidienne, ou les articles du *credo* chrétien, il y a toutes chances pour que sous l'aspect des composantes significatives il s'agisse d'un système. L'unité significative permet de prévoir que par leurs véhicules et leurs membres humains, les phénomènes sont également interdépendants et constituent un système social empirique.

L'aspect « significations » entrant dans la constitution des phénomènes socio-culturels, permet à la logique comme à l'intuition de jouer un rôle beaucoup plus important dans la recherche de l'existence de relations significatives-causales entre les variables, que dans le domaine des phénomènes purement naturels qui ne comportent pas de composantes significatives. Si nous n'avions à notre disposition que l'observation empirique nous ne serions pas en mesure de saisir, particulièrement dans les phénomènes socio-culturels dispersés dans l'espace et le temps de véritables connexions sauf des rapports de juxtaposition ou purement fortuits. Même dans ces cas leur aspect significatif ne peut guère être « observé » au sens étroit du terme, à savoir par les organes sensoriels.

En bref, si nous n'avions à notre disposition que l'observation empirique des manifestations extérieures, la réalité socio-culturelle apparaîtrait seulement comme un chaos d'agrégats. Peut-être pourrions-nous remarquer que certaines variables coexistent fréquemment, se modifient simultanément et possèdent donc quelques vagues connexions. Mais ces variables seraient en nombre limité et ne concerneraient qu'un petit nombre de phénomènes matériels concrets juxtaposés dans l'espace et dans le temps. La grande majorité des phénomènes socio-culturels, particulièrement ceux qui sont éloignés dans l'espace et dans le temps ne seraient jamais appréhendés comme reliés entre eux au point de vue causal ou au point de vue du calcul des probabilités. Fort heureusement, l'aspect significatif des

phénomènes sociaux nous permet de nous rendre compte que, dans des millions de cas répandus sur toute la planète il peut y avoir ou il y a une liaison entre ces phénomènes – comme par exemple il existe une connexion entre les activités même les plus dispersées des communistes ou des fascistes – puisqu'ils représentent le même système de significations, à savoir le parti communiste ou le parti fasciste.

Si nous nous limitons à l'observation purement empirique de faits extérieurs, nous ne pourrions jamais comprendre que des manifestations effectuées par des foules bigarrées d'individus des deux sexes appartenant à toutes les races et à tous les groupes d'âges, portant les vêtements les plus variés, parlant un grand nombre d'idiomes différents, vivant dans les conditions d'habitat les plus diverses, puissent constituer une protestation concertée de la part de l'Église catholique romaine contre telle ou telle persécution. Nous ne pourrions pas deviner non plus qu'un projet de loi déposé au Congrès américain en vue de rompre les relations diplomatiques avec des gouvernements agressivement anticatholiques, la visite faite par un diplomate au Vatican, une encyclique du pape, une quête effectuée au profit des victimes de ladite persécution et nombre d'autres manifestations apparemment hétérogènes ne sont pas des phénomènes fortuits les uns par rapport aux autres, mais s'articulent réciproquement dans un système – l'Église catholique – et possèdent donc entre eux des relations significatives et causales.

En se fondant sur l'observation extérieure, empirique, inductive, nous serions forcés de croire que tous les phénomènes précédents, séparés comme ils le sont dans l'espace, sont indépendants les uns des autres étant donné qu'ils ne se vérifient pas par les règles de l'induction : la concordance, la différence, la variation concomitante et le « résidu ». Si, par hasard, nous nous doutions d'une connexion, il n'y aurait aucune raison sérieuse pour insister sur celle-ci et chercher une uniformité. Toutefois, si nous savons, comme c'est le cas, que cette connexion existe, et qu'il s'agit des manifestations d'un même système à travers ses véhicules et ses agents, c'est parce que nous connaissons le système comme un ensemble de significations objectivées et socialisées. Connaissant le système, ses significations, ses véhicules et ses moyens d'action, nous relions dans un même réseau de relations causales et significatives des milliers de phénomènes peu apparents qui, du point de vue empirique, ne sembleraient pas rattachés les uns aux autres. Et dans la plupart des cas nos déductions sont confirmées par des observations ultérieures.

Bref, en considérant l'aspect significatif des phénomènes socioculturels nous pouvons aisément par l'intuition, le raisonnement et ensuite l'observation résoudre le problème de savoir si une variable donnée est un agrégat ou un système.

B) Possédant cette clé capitale, grâce à l'analyse des significations propres aux différentes variables, et familiarisés avec les trois composantes qui constituent tout phénomène socio-culturel, nous devons nous demander si l'ensemble de

significations donné possède ses véhicules et ses agents humains. Si tel est le cas, nous nous enquerrons de savoir si les trois composantes de chaque variable révèlent une interdépendance tangible. Si ces tests indiquent qu'une variable donnée constitue un système, nous devrons essayer de découvrir si elle comporte d'autres propriétés des systèmes, telles que je les ai analysées en détail dans mon ouvrage *Cultural Dynamics* (volume 4, chapitre I et II). Et si lesdites propriétés sont apparentes, l'enquêteur devra déterminer le degré d'interdépendance entre les trois composantes du système. Est-ce que les véhicules et les agents humains incarnent et socialisent adéquatement le système des significations ou au contraire est-ce qu'ils le dénaturent ou le déforment ? Est-ce que le passage d'une composante à l'autre est aisé et à quel degré ? Quelles sont les propriétés physico-chimiques et biologiques des véhicules et les caractéristiques des agents humains ? Par quelles forces extérieures sont-ils particulièrement influencés ? Et le système lui-même peut-il subir la pression de ces forces extérieures d'une manière qui modifie rétroactivement et dans ses manifestations empiriques le système de significations en jeu ?

Pour compléter cette étude préliminaire du système, l'enquêteur devra découvrir quel est exactement le système des significations ; admet-il des agrégats ? Comprend-il une tension intérieure qui pourrait conduire à un éclatement ou à une modification du système des significations en vertu de contradictions immanentes ? Et encore, si le type de système est connu, quelles sont ses virtualités, quels sont les rythmes et les phases de son existence, et la périodicité des changements, à quelle étape de sa vie se trouve-t-il au moment où on l'étudie <sup>1</sup> ? Finalement, le système considéré est-il un sous-système d'un système plus vaste, ou avec quels systèmes se trouve-t-il en rapport de coordination et au milieu de quels systèmes et agrégats existe-t-il et fonctionne-t-il ?

C) *En recherchant les relations des systèmes entre eux, la composante « signification » et « l'induction significative » sont à nouveau de toute première importance.* Sans ces éléments, nous ne serions pas en mesure de saisir la plupart des liaisons causales significatives entre les systèmes et particulièrement entre les variables les plus importantes. (La raison de cette situation est que les principaux systèmes socio-culturels ne sont jamais identiques, mais différent les uns des autres sur des points de détail, même lorsqu'ils appartiennent à la même catégorie ; on citerait comme exemple les religions chrétiennes, indiennes, le confucianisme ou l'Islam ; ou encore les systèmes économiques de l'antiquité classique, du Moyen Âge ou de l'époque moderne.) Étant donné qu'un système n'est jamais reproduit dans des conditions identiques, il est extrêmement difficile et même pratiquement impossible d'appliquer les règles de l'induction qui servent de base à l'observation externe.

<sup>1</sup> On trouvera une analyse des rythmes, des phases, des périodicités, des rythmes des systèmes socio-culturels, dans P. Sorokin, *Dynamics*, vol. IV.

Heureusement, nous avons à notre disposition la composante significative des systèmes. Celle-ci nous fournit une première piste et nous guide efficacement dans la jungle des relations causales et accidentelles. Elle nous permet également de découvrir quelles sont, parmi les systèmes socio-culturels, les relations accidentelles et de les distinguer des relations causales-significatives. Elle nous permet de découvrir fréquemment l'interdépendance causale ou empirique entre les phénomènes (systèmes ou processus) qui, ne se répétant qu'un nombre de fois limité, paraissent tout à fait dissemblables au point de vue de l'observateur, se produisent dans les conditions les plus variées, sont dispersés dans le temps et dans l'espace, en bref les phénomènes auxquels les règles de l'induction externe ne s'appliquent pas.

Un exemple, pertinent nous est fourni par les relations causales entre les phénomènes apparemment hétérogènes que comportait la manifestation hypothétique de l'Église catholique que nous décrivions plus haut. Un autre exemple plus important nous est offert par la découverte de l'interdépendance – statique et dynamique – entre des ensembles considérables de systèmes et processus qui constituent les supersystèmes mystico-intuitifs, rationnels et sensualistes caractérisant les civilisations dans leur développement et leur déclin. Du point de vue de l'observateur qui examine du dehors, il n'y a certes aucune ressemblance entre la peinture impressionniste, la philosophie matérialiste, l'épistémologie empirique, la laïcité de l'État, l'utilitarisme moral, la mentalité nominaliste et individualiste, l'amélioration du niveau de vie, le caractère contractuel et contraignant des relations sociales. De l'extérieur, ces phénomènes ne révèlent aucune interdépendance, aucun lien causal. Un opérationnaliste rigoureux, étudiant seulement des comportements, ne pourrait même pas deviner une interdépendance du type causal entre des variables aussi diverses. J'ai montré cependant dans mon ouvrage, *Cultural Dynamics*, qu'il existe une incontestable relation entre ces variables et beaucoup d'autres. En tant qu'articulations d'un supersystème culturel sensualiste, ces variables fonctionnent et se modifient simultanément, chacune dépendant d'un autre sous-système en tant que parties du supersystème sensualiste, qui constitue un tout à son tour dépendant de ses parties. Il en va de même de nombreuses variables des sous-systèmes qui composent les supersystèmes mystico-intuitifs ou rationalistes. Ce n'est que grâce à l'approche fournie par les significations de chacun des sous-systèmes que l'on peut même concevoir leur interdépendance mutuelle, formant les super-systèmes.

Une fois découverte et vérifiée empiriquement, la méthode causale-significative a permis de mettre en lumière un vaste réseau de relations causales entre les principales variables, à savoir, les systèmes scientifiques, religieux, philosophiques, artistiques, juridiques, éthiques, économiques et politiques, d'une part, et d'autre part, un nombre important de variables socio-culturelles ou sous-systèmes. Dans sa totalité l'enchevêtrement des relations causales-significatives entre les variables (systèmes et sous-systèmes) qui constituent les super-systèmes culturels sensualistes, rationalistes et mystico-intuitifs, et déterminent leur

développement et leur déclin, nous permet de comprendre la structure et le dynamisme d'un secteur très important de la vie socio-culturelle. Nous aboutissons ainsi à une connaissance des relations causales-significatives, à la fois statiques et dynamiques, que nous n'atteindrions jamais par l'induction pratiquée du dehors. Approfondissons quelque peu cet aspect.

*Relations causales-significatives statiques.* Connaissant le caractère essentiel de l'élément A, disons du suprasystème sensualiste (ou de la phase sensualiste dans ses aspects dynamiques) nous pouvons dire : si la phase sensualiste du système A est donnée, alors nous verrons apparaître B, C, D, E ... N parce que A, B, C, D, E ... N sont liés entre eux par un lien causal significatif. D'un point de vue concret, si le système culturel sensualiste (A) est donné, alors nous pouvons prédire avec un degré suffisant de certitude que l'art sera à prédominance visuelle (B) avec toutes les caractéristiques qui lui appartiennent (*b, c, d, e, f*), telles que je les ai décrites au volume I de mon ouvrage *Cultural Dynamics* ; que le système des vérités admises (C) sera à forte prédominance empirique, le premier rang étant donné aux sciences de la nature et aux applications technologiques, et d'autres caractéristiques d'un tel système telles que je les analyse au volume 2 du même ouvrage ; que la religion surnaturelle ne jouera qu'un rôle secondaire alors que le commerce et la science empirique occuperont une place prédominante dans une telle civilisation (D) ; que l'éthique et la législation (E) seront à prédominance utilitaire, hédoniste, opportuniste, que l'État (F) sera laïque, dirigé par des groupements militaires, des hommes fortunés ou appartenant aux professions libérales ; que la littérature (G) sera d'une manière prépondérante réaliste, sensorielle, en partie au moins érotique, prenant pour personnages des gens ordinaires, auxquels on adjoindra fréquemment la « pin up », la prostituée, le délinquant et d'autres personnages d'un niveau social inférieur, et l'on pourra mettre en avant d'autres traits, quelquefois de simples détails comme la tendance vers le quantitatif et le massif, le culte du progrès, la croyance à un processus historique linéaire, etc. Il en va de même des systèmes culturels mystico-intuitifs ou rationalistes. Lorsque l'un de ces supersystèmes nous est donné, nous pouvons prévoir un grand nombre des caractères qu'assumeront alors l'art, la philosophie, la religion, la morale, l'organisation sociale, étant donné que le premier élément A est lié par un rapport causal significatif aux autres éléments B, C, D, E...N.

Nous sommes dorénavant en possession de relations causales significatives entre un nombre énorme de phénomènes socioculturels primordiaux ou de variables essentielles, qui autrement, étant liés seulement par un rapport « stochastique », ne peuvent être saisis si on les traite comme des éléments mécaniques ou de simples agrégats. Ces relations causales-significatives s'appliquent non seulement au rapport de A (le supersystème) avec B, C, D ... N, mais également aux relations de B avec C, D, E ... N, ou de C avec B, D, E ... N, ou encore de N avec B, C, D, E dans la mesure où toutes ces variables font partie intégrante du supersystème. Ce qui signifie que B, C, D, E ... N comportent aussi un rapport causal au sens le plus strict de rapport causal statique ; lorsque B est

donné, C, D, E ... N le sont également, de même si N est donné, B, C, D, E le sont aussi.

Pour autant que la découverte d'un rapport significatif-causal soit l'objet suprême de toute étude sociologique, nous nous trouvons donc ici en possession d'un grand nombre de rapports qui sont le fruit de notre méthode intégrale s'inspirant des significations, des systèmes et supersystèmes socio-culturels, ainsi que des rythmes et super-rythmes de ces derniers. De ce point de vue notre méthode conduit à des prévisions aussi valables que l'établissement de connexions causales : si A est donné, B, C, D ... N le seront aussi ; si A est absent, B, C, D ... N le seront aussi. Remarquons en outre que la relation causale-significative ne concerne point ici seulement deux variables, mais tout un faisceau de variables relevant de tous les secteurs essentiels de la civilisation ainsi qu'un grand nombre de variables incluses dans un domaine particulier du système culturel. Les résultats nous semblent être importants.

Le rapport causal-significatif dynamique comprend une relation entre A et B conforme à la formule : si A varie, B varie également. Dans le cas que nous envisageons, cela signifie que non seulement si A varie, B fait de même, mais encore que C, D, E ... N se modifient d'une manière concomitante, en tant qu'un tout. Nous voyons donc apparaître un super-rythme qui domine les supersystèmes culturels sensualistes, rationnels et mystico-intuitifs : si le supersystème passe de la phase intuitive à la phase rationaliste (A), alors tous les rythmes particuliers et les sous-rythmes deviennent conformes à cette phase. Si l'on nous annonce que dans telle ou telle civilisation, son supersystème mystico-intuitif commence à muter en système rationaliste, alors nous pourrions prédire avec quelque degré de précision quel genre de transformations subiront les beaux-arts, les vérités acquises, la religion, la philosophie, la science, quelle tendance prévaudra dans les découvertes et les inventions scientifiques, dans le droit et dans la morale, dans l'économie et le niveau de vie, dans le mouvement des guerres et des révolutions, bref dans tous les sous-systèmes du suprasystème étudié.

Si nous présumons, par exemple, qu'à l'heure actuelle notre civilisation est entrée dans une phase transitoire la ramenant d'une phase sensualiste vers une phase intuitive, cette supposition, si elle était justifiée, serait suffisante pour prévoir de nombreux courants à l'intérieur de notre système socio-culturel : par exemple, un accroissement des guerres et des révolutions, car, dans les périodes de transition cet accroissement est constant, de même que la baisse de la prospérité ; une dépréciation de la plupart des valeurs matérielles en commençant par l'argent, et le déclin du prestige des classes fortunées en tant que telles ; un accroissement du nombre des inventions scientifiques permettant des destructions massives, une décadence des relations contractuelles, le renforcement du rôle de la religion ; un effritement de l'empirisme sous toutes ses formes et, au contraire, un épanouissement du mysticisme, du dogmatisme religieux, du fidéisme et ainsi de suite ; un fléchissement de la moralité utilitaire et hédoniste, une transformation du



droit allant dans le même sens ; un affaiblissement des éléments visuels, sensoriels, sensuels et érotiques dans les arts... Toutes ces tendances sont à prévoir si l'hypothèse initiale a été dûment établie <sup>1</sup>.

On a démontré la fécondité de cette méthode causale-significative dans l'étude des systèmes socio-culturels et de leurs rapports, et la stérilité des méthodes envisageant ces phénomènes comme des assemblages observés du dehors, sans prendre en considération les significations correspondantes. Quand on étudie d'un point de vue mécanique, extérieur, et en se fondant uniquement sur le calcul des probabilités, les rapports s'annonçant d'une part, entre l'accentuation de la nudité dans les arts plastiques et, d'autre part, le succès du nominalisme en philosophie, on ne peut discerner aucune relation entre ces deux éléments ; on ne saurait même pressentir la moindre interdépendance entre ces phénomènes. On ne peut guère non plus découvrir par ce même procédé mécanique, de relations d'interdépendance entre des milliers de phénomènes, de significations, de véhicules et d'agents humains, qui puissent constituer un supersystème sensualiste, rationaliste ou mystico-intuitif et, d'autre part, les milliers de processus impliqués dans la vie de ces supersystèmes. Aucune méthode inductive et aucune technique statistique ne sauraient être adaptées à une tâche semblable. Et les appliquerait-on, elles n'aboutiraient qu'à des bévues, pour la raison déjà exposée qu'elles ne peuvent établir une interdépendance entre un fragment de cœur, un fragment de poumon et un fragment de glande prélevés sur un même organisme. Lorsque l'on confronte, d'un point de vue mécanique, tel style artistique, tel courant philosophique, et telle quantité de fonte, produite, en tant que « chances », ces « variables » ne laissent pas apparaître plus d'interdépendance que les fragments précités. Car précisément, les parties indissolubles dans un système socioculturel n'apparaissent point comme telles en dehors de celui-ci <sup>2</sup>.

Si l'on prend comme variables : la fréquence, dans le roman, des prostituées, des gangsters, des hypocrites, ou des « pin up » présentés comme personnages principaux, ensuite le caractère essentiellement utilitaire des lois et des principes moraux, enfin la multiplicité des inventions technologiques, et que l'on étudie les rapports entre ces éléments d'un point de vue mécanique ou statistique on ne saurait apercevoir d'interdépendance entre eux. Ces faits, considérés non pas comme des manifestations diverses d'un même système, mais comme des variables isolées ne sauraient entrer en corrélation, que celle-ci soit positive ou négative. Et à partir de ces seules données, on ne saurait établir de bases inductives qui nous feraient conclure qu'elles s'articulent au sein d'un même système sensualiste, conclusion qui, si on a saisi celui-ci dans son contexte total, est confirmée par une vérification inductive *a posteriori*.

<sup>1</sup> Sorokin, *Dynamics*, ch, IV, pp. 430-433.

<sup>2</sup> *Ibid.*, ch. IV, pp. 433-434.

### 3. Récapitulation

[Retour à la table des matières](#)

a) L'exactitude de la prévision n'est ni une condition nécessaire ni une condition suffisante pour affirmer le caractère scientifique d'une théorie. Dans l'ensemble des sciences, il existe un grand nombre de propositions qui ne sont à aucun titre des prévisions ; en revanche de nombreuses prévisions peuvent être faites sans le moindre support scientifique. On ne saurait soutenir, comme le font beaucoup de sociologues et de psychologues, que la possibilité de prévoir est la preuve principale de la qualité scientifique d'une théorie, ni que la prévision soit une caractéristique universelle de toutes les propositions scientifiques.

b) On ne saurait non plus soutenir que le déterminisme causal soit la seule base possible de toute prévision scientifique. D'abord, dans le monde socio-culturel, nous n'avons guère affaire à une causalité simple et unilatérale qui soit fondée exclusivement sur les propriétés physiques et biologiques des phénomènes. Une telle causalité peut être une des composantes des phénomènes psychosociaux, mais les phénomènes purement physiques et biologiques, isolés de toute signification, constituent l'objet des sciences physiques et biologiques et non pas des sciences psycho-sociales. Les phénomènes socio-culturels comportent des relations causales-significatives dues bien moins à leurs propriétés physiques et biologiques qu'à leur caractère tri-dimensionnel, la dimension des « valeurs et significations » jouant un rôle particulièrement important. La présence de cette composante dans les phénomènes psycho-sociaux transforme les rapports de simple causalité en relations causales-significatives. C'est parce que l'on n'a pas tenu compte de ce fait capital que l'on a abouti à la thèse répandue, mais insoutenable, que le déterminisme causal est le seul fondement possible de la prévision scientifique.

La deuxième raison pour laquelle cette thèse est erronée tient à la conception périmée du déterminisme qu'entretiennent encore la majorité des sociologues et des psychologues contemporains. On peut dire que les modifications fondamentales de la physique moderne leur ont échappé, à savoir la substitution des chances et de la probabilité à un déterminisme causal strict dans tout le domaine sous-atomique ou microphysique et dans une partie considérable des phénomènes macrophysiques. On peut dire que la physique et la biologie d'amateurs que pratiquent certains partisans d'une sociologie et d'une psychologie, transformées en sciences naturelles, sont décidément des pseudo-sciences dépassées par l'état actuel de la connaissance.

c) Pour autant que les assemblages socio-culturels se réduisent aux collections des chances, il convient de les étudier en se fondant sur le calcul des probabilités. Il permet de dégager certaines uniformités de chances ayant trait aux agrégats et de formuler certaines prévisions correctes les concernant, toutefois

l'application de ce calcul se limite à des phénomènes socio-culturels, relativement simples et fréquemment répétés. Il devient inapplicable et stérile lorsqu'on prétend l'utiliser en vue de la prévision de systèmes socio-culturels toujours très complexes et qui ne se répètent que rarement et incomplètement.

d) On étudiera avec plus de succès les systèmes socio-culturels et leurs rapports mutuels selon la méthode intégrale, significative-causale, complétée dans tous les cas où la chose est possible par le calcul des probabilités. Seule cette méthode, peut nous permettre de saisir et de comprendre les principales manifestations des systèmes socio-culturels et peut servir de base à la prévision de changements essentiels dans le monde social.

e) Nos conclusions se trouvent confirmées entre autres preuves, par le considérable pourcentage d'échecs complets ou partiels des prévisions prétendument scientifiques concernant les phénomènes et les systèmes socio-culturels. Tous ces échecs invalident des opinions aussi optimistes que celle de E. W. Burgess qui annonçait que « la prévision est en marche <sup>1</sup> ». Les phénomènes courants, banals, sont aussi bien prévus par le simple bon sens et par l'expérience quotidienne que par la « prévision scientifique ». Mais, comme nous l'avons vu, pour ce qui est de phénomènes complexes, non répétés ou rarement répétés, les prévisions scientifiques (dont plusieurs sont de Burgess lui-même, pour ce qui concerne la vie familiale et le bonheur conjugal) s'avèrent, dans la plupart des cas, inexacts. Et en vue de ce genre de prévision, « les corrélations statistiques simples et multiples, les matrices algébriques, l'analyse factorielle et les équations mathématiques » <sup>2</sup>, sont de peu de secours et leur utilisation par les représentants des sciences psycho-sociales n'a pas empêché l'échec de la plupart de leurs prévisions. Aussi longtemps que nos spécialistes des prédictions pseudo-scientifiques maintiendront l'interprétation périmée du déterminisme et leurs représentations erronées des mathématiques, aussi longtemps qu'ils n'analyseront pas sérieusement les difficultés que rencontre la prévision des phénomènes socio-culturels, aussi longtemps qu'ils négligeront la composante des significations et la différence entre collection et système, ainsi que la méthode de recherche de relations causales-significatives, leurs prédictions tourneront court et l'on ne pourra guère espérer une avance dans cette direction.

---

<sup>1</sup> E. W. Burgess, « Rejoinder », *American Journal of Sociology*, XLVIII (1942), p. 85.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 86.

## **CHAPITRE XII**

# **PHILOSOPHIE PÉRIMÉE ET ÉPISTÉMOLOGIE DES SCIENCES PSYCHO-SOCIALES CONTEMPORAINES**

### **1. Prédominance d'un empirisme sensualistf désuet**

[Retour à la table des matières](#)

Les chapitres précédents ont mis en lumière plusieurs faiblesses de la psychologie et de la sociologie contemporaines. Ces difficultés et celles dont nous traitons plus loin sont dues dans une large mesure à une philosophie et à une épistémologie défailtantes. La majorité des spécialistes du domaine psycho-social professent un empirisme d'un genre rudimentaire. On désigne cette doctrine par les termes de : « positivisme », « positivisme logique », « instrumentalisme », « opérationnalisme » ou même « approche scientifique » et ainsi de suite. On pourrait exposer de la manière suivante cette épistémologie surannée : il y a d'une part le chercheur, le sujet de la connaissance, celui qui connaît et se trouve en dehors du connu, le connu étant extérieur à l'observateur ; les deux pôles sont indépendants et séparés l'un de l'autre, par un gouffre. Ils ne sont jamais fondus ensemble, ils ne sortent jamais de leur isolement et ne s'unissent jamais dans un tout indissoluble.

Le processus de la connaissance consiste dans l'observation des phénomènes par le chercheur. L'observation est pratiquée par les organes des sens et les instruments qui les prolongent : microscope, télescope et autres appareils. L'observateur est un photographe. Ses organes sensoriels jouent le rôle d'un appareil photographique renforcé par diverses inventions et divers accessoires ; l'objet de l'étude est le paysage ou la personne photographiés, dans notre cas, les phénomènes psycho-sociaux. La tâche d'observation consiste à photographier aussi exactement que possible l'objet de l'étude. Pour l'accomplir, l'observateur-photographe ne tire pas un, mais plusieurs clichés ; dans tous les cas possibles, il lui est conseillé d'expérimenter en quelque sorte avec l'objet en le plaçant dans différentes positions et en variant les conditions où se pratique la photographie selon les procédés de la méthode expérimentale. Tantôt il doit prendre ses clichés

dans un milieu constant, en ne faisant varier qu'un facteur ; tantôt dans des conditions inchangées, tantôt en introduisant une différence, tantôt en effectuant des variations concomitantes. Il est incontestable que l'appareil photographique remplit parfaitement son rôle et, de plus, notre photographe peut multiplier ses clichés et inviter d'autres photographes à vérifier l'exactitude de ses images en en prenant pour leur compte. Lorsque l'observateur-photographe désire obtenir non point seulement un portrait individualisé de l'objet, mais l'image typique complète dont il relève, il lui faut prendre de très nombreux clichés de multiples objets de la même catégorie et ensuite, par un procédé statistique, faire un portrait composite de la catégorie tout entière, en éliminant les différences spécifiques de chaque cliché et en accentuant au contraire, les traits, les rapports, les uniformités caractéristiques de toute la catégorie de phénomènes étudiés. Son portrait composite est une réplique des dessins résultant d'une enquête statistique portant sur des phénomènes de masse de la même catégorie.

À travers ces lentilles que sont nos organes sensoriels notre enquêteur empirique observe et photographie l'objet de son étude. Les organes sensoriels, qu'ils soient renforcés ou non par des moyens techniques, sont le seul appareil photographique grâce auquel il puisse observer l'objet choisi. Du point de vue de l'observateur il n'existe point d'autres appareils – des appareils qui dépasseraient la sensation ou opéreraient en dehors d'elle – qui puissent remplir cet office. Les appareils photographiques dont le principe serait ou bien l'intuition ou bien la raison n'existent pas, selon lui, dans la réalité ou représentent des sublimations désuètes des sensations qui sont inefficaces, ou une sorte de chambre noire des refoulements inconscients qui ne serait pas en mesure de prendre le moindre cliché. Nos empiristes attardés croient fermement à la célèbre maxime de John Locke : *Nihil est in intellectu quod prius non fuerit in sensu*. Étant donné que l'appareil photographique représenté par les sens ne peut prendre de clichés que d'objets existant dans l'espace et dans le temps, nos empiristes n'admettent pas de réalité supra-sensible ; celle-ci serait un mythe ou si elle existe sous une forme quelconque elle ne saurait être enregistrée par l'appareil photographique, c'est-à-dire perçue. Il y a là un inconnaissable qui équivaut à un non-réel (empirisme sensualiste agnostique) ; de toute façon, la connaissance scientifique n'aurait rien à y faire.

Lorsque les données de l'observation sont dûment photographiées, il faut les réunir, arranger un « film fait des faits observés », ensuite le développer selon les techniques prescrites par les règles logiques ou mathématiques ; il faut analyser les données, les élaborer en concepts, les jauger, les mesurer, et finalement les formuler dans une série de propositions qui découlent presque automatiquement des données elles-mêmes. Les règles logiques et mathématiques ne sont pas indépendantes des observations ; ce sont plutôt des recettes utiles fournies par la perception quotidienne.

À titre de vérification supplémentaire corroborant l'exactitude de leurs observations, et celle de l'élaboration logico-mathématique du film des faits observés, nos empiristes recommandent le test de la prévision. Fidèles à la devise d'Auguste Comte : « Savoir pour prévoir », ils affirment que la connaissance scientifique des phénomènes nous permet non seulement de reconstituer l'histoire de leur passé, mais également de prédire leur développement à venir. Pour nos opérationalistes la prévision est probablement le critère le plus important de la qualité scientifique des conclusions obtenues ou de l'exactitude à la fois de l'observation sensorielle et de l'élaboration conceptuelle des films des phénomènes étudiés.

Étant donné que, pour nos empiristes, les règles de la logique inductive, déductive et mathématique sont impliquées dans la perception quotidienne, leur épistémologie est sensualiste. Son point de départ est fourni par la perception des sens ou par l'observation ; elle utilise, ensuite un affinement des sens qui permet une plus grande précision de l'observation, afin de développer le film des faits observés ; elle comporte enfin le test sensoriel de la prévision. Cette théorie nie toutes les voies non sensibles et supra-sensibles de la connaissance, ainsi que toute autonomie de la connaissance logique et mathématique ; en dernière analyse les déductions mathématiques et logiques, sont ou bien des tautologies ou bien des sublimations de la routine perceptive ; à l'exception des données de la perception sensorielle, ces voies d'accès sont sans utilité et il convient de les envisager avec méfiance. Nous trouvons très fréquemment chez les sociologues et les psychologues d'aujourd'hui cette négation catégorique des connaissances intuitives ou supra-sensibles ainsi qu'un profond mépris de la pensée logique autonome. Ceci peut expliquer la gaucherie de leurs études. Nous allons nous demander quelle est la validité de cette épistémologie et si elle peut prétendre autant à l'infaillibilité scientifique qu'à une approbation sans réserve par la science d'aujourd'hui, et en particulier par la physique, moderne.

## **2. Sénilité de l'épistémologie courante**

[Retour à la table des matières](#)

En répondant à la question précédente, je ne souhaite pas répéter les critiques essentielles de l'empirisme sensualiste fréquemment mises en avant par de grands philosophes et spécialistes des méthodes scientifiques. On les trouvera dans toute histoire de la philosophie de quelque réputation. Toute personne qui a fait son apprentissage philosophique sait bien que l'empirisme sensualiste est impuissant à répondre à ces objections. Même si on admet d'une certaine façon sa validité, il faut reconnaître que les critiques formulées lui interdisent d'occuper une position de monopole et qu'il n'est plus que l'une des théories de la connaissance les plus répandues. Le philosophe, le savant bien informé, sera du reste préservé par ces critiques d'une adhésion naïve au sensualisme empiriste sous sa forme radicale.

À propos de l'exemple que nous invoquons de l'observateur-photographe, il nous est facile de poser un certain nombre de questions embarrassantes : s'il existe un gouffre entre l'observateur et le phénomène, comment l'observateur peut-il connaître un phénomène qui lui est entièrement extérieur ? Comment peut-il établir une communication qui lui permette d'observer et de comprendre des phénomènes qui diffèrent totalement de lui et de l'appareil photographique représenté par ses sens ? Comment peut-il être certain que son appareil puisse photographier les objets étudiés, et cela avec exactitude ? Comment peut-il être sûr que précisément cet appareil ne lui joue pas des tours et qu'au lieu d'une reproduction véridique de l'objet étudié il ne reçoit pas quelque image déformée, quelque ombre grotesque du phénomène étudié ? Qu'est-ce qui lui garantit que son appareil fonctionne normalement, qu'il est bien mis au point ou qu'il ne fournit pas une image en noir et blanc, alors qu'elle devrait être en couleurs ? Ou qu'il n'enregistre pas un seul aspect là où il y en a de multiples, ou seulement un nombre insignifiant de « fréquences » au lieu des innombrables fréquences de l'objet étudié. En bref, comment le sujet de la connaissance peut-il être sûr que sa caméra sensorielle est apte à reproduire correctement les objets extérieurs ?

Même laissées de côté toutes ces questions embarrassantes à propos de l'observation par les sens, l'empiriste rencontre des problèmes encore plus ardues à propos de l'élaboration conceptuelle, du développement de son « cliché visuel ». Si les règles de la logique ne sont que des routines perceptives, l'empiriste, lorsqu'il développe et arrange les données sensibles, ne tourne-t-il pas dans un cercle vicieux ? Si la valeur de la méthode photographique est contestable, comment une élaboration des matériaux qui utilise les mêmes procédés que la photographie pourrait-elle transformer quelque chose d'incertain en quelque chose de valide et de scientifique ? De même, si chaque cliché est douteux, comment transformerait-on cette incertitude en certitude, scientifique en se bornant à répéter l'opération et en pratiquant l'observation statistique d'un grand nombre d'objets ? La simple répétition d'une affirmation comme «  $2 + 2 = 7$  » ne rend pas cette proposition valable. Comment pouvons-nous être certains que nos définitions, nos raisonnements, nos mesures, y compris nos coefficients de corrélation, ne nous induisent pas en erreur et ne nous conduisent pas à des illusions plutôt qu'à des connaissances valables ? Pouvons-nous, indépendamment de nos concepts, observer le moindre phénomène concret et surtout le décrire de la manière la plus élémentaire ? Chaque mot que nous employons ne se réfère-t-il pas à un concept ? Est-ce que même une perception telle que « cette feuille de papier est blanche et rigide » constitue un simple cliché photographique ? Ne représente-t-elle pas, au contraire, un enchevêtrement de concepts qui convergent vers un centre. « Cette » est un concept, de même que « papier » de même que « est » et pareillement « blanc et rigide ». Ainsi, ce que l'on prétendait être un simple cliché photographique, exempt de toute conceptualisation, est en réalité « un cadre de concepts » qui nous donne l'illusion de représenter « un objet empirique singulier et concret » perçu par nos organes sensoriels.

Donc, la croyance fondamentale de l'empirisme sensualiste, à savoir qu'une perception simple et précise des objets qui ne soit pas contaminée par la conceptualisation est possible, représente dans une large mesure une illusion. Ce qui est considéré comme une dérivation secondaire de la « routine perceptive », se trouve être une condition préalable et nécessaire sans laquelle ni la perception, ni la description de l'objet ne sont possibles. Cette critique, et beaucoup d'autres du même genre, font justice des prétentions excessives du sensualisme.

Après ces remarques générales, nous pouvons nous tourner vers quelques affirmations de sensualistes contemporains à propos des sciences psycho-sociales. En premier lieu, nous demanderons : sont-ils autorisés à prétendre que la seule voie de la connaissance soit sensorielle et qu'il n'existe pas de procédés de connaissance supra-sensibles et intuitifs d'une part, et d'autre part purement rationnels et logico-mathématiques ? Si nos empiristes maintiennent leur position, peut-on dire qu'elle soit appuyée par la physique, dont ils invoquent constamment l'autorité ?

La réponse à ces deux questions ne peut être que négative. Encore que la validité de la connaissance intuitive et suprasensible soit contestée avec insistance par la majorité des sociologues et des psychologues ; encore qu'ils assimilent celle-ci aux illusions des mystiques les plus égarés ou à des superstitions prélogiques sinon à l'instinctif et à l'inconscient ; malgré toute cette opposition, l'ensemble des propositions scientifiques de même que les méthodes élaborées par des savants véridiques montrent avec un certain degré de certitude que, les voies intuitives et rationnelles (logico-mathématique) de la connaissance furent découvertes il y a fort longtemps et se sont révélées fructueuses pendant des millénaires. Ceci est de plus en plus reconnu par la science d'aujourd'hui. La prise, de position anti-intuitiviste, et anti-rationaliste de nos sensualistes psycho-sociaux est bien périmée.

Donnons ici une brève analyse de la situation pour ce qui est de la connaissance intuitive. Nous désignons par ce terme une sorte d'illumination instantanée et imprévisible qui permet au sujet connaissant (y compris le génie créateur) d'accéder à l'essence du problème envisagé ou à la solution de celui-ci. L'intuition supra-sensible diffère d'une manière fondamentale de l'observation et de la perception sensorielles aussi bien que de l'analyse et du raisonnement rationnels (logico-mathématique)<sup>1</sup>. L'intuition supra-sensible et supra-rationnelle est aux antipodes de l'inconscient avec lequel on la confond souvent. Alors que

<sup>1</sup> On trouvera la définition et les caractéristiques de l'intuition supra-sensible, ainsi que les principales preuves de sa présence et de son fonctionnement, de même que les raisons pour laquelle cette voie est la source essentielle des plus grandes créations de la culture humaine, ainsi qu'une bibliographie relative à cette question, dans P. Sorokin, *Dynamics*, vol. IV, ch. XVI ; P. Sorokin, *The Ways and Power of Love*, ch. VI, XIX ; *The Forms and Techniques of Altruistic and Spiritual Growth*, ouvrages publiés sous la direction de P. Sorokin, ch. I, XVI, et *passim*. Dans le présent ouvrage, nous ne donnons qu'un exposé succinct de ces considérations.



l'intuition supra-sensible se situe au-dessus du niveau de la conscience rationnelle et s'appuie sur le supra-conscient, l'inconscient et le subconscient se trouvent au-dessous de la conscience et relèvent de l'infra-conscient. Étant donné que la connaissance, la découverte et la création se placent toujours à un niveau conscient ou supra-conscient, l'inconscient par définition, comme en fait, ne saurait découvrir ou produire autre chose que des automatismes instinctifs. Pour être fréquente et répandue, l'identification du supra-conscient avec l'inconscient n'en est pas moins une bévue grossière.

Comme tant d'autres problèmes fondamentaux, nos défenseurs patentés de la sociologie et de la psychologie scientifique n'ont guère étudié le problème de la création et de la connaissance intuitive, et pendant un demi-siècle ils n'ont guère prêté attention aux modifications profondes que la science a apportées à ces questions. Ils ne paraissent pas se douter que même les chefs de file du positivisme scientifique comme Auguste Comte et John Stuart Mill considéraient l'intuition, en dernier recours, comme la base de la méthode scientifique, qu'elle fût inductive ou déductive. Nos adversaires de l'intuition ne paraissent point se souvenir que l'immense majorité des grands savants et des inventeurs marquants ont attribué à l'intuition le point de départ de leurs découvertes et de leurs inventions. Ils ne paraissent pas se douter non plus que le terme même de génie fait état d'une intuition supra-consciente, sans laquelle on ne saurait rendre compte de ce phénomène. De même ils semblent ignorer que l'intuition supra-consciente est à la source de toutes les grandes découvertes de la science, de la technologie, de la religion, de la philosophie, des beaux-arts, de la morale, du droit, des sciences économiques et politiques. Ils n'ont point aperçu les preuves nombreuses qui montrent que l'intuition est une activité spécifique distincte de la pensée rationnelle (logico-mathématique), de la perception sensorielle comme des tendances inconscientes et instinctives. Pareillement, ils ne se sont guère rendu compte de la conversion de leurs plus illustres contemporains – représentants du « point de vue scientifique » – aux positions intuitionnistes. Les déclarations les plus récentes de R. Carnap à ce sujet, peuvent représenter l'opinion d'un grand nombre de partisans du « positivisme logique » éminents. « Le rôle de la logique inductive n'est pas de trouver une loi qui explique les phénomènes donnés. Cette tâche ne peut être accomplie par une procédure mécanique ou par des règles fixes ; le problème est bien plutôt résolu par l'intuition, par l'inspiration, par la bonne fortune du savant. La fonction de la logique inductive commence une fois qu'une hypothèse est avancée et soumise à l'examen <sup>1</sup>. » Cette déclaration confirme la réalité de l'intuition et l'importance du rôle qu'elle joue dans la découverte des lois scientifiques et dans la création en général.

Nous décrivons plus bas le glissement de certains adversaires de l'intuitionnisme comme P. Bridgman vers une théorie de la connaissance intuitive.

<sup>1</sup> R. Carnap, « Inductive Logic and Science », *Proceedings of the American Academy of Arts and Science*, LXXX (1953), p. 195.

Nos empiristes-sensualistes attardés ne paraissent pas se rendre compte, ni de l'apparition d'une école intuitionniste en mathématiques, ni du fait qu'un nombre sans cesse croissant de savants de premier plan adoptent un point de vue pro-intuitif, particulièrement en physique et en biologie. Nous en apporterons la preuve plus bas dans ce même chapitre. En fin de compte nous pouvons dire que nos soi-disant porte-parole de la science méconnaissent toute la longue histoire de la connaissance intuitive et des œuvres créatrices. Ils ne paraissent pas se douter qu'un grand nombre de créateurs de tout premier ordre dans tous les domaines culturels ont été implicitement et parfois explicitement partisans d'une intuition supra-sensible et supra-rationnelle et se sont considérés eux-mêmes comme participant aux courants supra-conscients, tout comme ils voyaient dans leurs chefs-d'œuvre des manifestations du génie ou de la grâce. Nous citerions Lao-Tse, Bouddha, Mahavira, Moïse, Jésus, Mahomet, les auteurs des Upanishads, des Yogas, du Bhagavadgîta ; Sankara, Patanjali, Platon, Aristote, Plotin, saint Augustin, Al Ghazali ; Al Hallaj, Abou Saïd, Erigène, saint Thomas (à la fin de sa vie), Maître Eckhart, Nicolas de Cuse, J.-S. Bach, Beethoven, Phidias, Michel-Ange, Homère, Dante, Galilée, Newton, ainsi que, des penseurs contemporains comme E. Husserl, Henri Bergson, N. Hartmann, N. Lossky, Alexander Whitehead, des savants comme G. Birkhoff, I. Langmuir, E. Schrödinger, C. Sherrington et la plupart de nos physiciens et biologistes ; ce ne sont là que quelques noms parmi les nombreux initiateurs, les nombreux créateurs intuitifs des grandes œuvres culturelles sous différents aspects<sup>1</sup>. La familiarité la plus élémentaire avec ce glorieux passé de la pensée intuitive devrait être suffisante pour nous interdire une attitude sottement méprisante comme celle qui est si souvent exprimée par nos sociologues et psychologues pseudo-scientifiques.

Encore plus insoutenables sont leur interprétation des modes de pensée rationnels et logico-mathématiques en tant que simples routines perceptives et leur refus d'admettre la base intuitive des règles de pensée rationnelles. Totalement dépourvue de fondement, en particulier, serait leur méfiance quant au rôle cognitif de la déduction et de la démonstration mathématique ; comme nous l'avons montré plus haut, sans concept, sans déduction, sans raisonnement logico-mathématique, aucune observation, aucune description, aucune définition adéquates du moindre fait empirique ne sont possibles. Nous avons de même souligné l'importance capitale de la pensée déductive et démonstrative, ainsi que le rôle de la pensée théorique opposée à la méthode opérationnelle dans le développement de la physique. Ce rôle est si évident aujourd'hui qu'il est inutile d'y insister. L'utilisation par nos empiristes-sensualistes de techniques statistiques et mathématiques superficielles, la façon dont ils insistent sur la quantification et la mensuration des phénomènes se retournent en réalité contre leur propre théorie et contre la méfiance qu'ils témoignent à l'égard du mode de connaissance logico-

<sup>1</sup> Voir la longue liste des créations fondées sur l'intuition (sous la rubrique « mysticisme »), dans l'histoire des cultures gréco-latines et occidentales, dans P. Sorokin, *Dynamics*, vol. II, pp. 639-642.

mathématique. Leur refus d'admettre l'autonomie et l'importance de la connaissance rationnelle, outre qu'il contredit leur pratique courante, est périmé et insoutenable. Il va à l'encontre de la science et particulièrement de la physique d'aujourd'hui.

Pour résumer : en dépit de leurs prétentions, nos sociologues et psychologues prétendument « scientifiques » n'ont pas suivi les récents progrès des sciences de la nature, pour tout ce qui touche à l'intuition supra-consciente et à la connaissance logico-mathématique. Leur épistémologie très rudimentaire est incontestablement périmée, du point de vue de la science d'aujourd'hui et parfaitement insoutenable. Nos représentants d'une sociologie et d'une psychologie scientifiques ne peuvent nullement justifier leurs prétentions exorbitantes et leurs monotones déclarations sur le caractère peu scientifique des théories intuitionnistes ou rationnelles de la connaissance.

Il en va de même quant au rapport entre le sujet de la connaissance et l'objet connu et quant à la nature « objective » des propositions scientifiques ; nos sociologues et nos psychologues « empiristes » s'abusent ici. Selon eux, l'observateur et le phénomène observé demeurent aussi étrangers l'un à l'autre que le sont l'appareil photographique et le paysage. Ils ne pourraient se fondre en une unité qui fasse disparaître le gouffre qui les sépare. Il en résulterait que la connaissance scientifique ne peut consister que dans une observation et une description objectives de l'objet par un observateur qui lui est extérieur. Aucune des qualités des catégories, des principes, des partis pris, des appréciations, ou des autres caractéristiques de l'observateur ne doit entrer dans son observation ou dans sa description de l'objet observé. L'observateur doit être aussi impartial qu'un appareil de prises de vues, et seules seront scientifiques la théorie ou la description qui échappent totalement aux éléments subjectifs venant de l'observateur : telle est la position de nos empiristes-sensualistes.

Par conséquent, ils considèrent la théorie intuitive de la connaissance comme contraire à l'esprit scientifique. Cette théorie, contrairement à l'empirisme sensualiste soutient :

- a) Qu'il est possible pour le connaissant et le connu de se fondre en un tout ;
- b) Qu'un certain degré de fusion entre les deux termes est nécessaire même pour obtenir une connaissance approximative de l'objet ;
- c) Qu'une fusion totale est le seul moyen en vue d'obtenir une connaissance véridique de la réalité ultime ;
- d) Qu'étant donné le caractère infini de cette réalité, tant du point de vue quantitatif que du point de vue qualitatif, la connaissance totale qu'on en posséderait ne saurait être exprimée par des mots, des concepts, des définitions,

des mesures ou par d'autres moyens extérieurs de communication. Toute connaissance complète de la réalité totale devient « ineffable, inexprimable, indéfinissable », irréductible aux mots ou aux chiffres, elle ne peut être exprimée que par des symboles ou dans des cas exceptionnels, transmise intuitivement par une fusion des esprits qui entrent en communication.

e) Les mots, les concepts, les définitions, les catégories de notre pensée, comme le temps, l'espace, le sujet, l'objet, le qui, le quoi, la causalité et ainsi de suite ne sont applicables qu'aux remous limités, différenciés et finis d'un océan infini, mais ils ne sauraient exprimer les propriétés infinies, tant qualitatives que quantitatives de l'océan lui-même, qui est indifférencié. Seule une union complète avec l'océan-Dieu, le Tao, le Brahma, la Surâme, la réalité totale, la *coincidentia oppositorum*, l'inexprimable et ainsi de suite peut rendre compte de l'infini multiple de cet océan. L'affirmation de J. S. Erigena : Dieu lui-même ne sait pas « quoi » il est parce que l'idée de Dieu ne comporte pas de « quoi », exprime excellemment la situation ; les catégories du quoi, du qui, du temps, de l'espace, de la personne, de l'esprit, de la matière, etc., ne sont pas applicables à Dieu ou à la réalité totale. Chaque proposition, définition, concept, équation, ou théorie utilisant des mots ne rend compte que d'un des aspects innombrables de l'océan infini, mais non pas de l'océan lui-même. Chaque proposition scientifique projette un mince faisceau lumineux qui n'éclaire qu'un point infime de l'océan infini et laisse dans les ténèbres les flots environnants. La description empirique est « comme un doigt qui montre la lune », mais ne constitue nullement une description de la lune elle-même.

f) Pour autant que la connaissance empirique et logico-mathématique est explicitement ou implicitement formulée dans des descriptions, des concepts, des définitions, des propositions, des équations et des théories utilisant les mots du langage, ces moyens verbaux de représentation ne nous apportent qu'une idée limitée de quelques « points lumineux » entourés de ténèbres. Les mots ne nous offriront jamais la connaissance précise des ténèbres elles-mêmes. En ce sens, ils ne nous apportent que des ombres des phénomènes réels toujours pluri-dimensionnels ou une connaissance approchée de quelques remous, différenciés de l'océan infini à un seul instant. C'est à cela que tiennent la faiblesse, la superficialité et la relativité de la connaissance sensorielle et logico-mathématique.

g) Même cette dernière connaissance due à nos sens et au raisonnement logico-mathématique n'est légitime que si, au cours du processus de la connaissance, il existe quelque possibilité de fusion, si lointaine soit-elle, entre le sujet connaissant et l'objet connu. Sans cela quand ils sont complètement étrangers l'un à l'autre, et extérieurs l'un à l'autre, ne possédant aucun seuil commun, aucune connaissance même approximative des remous de l'océan n'est possible ; il ne peut alors se produire d'observation et de description précises, et même d'analyse logico-mathématique de quelque rigueur.

h) Il résulte de cette « fusion lointaine et imparfaite du sujet connaissant et de l'objet connu » dans la connaissance perceptive ou logico-mathématique, que toute proposition scientifique est toujours « fonction de deux variables : les caractéristiques du sujet et de l'objet connu ». Ceci est tout à fait contraire à l'affirmation de nos empiristes-sensualistes selon laquelle une théorie scientifique est une pure et simple description des propriétés et des rapports de l'objet étudié, indépendamment des qualités de l'observateur.

Tels sont, en bref, les points de vue opposés des épistémologies sensualistes et intuitionnistes.

Avant d'examiner leur validité, arrêtons-nous un instant sur ce que veut dire fusion du sujet connaissant et de l'objet connu.

Un exemple nous sera fourni, par la concentration mentale d'un *yogi* qui après un long et pénible entraînement atteint l'état de *samadhi* ou de contemplation supra-consciente.

À ce degré la dualité du sujet et de l'objet disparaît, tous deux deviennent un : l'esprit fusionne avec l'être de l'objet de la contemplation... Il s'agit là d'une concentration poussée au-delà de tout ce que nous pouvons imaginer, divisée en trois périodes. Dans la première, l'attention est fixée sur un objet choisi (une partie du corps, un sentiment, une notion philosophique, etc.). Il se produit une lutte entre les mécanismes automatiques qui ont tendance à détourner l'attention de l'objet ; et il faut qu'elle se maintienne sur celui-ci pendant une durée déterminée par la volonté. Il faut que l'attention dispersée se concentre sur un point unique, le point de concentration de l'esprit. Les éléments qui apparaissent au cours de cette période sont au nombre de trois : le sujet, l'objet et l'acte de concentration.

Au cours d'une seconde période, l'impression d'effort s'évanouit et l'inhibition des processus inconscients est complète. Le Moi (qui diffère de l'esprit ou de la matière intellectuelle, selon la philosophie yoga, l'esprit étant une forme plus délicate de la matière, ou, dans notre langage, du mécanisme physiologique, tandis que le Moi est le supra-conscient, la partie non personnelle de la réalité totale, le *purusha* ou *Brahman*) n'a devant lui que l'objet choisi sur lequel la concentration, désormais facile et heureuse, peut se prolonger indéfiniment. Il existe, à présent une seule dualité, celle de l'objet et du sujet ; le sentiment de l'effort disparaît.

Au cours d'une troisième période (*samadhi*) ce sentiment de dualité entre le sujet et l'objet s'abolit à son tour. L'être conscient est indissolublement lié à l'objet de sa contemplation, il se fond avec lui et devient identique à lui. Étant identique à son objet, le *Samadhi-Yogi* le connaît pleinement sans aucune médiation de la logique discursive ou de l'observation sensible ou d'autres « doigts qui montrent la lune », au contraire, il devient identique à la lune elle-même.

Dans cet état, l'objet n'apparaît point comme un contenu de la conscience, mais la conscience, privée de tout sentiment du Moi ou du mien, s'identifie à l'objet de telle sorte qu'une notion comme celle qu'exprime la phrase « je connais ceci » n'a plus de

raison d'être... Cet état nous apporte une connaissance véritable de l'objet, débarrassée de toutes associations fausses et illusives qui, au lieu d'expliquer la nature véritable de l'objet ne réussissent qu'à nous la cacher encore davantage <sup>1</sup>.

Cette description nous donne une idée de la connaissance directe et adéquate ou « illumination » (prajna ou jnana) distincte de la connaissance discursive, indirecte, logique ou empirique de l'esprit (« la matière intellectuelle »). En effet, la connaissance purement intellectuelle n'anéantit pas le gouffre infranchissable qui sépare le sujet connaissant de l'objet connu. « Lorsque en opposant le sujet et l'objet, l'intelligence les abstrait de l'être (réalité), la saisie de l'être devient impossible. Opposer la connaissance à l'être revient à exclure la connaissance, de l'être. » Le sujet connaissant devenu étranger à l'être ne peut obtenir de connaissance effective de l'être. Tout ceci fut compris par les grands logiciens indiens et bouddhistes : Nagarjuna, Assanga, Vasubandhu et en partie par Gotama, Dignaga et Dharmakirti (qui vécurent tous entre le I<sup>er</sup> et le VII<sup>e</sup> siècle de notre ère). Usant d'une analyse dialectique brillante ils démontrèrent que la nature même de la réalité véritable et totale « interdit la formulation par des concepts ou par le langage, étant donné que ceux-ci ne peuvent que contourner la réalité, sans jamais la saisir », que « le Bouddha réel (ou réalité) ne peut être saisi que directement et par intuition » et que la connaissance sensible ou discursive est en réalité une connaissance très imparfaite ou même un état d'ignorance (avidya) qui mène toujours à des contradictions internes dans la pensée empirique et logique <sup>2</sup>.

La contemplation intuitive du yoga est essentiellement identique au processus d'union avec la divinité, l'inexprimable, le néant divin, le non-conditionné, de tous les véritables mystiques, saints, voyants, et prophètes. Les illuminations créatrices des grands génies qui, dans un coup d'œil, leur révèlent les découvertes scientifiques ou une œuvre d'art nouvelle sont de la même nature que l'état de samadhi du yogi authentique. Au chapitre VI de mon ouvrage, *The Ways and Power of Love*, j'ai réuni de nombreux témoignages des grands penseurs et des grands créateurs faisant état des voies prises par eux et de la connaissance de l'idée principale qui a inspiré leurs chefs-d'œuvre. Tous affirment que le processus de la création ou de la découverte commence par une illumination intuitive, imprévue et supra-rationnelle. Cette illumination ne peut être ni prévue, ni produite volontairement, ni acquise par un processus rationnel. À de tels moments la conscience du « Moi » et du « Je » disparaît, l'individu est complètement absorbé par sa découverte, uni à elle et transformé en participant d'un courant créateur X, appelé tantôt « Dieu », tantôt « Esprit Cosmique », tantôt « Grâce Créatrice », et ainsi de suite. Les termes varient, mais tous indiquent la présence d'un X supra-sensible et supra-rationnel.

Les grands savants du passé et du présent confirment le rôle de l'intuition supra-sensible et de la fusion complète avec le connu pendant l'illumination de la découverte, tout comme les grands créateurs dans les domaines de la religion, de la

<sup>1</sup> T. Brosse, dans *The Ways and Power of Love*, ouvrage publié sous la direction de P. Sorokin, pp. 363-364. On y trouvera aux ch. VI et XIX une analyse détaillée de la connaissance et de la création, fondées sur l'intuition.

<sup>2</sup> Voir à ce propos, *ibid.*, pp. 364 et suiv., et particulièrement l'étude incomparable de Th. Tscherbatsky sur la logique bouddhiste, *Buddhist Logic* (Leningrad, 1932).

philosophie, des beaux-arts, de la morale, de la politique et des sciences économiques. Ainsi les empiristes-sensualistes se heurtent à une accumulation de faits empiriques, à des raisons logiques et aux affirmations d'un nombre sans cesse croissant de savants contemporains. La conception que nous critiquons ne peut à aucun titre se réclamer d'une manière exclusive et absolue de la méthode scientifique.

Nos empiristes-sensualistes sont encore bien davantage en retard en affirmant que la connaissance effective n'est possible que lorsqu'il y a séparation complète entre le sujet et l'objet connu. Ils font fausse route aussi lorsqu'ils prétendent que la théorie scientifique ne concerne que les propriétés objectives des phénomènes étudiés et ne peut ni ne doit tenir compte du sujet connaissant ou pour employer leur langage familier que « toute proposition scientifique est fonction d'une seule variable, à savoir les caractéristiques et les rapports de l'objet étudié ». Cette proposition n'est nullement confirmée par les sciences physiques et biologiques de notre temps.

Au cours des dernières décennies, en particulier après la découverte de la mécanique quantique, les sciences physiques et biologiques ont modifié d'une manière radicale la réponse qu'elles apportaient à ce problème. R. Godel décrit cette transformation d'une manière extrêmement convaincante. Quelques citations de son étude<sup>1</sup> pourront nous donner l'idée du point de vue de la physique d'aujourd'hui.

« Alors que le visionnaire oriental s'efforçait de rentrer en lui-même, le savant occidental tentait d'interroger le monde qui l'entoure. Selon lui, dans la substance et l'ordre du cosmos, se situerait la réalité dont il espère atteindre la formule. Le réel pour lui est l'objet, la chose (*res*), la phénoménologie du milieu. Connaître la réalité équivaut à pénétrer la structure intime de la matière environnante par un processus d'analyse et par un effort de reconstruction qui procède par synthèses successives. L'homme acquiert ainsi la connaissance des lois, qui, à chaque moment, constituent la configuration changeante de l'univers.

« Mais aujourd'hui tout à coup, – avec le tournant de la mécanique quantique – l'exploration du domaine objectif place le théoricien de la physique dans une position très difficile ; devant lui apparaît un univers ambigu où l'observateur et le phénomène observé sont inextricablement liés. Leur confrontation est si intense qu'ils se reflètent l'un dans l'autre, incapables à la fois de se séparer ou de se fondre.

<sup>1</sup> R. Godet, « The Contemporary Sciences and the Liberative Experiences of Yoga », dans *Forms and Techniques of Altruistic and Spiritual Growth*, ouvrage publié sous la direction de P. Sorokin, pp. 1-12. Consulter également l'étude expérimentale de T. Brosse, sur l'influence de l'esprit supra-sensible sur les activités du cœur, des organes respiratoires et sur les autres organes du corps, ch. XVI.

« Dans ce royaume de l'indétermination toutes les formules, tous les symboles familiers à notre expérience des choses se dissolvent. Les concepts d'énergie et de matière exigent une transformation si profonde qu'elles en perdent leur sens originel ; l'énergie se solidifie en matière, la matière se sublime en rayonnements. Les ondes liées à la propagation des quanta lumineux ne requièrent aucun substrat pour se propager dans l'espace-temps ; elles fluctuent dans un milieu qui n'est ni liquide, ni solide, ni gazeux. Seul un lien analogique les relie à l'image de la vague qui ondule à la surface de l'eau. Ce sont en réalité des vagues de probabilité, des vagues de conscience que notre pensée projette au loin : des variations curvilignes d'une fonction abstraite. À chaque point de la courbe correspond un coefficient de probabilité variable relativement à la présence de photons : la chance est la plus forte au sommet de la courbe, la plus faible dans sa partie inférieure.

« Dans cette perspective avancée de l'esprit scientifique, le jeu des phénomènes ne se saisit que sous la forme de termes complémentaires. Mais le règne de la dualité n'est ici qu'une apparence étant donné que les pôles combinés en couples se déterminent réciproquement et se résolvent mutuellement. Leur opposition relative correspond à l'appréhension d'une idée limitée par son propre dynamisme. La réalité est au-delà de la superposition d'attributs dualistes ; pour l'atteindre il faut rompre avec les formes d'appréhension temporelles et spatiales, laisser jouer une connaissance non temporelle présente en nous à notre insu, intervenant en vertu de sa liberté propre. Dans ce foyer non dimensionnel de conscience, toutes les apparences s'évanouissent.

« Cependant le physicien cherche à explorer un autre domaine. Ce qui l'intéresse c'est l'ordre naturel du monde qui l'entoure. L'esprit de recherche l'incite à pénétrer profondément dans le réseau complexe des phénomènes. Chaque pas lui ouvre de nouvelles perspectives, sa pensée, procédant par analyse, découpe et suscite une diversité infinie d'images mentales ; mais il est nécessairement pris dans les fils de la relativité. Même s'il réussit à grouper dans une synthèse, si compréhensive soit-elle, la multitude d'éléments que l'esprit d'analyse a libérés, il reste encore prisonnier de la forme. Tous ses efforts ne le porteront pas plus avant. Il nous faut bien savoir que ni l'esprit de synthèse, ni l'esprit d'analyse ne peuvent assurer la connaissance du réel. Cet objet ultime de la recherche exige une autre méthode d'accès irréductible aux dynamismes de la pensée discursive.

« Toutefois, les progrès de la science contemporaine, si limités qu'ils soient, nous enseignent au moins une leçon précieuse. Ils détruisent la barrière fictive que notre moi corporel avait indûment dressée entre le monde soi-disant objectif et la subjectivité. Si on les examine attentivement, toutes les données de nos sens, tout l'apport de notre esprit comportent indissolublement mêlés des éléments empruntés au monde extérieur comme à notre univers intérieur. Les choses telles qu'elles nous apparaissent sont des produits de nos modes d'appréhension et de notre activité. » Comme P. Rousseau le dit excellemment, l'objectivité s'évanouit. « Le monde atomique enlève toute raison d'être à notre vieille idée de l'objectivité... Un



atome n'est-il pas un objet non moins réel qu'une montre, puisqu'il peut être pesé (dans la « chambre de Wilson ») et puisque ce même instrument nous permet de le voir, c'est-à-dire le situer dans l'espace ? Pourtant lorsqu'on veut la serrer de plus près, cette prétendue réalité nous glisse entre les doigts, et disparaît. Vu à la lumière de la mécanique ondulatoire et du calcul des probabilités, l'électron se dissipe dans une nébuleuse métaphysique et vague <sup>1</sup>. »

« Arrivée au pied de l'échelle électronique, notre pensée abandonne toutes les habitudes que l'exercice des sens lui avait imposées ; à ce niveau, les apparences ne comptent plus. Des termes comme le concret, le plein, le vide, l'espace, le temps, les connexions causales – familiers, mais inexacts – ne sont plus applicables à la réalité. On persiste à les employer, mais c'est un abus de langage. En bref, le monde des apparences sensibles a été éliminé pour céder la place à un aspect de l'univers qui en diffère irréductiblement. »

« Alors que le physicien prive son champ de recherches de tant d'attributs, de tant de qualités, il ne s'aperçoit pas en général que c'est lui-même, à savoir ses propres modes d'appréhension qu'il est en train de dépouiller. Dans toute la mesure où l'objet de son étude perd ses caractéristiques objectives, l'observateur rejette son cadre préconçu pour tendre vers l'impersonnel. « L'appareil de calcul, dit Langevin, connaît mieux la physique que le physicien lui-même <sup>2</sup>. » Tandis que l'établissement d'une équation s'accomplit par le jeu de la pensée mathématique, l'opérateur n'est rien qu'une norme impersonnelle en processus d'expression. Tel est le champ de sa conscience, dominé par l'action d'un élément impersonnel. De ce caractère normatif procède toute la validité de la formule obtenue. »

« En prenant connaissance des aspects microphysiques qui caractérisent un champ intra-atomique, le chercheur éclaire la fonction correspondante de sa propre activité intérieure. Il pénètre en lui-même au moment même où il pénètre l'objet, jusqu'à un niveau spirituel plus profond où les structures de l'atome et du noyau deviennent concevables. À sa conscience se révèlent des articulations de pensée analogues aux configurations de la matière étudiée. Sur ce plan, les catégories de l'objet et du sujet sont plutôt liées dans un système de corrélations étroites qu'opposées les unes aux autres. Désormais la pensée active du théoricien-expérimentateur d'une part, et d'autre part l'objet de son étude, forment un tissu indissoluble dont la trame est comme projetée sur l'écran de la conscience et de son oeuvre. C'est alors soi-même ou plutôt ses fonctions mentales interpénétrées avec l'objet étudié que le chercheur découvre. Il assiste à sa propre initiation à un monde déconcertant d'où sont bannies les notions coutumières du temps, de l'espace, de la causalité, de l'identité, de l'individualité, de l'extériorité et de l'intériorité, de la simultanéité et de la succession de la matière et de l'énergie, de la masse et du corps. Il reconnaît la relativité de toutes les apparences variables et

<sup>1</sup> Pierre Rousseau, *La Conquête de la Science* (Paris, 1945), p. 27.

<sup>2</sup> Cité par M. G. Bachelard, *Le Nouvel Esprit Scientifique*, p. 54.

transitoires, selon le point de vue où on est placé, donc la complémentarité des antinomies dualistes. »

« Cette ascèse familière aux physiciens pourrait être profitablement utilisée pour la connaissance de nous-mêmes, car elle est immédiatement applicable à l'examen de notre être biologique.

« Si l'homme occidental se décide à pousser jusqu'au bout les conclusions philosophiques impliquées dans la science contemporaine, il tendra vers une perspective où l'antinomie qui oppose le monde objectif à la subjectivité sera dépassée. »

« Le temps, l'espace, la causalité, l'indétermination, et l'aspect dualiste que présentent les phénomènes qui l'entourent, comme ses propres dynamismes biologiques, lui apparaîtront comme des catégories dérivées de la réciprocité relativiste de son propre esprit et des choses. L'image de son corps, son système sensoriel, ses émotions et même son intelligence rejoindront le cosmos auquel, ils appartiennent. »

« Que restera-t-il de la personne humaine au terme de ce renversement épistémologique ? Une évidence singulière irréductible à toute formulation. Certes, une telle prise de conscience exempte de tout contenu, paraîtra quelque peu exsangue à tout sujet qui ne l'a pas éprouvée. En revanche, cette évidence compense – et au delà – la disparition des contours et des ombres, par l'extraordinaire intensité de l'illumination qu'elle comporte. De cette connaissance impossible à qualifier, rien ne peut être dit toutefois, car aucune formule ne permet d'en franchir le seuil. »

« Différent en cela, du chercheur occidental qui se tourne vers le monde extérieur, l'Hindou recherche la réalité en lui-même. Il est engagé dans cette voie depuis vingt-six siècles, ce qui lui donne une certaine avance sur nous. Ses pérégrinations lui ont enseigné depuis longtemps, que, d'un certain point de vue, les mots : extérieur, intérieur, sujet, objet, perdent leur signification, vérité que nous commençons à peine à découvrir en Occident. Pour le sage ou l'homme libéré vivant selon l'expression védantiste, le réel est l'axe permanent de notre être et non pas la perception due à nos sens ou le concept construit par l'intelligence ; c'est l'expérience intime de notre individualité ; il est révélé dans la transcendance de toute qualification. Toute dialectique serait vaine qui essaierait de donner un nom à l'inexprimable. »

« Ainsi, l'Hindou choisissant la voie la plus rapide et la plus directe, parvint aux possibilités extrêmes de l'espèce humaine, alors que l'observateur occidental se perdait dans les dédales de la cosmologie. Socrate, toutefois, plus perspicace en cela que ses prédécesseurs ou ses contemporains, abandonna les voies d'accès détournées et regarda en lui-même, ce en quoi il avait raison. »

« À notre époque, cependant, étant donné qu'un lien étroit est en train de se constituer entre la physique et la biologie, la voie d'accès à la cosmologie cessera peut-être d'être aussi interminable et aussi détournée qu'elle l'était par le passé. Il importe pourtant qu'une épistémologie avisée éclaire les pas du chercheur. »

Les citations suivantes, empruntées à des physiciens modernes, confirment les conclusions de Godel.

« La science naturelle du XIX<sup>e</sup> siècle envisageait l'homme comme le spectateur détaché d'un univers objectif. Elle tenait pour essentielle et fondamentale la polarité du spectateur et du spectacle. Au XX<sup>e</sup> siècle, les découvertes relatives à la nature des atomes ont rendu cette doctrine, insoutenable. Le point de départ d'une nouvelle philosophie de la nature est apparu avec l'équation d'incertitude de Heisenberg dont la signification profonde consiste dans une fusion entre le sujet et l'objet connu. Cette théorie se développa avec une rapidité, avec un succès étonnant. Elle conduisit à un formalisme mathématique qui, afin d'atteindre son objectif, à savoir l'établissement des lois descriptives, dut mettre en avant des probabilités plutôt que des événements uniques. Ces derniers n'étaient plus liés entre eux par une relation causale... Ainsi une autre distinction plus significative que l'opposition entre le spectateur et le spectacle a été introduit, à savoir celle entre la réalité physique et la réalité historique <sup>1</sup>... »

La frontière entre « l'intérieur » et « l'extérieur », entre l'objectif et le subjectif est devenue très relative et n'a plus un caractère tranché. Les deux éléments forment le monde de notre expérience et de notre projection ou extrapolation. S'il y a une différence saisissable entre le monde objectif et le subjectif, l'extérieur et l'intérieur, ce serait la suivante : le monde extérieur des objets est une projection de cette partie de notre expérience qui est relativement plus stable, moins variable, plus facile à partager avec les autres, alors que le monde intérieur et subjectif correspond à la projection de l'autre partie de l'expérience qui varie et fluctue davantage et se communique moins facilement. Mais même cette différence est entièrement relative, et se trouve sans cesse modifiée ; avec la mécanique quantique elle tend à être toujours davantage dépassée. Toute théorie scientifique est donc une projection de notre expérience dans laquelle les éléments objectifs et subjectifs sont fondus <sup>2</sup>. »

Même un chef de file des empiristes comme P. Bridgman semble avoir sérieusement retouché sa position quant au problème du sujet-objet.

« Les impressions sensorielles « nues et crues », n'existent pas en réalité et l'analyse traditionnelle de notre expérience consciente qui la décompose en

<sup>1</sup> H. Margenau, « Physical Versus Historical Reality », *article cité*.

<sup>2</sup> E. C. Kemble, « Reality, Measurement, and the State of the System Quantum Mechanics » *article cité*, pp. 273-279.

sensations pures et simples découpées comme des blocs destinés à la construction, en fournit une description nettement fautive. Nous possédons toujours des perceptions, mais elles sont si répandues que nous ne sommes souvent pas conscients de leur présence... Nous faisons entrer le monde dans le moule de nos perceptions... Nous percevons le monde selon les catégories du temps et de l'espace... Et nous ne pouvons pas nous empêcher de nous demander si ce mode de perception est vraiment satisfaisant. »

« Les concepts de bon sens comme le temps et l'espace se sont avérés inapplicables au monde microphysique des phénomènes quantiques ; dans le domaine des quanta, nous nous trouvons placés au-delà de toute perception directe et l'espace ou le temps que nous invoquons alors sont des constructions faites par nous... D'une masse de détails émerge ce fait saillant, que nous ne pouvons jamais échapper à nous-mêmes [ni par une profonde théorie philosophique, ni dans la vision du mystique, ni par la philosophie populaire du bon sens, ni par la théorie d'Einstein] où que nous allions (et quelle que soit la théorie que nous élaborions) nous nous retrouvons nous-mêmes <sup>1</sup>. »

Le point de vue de la physique d'aujourd'hui que nous font connaître les textes précédents est entièrement différent de ceux des empiristes-sensualistes et se rapproche dans une large mesure de celui des partisans de l'intuitionnisme. Les théories que nous critiquons sont vraiment, à cet égard, des interprétations périmées.

Rappelons enfin que la prévision, considérée comme un critère pragmatique essentiel de la validité scientifique d'une théorie, a été également rejetée après un examen équitable.

---

<sup>1</sup> P. W. Bridgman, « The Task before Us », *op. cit.*, pp. 104-106.

## CHAPITRE XIII

# L'IMPASSE DES CONNAISSANCES FONDÉES SUR DES BAVARDAGES ORGANISÉS

### 1. Le pseudo-objectivisme de la psychologie et de la sociologie contemporaines

[Retour à la table des matières](#)

Imbus d'un sentiment de supériorité, voisin du narcissisme, à l'égard des vieux « philosophes de cabinet » qui s'adonnaient à la psychologie et à la sociologie, nombre de spécialistes modernes de ces disciplines s'enorgueillissent, entre autres vertus, de faire accéder leur étude au niveau de la recherche scientifique, objective, quantitative et expérimentale. Nous avons montré plus haut, la vanité de la plupart de ces prétentions. En réalité, au lieu de favoriser l'examen objectif des phénomènes psychosociaux fondamentaux échappant à la subjectivité, ils se sont complu dans une impasse qui n'aboutissait qu'à des mirages fallacieux, à des constatations éphémères et banales, à des classements arbitraires, à des ombres fluctuantes. Il y a longtemps que la sociologie et la psychologie n'avaient négligé à ce point l'étude objective des faits psycho-sociaux fondamentaux pour se préoccuper surtout d'un examen minutieux de banalités et particulièrement de celles qui prennent la forme, de souhaits ou de vœux.

Sur quel genre de phénomènes ont porté les prétendues recherches de la sociologie et la psychologie récentes ? Surtout sur des réactions et des déclarations verbales. Comment celles-ci sont-elles obtenues ? Par des *interviews* et des *questionnaires*. Que demandaient les enquêteurs dans leurs interviews, questionnaires ou enregistrements ? a) Ils interrogeaient les individus surtout sur leurs vœux, leurs désirs, leurs préférences, leurs goûts, leurs estimations et autres rêveries dominées par des souhaits personnels ; b) Ils s'attachaient à ce que les sujets examinés eussent préféré faire dans des conditions imaginaires ou hypothétiques diverses, *a, b, c, d,...* par exemple, que ferait l'intéressé s'il voyait son « copain » tricher dans un examen ? c) Ils s'enquéraient également selon les « techniques projectives » des rêves, des associations verbales, des interprétations

de taches d'encre, des accidents « traumatiques » et particulièrement de toutes les expériences sexuelles vraisemblables ou invraisemblables des sujets interrogés ; d) Ou bien ils faisaient répondre ceux-ci à une longue liste de questions qui révélaient soi-disant leur intelligence, leur tempérament, leurs attitudes, leurs aptitudes, et toutes sortes d'autres caractéristiques mentales de leur volonté, de leur intelligence, de leur émotivité ; e) Ou alors, ils demandaient – il s'agit des tests socio-métriques – avec qui l'intéressé aurait préféré, sur un plan hypothétique, travailler, se distraire, prendre ses repas, vivre dans une même pièce, voire partager le même lit ; f) Ou alors ils leur était demandé comment ils s'exprimeraient et comment ils agiraient en effectuant un certain rôle, défini en fonction d'une situation hypothétique, et par rapport à des partenaires imaginaires ; g) Ou encore on insistait pour que les intéressés répondent à des centaines de questions à propos de milliers de faits, d'hypothèses, d'impressions éphémères, et autres sujets également irréels dont fréquemment ils ne savaient rien ; h) Ou enfin les « enquêtés » étaient enfermés dans une petite pièce et invités à parler d'un sujet quelconque que l'observateur imposait à un aréopage destiné à résoudre des problèmes ou aux membres d'un groupe constitué en vue de l'étude de la « dynamique du groupe », ou encore à des militaires ou à des élèves désignés par les autorités dont ils dépendaient pour souffrir les tortures des questions et des interviews pratiquées par des examinateurs aussi infatigables que des bourreaux.

En bref, la majeure partie des recherches récentes porte sur des réactions verbales recueillies au moyen d'opérations adaptées à ces réactions en captant essentiellement des déclarations subjectives, hypothétiques, « syndromatiques » où les vœux et souhaits de l'individu apparaissaient constamment sans que jamais l'exactitude, la sincérité ou la confirmation par les faits de ces déclarations fussent recherchées. Ce genre de bavardages constitue les matériaux à partir desquels ont été fabriquées la plupart des théories psycho-sociales récentes et des « conclusions des recherches », en soumettant ces matériaux d'une manière mécanique à des appareils de calcul et à des procédés statistiques routiniers. Comme nous l'avons indiqué dans les chapitres précédents, ces opérations comportent constamment des décisions absolument arbitraires (classement, notations, répartitions, etc.) qui interviennent sans cesse pendant que ces matériaux qui constituent les connaissances par « ouï-dire » sont intégrés dans la chaîne d'assemblage. De tout cela, il résulte une fabrication en série de produits essentiellement subjectifs qui sont alors jetés en grandes quantités sur le marché des idées humaines.

Il suffit de prendre au hasard une douzaine de volumes récents de sociologie ou de psychologie, ou une douzaine de cahiers récents des principales revues sociologiques ou psychologiques, pour se rendre compte de l'exactitude, en gros, du tableau que nous venons de tracer. Certes, il y a des exceptions à ce type de recherche, mais elles n'infirment pas la règle. Celle-ci est au contraire confirmée par le succès qu'obtiennent des livres dont la vertu essentielle est de contenir un nombre immense de réponses orales à une masse de questions posées à une collection considérable de sujets. Que ces volumes regorgent de réponses

obligatoires imposées aux militaires, de déclarations plus ou moins piquantes d'exhibitionnistes ou de prostituées sincères, cela est de peu d'importance. Ce qui est significatif, c'est qu'un ouvrage, pour être considéré comme une « contribution marquante à la sociologie ou à la psychologie scientifiques » se doit d'être rempli d'une quantité de tableaux et de schémas incorporant des matériaux de ce genre.

Nous avons montré dans les chapitres précédents combien ces réactions verbales instantanées étaient douteuses, banales, éphémères, variables. Au mieux, elles décrivent des situations existant au moment où est formulée la réponse. Fréquemment ces réactions verbales offrent des résultats fallacieux et arbitraires. Aucun esprit scientifique ne peut accepter ces déclarations verbales comme représentant autre chose que les sujets dont elles émanent, ni y voir l'expression d'opinions constantes même chez ceux-ci. Nous savons tous combien des opinions et surtout des opinions hypothétiques varient rapidement. Et pour ce qui est des « enquêtés » eux-mêmes, le tableau fourni ne décrit que leur opinion au moment de l'interview. Nous avons également mis en lumière le fait que quasiment aucun test portant sur des réactions verbales, – tests d'intelligence, de tempérament, projectifs, sociométriques, psycho-dramatiques et ainsi de suite – ne porte véritablement sur la matière qu'on prétend étudier. Les données des tests consistant en des réactions verbales sont également incertaines et de peu de valeur du point de vue des connaissances exactes.

Les usines où sont fabriqués de tels produits constituent la branche d'industrie la plus importante dans la recherche sociologique et psychologique. Leurs articles sont manufacturés en grande série, et sortent en chaîne, aussi automatiquement que des automobiles. Il s'ensuit que les revues, les ouvrages et les monographies dits scientifiques sont pleins de ce genre de résultats. Il en a paru tellement que nul, sauf peut-être, le « robot électronique qui enregistre, classe et ordonne toutes choses », ne peut se souvenir de cette masse innombrable de faits et les utiliser. Les savants, étant des hommes, ne peuvent en venir à bout, car la mémoire est limitée et la vie est courte, sans même se poser la question de savoir si tout ceci vaut la peine d'être retenu. Beaucoup d'hommes de science véritables refusent de gaspiller leur temps et leur énergie à emmagasiner ces tonnes de recherches de plus en plus monotones. De quelle valeur scientifique peut-il être de savoir que 87,68 % des soldats de la section A du régiment B de l'armée C interrogés le 7 février 1942, à 14 heures, répondirent qu'au front ils ne dormaient pas suffisamment et qu'ils étaient mal lavés ; ou que les prostituées de l'établissement X ont en moyenne 11,6 clients par vingt-quatre heures pendant l'été et 9,4 pendant l'hiver ; ou que 96,78 % des épouses qui appartenaient à la promotion de 1928 de telle Université, répondirent qu'elles étaient satisfaites de leurs époux en tant qu'amants, encore que 47,23 % de ces épouses voulussent être des « femmes fatales et perdues ». Ces prétendues découvertes ne font qu'encombrer nos esprits de bric-à-brac. Et la classification selon des méthodes d'indexation compliquées n'y ajoute rien. L'homme de science peut à bon droit reprendre l'affirmation de Hobbes, à savoir : « Si j'avais lu ces textes autant que les autres hommes, j'aurais

connu aussi peu de choses qu'eux. » En effet, l'intérêt porté à ces recherches compliquées et coûteuses laisse peu de loisir aux spécialistes pour l'étude de phénomènes socio-culturels plus importants ou pour se familiariser avec les connaissances valables accumulées par des centaines de penseurs éminents. Avec notre recherche « industrialisée », les praticiens ont à peine assez de temps pour envisager sérieusement les problèmes étudiés par eux, et encore moins pour cultiver l'intuition, la pensée personnelle ou pour développer harmonieusement leur esprit. Nous produisons ainsi avec cette recherche industrialisée et mécanisée une armée de manœuvres de la recherche qui, selon l'expression de Lao-Tse, « ne sont jamais des sages, pour autant que les sages soient jamais des chercheurs ». Comment s'étonnerait-on alors que toute cette phalange d'enquêteurs n'ait pas enrichi les connaissances humaines en découvrant de nouvelles vérités.

Tel est, en bref, un des aspects essentiels de la sociologie et de la psychologie contemporaines. Que cela nous plaise ou non, ces deux disciplines sont engagées dans une impasse, elles sont aux prises avec des bavardages banals et évanescents, le genre de racontars que nos tribunaux n'accepteraient pas en guise de témoignages, et cela à juste titre. À l'heure actuelle, nous possédons une telle surabondance de ces matériaux que nous ne savons qu'en faire ; si cette industrie se développe, nos sciences humaines s'enfonceront encore davantage dans cette impasse, qui ne peut être que stérile, étant celle de la pseudo-science. Le seul moyen d'en sortir serait de substituer à ces techniques une sociologie et une psychologie intégrales, fondées sur la méthode de la saisie totale et utilisant simultanément les modes de connaissances intuitif, logico-mathématique et empirique. Si ardue que soit cette voie royale, menant à la vérité et à la connaissance authentiquement scientifique, il n'y a point d'autre route qui permette d'atteindre à une renaissance de ces disciplines.

## **2 Tendances négatives**

[Retour à la table des matières](#)

Le souci des détails insignifiants, l'absence de toute intuition profonde, de toute pensée pénétrante, allant de pair avec la mentalité négatrice propre à la culture sensualiste, aujourd'hui en pleine désagrégation, toutes ces tendances expliquent la prédominance des interprétations négatives de l'homme et des phénomènes sociaux et culturels dans la sociologie et la psychologie contemporaines. Le mépris de l'intuition et de toute pensée approfondie et consistante entraîne chez la plupart l'incapacité de distinguer ce qui est réalité et ce qui est seulement apparence dans l'énorme masse de données, rassemblées en vue de l'analyse, de démêler ce qui est important et ce qui est insignifiant, quels sont les variables et les facteurs essentiels et quels sont ceux qui sont secondaires ou même illusoire.

Ce manque de discernement chez ceux qui pratiquent les sciences psychosociales est l'effet de la culture sensualiste en pleine désagrégation, comme nous



venons de l'indiquer. Dans mon ouvrage *Social and Cultural Dynamics*, j'avais de nombreux faits qui tendent à prouver que le suprasystème sensualiste dominant la culture, occidentale est entré dans cette phase de désintégration. M'inspirant de cette idée, je me suis risqué, dans les années 1920, à prédire des guerres acharnées, des révolutions, une anarchie grandissante, la débâcle complète de toutes les anciennes valeurs religieuses, morales, esthétiques, politiques et autres, assortie de l'avènement de la force brutale, appuyée par la ruse et qui deviendrait ainsi l'arbitre suprême dans les rapports entre individus et groupes ; une débauche de destructions, de bestialités et d'inhumanités ; une dissolution plus complète encore de la famille et du mariage ; la vulgarisation et la désintégration de la littérature, de la musique, de la peinture, de la sculpture qui avaient produit une magnifique floraison sous l'égide, du sensualisme ascendant ; le caractère de plus en plus destructeur des découvertes et des inventions scientifiques ; la mécanisation toujours plus poussée de la recherche scientifique, et ainsi de suite. Je prédisais également un accroissement des tendances négatives. À son stade désintégré, la mentalité sensualiste devient de plus en plus pathologique, négatrice et malpropre. Elle tend à rendre mortels les immortels, laid ce qui était beau, elle identifie le génie à la folie, le saint au superstitieux déséquilibré, le vrai chef-d'oeuvre au best-seller. Dans une telle culture la quantité remplace la qualité, et la technique l'effort de création ; toutes les valeurs sont entraînées par le flot nauséabond des égouts <sup>1</sup>.

La science, et particulièrement les sciences psycho-sociales de cette culture décadente ne sauraient échapper aux stigmates de la négation totale. La plupart des faiblesses de la psychologie et de la sociologie contemporaines, dont nous avons fait état précédemment, viennent de la décomposition de cette culture sensualiste dont elles sont des fruits. Respirant cette atmosphère de pure négation, elles aussi sont devenues négatrices dans leurs interprétations de l'homme et de l'univers socio-culturel.

Vivant dans l'ambiance de cette culture sensualiste <sup>2</sup>, nous sommes portés à croire, en particulier, à l'importance de la lutte pour l'existence, des conflits des intérêts égoïstes, des rivalités personnelles, de la haine, des tendances combatives, des désirs de meurtre et de destruction, des instincts sexuels dominants, de la prépondérance décisive des facteurs économiques, de la contrainte, et des forces purement négatives. En revanche nous sommes portés au scepticisme à l'égard du pouvoir créateur de l'amour, du désintéressement, du sacrifice gratuit, de l'aide mutuelle, de l'appel au devoir, et des autres tendances positives. Les théories en vogue de l'évolution et du progrès, des forces dynamiques de l'histoire, des facteurs dominants du comportement humain, du « comment » et du « pourquoi » des processus sociaux, sont unanimes à placer l'accent sur tous les facteurs négatifs que nous citons. Elles les considèrent comme les déterminantes essentielles des événements historiques et des destins individuels. Le marxisme et l'interprétation

<sup>1</sup> Pour les preuves à l'appui, voir notre ouvrage, *Dynamics*, les quatre volumes.

<sup>2</sup> P. Sorokin, *The Ways and Power of Love*, pp. 47-48.

économique de l'histoire ; le freudisme et l'explication du comportement humain par la libido et par les instincts de destruction ; les théories darwiniennes en biologie considérant la lutte pour l'existence comme le facteur principal de l'évolution ; même cette devise, qui prévaut dans les chambres de commerce, à savoir que « les rivalités et la concurrence ont fait l'Amérique grande comme elle l'est », toutes ces théories et d'autres semblables dominant aujourd'hui la sociologie, les sciences économiques, la psychologie, la psychiatrie, la biologie, l'anthropologie, la philosophie de l'histoire, les sciences politiques et les autres disciplines dites sciences humaines. Ces idéologies exercent une grande influence sur la mentalité sensualiste décadente, et sont acceptées avec enthousiasme par l'homme qui se fie seulement à ses sens, et qui les considère comme « le dernier mot de la science moderne ».

En même temps, plus la mentalité sensualiste se désintègre et plus elle nie le pouvoir de l'amour, du sacrifice, de l'amitié, de l'entraide, du sentiment du devoir, de la recherche désintéressée de la vérité, de la vertu et de la beauté. Tous ces concepts sont considérés comme des épiphénomènes plus ou moins illusoire. On les appelle systématisations, illusions, produits dérivés, idéologies à l'eau de rose, opium du peuple, écrans de fumée, logomachies idéalistes, inventions antiscientifiques, etc. Nous avons un préjugé défavorable contre toutes les théories qui tendent à prouver le pouvoir de l'amour et des autres forces positives dans la détermination du comportement et de la personne humaine, dans la détermination de l'évolution non seulement biologique, mais sociale, intellectuelle et morale, dans l'orientation des événements historiques et l'organisation des institutions sociales et culturelles.

Cependant admettre la puissance des forces négatives et se méfier de l'influence des énergies positives n'a rien à voir avec la validité scientifique de l'une ou l'autre théorie. Cette attitude résulte essentiellement d'un sentiment d'affinité avec des théories purement critiques et de l'absence d'affinité avec des théories positives et idéalistes – situation due à la culture sensualiste en décadence, faite essentiellement de négations. Les théories négatrices sont en effet « la chair, le sang et la moelle » de ce monde sensualiste qui a perdu son allant. Personne n'échappe à cette contagion, pas même les savants ou les professeurs. Les faits qu'ils mettent en avant paraissent probants, leur logique semble persuasive et les preuves qu'ils paraissent apporter, irréfutables : d'où le succès de ces théories dans l'univers socio-culturel sensualiste.

En raison du manque d'affinité qu'on éprouve à leur endroit, les théories idéalistes et positives sont vouées au rôle de parias dans notre culture sensualiste décadente ; elles sont prédestinées à l'impopularité et à l'échec ; elles paraissent peu convaincantes, peu scientifiques, entachées de préjugés et de superstitions, à l'homme et à la société relevant de la mentalité sensualiste.

Les considérations précédentes ne signifient pas que certaines des théories négatives soient entièrement dans l'erreur : elles peuvent contenir des parcelles de vérité. Mais ces parcelles sont bien plus limitées que ne le pense la majorité des savants d'aujourd'hui et même pour être acceptables comme vérité, ces parcelles devraient être soigneusement épurées. S'il doit y avoir un renouveau créateur des sciences psycho-sociales, l'une des premières tâches sera de les dépouiller de leurs croyances négatrices, souvent fallacieuses. Cette purge serait nécessaire aussi, pour anoblir au point de vue esthétique et moral l'homme et sa vie sociale et culturelle. Que cela nous plaise ou non, les aspects les plus fallacieux des théories négatrices ont apporté une contribution tangible à la dégradation de l'homme et de toutes les valeurs acquises, depuis la valeur suprême, appelée Dieu (ou désignée par quelque autre nom), jusqu'à ces valeurs que sont la vérité, l'amour, la beauté, le génie créateur, la sainteté, et finalement le devoir, que ce soit celui du père, de la mère, de la famille, l'esprit de sacrifice et la rectitude dans les rapports avec son prochain. Les idéologies négatrices ont ridiculisé, dégradé et souillé ces valeurs, en contribuant aux luttes acharnées, à la bestialité, à la cruauté, à la destruction, et à la misère qui caractérisent notre époque.

Et cette tragédie peut être dans une certaine mesure attribuée à la science purement destructive produite par la culture sensualiste moribonde, dont les disciplines psycho-sociales purement négatrices sont une des manifestations ; ces dernières, au nom de la science, ont étendu leur contagion à nos dirigeants, que ce soient les intellectuels, les hommes de gouvernement ou les hommes d'affaires, de même qu'aux masses populaires en les saturant de notions négatives, de dogmes nihilistes, d'opinions cyniques, et d'idéologies stérilisantes. Ces orientations ont miné les valeurs acquises et ont fourni des justifications faciles pour n'importe quel comportement. Directement et indirectement les idéologies négatrices ont poussé à la désorganisation intellectuelle, morale et sociale de l'humanité et ont favorisé la situation tragique que nous connaissons.

Celle-ci tend à son tour à menacer l'existence même de l'homme et la poursuite de sa mission créatrice, y compris de son activité scientifique. Une épuration radicale des disciplines psychosociales est donc devenue une nécessité urgente en vue de la survie et du développement de ces disciplines elles-mêmes. Si ce défi lancé par le destin est repoussé par la science en général et par les sciences psycho-sociales en particulier, celles-ci par leur indifférence signeront leur arrêt de mort. *Volentem fata ducunt, nolentem trahunt.*

### **3. L'échéance**

[Retour à la table des matières](#)

Peut-être la considération qui confirme le plus les vices profonds que nous avons découverts dans la sociologie et la psychologie contemporaines, tient-elle à leur relative stérilité. Encore que des centaines de milliers de chercheurs aient

travaillé dans le domaine psycho-social pendant plus d'un quart de siècle, et aient dépensé ainsi une somme d'énergies qu'il est difficile d'évaluer, encore que des millions de dollars aient été dépensés, que des milliers de cours et d'exercices aient été organisés dans les universités, encore que la recherche ait été développée selon des méthodes industrielles, les résultats tangibles de tous ces efforts demeurent médiocres et décevants.

Passons-les rapidement en revue. La recherche organisée sur une grande échelle durant ces trente dernières années, a-t-elle produit un cadre de références nouveau en vue de l'étude des phénomènes sociaux et psychologiques ? On peut difficilement le soutenir. Quelques théories significatives ont été formulées<sup>1</sup> mais surtout dans les domaines de « la philosophie de l'histoire » ou de « la philosophie de la culture » ou de « la philosophie sociale » et, il faut le dire, par des hommes qui n'étaient ni des sociologues ni des psychologues et c'est pourquoi nous ne nous attarderons pas ici à leurs travaux. Quant aux théories élaborées par les sociologues et les psychologues férus d'une « science naturelle », aucune de celles-ci ne saurait être considérée comme une nouveauté vraiment importante. Si tant de sociologues et de psychologues n'ont pas réussi à proposer de théories générales cohérentes, cela tient au fait qu'ils considèrent que toute théorie de ce genre relève du « philosophe de cabinet » ou de la « spéculation métaphysique ». Au lieu de mettre au point une théorie générale, ils préféreraient s'occuper de la recherche de faits, de l'organisation d' « interviews », de questionnaires, d'enquêtes sur le terrain et ensuite de calculs et de chiffrages. Évidemment, une telle position antithéorique constitue en elle-même une théorie, mais ceci est un fait que nos adversaires de la théorie ne s'en sont pas rendu compte et par conséquent n'ont pas essayé d'élaborer une « théorie anti-théorique » cohérente.

Les sociologues et psychologues férus de « science naturelle » n'ont pas élaboré de cadre de références conceptuel original ou significatif, parce qu'ils se bornaient à imiter et à s'annexer des théories empruntées à la physique et qu'ils comprenaient à peine. Or, même une imitation légitime demeure une imitation plutôt qu'une création originale ; quant à l'imitation incompétente qui n'est que déformation du modèle, elle ne saurait certes pas être neuve ni même habile en tant qu'imitation. Au lieu d'élaborer une théorie sociologique nouvelle, de nombreux sociologues d'aujourd'hui se sont bornés à utiliser et à appliquer les théories de prédécesseurs comme Karl Marx, Sigmund Freud, Max Weber, E. Durkheim, F. Tönnies, G. Tarde, L. Von Wiese, G. Simmel, W. Stern, E. Spranger, W. Wundt, I. Pavlov, W. G. Sumner, L. Ward, G. H. Cooley, E. A. Ross, V. Pareto, W. I. Thomas, F. Znaniecki, F. Giddings, R. Park, O. Spengler, C. G. Jung et ainsi de suite. Dans certains cas, ils ont utilisé ces théories dans leur forme originelle, et dans d'autres cas, sous une forme atténuée, mais de toute façon ils ne peuvent guère prétendre à aucune originalité en matière de théorie.

<sup>1</sup> La plupart de ces théories sont analysées, dans P. Sorokin, *Social Philosophies of an Age of Crisis* (Boston, 1950).

D'autres sociologues et psychologues contemporains ont préféré procéder à un croisement éclectique de ces théories – sans prétendre eux-mêmes au rôle de théoriciens – et dans leurs articles et leurs ouvrages, ils se sont référés tantôt à une théorie, tantôt à une autre suivant les problèmes qu'ils cherchaient à élucider. Ni les uns ni les autres n'ont inauguré un nouveau cadre conceptuel pour leurs disciplines.

Finalement, il existe, quelques sociologues et psychologues qui furent suffisamment ambitieux pour échafauder leur propre « système analytique » pour appuyer une nouvelle théorie générale de l'action ou de l'interaction sociale, ou encore du système culturel ou social qui pût servir de fondement, en tant que cadre de références et de guide pour un nombre de recherches spécialisées. Ces théoriciens ambitieux rêvaient sans doute qu'ils étaient les Newton de la sociologie et les Galilée de la psychologie, car ils ont tout mis en œuvre pour formuler une nouvelle version sociologique des *principia* ou des « *prolegomenes* » qui puisse servir de base à la recherche dans leur domaine comme le furent pendant deux siècles les *principia* de Newton.

Mais, en dépit de leurs bonnes intentions, nos nouveaux Newton et Galilée ont échoué lamentablement. Ils n'ont enfanté que des œuvres mort-nées. Leurs élucubrations sont caractérisées par le manque de logique claire, de pensée pénétrante, d'intuition profonde, et d'idées originales ; on peut même constater qu'ils n'ont pas su utiliser des matériaux empiriques significatifs pour ranimer la monotonie de leurs écrits. Mais leurs prétendues « sommes » sont caractérisées au contraire par l'abondance des platitudes redondantes, par la pléthore de termes nouveaux qui remplacent inutilement une terminologie acquise et plus appropriée. On est frappé par l'éclectisme, le vague et le manque de logique dans ces théories prétentieuses. Au lieu de développer un système cohérent, ils empruntent des éléments hétéroclites à A. Comte, H. Spencer, M. Weber, F. Tönnies, E. Durkheim, V. Pareto, S. Freud et à beaucoup d'autres. D'une part, leurs emprunts ne sont point unifiés d'une façon systématique, et d'autre part, le plus souvent, les sources ne sont pas citées. Au lieu d'édifier un nouveau palais resplendissant, nos théoriciens-sociologues n'ont bâti qu'une cabane préfabriquée sans commodité. De plus, si l'on devait enlever à celle-ci toutes les parties qui ont été prises ailleurs, il ne resterait sans doute que des décombres, faits de platitudes et qui ne sont bons qu'à être mis au rebut.

Ledit éclectisme s'accompagne, chez nos « théoriciens analystes », d'un grand vague de la pensée et de la logique, malgré tous les efforts qu'ils déploient pour définir, analyser, classer et élaborer leurs idées « selon, une méthode rigoureusement scientifique ». En général ils commencent par définir non sans solennité le problème X. Ils en offrent une « première approximation » en se référant aux inconnues A, B, C... Au lieu d'une inconnue X, la définition en introduit plusieurs, A, B, C... Ce qui exige ensuite la définition de A, B, C à titre de « deuxième approximation ». En définissant A, B, C « la définition

opérationnelle » de l'inconnue X par plusieurs inconnues A, B, C... est répétée en tant que « troisième approximation ». Désormais A est défini grâce aux inconnues *a, b, c* ; B par *d, e, f* ; C par *g, h, i* ; puis chacune de ces nouvelles inconnues : *a, b, c, d, e, f, g, h, i* est soumise à une décomposition semblable en variables inconnues, le nombre de celles-ci croissant suivant une progression géométrique. Plus ils tentent une définition rigoureuse de X, plus grand devient le besoin d'une « définition des définitions », ou de la « définition de la définition des définitions », et ainsi de suite à l'infini. Tous ces efforts laissent évidemment le problème toujours sans définition. Mais, à la suite de ce déploiement de logique, le lecteur est égaré sur un grand nombre de pistes et de routes divergentes, au point qu'il se perd dans un labyrinthe de plus en plus mystérieux. Épuisé par cette infructueuse recherche, il revient à son point de départ les mains vides, et trouve l'inconnue X encore plus mal définie qu'au début de son trajet. Fréquemment aussi, nos amateurs de définitions prennent le raccourci que l'on pourrait qualifier de *obscurum per obscurias* en se référant, pour définir un problème difficile, à un problème plus difficile encore. Dans d'autres cas aussi, ils ne cherchent même pas à éclairer leurs mystérieuses propositions initiales, le lecteur étant censé les élucider pour son propre compte.

Dans les doctrines éclectiques qu'on nous propose, les divers principes fondamentaux sont-ils accordés entre eux et constituent-ils des cadres conceptuels unifiés de la sociologie et de la psychologie ? Nous devons affirmer le contraire. En fait, des principes opposés y sont agglutinés sans qu'il soit tenu compte de leurs diversités foncières et de leur parfaite irréductibilité. Ainsi, les principes du réalisme et du nominalisme, de l'universalisme et de l'individualisme sociologiques ; les théories sensualistes, rationalistes et intuitionnistes de la connaissance, les doctrines du matérialisme et de l'idéalisme, les présupposés des transformations immanentes et transcendantes, de la causalité macrophysique à l'ancienne mode, et du calcul des probabilités, le rationalisme de Max Weber et sa thèse du rôle prépondérant de la religion, la théorie freudienne de la libido et sa position négative envers la religion, la « sociologie fondée sur la compréhension » et la « physique sociale », « l'expectation » comme base des conduites normales et les critères normatifs des conduites légales, la réification nominaliste de « l'acteur et du rôle » considérés comme le pivot central d'un système social artificiel et la conception réaliste « de l'acteur et du rôle » comme n'étant qu'un des multiples rouages secondaires d'un système social organisé ; toutes ces doctrines, tous ces principes essentiellement irréductibles, apparaissent au hasard dans ces pots-pourris que sont les doctrines éclectiques d'aujourd'hui. De fait, si la plupart des manuels courants de sociologie et de psychologie peuvent être caractérisés comme des assemblages de données hétéroclites rapprochées entre elles seulement par leur présence dans le même volume, on peut dire que les doctrines mentionnées sont de plus marquées par la lourdeur de la forme, les néologismes, les définitions qui n'en sont pas, les divisions sans objet et par-dessus tout l'éclectisme, omniprésent. Mais inutile d'insister sur le fait qu'en dépit de ce ciment factice ces prétendus systèmes

ne sont que des amalgames de principes irréconciliables et de concepts empruntés aux ouvrages des théoriciens de jadis et de naguère.

En bref, au point de vue épistémologique comme au point de vue logique, les doctrines critiquées sont des amalgames ou des collections mal réussies. Elles n'accroissent pas notre compréhension des phénomènes psycho-sociaux et ne formulent pas d'intuitions pénétrantes concernant les mystères de l'univers psychosocial et de la personnalité humaine ; on ne saurait dire non plus qu'elles nous fournissent un ensemble de principes nous permettant de bâtir un édifice de nos connaissances en matière psychosociale ; nul ne saurait prétendre non plus qu'elles soient bien présentées et développées.

Mais que dira-t-on des monographies spécialisées traitant d'aspects particuliers de phénomènes sociaux et psychologiques ? N'a-t-on point publié de monographies intéressantes et celles-ci n'ont-elles pas avancé des interprétations théoriques à propos des matières limitées dont elles traitaient ? Il est hors de doute qu'ont été publiées un certain nombre, de monographies d'une certaine valeur ; mais elles ne relèvent pas du genre de travaux qui fournit des jalons marquants dans l'histoire de la sociologie et de la psychologie. Pareillement ces études n'exercent point d'influence durable sur les recherches ultérieures dans le même domaine. Parfois elles lancent une mode, mais après quelques mois ou quelques années elles tombent dans un oubli justifié.

On a publié également au cours de la période envisagée un certain nombre d'ouvrages dont les tirages ont été particulièrement élevés. Tous ces livres ont été acclamés et pas seulement dans les annonces publicitaires des éditeurs mais par maint sociologue, par maint psychologue, comme étant « une des plus importantes contributions de tous les temps à leur discipline ». Au vrai, les louanges excessives, prodiguées à tout ce qui est sensationnel et en particulier aux livres relevant de sciences sociales lorsque ceux-ci atteignent de gros tirages, constituent l'une des caractéristiques de la civilisation sensualiste à l'âge de son déclin. Nous pouvons nous tromper fréquemment et de plus par mégarde tromper le public par des erreurs de jugement de ce genre. Toutefois, comme le président Lincoln l'a fait remarquer justement, on ne saurait tromper tout un peuple en toute circonstance et comme Hegel l'a non moins exactement affirmé : *Die Weltgeschichte ist das Weltgericht*. Le processus historique poursuit une sélection constante et sans merci de toutes les œuvres créées par l'homme et ses verdicts sont équitables. Le livre à succès se vend à notre époque pendant dix mois environ ; il se survit pendant quelques années, mais, une fois cette période révolue, il sombre dans l'oubli. Il est bien vrai de dire que « *Die Weltgeschichte ist das Weltgericht* ». Les ouvrages de sociologie même les plus prisés lors de leur publication n'échappent pas à ce sort. Et nos « grands chefs-d'œuvre de tous les temps » sont vite oubliés ; il y en a d'autres qui s'attardent quelque peu parmi nous avant de s'engouffrer dans le néant. Pas une, sans doute, de ces récentes contributions à notre science qui ait quelque chance de survivre pendant dix ou vingt ans.

Pour résumer, notre époque a produit un certain nombre d'études documentées et qui, sur une échelle bien limitée, constituent des apports appréciables. Mais ce sont des contributions laborieuses qui ne dépassent pas la moyenne. Aucune n'est marquée du sceau du génie ou ne porte l'empreinte d'un grand créateur. Cette stérilité relative est le mal qui a frappé la sociologie et la psychologie contemporaines en raison des voies erronées où elles se sont engagées. Bien que cette période n'ait été fertile ni en théories générales, ni en théories spécialisées, peut-on accorder cependant qu'elle a fourni d'importantes contributions à la méthode et aux techniques des recherches psycho-sociales ? A-t-elle amené à la découverte d'uniformités empiriques importantes dans notre domaine ? Avant de terminer cette conclusion, examinons les résultats obtenus.

Si nous demandons quelles sont les nouvelles uniformités importantes qui ont été découvertes par les recherches psychosociales empiriques au cours de la période envisagée, il faudra bien répondre qu'il n'y en a guère. Assurément une légion d'uniformités et de corrélations ont été formulées et leurs coefficients calculés. Mais nous avons montré plus haut que ces prétendus coefficients de corrélation entre variables diverses sont dispersés et souvent contradictoires et qu'on ne saurait s'y fier. Les uniformités qu'on a prétendu dégager sont donc bien sujettes à controverse. Nous avons également constaté que toutes les prétendues uniformités nouvelles de quelque importance avaient déjà été trouvées avant notre époque. Parfois la prétention des chercheurs à avoir découvert de nouvelles uniformités est tout simplement ridicule. On appliquerait cette épithète à des découvertes comme les suivantes : que le poids moyen des personnes appartenant aux classes fortunées est supérieur à celui des membres des classes déshéritées ; que l'absence de foyer et la désorganisation de la famille entraînent plus de délinquance juvénile que les foyers heureux et les familles unies ; qu'une décision prise par un groupe modifie plus efficacement la conduite de ses membres que l'audition d'une conférence ; que la participation active des ouvriers à l'administration d'une entreprise et particulièrement à la répartition des tâches dans une usine tend à diminuer les tensions entre patrons et ouvriers, et ainsi de suite. Nous avons invoqué plusieurs de ces uniformités prétendument nouvelles dans les chapitres précédents. D'autre part, certaines autres uniformités s'avèrent extrêmement incertaines ou erronées sous la forme absolue où elles ont été formulées. Ainsi, par exemple, l'uniformité qui consisterait dans le fait que les tensions sont plus prononcées dans des groupes « autocratiques » que dans des groupes « démocratiques » (cf. Kurt Lewin et ses collaborateurs) demeure douteuse, du moins lorsqu'on veut l'ériger en loi universelle. Certains groupes démocratiques impliquent plus d'antagonismes intérieurs que certains groupes autocratiques. Comme dans le cas de nombreuses autres uniformités soi-disant inédites, ce parallélisme a été déjà découvert et formulé d'une façon précise par des « philosophes de cabinet » comme Platon et Aristote ou par des historiens comme Thucydide et Polybe. Ceux-ci font apparaître clairement les conditions particulières dans lesquelles les groupes démocratiques fonctionnent



harmonieusement et au contraire celles où ils deviennent une maison divisée contre elle-même « où il n'y a qu'incohérence et que désordre <sup>1</sup> ».

On en dirait autant des autres uniformités qui auraient été découvertes au cours de la même période ; les penseurs d'autrefois n'étaient pas sans les connaître. Quelques observations de détail sont inédites, mais précisément la part de nouveauté est incertaine surtout lorsque l'on prétend la formuler d'une manière rigide et générale. Qu'il s'agisse d'uniformités concernant le taux de décès, des naissances, des mariages, des divorces, des suicides, de la morbidité ; ou de celles qui affectent les phénomènes de migration et de mobilité ; ou encore l'organisation et la désorganisation des groupes sociaux ; ou le mouvement de la criminalité ; ou les fluctuations de la paix et de la guerre, de l'ordre et du désordre, de la prospérité et des crises économiques, des régimes totalitaires ou libéraux ; l'augmentation ou la diminution des formes variées de liberté individuelle ; la mobilité et la diffusion de la civilisation, on s'apercevra, à considérer n'importe quelle relation uniforme de ce genre, qu'elle a été formulée et analysée beaucoup plus exactement et plus précisément par le passé qu'au cours de la période récente. Encore une fois, ces dernières années n'ont pas été particulièrement fécondes pour ce qui est de la découverte de régularités importantes.

On ne pourrait affirmer que notre période contemporaine ait été plus avantagée en ce qui concerne l'élaboration de nouvelles méthodes et de nouvelles techniques de recherches psycho-sociales. Les chapitres ci-dessus ont analysé les principales méthodes de la sociologie et de la psychologie contemporaines. Toutes ont été utilisées auparavant : la méthode déductive, inductive, opérationnelle, expérimentale, mathématique et statistique, sans mentionner ici la méthode historique, la méthode clinique et d'une façon générale l'observation des faits. Il en va de même des techniques si, par ce terme, nous voulons signifier quelque chose de différent de la « méthode », à savoir les procédés détaillés d'application d'une méthode donnée. Par exemple, quelle personne ou quel groupe doit être étudié selon une méthode donnée ; dans quelles conditions concrètes, quel genre de conduites et de sujets doivent être observés ou soumis à l'expérimentation ; quels appareils doivent être utilisés et ainsi de suite. Les détails des procédés techniques varient forcément d'une enquête à l'autre, et d'un chercheur à l'autre. De ce point de vue, aucune technique véritablement inédite n'a été élaborée par les spécialistes des sciences psycho-sociales au cours de la période que nous avons envisagée. Le seul trait qu'ils aient ajouté aux nouvelles techniques est la pratique qui consiste à généraliser sur une échelle industrielle des tests quasi-automatiques, cette procédure étant doublée d'une foi absolue dans ces tests et leur validité. Les chapitres précédents auront montré cependant que cette foi irraisonnée dans les révélations acquises par les tests n'est que très peu justifiée.

<sup>1</sup> Voir Platon, *La République*, I. VIII.

Il en va de même pour divers autres perfectionnements, en particulier ceux qui ont été apportés aux méthodes quantitatives. Car s'il y a des affinements pour ce qui est de la part purement mathématique de ces méthodes sociologiques, cette avance est due aux mathématiciens plutôt qu'aux statisticiens dont les connaissances mathématiques étaient insuffisantes pour manœuvrer avec aisance. Pareillement ont été infructueuses les innovations statistiques et quantitatives qui consistaient à vouloir graduer et chiffrer des variables rebelles à la quantification. Certaines améliorations ont été introduites dans l'appareillage purement technique ; nous possédons de meilleures machines à calculer, un meilleur papier, de meilleures plumes, de meilleures échelles graphiques et ainsi de suite. Les récentes recherches dans le domaine psycho-social ont disposé de meilleurs instruments, de meilleurs appareils que les enquêtes antérieures, mais ceci ne signifie nullement que la possession d'outils plus perfectionnés améliore nécessairement les résultats des recherches elles-mêmes. Bien plus, le perfectionnement de ces outils est le fait d'ingénieurs et d'industriels qui les fabriquent plutôt que des psychologues ou des sociologues eux-mêmes. À tout prendre, pour ce qui est des méthodes et des techniques, la psychologie et la sociologie contemporaines n'ont guère de raisons de s'enorgueillir.

Enfin, il reste de nombreux manuels très élémentaires ou quelque peu plus avancés de sociologie et de psychologie. La production en masse de ces manuels constitue aux États-Unis une des caractéristiques les plus marquantes de ces dernières décennies. Le génie créateur de notre temps se manifesterait-il peut-être dans des ouvrages de ce genre ? Hélas ! Il faut bien répondre à cette question par la négative. Un examen attentif de ces manuels nous prouve que leur niveau scientifique est plutôt médiocre<sup>1</sup>. Ceux qui connaissent l'histoire trouveraient sans doute que ces ouvrages portent les stigmates d'une période décadente, semblable à ce que fut l'alexandrinisme pour la civilisation grecque. Tous ces manuels sont imprégnés de ce culte des questionnaires et des « jeux de questions » qui caractérisent les procédés de diffusion massive de notre temps. Ils sont bourrés de détails empruntés, aux domaines les plus divers relevant de la physique, de la chimie, de la biologie, de la psychologie, de la sociologie, de la philosophie, de la théologie, de l'éthique et des beaux-arts, tout cela présenté avec des graphiques, des illustrations, des statistiques et sous toutes les formes imaginables. En fin de compte toutes ces matières disparates ne sont guère maintenues ensemble que par la couverture du livre. Et dans les manuels élémentaires tout ce bric-à-brac de renseignements hétéroclites est présenté sous une forme « archi-digest » qui permet à l'étudiant d'assimiler le texte, sans le moindre effort intellectuel. Les manuels quelque peu plus avancés contiennent encore plus de matériaux sous une forme plus sèche, plus érudite ; ils accordent également plus de place à la « pensée analytique ». Mais ni les uns ni les autres ne comportent d'approfondissement systématique de la sociologie, d'analyse phénoménologique ou logique des

<sup>1</sup> Voir A. H. Hobbs, *The Claims of Sociology, A Critique of Textbooks* (Harrisburg, Pennsylvania, 1951).

problèmes qui lui sont propres, ni surtout la moindre étincelle d'originalité ou la moindre pensée philosophique véritable. Ainsi, ils fournissent quelques renseignements, dont certains sont pertinents et d'autres le sont beaucoup moins, sur les phénomènes psycho-sociaux, mais ils n'apportent guère de contribution à la cohérence de la pensée psycho-sociale ni à la sociologie ou à la psychologie en tant que systèmes unifiés enrichissant notre connaissance. Bien plus, écrits en général par des débutants, ces ouvrages n'atteignent point un niveau scientifique suffisant, car pour un manuel bien fait il faut une longue expérience et des connaissances approfondies qui sont rarement le fait de novices.

Tous ces ouvrages étant de simples compilations, on ne saurait dire qu'ils fassent honneur à la science de notre temps, car s'il en était ainsi, les plus grands savants seraient les auteurs des dictionnaires. Tous ces manuels portent les stigmates d'une période décadente ; il est constant que dans des périodes semblables l'information tient lieu de pensée pénétrante et que l'érudition d'ailleurs sommaire se substitue à l'originalité et la quantité à la qualité.

Pour conclure, il est clair que les acquisitions de la sociologie contemporaine ont été des plus modestes. Certes, une « industrie » de recherches sociologiques fabrique sur une grande échelle des produits standardisés et d'une irrémédiable médiocrité ; jusqu'ici nous n'avons vu apparaître aucun chef-d'œuvre de ce genre. Notre génération est celle des techniciens compétents et non pas celle des grands découvreurs, des grands inventeurs. Il paraît probable même, qu'à nos techniciens de recherche sociologique travaillant à la chaîne succéderont toujours en nombre croissant, de véritables manœuvres du même domaine. Avec ces derniers, les recherches mêmes deviendront toujours plus étroites, plus superficielles, moins aptes à permettre de saisir l'univers psycho-social ou à répondre aux besoins effectifs des hommes, que ces besoins soient intellectuels, moraux ou sociaux. Les premiers symptômes du fléau de la stérilité s'observent déjà dans notre science. Si elle ne s'affranchit pas des présupposés, des dogmes, des méthodes et des techniques dont nous avons mis en lumière l'orientation erronée, cette stérilité a toutes les chances de s'aggraver jusqu'à ce que ne subsiste à la place d'un corps vivant de sciences psycho-sociales, qu'un cadavre totalement momifié et desséché. Il ne faut pas perdre de vue *que die Weltgeschichte ist das Weltgericht*.

#### **4. De l'impasse actuelle à la voie royale : pour une sociologie et une psychologie intégrales**

[Retour à la table des matières](#)

La renaissance de nos disciplines exige une reconstruction fondamentale des conceptions courantes de la sociologie et de la psychologie. Cette reconstruction consistera à substituer aux opinions erronées qui ont cours sur la réalité psycho-sociale, sur la connaissance de ce domaine, sur la méthode que celle-ci doit emprunter, une conception plus adéquate de ces éléments fondamentaux.

Actuellement on considère la réalité psycho-sociale comme faite uniquement de phénomènes sensibles ; on présuppose que la connaissance dans ce domaine est constituée par une systématisation de propositions décrivant des observations extérieures ; on soutient que la perception sensorielle sous toutes ses formes, à savoir l'observation directe, clinique, expérimentale, statistique, doublée par le raisonnement logico-mathématique, constitue la seule voie d'accès à l'ensemble de la réalité psycho-sociale. La plupart des caractéristiques des sciences psychosociales d'aujourd'hui dérivent de ces présupposés d'où découle également la majeure partie des vices que nous avons dénoncés dans le présent ouvrage.

Pour que se produise un renouveau dans nos disciplines, il faudra que ces présupposés erronés soient remplacés par une conception intégraliste de la réalité, de la connaissance et des voies d'accès vers elles. La conception intégraliste considère la réalité psycho-sociale comme une totalité complexe multiforme dans laquelle il est nécessaire de distinguer au moins trois aspects d'iftérents : l'aspect sensible, l'aspect rationnel et l'aspect suprasensible et supra-rationnel. L'aspect sensible est présent dans tous les phénomènes psycho-sociaux qui peuvent être perçus par l'intermédiaire de nos organes sensoriels. L'aspect rationnel est présent dans tous les phénomènes de l'univers psycho-social, saisissables par l'entendement, tels que les systèmes cohérents du point de vue mathématique et du point de vue logique, scientifique, philosophique, religieux, éthique ou artistique et également dans les activités motivées et poursuivies d'une manière consciente par un individu ou par un groupe. L'aspect suprasensible et supra-rationnel de la réalité psycho-sociale se manifeste dans les créations les plus hautes, les chefs-d'œuvre artistiques de toute nature, par les inventions et les créations du savant, du philosophe, du fondateur d'une religion, du légiste, de l'apôtre humanitaire, de l'écrivain, du poète, du peintre, du sculpteur, du musicien, de l'architecte, etc. Newton et Galilée, Sankaracharya, Platon, Kant, Beethoven, Bach, Mozart, Phidias, Michel-Ange, Raphaël, Homère, Shakespeare, Bouddha, Jésus, ces créateurs et d'autres semblables sont les incarnations humaines de l'univers psycho-social supra-conscient et supra-rationnel.

Embrassant donc l'ensemble de la réalité psycho-sociale multiforme, la conception intégraliste de la connaissance englobe non seulement l'aspect sensible, mais également l'aspect rationnel et l'aspect supra-sensible et supra-rationnel.

Il s'ensuit que cette science intégrale pourra concevoir la réalité sociale multi-dimensionnelle non seulement par le truchement de l'observation et de la perception sensorielle, mais également par celui de la pensée rationnelle et logico-mathématique, ainsi que par celui de l'intuition supra-sensible et supra-rationnelle. La voie sensorielle doit être utilisée surtout en vue de la connaissance des phénomènes matériels ; la voie rationnelle, en vue de la connaissance des cohérences significatives ; quant à l'intuition elle permettra d'atteindre les aspects supra-rationnels et supra-sensoriels de l'univers psycho-social.

Pour être adéquate, la connaissance de la réalité psycho-sociale devra emprunter ces trois voies simultanément ; utilisées de concert, elles nous procurent d'emblée la connaissance des trois aspects également essentiels de la réalité sociale. Lors de la prise de vue intégraliste, la connaissance obtenue par une seule voie d'accès est complétée et vérifiée par les résultats fournis par les deux autres. Cette vérification réciproque apporte une certaine garantie contre les erreurs des approches univoques et unilatérales ; la validité de la connaissance sociologique se trouve donc ainsi renforcée. L'histoire des connaissances humaines est en effet remplie d'observations inexacts, de raisonnements fallacieux et d'intuitions erronées, mais ce danger est réduit par une confrontation constante des trois voies.

Telle est, sous une forme ramassée <sup>1</sup>, la conception intégraliste de la réalité psycho-sociale, de la connaissance qui peut en être atteinte et de la méthode à utiliser dans ce but. Conçue de la sorte, l'étude intégrale de l'univers psycho-social contient toutes les méthodes essentielles en vue de l'investigation et de la compréhension de la réalité psycho-sociale : les procédés empirique, logico-mathématique et intuitif. À chacune de ces méthodes, elle attribue l'étude d'un aspect particulier de la réalité sociale intégrale ; pour en connaître l'aspect sensible, la méthode légitime est la méthode empirique avec toutes ses variantes propres ; pour connaître l'aspect rationnel et supra-rationnel, les approches logico-mathématique et intuitive constituent la véritable méthode de recherche et d'interprétation ; finalement pour la connaissance intégrale de cette réalité psycho-sociale tri-dimensionnelle, un système unifié synthétisant les trois méthodes fondamentales est indispensable. À tous égards, cette saisie intégrale de l'univers psycho-social est plus complète et plus adéquate qu'aucune méthode unique.

Les sciences psycho-sociales empiriques, qui dominent aujourd'hui, nous ont valu, du XVI<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècles en particulier, d'importantes contributions à la connaissance de l'homme et de l'univers socio-culturel. Appuyée par la méthode logico-mathématique, cette science empirique a œuvré activement pendant plusieurs siècles. À l'heure présente il semble qu'elle se relâche, qu'elle traverse une crise et qu'elle soit moins productive. Il lui faut le secours d'autres voies de connaissance ; ce qui signifie qu'il devrait y avoir une collaboration des trois méthodes, enfin unifiées par une conception intégrale de la réalité, un système intégral de la vérité et une méthode de connaissance intégrale elle aussi. Seule cette refonte permettra aux sciences psycho-sociales de sortir de l'impasse où elles se trouvent pour déboucher sur la voie royale d'une sociologie et d'une psychologie renouvelées.

<sup>1</sup> Voir la théorie détaillée des systèmes intégralistes de la réalité sociale, de la vérité et de la connaissance, dans P. Sorokin, *Social and Cultural Dynamics*, vol. II, ch. I-XII ; vol. IV, ch. XVI ; P. Sorokin, *Sociocultural Causality, Space, Time*, ch. Y ; P. Sorokin, *The Ways and Power of Love*, ch. v-vin ; *Symposium : Forms and Techniques of Altruistic and Spiritual Growth*, ouvrage publié sous la direction de P. Sorokin, ch. I, XVI.